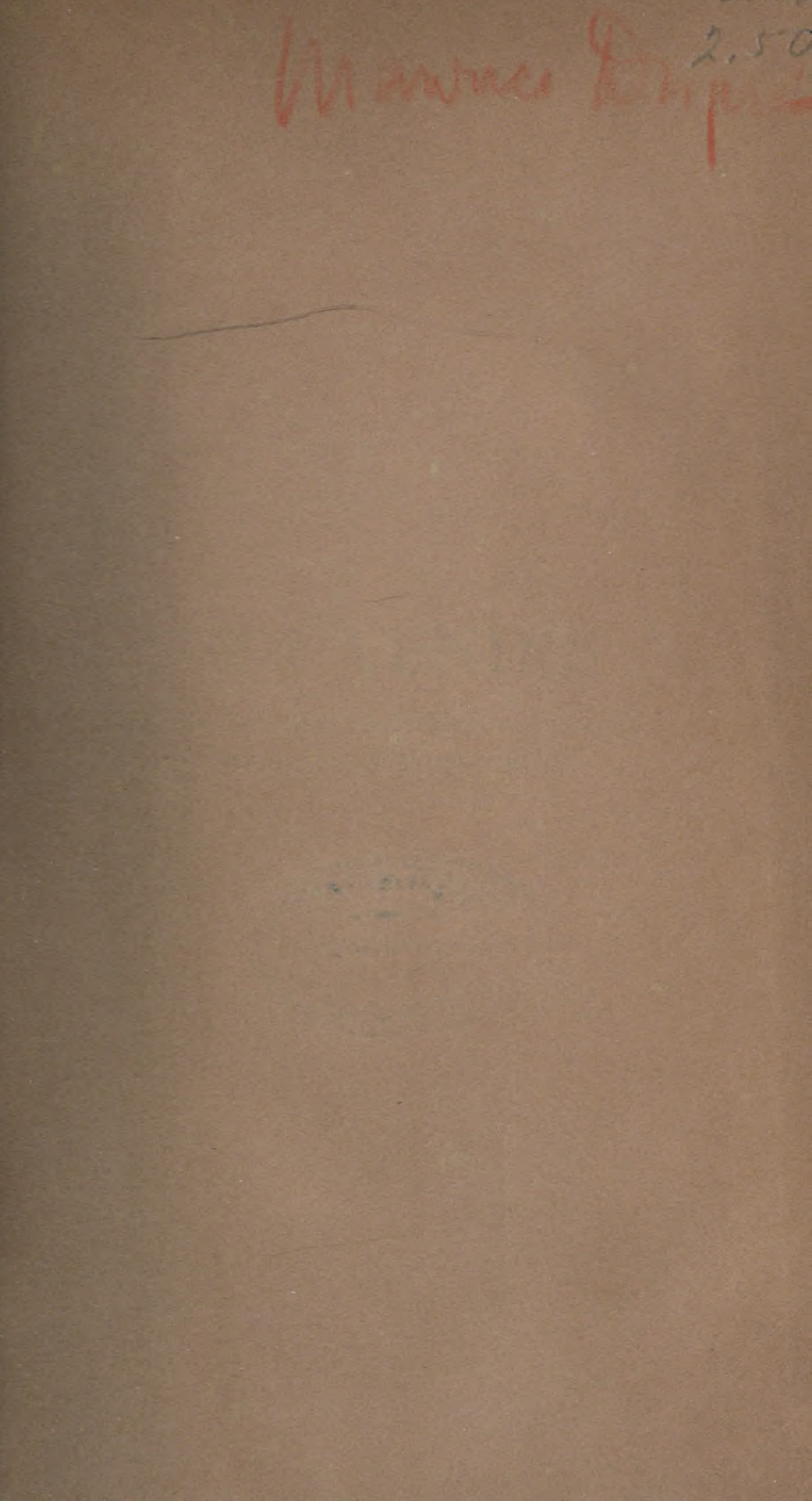

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01122798 0


2.50



# SOUVENIRS

## DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

# DU MÊME AUTEUR

A LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

*Une Campagne d'Action Française.*
*L'Avant-Guerre.*
*Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux.*
I. *Fantômes et Vivants.*
II. *Devant la Douleur.*
III. *L'Entre-deux-Guerres.*
IV. *Salons et Journaux.*
V. *Au temps de Judas.*
*Hors du Joug allemand.*
*L'Hérédo.*
*La Guerre totale.*
*Le Poignard dans le dos.*
*Le Monde des images.*

CHEZ E. FASQUELLE

*Germe et poussière.*
*Hœrès.*
*L'Astre noir.*
*Les Morticoles.*
*Les Kamtchatka.*
*Les Idées en marche.*
*Le Voyage de Skakespeare.*
*Suzanne.*
*La Flamme et l'Ombre.*
*Sébastien Gouvès.*
*La Romance du temps présent.*
*La Déchéance.*
*Le Partage de l'Enfant.*
*Les Primaires.*
*La Lutte.*
*La Mésentente.*
*Le Lit de Procuste.*
*La Fausse Étoile.*
*Alphonse Daudet.*

CHEZ A. FAYARD

*Ceux qui montent.*
*La Vermine du Monde.*

CHEZ E. FLAMMARION

*La France en alarme.*
*Le Pays des Parlementeurs.*
*Le Cœur et l'Absence.*
*Le Bonheur d'être riche.*
*Dans la lumière.*

LES ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE

LÉON DAUDET

# SOUVENIRS

## DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

FANTÔMES ET VIVANTS — DEVANT LA DOULEUR
L'ENTRE-DEUX-GUERRES
SALONS ET JOURNAUX



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXX

## JUSTIFICATION
## DES ÉDITIONS ET TIRAGES


FANTÔMES ET VIVANTS : *Première Édition, premier tirage*, à 6.600 exemplaires, le 14 mars 1914 ; — *deuxième tirage*, à 6.600 exemplaires, le 21 avril 1914 ; — *troisième tirage*, à 3.300 exemplaires, le 10 mars 1917.

DEVANT LA DOULEUR : *Première Édition, premier tirage*, à 11.000 exemplaires, le 23 janvier 1915 ; — *deuxième tirage*, à 3.300 exemplaires, le 14 octobre 1915 ; — *troisième tirage*, à 2.200 exemplaires, le 6 septembre 1917.

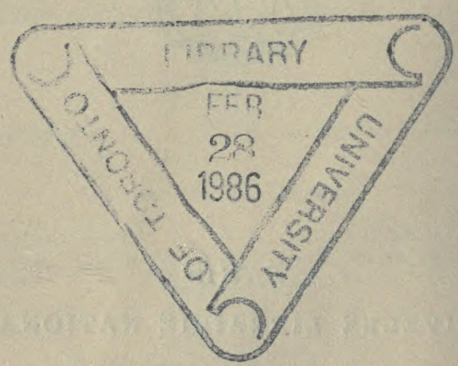
L'ENTRE-DEUX-GUERRES : *Première Édition, premier tirage*, à 11.000 exemplaires, le 10 novembre 1915 ; — *deuxième tirage*, à 5.500 exemplaires, le 14 décembre 1915.

SALONS ET JOURNAUX : *Première Édition, premier tirage*, à 17.050 exemplaires, le 3 mars 1917.

*De chaque volume il a été fait au premier tirage une édition à 100 exemplaires réimposés au format in-16 soleil et numérotés à la presse, les exemplaires souscrits avant la vente portant le nom du souscripteur imprimé face au titre.*

La présente édition reproduit le texte intégral des quatre volumes ci-mentionnés. Le bon à tirer en a été donné le 25 juin 1920 à 5.000 exemplaires sur vélin teinté des Papeteries Navarre, numérotés de 1 à 5.000, et à 50 exemplaires sur vélin teinté pur fil Lafuma, numérotés de I à L.

Nº 2745

# INTRODUCTION

Je commence, avec cet ouvrage, la publication de mes souvenirs et je compte la poursuivre régulièrement désormais. Ce premier recueil de quatre volumes porte sur une période d'environ trente ans, pendant lesquels j'ai été à même d'approcher et de fréquenter les personnalités les plus notoires de la littérature, de la médecine et du milieu politique républicain. Fils d'un écrivain célèbre et qui avait non seulement le goût, mais la passion des échantillons humains, depuis le vagabond de la route jusqu'au plus raffiné des artistes, j'ai été en relations avec beaucoup de gens que je n'avais pas choisis et dont je devais être violemment séparé plus tard par les circonstances de la vie, ou des divergences fondamentales. Polémiste nationaliste, puis royaliste, j'ai été amené à traiter rudement ceux que je considérais comme les ennemis de mon pays. Quelques-uns d'entre eux — Zola, par exemple — faisaient partie de l'entourage d'Alphonse Daudet. Je n'ai pas cru devoir les ménager pour cela, n'ayant par ailleurs reçu d'eux que les témoignages les plus banaux de sympathie à l'endroit d'un jeune confrère. Je compte persévérer dans cette attitude. Deux personnes seulement m'ont encouragé et soutenu dans mes débuts : mon père, qui m'a mis la plume à la main ; Mme Edmond Adam, qui a publié, dans *la Nouvelle Revue*, mes premiers essais. Pour le reste, je me suis débrouillé tout seul. Mon indépendance vis-à-vis de mes contemporains est absolue.

Ce n'est pas généralement l'usage de livrer au public des mémoires avant les portes de la vieillesse et de la décrépitude, quand ce n'est point après le tombeau. Je contreviens à cette coutume pour deux raisons : la première est que je désire offrir à mes lecteurs un tableau véridique et sans l'atténuation qu'apporte aux jugements un âge avancé. L'indulgence ne vaut que comme compagne de la force. Autrement elle confine à la crainte et je me méfie des contours mous et des appréciations lénitives qui tiennent à l'affaiblissement physique. Certains de

*ceux que je nommerai ont, entre les deux guerres franco-allemandes de 70 et de 1914, fait beaucoup de mal à la France. Morts ou vifs, je tiens à les marquer sans miséricorde.*

*Ma seconde raison est que ces souvenirs, si modestes qu'ils puissent être, visent un but, un enseignement. Il est urgent de montrer à la nouvelle génération, si terriblement éprouvée, les erreurs de sa devancière, de lui faire voir à quel point elle a raison de tourner le dos aux malfaisantes chimères démocratiques, qui nous ont mis là où nous en sommes après avoir coûté la vie à 1.700.000 jeunes Français. Il m'a paru que mon expérience, que mes écoles rendraient ainsi service aux admirables garçons qui se lèvent en ces jours pour le salut de leur nationalité, victorieuse, mais toujours en péril. Éclairé aujourd'hui par la vérité politique, par la vérité royale, qui précède et commande la quadruple santé militaire, littéraire, scientifique et artistique d'un splendide pays tel que le nôtre, éclairé par la doctrine du grand Maurras, je me retourne vers les ténèbres où nous nous agitions il y a trente, quinze et dix ans et j'en extrais nos larves, nos vaines rumeurs, nos nuées. Camarades, voici le paquet, voici les écoles que nous avons faites. Ah! combien vous aurez de bonheur à ne plus croupir dans ces insanités, à connaître le chemin de la délivrance des sanglantes utopies et des chimères!*

*C'est vous dire que fermement partial quant à la visée de ces livres de bonne foi, je ne le serai pas quant au détail, quant aux acteurs, héros ou bouffons de ma tragi-comédie. Je les représenterai aussi exacts que possible, avec leurs tares et leurs défauts, leurs ridicules, dont j'eus ma bonne et large part, et leur nocivité, aussi avec leur noblesse, leur générosité et leur grandeur. En France, depuis plus d'un siècle, les hommes de lettres sont très influents. L'extension de la presse a paru augmenter encore leur pouvoir, que sape cependant de plus en plus celui des financiers et manieurs d'argent. Le livre et le journal ont été, avant la conflagration, les grands propagateurs de nos pires folies, dont l'aboutissement ultime serait cette fois notre perte. Il importe que l'imprimé guérisse les maux de l'imprimé et le sauve de cette tyrannie de l'or menaçante, que dénonça* l'Avenir de l'Intelligence. *J'apporte ma contribution à cette œuvre nécessaire, certain de rendre ainsi service aux Français de mon temps et à ceux qui viendront après nous.*

*L. D.*

---

# FANTÔMES ET VIVANTS

A MADAME J. ALPHONSE DAUDET

A MA MÈRE CHÉRIE

*En souvenir des jours disparus.*

LÉON DAUDET.

## CHAPITRE PREMIER

*Les grands hommes du régime : vision de Hugo, de Gambetta, de Renan, de Rochefort, aux environs de 1880. Un salon républicain protestant ; Clemenceau. La librairie Charpentier. — Le naturalisme de Zola. — Médan. Vision de Flaubert, Goncourt et Maupassant.*

On retrouverait facilement, dans les palmarès de distribution de prix à Louis-le-Grand, celui où Ernest Renan, aux environs de 1880, déprécie la petite fleur incolore et sèche appelée immortelle. L'auteur de la *Vie de Jésus* parlait aux jeunes élèves d'une voix distincte, affectueuse, ses yeux mi-clos dans sa large face d'éléphant sans trompe. Mon père avait été appelé à prendre place à ses côtés, sur l'estrade officielle; comme je venais chercher mes prix, le vieillard amoureux du doute, me serrant contre sa joue couenneuse, me glissa dans l'oreille : « Nous ferons de vous quelque chose. »

Vers la même époque, Léon Gambetta, large lui-même comme une table de douze couverts et rouge comme quelqu'un qui vient d'avaler de travers un drapeau, dînait à la maison, avenue de l'Observatoire. On lui dit que je travaillais bien. Il m'embrassa longuement, proconsulairement, avec ces mots : « Nous ferons de toi quelque chose. La République est l'amie des travailleurs. »

Elle devait le montrer par la suite, cette brave République des rhéteurs bouffis, notamment à Fourmies, Chalon, Draveil et Narbonne. Cependant ni Renan, ni Gambetta n'eurent l'occasion de tenir leurs promesses à mon endroit. La bassesse et l'illogisme des milieux parlementaires devaient faire de moi un

ennemi du régime d'assemblée. L'amour de mon pays et le génie de Maurras devaient me parachever en royaliste. Heureux les jeunes gens d'aujourd'hui qui peuvent lire, à dix-huit ans, *l'Enquête sur la Monarchie* et *Kiel et Tanger*, qui naissent à la vie intellectuelle et politique débarbouillés de nos sottes erreurs et nuées d'il y a trente ans.

Erreurs et nuées tenaient à notre entourage, à l'ambiance, à l'éducation que l'on nous donnait. Fils de royalistes fervents, mon père ne croyait plus à la possibilité de la monarchie. Au sortir de la terrible guerre de 1870-1871, sa fièvre patriotique lui représentait la Revanche comme réalisable par la République. Plus tard il déchanta, ainsi qu'en témoignent ses derniers romans. Mais alors il écrivait *les Rois en exil* et se représentait, à la lueur des illusions en vogue, la monarchie telle « qu'une grande vieille chose morte ». Au lycée, à Charlemagne ainsi qu'à Louis-le-Grand, nous avions, parmi nos camarades, des fils d'impérialistes notoires, eux-mêmes napoléoniens entêtés, en dépit de la sanglante leçon toute proche. Un partisan du Roi était chose inconnue et nous eût fait l'effet d'une bizarrerie. Ceux qui ne participaient pas à l'entraînement général pour la constitution de 1875 étaient qualifiés en bloc de réactionnaires. Ainsi appelait-on amicalement ce délicieux romancier que fut Gustave Droz, auteur de *Monsieur, Madame et Bébé* et de *Autour d'une source*, qui dès cette époque détestait cordialement, avec une remarquable perspicacité, la République et ses premiers bénéficiaires. Je me demandais souvent : « Comment un homme de cette valeur et de cette intelligence est-il à ce point arriéré ? » C'était le temps où Paul Déroulède organisait à Vincennes des concours de tir. Le secrétaire de mon père, notre cher et loyal ami Jules Ebner, m'y conduisait. Patriote pour de bon, celui-là, mais aveugle quant à la République, Déroulède me tint lui aussi, avec une cordialité vraie, le petit discours : « Nous ferons de vous quelque chose. » A la réflexion, cette phrase est de celles qu'il ne faut pas adresser aux tout jeunes gens. Elle sonne à leurs oreilles comme une promesse vaine.

J'étais élevé dans le respect, ou mieux dans la vénération de Hugo. Tous deux poètes, tous deux romantiques, tous deux républicains à la façon de 48, mes grands-parents maternels

savaient par cœur *les Châtiments, la Légende des siècles, les Misérables.* Ils eussent mis à la porte quiconque se serait permis la moindre appréciation ironique sur *l'Histoire d'un crime.* Mon père et ma mère étaient dans les mêmes sentiments. La première fois qu'ils me conduisirent aux pieds du vieux maître, dans son petit hôtel moisi de l'avenue d'Eylau, attenant à un triste jardinet, je considérai avec une véritable émotion cet oracle trapu, aux yeux bleus, à la barbe blanche. Il articula distinctement ces mots : « La terre m'appelle », qui me parurent avoir une grande portée, un sens mystérieux. Il ajouta, en me mettant sur le front une main douce et belle, ornée d'une bague que je vois encore et qui me rappela la Confirmation : « Il faut bien travailler et aimer tous ceux qui travaillent. » Il y avait, dans son attitude, une noblesse assez émouvante, jointe, je ne sais encore pourquoi, à quelque chose de burlesque, que j'ai retrouvé depuis à travers son œuvre et qui tenait peut-être à la trop haute idée qu'il avait de son rôle ici-bas. Comment n'eût-il pas perdu un peu le nord devant les délirants hommages dont il était l'objet, depuis mon premier maître Gustave Rivet, aujourd'hui sénateur, jusqu'à Meurice et à Vacquerie !

Le démocrate pouilleux Léon Cladel, fils du Quercy, hirsute, bavard, chevelu jusqu'aux omoplates et toujours de mauvaise humeur, jouait dans cette illustre maison le rôle de paysan du Danube. Il disait à table leurs quatre vérités aux invités, même peu connus de lui, ce qui faillit, à plusieurs reprises, amener des scènes fâcheuses. Une parole de Hugo apaisait les flots irrités. Le vieux poète était indulgent pour Cladel comme pour une de ses propres conceptions : l'homme du peuple, Ursus, qui sort de l'ombre et, d'une voix enflammée, met en accusation les grands de ce monde. Mais l'auteur d'*Ompdrailles* traitait en « grand de ce monde » quiconque avait du linge propre ou le cheveu peigné. Quel intolérable bonhomme ! Je me demande encore, à l'heure actuelle, comment on pouvait le supporter. Depuis, je l'ai lu et j'ai retrouvé dans son style de cailloux et d'ornières sèches, où les crottins se donnent des airs d'escarboucles, les impressions pénibles que me procuraient sa présence et ses emportements intempestifs.

Rodin faisait le buste de Victor Hugo. Il déjeunait avenue

d'Eylau, indifférent à tout ce qui n'était pas son puissant modèle. Il était encore très discuté, principalement par les gens qui n'y entendent rien. Les visiteurs faisaient leur cour à Hugo en dépréciant ce buste admirable, auquel ils reprochaient de ne pas signifier tout l'Olympe. Le Vieux, perdu dans son rêve héroïque et libidineux, — car il eut jusqu'au bout toutes ses cordes, en lyre solide qu'il était, — n'approuvait ni ne désapprouvait. Il mangeait par exemple, de ses cent vingt-huit dents intactes, avec une gloutonnerie tranquille qui donnait une rude idée des estomacs fabriqués en 1802. Puis il s'occupait de ses petits-enfants avec une tendresse réelle et touchante. Il est fâcheux que Catulle Mendès ait mis cette tendresse en mauvais vers à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'illustre Siècle-avait-deux-ans. Mendès, sur un sentiment vrai, fait l'effet d'une limace sur un fruit.

Habitué de la demeure glorieuse, Catulle Mendès apportait là cette conversation faussement érudite, cet entrain artificiel, ces hennissements et ces piaffements qui faisaient de lui le plus fatigant des convives, après Cladel. Il voulait avoir l'air tout enthousiasme, tout flamme, tout amour. Soignant sa gloire, il emmenait les jeunes gens dans les coins, leur expliquait Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam et Wagner, leur saisissait le bras, riait avec ébahissement, s'écriait « Hein ! comme c'est cela, est-ce assez cela ! » Il empoignait sa chaise : « Ce meuble est moins réel pour moi qu'un beau vers. » Et il en citait un, de Hugo, de Baudelaire, de Gautier, bien choisi, mais gâté par l'amphigouri, le ton d'exaltation ou de mystère. Il sortait du Parnasse comme du ghetto. Vers 1880 il n'était pas encore hideux. Ses traits d'ancien beau tenaient toujours, mais il exhalait déjà cette odeur de colle et d'éther qui rendait vers la fin son contact répugnant. Plaisanté chez Hugo pour sa fidélité à Wagner, il défendait « l'autre tableau » comme un joueur qui mise « à cheval » et sa loyauté elle-même faisait l'effet d'un calcul, d'un trompe-l'œil. A ses côtés se tenait Blémont, dont je n'ai jamais lu une ligne, à qui je n'ai jamais entendu proférer un son, et cet étrange Jean Aicard, avec son masque de sylvain foudroyé. L'originalité, la seule, de Jean Aicard, aura été, au cours de sa sinistre existence de plagiaire, ce contraste d'une âme banale jusqu'au vil et d'un visage presque dantesque.

Avec cela, une voix merveilleusement nuancée, pathétiquement timbrée, qui fait de tout poème, même de lui, dit par lui, de toute pièce lue par lui, un chef-d'œuvre momentané. La nature a de ces plaisanteries.

Je me rappelle la scène suivante : Hugo attendait à dîner quelqu'un qui avait de fortes raisons de ne pas désirer rencontrer Aicard. Celui-ci arrive à l'improviste, tout enflammé d'admiration pour lui-même. Le dialogue s'engage :

Hugo, *solennellement.* — Mon cher Aicard... monsieur un tel me fait l'honneur de partager notre repas ce soir.

Aicard, *face ravagée, poil en broussailles et cravate blanche.* — Mon cher maître, je serai très heureux de renouveler connaissance avec lui...

Hugo, *élevant la voix.* — Vous ne me comprenez pas, mon cher Aicard. Monsieur un tel me fait l'honneur de partager notre repas ce soir.

L'accent était tel que l'auteur de *Miette et Noré,* cette fausse *Mireille,* et de *Maurin des Maures*, ce faux *Tartarin*, pâlit, se leva et, chancelant, prit congé. Il avait compris.

Plus loin dans l'existence, j'ai rencontré Aicard et toujours dans des postures comiques. Aucun menton bleu de tournée de province ou de vedette parisienne ne lui est comparable pour les inventions romanesques et même délirantes. Il avait imaginé, afin d'entrer dans la confiance des gens et de les attendrir, une version de sa propre enfance, tragique et douloureuse, qu'il confiait en grand secret à la première personne venue. Il a dû la répéter trente-neuf fois avant de pénétrer enfin à l'Académie, par l'office. Or, on m'a affirmé qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce roman. La médecine moderne a forgé le terme de mythomanie, qui qualifie ce genre de blague. Mythomane si l'on veut, Aicard aura mené dans l'existence une singulière et fructueuse comédie. Il aura fait croire aux Parisiens gobeurs qu'il était célèbre en Provence et aux gens de son village toulonnais qu'il était célèbre à Paris. Cette imposture à deux compartiments le caractérise tout entier, avec sa double et parfaite ignorance de la langue d'oc et du langage français.

Somnambule et naïf comme un qui a visité, senti, exprimé tous les paysages du vaste monde sans jamais regarder un seul être, Loti répète au sujet d'Aicard, qu'il croit son ami : « C'est

un sentimental. » Or je sais, et pertinemment, qu'il n'y eut jamais plus sec et dur, en son privé, que ce tourneur de vers de mirliton.

Théodore de Banville et Mme de Banville étaient des familiers du salon de Victor Hugo. Impossible d'imaginer un vieux ménage plus uni par les douces flammes conjointes de l'esprit et du cœur. Quiconque a lu Banville connaît Banville. Ailée comme une improvisation de Mercutio, sa causerie, qu'éclairait l'étincelle d'une perpétuelle cigarette, allait de la gourmandise aux passions de l'amour, en passant par Balzac et le Théâtre Français, ouvrait les portes de la mémoire sur les loges d'artistes célèbres, sur les mots des derniers boulevardiers, combinait les plus jolis dessins à la Fragonard, dans des nuances claires et vives qu'on n'oubliait plus. Le génie de Hugo était la fleur immense et parfumée où se grisait ce papillon diapré de Banville. Avec lui l'anecdote allait vite, déblayée par un rapide chevrotement qui signifiait l'accessoire et l'éliminait. Sur sa face glabre aux lèvres fines, l'ironie et la bonté alternaient. D'une exquise politesse, parlant à toutes les femmes comme à des reines, il écoutait les histoires des autres — chose infiniment rare chez un improvisateur de cette qualité — et il n'était jamais distrait. Sa femme était aussi spirituelle que lui, mais en retrait, avec un tact et un nuancé incomparables. Ils étaient de ceux, les chers anciens, qui font trouver la mort trop cruelle, dont la mémoire demeure liée pour nous aux accents déchirants et si nobles d'Alceste et que l'on voudrait, en grande pompe et grand honneur, aller rechercher sur les sombres bords.

Cependant peu visible, mais présente, et utilisant les lettres pour des fins moins nobles, la politique républicaine dominait chez Victor Hugo par la présence de Lockroy et de son clan. La dépouille du lion était envahie par les poux. Inutile d'ajouter que je ne m'en aperçus que plus tard. Alors le parlementarisme était intact ou presque, et quand on parlait de la République, on voyait Gambetta, la gueule ouverte, le bras levé et, à quelques pas de lui, ironique, Henri Rochefort, la plume à la main.

Rochefort ou l'éternelle jeunesse et cela par amour de la vie. Ni vin, ni tabac, c'est entendu, mais le reste à profusion, car chaque soir de cette existence si remplie était un peu un soir de

bataille. Lui aussi vénérait Hugo. Les poèmes de Hugo, courts ou longs, bons, sublimes ou mauvais, constituaient la plus grande partie de son bagage mnémonique. Sous son toupet légendaire, ses yeux clairs et joyeux flambaient dès qu'on prononçait le nom sacré, et sa voix brûlée, savoureuse, ponctuée de « oui, oui, oui » cordiaux, contait aussitôt quelque circonstance où le glorieux triton de Guernesey, maintenant au sec, était mêlé. Rochefort aura été un puissant véhicule de la popularité de Hugo. Il a mis, dans l'oreille du lecteur du journal à un sou, ses imprécations les plus fameuses, mêlées à des plaisanteries qui les humanisaient. Il a personnifié, typifié la lutte contre l'Empire, toute verbale, de l'*Histoire d'un crime* et des *Châtiments*. Il a fait de Gavroche une réalité, plus haute que Gavroche. Cette ironie qui manquait totalement à Hugo, Rochefort l'a mise dans le camp Hugo et il a ainsi paré par avance les coups les plus dangereux qui auraient pu venir du camp adverse. Grâce à lui, on ne s'aperçut que plus tard des sottises et du ridicule que masquait la cuirasse romantique. Je suppose que Hugo s'en rendait compte, car il aimait Henri Rochefort à la façon d'un enfant terrible et il riait de bon cœur en l'écoutant.

Comment résister à l'entrain de « l'archer fier », si prompt à démonter les mobiles de la sottise, de la vanité et de l'intérêt, si net dans ses sympathies et antipathies, si parfaitement libre et déluré dans ses appréciations sur les gens et sur les choses ! Rochefort avait horreur de la bêtise et de la lâcheté, ce qui explique qu'il ait été exaspéré successivement par les milieux impérialistes, républicains et socialistes parlementaires, si semblables pour la légèreté, le bavardage et la méconnaissance des intérêts français. On comprend ce qu'était le monde de l'Empire en considérant l'attitude d'un malheureux comme Émile Ollivier, qui trouva le moyen, pendant quarante-deux ans, de se donner des airs avantageux à l'occasion de désastres en partie amenés par lui. Bismarck, paraissant à la cour des Tuileries, y avait fait l'effet d'un balourd sans importance et sans intérêt. Les destinées du pays étaient remises, comme elles le sont aujourd'hui, à de pauvres types purement oratoires, incapables d'un jugement mâle, d'une vue d'ensemble. Ce fut le règne des salonnards. Après eux, après le grand malheur

de 1870-71 — « suite de guignons », dira le stupide Napoléon III — et la déroute non moins malheureuse des beaux et faibles messieurs de l'Assemblée Nationale, imbus, sans même s'en rendre compte, de toutes les nuées de leurs adversaires, ce fut le règne des piliers de brasserie mêlés aux avocats, aux ratés de la médecine et des professions libérales. Quelle matière pour un satiriste ! Rochefort ne bouda pas à la tâche. Depuis l'amnistie jusqu'à sa mort, il dépiauta comme des lapins tous les fantoches qui passaient dans son champ visuel, avec leurs portefeuilles, leurs chèques, leurs jetons de présence et leurs airs importants. Il était redouté et haï, mais il s'en fichait, n'ayant par ailleurs, comme il disait, aucun cadavre sous son bureau. Ardemment patriote, très peu démocrate, méprisant les primaires et les exploiteurs de toute catégorie, détestant les juifs, d'instinct et de raison, fuyant les raseurs comme la peste, aimant les tableaux, les femmes et les enfants, il a été comme personne représentatif d'une génération troublée, embrouillée, farcie d'illusions révolutionnaires qui se heurtaient chez lui à un tempérament traditionnel. Son anticléricalisme, fort atténué vers la fin, avait l'air de dater de l'Encyclopédie. Ayant grande confiance dans son flair, il ne revenait jamais sur ses opinions touchant les individus, et quand vous lui aviez démontré pendant une heure qu'un tel, étripé par lui, n'était point un aussi complet scélérat qu'il le dépeignait, il concluait en riant : « C'est bien cela... oui, oui... une franche canaille... » Quel amusant vieillard obstiné ! Cependant il n'a pas su faire passer dans ses mémoires le nerf et le sang de sa causerie. Sans doute a-t-il voulu s'appliquer, s'est-il méfié, pour cette œuvre-là, de sa magnifique improvisation.

Sa rancune était fort curieuse. Elle vivait en lui, à part, à la façon d'un animal domestique susceptible de réveils féroces. Il n'oubliait ni le bien ni le mal et quand il était en colère, il reniflait et éternuait de côté comme les chats et, je suppose aussi, comme les tigres. Des imbéciles l'ont traité de vaudevilliste, mais il flottait autour de lui une aura presque tragique. Comme tous les gens mêlés à des événements considérables, il déchaînait souvent, par sa seule présence, la tempête. Pourtant il est mort dans son lit, alors que de tranquilles bourgeois périssent, éclatent dans des catastrophes insensées. Le risque ne brûle pas

toujours ceux qui le recherchent, ceux qui le saisissent à pleines mains.

La famille de Victor Hugo, j'entends son ascendance, s'est typifiée depuis à mes yeux dans un très singulier et pas désagréable bonhomme, fils d'Abel Hugo, du nom de Léopold Hugo, et qui disait à l'illustre poète : « Oui, mon oncle. » C'était un personnage aux gros yeux globuleux, grisonnant, représentant à lui tout seul une encyclopédie de connaissances inutiles, un peu peintre, un peu sculpteur, un peu mathématicien, un peu métaphysicien. Doux et modeste comme une bête à bon Dieu, il faisait tapisserie avenue d'Eylau, entretenait à voix basse non les invités de qualité, mais les femmes, enfants et amis de ceux-là. Il était d'une grande urbanité d'autrefois, ainsi que le maître de maison lui-même, s'effaçait devant tout le monde et subissait étonnamment les raseurs. A distance, il m'apparaît aujourd'hui, ce brave homme, comme un héréditaire, comme une réduction de « son oncle », comme un carrefour de facilités géniales et de trous béants, de chimères et de notions, notations et inventions verbales, fort analogue, pour l'architecture, à la place royale que fut le cerveau de Hugo. Il n'est pas rare de rencontrer ainsi, en marge des êtres exceptionnels, un consanguin qui aide à les déchiffrer, qui est un peu comme leur carte muette. Mais celui-là était rudement bavard.

Jules Simon, beau parleur et souffreteux, avait une petite voix de tête et un verbiage de bénisseur laïque. Il habitait place de la Madeleine, là où se dresse aujourd'hui sa vaine statue, un appartement haut perché, d'odeur nauséabonde, formé d'une multitude de pièces étroites et basses, faiblement éclairées, tapissées de livres et de souvenirs. Milieu modeste et donnant l'impression d'une grande honnêteté, d'une pureté morale. Il commençait généralement par se plaindre de sa santé, puis passait à des anecdotes contées spirituellement, mais avec détail. Ensuite le ton s'élevait et on percevait les mots de « Dieu, patrie, famille, liberté, révolution » bizarrement associés, comme chez ceux de son siècle, par cet esprit exclusivement oratoire. On peut toujours assembler des mots. La difficulté commence quand il s'agit de faire marcher ensemble les choses représentées par ces mots. On devinait, chez Jules Simon, un entêtement doux et invincible.



Tout d'une pièce au moral, et physiquement cassé en trois solides morceaux, était le papa Victor Schœlcher, l'antiesclavagiste, le deux-décembriste bien connu. Pour s'asseoir, il commençait par poser avec précaution son séant sur un fauteuil, sa longue redingote balayant le sol; puis il étendait ses jambes en avant. Ensuite il penchait sa grande tête aux pans osseux, comparable à celle d'un vieux cheval. Il disait à Hugo: « Moi aussi j'ai écrit l'histoire de l'attentat de monsieur Bonaparte; mais, comme je n'ai pas votre talent, elle est demeurée à peu près ignorée. » Il disait à Mendès, qu'il appelait « Monsieur Mennedèsse » : « Je pense que vous n'êtes pas le même que celui qui publie ces affreuses histoires obscènes dans les petits journaux. Cela me ferait trop de peine. » A quoi Mendès, s'ébrouant et piaffant, dans un accès de rire contenu: « Rassurez-vous, monsieur Schœlcher, il n'y a aucun rapport entre ce misérable et votre serviteur. » « Ah ! tant mieux, tant mieux... » On découvrait, chez ce débris des temps héroïques de la démocratie, une droiture, une fierté, une verte franchise bien émouvantes. Quel contraste avec les fantoches des deux générations suivantes : avec les Floquet, les Goblet, les Antonin Proust, les Freycinet, les Lockroy, les Clemenceau, les Hanotaux, les Leygues, les Doumer, devenus à leur tour aujourd'hui des anciens, mais sans noblesse même dans leurs erreurs, nains d'assemblée, de couloirs, de portefeuilles, pleins de mensonges, de perfidies et de trucs. Il y avait, entre cette clique et les républicains leurs prédécesseurs, plus d'un abîme. Je croirais volontiers que le libéralisme révolutionnaire, qui dégrade les institutions, corrompt les hommes encore plus vite et fait d'eux, en une génération, ces larves inquiètes et profiteuses que nous voyons depuis vingt ans circuler partout. La « bonne République », comme disent les sots, est non en avant, mais en arrière. C'était celle que rêvaient Schœlcher et Simon et qui planait au-dessus des parties de boules, chez les Arnaud de l'Ariège et chez M^me^ Adam.

Délicieux papa Schœlcher ! Son intérieur était peuplé de bronzes, dons de nègres reconnaissants, de meubles de plein acajou qui semblaient laids il y a trente ans, qui reprendraient aujourd'hui une grosse valeur, et de portraits de Jane Hading. Cette ravissante actrice venait de débuter, extrêmement jeune, dans un rôle d'opérette. Schœlcher, qui n'allait cependant guère

au théâtre, s'était trouvé là par hasard et avait reçu le coup de foudre. Mais il n'en conserva pas moins jusqu'au bout sa fidélité à la démocratie.

J'arrive aux deux témoins de la vieillesse de Hugo, — comme il disait volontiers — à Paul Meurice et Auguste Vacquerie. Je ne les ai vus qu'au bout de leur long stage auprès de leur idole, mais j'ai gardé d'eux une impression fort nette et que le temps n'a pas effacée.

Paul Meurice, avec sa tête ronde et son poil blanc, donnait l'impression d'un vieux chien de garde qui ne gardait plus. C'était un reflet, un confident de tragédie, un de ces troisièmes plans qui ne jouent de rôle en littérature que par rapport aux protagonistes dans le sillage desquels ils se meuvent.

Vacquerie, infiniment plus savoureux, donnait, à l'adolescent que j'étais, l'impression de l'envieux. De quel ton me dit-il un jour, en me montrant Heredia : « Saluez, jeune homme, saluez la collection Spitzer ! » Cette collection fameuse était d'armures vides et de panoplies. Il avait eu une tape sérieuse à l'Odéon avec son drame poussiéreux *Formosa* et je rapprochais malgré moi ces scènes ennuyeuses et froides de cette voix désagréablement timbrée, de ce profil dur. A quoi correspondait réellement la fidélité de cet écrivain non dénué de talent, dénué de tout ce qui peut plaire — oh ! *Tragaldabas !* oh ! les *Funérailles de l'Honneur !* — vis-à-vis d'un tempérament aussi amusant mais aussi absorbant que Hugo ! L'explication par l'attraction des contrastes serait ici légèrement sommaire. J'ai entendu dire que Vacquerie, amoureux avant tout de gloire, s'était rendu compte de bonne heure de son incapacité à égaler celle de Hugo et s'était élancé au devant, comme Gribouille, afin de ne pas être absorbé par elle. D'autre part on prétend que leur intimité, traversée par le drame affreux de Villequiers, n'alla pas sans secousses et sans alertes. Enfin il y a de ces cas de la haine où la proximité semble nécessaire, comme pour l'amitié, et qui lui méritent également le nom de fraternelle. On a le choix entre ces deux hypothèses. Ce qui est certain, c'est qu'Auguste Vacquerie, pour lequel la postérité semble maussade, n'était pas un figurant ni un indifférent, loin de là. Le souvenir de son regard aigu, dans sa face de couteau ouvert, me fait encore froid dans le dos. Je répète qu'il était plein d'attentions et de prévenances pour la

jeunesse. Il n'y a donc pas, dans cette impression si vive, la moindre rancœur, même inconsciente, d'adolescent dédaigné par un homme célèbre.

La plupart des habitués du salon Hugo se retrouvaient dans la maison voisine, et non moins accueillante, des Dorian et des Ménard-Dorian. L'hospitalité y était large et même fastueuse. Une maîtresse de maison d'une grande allure, toujours empressée envers ses hôtes, un maître de maison en retrait, mais bon partisan, type achevé de protestant du Midi et fanatique sous des dehors timides, une dame âgée d'une exquise délicatesse, femme du Dorian du siège de Paris et belle-mère de Paul Ménard, une jeunesse turbulente, joyeuse et terriblement gâtée dont j'étais, tout contribuait à faire de cette demeure une des oasis de la République. Tout était organisé là en vue de notre amusement : dîners, soirées, bals, soupers, promenades aux environs de Paris. On y faisait de l'excellente musique, qu'on était libre aussi de ne pas écouter. Les littérateurs en vedette, Zola, Daudet, Goncourt se rencontraient là avec la plupart des artistes connus : Rodin, Carrière, Béthune, Renouard, etc., avec de vieux doctrinaires comme Considérant, avec la cohue des hommes politiques du régime, de Georges Périn à Allain-Targé et de Challemel-Lacour à Rochefort. Mais le centre de tous les regards était le directeur de la *Justice*, la promesse du parti radical, Georges Clemenceau, flanqué de ses deux jeunes frères Albert et Paul.

Il n'entre nullement dans mes intentions d'écrire ici un pamphlet. Je veux montrer les choses et les gens dans leur lumière de l'époque, quitte à noter par la suite leurs déformations et leurs dégradations. Je n'atténue rien, mais je ne force rien. Ces pages n'auront aux yeux des lecteurs qu'un mérite : la sincérité dans l'exactitude. Je dirai donc que Clemenceau était alors et de beaucoup le plus intéressant, non seulement de son groupe, mais encore de tout le milieu républicain. D'abord il avait de l'esprit, et il était presque le seul, si j'excepte ce gnome hilare d'Allain-Targé. Mais Allain-Targé, avec sa trogne rouge et son nez court, riait tellement de tout ce qu'il narrait, en tripotant son énorme barbasse, qu'il amoindrissait par avance l'effet de ses truculentes facéties. Il racontait qu'un jour, étant ministre et ayant reçu des explications confuses d'Antonin Proust au

sujet de je ne sais quels comptes d'apothicaire, il lui avait demandé brusquement : « Que penseriez-vous, mon cher Antonin, si j'envoyais chercher les gendarmes ?... Ah, ah, brouff, brouff, oh, oh, hi, hou, brouff... si vous aviez vu sa belle tête ! » Clemenceau a toujours foisonné en férocités de ce style, mais débitées d'un ton âpre et sec, d'une voix rude qui semble mâcher des balles. Ensuite il était élégant de sa personne, très soigné sous son masque mongol aux pommettes saillantes, silhouette de tireur à l'épée et au pistolet auquel on n'en impose pas. Enfin il plaisait par un manque d'affectation, une bonne franquette, qui le mettaient tout de suite de plain-pied avec les jeunes gens. On racontait qu'il avait plus d'une bonne amie à l'Opéra — bien que marié à une insignifiante Américaine qu'il renvoya un beau jour, par lettre de cachet, au delà des mers, — qu'il pêchait le saumon en compagnie d'Herbert Spencer et de plusieurs amiraux anglais, qu'il ne payait jamais ses collaborateurs. Ceux-ci non seulement ne lui en voulaient pas, mais encore avaient pour lui un véritable culte, du juif Mullem à Martel et de Durranc à Geffroy. Dès qu'ils l'apercevaient, leurs yeux brillaient de plaisir. C'était un séduisant gaillard, redouté, détesté par tout le clan opportuniste ; et quand il regardait ses charmantes filles danser le menuet, ses mains dans ses poches, avec son air blagueur, on murmurait alentour : « Quel jeune papa ! Il a l'air de leur frère aîné ! » Je rappelle que ceci se passait sept années avant l'éclatement de la bombe Panama, avant que le ciel de la République se fût assombri. Clemenceau vantait et célébrait un général intelligent, laborieux, dé-mo-cra-te, du nom de Boulanger, qu'il venait de découvrir et avec lequel « il travaillait ». Déjà il affectionnait ces termes de « travail, labeur, acharnement, à l'école », dont il a fait depuis une telle consommation.

Blagueur, il aimait à déconcerter. Chercheur, et souvent trouveur d'épigrammes, il n'épargnait rien ni personne et les gens de l'entourage de Ferry passaient, sous sa dent, de mauvais quarts d'heure. Il a toujours profondément méprisé la nature humaine, en raison même de l'échantillon que lui renvoyait son miroir. Il ne donnait pas encore, manifestement au moins, dans la manie anticléricale ; son intelligence semblait au-dessus des misères du parlementarisme. Georges Périn et Paul Ménard, ses deux intimes compagnons, déclaraient que, le jour où il pren-

drait le pouvoir, on verrait ça. Cette échéance paraissait lointaine et presque paradoxale. Quand je regarde le Clemenceau d'alors à la lumière du Clemenceau d'aujourd'hui, je m'aperçois que les institutions dont il a vécu l'ont amoindri, lui aussi. Il est devenu un vieux petit bavard, ratatiné dans des formules hargneuses, un rabâcheur de poncifs antiromains. Qui aurait cru cela, quand on le citait, chez les hommes de lettres, comme le seul politicien digne de faire partie des écrivains et des artistes, comme le seul capable de comprendre et d'apprécier les Goncourt, Huysmans, Monet et Rodin !

Georges Périn, toujours grave et souvent fastidieux, assistait Clemenceau dans ses duels et l'admirait fidèlement. C'était un homme peu doué, consciencieux, scrupuleux même, qui rêvait de République honnête et vertueuse et s'indignait à froid contre les gabegies opportunistes. Il serait tombé foudroyé si on lui avait dit que, plus tard, ses frères radicaux dépasseraient encore en chiffre d'affaires la clique à Ferry. Il était droit, brave et d'une parfaite loyauté. Ses pieds énormes et couverts d'oignons, pour lesquels il exigeait de son bottier des chaussures spéciales, nous étaient un perpétuel sujet de plaisanteries, qu'il supportait avec un bon sourire dans sa face de reître aux larges traits.

Paul Ménard, grand industriel, le plus puissant de France après les Schneider, avait étudié pour être pasteur. La coupe de son visage, son front studieux aux sourcils épais, sa barbe, son allure étaient d'un méthodiste, mais dans ses yeux railleurs brillait parfois la flamme de Lunel. Il passait pour un homme de bronze, aimable dans le privé, d'une incroyable rigueur en affaires et en politique. La vérité est qu'il était l'irrésolution en personne, sans avis ferme comme sans initiative dans les petites et les grandes circonstances, et d'une variabilité d'humeur incessante. Il en résultait un contraste comique, tragique aussi à l'occasion, entre sa réputation et son essence. Quand on « consultait Paul », — comme on disait dans le milieu, — Paul se prenait le crâne à deux mains, vous écoutait, méditait longuement, puis invariablement vous conseillait d'attendre, de voir venir. Si on le pressait, il s'évadait par la tangente, prétextant un rendez-vous, une promesse antérieure de se taire. Ce manieur d'hommes et de canons se révélait

débile, hésitant ainsi qu'une très vieille femme et fuyant les responsabilités. Il m'est arrivé de « consulter Paul ». Ce fut une de mes stupeurs les plus vives, tellement que je me suis demandé souvent depuis si l'absence totale de caractère n'est pas une condition de la haute industrie. J'ai vu de près ce grand patron et la révolution sociale. Leur infirmité m'a semblé égale et leur réservoir de désillusion identique.

Paul Ménard avait néanmoins une passion discrète : l'horreur du catholicisme, du clergé, des moines. Trop craintif pour la manifester, il se contentait d'approuver d'un grand signe de tête, d'un « juste » retentissant, les attaques à la religion, d'ailleurs moins fréquentes qu'on ne le suppose, qui se produisaient à sa table ou dans son salon. Son œil étincelait de colère, quand sur les routes de son Midi, il rencontrait, comme il disait, « un ratichon » et j'ai compris, par cette rage recuite, à quel point les rancunes huguenotes, ethniquement conservées, sont un facteur important de l'anticléricalisme républicain. Dans le fond, et bien qu'il se dît sceptique, Paul Ménard était un dévot, mais un dévot de l'urne qui s'oppose à la croix, sur les portes des cimetières du Languedoc. C'est dans sa bouche que j'ai entendu, pour la première fois, cette révélation que la haute armée était « une jésuitière ». La haine du sabre était ainsi chez lui une dépendance et une conséquence de la haine effrénée du goupillon.

Edouard Lockroy, le gendre de Hugo, homme léger, séduisant, ignorant et habile, d'une fourberie tout italienne, fréquentait assidument chez les Ménard-Dorian, mais n'y était aimé de personne autre que de moi. J'appris à le connaître plus tard. On s'abstenait donc, en ma présence, de jugements sur son caractère et sur ses actes ; mais je surprenais, dans les regards et les silences à son endroit, des réticences qui m'étonnaient. Clemenceau, Ménard et Périn le considéraient de longue date comme peu sûr, ainsi que je dus m'en rendre compte. Il était plus gai qu'eux, doué d'ironie, fort rancunier quand on l'avait blessé. Privé de culture comme un enfant de la balle qu'il était, il se mêlait aux conversations avec une grande souplesse, éludant les questions précises, glissant sur les noms d'auteurs et les titres d'ouvrages, touche-à-tout et farceur, mûr déjà pour le portefeuille de l'Instruction Publique.

Il détestait et jalousait Clemenceau, plus vedette, plus brillant que lui et dont on parlait davantage. D'autant plus lui faisait-il fête quand il l'apercevait, avec ce faux empressement, ce mâchonnement, ce tourbillonnement du lorgnon autour de l'index tendu qu'ont connu ses familiers. Lockroy était d'une maigreur squelettique, précocement blanchi, agité d'un tremblement à moitié feint, qui devint réel avec les années, les yeux à fleur de tête, la bouche railleuse, fumant ou tripotant sans cesse un petit cigare qu'on appelait demi-londrès. J'ai vécu dix ans dans son contact, de 1884 à 1894, et il est demeuré pour moi, sur bien des points, une énigme. Quelle était en lui la part du cabotinage et la part de la sincérité ? Bien malin qui pourrait le dire. J'ai connu la place de ses haines, les ressorts de sa cupidité, mais où étaient ses affections ? Son père lui-même, vieux et perclus de rhumatismes, lui était indifférent. Il n'allait presque jamais lui rendre visite dans le cinquième au-dessus de l'entresol, de la rue Washington, où l'ancien interprète des romantiques cultivait avec amour des pommes et des poires en espalier.

Le point lumineux, pour ma mémoire, de cette époque et de ce groupe, c'est l'entrée de Victor Hugo qui venait voir danser ses petits-enfants, dans tout l'éclat de l'auréole du grand-père et de leur radieuse jeunesse. Il y avait ce soir-là chez les Ménard-Dorian, tous les noms de la littérature, de l'art et de la politique républicaine. A l'arrivée de l'auguste vieillard aux yeux bleu-profond, ayant déjà la sérénité des heures dernières, on fit la haie, respectueusement. Des boîtes dissimulées dans le plafond s'ouvrirent, laissant pleuvoir des pétales de roses. D'un pas ferme, il s'avança vers la maîtresse de maison, dont j'ai dit la grâce et l'élégance, et lui baisa la main. Un petit orchestre dissimulé joua l'*Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns. C'était une discrète apothéose, d'un goût parfait. Celui qui avait accompagné et observé le siècle, d'un œil tantôt grossissant et déformant, tantôt implacable comme dans *Choses vues*, s'arrêta alors auprès des uns et des autres, caressant de sa belle main parcheminée les têtes des enfants, mais absorbé par son rêve intérieur. Il était au delà de cette terre et comme happé déjà par une immortalité que n'expriment point les palmes vertes de l'habit académique. Il s'inclina profondément devant M^me^ Ed-

mond Adam, dont la beauté, mêlée à la bonté et à la prescience, dégageait un charme grave et doux, puis se retira, nous laissant une image de gloire et de mort. Ce fut, je crois, une de ses dernières sorties.

La nouvelle génération, celle des romanciers dits réalistes, tenait ses assises rue de Grenelle, chez l'éditeur Georges Charpentier. Néanmoins mes premiers souvenirs littéraires datent de plus loin. Périodiquement, Tourgueneff, Flaubert et Edmond de Goncourt venaient dîner chez mes parents, rue Pavée, au Marais, et leur haute taille m'impressionnait. Je demandais : « Sont-ce des géants ? » Ensuite je me vois arrivant à la librairie du quai du Louvre, avec mon père qui venait s'informer anxieusement du tirage de *Fromont jeune et Risler aîné*. Georges Charpentier s'écria : « Mais ça va plus que bien, plus que très bien. Nous « retirons » tant que nous pouvons. » Georges Charpentier était le meilleur, le plus accueillant et le moins commerçant des hommes. Ses auteurs étaient ses amis. Il avait la mine ouverte, l'âme généreuse et il savait rire de si bon cœur! Ces qualités, jointes à un flair de vieux Parisien, et l'aménité de sa femme firent de leur intérieur, pendant vingt ans, le rendez-vous de la plupart des journalistes, politiciens, hommes de lettres, peintres, aquafortistes, sculpteurs, comédiens, artistes en tous genres de l'époque. Aucun laisser-aller de bohème. Un ton d'excellente compagnie, mais libre et permettant à chacun de se montrer sous son meilleur jour. Tous ceux que j'ai déjà cités étaient soit des habitués, soit des relations innombrables des Charpentier et se retrouvaient autour de leur table. Mon père et Zola, en plein grand succès, Edmond de Goncourt, en renouveau de célébrité, les collaborateurs des *Soirées de Médan*, Huysmans, Maupassant, Hennique, Céard, Gustave Flaubert échappant à sa morne discipline de Croisset, et combien d'autres, faisaient le fond solide de ces réunions, exceptionnellement gaies et bruyantes. Chose frappante, députés et sénateurs étaient petits garçons en face des écrivains, affectaient vis-à-vis d'eux un grand respect. Le régime tenait là ses assises comme chez Hugo, comme chez les Ménard, mais la politique y était plus dédaignée. On était républicain, bien entendu. Les conservateurs passaient en bloc pour des vieilles bêtes, infiniment négligeables et désuètes,

d'ailleurs remplies des préjugés les plus stupides, tout au plus bonnes pour la caricature et la brimade.

On ne se doute pas de l'hilarité que soulevait alors, dans ces demeures où devait s'affirmer et se recruter le régime, le simple qualificatif de réactionnaire. On se représentait aussitôt un vieux monsieur chauve, à favoris, à mine de bedeau, qui tournait le dos au progrès, ne lisait rien, ne connaissait rien et voulait ramener la France aux superstitions du moyen âge. Des royalistes et du Roi il n'était jamais question. Je suis parvenu à l'âge de vingt et un ans sans avoir entendu prononcer plus d'une dizaine de fois — je fais bonne mesure — le nom du comte de Chambord et celui du Comte de Paris. On parlait davantage de l'Empereur, de l'Impératrice, de la cour des Tuileries, pour les maudire, en raison de nos récentes catastrophes. Leurs défenseurs, véhéments ou insidieux, ne comptaient pas. Jamais régime n'a eu plus complètement à sa disposition toutes les forces réelles, tout le positif du pays, que la République. Quand mon père parlait de Morny et de son entourage, cela me paraissait loin, loin, à distance d'histoire et sans attaches avec le présent. Mes amis, mes condisciples étaient dans les mêmes sentiments. On m'a affirmé depuis qu'il y avait des « jeunesses royalistes ». C'est possible, mais je ne les ai jamais rencontrées. Elles n'avaient pas pénétré les milieux agissants et vivants dont je vous parle. Je n'ai pas souvenance d'avoir aperçu ni au lycée Charlemagne, ni à Louis-le-Grand, ni à l'École de Médecine un seul royaliste, je dis *pas un seul*. Nous lui aurions monté de beaux bateaux !

Georges Charpentier avait eu l'idée originale d'une revue bien illustrée, qui fût comme un reflet des milieux artistiques, alors en pleine effervescence « impressionniste », avec Manet, Monet, Cézanne, Renoir, Sisley, Forain et autres, et qui publiât en même temps des inédits des principaux auteurs de la maison. Ainsi fut fondée *la Vie moderne,* qui eut une courte carrière, mais dont la collection est très intéressante à feuilleter. Charpentier en avait confié la rédaction en chef à Émile Bergerat, gendre de Gautier, brave homme mais brouillon, qui eut des succès au *Figaro* sous la signature *Caliban*, au théâtre de nombreux fours, et d'interminables démêlés avec les directeurs de théâtres, qui accueillaient puis repoussaient ses « ours », notam-

ment avec Porel. Bergerat est un fantaisiste, qui finit par embrouiller tellement l'écheveau de ses paradoxes ou de ses coq-à-l'âne, que personne n'y comprend plus rien. D'où la rétivité à peine injuste du public à son endroit. Il appelait mon père « Fonfonse », Charpentier « la vieille Charpente » ou « Zizi », Zola « ma Zozole » et tutoyait indifféremment les académiciens, les préfets, les purotins et les directeurs de journaux. Bien que très gai et bon enfant, sautillant et plein de verve, il flottait autour de lui une atmosphère mélancolique. Parmi cinquante insanités, j'ai lu de lui un jour une page admirable et poignante sur une pauvre femme de sa famille qu'une erreur criminelle fit enfermer à Saint-Lazare pendant quelques jours et qui en mourut. Ce récit pathétique et simple, d'une grandeur vraie, m'a donné l'idée d'un Bergerat-qui-pleure tout différent du Bergerat-qui-rit entrevu pendant mon enfance et ma jeunesse. Le « Béberge » de mon père m'est apparu là, en éclair, comme une âme de drame égarée dans la farce, comme une sensibilité qui s'ignore, comme un incompris de lui-même. La mêlée en est si confuse que ni dans le roman, ni au théâtre un tel personnage ne réussirait. Il faut se contenter de le regarder manquant sa vie.

C'est un art étrange que la peinture où toute nouveauté, plus violemment encore qu'en musique, étonne, rebute, irrite non seulement le public, mais la plupart des amateurs, des critiques et des marchands de tableaux. Puis, au bout de quelques années, les choses se tassent, les œuvres contestées ou raillées prennent leur place et leur rang et quelquefois se muent en chefs-d'œuvre. Ce fut le cas de l'*Olympia* de Manet, de la *Femme en blanc*, de Whistler, des premières toiles de Renoir, des Monet, des Sisley du début, des premiers dessins de Forain, des premiers bustes de Rodin. L'œil humain, que surprend désagréablement toute modification dans les lignes ou les contours conventionnels, réagit en général par la rébellion. Les gens croient que l'innovateur — lequel n'est souvent qu'un continuateur incompris — se moque d'eux. Seuls quelques très rares esprits, défendus par un goût naturel, aiguisés par la fréquentation des musées et des belles choses, se soustraient à ce réflexe banal. Généralement, dans les premiers temps, une toile sincère paraît laide, une vision originale paraît offen-

sante. Le milieu Charpentier échappait à cette règle et donnait en art des indications justes, que l'avenir a vérifiées. Aujourd'hui ces tableaux alors dédaignés sont hors de prix et il n'est plus un philistin qui ose avouer en public son antipathie pour Renoir, Monet ou Rodin. On ne voit plus, on ne comprend plus la raison de tant de colères.

Alfred Stevens, lui, passait déjà pour un maître. C'était un grand artiste, robuste et bienveillant, d'une éloquence infinie et qui résumait les lois de son art dans des formules saisissantes. Entouré de ses beaux enfants, appuyé sur une compagne digne de lui, il donnait l'impression de la sécurité dans la force. Gai, généreux, loyal, il gagnait énormément d'argent et le dépensait avec la même facilité.

Henry Becque, auteur de *la Parisienne*, de *Michel Pauper*, des *Corbeaux*, large face toujours hilare, la bouche juteuse comme une pêche ouverte, avait une réputation de cruauté qu'il lui fallait soutenir coûte que coûte. Les envieux et les timides lui prêtaient des mots d'auteur, dont quelques-uns seulement étaient authentiques et comme les fruits de longues méditations. Henry Céard, qui le connaissait bien, prétendait qu'il se mettait en bras de chemise pour composer ces traits barbelés. Il possédait le tic insupportable de ponctuer ses laborieuses médisances de « quoi? hein, quoi? quoi, quoi? » retentissants. Avec cela, hein, quoi? il fournissait le modèle, hein? quoi, quoi? d'une invraisemblable candeur. Sa haine de Dumas fils, qui tenait aux causes les plus futiles, l'entraînait à l'admiration de Sardou et ceci donne la mesure de ses facultés critiques. Car le théâtre de Dumas fils a vieilli, c'est entendu, et il n'est pas agréable d'assister au *Demi-Monde* ni à *Francillon,* même en se bouchant les oreilles — la seule vision de ces œuvres étant terriblement démodée. Mais Dumas fils a sa place dans l'histoire du théâtre, au lieu que Victorien Sardou — la *Haine* et la *Tosca* mises à part — a fait des pièces pour l'exportation, susceptibles d'être savourées à Honolulu aussi bien qu'à New-York ou à Sidney : « Oh! master Sardou, tout le monde le comprend. — C'est précisément pour cela, lady, qu'à Paris nous ne le comprenons plus. » Donc Henry Becque déchirait ses confrères, et pourtant sa conversation était fastidieuse. Il calomniait et il faisait l'effet d'un raseur. Il colportait des anec-

dotes empoisonnées et les gens fuyaient son approche jusqu'au fin fond du buffet... Arrangez cela. L'ennui serait-il plus fort que la haine, que le caïnisme naturel aux frères humains ?

Jean Richepin, en pleine *Chanson des gueux,* était cambré, piaffant, poilu, jeune et beau. Edmond Haraucourt était jeune et hideux. Il venait de publier un livre de vers obscènes, que recherchaient les vieillards et les collégiens, intitulé *la Légende des sexes,* et qui lui valut depuis pas mal d'embêtements, moins vifs à coup sûr que celui du lecteur. Imaginez un menton de galoche au poil rare, sous un visage mou et grisâtre de batracien aux yeux écarquillés. Se croyant un « superbe laid », comme disaient les romantiques, une gargouille de choix, il vociférait ses vers en bombant le torse, au milieu des dames épouvantées, avec une allure de toréador. Comme il répétait qu'il était un mâle, qu'il voulait une poésie mâle et rude, qu'il ne s'intéressait qu'aux actions mâles, nous l'appelions entre nous « le mâle blanc ». Il endossait déjà l'armure de Leconte de Lisle. Mais ce n'est que longtemps après qu'il a obtenu la conservation du Musée de Cluny en flagornant Waldeck-Rousseau, qualifié par lui de Périclès !

Mme Sarah Bernhardt, quand elle ne jouait pas, venait aussi rue de Grenelle. En dépit de la légende, elle était de beaucoup la plus naturelle des comédiennes qu'il m'a été permis d'approcher. Je dirai la même chose de Mounet-Sully, que j'ai vu d'ailleurs de plus près que sa glorieuse partenaire d'*Hernani.* Mme Sarah Bernhardt, dans le monde, est toute grâce et amabilité, sans aucune affectation, même de simplicité. Quant à Mounet-Sully, c'est une âme noble et haut placée, mais c'est aussi un juge très sûr de ce qui sonne juste ou faux en littérature, et il n'a aucun des travers si fréquents chez ceux de son métier. Les deux protagonistes de la tragédie classique et du drame romantique ont échappé aux trivialités du cabotinage.

Je n'en dirai pas autant de Jules Massenet, mélange singulier de puérilisme, de science, d'énervement sexuel et de comédie. On le voyait arriver la mine au vent, l'air inquiet, les cheveux plats, rejetés en arrière, les mains dans les poches de son veston, mâchonnant toujours quelque chose qui finissait en compliment excessif. Incapable d'observation, n'ayant pas le temps de faire un choix, il partait de ce principe que les

humains aiment les douceurs et qu'il faut les gaver de sucre jusqu'à l'écœurement. Il n'y manquait point. Quand il avait félicité sur leurs mines et sur leurs travaux toutes les personnes présentes, il se jetait dans un fauteuil et contrefaisait le petit nenfant qui a soif et veut du lolo, ou le chien-chien à sa mémère qui désirerait un gâteau sec. On lui versait le lait et le thé, on lui donnait le gâteau. Il marmottait en jetant des miettes et buvottait, riant, contant des fariboles inachevées, inachevables et toujours louangeant. Les vieilles dames musicophiles accouraient minaudières, empressées, montrant ces architectures dévastées ou branlantes que l'on appelle euphémiquement de beaux restes. Massenet les traitait comme si elles avaient eu vingt ans, les couvrait de fleurs et de couronnes. Néanmoins son œil agile, franchissant le cercle de ces portraits de famille, cherchait la jolie et la jeune pour de bon, modestement demeurée en arrière. Quand il l'avait trouvée, il bondissait vers elle, se jetait à quatre pattes, dansait la pyrrhique, bref se signalait par mille folies, à la stupeur amusée ou hérissée de celle qui devenait aussitôt son point de mire, sa Dulcinée. Le sincère de la chose était une sensualité inflammable d'oiseau-lyre ou de paon qui fait la roue. Ses yeux pâmés et frivoles criaient, imploraient : « Là, tout de suite ! » Mais comme il y a des convenances mondaines et aussi des incompatibilités, comme les maris sont quelquefois là, comme l'existence est faite de traverses, il cherchait, vite résigné, une dérivation dans la musique et contait sa peine au piano. Là il était incomparable.

Ainsi était-il mieux qu'un virtuose. Ainsi a-t-il donné à sa musique cet accent d'un désir fulgurant et bref, souvent contrarié, qu'on prit pour de la sentimentalité et qui fait le charme durable de *Manon*. Mélange de Don Juan et de Leporello, toujours enfant gâté, parfois enfant gâteux, il était porteur d'une frénésie voluptueuse plus forte que ses simulations et que lui-même. En outre raconteur d'histoires fausses et de blagues, où il jouait bien entendu un rôle délicieux. Il avait imaginé tout un récit de fleurs apportées par lui du Midi à mon père, quelques heures avant sa mort, déposées sur la table de la salle à manger et au milieu desquelles aurait, selon lui, expiré Alphonse Daudet. Je dus démentir cette fable ridicule, que

Massenet avait confiée à un millier de personnes et qui courait les journaux.

Ses cartes de visite, de dimensions insolites, larges et luisantes comme le bassin d'un barbier, portaient en gros caractères MONSIEUR MASSENET. Il détestait son prénom de Jules. Quand on lui envoyait un roman, il vous remerciait avec des hyperboles chinoises, vous assurait de sa *vénération parfaite*, de son *admiration sans bornes.* Il employait aussi la formule : *J'ouvre votre livre en tremblant de joie,* et le classique : *Pour vous lire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.*

Un jour qu'une de ses trop belles cantatrices, accompagnée de sa maman, vieille dame presque trop respectable, avait chanté une de ses œuvres, lui assis et se trémoussant au piano comme un chat en folie, je me trouvais dans l'antichambre au moment du départ. Massenet feignait de chercher son chapeau, et poussait, pour changer, des aboiements de petit chien. La nymphe en manteau rose, jeté sur les plus rondes épaules du monde, se retourna vers madame sa mère et gémit avec une intonation que je n'ai jamais oubliée : « Ce qu'*il* m'embête, mon Dieu, ce qu'*il* m'embête ! » Prenant la plaisanterie au sérieux, elle lança au cher maître son petit sac, comme un os à un roquet, et il le baisait ainsi qu'une relique, toujours en agitant ses lèvres à la façon du bébé qui tette.

Il passait, quoique gagnant infiniment d'argent, pour un avare déterminé. Nul n'a jamais connu le goût ou la couleur de son pot-au-feu. Il faut croire d'ailleurs que sa confiance dans l'efficacité de la flatterie énorme et assénée était légitime, car il a laissé une réputation de charmeur et d'enjôleur. Je n'ai jamais pu démêler s'il était bête ou intelligent. Aucune des personnes par moi consultées là-dessus n'a pu me donner la moindre lueur. Mais quelle courbature que d'avoir ainsi joué le rôle de monsieur gosse jusque dans un âge avancé, que d'avoir distribué à la ronde tant de verres de guimauve et de coquelicot !

D'un dîner chez les Charpentier, qui date de loin, il me reste ce souvenir amusant. Mon père était voisin de table de Gambetta. Étant fort myope, il piqua si maladroitement de sa fourchette une côtelette d'agneau, que le sang, mêlé au jus, jaillit sur le plastron intact du tribun. C'était le temps où l'on reprochait à celui-ci le contraste de son incurie physique et de sa

prétendue baignoire d'argent. D'une voix rageuse, avec l'accent du Midi, il murmura en s'écartant : « Fais attention, que diable ! » A quoi Alphonse Daudet, fâché de cette fâcherie, répliqua sur le même ton : « Eh ! tu m'embêtes ! » Dans le fond, leurs natures ne s'accordaient guère et il suffit de lire l'édition complète des *Lettres à un Absent* pour s'en convaincre. Ils s'étaient réconciliés, mais le jaillissement d'un peu de sauce eût presque suffi pour les séparer à nouveau.

Bien qu'en dehors des *Soirées de Médan,* où figurait sa *Boule de Suif*, il fût peu édité chez Charpentier, Maupassant venait rue de Grenelle. Il était alors de traits réguliers, brun, assez gras, lourd d'esprit comme un campagnard et généralement silencieux. Il ne souffrait pas encore de cette misanthropie, coupée de crises de snobisme, que déchaîna chez lui, quelque temps plus tard, la paralysie générale. Mais déjà il se frottait aux médecins comme à de merveilleux thaumaturges. Il les questionnait longuement dans les embrasures de portes et dans les antichambres. C'était le temps du « document humain ». On disait : « Guy — tout le monde l'appelait Guy — est très consciencieux. Il se renseigne quant à certains cas pathologiques qui seront dans son prochain roman. » Il courait sur lui mainte anecdote scabreuse ou bizarre, et j'ai toujours pensé que son détraquement cérébral avait débuté beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait cru. Il canotait, jouait les Hercule, affectait un profond mépris pour ces lettres qui le faisaient vivre et lui donnaient la célébrité. Flaubert, impitoyable bourreau du style et qui passa son existence à se martyriser lui-même dans son sinistre pavillon de torture de Croisset, — rien de commun avec le juif Franz Wiener, qui depuis a adopté ce nom, — Flaubert guidait les débuts de Maupassant. Il le soumettait à ces vains exercices d'assouplissement littéraire qui ne sauraient former l'écrivain, car les tempéraments sont plus forts que tout, heureusement. Il le contraignait à remettre « cent fois sur le métier » ces histoires normandes, drues et salées, qui firent la première réputation du pauvre Guy. Il l'adorait expansivement comme il faisait tout, mais lui tourneboulait l'entendement de plus d'une manière, l'exhortait à la chasse aux conjonctions et aux mots répétés, à la pêche de la phrase musicale, à l'effort et au supplice grammatical et syntaxique en vue de la

perfection. L'autre était un gobeur, un de ces collégiens prolongés, comme il y en a tant, et qui jettent leur gourme jusqu'aux approches de la quarantaine. Les tours que lui jouait son tréponème furent certainement amplifiés par l'absurde discipline de Flaubert, par l'usage immodéré du fameux « gueuloir ».

Je l'ai vu depuis, ce gueuloir, en compagnie d'un contemporain, au soir d'une pluvieuse journée d'octobre, dans l'humide banlieue de Rouen. En arrivant là nous récitions, non sans rire, avec l'accent fervent de 1885, mainte phrase fameuse de la *Tentation de Saint-Antoine,* de *Madame Bovary,* de *l'Éducation sentimentale.* La porte grinça. Un gardien nous introduisit dans la courette où sont les arbres qui entendirent déclamer le bon géant, puis dans son laboratoire de phrases, avec vue sur la Seine et ses bateaux. Une horrible tristesse, vieille de cinquante ans, voltigeait, ainsi qu'une cendre funéraire, sur le petit musée des lettres et billets de Zola, de Bouilhet, de Goncourt, de Maupassant, de mon père, sur le canapé bas..., une tristesse tenant moins à la disparition et à la mort qu'au temps perdu, qu'aux doctrines fausses, qu'aux erreurs rancies. Le fantôme du célèbre écrivain, tourmenté et tourmenteur, était demeuré là, je le jure, courbé sur ses papiers, fumant ses cigarettes, essayant l'effet vocal de ses morceaux d'ironie et de bravoure, raturant, piochant et sarclant, à cent mille lieues du monde des vivants. De vieilles querelles littéraires pendaient au plafond, sous la forme de toiles d'araignées. Je n'ai ressenti impression aussi funèbre que chez Rousseau, aux Charmettes, où flotte encore l'odeur mêlée de la phraséologie anarchique et du vice. Flaubert ou l'école du renfermé...

Maupassant réagissait par ses biceps et par ses anecdotes galantes, à double figuration de bonnes et de dames du monde, à double décor de soupente et de salon. Il n'avait pas encore publié *Sur l'eau,* ce cri déchirant d'une sincérité dévastée par le mal. Quand il avait fini de turlupiner ses chers docteurs, il se réfugiait auprès d'une petite dame blonde dont j'ai oublié le nom et lui contait fleurettes — mais quelles fleurettes ! — tout bas, avec un air tendu de maniaque.

Ayant su que je me destinais à la médecine et que je fréquentais chez le docteur Charcot, il m'entreprit un certain soir sur

l'hydrothérapie, qui lui tenait fort au cœur et lui paraissait destinée à remplacer tout autre remède. Il avait entendu parler d'un certain jet glacé sur la nuque, en usage, je crois, à Divonne, auquel ne résistait aucune névralgie oculaire. Je dus répondre péremptoirement, avec une incompétence parfaite, mais la fierté d'être interrogé, moi, simple étudiant de première année, par le pauvre Guy. On distinguait dès cette époque et à l'œil nu, dans Maupassant, trois personnages : un bon écrivain, un imbécile et un grand malade. Ils ont évolué depuis séparément, les deux premiers ayant tendance à s'absorber dans le troisième. Mais, avec la malveillance naturelle à la jeunesse, c'était surtout l'imbécile qui nous frappait par sa fatuité. Je n'ai nullement été surpris d'apprendre par la suite que les femmes, et les plus sottes et les plus vaines, le faisaient tourner en bourrique. Il appelait par ses prétentions les mauvaises farces et ces taquineries cruelles des salonnards et salonnardes dont on raconte ensuite, en exagérant, qu'elles ont causé la perte de leur victime. Il était prêt pour de charmants bourreaux. Je lui en ai connu de délicieux, mais qui abusèrent de son insupportable affectation de virilité pour le déchiqueter sans merci. Belle série pour un peintre comme Hogarth, ayant le sens de la progression dans le pire, que cette vie à étapes de plus en plus noires, allant du salon au cabanon !

Fils intellectuel de Flaubert et du même tiroir littéraire, Maupassant ne devait rien à Zola, ce qui n'empêcha pas Zola de le colloquer parmi ses disciples, avec une voracité de père Saturne. Il importait de meubler la série d'articles critiques que l'auteur des *Rougon-Macquart* publiait alors au *Figaro* et qui tournaient tous autour de son éthique et de sa personne. C'était chez les Charpentier qu'il fallait voir Zola, gras, content, dilaté, bon homme, affichant les chiffres de ses tirages avec une magnifique impudeur. Deux traits frappaient ses auditeurs : son front vaste et non encore plissé, qu'il prêtait d'ailleurs généreusement à ses personnages, quand ceux-ci portaient quelque projet de génie, artistique, financier ou social, son front « comme une tour » ; et son nez de chien de chasse, légèrement bifide, qu'il tripotait sans trêve de son petit doigt boudiné. Il était coquet de son pied, chaussé dans les grandes occasions de bottines vernies à élastiques, le cambrait, l'étirait volontiers. Il zézayait en par-

lant, disait « veuneffe » pour « jeunesse », « f'est une fove fingulière » pour « c'est une chose singulière » et semait son discours de « hein, mon ami ? hein, mon bon ? hein, mon bon ami ? » qui exigeaient l'assentiment de son interlocuteur. Henri Céard, ex-carabin, l'initiait à Claude Bernard et à Darwin, ainsi qu'au déterminisme expérimental. Ayant besoin d'un patron, Zola choisit Claude Bernard et, à distance, cela est d'un joli comique. On ne voit pas bien en effet le rapport qui relie *l'Assommoir* aux *Leçons sur la fièvre* ou *Nana* à la fameuse *Introduction*. Mais l'important était, aux yeux du maître pressé de Médan, que cet amalgame eût l'air de quelque chose, d'une doctrine.

Il déclarait en riant : « Mon prochain livre — il s'agissait de *Pot-Bouille* — va me faire traiter de cochon... hein, mon ami ?... Le fait est qu'il y en a... Mais c'est la faute des petits bourgeois que je peins. Ce n'est pas la mienne. »

Il se plaisait au contraste des obscénités ou des fécalités qui remplissaient ses livres et de sa propre existence parfaitement tranquille alors et sans débordement. A l'entendre, la chasteté était indispensable à qui veut plonger d'un cœur résolu dans l'égout social et en rapporter d'imposants échantillons. Dès ses débuts il avait déifié la Vérité, l'avait campée, la plume à la main, entre le dépotoir et la Morgue et n'entendait pas qu'on le contredît là-dessus. Il ne manquait ni de cordialité ni de rondeur, ni de faconde, ni, à l'occasion, de ressentiment. Capable de dissimulation, il détestait Edmond de Goncourt, qui le lui rendait bien. Leurs natures n'étaient pas faites pour sympathiser. Goncourt était jusqu'au bout de ses doigts nerveux, jusqu'à la pointe de sa moustache blanche, jusqu'au feu noir et mouvant de son regard, un aristo. Il y avait en lui du précurseur. Avant *la France juive,* il méprisait les juifs. Son horreur du parlementarisme était absolue. La démocratie le faisait positivement vomir. Il y avait en lui un admirable et délicat artiste, d'un goût infaillible, passionné pour les estampes rares, les fines silhouettes, la manière abrégée et incisive en tout. Zola, au contraire, s'étalait, expliquait, discutaillait et donnait de plus en plus dans les godants révolutionnaires. Tout en traitant les politiciens de pierrots et de polichinelles — à cause de la clientèle réactionnaire du *Figaro* de Magnard — il croyait comme eux au nombre, à la quantité, à la phraséologie et à l'argent.

Sa conception du monde était sommaire, les rouages délicats ou compliqués le rebutaient et il mettait l'instinct avant tout. C'était une intelligence complètement matérialisée.

« Quel animal, ce Zola ! » répétait volontiers Goncourt, non sans impatience. On entendait, dans la pièce voisine, la voix nerveuse du compteur d'éditions : « Quand j'ai vu arriver le finquantième mille, mon bon, je me suis dit : nous irons bien jusqu'à foifante... Hein, Charpentier, hein ? »

Il interrompait cette scie des tirages pour venir à nous les jeunes et nous féliciter d'être jeunes et de nous comporter en jeunes. Le fait est qu'ayant de seize à dix-neuf ans, nous aurions été embarrassés de faire autrement.

— Léon, quel est ce garçon là-bas qui a un profil intelligent ?... C'est un ami à vous ?

— Oui, monsieur Zola.

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est Georges Hugo, monsieur Zola.

— Ah ! que c'est curieux, comme le monde est petit ! Est-ce qu'il se deftine aussi à la médecine ?

— Non, il va vers la peinture et les lettres.

— Ah ! c'est le jeune Hugo. Comme c'est fingulier, mon ami. Quelle belle chose que la veuneffe !... J'ai été au fond un peu févère pour son grand-père. Bah ! on m'affirme qu'il ne lit plus rien. Il digère sa gloire. Il a de la chance. Comme le monde est petit !

A distance, il est difficile de comprendre pourquoi cette « littérature de pontons » — suivant l'expression d'Huysmans — qu'était le naturalisme passionnait alors les esprits. Sans doute y avait-il là une réaction contre les fadeurs de Feuillet, de Feydeau, de Cherbuliez. Mais surtout, au lendemain de la guerre et de la dépression qui suit la défaite, le public cherchait avidement quelque chose d'âpre, de brutal, au besoin de blasphématoire qui lui rendît l'illusion de la force. Le porc fit l'effet d'un sanglier. Très peu d'écrivains et de moralistes — sauf toutefois Barbey d'Aurevilly et Drumont — signalèrent l'accident, comparable à la rupture d'une conduite d'égout, qu'était cette irruption de boue et de purin dans la littérature française. J'ai entendu batailler, pour Zola et ses romans d'épandage, de très braves gens délicats, nuancés, des poètes comme Coppée et Ban-

ville, des observateurs ailés de la nature humaine comme Alphonse Daudet. Ceux de ma génération ont tous cru, à un moment donné, qu'un renouveau littéraire était possible dans cette direction. La lecture de Taine qui disputait à la métaphysique allemande et à Spencer la classe de philosophie, fortifiait notre erreur. L'amalgame Taine-Zola, parmi la « veuneffe » cultivée, fut à ce moment un composé intellectuel très fréquent. Si je me reporte à mon état d'esprit de l'époque, je trouvais Drumont bien pudibond et Barbey d'Aurevilly bien cagot. Zola me paraissait un homme d'intelligence moyenne — il n'y avait rien à retenir de ses propos — mais un admirable créateur, un peintre de masses, préoccupé par la physiologie et la clinique et un écrivain injustement calomnié. Période d'incroyable aveuglement dans les milieux par lesquels on affirmait que se relevait la France et d'où toute critique politique, littéraire ou philosophique était au contraire bannie. Quand je reviens par le souvenir à ce chaos, à ces ténèbres, à ces niaiseries monstrueuses, je mesure avec épouvante le mal intellectuel et moral qu'une invasion peut faire à un grand et noble pays. Je le sais, je le sens, je le vois, puisque c'est notre génération à nous autres qui a finalement porté le poids de la catastrophe. Je ne suis en tout cela qu'un témoin, mais, par les relations d'un père célèbre et recherché, un témoin exceptionnellement bien placé. Il m'a fallu franchir vingt autres années pour apprendre, au contact des événements, d'un homme de génie, Charles Maurras, et d'une doctrine, ce que nul ne m'avait enseigné : la structure de mon pays et les conditions de son relèvement.

Voici Médan par une journée chaude de juin, poudrée d'or. Huysmans est là, railleur et décharné, avec son masque de vautour apprivoisable, son ironie familière, ses fins de phrase légèrement traînantes. Jamais personne n'a dit comme lui d'un mauvais confrère : « C'est en vérité un bien déconcertant animal. » Hennique, Céard, Paul Alexis, Frantz Jourdain se mêlent successivement et quelquefois ensemble à la causerie entre le maître de maison, Goncourt et Alphonse Daudet. Mon père, comme d'habitude, anime tout, projette autour de lui sa bonne humeur, sa vision gaie et amplifiante des choses et des gens. Zola, chez lui, est beaucoup plus aimable, plus en train que partout ailleurs. Il a le sens et le goût de l'hospitalité. Il

propose un tour en bateau. On le suit, et à voir ces écrivains en pleine renommée ou montant à la renommée, si allègres, confiants et naturels, courbés sur leurs avirons, devisant et chantant, nul ne supposerait qu'un rapide avenir creusera entre eux de tels fossés, les rendra étrangers, sinon hostiles, les uns aux autres.

---

## CHAPITRE II

*Le Félibrige : Mistral, Aubanel, Roumanille, Paul Arène. — Timoléon, Saint-Estève et Félix Barel. — La librairie Lemerre : Coppée, Heredia, Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, Cazalis. — Édouard Drumont.*

Tandis que Zola ajustait ses tuyaux entre le romantisme et un réalisme conforme aux exigences de son odorat, un phénomène de reviviscence dotait la branche d'oc de la littérature française d'un certain nombre d'admirables œuvres. A l'origine de toute reviviscence, il y a un homme de génie et son effort. Vous nommez déjà Frédéric Mistral. Auprès de lui, Roumanille et Aubanel, le premier chargé comme une abeille des diverses essences de son terroir, le second, un des plus beaux et des plus amers lyriques de l'amour. Alphonse Daudet était l'ami, le fidèle compagnon de Mistral. Tout jeune, il m'apprit à l'admirer et à l'aimer. Ce groupe enchanté des écrivains provençaux est lié à mes plus chers et joyeux souvenirs. *L'Arlésienne* fait partie du cycle, ainsi que les *Contes de mon moulin.* J'y rangerais aussi *Jean des Figues* et la *Gueuse parfumée* de Paul Arène, homme grincheux, prosateur exquis, dont les subtils accès de mauvaise humeur et les trouvailles en matière de jouets parisiens ont tour à tour stupéfié mon enfance. J'ai chanté le *Bâtiment vient de Majorque* et *Jean de Gonfaron* des « Iles d'Or » en même temps que *Malborough* et *la Tour prends garde.* J'ai, tout petit, mangé des olives et des figues fraîches, bu du châteauneuf-du-pape aux jours de fête, et ce mot « la Provence » a toujours évoqué pour moi, si loin que je regarde en arrière, des routes blanches entre les cyprès, des refrains, des rires, un amusement fou.

— Eh ! laisse-le courir, Alphonse, ton bonhomme. Il retrouvera bien son chemin tout seul.

— Madame, un petit oiseau de plus n'a jamais, de mémoire d'homme, donné une indigestion à un enfant.

— Mon brave Léon, regarde ce pont. Il avait été construit par le grand saint Benézet... Réponse : « Oh ! tout ça, monsieur Mistral, je sais bien que c'est de la légende. »

Aussi j'ai toujours ri, et de bon cœur, en entendant des imbéciles déclarer que l'œuvre de Mistral et de ses amis était toute de bibliothèque, fermée au profane, une expérience en vase clos, une invention de cénacle. Jamais poèmes, jamais épopées, jamais hymnes de passion ou de nostalgie, jamais récits tendrement ironiques, frangés de lumière, ne furent plus directement mêlés à la vie ambiante, empruntés plus spontanément à la circonstance qu'ils magnifiaient, à la minute d'or et d'argent qu'ils rendaient éternelle. Il était là, le réalisme vrai, le réalisme de chez nous, porté par quelques bonnes et solides têtes qui connaissaient la nomenclature de tous les instruments des métiers champêtres, les noms des sites et des moindres cours d'eau, et qui ne séparaient pas de la couleur et de l'odeur du pain le fin visage ambré ou pâli de la boulangère. Le contact des félibres majoraux, fondateurs et mainteneurs de la grande œuvre qui rend un peuple à ses traditions, c'était l'école de la beauté. A rebours du jacobinisme et du nivellement démocratique, à rebours de la laideur naturaliste, ces poètes inspirés travaillaient pour la grande patrie en travaillant pour la petite. Mais il aura fallu un demi-siècle pour que leur admirable labeur fût compris à fond, pour que son sens réactionnaire apparût. Du point de vue de l'Ordre, en effet, reviviscence c'est Restauration.

Mistral d'abord, et c'est justice... J'ai connu l'ancienne maison où mourut sa mère, proche de celle qu'il habite aujourd'hui avec son incomparable compagne. Sur la cheminée du salon il y avait une petite tarasque, dont la tête mobile se balançait d'effrayante façon. L'arrivée de mon père était aussitôt le signal du répit, des promenades aux Baux, en Avignon, en Arles, à Vaucluse, à travers une région historique et légendaire dont les moindres pierres tirent leur gloire d'une strophe ou d'une allusion de *Mireille*, de *Calendal*, de *Nerte*, de *la Reine Jeanne*, du *Poème du Rhône*. C'est au cours de ces parties, je crois bien,

que j'ai pris le goût des auberges du chemin, fertiles en surprises amusantes, en rencontres pittoresques et où la nourriture est souvent exquise. Mais qu'en faisaient-ils en quelques minutes, juste ciel, les « beaux diseurs », de l'accueillante auberge envahie par eux !... Un concert de chansons et de récits, auquel se joignaient bientôt, attirés par la sympathie irrésistible de la race, de la jeunesse et du langage, le patron, la patronne, les autres consommateurs, les filles de service. Aucune familiarité, aucune trivialité. Pour entendre Mistral réciter ses vers, de sa voix si nette et harmonieuse, la cuisinière, la poêle à la main, manquait de rater l'omelette, le verseur de Tavel s'arrêtait, sa bouteille de rubis en l'air. Chez toi, Provence, la fraternité n'est pas un vain mot, grâce à ces cadres sociaux, à ces usages familiaux maintenus par une longue tradition ensoleillée !

Il m'est impossible de passer par Saint-Rémy, ou de suivre la route qui va des Baux à Fontvieille, sans revoir aussitôt cette petite troupe glorieuse, aujourd'hui décimée par la mort. Les années ont passé sur Mistral sans modifier son regard ni sa voix, son port si noble ni son sourire. N'ayant jamais quitté Maillane, il est dans le fameux village comme dans sa maison ; toutes les pierres et tous les tournants y sont en quelque sorte humanisés par sa présence. Son ombre projetée est partout. On l'a comparé souvent à Gœthe. Il est lui-même. Ce qui frappe le plus, dans ses propos, c'est l'harmonie des plans, la perspective qu'il a dans l'esprit, comme un descendant d'aïeux qui ont longtemps contemplé le ciel étoilé et la plaine. Tel il était il y a trente ans, et plus loin encore dans mon souvenir, jugeant équitablement les hommes et les choses, célébrant son pays et poursuivant avec méthode son plan de reconstruction provinciale, dont ses amis eux-mêmes n'apercevaient peut-être pas toute l'ampleur. Il est clair, limpide comme la source, mais profond, et sa bonhomie n'exclut pas la méfiance.

A Paris on le discutait, on harcelait mon père : « Pourquoi n'écrit-il pas en français, votre Mistral ? Relever la langue d'oc, un patois, c'est une chimère, c'est un rêve... Daudet, votre amitié vous aveugle sur l'importance de ce mouvement. » On a vu depuis qu'au contraire l'œuvre de Mistral était et est des moins chimériques, des plus utiles qui soient. Le maître de

Maillane est pour la moitié dans la superbe résistance de l'Alsace-Lorraine. C'est aux armes forgées par lui, à ses méthodes, à ses principes qu'ont eu recours les mainteneurs malgré tout de l'âme héroïque de l'Alsace, de ses coutumes, de ses aspirations. Poète et le plus doué de tous, Hugo compris, sans comparaison possible, Mistral connaît en outre les secrets de la cité et ceux du verbe, les moyens d'étayer la cité par le verbe et réciproquement. C'est un sorcier, au sens étymologique du mot, un trouveur d'ondes jaillissantes. Il ne frappe pas en vain le roc stérile. Si vous voulez mon avis, Mistral est bien grand, mais l'avenir le fera plus grand encore. Dans les abris posés et chantés par lui, les nations opprimées iront, au cours des âges, chercher un refuge contre la force brutale. Dictionnaire, poèmes, drames, propagande, fêtes commémoratives, costumes, allocutions, exemple de la longue vie passée au même endroit, tombeau, tout cela se complète et défie le temps et l'oubli.

Aubanel était petit, d'aspect socratique, mais éclairé par la flamme étrange qu'il portait en lui. Récitant ses poèmes de la *Miougrano* et des *Filles d'Avignon* à la Barthelasse, au jour tombant, chez l'hôtelière M^me^ Satragno, devant la ville dorée et fière, il transportait ses auditeurs. Jamais peut-être l'amour physique déchirant, passionné, puis se perdant en ondes nostalgiques, n'a eu un interprète pareil à ce catholique pratiquant, de qui l'ardeur lyrique n'allait pas sans scrupules, sans remords. A ceux qui ne l'ont pas lu et entendu demeurera fermée la volupté de ces paysages méridionaux, cadres prêts pour les silhouettes de femmes, inoubliables passantes à la courbe nerveuse, aux yeux noirs ainsi que des raisins. Cette odeur de thym et de miel qui flotte autour des jolies Provençales, quand elles ont dansé et couru, elle est dans les poèmes d'Aubanel. On y retrouve les mouvements des bras nus portant la cruche ainsi qu'une amphore et la tendre crispation des pieds blancs qu'ont les danseuses de Botticelli. Mêlés aux jeux de la lumière, la possession puis l'arrachement gardent quelque chose de grave et de doux, comme un chant de pâtre au crépuscule. La beauté qui cède, puis se reprend, hante et plie les cœurs à jamais. La nuit descendait sur les Doms, sur Villeneuve et sur les remparts d'Avignon. Le cours du Rhône semblait plus rapide, manteau d'argent jeté sur la fuite de l'heure.

— Encore une, mon Théodore, encore une!

Alphonse Daudet frémissait de plaisir, le visage tourné vers Aubanel, qui récitait maintenant : *le Bal, « le Diable rit dans le hallier »*, ou les sublimes *Forgerons*, ou la pièce déchirante :

D'en haut alors, d'en haut j'ai dévalé
Le long de la mer et des grandes ondes,
Et j'ai couru comme un déconsolé,
Et par son nom tout un jour l'ai criée.

On apportait une dernière bouteille, la vraie, la bonne, celle dont il était question depuis le matin, car il faut parler de choses excellentes et la vigne aussi a sa noblesse. Maintenant Mistral se levait :

*Elle descend, les yeux baissés, les escaliers de Saint-Trophime* ou *le Tambour d'Arcole*, ou *la Renaissance*, l'appel à toutes les provinces du Midi, suivant la mère Provence qui a battu l'aubade, et le hardi refrain :

Nous en plein jour
Voulons parler toujours
La langue du « Miéjour »,
Voilà le Félibrige.
Nous en plein jour
Voulons parler toujours
La langue du « Miéjour ».
Ça, c'est le droit majeur !

Je remarquais bien qu'à Paris les amis littéraires se déchiraient souvent les uns les autres, au lieu qu'ici, sauf les bisbilles traditionnelles entre Roumanille et Aubanel et les sorties non moins traditionnelles de Paul Arène, il y avait entre ces poètes une affection vraie. Roumanille était un beau et charmant vieillard, d'une grande et pénétrante finesse, d'une bonté égale, et l'idée qu'il était fâché avec Aubanel et qu'Aubanel était fâché avec lui me chagrinait tellement que je n'écoutais pas quand l'un ou l'autre exposait ses griefs à mon père. Destiné à des polémiques plutôt rudes et à des guerres sans merci, j'ai toujours eu horreur des disputes, surtout entre gens qui s'aiment bien. La vie est si brève, la colère si insignifiante et la rancune un fardeau si vain.

C'est ainsi qu'Arène, avec ses rats, a navré bien des fins de

repas de mon enfance. Ses humeurs le prenaient comme une colique, mais une colique sans prodromes, en plein dessert à propos de tout et de rien, de l'affirmation de celui-ci, d'un sourire de celui-là. Quelquefois il jetait sa serviette, filait et il fallait qu'on courût le rattraper dans l'escalier. Un autre jour, assis sur le strapontin, dans une voiture découverte, par une fin de jour d'été parfaite, je vois Arène qui se blesse de je ne sais quelle innocente plaisanterie de mon père, qui devient pâle, profère des sons rauques, si bien qu'Alphonse Daudet ordonne au cocher d'arrêter : « Tiens, tu m'embêtes trop. J'emmène Léon. Bonsoir. Quand tu seras calmé, tu reviendras. » Ce fut fait le soir même, et Arène en riant me demanda si je m'étais bien amusé sur mon strapontin, pendant son petit accès de fureur.

A ces agapes félibréennes participaient encore, mais au second plan, Félix Gras, Anselme Mathieu, le peintre Grivolas et un Russe original installé au Chêne-Vert, du nom de Séménoff.

Les poèmes de Félix Gras ne manquaient ni d'inspiration, ni de mouvement, et le chant *le Roi Don Pierre monte à cheval* avait de l'allure, surtout repris en chœur sur le « à cheval ». Anselme Mathieu possédait un long nez dans une figure immobile et une voix triste ; mais il faisait des vers très délicats, et nous emmenait, de temps en temps, à Châteauneuf-du-Pape. A un moment, il géra, en Avignon, un hôtel où nous descendions pour lui faire plaisir. Grand Dieu, quelle négligence ! Qu'on se rassure, je n'en ferai pas la description. Aussi, comment voulez-vous qu'un poète apporte son attention à maint détail hygiénique ou confortable ! Dès cette époque, Avignon, à cause de Stuart Mill, attirait les Anglais. J'espère qu'aucun d'eux n'est descendu jamais dans le site infernal, négligé par le cher et touchant Anselme Mathieu. Il en eût tiré des conclusions fâcheuses quant à l'incurie des Français.

Au cinquième d'une haute maison dans une longue rue très animée, Grivolas peignait des fleurs et des paysages. De son atelier, on avait vue sur le beffroi d'une église voisine. Il était modeste et timide, et ne s'animait un peu que sous l'impulsion de Mistral et de Daudet. Quant à Séménoff, avec sa voix nasillarde et ses longs récits embrouillés, il servait de tête de Turc à Paul Arène, qui lui montait de formidables bateaux.

Je me souviens d'un mot de Mistral qui fit rire toute la tablée, alors qu'une aubergiste fort démunie hésitait à plumer un poulet, attendu que c'était un vendredi et qu'elle avait affaire à de bons catholiques : « Calmez vos scrupules, ma brave femme. Nous sommes des poètes. C'est nous autres qui faisons les psaumes. » Mais il y faudrait la langue, l'accent et le geste.

« Luise tout ce qui est beau ! Que tout ce qui est laid se cache ! » C'était exactement le contraire de la formule naturaliste.

Un autre milieu provençal, moins illustre, mais d'un grand caractère, était celui des Ambroy, au château de Fontvieille. Ils étaient quatre frères, dissemblables de tempérament et de goûts, que réunissait et conciliait leur mère, vieille bourgeoise du Midi, de haute allure, pleine de sagesse et de dignité. A sa mort, la discorde se mit définitivement entre les fils. Mon père prit parti pour Timoléon Ambroy, et leur solide amitié s'en trouva encore resserrée. Homme d'initiative et de vive intelligence, on l'appelait dans la famille « Maître Bon Sens ». Timoléon fut un des premiers à inonder ses vignes pour les sauver du phylloxéra. C'est dans un des moulins de Fontvieille qu'Alphonse Daudet écrivit ses fameuses lettres. Ils subsistent encore, privés de leurs ailes, témoins d'un passé glorieux, dominant le village qu'envahit maintenant l'exploitation des carrières de pierre meulière.

Fontvieille était une spacieuse demeure meublée à l'ancienne, avec des pièces hautes et larges. La chambre d'angle du premier étage subissait les assauts d'un mistral si furieux, qu'on la laissait inhabitée. On l'appelait la chambre du vent. Le parc, planté de pins et garni de « cagnards » ou abris contre la bourrasque et le froid, était immense et sans clôture, vallonné, coupé de petits murs de pierres éboulées et, de-ci, de-là, de claies de roseaux. Il se perdait, de façon indéterminée, dans la campagne environnante, jusqu'aux premiers contreforts des Alpilles. Enfant, puis jeune homme, j'ai joui là d'une liberté sans limites, buvant l'air et la lumière, écoutant le chant des cigales, les clochettes des troupeaux qui rentrent, et sentant autour de moi le frémissement du passé et de l'histoire, mais léger, mêlé à la vie champêtre, dépouillé de tout attribut funèbre. Ces paysages méridionaux sont une leçon d'équilibre moral et de sérénité.

Timoléon Ambroy me représentait le type achevé du Méridional pondéré, privé d'emballement, et qui pèse le pour et le contre. Il reconnaissait le génie de Mistral en tant que poète, mais il considérait le félibrige ainsi qu'une imagination toute pure et une doctrine sans lendemain. La tête droite, une brave tête large et grasse de proconsul, les mains dans les poches, son éternel petit cigare au coin des lèvres, il me répétait : « Ton père voit là-dessus autrement que le vieux Tim, — c'est-à-dire que lui-même. — Mais ce qui est mort est bien mort. Les coutumes de ce village ne sont déjà plus celles de ma jeunesse. Les hommes de mon âge ne parlent plus correctement provençal, et comprennent difficilement *Mireille* ou *Calendal*. Bref, il y a là quelque chose qui m'échappe, et je crains que vous ne soyez tous plus ou moins victimes d'un mirage. »

Au fond, l'excellent homme gardait sourdement quelque rancune aux félibres, qui le privaient trop souvent de la compagnie de son cher Alphonse... « Sans compter que, dans sa jeunesse, ces déambulations trop fréquentes et ces agapes sans trêve ni mesure nuisaient à son travail et à sa santé. Que de fois lui ai-je conseillé de rester tranquille dans son moulin, entre son encrier et sa pipe! Mais baste, il suffisait d'un mot de Mistral ou d'Aubanel pour qu'il plantât tout là et me faussât compagnie. En général, il revenait le lendemain. Parfois, seulement au bout de trois ou quatre jours, l'estomac à l'envers, bien entendu, après toutes ces nourritures de charretier et de batelier. Mais il était content, je t'assure, de retrouver les petits plats d'Audiberte. »

Audiberte était le nom de la cuisinière, et Timoléon, du matin au soir, la harcelait de recommandations : « Diberte!... avez-vous bien pensé au moins à faire égoutter les feuilles d'épinards? Les dernières étaient aqueuses... Diberte!... tâchez d'avoir un bon poisson et de réussir l'aïoli pour M. Daudet. » Le fait est que, sauf chez ma tante et belle-mère, qui a le bonheur inestimable de posséder, depuis une trentaine d'années, la première cuisinière de France, d'origine comtoise, à qui elle a appris toutes les recettes du Midi, je n'ai jamais mangé aussi royalement que chez Timoléon, ni entendu commander les bons plats de Provence avec un pareil détail et une semblable autorité. On savourait ainsi ces chefs-d'œuvre deux fois, l'une par l'esprit, pendant la confection du plat, l'autre à table.

En Arles, Timoléon habitait rue Barrême, à deux pas de la place du Forum, une vaste maison, ancienne et noire, où j'ai connu aussi de bonnes heures. Le tour d'esprit du bon Tim, si parfaitement contraire à tout ce que l'on raconte des exagérations méridionales, m'enchantait. Jamais je n'ai connu ami plus fervent du juste milieu, censeur plus vigilant de toutes les outrances, quelles qu'elles fussent. J'avais ses confidences. Il ne mordit jamais ni aux livres de Zola, ni à ceux de Goncourt, ni à ceux de Flaubert, ce qui alors me semblait sacrilège. De Zola, il disait : « Autant vaut rester toute la journée enfermé dans ses cabinets, en s'y faisant même porter ses repas.

— Mais, Tim, il a le sens des masses.

— Le cochon aussi a le sens des masses, mon brave enfant. Regarde-le dévorer, le nez dans son baquet.

— Ecoute, *l'Assommoir*, c'est épatant.

— Tu trouves ça drôle, l'histoire d'un pochard qui finit par tomber d'un toit, et d'une blanchisseuse qui se prostitue ? A Paris, il est possible que ces saletés fassent les délices de la société instruite et cultivée. Ici, à Arles, ça nous répugne. »

Il trouvait Goncourt un fort aimable homme, d'une éducation parfaite, « mais, ajoutait-il, ses histoires de clowns et de bonnes, *les frères Zemganno* et *Germinie Lacerteux*, me laissent froid. Ne le raconte pas à ton père, surtout ; c'est entre nous.

— Mais Flaubert ?...

— Flaubert, je l'ai vu chez Alphonse. C'était un grand et solide gaillard qui aurait dû prendre garde à la congestion... Quant à ses livres, ils sentent le moisi, le renfermé. Ça non plus, je ne l'avouerai pas à ton père. Il croit me faire plaisir en m'invitant avec tous ces gaillards dont s'occupent les journaux. Je ne veux pas lui enlever ses illusions. Cette école nouvelle consiste, en somme, à faire un sort aux principaux embêtements de l'existence. Eh bien, je préfère autre chose. »

Il n'en démordait pas. Les caprices de la mode intellectuelle n'avaient sur lui aucune influence. Jamais je n'ai connu homme plus soustrait à ce qui n'était pas son impression directe ou le fruit de sa propre réflexion. De même, quand il visitait sa propriété, Fontvieille, ou le Mas-Blanc, il se faisait conduire aux dégâts qu'on lui signalait et les examinait silencieusement,

méticuleusement, inattentif au bavardage, aux explications de ses fermiers. Ensuite, il concluait : « Vous ferez ça et ça. » Il était indulgent en paroles et en actes, sévère dans ses constatations. Depuis, j'ai fréquenté bien des êtres. Je n'ai jamais retrouvé ce tour d'esprit. Maintenant que l'on connaît un peu Timoléon, je le ramènerai de temps en temps dans ces souvenirs, comme un témoin toujours équitable, éloigné de toutes les appréciations excessives.

Mais il faut que je vous parle maintenant de Saint-Estève, près Cavaillon, et de la famille Parrocel.

Le chef de famille, descendant des fameux peintres marseillais Parrocel, lesquels excellaient dans les tableaux de bataille, était, vers 1885, un magnifique vieillard, féru d'histoire et de poésie. Il avait fait sa fortune par un travail acharné. Sa compagne, son associée, sa confidente, la délicieuse Mme Parrocel, et lui avaient le génie de l'hospitalité. Accoutumés aux mœurs des gens de lettres qui mêlent leur travail à la contemplation, ils n'insistaient jamais pour ces promenades en commun qui sont le fléau des villégiatures. Celui-ci aimait rêver dans la campagne. On lui composait un panier de provisions, on lui attelait une petite voiture, pour qu'il pût satisfaire sa fantaisie de l'aube au crépuscule, sur les bords de la Durance ou du côté du Luberon. Comme me disait un paysan d'Apt : « Ce n'est pas rien, le Luberon. » Imaginez les Alpes réduites, humanisées, ramenées aux courbes et proportions des tableaux florentins. Cet autre avait le goût de la chasse. Zou, un fusil, un chien bien dressé, le hardi Sultan de l'oncle Tourel, et en avant pour la poursuite de la caille et du roi de caille ! Il y avait ceux qui restaient à la maison, à se promener en devisant le long des allées et des roubines, ceux qui s'intéressaient à l'approvisionnement — douze ou quinze convives à chaque repas, s'il vous plaît — et fréquentaient les pittoresques marchés de Cabane, du Plan-d'Orgon et d'Orgon, où les melons croulent les uns par-dessus les autres, où luisent les aubergines vernissées à côté des rutilantes pommes d'amour ; ceux qui lisaient ; ceux qui préparaient, dans un profond mystère, les charades et divertissements de la soirée.

Deux boute-en-train et de quelle qualité ! Alphonse Daudet, rendu par sa Provence à toute l'exubérance de sa jeunesse ;

Félix Baret, qui fut longtemps maire de Marseille, gendre des Parrocel, Félix Baret, qui sauva au 16 mai la vie de Gambetta, lors de la fameuse enlevée de Cavaillon, Félix Baret, avocat d'une formidable éloquence, pilier de la République dans le Midi, à côté de qui les gens les plus allants et les plus gais ont l'air de sombres et tristes protestants. Mais attention ! Derrière cette surabondance de vie expansive guette et veille une science juridique de premier ordre, toujours au service de la vue politique et de l'amitié. Conseil et guide de la plupart des hommes de son parti dans la génération qui fut aux affaires de 1875 à 1900, Baret eût pu, s'il l'avait voulu, être ministre une douzaine de fois, comme les camarades. Il préféra le municipe et le barreau, laissant passer les autres avec une bonhomie qui n'allait pas toujours sans quelque mépris. Si celui-là a écrit ses mémoires !... Il aura tenu, avant toutes choses, dans l'existence, à quelques affections immuables, en première ligne à celle de M^me^ Edmond Adam, dont le nom fait partie de Saint-Estève. Quand on prononce en plein air le nom de M^me^ Adam devant Baret, il se découvre sans affectation. C'est qu'il est le seul à savoir les sacrifices de tout genre, et principalement d'argent, que, seule de son milieu, cette admirable femme a faits pour la cause de la France. Si Baret n'avait pas été là, avec sa connaissance des affaires et une incomparable autorité, son amour de la Patrie eût ruiné M^me^ Adam.

On imagine ce qu'était un repas animé par Baret et Daudet et si les bouteilles de Tavel, d'Hermitage et de Côtes Roties filaient avec rapidité, sous le prétexte fallacieux que l'une ou l'autre était éventée.

— Mais alors, ne le buvez pas..., imploraient les dames, « qui ne comprennent pas du tout les boissons » selon le mot d'un ivrogne bien sympathique rencontré par moi, un dimanche soir, dans une gare de banlieue.

— Nous les buvons pour qu'elles ne se gâtent pas davantage, répondaient ces maris incorrigibles. Les caves de Saint-Estève étaient inépuisables et l'amphitryon vigilant avait soin de les regarnir chaque année, en prévision de l'année suivante.

Physiquement, Baret à l'époque avait le physique d'un beau « Teur » ou Turc. L'œil ardent et railleur, le cheveu noir, barbu, agile et solennel quand il le voulait, il exerçait une fas-

cination. Il doit sans doute l'exercer encore. Ces dons-là ne se perdent pas. Quand une plaidoirie l'appelait à Marseille, il nous revenait chargé de paquets, de victuailles, de pâtés, de fioles, qu'il puisait avec un soin émouvant dans les coffres de la voiture : « Tiens le cheval, hein, mais d'une main ferme, comme s'il s'agissait du char de l'État. »

Les visiteurs affluaient à Saint-Estève. Mon père y amena Edmond de Goncourt, qui semblait s'y plaire beaucoup, précisément à cause du contraste entre sa Lorraine et ce coin de Provence. Nous connaîtrons, par son journal posthume, ses impressions sur ce séjour, où tant de choses et de gens devaient le surprendre de prime abord. On se mettait en quatre pour lui plaire, car on le savait difficile et je me souviens d'une conversation culinaire où Baret convint tout de suite, avec une courtoisie qui l'honore, de la supériorité de la matelote sur la bouillabaisse. Pieux mensonge dont j'espère que Goncourt, fanatique des écrevisses authentiques de la Meuse, lui aura su gré. La vérité historique m'oblige néanmoins à consigner ici que, dans le même moment, maître Baret clignait de l'œil imperceptiblement dans ma direction comme pour dire : « Rassure-toi, Léon, je ne suis pas un renégat. Ce que j'en fais, c'est pour plaire à cet illustre représentant des régions de l'Est. » Le fait est que la meilleure des matelotes semble, à côté de la soupe d'or, un paysage de brume et de pluie en face d'un coucher de soleil, qu'embellit encore le parfum de l'ail.

Aubanel arrive. La maison est en rumeur. On lui fait fête et Baret plus que tous, car j'oubliais de vous dire que sa vaste mémoire est celle de France qui a retenu le plus de beaux vers. Il parle le provençal avec autant d'aisance, de verve et de pureté que le français. A la fin du déjeuner, ce n'est qu'un cri : « *La Vénus d'Arles... La Vénus d'Arles !* — Non, pas ici, dit Alphonse Daudet, dehors, devant l'air et le ciel. » La journée tourne, comme un disque bleu, autour de l'orbe enflammé du soleil. Nous nous transportons devant le perron. Le poème prend ainsi toute son ampleur et sa concordance avec la chaude harmonie ambiante. Embrasement par le verbe et l'azur.

Les apparitions de Jean Aicard ne produisaient pas le même effet, avec quelque soin que ce cabotin de petite ville les amé-

nageât. Toujours frappé de quelque nouvelle ténébreuse calamité, comme Manfred, riant avec un grincement de damné « par-dessus sa douleur », ce raseur à masque tourmenté avait le toupet, après Aubanel, de tirer son pauvre mirliton. Quand il avait achevé, de sa trop belle voix de velours sombre, ces vers d'une atroce niaiserie, il quêtait les compliments dans la sébile grinçante d'un rire faux. Un jour qu'il avait agacé Mistral par je ne sais quelle sotte raillerie sur la taille et le teint des Arlésiennes, le maître de Maillane lui riposta : « Je te conseille de parler de beauté ; tu as l'air d'une vieille pierre ponce trouvée au fond du Rhône. » Il y a vingt-cinq ans de cela. Depuis, la vieille pierre ponce, habillée de vert par l'Académie, a dû amasser de la mousse.

Déjà il trimbalait dans sa valise une première mouture du *Père Lebonnard*, destiné selon lui à compenser le récent désastre de *Smilis* à la Comédie-Française, et où il laissait entendre qu'un terrible et atroce secret de famille était contenu. Il mourait d'envie de nous lire son scénario. Mais nous ne le lui demandions pas, afin de le faire un peu rager. Régulièrement, au bout de quarante-huit heures, il annonçait son prochain départ pour le lendemain dès l'aube, histoire de se faire pleurer. Régulièrement, il reculait ce départ à la dernière minute, la voiture étant attelée, sans s'apercevoir de notre désappointement, à nous les jeunes, que ses façons à la fois dramatiques et charlatanesques irritaient. Pour employer une expression vulgaire, mais si juste en l'occurrence, ce « foudroyé » nous bassinait, comme si nous avions payé un fauteuil de balcon afin d'assister à ses contorsions. Aicard posait jusque pour la femme de chambre, cependant d'âge canonique, qui faisait son lit et lui montait l'eau chaude. Il est de ces incorrigibles vaniteux qui croient que Satan s'occupe exclusivement de leur personne et leur réserve des tentations exceptionnelles.

Une autre fois nous débarqua, couvert de poussière, coiffé d'un haut de forme noir devenu gris et vêtu d'une ample redingote, le large et trapu petit Gassier, auteur dramatique souvent malheureux. Il portait une énorme serviette renfermant un ours en cinq actes. Impossible d'échapper à la corvée de cette lecture, tant il insista, sachant ce qu'il faisait, auprès de la charitable M^me^ Parrocel. Voilà donc notre Gassier installé

à un guéridon, devant ses paquets de feuilles manuscrites, un verre d'eau à côté de lui. Nous, les auditeurs, vieux et jeunes, occupions des chaises et des fauteuils. La chaleur d'août étant terrible, on avait fermé les volets, laissé juste un filet de lumière qui tombait sur l'opérateur. Dans ce cas il n'est plus qu'un recours : compter approximativement les pages, à mesure que les tourne un pouce fébrile, et se dire, chaque fois que la scène change : « encore une ! » On commença par dormir tant bien que mal au ronron, coupé de brusques éclats, de la voix de Gassier. Puis on se réveilla. Il n'en était qu'au deuxième acte, car il avait fait bonne mesure et chacun des quarante personnages de son drame byzantin avait de copieuses confidences à nous faire. Au début du troisième acte, nous avions des fourmis dans les jambes, des courbatures dans les reins et les tempes bourdonnantes ; ce pendant que l'action se corsait et que l'inexorable petit homme, d'un accent de tonnerre, dévidait ses alexandrins. Mais voilà qu'au quatrième acte, il introduisait dans sa tragédie des figurants bizarres, qualifiés par lui de « buccélères ». Pourquoi ce terme barbare fut-il comme la soupape de la vapeur d'ennui accumulée, comme la détente d'une longue compression ? Je fus pris de fou rire. Pierre Parrocel suivit, puis Baret, puis ma mère, cependant si indulgente aux poètes incompris, puis M^me^ Baret, puis tous les assistants. Le compteur de buccélères, impassible, s'obstinait à rugir et à roucouler, à mimer le tyran, le héros, la captive et le grand eunuque. Jamais délirant vaudeville, jamais pantomime des Hanlon Lee ou des Martinetti n'eurent un pareil succès d'inextinguible hilarité. Cela dura encore deux bonnes heures. Nous étouffions, puis nous éclations. Le soir venait quand l'auteur de *Julien* — c'était, je crois, le titre de ce vaste ténia — eut enfin épuisé ses buccélères et consentit à s'arrêter. Il ruisselait de sueur. Nous aussi, pour des motifs différents. Mon père, par contenance, lui conseilla vivement de couper quelques longueurs ici et là...

— Vous me les indiquerez, mon cher maître.

— Non, non, le directeur qui vous jouera fera cela bien mieux que moi..., riposta Alphonse Daudet avec une terreur comique.

Je crois que *Julien* ne fut jamais représenté. Mais je compris,

ce jour-là, l'extraordinaire aveuglement des infortunés dramaturges et l'inutilité de l'épreuve préalable à laquelle ils soumettent leurs amis, sous prétexte de chercher un bon conseil. Le seul qu'il eût convenu de donner à ce brave petit Gassier eût été de détruire son *Julien* et de ne jamais plus écrire un seul vers. Qui donc en aurait eu le courage.

C'est à Saint-Estève qu'Alphonse Daudet me dicta le drame déchirant, tiré par lui de son roman *Sapho*. Adolphe Belot, bon petit homme au teint de brique rouge, aux yeux clignotants, peu intelligent, appartenant à la race brillante, sympathique, frivole et disparue des romanciers du boulevard — en compagnie de Feydeau, Delpit, Boisgobey et quelques autres — Adolphe Belot avait écrit, d'après un scénario fait en commun, une pièce qui ne plaisait pas à mon père. Il la refit de la première à la dernière ligne. Je le vois encore, sous le grand arbre qui nous servait de cabinet de travail, sa pipe aux lèvres, un doigt sur sa pipe, essayant, puis rejetant, puis reprenant les phrases de Fanny, de Jean Gaussin, de Caoudal. Rien de plus curieux que de suivre le travail de cette pensée toujours frémissante, toujours appuyée sur le réel et qui avait ses repères dans l'émotion. J'attendais, avant d'écrire, que l'imagination paternelle se fût décidée et « le fils de l'auteur de *Sapho* » — comme m'appelaient alors mes camarades — se trouvait ainsi initié aux difficultés du métier, plus agréablement que « le pauvre Guy » à Croisset. Quand nous avions bien travaillé, une bouteille de vermouth Noilly Prat, clair et sec comme une aube de chasse, constituait notre récompense. Nous la laissions à rafraîchir au bout d'une ficelle, dans un petit bassin voisin, cachions notre verre commun et prenions des airs innocents lorsque ma mère, M^me^ Baret ou M^me^ Parrocel venaient faire un tour de notre côté. Cet ingénieux stratagème, que je recommande aux amateurs de vermouth, est ainsi consigné au début du quatrième acte de *Sapho* et attribué à l'oncle Césaire. Chaque fois que j'assiste à la représentation, je suis transporté aux matins radieux de Saint-Estève.

A Nîmes, où les parents ne nous manquaient pas, une vieille et profonde affection liait mon père à André Montégut, son cousin, qui tenait, place Curaterie, une pharmacie fort achalandée. Ses trois fils, Louis, Gustave, et Alphonse, dont les

deux premiers sont morts, hélas ! furent mes compagnons de jeunesse. Gustave Montégut, emporté tout jeune par une fièvre maligne, avait le don précoce des lettres et le sens poétique. Alphonse Montégut s'est fait une belle place dans le journalisme et a été pendant de longues années le collaborateur de Rochefort. Quant à Louis, c'était une nature de joie et de lumière, un personnage des féeries de Shakespeare. Joli garçon, blond et fin, insouciant des succès que lui valait très rapidement sa bonne mine, dessinateur, peintre et musicien, il a traversé la vie en chantant, d'une voix merveilleusement juste, en prodiguant autour de lui les soudains trésors d'une fantaisie ailée. Que de parties de rire dans son atelier de la rue des Beaux-Arts, au café d'en face, où il descendait quelquefois prendre ses repas en guerrier japonais, drapé d'une robe de Samouraï aux ramages étincelants, à Champrosay où lui et son ami Duret exécutaient à deux voix, sur la pelouse, une fois la nuit venue, des duos de *Béatrice et Benedict,* des chœurs de *la Damnation de Faust* ou des *Troyens* ou de *Lohengrin*, mieux conduits que par la baguette de maint chef d'orchestre.

Habituellement, cette gracieuse frénésie est en surface, cette faculté de métamorphose auditive et visuelle, cette gaieté se trouvent chez des natures cursives et mal fixées. Louis Montégut était en profondeur. En lui veillait et grandissait une foi catholique ardente, qui lui fit une fin exemplaire et sereine. Il était de ceux qui cherchent l'allégresse et rencontrent le grave, qui poursuivent la beauté sensible et atteignent la beauté morale. Ces dessous voilés de sa destinée donnaient par avance à ses expansions quelque chose de doux et d'harmonieux qu'on ne s'expliqua bien que plus tard. Il y avait en lui du Mercutio. Il était une fleur de courage qui poussait vite, en donnant ses parfums, devant un tombeau déjà ouvert.

Au troisième étage de la pharmacie, aménagé pour notre séjour, Alphonse, Louis, mon père et moi couchions dans quatre lits d'une même grande chambre et chacun devait raconter une histoire. Quand celle-ci devenait pathétique, Louis l'accompagnait d'un trémolo digne de l'Ambigu. Quand elle était comique et comportait ces locutions bizarres que sont les provincialismes de la langue d'oc transportés directement en français, nous ne pouvions plus nous arrêter de rire. En vain

André Montégut, pour nous faire taire, tapait-il de sa canne au plafond, Louis nous contait les interminables récits de M. de Ginestous, riche propriétaire de Remoulins, et de son chien, lequel avait par mégarde mordu au mollet l'épicière de la localité. Chaque soir un épisode nouveau s'ajoutait à ce fait divers, qui comportait des chœurs et un solo de basse, car M. de Ginestous devait peser, nu, cent trente kilos.

Je ne rapporterais pas ces chers enfantillages, qui n'ont de prix qu'à ma mémoire, si mon père n'avait puisé là l'idée d'un ouvrage que la maladie ne lui laissa pas le temps d'écrire. Il s'agissait d'une clinique de maladies des yeux, où des pensionnaires réunis, ignorant qui ils étaient dans le monde, ne se voyant pas, ne devant plus se retrouver, pouvaient se raconter entre eux leurs derniers secrets, se confier librement le fond de leurs âmes. J'ai connu le plan général et quelques détails de ce projet. Il eût été un des chefs-d'œuvre les plus aigus, les plus poignants d'Alphonse Daudet.

Louis Montégut est un des très rares artistes que j'ai vu prendre l'art pour ce qu'il est : un divertissement magnifique. Il ne l'encombrait pas de ces discussions philosophiques qui finissent par encapuchonner les belles choses comme des housses. Il avait le goût sûr et direct. Un des premiers, il célébra le génie d'exécutant d'Édouard Risler, auquel le lia bientôt une étroite amitié, et la force créatrice de Reynaldo Hahn, dont la précocité fut effarante et qui a toujours été en se développant. Mais il disparut trop tôt pour connaître et célébrer cette page unique qu'est *le Bal de Béatrice d'Este*. Par la fréquentation de Louis, on sentait que la peinture, la sculpture, la musique et l'architecture sont les fragments d'une grande et lucide ivresse, les épisodes disjoints et les échos d'une fête donnée quelque part loin de nous, à laquelle la science et l'amour des corps, charnels ou glorieux, et de ce qui émane des esprits, nous permettent parfois de participer. Précieuses parcelles d'un flamboyant ensemble !

Sevré de sa Provence, Alphonse Daudet se donnait l'illusion d'y passer encore quelques minutes chaque semaine en m'emmenant chez Creste et Roudil, qui tenaient rue Turbigo une boutique de comestibles à l'enseigne : *Aux Produits du Midi.* On trouvait là de la bonne huile, de la vraie, — qui n'a rien de

commun avec l'horrible fabrication vendue sous ce nom dans la plupart des épiceries, — et, suivant la saison, des primeurs, des pois chiches, des petits artichauts tendres, ou des melons, ou des pêches alberges, même du menu gibier. Séparé du monde par une cloison de verre, le terrible cacha, fromage frénétique, conservé entre des feuilles de vigne ou de mûrier, concentrait en lui-même ses aromes délectables et redoutés. Les fruits confits d'Apt alternaient sur les étagères avec les calissons d'Aix et les berlingots de Carpentras. A époques espacées, cette gourmandise des amis de la mer, la poutargue des Martigues, conglomérat d'œufs de mulet, plus rare comme saveur immédiate et horizon du goût que le caviar, selon mon humble avis, faisait son apparition. Encouragé par ses compatriotes, — étaient-ce les Creste ou les Roudil? avec les associés on ne sait jamais — mon père emplissait ses poches et les miennes d'une foule de petits paquets. Il ne savait pas répondre : « Non, merci, j'en ai assez. » Moi j'ai appris à le dire, mais avec mécontentement et même colère, ce qui fait sursauter le marchand, tandis que les acheteurs experts savent refuser dans un sourire. Nous rentrions à la maison chargés de provisions inutiles, mais si fiers de nos achats qu'il était impossible de nous gronder.

En revenant, nous passions par les Halles, pavillon du poisson et des coquillages, où il était bien malaisé de résister aux invitations si pittoresques des marchandes qui pataugent en galoches dans l'eau et les épluchures : « Vous n'aimez pas les huîtres, eh! le monsieur qui a un monocle : en voilà des fraîches et puis des belles... Et du bouquet pour votre jeune homme. Regardez-moi si c'est limpide, mon garçon. » De nouveau nous nous laissions faire, comblés cette fois de sacs de papier jaune et gris, d'où montait une odeur de marée. Inutile d'ajouter que souvent on nous colloquait des horreurs, des laissés pour compte de la veille ou de l'avant-veille. On abusait de ma candeur et de la myopie paternelle. Il fallait prendre un fiacre.

En route, on s'arrêtait généralement passage Choiseul, à la librairie d'Alphonse Lemerre. Quel charmant souvenir j'ai gardé de ce bruyant ami du Parnasse, de son robuste visage barbu, de son large rire aux grandes dents et des conversations ou discussions qui se menaient autour de lui, dans cette vaste

pièce remplie de livres d'où montaient, vers l'étage supérieur, des petits escaliers en colimaçon ! Désiré Lemerre, mon vieux camarade, habite encore là, mais je n'y vais jamais, de crainte d'y retrouver trop de chers souvenirs et de me mettre à pleurer, comme un imbécile, devant la fameuse vignette de « l'homme qui bêche ». Il en a creusé des tombes, l'animal, depuis qu'il travaille, infatigable, au seuil de la célèbre maison !

Certains écrivains, et non des moindres, ont eu des démêlés avec leurs éditeurs. Ce cas n'était pas celui de mon père, ami de Charpentier, de Lemerre, de Fasquelle, d'Arthème Fayard, très lié avec Marpon, Flammarion et Dentu. Il n'est pas le mien davantage. Les luttes et divergences politiques n'ont jamais altéré mes affectueux rapports avec Eugène Fasquelle, chez qui j'ai publié dix-neuf volumes, sans autre traité qu'une convention verbale qui dure entre nous depuis vingt-deux ans. Arthème Fayard, vulgarisateur de la bonne littérature, est mon plus ancien condisciple. Nous éprouvons un plaisir mélancolique à parler ensemble de jadis, et j'espère bien que nos fils seront liés aussi durablement que l'ont été leurs pères. Car cela fait au moins, sans nous flatter, une jolie pièce de trente ans, mon cher Arthème... Enfin Georges Valois, qui publie ces souvenirs, est pour moi non seulement un confrère, et de marque, mais encore un compagnon d'armes. S'il n'eût été là, qui donc aurait osé prendre la responsabilité d'éditer un ouvrage comme *l'Avant-Guerre ?*

Donc, on était presque sûr de rencontrer chez Lemerre quelques-uns de ceux que voici :

José-Maria de Heredia, pâle et noir, splendide et velu jusqu'aux yeux. Je n'ai jamais entendu bégayer avec autant de force et d'autorité Mariéton lui-même, qui disait de Heredia : « Ce n'est qu'un M..... Ma..... Mariéton de Cuba », Mariéton n'avait pas sur la dernière syllabe du mot cette puissance explosive. En outre, José-Maria utilisait ce défaut pour mettre en valeur le trait final et sublime — au sens prosodique — de ses célèbres sonnets, légèrement imités de ceux de Nerval :

> Et de ce m.m.m..arbre mort on fait un Dieu vivant.
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> Comme une mer im.m.m.mense où fffuyaient des galères.

Quelquefois, c'était le début qu'il faisait attendre, au bord de ses lèvres ourlées et rouges, puis lâchait magnifiquement :

Qu'il soit en.c.c.c.c.courtiné de beb.r.r.rocard ou de serge.

Ces vers trop fameux et qui semblent aujourd'hui, tels de vieux coquillages, avoir perdu leur écho, n'étaient pas encore réunis en volume. Ils jouissaient d'une grande réputation. Dès que Heredia, naturellement flâneur et fumeur de cigares énormes et exquis, avait composé un sonnet, il le promenait et le récitait par la ville, de sorte que chaque auditeur ou groupe d'auditeurs se croyait ainsi privilégié. La légèreté de son bagage a été pour beaucoup dans sa renommée. Il fut homme non seulement *unius libri,* mais encore *unius libelli.* Ainsi paraissait-il, à la gent irritable des confrères envieux, moins redoutable que s'il eût été à la tête d'une dizaine de volumes ou de pièces en vers. Il lui était beaucoup pardonné, parce qu'il avait peu écrit. Par ailleurs, il traduisait une *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne,* dont il citait volontiers des phrases retentissantes, accompagnées d'un fulgurant regard. Enfin, il avait toujours à l'horizon un *Don Quichotte,* exactement transporté de l'original en français, qui eût été l'image fidèle du chef-d'œuvre de Cervantes. Il est bien malheureux que ce travail n'ait pas vu le jour. Ancien chartiste, érudit autant que poète, grand admirateur de Quicherat, de Morel-Fatio et de Mérimée, Heredia était d'un contact agréable. Mais il manquait totalement de caractère. Barbey d'Aurevilly disait de lui : « C'est un nègre, mossieur... » Après de si brillants débuts et l'apogée académique, la suite de son existence littéraire devint, comme nous le verrons, mélancolique. Le temps de Lemerre fut son beau moment.

Nous aurons ainsi à constater, chemin faisant, les hauts et les bas de bien des réputations littéraires. Tel, qui eut un départ lumineux, rentra dans l'ombre assez vite. Tel, au contraire, peina longtemps et obscurément, puis arriva soudain à la gloire. Il est assez rare qu'un écrivain se maintienne toute sa vie sur la ligne de faîte.

J'ai prononcé le nom de Barbey d'Aurevilly. Le public a été deux fois injuste envers lui : d'abord en ne lui accordant pas la

considérable place à laquelle il avait certainement droit ; ensuite en grossissant sa légende de dandy ridicule, au détriment de son singulier génie.

Quoi qu'on ait raconté sur ses origines, Barbey d'Aurevilly, au temps de Lemerre, avait une héroïque noblesse, une allure, un ton et des mots inoubliables. Pauvre et fier comme Artaban, illusionné de la Manche française comme l'autre de la Manche espagnole, mais d'un à-pic extraordinaire dans quelques-uns de ses jugements, ferme en ses opinions et croyances, à une époque où tout vacillait dans l'épaisse sottise démocratique, éloquent et spirituel à la façon d'un Rivarol, aéré comme Chateaubriand, bien plus logique que lui, visionnaire des paysages de son Cotentin comme un vieil aigle, le maître du *Chevalier des Touches* et de *Vieille Maîtresse* inspirait au gamin que j'étais une profonde admiration. Il avait la tête dans les cieux. Il ne ressemblait pas aux autres hommes de lettres. Ses aphorismes, ses condamnations, ses éloges tombaient de haut.

Un jour d'hiver, par un froid sec, mon père l'emmena, de chez Lemerre, jusqu'à un restaurant des Champs-Élysées, encore ouvert et bien chauffé, dont je ne me rappelle plus le nom. Tous deux parlaient vivement de Flaubert, que défendait avec passion Alphonse Daudet, qu'attaquait avec passion Barbey d'Aurevilly. Je marchais à côté d'eux, très attentif et intéressé, car Flaubert, chez nous, était roi.

Une fois installés : « Que prenez-vous ?... »

« Du champagne », répondit d'Aurevilly comme il aurait dit : « De l'hydromel. »

Vieux guerrier édenté, au verbe sifflant et irrésistible, il avala coup sur coup quatre, cinq verres de cet argent liquide et mousseux. Puis il se mit à parler, si fort et si bien, que la caissière émue ne le quittait pas du regard. Mon père lui donnait la réplique. Le soir venait. On alluma le gaz et, au bout d'une heure environ, étant derechef altéré, ce démon de Barbey redemanda : « Une seconde bouteille de champagne, madame, je vous prie. » J'étais émerveillé. Il portait ce jour-là, pour cette prouesse improvisée, un grand manteau noir flottant, doublé de blanc, et le fond de son chapeau haut de forme était de satin écarlate. Mais qui donc aurait eu envie de rire en entendant de pareils accents !

Sa voix ajoutait au prestige. Il l'enflait, puis la baissait harmonieusement. Il eût fait un orateur consommé. Perpétuellement tourné vers ce qui est grand, généreux et original, il possédait un répertoire d'exploits galants et militaires, où le farouche le disputait au précieux dans un excellent dosage très français. Imaginez une interpolation des *Vies des Dames galantes* de Brantôme avec les *Vies des grands Capitaines.* Son horreur de la vulgarité s'affirmait, quand il disait à mon père : « Votre Zôla », comme s'il y avait eu sur l'o plusieurs accents circonflexes et dépréciateurs.

Je l'ai montré grand et beau buveur. Un soir à Champrosay, le domestique, se trompant, versa à la ronde, au lieu de vin blanc, une antique eau-de-vie de prunes, dépouillée certes, mais encore vigoureuse. D'Aurevilly se faisait toujours servir au ras bord. Avant qu'on n'eût eu le temps de l'avertir de la méprise, il avait déjà tout englouti d'une lampée, sans nul émoi, comme si cette rasade eût été naturelle.

Il avait en horreur certains contemporains, pour la mollesse de leur style ou la vulgarité de leurs idées. D'où son mot célèbre, au sujet du plus prolixe d'entre eux : « Ses parents, mossieur, vendaient de la porcelaine. Lui, c'est un plat. » Mais il était tout indulgence et bonté envers les petits confrères laborieux et miteux, qui font péniblement leur chemin dans le journalisme. Il citait volontiers Byron et les lakistes, Shakespeare, les Pères de l'Église et les grands classiques. Somme toute, une admirable personnalité, un diamant que rien ne pouvait rayer, sinon un autre diamant de même taille et de même clivage. On l'eût vainement cherché parmi ceux de sa génération.

Tout autre était Leconte de Lisle. Il avait certes un beau masque glabre, âpre et railleur sous le monocle, mais il sentait le rond de cuir. C'était un fauve de bibliothèque, une sorte de fonctionnaire venu des Iles, aigri, mécontent, et qui faisait des mots sur ses chefs. Le peuple de statues qui se pressent dans ses *Poèmes barbares* a conquis, je le sais, de nombreux, d'ardents suffrages. Il m'a toujours laissé insensible, et ce tailleur de marbre, armé de son ciseau et de son marteau, ne m'a jamais été sympathique. Le plus bizarre de sa destinée, c'est qu'il n'ait point lâché en liberté le satiriste et le polémiste qui existaient

certainement en lui, et qui se traduisaient par cette définition de Hugo : « bête comme l'Himalaya », ou de Zola : « le porc épique ». Nous avons, dans ses vers, une partie de sa nature, la contemplative, comparable aux somptueux dessins du givre sur la vitre. Il nous manque la combative, à laquelle ne supplée pas la mémoire de ses habitués. Je le range parmi les très rares vedettes qui ont traversé ce monde sans se livrer, qui ont emporté leur secret psychologique dans la tombe. Il avait l'air de quelqu'un que sa poésie ne délivre pas du tout, — en dépit de Gœthe, — et qui porte en soi un damné. Mais il est bien certain que nous n'aurons jamais la clef de cette énigme, étouffée sous l'eurythmie.

Je le rencontrais, hors de chez Lemerre ou de la maison paternelle, se promenant dans les allées du Luxembourg, avec ses joues de bébé féroce, sous un de ces vastes et luisants chapeaux tromblons que Mallarmé appelle « un météore ténébreux ». On m'avait appris à le vénérer. Mais je le vénérais avec inquiétude. Il semblait quelqu'un qui déambule en souhaitant la mort et la peste à ses contemporains... et ce visage scellé comme une dalle ! Quant à ses ouvrages, ils me font l'effet d'une grotte de glace où pendent des stalactites en forme de trompe d'éléphant et de bonnet de fakir. Il a trouvé le moyen, l'éminent frappeur de carafes et marteleur d'alexandrins, de congeler *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Sous sa traduction, les combats de *l'Iliade* ont l'air de morgues, et les aventures d'Ulysse de chambres de réfrigération à bord d'un paquebot. Il est de ces auteurs impeccables qu'il conviendrait de lire entre deux draps chauds, avec une boule aux pieds. J'ajoute, à ma honte, que, même ainsi muni, je dormirais bien vite.

Particularité qu'il faut noter, Mme Leconte de Lisle, femme d'aspect doux et timide, telle qu'une libellule épouvantée, qui avait dû être gracieuse, accompagnait chez nous son illustre mari. Jamais je ne lui ai entendu dire un seul mot... je le jure... pas un seul. Les vers du maître l'avaient pétrifiée.

On racontait que, faisant partie de l'opposition à l'Empire, il touchait une pension de l'Empire. Mais ceci ne suffisait pas à expliquer le malaise qui émanait de lui et qui tenait, je pense, à une prodigieuse faculté de haine sans issue. Elle le rendait sem-

blable à un bourreau en villégiature, qui a oublié son couperet. Il en conservait le reflet dans l'œil.

Quelle différence avec Sully Prudhomme, l'ami des mathématiques et du genre humain ! Je ne l'ai connu qu'empâté, mais d'une grâce charmante, souriant et aimable, confidentiel, tel qu'un chef-d'œuvre dans la pénombre. A contre-jour, il avait l'air peint non par Rembrandt, mais par un très bon élève de Rembrandt. C'était un scrupuleux, qui répétait volontiers : « Je vais y réfléchir.... Je vais y penser.... J'ai songé à ce que vous m'avez dit.... » Sa conscience philosophique, littéraire et même grammaticale était presque maladive. Il traitait les jeunes gens en hommes faits. Sachant que j'étais un bon élève, il me donna rendez-vous un matin chez lui faubourg Saint-Honoré, pour me lire du latin et du français. Je ne comprenais pas tout le latin, qui était de Lucrèce et difficile, mais je répétais « oui, monsieur... certainement monsieur » et il avait la gentillesse de ne pas me pousser, de faire comme si j'avais été Turnèbe ou Pic de la Mirandole.

— Vous vous destinez à la médecine, et pourtant vous avez, je le vois, de fortes dispositions littéraires.

— Monsieur, j'aime beaucoup les lettres.

— Il faut cultiver cela. Même en science, les humanités sont utiles. Écoutez ceci, qui est de Pascal.

Il atteignit le livre et me lut, en les soulignant avec conviction et lenteur, quelques passages. J'aurais voulu lui montrer que je l'admirais et que je connaissais un grand nombre de vers de lui. Mais il paraissait considérer cette partie de son œuvre comme négligeable. Il était tout occupé de philosophie de l'esthétique et, ayant refermé Pascal, il se lança dans de longues explications, qui me parurent ingénieuses mais arbitraires, et que bientôt je n'écoutai plus du tout. Il me fit promettre de retourner le voir souvent. Ce fut plus tard, à la publication de mon premier livre, suite de dialogues métaphysiques et, pour le coup, fort ennuyeux. Cet excellent Sully Prudhomme avait eu la patience d'en analyser un ligne à ligne et il me proposa ses objections. Que j'étais confus et heureux ! A ce moment, il observait le régime lacté et il buvait à la tasse par petites lampées, comme un chat, en me poursuivant sur mon objectivisme, qui n'était pas de moi, mais bien plutôt de Lachelier et de Bou-

troux. Son beau visage était devenu cireux et immobile. Son strict et mélodieux lyrisme, comme emprunté à un rêve de Pythagore, était mort en lui. Il ne s'intéressait plus qu'à la sagesse et à sa demi-sœur la science. Son âme donnait l'impression d'une onde pure où se reflétait, par moments, un tableau noir.

François Coppée, amusant, prime-sautier, avec son œil gris de Parisien malicieux, dans un profil de médaille romaine, était l'âme de la librairie Lemerre. Il ne quittait pas plus sa cigarette que Banville la sienne et il parlait un peu comme Banville, en serrant les dents, mais sans déblayer. Son geste favori consistait à tirer ses manchettes. Son timbre de voix accentuait les *r*, par exemple dans le mot « prrrodigieux », et il riait lui-même, de bon cœur, des inventions comiques qui se succédaient sur le guignol charmant de son imagination. Tant de finesse s'alliait chez lui à la plus naturelle indulgence, à un sens littéraire très sûr. C'était un ami parfait. Je l'ai vu de près, et de plus en plus près, depuis ma prime jeunesse jusqu'à sa mort, car mon père le fréquentait avec délices. Cette petite phrase « Nous avons Coppée » signifiait que le dîner et la soirée seraient un enchantement. Au temps de Lemerre, on eût bien étonné le poète du *Passant*, de *Severo Torelli* et des *Intimités* en lui annonçant qu'il s'occuperait un jour de politique. Néanmoins son scepticisme n'avait rien de choquant ni de voulu. C'était plutôt le je-m'en-fichisme d'un poète élevé à la dure, et qui jouissait de l'aisance et du succès comme un collégien de ses vacances. Il disait déjà « le grrand Empereur » en parlant de Napoléon ; il aimait les récits de batailles, ce mélange héroïque et familier que Hugo a symbolisé dans un chapitre des *Misérables*, sous ce titre : *L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*. Comme Alphonse Daudet, il animait tous les sujets et transmuait volontiers le plomb en or. Les humeurs et la négligence physique de Léon Cladel — il prétendait que ses poux sautaient à travers le passage Choiseul, reconnaissables entre mille, — étaient une de ses plaisanteries favorites. Quelqu'un ayant publié un livre intitulé *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens*, ce titre devint aussitôt, dans la bouche de Coppée, *Léon Cladel et sa kyrielle de poux*. Il appelait *Ompdrailles* « le tombeau des lecteurs », au lieu de « le tombeau des lutteurs », et *Montauban, tu ne le*

*sauras pas* « Léon, tu nous embêtes et tu ne l'ignoreras pas ». Il avait fait les vers suivants, que je gaze et modifie un peu, à cause des dames :

Cladel vit refuser son roman « Poil du nez »,
Que le *Rappel* donna de Ventôse à Frimaire,
Par Charpentier, Hetzel et Marpon étonnés.

MORALITÉ

Où peut-on être mieux qu'au sein du bon Lemerre !

Les inventions effroyables de Cladel, qu'il appelait « la commère tragique » transportaient de joie François Coppée et il le poussait à les détailler, à les corser, à ajouter d'horribles détails, fœtus bouillis et dépecés, enfants trucidés par des confrères, scélératesses et perversités sans nom :

« Alors vous êtes certain, Cladel, qu'ils avaient étouffé le pauvre petit être dans un tiroir... ?

— Certaing, tout à fait certaing, j'ai vu le tiroir rempli d'os et de sangue.... » répondait Cladel, les yeux écarquillés, peignant ses longs cheveux de ses grands doigts aux ongles noirs.

Une autre fois, Cladel racontait qu'un directeur de journal était venu lui proposer une collaboration, « avec de l'or plein un chapeau ».

— Vous êtes sûr — demanda Coppée — que ce n'était pas plein un pot de chambre ?

D'ailleurs ce lyrique des petites gens, excellent, simple et savoureux comme le pain, se mettait en quatre pour obliger ses confrères malheureux, placer les manuscrits, obtenir des avances d'argent, des prix académiques, des décorations. Sa conversion fut le parachèvement d'une existence toute de douceur et d'angélique charité. Il fallait le voir donner à un pauvre dans la rue, ou dans sa petite antichambre rue Oudinot. Si naturellement noble et fier, il était de plain-pied avec tout le monde. Il racontait les belles actions d'autrui avec une émotion fraternelle et son œil railleur se mouillait quand il parlait du sublime dévouement de M[lle] Read auprès de Barbey d'Aurevilly. Nul plus que lui n'avait horreur du cabotinage. Nul ne chérissait davantage les travers des cabotins, leurs habitudes, leurs manies, cette veine inépuisable de comique.

Arène et Mendès étaient aussi des familiers d'Alphonse Lemerre et, parmi tant de divergences, Coppée et Mendès demeuraient liés. Quand on signalait à Coppée cette bizarrerie, il répondait : « Que voulez-vous ?..... deux vieux chevaux de retour du Parnasse... » Car, dès la quarantaine, il s'étiqueta vieux, malgré la jeunesse de son rire et la persistante fraîcheur de ses sentiments.

Venaient encore assidûment au passage Choiseul : Valade et Mérat, deux poètes inséparables, que l'on appelait Malade et Vérat ; le brave petit André Lemoyne, aimable et sautillant, qui mâchonnait ses vers comme un lapin fait d'une feuille de chou ; Léon Dierx, raisonnable, luisant et immobile ainsi qu'une boule d'escalier. Le docteur Cazalis enfin, qui signait Jean Lahor, débordait de confraternité et d'enthousiasme, citait à tout bout de champ du Marc-Aurèle et du Confucius, de l'Épictète et du Ramayana, du Shelley, du Byron et du Keats. Sa conversation était un pot-pourri d'extraits sublimes, coupé de « tonnant, tonnant » de « ft'étonnant », car il zozotait et, tout en s'émerveillant, tripotait les mains, les épaules ou la cravate de son interlocuteur. Il me détachait régulièrement mon bouton de col, puis, satisfait de son travail, courait aussitôt à un autre, en vociférant un fragment de ses Indiens, une strophe de Li-taï-pé ou de Thou-fou. C'était un cher bonhomme, certes, terriblement ennuyeux quand on était pressé, mais sans cesse féru d'une nouvelle marotte, protection des paysages, certificat physiologique de mariage, maison esthétique à l'usage des classes pauvres, et toujours trépidant, et toujours convaincu, et toujours sous vapeur. J'espère, pour ses voisins des Champs-Élysées, qu'il s'est un peu calmé depuis sa mort.

Mendès affichait, vis-à-vis de Dierx, un immense respect, une quasi-vénération. J'ai toujours soupçonné qu'il entrait là dedans quelque comédie. Il se servait de Dierx pour en écraser d'autres et embêter Villiers de l'Isle-Adam.

Cependant vivait à l'écart, écrivant à *la Liberté* des articles de critique remarquables et remarqués, fréquentant chez quelques amis intimes, dont mon père et Albert Duruy, un homme jeune encore, barbu, mince et solide, à la chevelure de jais, abondante, aplatie et rejetée en arrière, aux yeux brillants, que l'on appelait Édouard Drumont. Nous l'aimions beaucoup.

Personnellement, j'éprouvais une vive sympathie pour lui, car il savait parler aux jeunes gens, il avait en toutes choses et en littérature une opinion solidement motivée, et il donnait une impression de rare énergie, de sécurité. Il y a ceux qui diminuent les choses et les gens, les milieux où ils fréquentent, qui sont marqués du signe algébrique « moins ». Édouard Drumont était marqué du signe « plus ». On avait plaisir à le voir arriver et, dès qu'il ouvrait la bouche, à être de son avis. Il faisait des armes avec furie, de la façon la plus dangereuse pour lui comme pour son adversaire, en risque-tout. Mon père disait : « Drumont a raison de s'entraîner, car le livre qu'il est en train de préparer ne sera pas une petite affaire. »

Quel était ce livre ? Je n'interrogeais pas là-dessus, ayant toujours eu horreur des questions indiscrètes. Mais quand nous tirions, Drumont, Alphonse Daudet et moi, dans notre petite salle d'armes du rez-de-chaussée, avenue de l'Observatoire, on ramassait, à chaque séance, une demi-douzaine de fleurets cassés.

A cette époque lointaine, en effet, les règles de l'épée étaient inconnues, les maîtres Ayat et Baudry n'avaient pas encore bouleversé la technique des armes et du duel.

---

## CHAPITRE III

Les Rois en exil. — Le Roi s'amuse. — *La classe de Burdeau à Louis-le-Grand et la métaphysique allemande. — Schwob, Claudel, Couyba et Syveton. La mort de Hugo.*

Deux pièces, où la monarchie était en cause, montrent bien l'état des esprits, dans les milieux littéraires, il y a trente ans et l'écart qui sépare ces générations de celles d'aujourd'hui.

La première en date de ces deux pièces : *Les Rois en exil.*

Mon père était lié avec Constant Coquelin, plus connu dans l'histoire du théâtre sous le nom de Coquelin aîné. J'ai eu moi-même, comme condisciple à Louis-le-Grand, Jean Coquelin, fils de ce remarquable comédien qui fut en même temps un des piliers de la République, intime de Gambetta et familier de Waldeck-Rousseau. Constant Coquelin était donc une autorité, en marge du gouvernement régulier, bien que son physique claironnant et replet le disposât davantage, semblait-il, aux personnages comiques, où il obtint justement de si prodigieux succès. Il corrigeait ce penchant de sa nature physique par un air grave, posé, redingotard, d'homme d'État en disponibilité, qui se distrait en interprétant Molière. Je me hâte d'ajouter que c'était d'ailleurs un excellent homme et son enfantine vanité a laissé partout le meilleur souvenir.

Coquelin aîné s'était engoué d'un poète triste, noir et creux, du nom de Paul Delair. Il avait transmis cette admiration à son fils. Jean Coquelin nous récitait des vers de ce phénomène —

que protégeait aussi Gambetta, — célébrant Beaumarchais et la démocratie...

Dès que, pour lui prêter main-forte,
Un pan de la Bastille morte
Sortait de terre seulement,
J'accourais, battant la cymbale,
Chacun de mes mots faisait balle,
Et c'était un écroulement.

C'était déjà, comme on le voit, du bon Rostand.

Sur les indications de Coquelin aîné, Paul Delair tira donc une pièce des *Rois en exil* d'Alphonse Daudet et lecture en fut faite chez nous, avenue de l'Observatoire, en présence de Gambetta, d'Étienne, du docteur Charcot, d'Édouard Drumont — qui a raconté la scène — et de quelques autres. Ce genre d'épreuve est factice, car la politesse empêche les auditeurs de donner un avis sincère. Le donneraient-ils, que les auteurs ne l'écouteraient pas. En l'occasion, Constant Coquelin, qui lisait d'une voix belliqueuse, — comme s'il s'agissait de braver les « chevau-légers » de la droite et de pulvériser les « gens du Seize-Mai » — manifestait une telle admiration que la moindre réticence eût paru sacrilège. *Les Rois en exil* furent reçus au Vaudeville, joués par Dieudonné et Maria Legault dans la perfection... et tombèrent à plat. Les gens des cercles — comme on disait alors — y sifflèrent une phrase malencontreuse et inutile sur « un Bourbon qui courait derrière l'omnibus » et auquel on répondait « complet ». Mais bien plus que la cabale, prévue et dénoncée par la presse républicaine d'alors, le morne ennui que dégageaient la personne et la prose de Paul Delair eurent raison du succès du roman.

Un épisode comique m'est resté de cet effondrement. Le rideau venait de tomber sur le troisième acte, au milieu des « chut » et de quelques coups de sifflet. Constant Coquelin, furieux et désolé, arpentait les coulisses avec sa mine des grands jours, songeant aux dangers qui menaçaient la République, Gambetta et Delair, quand il aperçut un homme brun, moustachu, modestement dissimulé derrière un portant. Pas de doute, c'était un espion, un agent de la droite, posté là pour donner le signal des huées : « Tu vas voir », dit l'illustre comédien à

Alphonse Daudet. S'élançant vers l'intrus, comme s'il allait lui fendre le crâne, il lui demanda d'une voix tonnante : « Qui êtes-vous et que faites-vous là ? » Légèrement interloqué, le conspirateur répondit néanmoins avec assez de calme : « Monsieur, je viens de la part du restaurant Voisin, savoir combien il y aura de personnes à souper. »

Le dit souper fut morne, est-il besoin de le dire. On se battait les flancs pour réconforter Paul Delair, tel qu'un suicidé tiré de son puits, et Coquelin, comparable à Napoléon le soir de Waterloo. On n'y parvenait pas. Mon père, qui a toujours aimé les situations nettes, avouait : « C'est une veste. Prenons-en notre parti. » Mais son collaborateur secouait la tête tristement. Les gens des cercles l'emportaient et, derrière eux, c'était la droite qui allait se ruer à l'assaut de la Grande Révolution, sur le cadavre d'un drame en cinq actes.

Le lendemain, dans la cour de Louis-le-Grand, Jean Coquelin m'attendait anxieux : « Eh bien ? » — Je répondis : « La chute, la chute complète... »

— Ah ! quel malheur !

Le pauvre garçon en avait les larmes aux yeux. Il était écrasé de désappointement et d'horreur. Mais il ressemblait tellement à son papa, portait un désespoir tellement superposable sur des traits identiques, que j'en eus, — je l'avoue à ma honte — presque envie de rire. Enfin, je ne croyais pas et je n'ai jamais cru aux cabales.

La reprise du *Roi s'amuse* de Victor Hugo fut, dans son genre, une « tape » de même qualité. L'ancienne interdiction de ce mélodrame en vers faisait qu'on escomptait un triomphe. Les Charpentier m'avaient hébergé dans leur seconde loge. J'avais le cœur battant quand la toile se leva sur ces mots des courtisans de François I^er^ :

> ...Et la belle demeure ? —
> Au cul-de-sac Buci, près de l'hôtel Cossé.

Delibes avait composé, d'après des airs anciens, notamment *la Romanesca*, une musique de scène délicieuse. Les décors étaient profonds, les costumes somptueux. Mais deux rôles, tenus d'une façon grotesque, celui de Saint-Vallier par Maubant

et celui de Triboulet par Got, mirent à nu la misère extrême de cette œuvre manquée, en montrèrent à tous la vétusté et la ficelle.

Ce pauvre vieux Maubant eut toujours des intonations de vaudeville. Il disait « médème » pour « madame » et « mouterde » pour « moutarde ». Joignez à cela une solennité extraordinaire et des gestes à contretemps. Le père de Diane de Poitiers avait ainsi l'allure d'un pensionnaire échappé en chemise de Charenton. Pendant sa fameuse tirade, la salle pouffait, en dépit de la vénération due à Hugo, présent, disait-on, au fond d'une baignoire et en l'honneur de qui une immense ovation était projetée. Catulle Mendès, le cheveu en bataille, parcourait les corridors, déclarant qu'il tirerait les oreilles et le nez au misérable osant nier que ce fût là le chef-d'œuvre unique, la merveille des merveilles de la scène française. Vacquerie et Meurice l'approuvaient, moins belliqueusement, le premier en secouant sa tête de cheval vicieux, le second en agitant sa bonne boule blanche, son masque de commère purgée. Sarcey, au premier rang de balcon, était fort occupé à extraire de son nez des boulettes, qu'il rangeait soigneusement sur le velours. Les familiers de l'avenue d'Eylau encombraient l'avant-scène directoriale, où paradait ce mauvais singe de Lockroy, mais, devant la fraîcheur de la salle, devaient, eux aussi, recourir à l'explication par la cabale. Ils le faisaient mollement, à cause de la totale invraisemblance. J'entends encore Emile Augier, grand et robuste, visage au nez saillant et taillé dans l'acajou, déclarer haut que « Got était parfait ».

Parfait sans doute, en tant que Giboyer. Cet interprète des bourgeoisies d'Augier, auquel on avait eu la folle idée de recourir, jouait Triboulet avec les inflexions et les mouvements qu'il apportait aux *Effrontés*. Il agitait la tête, esquissait de petits gestes ronds des bras, des trémolos de jambe, bredouillait les alexandrins et, quand il menaçait le vicomte d'Aubusson, de lui « briser aux dents son verre et sa chanson », il avait l'air de parler à sa pipe : « Toi, je n'te mènerai plus dans le monde... » Embarrassé de sa marotte, traînant une patte mal déformée, il laissa à un moment donné ses mollets passer sur le devant et sa bosse glisser dans son derrière, ce qui lui donna une touche invraisemblable. La gaieté des spectateurs

le déconcertait, l'irritait. Non seulement le roi déshonorait sa fille, sacreblotte, mais encore le public le blaguait, lui, le père martyr. Aussi sabota-t-il complètement le dernier acte, secouant son sac tragique comme un charbonnier mécontent, et déblayant les vers à la vapeur, avec la hâte visible d'en finir.

C'était le désastre, à un tel point que l'ovation à Hugo n'eut pas lieu. Le vieillard, d'ailleurs retombé en enfance sublime, partit tout simplement au fond d'un fiacre, derrière lequel il y eut de maigres clameurs. Les gens se demandaient comment une si pauvre chose avait pu jadis soulever des colères et des enthousiasmes. Mendès, n'ayant trouvé personne à giffler en l'honneur du Parnasse, alla se saouler au cabaret voisin, en compagnie de sa dernière conquête, une nymphe à tête de mort du plus terrible aspect. Il apparut, cette nuit-là, que le romantisme avait reçu un rude coup. Comme on disait : « Le Roi s'amuse... mais il est le seul... » La vérité est que son théâtre est la partie la plus caduque de l'œuvre de Hugo. Lyrique et peu scénique, il a construit des drames grandiloquents, mais vides, avec des réminiscences de Shakespeare, sur lesquelles sont plaqués quelques effets contrastés et plats : le brigand, fleur d'héroïque vertu ; le valet amoureux de la Reine ; le bouffon hanté par Pascal et Bossuet ; les vieux de la vieille moisissant dans un burg. La vie est absente de ces enluminures, ainsi que le sens légendaire, historique, psychologique et politique. Il reste, ici et là, un chant mélodieux et noble — comme au dernier acte d'*Hernani* — mais exécuté par un violon solitaire, sur la tombe d'une grande erreur. Nulle part plus que dans ses pièces n'éclate la disproportion formidable entre la capacité intellectuelle et la puissance verbale de Hugo : des ailes d'aigle, qui soulèvent et meuvent un roitelet.

Vers le même temps avait lieu la fête du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du glorieux « Siècle-avait-deux-ans ». Sous la fenêtre de son petit hôtel, ce fut un interminable défilé d'hommes de lettres, d'hommes politiques et de badauds. On distinguait le vieux debout, sous son vaste front, derrière la vitre, tenant son petit Georges par la main. En dépit de la température plutôt aigre, on ouvrit, l'espace d'une minute, et une formidable acclamation monta vers lui. Une délégation des enfants des écoles Ferry fut introduite et récita des vers de

l'obscène Mendès, particulièrement qualifié pour exprimer la candeur puérile :

Nous sommes les petits pinsons
Les fauvettes au vol espiègle,
Qui venons chanter nos chansons
A l'aigle.

Ce soir-là, après le repas, le cocher-poète Moore, ayant insisté pour être reçu, fut introduit auprès du maître. Très ému par les libations d'une si belle journée, il voulut réciter son compliment, lui aussi, mais se contenta de projeter sur le tapis, au milieu de l'assistance effarée, trois ou quatre litres d'un vin violet, âcre et repris par le suc gastrique. Ce fut un beau scandale et une terrible odeur. Quelques années plus tard, Moore se vengea de sa déconvenue en tirant un coup de revolver sur Lockroy, à la permanence électorale du onzième arrondissement.

Par ailleurs, le soleil romantique était complètement couché, surtout parmi ma génération. La classe de philosophie de Louis-le-Grand, à laquelle j'appartenais, représentait assez exactement l'état des esprits dans la jeunesse instruite, quatorze ans après la guerre.

Nous avions comme proviseur Gidel, au visage sévère, au ton rogue, au cœur excellent, coiffé à l'ordinaire d'une petite toque noire qui lui donnait un air de chirurgien mécontent. Il s'écoutait parler volontiers, pendant qu'il admonestait les jeunes élèves. Personnellement, j'étais avec lui dans de fort bons termes, car il aimait les lettres et goûtait les romans d'Alphonse Daudet. Il voulut bien me dire de *Sapho* que c'était une œuvre « hardie certes, mais très musclée ». Je conserve précieusement ce jugement, à côté de celui d'un vieux général, mon voisin de table chez le docteur Landouzy, lequel voulait à toutes forces que je fusse l'auteur de *Sapho*, qualifiée par lui de « délicieuse pochade » !... Notre censeur était Joubin, insignifiant et « bien brave », comme eût dit Timoléon.

Quant à notre professeur de philosophie B, il n'était autre que le fameux Burdeau, qui depuis... Alors, avec la ferveur de la jeunesse qui s'ouvre aux spéculations intellectuelles, nous l'admirions sincèrement pour son sentiment de « l'honeûre »,

ainsi qu'il le répétait avec l'accent d'un gone de Lyon, sa ville natale, pour son patriotisme et pour la lucidité de ses exposés. Au milieu d'une analyse de *la Critique de la Raison pure*, il campait un éloge de Gambetta ou de Freycinet, prononcé d'une voix forte, persuadée et persuasive, qui paraissait venue du fond de la conscience. A certains anniversaires de l'Année Terrible, il nous faisait une lecture *ad hoc*, souvent puisée dans les *Contes du lundi* et dans les *Lettres à un absent*. Dans la grande salle de visite du rez-de-chaussée, son portrait en prix d'honneur attirait les regards et l'on racontait que ce prix lui avait valu la protection et la faveur du célèbre financier Donon, directeur du *Globe* et bienfaiteur de cette haute récompense. Il avait toujours à la bouche les mots d'intégrité, de désintéressement, de démocratie et de sacrifice. C'était un bœuf de travail. Il corrigeait nos compositions en trois jours, nos devoirs en douze heures, et nous remettait des copies couvertes d'annotations toujours utiles et souvent remarquables. J'étais, — je puis l'avouer et le palmarès en témoigne, — parmi les deux ou trois priviligiés dont il s'occupait particulièrement, qu'il jugeait dignes de ses sourires, sous son lorgnon, au-dessus de sa courte barbe noire, et quelquefois de petits apartés sur les marches montant à la chaire. Au sortir de plusieurs années de latin, de grec, de littérature française, de mathématiques, ce fils d'un canut de Lyon nous représentait la pensée toute pure, l'embarquement pour les îles bienheureuses du subjectivisme transcendantal.

Non certes qu'il méprisât Herbert Spencer et la traduction de l'honorable M. Cazelles. Conformément aux programmes, il nous imprégnait consciencieusement des ouvrages de ce biologiste manqué, pour qui l'évolution fut un dogme, des *Premiers principes* aux *Principes de sociologie*. Il nous infligeait Alexandre Bain, *les Émotions et la volonté*, Stuart Mill et ses *Mémoires*, sa propre traduction du *Monde comme volonté et représentation* de cet hérédo-misanthrope de Schopenhauer, toujours à deux doigts de la paralysie générale, tous les bouquins de Fouillée, ceux de Ribot, si prétentieux, arbitraires et vides et cette *Irreligion de l'avenir* de Guyau, qui a exercé une funeste influence sur toute une génération. Il analysait merveilleusement l'*Éthique* de Spinoza et la *Monadologie* de

Leibnitz, le *Discours de la méthode* et le *Traité des passions.* Mais sa prédilection, son recours, son refuge, c'était Emmanuel Kant. Il nous laissait entendre que celui-là était descendu plus profondément qu'aucun humain dans les abîmes de l'esprit, que c'était lui le grand « voyageur », le « Wanderer » divinisé par Richard Wagner. Il confiait à notre camarade Chavannes, aujourd'hui professeur au Collège de France, le soin d'analyser devant nous les *Prolégomènes à toute Métaphysique future qui voudra se présenter comme science*, ce concentré de *la Raison pure*, et *les Fondements de la métaphysique des mœurs*, ce liebig de *la Raison pratique.* Il ne s'écriait pas comme Chabrier, notre professeur de rhétorique, lisant Virgile : « Quel dommage ! Soumettre de semblables merveilles à ces jeunes idiots ! » Cependant il nous assurait que ce n'était pas trop de trois années d'études et de recueillement pour arriver au seuil du kantisme.

J'ai compris depuis qu'il était profondément, ardemment anticlérical et que le criticisme destructeur de Kant lui était cher surtout comme porte de l'incrédulité. Jamais il ne prononça devant nous, dans tout le courant de l'année, le nom de saint Thomas d'Aquin et, quand il nous parlait du divin, ce qui arrivait rarement, il ajoutait aussitôt, levant le doigt : « Je parle du sentiment du divin en soi, considéré comme noumène, et non du divin qu'on hônôre dans les Églises. » Cela nous paraissait très fort. Nous n'étions pas impies certes, je parle pour ceux d'entre nous qui avaient reçu une éducation catholique. Mais nous considérions le dogme comme une discipline peu compatible avec l'essor métaphysique. Notre maître ne nous affirmait-il pas, au besoin, en frappant sa chaire d'un poing solide, « que l'Impératif catégorique suffisait ».

Les leçons étaient semées d'allusions politiques et antireligieuses, à tel point que Gidel, en ayant eu vent, fit à ce sujet à Burdeau quelques remontrances qui furent mal prises. Aucun de nous du reste n'en était choqué : puisqu'Emmanuel Kant avait modifié sa promenade quotidienne, afin d'avoir plus tôt des nouvelles de la Révolution française, ceux qui médisaient de cette Révolution et de ses résultats étaient évidemment des esprits rétrogrades, complètement fermés aux idées nouvelles.

J'avais comme camarades d'études, en philosophie B, outre Chavannes déjà nommé, Joseph Bédier, vétéran, qui depuis a écrit de si belles pages sur les légendes françaises ; Bérard, auteur de solides études de politique étrangère dans la *Revue de Paris* et bras droit de l'irascible Lavisse ; Couyba, devenu bête-à-portefeuille tantôt dans un ministère, tantôt dans un autre, et sénateur de la majorité, quelle que soit cette majorité. Brave Couyba ! C'était tout de même un « chic type », pour employer la formule universitaire et je ne me rappelle pas sans émotion l'impossibilité totale où il était de prononcer intelligiblement son nom. Cela était cause, entre Burdeau et lui, de scènes inénarrables. Il faut ajouter, en confidence, que Couyba, depuis ministre de l'Instruction publique — tout comme Lockroy, — était un élève des plus médiocres.

— J'ai reçu, déclarait Burdeau, une côpie âbsurde de ce mossieur dont je ne déchiffre jamais la signature.

Couyba commençait à pâlir. Il s'était reconnu dans ce signalement. Nous nous mettions à pouffer, prévoyant la suite.

— Comment vous appelez-vous ?

— Oubô, m'sieur...

— C'est impossible, invraisemblable. Vous ne vous appelez pas Oubô. Épelez votre nom.

— Oui, m'sieur, oui, m'sieur.

— Je vous ordonne d'épeler votre nom. Ou plutôt, venez l'écrire au tableau.

— Non, m'sieu, non, m'sieur. J'suis pas un gosse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je vous l'ai déjà épelé. Je m'appelle Voubô.

— Alors, vous serez consigné.

— Oui, m'sieur, oui, m'sieur.

J'espère pour Couyba qu'il est plus éloquent au Conseil des ministres qu'il ne l'était en philosophie, et que ses collègues ont fini par savoir son nom. J'ai bien ri en lisant de lui, l'année dernière, un discours de distribution de prix — précisément à Louis-le-Grand, je crois, — où il se plaignait de l'ignorance des nouvelles couches en langue grecque. Couyba, en effet, n'a jamais pu articuler un seul mot de grec, et il n'était pas beaucoup plus fort en latin. En revanche, il avait dès cette époque des dispositions poétiques et montmartroises. Son langage était

libre, amusant et coloré. Il n'aimait pas notre professeur d'histoire naturelle, M. Mangin, qui a fait depuis une belle carrière, travailleur acharné, lequel de son côté détestait les paresseux. Dès que M. Mangin citait un animal quelconque, la voix de Couyba demandait, en termes nets, des détails crus sur ses facultés de reproduction. A quoi la réponse rituelle :

— Couyba, vous serez consigné sans exemption.

Le long du mur de la première cour, pendant les récréations, nous nous promenions par groupes sympathiques. Couyba faisait partie du groupe Syveton. Pauvre Syveton, il avait déjà son air froid, ses yeux aigus et son gros rire. Nous avons maintes fois, depuis lors, évoqué ensemble la classe de Burdeau et ses souvenirs joyeux. J'étais loin de prévoir que celui-là entrerait dans la mort par la porte ténébreuse de l'assassinat politique. Parmi les disparus de la classe Burdeau, il faut encore compter Marcel Schwob, déjà érudit, mais dédaigneux du programme, et qui battait les buissons au détriment des succès immédiats. Il parlait couramment l'anglais et l'allemand, en sa qualité de juif polyglotte, et lisait Emmanuel Kant dans le texte. Cela aurait dû séduire Burdeau. Cependant il négligeait Schwob.

Enfin, je n'aurai garde d'oublier Paul Claudel, l'auteur dramatique le plus difficile, mais le plus riche en métaphores neuves et hardies de sa génération, Paul Claudel au regard de feu et au débit précipité, qui avait fréquemment des attrapades avec notre maître. En bon jacobin, Burdeau ne supportait guère la contradiction et il avait, je crois, flairé en Claudel un médiocre admirateur de l'Impératif catégorique. D'où des discussions rapides et flamboyantes comme des passes d'armes, qui laissaient les deux adversaires frémissants et irrités. Ce n'était pas, comme on le voit, une classe banale. Alphonse Daudet a eu bien raison de soutenir que la métaphysique allemande avait joué un rôle considérable dans la déformation de l'intelligence française, entre 1880 et 1895. Il y a eu là, comme disent nos pesants voisins, quinze années de tempête et d'assaut. Le plus fort, c'est que cette imprégnation, que cette pénétration se soient faites au nom du patriotisme « bien compris ». Ne fallait-il pas, avant toute chose, connaître à fond nos vainqueurs et nous soumettre à une discipline mentale où se trou-

vait — selon Burdeau et les autres — le secret de leurs récentes victoires.

Le résultat de ce gavage évolutionniste et criticiste, poursuivi avec acharnement par un politicien grimé en apôtre et qui nous en imposait, ce fut l'anarchie pure et simple. *L'Inconscient* de Hartmann et les ouvrages de Schopenhauer, avidement lus et commentés, s'ajoutaient à Kant pour combattre en nous le bon sens national et les traditions de méthode et de mesure héritées de nos pères. Notre crise d'encéphalite — comme a dit Renan — nous détachait de toute croyance, et les comédies patriotiques de Burdeau ne compensaient pas ces démolitions. Le temps n'a point affaibli chez moi le souvenir douloureux de cette effraction de mon esprit par les insanités germaniques. Elles ont pesé sur mes jugements, impérieusement jusqu'à l'affaire Dreyfus, bien qu'à maintes reprises j'aie été tenté de les secouer avec violence. Mais elles reprenaient rapidement leur pouvoir. La formation médicale, qui est en somme très grossière, n'arriva point à les dissiper. Au contraire, en m'y abandonnant, je croyais réagir contre le matérialisme scientifique, dont elles sont précisément l'adjuvant. Je l'écris avec certitude : le kantisme est un poison pour l'intelligence française. Il l'engourdit et il la paralyse. Tout père de chez nous, soucieux de transmettre le flambeau de sa race, devra en préserver ses fils. Il ne leur laissera pas ignorer, mais il leur montrera son venin.

Je crois aux formations successives. Jusqu'à dix ans, l'enfant est un petit sage, un judicieux bonhomme, et ceux qui se sont élevés contre la première communion à sept ans ont prouvé qu'ils ignoraient tout du jeune être pur et lucide, prêt au divin, que cet âge a formé. De dix à dix-sept ans, ou un peu plus tard suivant le cas, l'adolescent est un sexuel. Ce mot dit tout et indique de quel côté sont les pièges les plus graves qui menacent l'existence, risquent de la gâcher à jamais. Ce laps est celui des images troubles, renforcées par la volupté soudaine, quelquefois indéracinables. Interrogez les débauchés et les pervertis. Ils vous confieront toujours que leur vice remonte à un songe malsain, poursuivi pendant l'adolescence, à une mauvaise rencontre, à une influence de cette époque réellement climatérique. De dix-huit à vingt ans, c'est le goût de la spécu-

lation, de l'abstraction qui prédomine, comme si le cerveau, avant d'engranger les faits solides de l'expérience, éprouvait le besoin de se mesurer lui-même, de connaître son fonctionnement et ses limites. Une idée fausse, une doctrine paradoxale, à ce moment-là, sont aussi obsédantes et dangereuses qu'une vision obscène pendant le stade antérieur. Gare au prix de dissertation philosophique, sous les programmes de l'État républicain !

A Louis-le-Grand, sous Burdeau, un de mes camarades, garçon de bonne famille, sans aucune tare, fort intelligent, me déclara un soir qu'il avait l'intention de se tuer « parce que le monde était mauvais en soi ». Un secret instinct m'avertit d'aller confier cette histoire — qui n'était peut-être pas même encore un projet — non à notre professeur, mais au proviseur. Le regard de Gidel, pendant mon récit, était singulier, ému et perplexe. Il fit venir le désespéré, le sermonna, le frictionna, l'envoya quelques jours dans sa famille. Au retour, il était guéri. Ce cas montre à quel point un jeune homme peut prendre les systèmes au sérieux et combien il importe de le rattacher à quelque chose de ferme et de solide, au milieu de leur éboulement.

Quelque temps après ma sortie de philosophie, comme nous prenions le train pour les eaux de Lamalou, mon père et moi, à la gare de Lyon, Burdeau apparut soudain sur le quai. Il commençait à être grande vedette, et le digne M. Regnoul, inspecteur de la gare, lequel pendant vingt ans fit croire aimablement à chacun des voyageurs du rapide du soir qu'il jouissait d'un traitement de faveur, le digne Regnoul lui tirait de grands coups de son grand chapeau haut-de-forme. Mon ex-professeur vint à moi : « Vous êtes à l'École de Médecine, à ce qu'on me dit ?

— Oui, monsieur.

— Cela vous intéresse ?

— Énormément.

— Dépêchez-vous alors de préparer l'internat. Puis je vous distrairai de vos études un an ou deux, pour vous initier près de moi à la politique. Nous avons besoin de travailleurs. Qu'en pensez-vous, mon cher maître ? »

Alphonse Daudet indiqua, en quelques mots aimables, qu'il me laissait libre de choisir la voie qui m'attirerait le plus. Après

s'être assuré que M. Regnoul lui avait retenu une place de coin, Burdeau insista : « La politique, c'est le grand art, *ars magna*, songez-y. Je ne vous ferais pas cette proposition, si je ne me sentais le pied solide. Mes amis et moi sommes maintenant sûrs d'occuper le pouvoir, avec des alternatives, pendant une longue durée. Réfléchissez-y. Vous me répondrez en octobre. »

Je ne le revis plus. L'apparition et le succès de *la France juive* le mirent hors de lui, et la publicité donnée alors à l'amitié de mon père et de Drumont dut lui rendre moins sympathique le nom de Daudet. Or Drumont, dès cette époque, était certainement renseigné sur Burdeau. Mais philosophe, et indulgent aux erreurs d'autrui, il n'avait jamais cherché à m'enlever mes illusions quant à un homme qui m'était cher.

Burdeau en somme inaugurait un genre qui s'est perfectionné depuis : celui du professeur à visées politiques, pour qui la chaire n'est qu'un passage et l'enseignement un poste d'attente. Par là il se distinguait tout à fait de mes autres professeurs de Charlemagne et de Louis-le-Grand, des Laguesse, des Devin, des Rouzé, des Maynal, des Boudhors, des Salomon, des Jacob, uniquement absorbés par leur noble métier, la formation des jeunes esprits. Quels hommes admirables ! Professeur de quatrième B à Louis-le-Grand, vieux et déjà infirme, le papa Maynal, revêtu de sa toge dès six heures du matin en hiver, faisait, à la lueur d'une bougie, répéter le concours de récitation à ses élèves. Latiniste de premier ordre, Boudhors a formé quinze générations d'écoliers, leur a ouvert les humanités et la haute culture. Les Hatzfeld, les Durand, les Jacob, les Merlet ont laissé un souvenir impérissable à tous ceux qui ont profité de leurs hautes leçons. S'il eût été plus sage et moins ambitieux, le fils du canut lyonnais aurait laissé une mémoire aussi respectée, loin des souillures et des outrages du parlementarisme. Car, pour l'intelligence et la puissance du travail, il était certes à mille coudées au-dessus d'un Goblet, d'un Lockroy ou d'un Freycinet. Je pense que la rencontre du financier Donon joua dans sa destinée un rôle funeste, celui du tentateur. La fréquentation des grands juifs l'acheva. Il n'y a pas que dans le second Faust que le démon aveugle ceux qui lui demandent la clé des richesses.

La maladie et la mort de Gambetta avaient laissé la popula-

tion parisienne indifférente. On s'était seulement intéressé au drame intime et obscur qui avait, par un coup de feu, déterminé l'inflammation intestinale de ce pléthorique. Quelqu'un de son entourage, qui m'a conté la scène maintes fois, étant allé lui rendre visite au Palais-Bourbon, le trouva sur sa chaise percée, abandonné et gémissant : « Je ne peux plus faire mes besoins... Tout le monde me laisse seul... C'est épouvantable. » Sa haute situation causa sa perte. Lannelongue eût opéré un malade moins illustre, moins précieux. Comme il s'agissait de Gambetta, il hésita, s'abstint, et laissa faire la méchante nature. Quand on parlait au professeur Charcot de ce trépas soudain, il soupirait et murmurait : « Ils ont admirablement soigné ..... sa blessure ». Cela signifiait que, dans sa pensée, on avait peut-être légèrement négligé l'état général. Ce ne fut un mystère pour personne qu'au cours d'une violente discussion avec sa maîtresse, M^me^ Léonie Léon, qui le menaçait de se tuer, le dictateur, — comme disait Rochefort, — avait arraché le revolver des mains de la furie, et que la balle était partie, traversant l'abdomen et provoquant l'entéro-typhlite, affirmaient les uns, effleurant seulement la peau, selon les autres. D'où repos forcé et obstruction. Les lieutenants, Étienne en tête, se partagèrent les dépouilles ; Coquelin aîné pleura de vraies larmes, mon camarade Jean Coquelin aussi. Un crêpe flotta sur le Palais-Bourbon. Mais il n'y eut aucun désespoir, ni aucun regret populaire. Quelques mois auparavant, à Belleville, la démocratie avait signifié à son gros fantoche borgne qu'elle portait ailleurs ses nippes et sa confiance. Cependant personne, à l'époque, — sauf peut-être M^me^ Adam, — ne connaissait le fond du sac et cette comédie de la Revanche, la main dans la main de Bismarck, sur laquelle, grâce à Bainville et à de Roux, nous avons aujourd'hui des textes précis et des témoignages indiscutables.

Pour Hugo, ce fut autre chose. Il était vieux, il était aïeul, il était poète, et il avait été exilé. Aux premières nouvelles de sa congestion pulmonaire, la foule se pressa avenue d'Eylau. On voyait sortir le docteur juif Germain Sée très grave, son énorme tête tassée entre ses épaules, Lockroy sautillant, et tous les menus chefs de cabinet que les ministres envoyaient aux nouvelles. La République perdait son grand-père. Mais il y avait cette circonstance noble et touchante : la douleur vraie des

petits-enfants, qui aimaient passionnément leur « papapa », comme ils l'appelaient, et le pleuraient ouvertement, sans aucun souci de protocole, ni de vanité. Il leur représentait, outre la gloire, les gâteries et attentions émouvantes de chaque jour, une simplicité de cœur sur laquelle devrait prendre modèle un nain à cinq centièmes comme Rostand. Hugo fut en apprêt et apparat pour l'histoire ; il ne le fut pas pour les siens. Il n'appliqua pas à son foyer le ton épique, si agaçant, de ses préfaces et manifestes.

J'ai vu de près cette fin illustre, car pendant toute une semaine je suis demeuré aux côtés de Georges Hugo ; la haute et précoce distinction naturelle de mon ami avait horreur de l'intrusion officielle et politique dans son amer chagrin. Il le témoignait hautement. Ce jeune homme beau et fier, vers qui se tournaient alors tous les regards, évitait de sortir de chez lui, afin d'échapper à la curiosité des badauds.

Lockroy n'avait eu qu'une idée, qui a pesé sur toutes ses comédies : ménager son comité électoral du onzième arrondissement. Il recevait les délégations avec un air d'affliction comique, quand on savait ses sentiments vrais pour Hugo. Cette disparition était pour lui une délivrance. Je l'ai entendu faire « ouf ! » non pas une fois, mais vingt fois. C'est qu'aussi un patriarche de génie est un meuble encombrant dans une demeure, avec ses habitudes, ses habitués, et toute sa séquelle de quémandeurs. Néanmoins, il fallait jouer la simagrée du désespoir, en vue des urnes prochaines. Aussi Lockroy, qui se tordait de rire et de satisfaction cynique dans son petit cabinet de travail, son éternel cigare à la bouche, se changeait-il instantanément en fontaine Wallace, dès qu'arrivait un visiteur. Je le vois, ses gros yeux globuleux remplis d'eau à volonté, accompagnant à la chambre mortuaire ses camarades personnels, tel Jules Claretie, et tous les Freycinet et les Floquet de l'époque, puis croisant ses bras maigres sur son ventre creux, et secouant sa bobine déjà blanche, comme un qui a perdu la raison d'exister. Ses compères lui serraient les deux mains avec des mines non moins désolées, et lui répétaient avec insistance : « Vous tomberez malade. Sortez un peu, allez à l'air, ménagez-vous. » Mais lui faisait « non, non » de la tête, levait les yeux au ciel, prenait à témoins ses secrétaires, Gustave Ollendorff, juif blond frisé, et Payelle, modèle

des fonctionnaires, alors tout neuf, de l'océan de maux qui l'accablait.

Entre temps, il avait refusé insolemment, — toujours à l'intention des anticléricaux du onzième, — la visite du cardinal archevêque de Paris, et il préparait l'apothéose laïque, qui devait dégénérer en mascarade, de l'exposition du corps sous l'Arc-de-Triomphe. L'exploitation politique des cadavres est une tradition républicaine.

Émile Zola, désireux de mêler son nom à tout ce bruit autour d'une couche funèbre, écrivit à Georges Hugo une lettre d'une rare outrecuidance, où sonnait son « moi » comme une fanfare : « *Vous saurez peut-être un jour, monsieur, que, même devant votre grand-père, j'ai réclamé les droits de la critique...* » Cela se terminait, bien entendu, par « ... *et l'absolu triomphe du génie littéraire.* » Traduction libre : « Hugo est mort enfin ; vive Zola ! » Hugo disait, au sujet de Zola : « Tant qu'il n'aura pas dépeint complètement un pot de chambre plein, il n'aura rien fait. » Ce vœu devait être comblé. La série des Rougon-Macquart renferme plusieurs de ces choses vues.

Les poètes, Mendès en tête, manifestèrent l'intention de veiller leur maître à tous. J'étais là. Outre ce juif exalté, Paul Arène, Jean Aicard, Émile Blémont et quelques autres s'installèrent sur des chaises ou dans des fauteuils, autour du lit où reposait pour toujours le grand trouveur d'images et de rythmes. Pendant une heure environ, ces disciples demeurèrent prostrés et muets. Dès l'heure suivante, ils commençaient à bavarder. En effet, quand on ne prie pas, quand on pense que tout est fini avec le souffle et le dernier battement du cœur, il est malaisé de se tourner les pouces en silence autour d'une telle aventure. La mort sans l'Église est sans grandeur. Elle a l'air un peu d'une formalité administrative, d'une opération d'arithmétique physiologique, d'une soustraction charnelle : un tel y était. Il n'y est plus. Ça fait moins un. A qui le tour ?... Mendès, à voix très basse mais très appliquée, — il avait déjà quelques absinthes ou vermouths dans le coffre, — se mit à débiter des anecdotes de sorcellerie : morts soudain réveillés et parlant, communications d'outre-tombe : « Ah ! mais voici, ah ! ah ! mon cher, qui est curieux... La même femme, dans la même robe blanche, quelques années après, apparut à Richard Wagner, tenant le même

portrait à la main... Villiers de l'Isle-Adam la vit aussi... N'est-ce pas, ah ! ah ! que cela est tout à fait prodigieux ?... » Émile Blémont tendait l'oreille en pleurant. Aicard, de plus en plus rongé et fatal, se regardait regardant Hugo et comparait.

A cet instant, introduit par Lockroy, qui avait repris son faciès funèbre et branlait le chef avec conviction, apparut Léopold Hugo. Avec son grand front et ses grands yeux, il ressemblait, en doux et en timide, à son « cher oncle » trente années plus tôt. Il tenait à la main un chevalet, une toile et une boîte à couleurs. Il annonça qu'il allait faire le portrait du défunt : « Malheureusement, messieurs, ajouta-t-il d'un air peiné, je manque de coquilles d'or. De sorte que je laisserai le laurier en blanc. » Il s'installa au pied du lit, où le visage de Hugo lui apparaissait de face, et se mit à le dessiner de profil, avec une application extraordinaire. En dépit ou mieux à cause de la circonstance, une hilarité folle s'empara de tous les assistants. On se mordait les lèvres, on se tordait les doigts, on se pinçait les jambes, on se prenait la tête dans les mains, comme au cours d'une rage de dents. Candide et placide comme la lune, Léopold poursuivait son travail. Il sortait de la toile quelque chose d'effarant, un Jules César ratatiné sans nul rapport avec le « bon oncle » ; Lockroy, les mains dans ses poches, contemplait ironiquement ce chef-d'œuvre insane. L'épreuve devenait trop forte pour les diaphragmes. Un à un, les poètes se levèrent et sortirent dans l'escalier, laissant l'artiste trop inspiré en tête à tête avec son modèle.

« Si nous allions prendre quelque chose, » proposa Mendès. Il ajouta mystérieusement : « Le café en face est resté ouvert, malgré l'heure tardive ; or je n'ai aperçu aucun consommateur, ni aucun garçon. Comme c'est étrange ! »

Ce prodige, omis par Virgile parmi ceux qui annoncent la mort des héros, séduisit aussitôt Paul Arène, noctambule et soifard convaincu. Les autres suivirent le mouvement. On gagna le café, qui n'existe plus, cette partie de l'avenue d'Eylau ayant été depuis couverte de luxueux hôtels. Alors chacun put donner libre cours à un rire trop longtemps contenu. Aicard et Mendès, s'esclaffant devant une glace, rectifiaient le désordre de leurs chevelures, ainsi que deux filles de maison publique, après le départ du client : « Ah ! ma chère, ce qu'on a pu rigoler ! »

Le patron, se frottant les yeux, apporta des consommations. Vers l'aube, une mouche étant entrée, attirée par les verres et les bouteilles, Mendès, de plus en plus émerveillé, prétendit que c'était une abeille, très probablement l'âme de Hugo, qui revenait au milieu de ses fils spirituels. Il était sinistrement, déplorablement saoul, livide et fétide, mais s'obstinait à déclamer des lambeaux des *Châtiments* et de *la Légende des siècles.*

Quand je lus, le surlendemain, dans les feuilles, le récit de cette nuit macabre devenue, sous la plume d'informateurs stylés, une sorte de libation platonicienne, je compris le rôle du mensonge imprimé à travers la société contemporaine.

Sur la place de l'Étoile, les deux nuits suivantes, la profanation devait être pire. Le catafalque reposait sous l'Arc, gardé par des municipaux à cheval et par des sergents de ville. L'intérieur d'un pilier avait été réservé à la famille. Lockroy, éliminant la parenté directe, notamment Georges Hugo, recevait, en habit et cravate blanche, les députés, sénateurs, conseillers municipaux et journalistes qui se bousculaient dans l'étroit escalier. Sa grande préoccupation était que Vacquerie et Meurice, au jour des funérailles et du transfert au Panthéon, ne figurassent point à part, à une place d'honneur. Il les eût voulu mêlés au reste du cortège, confondus dans la foule, car il leur portait une haine solide, dont j'ai su depuis les raisons. Il désirait surtout apparaître comme l'ordonnateur, le grand organisateur d'une cérémonie qui devait être, dans l'esprit des politiciens, le type des solennelles pompes laïques de l'avenir. On répétait : « Le peuple aime les fêtes. Il faut que la démocratie lui donne de belles fêtes. » Celle-ci, comme les autres, dégénéra en chienlit.

Je ne me rappelle plus quel était alors le préfet de police. Car je néglige volontairement, pour ces souvenirs, de consulter les documents de l'époque. Fatalement ils fausseraient les empreintes de ma mémoire. Toujours est-il que ce préfet, déconcerté sans doute par la nouveauté des circonstances, perdit la tête. Une consigne de mollesse permit aux apaches, qui s'étaient donné rendez-vous là, de mener impunément leur ignoble saturnale. Ils gobelottaient par groupes, avec leurs compagnes débraillées, à quelques pas du catafalque, sous l'œil bienveillant des gardiens de la paix. Une lie de salons, de cercles, et de

cabarets de nuit s'était jointe à cette lie du ruisseau. Les messieurs et leurs dames voisinaient avec les poteaux et les gonzesses, leur passaient des bouteilles, chantaient avec eux des refrains obscènes, se disputaient, hoquetaient, s'embrassaient, vomissaient. La fraternité des grandes soirées révolutionnaires devait ressembler à cela. Les admirateurs de Hugo, écœurés, avaient abandonné la place à cette sarabande, qui fut une honte nationale.

Enfin ce fut le jour des funérailles. Il faisait un temps beau et tiède. Une première série de discours furent prononcés place de l'Étoile, avant la levée du corps. Charles Floquet, tête de basochien copiant à la fois Mirabeau et Robespierre, se carra prétentieusement dans la tribune improvisée. Son creux topo commençait par ces mots : « Sous cette voûte toute constellé..e ». L'imbécile faisait sonner les deux *e* de « constellée » comme au Conservatoire. Lockroy rappela, à cette occasion, la définition de Gambetta : « Floquet, un dindon qui a une plume de paon dans le derrière. » Le seul convenable fut Augier, très « grand bourgeois », de fière attitude, et lançant d'une voix formidable : « Ce n'est pas un (je ne sais plus quoi)... c'est un sacre ». Puis la musique de la garde républicaine attaqua la marche de Chopin, qui est la moins belle et la plus théâtrale de toutes les compositions symphoniques du même ordre. Lentement, derrière le corbillard des pauvres, qu'avait orgueilleusement revendiqué le poète millionnaire, l'immense défilé se mit en route. Georges Hugo, isolé, marchait en avant. Venaient ensuite pêle-mêle les amis de la famille et familiers de la maison, dont j'étais, les dignitaires du régime, ministres en exercice, poètes, écrivains, journalistes, etc... Les sociétés fermaient le cortège. Il y en avait de baroques, portant des bannières couvertes d'inscriptions grotesques, maçonniques surtout, représentant des groupes de libre-pensée de ville et de quartier. Hugo, suivant la formule grandiloquente de son testament spirituel, « refusait l'oraison de toutes les églises, mais demandait une prière à toutes les âmes ». Il eut notamment celle des *Beni-Bouffe toujours*, qui faisaient pour la première fois leur apparition et eurent un succès de gaieté considérable.

Non seulement la foule encombrait les trottoirs ; mais encore les fenêtres étaient garnies, sur tout le parcours, de plusieurs

rangs de spectateurs. Il y avait du monde jusque sur les toits. On se montrait les gens connus : Naquet, pareil à une araignée de water-closet, carabosse et chevelu, qui marchait de biais, suspendu au bras de son fidèle Lockroy ; Pelletan sans linge, ocreux et crasseux dans une redingote noire élimée ; Claretie portant le nez en berne, combien d'autres... La tourbe des parlementaires se distinguait par cet insigne qu'ils appellent plaisamment leur « baromètre » et par leurs écharpes. Les académiciens, quelques-uns en habit vert, excitaient une curiosité amusée, car on s'imagine volontiers dans le peuple qu'ils sont plus savants que les autres. Mais on les confondait aussi avec les professeurs de Faculté, brillants dans leurs robes jaunes, bleues, rouges, ainsi que des cacatoès. Je crois bien qu'Alphonse Daudet, qui suivait à son rang, eut ce jour-là une première vision de *l'Immortel.* Zola avait tenu à accompagner à sa dernière demeure le chef du romantisme, puisqu'il était, lui, le chef du naturalisme, et il quêtait parmi les groupes des compliments sur sa lettre à Georges Hugo : « V'ai cru que ve devais faire cela... Hein, mon ami, hein, n'est-ce pas que j'ai eu raison ? »

Au Panthéon, les discours recommencèrent, encore plus insignifiants qu'à l'Arc de Triomphe, quelques-uns tout à fait stupides. Puis au son du très médiocre *Hymne à Victor Hugo* de Saint-Saëns, qui a eu, heureusement pour lui, des inspirations meilleures, on déposa enfin, après tant de pérégrinations, la dépouille du poète en son dernier séjour : une crypte froide, où la gloire est représentée par un écho que fait admirer le gardien. C'est ici la chambre de débarras de l'immortalité républicaine et révolutionnaire. On y gèle, même en été, et la torche symbolique au bout d'une main, qui sort de la tombe de Rousseau, a l'air d'une macabre plaisanterie, comme si l'auteur des *Confessions* ne parvenait pas à donner du feu à l'auteur des *Misérables.*

La cérémonie était achevée. Il faisait grand'soif. Nous allâmes boire au café de la Rotonde, place de l'Observatoire, mon père, Zola, Goncourt, Céard et quelques autres. C'est là que l'historien des Rougon-Macquart, après un moment de silence, tint ce propos édifiant : « Me voilà soulagé d'un grand poids. Ce vieux me gênait depuis son anniversaire, là-bas, dans sa petite maison

au bout de son avenue. Maintenant il ne me gênera plus. Vous n'aviez pas cette sensation-là, vous, Daudet ? »

Alphonse Daudet, en souriant, répondit que non, qu'il n'avait pas cette sensation-là.

— Ah, f'est étrange... Comme f'est curieux, mon bon, les différences d'impressions!

---

## CHAPITRE IV

*Le dimanche matin et le jeudi soir chez Alphonse Daudet. — Le duel Delpit. — Champrosay. — L'apparition de* la France juive.

Le dimanche matin, Alphonse Daudet recevait ses confrères et les débutants qui venaient solliciter son encouragement et son appui. Il avait auprès de lui son fidèle ami et secrétaire Jules Ebner, avec lequel il s'était lié aux avant-postes, pendant le siège de Paris, et dont l'inaltérable dévouement fait partie de nos archives de famille. Ebner était une nature tranquille, lucide et droite, malaisée à entortiller dès qu'il s'agissait des intérêts de son patron. Avec cela, d'une extrême modestie et d'une égale bonté. Il ne se trompait guère dans ses sympathies et antipathies.

S'il me fallait citer tous les habitués du dimanche, un volume n'y suffirait pas. Je mentionnerai les principaux :

Abel Hermant était un des plus assidus. Il venait de publier son premier livre sur l'École normale, qui faisait un certain bruit. Il avait reçu, une fois pour toutes, de la nature, un physique qui n'a pas bougé depuis trente ans. Imaginez un petit automate lissé, verni, poli, aux traits ronds, aux yeux luisants, un petit sourire à demeure entre les longues moustaches blondes. Sa voix, précieuse et nasillarde, accentuait d'une façon comique la dernière syllabe des mots en *an* ou *en*. Il prononçait « étonnint », un « serpint », un « éléphint » et racontait, sans se presser, en « traînint » sur les finales, de longues histoires de professeurs, d'éditeurs, de directeurs de journaux, où il n'était question que de lui. J'ai vu, au cours de ma carrière, beaucoup de gens expliquer leurs caractères et leurs façons d'être, jamais avec « autint de complaisince » que ce diable de petit Hermant.

Il ne manquait ni de culture, ni d'un certain petit talent sec et propret, à la manière des auteurs secondaires du XVIII^e siècle, des demi-licencieux, des demi-pervers, entre Laclos et Restif ; mais il y avait une telle disproportion entre ses moyens et son moi qu'on avait, lui présent, envie de rire. La nature peut en s'amusant fabriquer de drôles de marionnettes. Je ne croirai jamais qu'Hermant est un terrestre. C'est un petit monsieur de la lune, tombé de là-haut par une nuit froide, avec des manuscrits plein ses poches, et qui accomplit les mouvements et démarches, fait les gestes, tient les propos que commande un mécanisme d'horlogerie invisible. Que de fois j'ai cherché sa clé dans son dos, dans ses regards gelés et avides, dans ses *Courpières* et ses *Coutras* venant après ses *Cruchod* et ses *Rambosson*, dans l'atmosphère inquiète et douloureuse que dégage sa petite personnalité ! Mystère ambulant, il va, vient, entre, note — quelquefois non sans réminiscin...ce — sort, renote, se raconte — non sans indulgin...ce, — raconte son voisin, son camarade, sa concierge, son propriétaire, son chien, son chat, en leur prêtant des aventures supposées et généralement scélérates ou voluptueuses, mais sans réalité. Il y a comme un écran interposé entre le monde et sa plume, qui voudrait tellement être cruelle et redoutée. Certains indigènes, habitant un sol malsain, trempent leurs flèches dans la terre afin de les empoisonner. Abel — nous l'appelions Bébel, par un diminutif amical, — trempe la sienne dans je ne sais quel produit, évidemment lunaire, qui la rend inoffensive, *sine ictu.* Des mondains, peints par lui en cambrioleurs incestueux, en revendeurs de bijoux volés, en tueurs de leurs propres enfants, etc... etc..., continuent à le recevoir, ne se doutant pas une seule minute des crimes affreux, des vices antiphysiques qu'il leur a prêtés, sans nulle méchanceté d'ailleurs, simplement parce qu'il faut bien écrire et publier des « romins ».

Un seul livre d'Hermant, à l'époque où je parle, a fait scandale. Il s'appelait *le Cavalier Miserey* et il était, avouons-le, fort ennuyeux. Mais il eut la chance de tomber entre les mains d'un colonel plein de candeur et peut-être aussi de miséricorde, qui le fit brûler dans la cour du quartier. Ainsi fut lancé notre Bébel, à qui Alphonse Daudet dit un jour devant moi, avec une intonation paternelle, mais inoubliable : « Mon cher Hermant,

quand donc me ferez-vous le plaisir de venir me voir sans avoir quelque chose à me demander ? » *Le Cavalier Miserey* dut à cet autodafé inespéré une vente que son auteur, en dépit de ses efforts, ne devait plus retrouver. J'ai connu un artificier qui murmurait avec mélancolie, devant sa boutique vide d'acheteurs : « Mes bombes n'éclatent pas. » Si Hermant, en un jour de franchise littéraire, nous donnait sa petite clé, peut-être la bombe enfin éclaterait-elle..... et encore je n'en suis pas sûr.

Hugues Le Roux, lui, était et doit être demeuré, au physique et au moral, un charmeur. Il a raconté lui-même, du vivant de mon père, avec infiniment de grâce, dans quelles circonstances émouvantes il avait rencontré Alphonse Daudet. Il possède un talent de journaliste remarquable et dont il n'a pas tiré peut-être le succès et la réputation qu'il méritait. Son défaut principal était dans une imagination verbale qui l'emportait et lui faisait construire, de toutes pièces, des histoires, d'ailleurs amusantes ou ingénieuses, auxquelles il prêtait ensuite une réalité. Il répétait volontiers : « Je suis un être compliqué. » Une dame de ma connaissance, d'infiniment d'esprit, affirme qu'on a tort de se croire « un melon bleu ». Le Roux se grisait de paroles, mais avec tant d'agrément et de bonne humeur qu'il était difficile de lui en vouloir, lorsqu'ensuite on constatait ses mirages. Après avoir maintes fois rêvé qu'il avait conquis l'Abyssinie, il a tout de même fini par faire le voyage. Je frémis en songeant aux étonnants aperçus d'histoire contemporaine et de société parisienne qu'il a dû laisser — et encore enrichis par l'interprète — dans la cervelle encapuchonnée du vieux trompe-la-mort Ménélick. Il était fait pour enchanter les longues soirées d'un grand vizir ou d'un pacha qui ne serait pas remonté aux sources, et auquel il aurait présenté comme son œuvre *les Mille et une nuits*, comme le fruit de son expérience toutes les découvertes scientifiques des cinquante dernières années, comme ses cousins, neveux, protégés et confidents tous les souverains d'Europe. Mais gare si ce vizir ou le pacha lui avait un jour demandé ses références ! Il y risquait sa tête, ce qui ne lui arrivera jamais, j'imagine, auprès de son directeur actuel, le puissant et débonnaire seigneur Bunau-Varilla.

Jules Lemaître venait de publier, à *la Revue Bleue* de Young et de Bigot, ses premiers articles de critique sur Renan et sur

Georges Ohnet, qui faisaient un tapage énorme. Toute la jeunesse lettrée saluait la renaissance d'un genre et d'une objectivité qui semblaient avoir disparu avec Sainte-Beuve, la pointe brillante d'une ironie souple comme une épée. Mon père était féru de Lemaître. Dès qu'il le voyait entrer, il l'accueillait par une exclamation amicale, un rire admiratif et leurs sens du comique s'accordaient autant que leurs sérieux. A Louis-le-Grand, où les vétérans de rhétorique et de philosophie étaient nombreux, le succès de cette première série des *Contemporains* dépassait tout. Professeurs, maîtres d'études, élèves les savaient par cœur. Ceux qui n'ont pas été dans l'Université à ce moment ne peuvent se rendre compte de la rapidité avec laquelle le feu flamba. C'est qu'aussi le monde des lettres, assourdi par le tapage obscène de Zola, et celui des théâtres, qu'accaparaient les mélos pseudo-historiques de Sardou et les paradoxes sentimentalo-mondains de Dumas fils, avaient grand besoin d'un classificateur, d'un ordonnateur, d'un remetteur au point. La voix claire et prenante de Lemaître rappelait ses compatriotes au bon sens. C'était une cloche de grande allure. Elle rallia les gens de goût, désemparés et submergés par une production médiocre.

Lemaître fréquentait et dirigeait Le Roux, aussi indulgent qu'Alphonse Daudet, à ses fables amusantes et touchantes. Chose étrange, Le Roux n'a pas déversé, ou si vous préférez, délivré ses remarquables aptitudes d'imaginatif dans le roman. L'homme devait rester en lui plus original que l'écrivain.

A cette époque remonte aussi ma longue camaraderie avec Maurice de Fleury, aujourd'hui académicien et médecin en renom. Il venait de Bordeaux, où il avait été élève du fameux Pitres, pour achever ses études à Paris. Doué d'une intelligence remarquable, d'une mémoire étonnante et sûre, il possédait les poèmes de Leconte de Lisle, de Baudelaire ou de Hugo aussi bien que les ouvrages de Charcot ou les articles du dictionnaire Dechambre. Il aimait furieusement la musique et la littérature et apportait à tout un délicieux entrain. Des carrières diverses et les circonstances nous ont séparés, mais chaque fois que je lis son nom ou son pseudonyme de Bianchon — car il était balzacien, je vous en réponds ! — au bas d'une chronique du *Figaro*, j'entends nos rires et le bruit de nos discussions, psychologiques, morales, philosophiques. Quel vacarme d'idées

nous menions alors, combien le monde nous semblait petit ! Paul Belon était plus sérieux, replié sur lui-même, mais le plus sûr des compagnons. Comme je passais mon baccalauréat ès sciences complet en même temps que mon ès lettres première partie, la veille de l'examen, Belon vint me trouver et me dit : « Rappelle-toi que les vapeurs de l'acide sulfurique sont rouges. C'est toujours la colle proposée à ceux que l'on soupçonne d'avoir étudié seulement dans les livres. » C'était mon cas. Devant la table fatale, Minos-Appell, Eaque-Velain et Rhadamante-Gœlzer sont assis : « Monsieur Daudet, de quelle couleur sont les vapeurs d'acide sulfurique ? — Rouges, monsieur. » Alors l'examinateur se penchant vers ses collègues : « Il les a vues..... » Eh bien ! non, je ne les avais pas vues, mais quelle reconnaissance à Paul Belon !

Il y a quelques mois, la fatalité des polémiques m'amena à échanger avec Paul Hervieu quatre balles de pistolet. Cela se passait au Parc-des-Princes, par une jolie matinée de juin. Tandis qu'on me tendait les armes, je me rappelais, et je suppose que Paul Hervieu se rappelait comme moi, nos premières rencontres auprès de la table de travail d'Alphonse Daudet. Il était un jeune homme distingué et charmant, un peu fermé — ce qui lui seyait — l'air volontaire, menant sa vie comme un bon cavalier sa monture. Il venait de publier chez Lemerre *les Yeux verts et les yeux bleus*, et ce conte étrange *l'Inconnu*. La sympathie qu'il dégageait n'était pas petite, car on le sentait loyal et ferme. Ni flagorneur, ni vaniteux, mais orgueilleux certes, et pas commode quand on l'agaçait. A la maison, il était un des préférés, un de ceux dont l'absence faisait toujours déconvenue. C'est pour moi un problème de comprendre comment le milieu juif, le monde officiel républicain qu'il fréquente, et certains de ses collègues académiques, dont il connaît la platitude, puisqu'il est incisif et fin comme un bistouri, ne lui soulèvent pas le cœur de dégoût. Je songeais à tout cela en le visant — car toucher d'abord est au pistolet la seule parade possible — et je me disais aussi qu'il m'eût été fort désagréable, moralement parlant, soit de le blesser, soit d'être blessé par lui.

La première pièce jouée d'Hervieu, ce furent *les Paroles restent*, un excellent sujet et un beau titre. Mon père, déjà malade, alla à mon bras lui serrer la main et lui réchauffer l'es-

poir dans les coulisses et, pendant toute la représentation, où Mme Brandès fut magnifique, il frémissait d'un contentement mêlé de crainte. La réussite d'Hervieu lui tenait au cœur. De tels sentiments me paraissent assez rares parmi les écrivains d'aujourd'hui. Puis le théâtre, à Paris, truqué, gâté, avili par les auteurs juifs, ou des farceurs comme Rostand et d'Annunzio, oscillant entre des fadaises épicées et des brutalités sexuelles, dévié par la demande étrangère et faussé par les trucs des marchands de billets, le théâtre en 1913 n'est plus du tout ce qu'il était il y a vingt ans. Le délitement démocratique, annoncé par Maurras dans son prophétique et génial ouvrage *l'Avenir de l'Intelligence,* a déjà amené de sinistres résultats quant à l'art dramatique français.

Très rapidement, son roman par lettres, *Peints par eux-mêmes,* mit Paul Hervieu hors de pair. On a assimilé cette correspondance analytique aux *Liaisons dangereuses.* Il y manque la perversité et aussi la profondeur du chef-d'œuvre psycho-physiologique de Laclos, mais ce n'en est pas moins, comme disait Alphonse Daudet, « un fameux bouquin ».

Je serai bref sur Marcel Prévost, qui venait de publier son *Scorpion* et qui était déjà ce qu'il n'a jamais cessé d'être : un marchand. Il cherchait, et il a toujours trouvé depuis, le genre de denrée romanesque qui convenait à la saison et au goût de l'acheteur. Il s'est formé ainsi une clientèle de gens qui ne s'y connaissent pas, abondante, fidèle, renouvelée même, mais incapable de lui assurer une situation littéraire. Après avoir travaillé dans l'immoral avec ses *Demi-Vierges,* il s'est mis dans le moral avec *les Vierges fortes,* comme il aurait quitté le rayon des soieries pour celui des lainages. Son aspect est conforme à ses lancements ; sa conversation nulle ; son amabilité n'a aucun goût. Il n'est même pas mauvais confrère ; il gouverne fort courtoisement son comptoir, avec des yeux cependant aigus et amers vers ceux qu'il soupçonne d'une médiocre estime pour sa fabrication. Cette ferveur officielle, qui m'étonne chez Hervieu, me semble, chez Prévost, non seulement naturelle, mais obligatoire. Elle fait partie de son avancement normal, comme la cravate de commandeur et le fauteuil à l'Académie. La présidence de la République lui irait aussi comme un gant. Après cela, il y a les funérailles aux frais de l'État et le

Panthéon. Ainsi obtient-on, de marche en marche, tous les résultats de néant.

Paul Bonnetain, disparu bien vite, victime du climat colonial et de l'opium, est surtout connu par le livre absurde, morne et d'un navrant « naturalisme » qui lui valut des poursuites judiciaires. Mais son mérite était supérieur à cette scandaleuse pétarade. C'était un grand et beau garçon, brun, solide, à type de sergent-major, dévoué, courageux et grimpant à l'assaut du succès et du journalisme avec de réelles qualités de cœur et d'esprit. Sa générosité était proverbiale. Dès qu'il avait gagné quatre sous, il offrait à dîner aux copains et les traitait magnifiquement. La recommandation de mon père et la sympathie d'Antonin Périvier lui valurent, à un moment donné, le poste envié de secrétaire de la rédaction du supplément du *Figaro*. Il s'y fit une moyenne de dix ennemis pour un ami, ce qui est une jolie proportion. Il adorait la littérature et la prenait fort au sérieux. Aujourd'hui où les questions essentielles sont dénudées, où tout aboutit à la politique, où l'on se bat pour la survivance du pays et du langage, et non plus seulement pour des couleurs de mots, ou des conjonctions répétées, ou des conceptions poétiques ou prosaïques, ces querelles d'antan semblent petites et les injures qu'on échangeait alors bien anodines.

C'est ainsi que, pour deux lignes désagréables dans un article bête et mou, mon père envoya ses témoins à Albert Delpit. Je me rappelle les moindres détails des pourparlers que j'écoutais comme un indien, à travers la porte, les objections de Gouvet, vieil ami de la maison, lequel estimait qu'il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. Je pensais : « Comme il a raison. » Mais Alphonse Daudet insistait, déclarait qu'après Delpit ce serait un autre et qu'il était indispensable d'en découdre. Bien entendu, on avait raconté à ma mère que tout était arrangé, ce qui est la façon, en cas de blessure sérieuse, d'augmenter beaucoup, par le désarroi, les chances de complications consécutives. J'étais censé tout ignorer. La rencontre avait eu lieu tard, par un jour d'été. Quel commencement de dîner, jusqu'au coup de sonnette libérateur, jusqu'à la vue de mon père sain et sauf nous annonçant que « l'autre » était légèrement blessé ! Je n'ai jamais lu une ligne d'Albert Delpit et il est bien probable que je quitterai cette terre dans la même bienfaisante ignorance.

Son nom n'en demeure pas moins lié à une des plus vives douleurs de ma jeunesse.

J'ai toujours été assez farceur et même, quand les gens m'ennuyent, irrespectueux. Pourquoi avais-je surnommé Bisson, l'excellent vaudevilliste, et son inséparable Sylvane « les deux abrutis », je n'en sais plus rien. Toujours est-il que le surnom leur en demeura : « Papa, voilà tes abrutis. » Sylvane était remarquablement silencieux. Bisson bégayait. Ce devait être un optimiste, car il se lançait chaque fois dans la conversation, comme s'il était délivré de ce tic ennuyeux. A la première labiale — et ce n'est pas ce qui manque, en français ! — il devait reconnaître qu'il n'en était rien. Aussitôt il tombait dans la mélancolie et, de celle-ci, dans le mutisme. Lui et son compagnon restaient ainsi, de chaque côté de la cheminée, deux, trois heures de suite dans le cabinet paternel. Ils sont demeurés pour moi des meubles de famille et je suis toujours stupéfié que Bisson ait produit des pièces comiques. Tout, dans sa personne et son allure, présageait la déveine et le four. C'est un des très rares cas où j'ai vu l'apparence aussi mensongère que dans le conseil du fabuliste.

Paul Mariéton aussi bégayait, mais avec quel art ! Je rappelle qu'après Heredia il méritait le se... se... second prix. Alors dans l'éclat de sa jeunesse et de son enthousiasme, ce lyonnais épris de félibrige, saisi par la mort bien avant l'âge, était un des êtres les plus brillants, les plus spontanés, les plus imprévus, les plus pleins de choses que j'aie rencontrés. Il n'ignorait rien de la poésie provençale, des troubadours, des lyriques chevaleresques et platoniques de tous les pays et de tous les temps. Il était un obsédé de l'âme féminine, du charme féminin, de ce qui se dégage souvent d'exquis et de rêveur du regard d'une rouée comme de celui d'une nice. Le terme de « spiritualiste » a été horriblement galvaudé, appliqué à des dindons blêmes, en prose ou en vers, qui croient qu'une certaine chasteté verbale remplace le talent, et suppriment les corps par convenance mondaine ou en vue d'une récompense académique. Mais le spiritualisme de notre cher Pauloun était bien foncier, bien sincère. Il imaginait la vertu là où elle n'a guère l'habitude de se nicher ; il créait de toutes pièces des vierges inaccessibles ; il apportait avec lui la neige et le sommet ; il se forgeait des mis-

sions morales illusoires. Or chacune de ses aventureuses Dulcinées devenait pour lui un prétexte à poèmes charmants, à déclarations émouvantes, à une mélancolie cadencée. Il avait fait de la non-possession une sorte de règle de l'amour et il développait ce thème inactuel devant les auditoires les moins aptes à le comprendre, jusque dans les brasseries du Quartier latin et dans les cabarets de Montmartre. D'où étonnement, puis joie, puis bâillement des jeunes tigresses auxquelles il servait, parmi cent madrigaux, cette pâle nourriture, ce blanc-manger.

Il avait une façon bien à lui de remiser les imbéciles et les raseurs, les gens à aparté et à embrasures de portes ou de fenêtres, qui font les importants dans les salons.

— E... excu... cusez-moi, cher ami. Ma ca... calvitie prend un rhume.

En effet, chauve de bonne heure, il promenait avec un effroi simulé sa main dodue sur son crâne luisant. Ou encore il désignait le fâcheux d'un doigt sévère et lui récitait cet exemple de grammaire allemande : « Le bœuf, der Ochs ; la vache, die Kuhe ; ferme la porte, die Thüre zu. » Parfois il s'écartait d'un pas et s'écriait, montrant son interlocuteur ahuri : « Regardez-le... en train de se transformer en p... pomme de terre à la bé... béchamel... », puis, feignant tout aussitôt de s'étonner de son propre bégaiement : « Qu'est-ce qui... qui... fait ça ? C'est moi ? » Quand ses victimes se piquaient ou se fâchaient, la scène devenait d'un comique inénarrable. Pauloun pivotait deux ou trois fois sur ses talons et déclarait, avec l'accent lyonnais des mères qui mouchent leurs gosses : « Oh ! le petit belin, le voilà qui va se mécontentasser ! » Le dictionnaire d'argot de Lyon par Clair Tisseur, les farces du célèbre Gnafron n'avaient pas de secret pour lui. Peu lui importait que sa victime fût anglaise, allemande, norvégienne ou américaine, un personnage considérable, un académicien, un duc, eût ou non la moindre notion des blagues ou coq-à-l'âne qu'il lui décochait... Au contraire, le vrai mérite, le talent modeste étaient vantés et célébrés infatigablement par lui, même s'il s'agissait d'auteurs fort éloignés de son esthétique. Il possédait en musique, en peinture, en bibelots, en poésie, ce don merveilleux du goût, qui complétait chez lui une science très sûre, une vaste érudition.

Au temps dont je parle, Mariéton publiait une *Revue félibréenne,* dont la collection sera un jour précieuse et est déjà rare. Seulement, comme il était fort répandu et s'éparpillait en de multiples besognes, l'apparition de ce périodique était variable. Les abonnés demeuraient quelquefois trois mois sans recevoir leur numéro mensuel. Quand ils se plaignaient, Mr le Directeur leur répondait : « Vous n'avez qu'à re.....relire trois fois ce nu... numéro-ci. » Il concluait avec hauteur : « La Revue fé...libréenne n'est pas celle de...de des Deux Mondes... Je ne m'appelle pas Bu... Buloz. »

A chaque instant, par jeu sublime, il citait un éclair de Dante, une strophe de Pétrarque, un vers de Virgile, de Pétrone, de Shakespeare, de Racine, sans aucune affectation, comme un simple prolongement de la causerie. Il faisait aussi le geste de l'attraper au vol, ainsi qu'un papillon, et de l'offrir à sa voisine. La Renaissance était son époque de prédilection et il avait l'air d'être un exilé de ce siècle fastueux, héroïque et railleur. Son attachement à Mistral et au mistralisme était comparable à une fièvre lucide qui ne le quittait pas ; le régionalisme, la décentralisation avaient en lui un ardent champion. Mais vers 1889, les Parisiens, quand on leur parlait de ces choses, ouvraient de grands yeux et accordaient tout de suite tout ce que l'on voulait, afin d'éviter là-dessus les explications. J'ai dit que c'était l'ère de l'aveuglement politique.

Plusieurs des habitués du dimanche matin se retrouvaient chez Alphonse Daudet le jeudi soir, soit à Paris, soit à Champrosay.

A Paris, nous avons habité successivement 24, rue Pavée au Marais, 18, place des Vosges, 3, avenue de l'Observatoire, et 41, rue de l'Université, où mon père est mort le 16 décembre 1897.

A Champrosay, — station de Ris-Orangis, — nous avons habité d'abord à l'extrémité du village, du côté de Corbeil, le pavillon avec atelier d'Eugène Delacroix, puis la grande maison blanche qui se dresse encore aujourd'hui en haut de la côte, finalement une vaste villa contiguë à l'église et descendant, par des étages de pelouses et de prairies, jusqu'à la Seine. Il est bien peu d'écrivains ou d'artistes ou de journalistes, ayant atteint ou dépassé la quarantaine, qui ne soient venus au moins une

fois à Champrosay. Aussi me garderai-je de tenter une énumération complète. Il me suffit de fermer les yeux pour voir, sur l'écran du souvenir, passer quelques visages familiers, qui ne m'étaient pas tous également chers.

En première ligne, le vieux et bon Nadar, — presque inconnu sous son véritable nom de Tournachon, — notre voisin de l'Ermitage, en pleine forêt de Sénart. Qui nous aurait dit que ce bois paisible, où l'on allait goûter en famille et déjeuner sur l'herbe, redeviendrait un repaire de bandits comme au temps du Courrier de Lyon ! L'Ermitage lui-même consistait en un semblant de ruine recouverte par un cabaret et un peu plus loin, par le vaste chalet de Nadar, de sa femme et de sa smalah, invités, bohêmes, serviteurs et parasites des deux sexes, ânes, chevaux, oiseaux, chiens et chats. Imberbe et moustachu, habituellement vêtu d'une vareuse rouge, roux de cheveux, puis roux mêlé de blanc, puis entièrement blanc, haut et solide, puis voûté légèrement, d'une gaieté perpétuelle, babillarde et communicative, le chroniqueur-ascensionniste-photographe était un de ces robustes témoins de trois générations qui deviennent de plus en plus rares. Il avait beaucoup usé et abusé de la vie, rendu sa noble compagne bien malheureuse, et il en avait un satané remords, et il ne perdait pas une occasion de se frapper la poitrine à ce sujet, sans cesser pour cela de suivre une fantaisie qui avait été débridée, et qui demeurait vagabonde.

Lui aussi, tel Bergerat, avec plus de bonhomie et de verve, déformait les noms à plaisir. Mon père était son vieux Dauduche. J'étais le petit Dauduchon. Il disait affectueusement « mon Goncourt, mon Flaubert, mon Baudelaire », et pour exprimer son admiration vis-à-vis d'un homme du passé, de son passé : « Ah ! c'était quelque chose de gentil et de bien ! » Les histoires qu'il racontait étaient toujours courtes et significatives. Il ne rabâchait pas. Quand il m'emmenait en forêt à la recherche des champignons, notamment des cèpes ou bolets, il était intarissable sur ses camarades de jadis, hommes et femmes, et nettoyant ses trouvailles d'un raclement rapide de son couteau de poche, il soupirait : « Quelle merveille, ce pauvre Flourens !... Si tu avais connu cette crème de Gautier... Tiens, vois-tu, Dauduchon, celui-là est vénéneux en diable. Il ne faudrait le faire manger ni à un chien, ni même à un conservateur. »

Car, étant de tempérament combatif, il avait horreur des conservateurs de l'Assemblée Nationale, dont il multipliait cependant les binettes à favoris et à crânes lisses, à perruques, ou à chevelures bien peignées, dans ses célèbres ateliers. Il possédait des passions politiques très vives et il affichait un anticléricalisme démodé, au sujet duquel on le plaisantait ferme. Son type de prédilection était Clemenceau. Vers la fin de sa vie, alors qu'il vivait en ermite dans le quartier des Champs-Élysées auprès de sa femme impotente, soignée par lui avec un admirable dévouement, il m'adressait de petits billets : « On me dit que tu es devenu méchant. Moi je ne lis pas tes articles, parce que tu dis du mal de Clemenceau, qui est bon. » Il eût été bien vain d'essayer de lui expliquer que le Clemenceau de la politique n'était pas du tout le même que son charitable et sarcastique visiteur. Puis comment lui faire grief de sa fidélité à ses convictions et à ses amitiés ?

Très respectueux de la jeunesse, Nadar ne commença à me parler des « petites dames », comme il disait, que lorsque je fus un carabin. Pendant nos courses à travers les taillis des Uzelles ou devant le vermouth gommé de l'Ermitage, il m'expliquait : 1° que c'était la chose la plus importante de l'existence, que le reste était fumée ; 2° qu'un homme marié, comme lui, à une femme angélique et dévouée, est le dernier des misérables de la tromper avec des coquines : « Ton papa t'expliquera ça encore mieux que moi, mon Dauduchon. Rappelle-toi, quand tu auras mon âge, qu'il ne faut pas imiter le bonhomme Nadar. » Cinq minutes après, il tirait de sa poche un paquet de lettres, les dépliait avec des mains tremblantes : « Voilà ce qu'*elle* m'écrit... des pages et des pages... *Elle* n'a que 25 ans... Hein, quel vieux fou !... »

— Mais non tu n'es pas fou, — il voulait à tout prix être tutoyé par moi, malgré la différence d'âge, — seulement tu n'as pas l'esprit scientifique. » Je confondais alors l'esprit scientifique et la sagesse, et il me semblait que la lecture de Claude Bernard mettait à l'abri de toutes les sottises. Lui riait de bon cœur : « J'ai connu un tel, — ici un nom de savant connu — quelle merveille !... Si tu crois qu'il ne faisait pas ses fredaines. Les médecins, les sculpteurs, les photographes et les doucheurs, il n'y a pas plus débauché. N'empêche que tu as raison,

et qu'avec les cheveux blancs, il faut se ranger, sous peine de n'être plus qu'un dégoûtant. »

Il y a beaucoup de Nadar dans le Caoudal de *Sapho*.

Une dizaine d'années avant sa fin, l'excellent homme s'imagina qu'il précéderait sa femme au tombeau, et que celle-ci serait abandonnée. Cette crainte le dévorait. D'où une série d'instructions touchantes, couchées par écrit sur une grande feuille de papier, dont il me donnait solennellement lecture. Il m'apparut qu'il se grossissait les difficultés de la vie, lesquelles ne s'arrangent pas toujours, en dépit de Capus, mais se tassent assez souvent. La faulx du Temps émousse les pointes des querelles et les dépassants aigus des caractères. Le dernier souvenir que j'aie reçu de mon vieil ami, ce fut, en janvier 1907, une photographie de son « Panthéon Nadar », où défile, en plusieurs anneaux, le long serpent de ses modèles, illustres ou notoires, grosses têtes sur des petits corps, en marche vers l'immortalité. Il n'est rien de plus mélancolique. Quand je la regarde, j'entends la voix brûlée et ardente du chercheur de champignons, je distingue sa figure large et pâle, aux rides profondes, les plis de son cou sur sa chemise molle, ses doigts frémissants et tachetés de roux, qui tripotent des billets amoureux.

Les repas du jeudi soir à Champrosay avaient une liberté, une cordialité plus ouverte et plus expansive que ceux de Paris. D'abord on ne connaissait jamais à l'avance le nombre des convives. Quelquefois ma mère, attendant une demi-douzaine d'hôtes, en voyait arriver une vingtaine. Ensuite des voisins comme Drumont, qui habitait Soisy, Larroumet qui habitait Villecresnes, Coppée, qui villégiaturait à Mandres, ou Frédéric Masson, logé chez M. Cottin, son beau-père, dans la maison proche de la nôtre, venaient grossir la foule des dîneurs. C'était fort amusant. Le maître de maison, laissant là sa page en train, surmontant ses douleurs coutumières, sa petite pipe à la main, une couverture sur les genoux par les soirs frais d'automne, accueillait chacun d'un mot affectueux, entrait dans les préoccupations de celui-ci, de celui-là, détournait les sujets dangereux. Coppée l'aidait de son mieux, debout et roulant une cigarette auprès de sa sœur, M^lle^ Annette, qui avait ses yeux malicieux et un peu de sa voix mordante, tempérée par

une bonté infinie. Jamais poète ne fut plus sincèrement et profondément citadin, plus indifférent aux choses de la campagne, aux horizons de prairies, de bois ou d'eau ; et l'on devinait, à travers ses roses de Mandres, sa nostalgie du Luxembourg et du café de Fleurus. Il jurait que jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait cru que les pommes de terre poussaient par petits segments durs et dorés, par « frites », et qu'il ne savait pas reconnaître une jeune asperge d'un plant de haricots. Il taquinait Drumont sur son amour de la nature, qu'il prétendait puisé dans les livres, alors qu'au contraire l'illustre polémiste a toujours adoré pour de bon les champs et la solitude.

— Voyons, Drrrumont, ne me racontez pas que vous connaissez les choses de la terre. Les Parisiens de notre temps arrivaient à leur majorité sans avoir vu d'herbe ailleurs que sur les talus des fortifs... Allons, oui, avouez-le, Drrrumont.

L'auteur de *Mon vieux Paris* riait de bon cœur, tapotant ses bottes brillantes du bout de sa cravache. Car alors il montait quotidiennement à cheval et venait chez nous, à travers Sénart, par le chemin des écoliers, ainsi qu'il l'a raconté poétiquement dans sa *Dernière bataille*. Il m'est arrivé, par la nuit tombante de le devancer sur la route de son retour à Soisy et de simuler contre lui une attaque nocturne au cri de « Vivent les juifs ». Mais chacun sait qu'il ne se déconcerte pas aisément et que la peur et lui ne sont pas nés le même jour.

Gustave Larroumet a aujourd'hui son médaillon encastré dans la paroi de la Comédie-Française, et cet honneur intriguera les générations à venir. Elles se demanderont qui était cet illustre citoyen et ce qu'il a fait pour la Maison de Molière. Il a été directeur des Beaux-Arts et critique médiocre, bon républicain, je veux dire solidement attaché au budget, et sans venin. Il possédait un fort accent des bords de la Garonne, riait en montrant toutes ses dents et ses gencives et assujettissait son lorgnon. Je ne me rappelle pas sans remords que j'ai été involontairement cause de la maladie qui l'emporta. Nous dînions gaiement dans la grande salle chez Foyot, par un soir de septembre, Paul Mariéton, deux actrices connues et moi-même, quand arriva notre Larroumet, aussitôt assis, empressé, galant et enfilant des « anédotes » en même temps que les coupes de champagne. Ensuite il voulut à toutes forces nous

rendre la politesse au bois de Boulogne, où il avala un verre de whisky pur, prétendant devant notre effroi « qu'il avait bien l'habitude ». Il l'avait si peu, le pauvre, qu'il prenait, au retour, sous la lune fraîche, l'obélisque pour un factionnaire, et la Chambre des Députés pour sa guérite. Arrivé chez lui quai Conti, il ne voulait plus sonner à sa porte, mais prétendait finir ses jours en notre compagnie, ce qui nous aurait bien gênés tous. Ce fut un soupir de soulagement quand il eut refermé l'huis, derrière lequel on entendit les tâtonnements de son pas incertain. Mais quelques jours après, on apprit qu'il s'était alité avec une mauvaise laryngite. A quoi tient la destinée ! Si Larroumet était resté chez lui ce soir-là, il continuerait peut-être à rédiger le feuilleton dramatique du *Temps*, ce qui ne ferait pas l'affaire de son distingué successeur Adolphe Brisson... « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court... » a dit Pascal.

Quant à Masson, il commençait seulement à publier ses premiers ouvrages napoléoniens. C'était la grande vogue de *Madame Sans-Gêne*, des *Mémoires* de Marbot, et il n'était pas encore question de l'Académie pour le gendre de M. Cottin, notre aimable voisin, ancien sous-secrétaire d'État du second Empire. Ex-secrétaire lui-même du gros, jovial et perfide Plonplon, ce démocrate anticlérical ami de Sainte-Beuve, l'ennemi sournois mais acharné des Tuileries, conseiller écouté du lamentable Victor Napoléon, héritier des nuées paternelles, intime de la princesse Mathilde, de Popelin et de tous les débris officiels de l'aventure qui se termina à Sedan, Frédéric Masson ne manquait déjà ni d'une certaine hargne savoureuse, ni d'énervement. C'était un bœuf de travail, aux joues roses, moustachu, aux cheveux à peine grisonnants, qui se promenait à grands pas, les mains dans ses poches, reniflant, pestant et contant des histoires presque toujours atroces ou scandaleuses. Car il a l'imagination tragique. On percevait des bribes violentes : « Imaginez que cet affreux Freycinet... Je lui dis : madame! vous êtes une drôlesse... le général était mort de colère, après avoir trahi non seulement la France, mais Sa Majesté l'Empereur et Roi. » Car Masson désigne toujours sa victime en trente tomes, feu Bonaparte, par ces mots « Sa Majesté l'Empereur et Roi », de même qu'il appelle volontiers

les royalistes « les royaux ». En ce temps-là on débrouillait mal son caractère ; on s'accordait à le trouver quinteux, mais original, et la besogne énorme à laquelle il s'était attelé n'avait pas encore pris ce caractère de graphomanie calomnieuse et surtout misogyne, qui a absorbé chez lui le scrupule historique. L'infortuné a vidé dans la biographie impériale, comme dans un déversoir indéfiniment extensible, ses rancunes, ses blessures, ses querelles, ses noirs soupçons, sa bile, sa salive, tous les âcres jus, toutes les ptomaïnes de sa personne irritable et surchauffée. Son œuvre est liée à sa digestion, et aux mouvements de ses humeurs. Il s'est servi du conquérant corse comme d'une massue pour assommer, sous des allusions rétrospectives, tous ses ennemis personnels et les transformations de l'éternelle Circé.

Cousin par alliance des Goncourt, Masson appelait Edmond de Goncourt « Monsieur Edmond ». Quand il sortait des considérations historiques et de sa napoléonomanie, c'était soit pour évoquer le masque, proconsulaire mais empâté, de son cher Plonplon, soit pour exposer des recettes culinaires, dont il a toujours été abondamment pourvu. On l'a défini assez justement : un anthropophage qui sait manger. Les membres de sa famille se repassent à leur lit de mort, avec leurs suprêmes recommandations, la recette d'un certain vinaigre, qui est paraît-il, une pure merveille.

Pour connaître à fond ce curieux personnage, il faut l'avoir vu chez lui, rue de la Baume, faisant les honneurs de son musée. Depuis trente ans, il collectionne tous les bibelots concernant le premier Empire et *Lui*, le petit caporal, le Tondu, sous les costumes les plus divers, depuis la redingote grise jusqu'au complet de toile de Sainte-Hélène. Depuis trente ans, avec un soin maniaque et qui lui a fait au front une demi-douzaine d'ornières parallèles, Frédéric Masson range, étiquette, époussette, déplace, recolle cinq ou six milliers de petites effigies du Premier Consul et de l'Empereur, en forme de tabatières, éventails, encriers, pinces à sucre, porte-plume, lorgnettes de théâtre et chenêts de cheminée. Malheur au domestique imprudent qui laisse choir un petit chapeau de bronze ou écorne un petit pan de la petite redingote historique! Il disparaît aussitôt dans un tourbillon d'imprécations. Chaque

fois qu'il reçoit un visiteur, autochtone saisi de respect ou étranger avide de connaissances, Masson l'empoigne solidement par le bras, au sortir de table, tout chaud encore du fameux vinaigre, et le traîne dans la vaste galerie où est disposée, sur des étagères *ad hoc*, et sous vitrines, la collection. Il ne fait pas grâce d'une seule pièce au malheureux tombé entre ses pattes. A quelques numéros plus rares est jointe une anecdote stéréotypée, que le maître de maison répète sans y changer un seul mot, tel le cicerone dans le musée. J'ai vu des vieillards, cependant bien intentionnés, demander grâce sur leurs jambes flageolantes. Des dames ont failli s'évanouir. Sans tenir compte de leur lassitude, l'implacable napoléonomane poursuivait ses démonstrations.

Au plein air, il est moins redoutable. Je n'ai jamais été à Asnières-sur-Oise, où Masson remplissait avec ponctualité les fonctions de maire napoléonien ; il y convoquait régulièrement Coppée, qui se montrait enchanté du vinaigre ; en revanche j'ai vu le monstre en liberté au restaurant du *Vieux Garçon*, à Morsang-sur-Seine, où la matelote n'était pas négligeable, où le gigot aux haricots était conçu et exécuté suivant les règles. Il n'y avait pas encore d'automobiles. On se rendait là en plusieurs voitures et souvent Drumont nous rejoignait à cheval. Les compagnons de Masson subissaient bien entendu Marmont, Marbot, Ney, Moreau, Pichegru, Malet, puis Persigny, Le Flô, Trochu, Morny et le reste ; mais la vue des coteaux de la Seine, délicieux surtout en automne, distrayait de ces impérialeries et l'on savait qu'au *Vieux Garçon* on ne servirait pas la soupe à l'aigle. Mon père possédait au plus haut point l'art de couper, « le cutting art », et de rendre à l'humain une conversation trop historique; Edmond de Goncourt, « Monsieur Edmond », tirait la causerie sur la littérature. De sorte que les choses s'arrangeaient. Enfin Masson n'était pas encore de l'Académie et ses manies n'étaient pas immortelles, ne calaient pas les pieds de son fauteuil. Je tremble en songeant à l'importance qu'elles doivent avoir prise maintenant, aux malheureux qui les subissent sans piper, en croyant que c'est ça la vie.

Au fond, en dépit de Sardou, de Masson, des mémoires, un grand voile d'ennui flotte sur le premier comme sur le second

Empire. La Révolution est intéressante. On ne se lasse pas de l'étudier. Napoléon premier, malgré toute sa gloire et ses malheurs, est poussiéreux, et Napoléon III, par son effroyable sottise, est irritant. Le flot de sang du premier charrie un flot de gaffes devenues évidentes, d'héroïsme inutile. C'est un gâchis rouge et or. Le second, c'est l'incapacité qui se croit philosophique, c'est la défaite en cinq leçons et le morcellement du territoire par axiomes et principes. La politique de la Convention avait une figure tragique et tendue, mais une figure. La politique impériale est néant, tantôt frénésie vaine, tantôt méconnaissance des hommes et de la physique des constitutions. La démonstration de cette vérité est faite, pour le premier Empire, par Masson, pour le second par Émile Ollivier. Ces deux types, le quinteux et le « moitrinaire », ont entre eux d'étranges ressemblances. Le premier modèle les chevauchées à travers l'Europe et les intrigues de la Malmaison ou des Tuileries sur le flux et le reflux de son pancréas. Le second confronte nos défaites à la forme de son nez ou à la coupe de ses cheveux. Il semble que Waterloo ait eu lieu pour fournir de la copie à Frédéric et Sedan pour en fournir à Émile. Nos désastres ont abouti à ces incontinents.

Dieu merci, à l'heure où j'écris, nous en avons fini avec la napoléonomanie. Il n'y a rien de plus morne et de plus laid, rien de plus incapable de relever les courages ou de susciter les dévouements. C'est affaire d'acteurs et de scribes échauffés.

La musique avait ses soirs à Champrosay. Léon Pillaut, auteur d'*Instruments et musiciens*, imagination poétique, rêveuse et charmante, puis Maurice Rollinat, puis Holmès y firent — comme disait ce pauvre Armand Gouzien — « vibrer le bois sonore ».

Maurice Rollinat était un mélange de rustique et de baudelairien. De beaux yeux ardents, de longs cheveux, une saine curiosité des choses de la campagne, une malsaine curiosité du morbide, qui finit, hélas ! par l'emporter, une gesticulation frénétique, une éloquence souvent admirable, un feu qui brûle son porteur, une mémoire de jeune dieu... ainsi apparaissait-il à ses contemporains, l'auteur des *Névroses* et de ces poèmes de la Creuse, où revient par endroits l'accent de La Fontaine. Il était impossible de ne pas l'aimer. Au piano il devenait irrésistible,

rejetant sa crinière en arrière, reniflant avec force, puis lançant d'une voix déchirante ses appels aux morts champêtres et montmartrois, à la buveuse d'absinthe, au convoi dans le brouillard, à la « tarentule du chaos », à « l'idiot vagabond qui charme les vipères », puis s'apaisant aux langueurs de la malabaraise... « on dirait un serpent qui danse, au bout d'un bâton ». Il était tout rythme et fièvre de sons mêlés aux mots. Et quel conteur! « Seul, je suis, seul dans ma petite maison. Aucun bruit dehors, sauf qu'il pleut. De mes trois chiens assis sur leurs derrières, pardon, mesdames, le premier, le plus près de la porte, a fait brrrrrrrrr; le second, devant la cheminée, a fait mrrrrrrr; le troisième, entre mes jambes, a fait grrrrrr... La lampe baisse... Il y a certainement un fantôme derrière l'huis. Mais entrera-t-il? Tout est là. » Rollinat accentuait le... *t-il*, jusqu'à vous donner la chair de poule. Il disait d'une pensée de Pascal... « Je la fourre dans ma valise et je m'en vais... le voyageur! » arpentant déjà le salon comme une route aux environs de Fresselines. Il excellait à capter les bruits mystérieux du vent sur la plaine ou sous la porte, le chant du hibou ou du grillon. Il reproduisait, d'un zig zag du doigt, la détente soudaine de la vipère. Il confessait, en termes inoubliables, le contemplatif qu'il était huit mois de l'année. Au milieu de ses fantaisies et démoneries, il était demeuré un être simple et bon, d'une cordialité juvénile, possédant le sens de la gaieté et même de la farce.

Il n'était pas sans analogie de caractère et même de singularité avec Pierre Loti, le plus séduisant et aussi le plus agaçant des humains, naïf et compliqué, tout en contradictions et en contrastes. Il est petit, ce qui le désole, sauvé de la laideur par deux yeux d'une eau magnifique, où passent des paysages, des rêves, des soupçons et des reproches. C'est le physique d'un grand absorbant, dont le frisson va jusqu'au génie, toujours en partance soit pour la Chine, soit pour l'Océanie, soit pour le songe intérieur, mais rempli d'enfantillages, d'inventions bébêtes et d'une susceptibilité de fourmi rouge. Les années paires, vous êtes aux yeux de Loti un brave et cher garçon, un camarade de tout repos. Les années impaires, et sans le vouloir, vous lui avez fait de la peine, et il boude, et il vous considère comme un méchant, un vilain, avec qui on ne jouera plus. Son

ignorance réelle des caractères et des tempéraments est égale à son ignorance, à moitié feinte, des ouvrages d'autrui et des circonstances. Généralement les hommes de son importance et de son rang intellectuel sont gainés dans l'existence, y ont leur place, leurs aises, leurs contacts. Lui ne tient pas dans sa gloire. Elle est tantôt trop grande, tantôt trop étroite pour ses dimensions et il y apparaît comme gêné. Il s'attache à des minuties, à des vétilles, il rumine des propos insignifiants, où il voit des manquements graves. Il est fidèle au souvenir de la façon la plus touchante, puis il vous prend en grippe tout à coup, pour un éternuement ou un sourire. Sa timidité frotte contre son orgueil jusqu'à produire des étincelles. Il aime le mystère rocambolesque, prend des noms supposés pour aller acheter un petit pain ou essayer un chapeau ; il a le sens du comique, de l'ironie, éclate de rire, se tait soudain, tombe dans une mélancolie profonde, s'embarque, disparaît, plonge, reparaît et se plaint de votre silence. La foule de ses personnages intérieurs est considérable. Je note un poète admirable non seulement du langage, mais de l'émanation du langage, de l'indicible, de l'aura, un nomade, moitié chevalier errant, moitié marin, et aussi, hélas ! une concierge, accueillant sur son locataire tous les racontars de la fruitière. Sa crédulité est aussi vaste que ses périples. Il prend Jean Aicard pour un écrivain, les Turcs pour des anges de douceur et de mansuétude ; et il expose son erreur d'une petite voix blanche, pressée, sans timbre, une voix de somnambule. Ce qui dort en lui est encore bien plus considérable et remarquable, à mon avis, que ce qui paraît éveillé, et je ne suis pas loin de le considérer comme la victime de quelque méchant magicien. Mais quel est le mot, quelle est l'épreuve qui le délivrera de son déguisement ?

J'ajoute que mes restrictions n'ont jamais été partagées autour de moi. Mon père chérissait Loti et quiconque plaisantait Loti se faisait aussitôt rembarrer cruellement. Chaque retour de Loti lui était une joie, chaque départ une tristesse. Il le traitait en frère cadet, auquel il communiquait son expérience. La lettre par laquelle Loti se présentait à l'Académie a été écrite sur un coin de la table d'Alphonse Daudet, qui n'en voulait pas pour lui-même, mais n'en dégoûtait pas les autres. A l'abri de cette affection, Loti était d'un parfait naturel et quelquefois d'un

enjouement délicieux. C'est un de ces hypersensitifs, chez qui le moindre trait fait fêlure et cassure, un verre rarissime que brise, à cent mètres de distance, une fausse note sur un violon.

Ceci me rappelle qu'il est musicien et capable de restituer un paysage avec un air, comme il le fait avec une odeur. La sensation est aussi vive et tenace chez lui que chez d'autres l'image ou l'idée. Mais la grande corde douloureuse tendue sous tous ses livres, du nostalgique *Mon Frère Yves* à la sublime entrelueur de *Fantôme d'Orient*, la dominante lyrique, c'est le thème de la disparition, de l'oubli, de la mort. Il n'en a jamais pris, il n'en prendra jamais son parti. Il est né écorché par le glissement des heures. Son sablier chante désespérément. Les humains peuvent se ranger, hommes et femmes, en deux catégories : ceux qui ont accepté en une fois de rencontrer le bonhomme le Temps, sa faulx sur l'épaule, dans le chemin creux, et ceux qui ne l'ont pas accepté. Pierre Loti appartient au dernier groupe. Il meurt, à chaque journée, du chagrin de vieillir.

Augusta Holmès, qui avait dû être si belle, venait à Champrosay, accompagnée de son vieux et fidèle ami Glaser, qui l'admirait respectueusement et l'appelait « la Déesse ». Elle chantait avec emportement, d'une voix profonde et déchirante, ses pathétiques compositions légendaires ou irlandaises. Elle chantait toutes baies ouvertes en été, sans souci d'érailler son « diamant »; et son style bien à elle, captivant, dominateur, donnait l'impression de la Sirène. *Eheu fuge sirenarum cantus, fuge littus avarum.* Ses expériences, ses désillusions, les amertumes et les ardeurs de son existence, passaient par son contralto dramatique, mêlées aux plaintes lointaines des noyés, aux sifflements de la tempête. Le démon de Bayreuth l'avait marquée de son empreinte, mais en lui laissant son originalité d'océanide, de fille véhémente de l'air et de l'eau. Quand elle se taisait, les ondes sonores mettaient quelques minutes à s'apaiser. Elle se retournait, souriant de ses traits réguliers, empâtés, implacables, et laissait sur le piano une main, belle encore, où brillait une pierre glauque. Alors on entendait un bruit bizarre, qui tenait du gloussement et du hennissement. Le papa Glaser manifestait ainsi son enthousiasme.

Voici, entre cent, un dîner de Champrosay, demeuré intact dans mon souvenir. Autour de la table : Émile Zola, en pleine

phase d'amaigrissement, et qui venait de découvrir à la fois la jeunesse, la grande passion morale et physique — il ne disait plus : *je suis un chafte,* — et la musique dans la personne de son sosie Alfred Bruneau ; Georges Rodenbach, visage très fin, pâle et mélancolique sous une broussaille de cheveux blonds, parole ardente, imagée, un peu nasillarde par moments ; le peintre américain Whistler, tête de diable sympathique, petite mèche blanche jetée comme une plume de cygne au milieu de cheveux demeurés noirs, voix de fausset à éclats soudains, du plus comique effet ; son beau-frère Whibley, critique aigu, anglais placide et railleur assez semblable à un quartier de fromage de chester, mais quel chester !... Edmond de Goncourt, agacé par la présence de Zola, qui lui rebroussait toutes ses houppes nerveuses ; M^me^ Dardoize, familière de la maison, personne lettrée, originale, spirituelle, d'un commerce très agréable, que ces messieurs taquinaient volontiers pour sa distraction légendaire ; Marcel Schwob, juif érudit, laid, gras, attirant, d'une culture encyclopédique, alors mon camarade et que le naturalisme et Zola — c'était avant l'affaire Dreyfus — irritaient et dégoûtaient vivement ; mes parents, mon frère Lucien Daudet, et moi-même.

Zola, désireux d'épater Whistler, qu'il rencontrait pour la première fois, commença d'exposer ses idées orchestrales et symphoniques, assez comparables aux fameuses pensées d'un emballeur. A l'entendre, Bruneau, saisissant la musique d'une main vigoureuse, allait l'arracher à la hideuse convention, « au ronron de Mozart et des autres », et faire d'elle « la grande traductrice de la vie en général, de l'amour et de la haine fondus dans le tumulte univerfel. » En vain Rodenbach, soutenu par Schwob et par moi, faisait-il observer au philosophe sommaire de Médan que la reproduction servile de la nature sonore serait quelque chose d'assez maussade et inférieur. Zola se montait, s'exaltait et finissait, presque par se fâcher. Nous autres, « la veunesse », habitués fanatiques des concerts Lamoureux et wagnériens éperdus, pouffions de rire dans nos serviettes à l'idée que Bruneau, à la silhouette famélique, allait dégoter le *Crépuscule des Dieux* avec *l'Attaque du moulin,* et *Tristan et Yseult* avec *le Rêve.* Whistler criait de sa voix aiguë, en montrant Zola hérissé : « Oui, oui, quand *il* monte en chemin de fer, *il* veut que ce Brouneau décrive son bagage avec un violon.

Oui, c'est cela ». Goncourt haussait les épaules. Après le dîner, Zola marmonnait entre ses dents, tout en s'ébouillantant avec sa tasse de thé qu'il lui fallait très fort et très chaud : « Ces Américains sont extraordinaires, mon ami... Celui-ci a quelque chose de fatanique... » De son côté, Whibley me déclarait confidentiellement : « Mossié Zola, pour dire toutes ces belles choses, devrait avoir le nez peint en noar, comme un mineur... Il nous a fait la classe du soar. » Rien de plus exact. Rodenbach exprimait la même pensée en ajoutant : « Il nous prend pour des gens en blouse. »

Ce soir-là, dans le train de retour, l'auteur de *Germinal* était tellement nerveux qu'il s'amusa à dévisser, en riant très fort, toutes les plaques du compartiment. Cette gaminerie signifiait sans doute qu'il nous considérait tous, nous les contempteurs de Bruneau, comme de pauvres gosses, et qu'il nous offrait des distractions à notre taille. En même temps, il jouait les « veunes ». Quel singulier et matois Italien, sous ses dehors de bon garçon !

Vers cette époque, une dizaine d'années avant l'affaire Dreyfus, le naturalisme se décollait ferme. Dans les premières pages de *Là-Bas,* Huysmans qui, de longue date, en avait assez de Médan et de ses soirées, rompit carrément les amarres avec le « ponton » et « son vocabulaire », cependant qu'Henri Céard, la tête la plus solide du groupe, tirait de son côté, et écrivait pour le théâtre et le roman, dans une formule indépendante, fort éloignée de celle du prétendu maître. Dans le même temps, paraissait au *Figaro* un manifeste antizoliste, connu dans l'histoire anecdotique littéraire sous le nom de « manifeste des cinq », et signé de cinq écrivains de la génération montante, qui se séparaient violemment de l'auteur des Rougon-Macquart, et dénonçaient la trivialité de son esthétique. A la suite de quoi, un illettré aux pieds de plomb, du nom d'Henri Bauer, — colosse qui avait l'air d'un portrait de Dumas père, dessiné par un sergent de ville, — et qui pontifiait à *l'Écho de Paris,* écrivit un article des plus comiques, pataud et courroucé, où il interpellait successivement mon père, Maupassant — « *est-ce toi, Guy ?* » — et quelques autres leur demandant lequel avait monté la tête aux cinq et provoqué ce mouvement de révolte. Il finissait, dans une phrase où il était question « d'écran japo-

nais », par désigner clairement Edmond de Goncourt, lequel n'aimait pas plus Zola que Zola ne l'aimait, mais était d'une admirable droiture, et incapable, certes, d'une manœuvre oblique. Quant à Maupassant, en proie à la plus tragique des luttes intérieures avec son tréponème et les prodromes de la paralysie générale, il se tenait déjà à l'écart de ces débats littéraires, et promenait sa neurasthénie sur l'eau, en compagnie de dames dangereuses.

Le touche-à-tout Robert de Bonnières mêla à cette querelle ses jappements de roquet à paletot. Son intimité avec Francis Magnard, puis avec Brunetière, lui donnait une certaine importance, lui ouvrait *le Figaro* et *la Revue des Deux Mondes*. C'était un grand garçon blond et voûté, aux mains de poitrinaire, cultivé, mais affligé d'une vive rétention littéraire. Il aboutissait, tous les cinq ans, avec une grande peine et d'âcres sueurs, à une plaquette en vers ou en prose. J'ai conservé le titre d'une d'elles, illisible : *Le Petit Margemont*. A travers cette débilité dans la création, il avait des prétentions au purisme et à la critique. Il vous prenait à part, et vous expliquait longuement, en clignant des paupières comme ceux que leur rein tracasse, ses projets pour l'année suivante, l'indignité de tel ou tel. On le supportait à cause de sa femme, qui était jolie, dans le type ophélien, à la façon d'une longue fleur coupée, parfumait de sa grâce ce raseur, et le suivit de près dans la tombe.

Contre Bonnières, aux côtés de Mirbeau, dont la verve changeante et guerrière était redoutée, Jean Lorrain prit la défense de Goncourt. J'ai toujours eu, pour ce pauvre diable, une horreur insurmontable, quasi physique, la clinique, à cette époque, étant beaucoup moins bien fixée sur son cas et les similaires qu'elle ne l'est maintenant. Lorrain avait une tête poupine et large à la fois de coiffeur vicieux, les cheveux partagés par une raie parfumée au patchouli, des yeux globuleux, ébahis et avides, de grosses lèvres qui jutaient, giclaient et coulaient pendant son discours. Son torse était bombé comme le bréchet de certains oiseaux charognards. Lui se nourrissait avidement de toutes les calomnies et immondices que colporte la manie ancillaire des salonnards, des filles rentées et des souteneurs chics. Qu'on imagine le clapotement d'un égout servant de

déversoir à un hôpital. Ce maniaque d'un genre spécial, participant à deux ou trois sexes, ne manquait pas de « patte » comme on disait alors, ni « d'écriture artiste ». Il avait inventé une forme de chronique éparpillée et bavarde, composée des ânonnements, balbutiements et bouts de dialogue des esthètes qui mangent le potage à l'éther et s'habillent en messieurs, quand ils sont des dames, en dames quand ils sont des messieurs. Il en encombrait les journaux, ainsi que d'allusions empoisonnées, de rosseries pseudo-féminines aux maisons où on l'avait reçu, où on ne le recevait plus, où on ne le recevait pas encore. La veulerie de l'époque apparaissait dans ce fait que Lorrain était toléré et ne recevait pas quotidiennement la ration de caresses de cannes et de frictions de pied dans le derrière à laquelle il avait certainement droit. Bon fils, ce qui semble paradoxal, il vivait à Auteuil auprès de sa mère, personne d'aspect redoutable, que j'avais baptisée Sycorax, en souvenir de Caliban. Le soir, il allait retrouver, dans les bals louches du Point-du-Jour, des camarades de sa complexion. D'où des histoires de commissariat de police qui se dénouaient généralement à l'amiable, Jean le Journaliste étant connu et au-dessous de la déconsidération. Neuf mois sur douze, il déambulait de Toulon à Nice, le long de ce littoral qui est devenu le conservatoire des perversions sexuelles, en même temps que le Bottin de l'espionnage allemand. Il rapportait de là des études vireuses, putrides, décomposées à son image, mais qui demeurent de bons spécimens de psychopathie pittoresque.

Comme les gens de son déplorable tiroir, Lorrain, au milieu de ses voltes maladives, conservait avec soin un ou deux points fixes, un ou deux refuges. Goncourt en était. Je lui disais : « Monsieur de Goncourt, comment pouvez-vous supporter cet horrible coco ? Sa simple vue me rend malade. » Il me répondait : « Que veux-tu, mon petit, Auteuil est loin et il y a des jours d'hiver où je suis bien isolé. Lorrain m'amuse avec ses cancans, et puis, quand Bonnières et Bauer m'ont attaqué, il a été très bien pour moi. » Le cas de Lorrain, moins le scandale final, est très comparable à celui d'Oscar Wilde, que la société anglaise tolérait et même adulait, à la façon d'un original gentleman, jusqu'au jour où l'on s'aperçut qu'on avait affaire à un véritable aliéné moral. Le fou en liberté est une chose affreuse,

par la contagion, par l'exemple, par le trouble apporté à la société saine. Je dirai, à la suite de Gœthe, que je préfère l'internement injuste aux maux qu'entraîne la circulation d'un dément sans gardien, ni camisole. Tous les pères de famille me comprendront.

Loin de ce cauchemar à deux pieds, comme manifestation de santé et de virilité, nous avions à Champrosay l'auteur du *Bilatéral*, livre remarquable et remarqué, le puissant évocateur de la misère et de ses hallucinations intellectuelles, le magicien de la préhistoire, J.-H. Rosny aîné. Il avait signé le manifeste des Cinq. Encore qu'il travaillât dans le vif du socialisme révolutionnaire, de la faim et de la gésine « sur les faubourgs brumeux », il s'éloignait du naturalisme par sa curiosité universelle et l'optimisme de l'effort. Rosny est un mélange très intéressant d'homme d'action et de contemplatif, qui n'a pas encore trouvé l'occasion de se manifester sur le premier plan et qui accomplit, sur le second, une œuvre considérable. Il a des antennes pour tout, aucun domaine ne lui est étranger et sa conversation fourmille en aperçus neufs et ingénieux. Il a sa vente certes, et de nombreux admirateurs, mais si nous possédions une critique littéraire sérieuse et les pentes normales du succès — qui ne soient pas savonnées pour les seuls fabricants, de droite ou de gauche, — Rosny devrait être dix fois plus lu qu'un Doumic ou qu'un Prévost. Ses premiers ouvrages, notamment le curieux *Marc Fane*, pendant du chef-d'œuvre de Thomas Hardy, *Jude l'obscur*, présentaient quelques bizarreries de forme ; au lieu que *Sous le fardeau*, par exemple, est une œuvre attachante, extrêmement claire, au même titre que *la Guerre du feu ;* et Wells n'a jamais fait en somme que développer *les Xipéhuz*, le modèle des nouvelles scientifico-fantastiques.

A l'époque de Champrosay, Rosny avait une marotte voisine de celle de Gall : la distinction et la classification des humains d'après la forme de leurs crânes. A table, quand la conversation s'échauffait, l'auteur du *Bilatéral* se levait et, palpant à la ronde les occiputs, les pariétaux, les fronts des convives, expliquait, d'après leurs contreforts, pourquoi les cervelles ne s'entendaient pas. Il faisait, des divergences intellectuelles, une affaire anatomique. Le tout avec la plus charmante bonne humeur. Puis nous organisions des courses, des luttes, des parties de barres,

des retraites aux flambeaux dans le parc, car il a toujours été robuste et agile comme un Indien et a toujours excellé aux exercices du corps. De sorte que je n'aperçois jamais sans émotion, au-dessus de la table cordiale du dîner Goncourt, son sourire de Persan brachycéphale, comme nous aurions dit en 1889.

A travers les pires divergences politiques, une solide affection m'a toujours uni à Gustave Geffroy. Il en est quitte pour ne pas lire les articles où je prends quelques libertés vis-à-vis des idées républicaines et de certains de ceux qui les représentent. Je le définirai d'un mot : c'est un brave. J'entends par là qu'il n'a jamais aucune des petites lâchetés, ni défaillances courantes. Il défend ses convictions et ses amis par son accent de sincérité, par son rire, par son coup d'œil de Breton têtu, mais de Breton qui a longtemps navigué dans les quartiers populeux de la grande ville, autour des îlots où flottent pêle-mêle les naufragés, les pâles sirènes et les requins. Si Rosny connaît bien Montrouge, Gustave Geffroy possède son Belleville, et ce n'est pas une petite chose que de tenir l'histoire et le courant d'un de ces quartiers de Paris, où les pierres chuchotent le jour et crient la nuit. Lisez *l'Apprentie* et vous m'en direz des nouvelles. L'amour de Paris, de ses tournants, de ses luisants, de ses apparitions soudaines, de son inconnu, de ses pluies, de son trottoir sec, engageant à la marche, de ses fenêtres éclairées, de ses passantes si diverses, de ses métiers jolis et pas beaux, cet amour-là crée une solidarité entre ceux qui le partagent. Je connais une jeune Parisienne qui, par la pire tourmente de neige de février, apercevant un trou un peu plus clair dans le triste coton céleste, entre les cheminées du quai des Orfèvres, s'écriait : « Voici le printemps ! Paris est toujours en avance. » Geffroy pense de même et il y a une émouvante espérance dans les paysages urbains qu'il décrit.

A côté de cela, il possède en art le goût naturel, indiscutable, cet instinct oculaire, tactile, nasal, qui fait qu'on trouve bien ce qui est bien, que quinze ans avant tous les autres on proclame le génie de Rodin ou de Carrière, devant les badauds étonnés. Avec une ténacité de granit celte, Geffroy a écrit vingt, trente, cent articles, puis encore cent et cent de plus, pour signaler dans Eugène Carrière quelque chose comme le Rembrandt français, dans les corps harmonieusement tordus par Rodin, la

réapparition d'un Michel-Ange. Je ne séparerai jamais ces deux grands artistes de celui qui les a tant prônés, célébrés et qui a tant fait pour leur gloire. Par lui, le flambeau de la critique esthétique appartenait alors à *la Justice* de Georges Clemenceau. Parfaitement. C'était là, dans la prose de Geffroy, qu'il fallait chercher à la fois le bon sens et l'esprit traditionnel français ; car il est devenu banal de restituer au classicisme l'auteur du « portrait d'Alphonse Daudet et de sa fille » et l'auteur des « Bourgeois de Calais ».

Trapu, barbu, silencieux, les yeux plissés par une perpétuelle jouissance intime, tel était alors Auguste Rodin. Il avait l'air d'un de ces nautonniers qui, par la nuit claire et sonore, reçurent, dit Rabelais, l'adieu du Grand Pan. Quand il plaçait son mot, c'était à voix basse, comme une confidence ; mais un grand et fort tourbillon flottait autour de lui. Sa présence tirait la causerie vers les cimes, écartait les banalités, rendait les femmes plus belles, l'heure plus douce, les feuillages plus majestueux. Carrière, lui, pareil à un paysan finaud et rond, bredouillait. Il ajoutait « spa, spa, n'euspa » à chaque membre de phrase ; il ne fallait pas s'arrêter à ce tic. Car ce peintre de l'abstrait sensible était aigu, de vision terrible, de définition sans merci. Son petit regard étroit et narquois, dans sa face couleur de terre humide, allait chercher le moral sous le physique et la réalité héréditaire sous l'apparence momentanée. Il observait les gens sur la minute et sur cent cinquante ans, sur leur désir et sur celui de leurs arrière-grands-parents. On l'a appelé le peintre de la famille. Va pour l'espace ; mais, quant au temps, j'ajouterai : de la lignée. Lorsqu'on atteint le terme de son art, on aboutit toujours à la littérature, laquelle n'est pas limitée. Un grand écrivain gîtait dans Carrière, un écrivain dont ses écrits posthumes ne donnent qu'une idée incomplète, mais que décelait sa conversation hachée, pressée, ânonnée. Il a porté ses jugements les plus définitifs dans des embrasures de fenêtre, car il était timide et emprunté, les mains dans ses poches, tiraillant sa moustache aux poils rares : « Vous voyez celui-là, spa, spa ; eh bien, on met de la psychologie autour. Je vais vous dire, spa... C'est un bossu opéré. » C'était, sous ses dehors rustiques, une délicieuse gale, se fichant du tiers et du quart, ayant horreur de l'apprêt, du mensonge social, des opinions

toutes faites. Au résumé, une haute figure et dont la dimension vraie grandira encore. A une des dernières expositions de Carrière, je crois que c'était aux Beaux-Arts, où une trentaine de toiles étaient rassemblées, on avait l'impression absolue, foudroyante du génie. C'était le triomphe non seulement du mort, mais encore du vivant, de l'annonciateur, de Geffroy.

Quand on allait chez Carrière, dans son atelier, il vous montrait des paysages abrégés, essentiels, merveilleux... « Ça est assez comique... spa ?... c'était bien comme ça quand je l'ai vu... Il y a des drôles de nuances au printemps, spa ? Mais les types ne regardent que l'automne. » Il vivait simplement, au milieu des siens, ses modèles, et il est mort sans une plainte, après une longue et douloureuse agonie, en héros.

Pendant qu'il faisait le portrait de mon père et de ma petite sœur Edmée, celle-ci lui demandait : « Tu mets du bleu, du jaune, du rouge de ta palette. Comment que ça fait toujours du gris ?... » Cette remarque ingénue l'avait fait rire de bon cœur : « Les gosses, spa, neuspa, trouvent des choses que les types ne trouvent pas. » Ce peintre souverain est un de ceux sur lesquels on a dit et écrit le plus de sottises. Le jour est venu où il va faire, après Monet, Sisley, Cézanne, Van Gogh, Renoir et tant d'autres la fortune des juifs marchands de tableaux. Mes renseignements particuliers me permettent d'affirmer que ses œuvres sont tout près d'être admises à la cote de la Bourse à l'huile, très florissante, comme chacun sait.

Nous rencontrerons, chemin faisant, notamment au « grenier » de Goncourt, bien d'autres habitués ou passants de chez Alphonse Daudet, mais j'ai hâte d'arriver à la bourrasque de *la France juive*. En effet, l'ouragan sorti de ce volume, de ces deux gros volumes, a d'abord soufflé chez les hommes de lettres, puis dans le public assis des lecteurs, puis dans les divers milieux sociaux, les soulevant, les étreignant, les forçant à réfléchir ; il a rencontré le boulangisme, qu'il a traversé sans presque s'y mêler ; il a rencontré l'affaire Dreyfus, par laquelle les juifs ont su prendre leur revanche des révélations foudroyantes de Drumont. Il est ressorti de l'autre côté, animant cette fois une jeunesse énergique et décidée. Nul ne peut prévoir où il s'arrêtera.

---

## CHAPITRE V

*Le tourbillon de* la France juive *dans les divers milieux.*
*Le duel Drumont-Meyer. — Fureur de quelques juifs.*
*Le souper de* Sapho *et celui de* Germinie Lacerteux.
*Le grenier Goncourt. — Chez la Princesse Mathilde.*

Mon père me dit : « C'est demain que paraît le livre de Drumont, *la France juive.* C'est une carte qu'il tire au jeu de la librairie : deux gros volumes, bourrés de faits et de documents et aussi intéressants qu'un roman d'aventures. Les gens qu'il met en scène vont essayer de faire le silence. Mais je n'imagine pas que ce soit possible. Il y en aura un qui marchera et celui-là, en rompant le pacte, lancera le bouquin. »

La France juive... les juifs... cela ne me représentait pas grand'chose. On disait bien : « Un tel est juif... Les Eugène Manuel sont juifs... Les Hayem sont juifs... Albert Wolff est juif... » Mais ce terme, s'il impliquait une petite distinction, considérée comme religieuse plutôt que comme ethnique, n'avait pas une signification fâcheuse. Principes républicains, doctrine philosophique de la classe Burdeau, opinion régnante à l'École de Médecine, où je commençais mes études, tout s'accordait pour mettre les sémites sur le même pied que les *autres* Français, comme on disait. Drumont, avant l'apparition de son chef-d'œuvre, avant l'éclatement de sa bombe, ne faisait aucune propagande en faveur de ses idées. D'ailleurs on ne l'aurait pas compris. Il est ridicule de lui donner comme prédécesseur et inspirateur le Toussenel des *Juifs rois de l'époque*, que presque personne n'avait ni n'a jamais lus.

Drumont habitait alors, au fond de la rue de l'Université, une petite villa parmi d'autres villas, que je vois encore, car il

me faisait quelquefois le grand honneur et le plaisir de m'inviter à déjeuner. Il était le plus exquis, le plus ouvert, le plus « camarade » — quant aux jeunes gens — des hommes de sa génération. Grand éveilleur d'idées, il interrogeait et poussait son jeune convive, riait de ses naïvetés, rectifiait, sans avoir l'air d'y toucher, quelques-uns de ses jugements et poncifs sur les choses et sur les gens. Il n'aimait certes ni Lockroy, ni son milieu, bien qu'il respectât fort Victor Hugo, mais après m'avoir déclaré affectueusement que je me rendrais compte des choses par moi-même plus tard, il évitait de me parler de celui qu'il appelait obstinément Simon « dit » Lockroy. Ce « dit » me rendait malade. Les gens n'avaient-ils le droit de prendre un pseudonyme ou d'adopter un surnom ? Et la liberté, qu'en faisait-on, saperlipopette ?

— Oui, mon ami, la liberté... c'est une affaire entendue. Nous connaissons cela depuis la Grande Révolution.

J'insiste là-dessus, parce que c'est l'exacte vérité : Drumont n'a jamais heurté quiconque dans ses convictions. Il a toujours été, dans le privé, la tolérance même et l'on se ferait de lui une idée bien fausse en se le représentant comme un dragon qui jette du feu par les naseaux. Il n'est pas, il n'a jamais été un pamphlétaire. C'est un historien à la façon de Balzac, ou, si bizarre que puisse sembler ce rapprochement, de Renan. Il ne dialogue pas avec lui-même comme Renan, mais l'ironie immense, amère, géniale, qui court dans ses veines et dans le sang de sa plume, est la branche mâle de l'ironie femelle qui a fait la réputation de Renan. Drumont n'a fait que continuer, dans les temps modernes et contemporains, l'*Histoire du peuple d'Israël.*

Courtois avec cela, et d'une retenue dans les propos presque pudibonde, quand les enfants étaient là, tel apparaissait il y a trente ans et apparaît encore aujourd'hui ce géant chargé de tant de rancunes et d'âpres haines.

Les jours passaient. Alphonse Daudet qui lisait avec soin plusieurs feuilles quotidiennes, constatait avec dépit que nulle part il n'était question de *la France juive*, quand un matin il me tendit *le Figaro* : « Ça y est, Magnard a mangé le morceau. Maintenant le livre est lancé... Ah ! je suis joliment content ! »

En effet, le subtil directeur du journal le plus lu de Paris

avait trouvé le moyen, dans son filet habituel, de signaler en quarante lignes l'apparition d'un ouvrage « terrible, farouche, compact, souvent injuste, mais qui... mais que... » Tous les termes de blâme et d'éloge étaient choisis, dosés de façon à surexciter l'intérêt et à mettre en vedette un nom, la veille encore connu des seuls lettrés. J'en aurais dansé de plaisir. Il m'eût semblé trop injuste qu'un tel effort, si neuf, si hardi, retombât dans les ténèbres et dans l'oubli, que « l'âpre forêt, comparable à celle de Dante » — comme le répétait volontiers mon père — ne soulevât pas l'admiration du grand public. Car j'avais dévoré, bien entendu, ces pages redoutables et elles avaient été pour moi une révélation du même ordre que l'*Introduction à la Médecine expérimentale* de Claude Bernard ou que le *Traité de l'Auscultation médiate* de Laënnec. Une question nouvelle, celle de la race envahie, se posait à mon jeune esprit, avec toutes les lumières d'or bronzé qu'y faisait jouer Drumont, tous ces accents d'un tragique contenu qui font qu'aujourd'hui encore j'entends sonner dans ma mémoire, comme le tocsin de la patrie, tel ou tel chapitre de *la France juive*.

Ça ne traîna pas. En quarante-huit heures l'édition, mise en vente par Marpon, était épuisée. Il fallait retirer dare dare. Je restai pendant une bonne heure, sous les arcades de l'Odéon, à regarder les acheteurs qui emportaient leur paquet de la façon suivante : un volume dans leur poche, l'autre à la main, afin de satisfaire immédiatement leur avide curiosité. Quelques-uns couraient en lisant jusqu'à un banc du Luxembourg. Je rapportais ces détails à Drumont, qui riait d'un bon rire, se frottant les mains, répétant : « Ah ! mon cher Léon, c'est fabuleux ! » L'envie n'a jamais habité mon cœur, mais que n'aurais-je donné pour être à sa place, soulever en même temps pareil enthousiasme et pareilles haines !

Car, dans le milieu politique républicain, c'était un mélange de stupeur et de rage : « Ah ! vous *le* connaissez, eh bien je ne vous félicite pas... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?... Tout est inexact, il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Je connais les Rothschild depuis vingt ans... Calomnie abominable... Fatras indigeste, compilation ridicule... Il doit être payé par quelqu'un... C'est un vulgaire maître chanteur... Il n'y a qu'à

hausser les épaules. Les honnêtes gens feront justice de cet amas d'infamies. » Ces propos ne sont que la millième partie de ce qu'on entendait de ce côté. Mais, chez les écrivains, le son de cloche était différent et, parmi les étudiants, un sympathique intérêt dominait. On admirait le courage d'un homme isolé qui s'attaquait ainsi à toutes les puissances d'argent, on s'informait, on demandait des détails sur ce farouche guerrier, sorti, comme par une trappe, au beau milieu de la veulerie contemporaine. Était-ce un paladin, un illuminé, un jeune, un vieux ? Était-il blond, brun, violent dans la vie courante ? Je me multipliais. Je le dépeignais tel qu'il était, dans sa toute petite maison accueillante ; j'ajoutais que ceux qui le chercheraient trouveraient à qui parler.

Arthur Meyer, pour son malheur, le chercha. Je ne connaissais pas en 1886, bien entendu, les détails que je publie aujourd'hui ; mais ils éclairent d'une lumière crue la véridique histoire du « coup de la main gauche », qui acheva l'œuvre de Magnard et donna en quelques heures au nom de Drumont, par-dessus le retentissement de son livre, une célébrité foudroyante.

A la page 188 du tome 2 de *la France juive*, figure un portrait, datant de 1869, d'Arthur Meyer par Carle des Perrières, portrait assez féroce, où le juif du *Gaulois* est appelé « le duc Jean ». Suivent, de la main de Drumont, quelques pages de psychologie ethnique qui constituent pour Meyer ses véritables quartiers de noblesse. Ses descendants s'y reporteront toujours avec profit.

Or cet article des *Figures de cire* rappelait à Meyer un souvenir héroïque, le seul en ce genre de sa fétide existence. Provoqué ainsi par Carle des Perrières, il avait été chercher à la *Maison dorée* — où il déjeunait alors, par ostentation économique, d'un œuf et d'une carafe d'eau — deux témoins huppés et sportifs, dont les noms fussent pour lui une garantie d'honorabilité. Il les avait trouvés. A Paris les bons garçons ne sont pas rares. Néanmoins l'un d'eux, homme extrêmement brave et qui avait eu des duels retentissants, éprouva, à la veille de l'affaire, un scrupule tardif et dit à l'autre : « Après tout, nous ne connaissons pas ce juif. S'il allait au dernier moment renâcler ? Où habite-t-il ?

— Faubourg Saint-Honoré. Mais il est une heure et demie du matin, il doit être couché.

— Ça n'a pas d'importance. Venez avec moi.

Arthur, fidèle à son programme « d'homme du monde avant tout », avait loué une chambre de bonne au sixième étage d'un luxueux hôtel du riche faubourg. Cela faisait bien sur ses cartes, au-dessous de la formule magique : *secrétaire de Blanche d'Antigny*. Les témoins sonnèrent à la grande porte massive. Le concierge, maugréant, leur jeta du fond de son lit : « Monsieur Meyer... chambre 27, escalier 6 au fond de la cour, tout en haut ».

— Diable ! firent les visiteurs nocturnes.

Grattant des allumettes, ils finirent par découvrir l'escalier 6, puis la chambre 27. Seuls, ces chiffres sont arbitraires dans cet authentique récit. Le premier témoin frappa plusieurs fois. Finalement un sinistre petit juif, presque chauve, brun, en chemise, jambes nues et qui tenait une chandelle à la main, vint leur ouvrir, grelottant de peur.

— Ah ! c'est vous, Meyer. Vous vous rappelez que vous vous battez demain et que nous sommes vos témoins ?

— Oui, messieurs.

— Il s'agit de ne pas flancher. Autrement vous auriez affaire à nous.

Le premier témoin examinait son client avec un dégoût mal dissimulé. Il ajouta :

— Avez-vous dans votre canfouine de quoi faire chauffer de l'eau ?

— J'ai un petit fourneau, monsieur.

— Avez-vous une éponge ?

— Oui, monsieur.

— Un baquet ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, je vais vous passer moi-même à la frotte. Car — ajouta le rude gaillard — *je ne veux pas, entendez-vous, d'un mort qui ait les pieds sales.*

Aussitôt retirant son habit, préparant le baquet, chauffant l'eau, cependant que son compagnon, le second témoin, se tordait de rire, il commença à lessiver son juif, comme il eût étrillé un âne. A mesure, Arthur Meyer se raffermissait. Après une

solide friction à l'eau de Cologne, on lui remit sa chemise, on le recoucha, on le laissa à ses réflexions. Le lendemain matin, frais et dispos, l'âme transformée, il se battait comme un lion et recevait les félicitations des assistants.

Ce succès, ce souvenir causèrent sa perte. En relisant, dans *la France juive,* le morceau de Carle des Perrières, il se crut reporté à dix-sept ans en arrière. Il sentit sur ses reins, sur son cou, sur ses bras, la poigne musclée de son soigneur. Il s'imagina que, cette fois encore, les choses se passeraient de la même manière. Il n'avait aucune idée du redoutable adversaire en présence duquel il allait se trouver.

Mon père, qui m'a conté maintes fois la scène, en revivait chaque fois les péripéties émouvantes, Drumont était en forme, ravi de son formidable succès, ravi de se trouver en présence d'un juif, ravi aussi de tirer sans masque, et pendant tout le temps du trajet il avait ri et plaisanté avec ses deux amis, Alphonse Daudet et Albert Duruy. A peine le traditionnel « Allez messieurs » prononcé, il faisait son jeu qui est de se jeter en avant, prenant, ou s'il ne le peut, écartant le fer adverse, et de foncer droit. Tous les maîtres d'armes vous disent que ce procédé est pure folie. N'en croyez rien. Sur dix hommes, même courageux, attaqués ainsi, neuf rompront en tendant le bras plus ou moins, offriront l'occasion d'un liement. Le duel n'est pas l'assaut. Il comporte la surprise et le sens du risque. Drumont s'en est toujours admirablement rendu compte. Plus celui que l'on combat est habile, agile et déterminé, plus il faut prendre avec lui le dessus du fer et lui retirer, par une offensive soudaine et hardie, le choix de ses moyens, qui est toute la supériorité. Meyer commença par reculer, puis rejoint, traqué, se sentant perdu, il saisit l'épée de Drumont de la main gauche.

On arrêta le combat. Meyer s'excusa. On remit les adversaires en garde. Au deuxième engagement, Drumont reprit sa tactique et Meyer, de nouveau acculé, la sienne. Mais, cette fois, il ne se contenta pas de parer. Il traversa de son épée la cuisse de son adversaire. Ceux qui parlent, à cette occasion, de mouvement réflexe prouvent leur ignorance complète de la question. J'ai eu moi-même plusieurs affaires, dont quelques-unes assez chaudes. J'ai toujours eu l'impression que mon bras

gauche avait disparu, qu'il ne comptait pas, qu'un seul côté de mon corps représentait à la fois la défense et l'attaque. J'ajoute que l'habitude, qui s'est introduite, de spécifier dans les procès-verbaux que « l'usage de la main gauche est interdit », habitude datant du duel déloyal de Meyer et de Drumont, m'a toujours semblé une dérision : spécifie-t-on, dans un contrat commercial, qu'il est interdit de prendre par surprise le porte-monnaie de l'autre contractant ?

En outre, l'imminence du péril augmentant la lucidité, il est bien clair que Meyer avait agi en connaissance de cause et préféré, en bon juif, le déshonneur à la mort. Son instinct ethnique lui représenta dans l'éclair d'une seconde qu'on s'arrange, qu'on compose avec le déshonneur, mais non avec la définitive Camarde.

Ce qui dut être une minute épique, au dire d'Albert Duruy et d'Alphonse Daudet, ce fut quand Drumont, ruisselant de sang et hors de lui, quand ses témoins indignés crièrent son fait à Meyer. Un Français, dans un pareil cas, serait devenu fou furieux ou se serait jeté sur sa propre épée. Le juif reprit très vite ses esprits et, quand il revint au *Gaulois*, où l'attendaient ses collaborateurs — le téléphone n'existait pas encore — il eut cette simple phrase : « Messieurs, n'applaudissez pas. J'ai été tout à fait incorrect. » Il ajoutait dix minutes après, avec son ordinaire toupet : « Pour faire oublier cela, il faudrait une grande guerre. » Sans doute une petite guerre n'eût-elle pas suffi.

Quinze ans après, l'oubli s'étant fait sur ces événements, Drumont ayant pardonné — son existence plutôt mouvementée l'a rendu philosophe — j'ai vu de près Arthur Meyer, j'ai été son collaborateur au *Gaulois*. Mon opinion est faite sur lui. Ce n'est pas dans le courant un homme méchant ni cruel ; il n'est même pas exceptionnellement lâche quand son existence ou sa fatuité n'est pas en jeu ; mais il éprouve le besoin de trahir comme certains autres celui de mentir ou de voler. Ce besoin irrésistible est lié chez lui à l'ostentation, au désir de se donner de l'importance, de s'introduire dans les secrets, comme dit le peuple, de fouiner. Il a l'outrecuidance de Botom et les habitudes de Touche-à-tout. C'est miracle qu'une telle propension, vingt fois prise sur le fait, ne lui ait pas encore valu quelque terrible châtiment. L'impunité physique d'Arthur Meyer, qui a livré,

« donné » tant de gens, est une grande preuve de la veulerie de notre époque. Néanmoins qui donc, avant l'heure suprême, peut se vanter d'avoir échappé à la règle divine et humaine : *tout se paie ?*

Le soir même de ce duel tragique, introduit auprès de Drumont, par sa fidèle servante Marie, je le trouvai, couché, pansé, très calme, mais très pâle à cause de la perte énorme de sang. La voix des crieurs de journaux annonçant *le duel Drumont-Meyer* parvenait jusqu'à sa chambre et il me le fit remarquer, ajoutant que ce n'était pas une erreur de l'ouïe due à la fièvre. Pas un mot de colère. C'est un stoïque des grandes circonstances, que désemparent facilement les petits tracas de la vie courante.

Ce drame sur le terrain devait avoir des suites judiciaires. Comme on le pense bien, Meyer mit en mouvement toutes les ressources combinées de l'astuce et de l'intérêt, toutes ses relations du monde juif et du monde conservateur. Néanmoins une chose l'inquiétait : la déposition devant le tribunal d'un écrivain illustre et écouté comme Alphonse Daudet. Il savait celui-ci fort accessible à la pitié. Il usa de cette corde. Un matin, mon père — qui habitait alors rue de Bellechasse — le vit arriver chez lui désemparé, livide, articulant avec peine de ses lèvres gluantes : « J'ai cru que je n'aurais jamais la force de monter votre escalier. » Il comprenait très bien que le témoin de Drumont racontât publiquement ce qu'il avait vu. Il suppliait seulement qu'on ne le chargeât pas au delà du nécessaire, qu'on ne traçât pas de sa peur ni de son « acte incorrect » un de ces dessins de maître qui demeurent dans les anthologies. Il s'adressait à l'homme compatissant, au père de famille, au grand confrère. Ému malgré tout, car ce désespoir était sincère, Alphonse Daudet assura son déplorable visiteur qu'il ne ferait rien de plus que ce qu'exigeaient la vérité et son amitié pour Drumont. Le juif n'en demandait pas davantage. Il devait dire par la suite, en parlant de celui qu'il avait ainsi sollicité : « Il m'a fait trop de mal pour que je le loue. Il m'a fait trop de bien pour que je le blâme. » Ces définitions et formules impudentes, par contrastes cadencés, sont dans sa manière. Il a gardé de la fin du second Empire l'habitude de faire des mots. Il appartient à la race de ceux qui, chassés de l'honneur, se consolent avec des vocables.

Lorsque, pris la main dans le sac à Judas — comme par exemple au moment de l'affaire Syveton où il se fit, dans son journal, l'auxiliaire de la police — il redevient le misérable petit juif du sixième du faubourg Saint-Honoré, que frictionne son premier témoin, il est malaisé de résister à sa mine défaite, à ses supplications. Mais le lendemain il s'est secoué, ébroué, et l'on retrouve, plus flambant que jamais, l'indiscret braillard de l'avant-veille. Cette faculté de redressement n'est pas moins sémite que le reste. De la couleuvre avalée il fait un nœud de cravate, du crachat une décoration, du coup de pied dans le derrière un petit fauteuil. C'est la marionnette inrenversable, qui retombe toujours sur ses pieds. Pour l'écraser définitivement — en admettant que la chose fût possible — il ne faudrait pas le voir pendant qu'on l'écrase.

Néanmoins, son action la plus noire, sa trahison la plus basse, ce fut le livre doucereusement perfide, empoisonné, puis glacé au sucre, qu'il a consacré récemment à notre très chère amie madame de Loynes, sous le titre : *Ce que je puis dire*. Le misérable homme a accumulé là, avec une scélératesse sournoise et calculée, les pires racontars, les allusions les plus fétides, les plus sales suppositions, sur la tombe d'une femme généreuse qui n'avait eu pour lui, comme pour tous ceux qui l'approchaient, que longanimité, mansuétude et bons procédés. Il s'est vengé ignoblement sur cette morte, que tout lui ordonnait de respecter, des coups que le journal *l'Action française* lui portait à visage découvert. Il a assouvi là, en hyène circoncise, sa haine contre le nationalisme, dont il a vécu, qu'il a trahi, et qu'il voudrait éperdument salir. Cela, c'est un crime inexpiable, et dont Arthur Meyer, directeur du *Gaulois,* n'a pas fini de rendre compte.

Au milieu de tout ce tumulte, la question juive était posée. Pour beaucoup de Français, ce fut une révélation. Les juifs, naturellement, la trouvèrent mauvaise, et les enjuivés pire encore ; leur principale, leur unique défense consistait à relever les erreurs de détail, que renferme forcément une œuvre vaste comme *la France juive,* accomplie dans des conditions où le contrôle n'est pas toujours commode. Pour le reste, ils s'en remettaient au temps du soin d'éteindre cette querelle, comme il en a éteint tant d'autres. Mais, chose singulière, plus les années passent, et plus l'antisémitisme, en France, croît en

profondeur et en intensité. La génération qui nous a succédé en est plus fortement imprégnée que nous-mêmes.

Quelques-uns de ces nez sémites méritent une description à part :

Albert Wolff était grand, flasque, spirituel, et portait, sur un corps en plusieurs segments mous, une trogne de vieille du ghetto, glabre, aux yeux pochés, gélatineuse, horrible. Sa toute petite voix de tête avait suggéré, quant à ses moyens physiques, les suppositions que l'on devine ; le fait est qu'il réalisait assez le type du grand eunuque, dans une pochade de Goya. Il venait souvent chez nous, jusqu'à l'apparition de *la France juive.* A partir de là, il se fit plus rare. Nul doute qu'intelligent et plus averti que beaucoup de ses compatriotes, il n'eût flairé les changements que le terrible ouvrage de Drumont allait apporter dans la société parisienne.

Victor Koning était petit, jaune et gras, Rochefort le comparait à un ver de noisette, image d'une exactitude saisissante. Il avait les yeux chassieux, visqueux, dépourvus de cils, un ton de commandement semblable à celui de Meyer, un glapissement rauque analogue, des manières brèves, brusques, comiques et une peur des taches qui le faisait loucher perpétuellement vers son gilet et son pantalon. Chaque matin, son coiffeur venait à domicile le *défriser* et le parfumer, de même que chaque matin le coiffeur de Meyer vient lui relever, en couronne de calvitie, un chignon qui, sans cela, lui descendrait, par floches bouclées, jusqu'au milieu du dos. Horrible spectacle ! Dans l'après-midi, les cheveux de Koning commençaient à se recroqueviller en tout petits berlingots brillantinés, et il les aplatissait fébrilement. C'est lui, à n'en pas douter, qui a inauguré à Paris les principaux trucs du théâtre juif, notamment le petit acte acheté pour quelques louis, une fois pour toutes, à un auteur famélique, et servant de lever de rideau, pendant cent représentations, à une pièce en quatre actes, dont il diminue d'autant les droits d'auteur. Il baisait les mains des dames, et fréquentait le *Café anglais*, toujours comme Meyer. Il déclara à mon père qu'il lui serait désagréable de se trouver en présence d'Édouard Drumont. A quoi on lui répliqua que c'était bien fâcheux, mais qu'il n'aurait qu'à s'en aller quand il rencontrerait Drumont à la maison.

Collaborateur de Zola pour la fabrication des gros mélos, au purin et à l'alcool, qui constituent le théâtre naturaliste, William Busnach, à la ville, jouait volontiers les plaisantins. Physiquement il ressemblait à un polichinelle bouffi et galeux. Une de ses meilleures facéties consistait à détacher son râtelier et à le poser à côté de son assiette, à table, afin d'écœurer sa voisine.

Quand on l'invitait à déjeuner, il acceptait, puis se décommandait, puis réacceptait, puis se redécommandait, par une série de courts billets qui se succédaient, à six heures d'intervalle, cela quelquefois pendant une semaine. Il renvoyait sa bonne tous les huit jours, et vivait dans un galetas putride, encombré d'oiseaux, de chiens, de chats, au milieu d'une odeur de renfermé, d'excréments et de fromage moisi. Son esprit, très goûté dans les milieux juifs et républicains, reposait sur une multitude de coq-à-l'âne et de vieilles calembredaines, utilisées déjà dans vingt vaudevilles, et qu'il vous resservait en se tordant de rire et en crachotant tout autour de lui. Où il était impayable, c'était quand, redevenu sérieux, il reprenait gravement les théories et axiomes du maître de Médan : la nécessité des tranches de vie, le relèvement des masses par le spectacle de leur déchéance. Or, qui eût cru que dans ce dégoûtant fantoche, dans cette larve de coulisses et de loges d'actrices, il y eût un messianique furibond ? Cela était pourtant. A dater de *la France juive*, il voua, en haine de Drumont, à quiconque portait le nom de Daudet, une rancune farouche, et j'ai pu ressentir, longtemps après, les effets de son venin et de sa perfidie. Bien qu'il eût, sans doute, retiré son dentier pour me mordre, ses gencives étaient encore empoisonnées.

Néanmoins, ces trois champignons du ghetto de Paris pâlissaient à côté d'Alfred Naquet, bossu comme dans les contes arabes, aux yeux luisants d'almée sadique, et qui tient de l'araignée et du crabe. Vous le voyez, dans un cauchemar, qui descend de guingois du plafond, en contournant les rideaux du lit, et va s'abreuver au seau de toilette. La destinée m'a fait, pendant ma jeunesse, coudoyer, sinon fréquenter, avec une horreur constante, cet être informe et velu, dont le physique n'est certainement pas autre chose que la projection du moral. De quelles conjonctions héréditaires du sabbat Alfred Naquet est-il

l'aboutissant ? Quel chaudron de sorcière a cuit et recuit les éléments dont il est formé ? Sous quel rayon de la triple Hécate se sont assemblées les bêtes maudites dont il représente le conglomérat ? La ténacité dans la destruction est une de ses caractéristiques ; une autre, la faculté d'exécrer de près et de combiner des « vinginces », comme il dit ; car il subsiste en lui, et c'est le seul relief d'humanité, un léger accent provincial. Joseph Reinach et lui se sont partagé, chez nous, la besogne ; tandis que le premier s'attaquait à la cité, le second faisait son affaire de la famille, et mettait à réaliser le divorce un acharnement de termite fouisseur. Naquet a le goût du délabrement, de la corruption et de la mort. Il hante, en reniflant, les charniers sociaux. Cet ancien chimiste aime de passion ce qui se décompose, ce qui se dégrade, ce qui se putréfie, les larmes familiales, le deuil national, l'émeute, la guerre civile, tous les fléaux. Puis, quand le danger s'approche de lui, spectateur ricanant, jouisseur haletant, vous le voyez qui se sauve de biais, sur ses longues pattes maigres, portant la double boule de son abdomen et de sa tête chevelue. Sa commère, alors, c'est la peur panique, comme l'était tout à l'heure la cruauté.

Ce monstre a la *libido* du néant et il l'assouvit d'une manière spéciale, à coup de textes de lois. On peut dire que la République et lui étaient faits pour se reconnaître et pour s'étreindre, dans l'ombre propice du drapeau noir.

L'amitié de Lockroy pour Naquet, du temps que j'avais de l'affection pour Lockroy, m'a souvent fait froid dans le dos. Car on surprenait chez Naquet, à l'endroit de son camarade et complice, de véritables regards d'assassin. Chose singulière, Lockroy, par le contact, avait pris le rire adéquat à la bosse de Naquet ; au lieu que Naquet, quand il rit, se contente d'écarquiller silencieusement, dans sa barbe, une grande bouche de dromadaire altéré. Quelle a pu être depuis tant d'années, car il est vieux, la vie mentale, la vie secrète, mais vraie, de cet oriental, fléau des cités, au milieu de notre civilisation ? Quelles crises d'impatience, quelles âcres sueurs en constatant que les choses ne marchaient pas aussi vite qu'il l'aurait voulu, qu'il partirait peut-être avant que cette chienne de race, la nôtre, fût définitivement crevée sous les coups insidieux de sa race à lui ! On trouve l'aveu de cette méditation morose dans une page bien connue de Naquet sur la

France, Christ des Nations, où le blasphème tourne dans le regret, comme le crachat dans une eau sanglante. C'est là, dans sa crudité politique, la confession d'un nécrophile.

Parmi le monde proprement dit, *la France juive* jeta un grand trouble. Les habitués des fêtes et galas de Rothschild, les salonnards, parasites sociaux de ces parasites ethniques, qui jouaient le rôle de microbes chez les riches ténias d'Israël, sentirent sur eux le mépris public. Ils continuèrent à s'avilir, mais devant des spectateurs ironiques et renseignés, au lieu qu'avant ce livre vengeur, on pouvait à la muette peloter Judas et se suspendre, par une corde d'or, à son arbre généalogique. Ceux qui livraient aux juifs les clés de la Ville contre un matelas de billets de banque n'eurent plus l'excuse commode de l'ignorance. Drumont infligea à toute une clique dorée, qui se donnait des airs de noblesse, le sentiment de la trahison. La véritable aristocratie française lui en sut gré, comme à tous les niveaux de l'échelle sociale on lui sut gré d'avoir marqué à jamais l'ennemi commun. Désormais dans la guerre franco-juive, dont dépend le sort de la France, il y aura des hauts et des bas, mais il n'y aura plus de confusion. Ce ne sera plus, comme de 1789 à 1886, un combat de nuit.

Les silhouettes de Koning et d'Albert Wolff sont liées pour moi aux représentations de *Sapho*, de cette pièce tirée du roman célèbre, que mon père m'avait dictée à Saint-Estève. Victor Koning avait épousé peu auparavant sa ravissante pensionnaire Jane Hading et l'on avait fait courir, à cette occasion, l'adage sévère : « Hading..... Koning.... shocking.... » Le contraste de cette dogaresse vénitienne au doux et harmonieux visage, lumineusement éclairé par un inexprimable charme, et du ver de noisette, choquait presque la bienséance. On avait envie de crier : « Voilà un satyre juif qui a enlevé une nymphe ! » Les images ainsi suggérées par cette union n'étaient pas agréables. Que pouvait en penser l'antiesclavagiste Victor Schœlcher, platoniquement épris de Jane Hading ? Je ne l'ai jamais interrogé là-dessus.

Aux répétitions, Koning bousculait tout le monde y compris sa jeune femme, bondissait, vociférait, puis, calmé brusquement, examinait son gilet et son pantalon et leur administrait des chiquenaudes avec une attention soutenue. Je l'aurais giflé avec

plaisir, car moi aussi j'éprouvais, comme tout Paris, pour Mme Koning une admiration violente. Mes camarades me disaient : « Tu en as une veine de pouvoir *l*'approcher !.... » Évidemment, mais je n'osais pas *lui* adresser la parole et je restais collé contre un portant, immobile, tout le temps de la répétition, la dévorant des yeux, exécrant son butor de mari, qui la traitait de « moule » et de « colimaçon ». Je songeais à part moi, non sans satisfaction, que ces traitements sauvages auraient finalement leur récompense et que la radieuse « moule », le « colimaçon » aux cheveux d'or et aux yeux de flamme ne resterait pas longtemps auprès de ce puant sémite parfumé, à vocabulaire et à façons de garde-chiourme. L'événement me donna raison.

Koning ne manquait pas non plus de jalousie — bizarre mélange ! — et quand Damala, le gros balourd qui jouait Jean Gaussin, prenait Fanny Legrand dans ses bras, il éclatait en « pas si près.... ne la serrez pas.... ne le serre pas » où transpirait un certain othellisme. Navrée, Mme Hading se tournait vers son auteur avec des yeux candides, comme pour dire : « Je ne fais cependant qu'obéir à mon texte et à vos indications » et rien n'était comique comme les bras ballants de Damala, sevrés de leur belle proie.

Une autre gracieuse personne, Mlle Darlaud, jouait Alice Doré. Elle avait un véritable tempérament dramatique, une voix délicieuse et dans le récit de son suicide, l'acteur Landrol, d'ailleurs excellent en Déchelette, bénéficiait de l'émotion voluptueuse qu'elle avait provoquée à l'acte précédent. Koning, comme un furieux, la poursuivait de « tu es idiote ».... tu as l'air d'une gourde.... cache tes pieds, nom de D..... » et il fallait certes à Jeanne Darlaud une grande patience pour subir cette avalanche d'imprécations. Depuis, j'ai entendu Antoine, homme de génie assez mal embouché, engueuler lui aussi son personnel, mais à la parigote, pas de cette façon orientale. Coiffé d'un fez, le sabre au côté, en pantalon rouge bouffant, Koning aurait eu l'air facilement d'un grand vizir dans une opérette de son compatriote Halévy. Il appartenait au bazar autant qu'au ghetto et ce qu'il réalisait sur la scène de son Gymnase — du « Théâtre de Madame », comme il disait avec une fatuité impayable, — c'était en somme le tohu-bohu.

Quelle différence avec le bon, poli et délicat Porel ! Ah ! voilà le directeur modèle, dans ses rapports avec ses comédiens ! J'ai assisté à tous ses triomphes odéoniens, alors qu'il attirait sur la rive gauche autant d'équipages qu'on en voyait, aux jours d'abonnement, autour de l'Opéra. Je lui ai vu mettre à la scène *l'Arlésienne, Numa Roumestan, Germinie Lacerteux.* Il ne rudoyait personne. Il expliquait nettement, gentiment, onctueusement, ce qu'il désirait, l'effet qu'il souhaitait d'obtenir : « Voyons, voyons, mon enfant, vous vous trémoussez comme si vous étiez assise sur des fourmis. N'oubliez pas, je vous en prie, que vous êtes une grande dame en visite... Mon petit, eh ! là-bas, débarrassez-vous de votre chapeau. Ne le promenez pas comme un compotier. Vous n'êtes pas un extra, ni un prestidigitateur. Vous êtes un amoureux qui vient faire sa cour. Tâchez que ça chante... » Tâchez que ça chante... Le noble conseil et à combien de mauvais poètes ne serait-il pas applicable ! Dans la main souple de Porel, les choses et les gens se modelaient selon la conception de l'auteur. Son amour de la scène réchauffait tout autour de lui. Dans le fiacre, en revenant, mon père soupirait : « Quel dommage que ce ne soit pas lui qui me joue ce rôle ! Ce qu'il en tirerait ! » Il y a dans Porel mieux qu'un metteur en scène : un romancier, qui reconstitue par de petits traits de rien du tout, par un accessoire bien placé, la vérité psychologique d'un caractère ou d'une situation.

La joie de *Numa Roumestan*, ce furent ainsi le creux éloquent et familier de Paul Mounet et la silhouette exquise de M^lle^ Cerny en petit pâtissier. Tous les spectateurs avaient pour elle les yeux de Numa. Le grand succès de *l'Arlésienne*, reprise et montée par Porel avec un goût parfait, alla plus particulièrement à la brune et ardente M^me^ Tessandier, qui jouait Rose-Mamaï pathétiquement, à la maman Crosnier, inoubliable dans la Renaude, et encore à Paul Mounet, le berger idéal, invoquant « le grand berger qui est là-haut » comme nul ne l'a fait depuis lors. La pièce faisait des salles combles, sans aucune intervention de ces billets à prix réduit qui permettent actuellement de conduire cahin-caha de notoires fours jusqu'à la centième et faussent ainsi la perspective de la réussite et de l'échec. Le bureau de location refusait du monde tous les soirs et cette vogue fantastique ne s'est jamais démentie. Quant à moi, je n'assiste

pas à une représentation de *l'Arlésienne* sans entendre la voix si pénétrante, si nuancée d'Alphonse Daudet constatant avec mélancolie : « Il y a des bonheurs qui viennent tard. Quel plaisir ne m'auraient pas causé jadis, au Vaudeville, ces rappels, ces applaudissements, ces recettes, alors que, débutant comme auteur dramatique, je manquais de confiance en moi et que j'entendais dire : « Ce n'est pas un imbécile, ce Daudet. Comment s'est-il trompé à ce point-là ! »... Il est certain qu'outre la différence des temps, *l'Arlésienne* était mieux à sa place sur la rive gauche, au milieu de la jeunesse des écoles, si sensible à la beauté et à l'harmonie, qu'au Vaudeville, sur les boulevards. De même Porel semblait plus libre, plus allant, plus couronné par la victoire dans ce vieil Odéon, où il avait fait jadis ses débuts comme petit employé, où il était devenu le proconsul au large visage épanoui, au rire confiant, à l'affirmation optimiste : « Oui, mon ami... Oui, mon bon ami... Oui, mon bon et excellent ami... Oui, mon bon, excellent et parfait et cher ami. » Il me faisait l'effet d'un de ces bienveillants génies qui triomphent de toutes les difficultés, éteignent les dragons en s'asseyant dessus et délivrent les princesses endormies. Il avait créé autour de son théâtre, parmi ses abonnés, une atmosphère de haute cordialité, presque d'amitié, et le monde des professeurs de Faculté de Médecine, de Droit, des Lettres et des Sciences, lui était aussi reconnaissant que celui des étudiants. Les mariages provinciaux, qui se combinaient auparavant à l'Opéra-Comique, se perpétraient maintenant à l'Odéon, sous les auspices de Shakespeare et de Mendelssohn, de Daudet et de Bizet, de Gœthe et de Beethoven. Je frémis encore au souvenir du *Comte d'Egmont* et de la mort de Claire, accompagnée par le vacillement d'une lampe sur la scène, d'un cor à l'orchestre. Quelle mélancolie dans le soupir rétrospectif « Orange, Orange ! », au moment où le héros, arrêté pour le supplice, se rappelle les avertissements de son ami !

M^me^ Réjane, alors confinée dans les rôles légèrement surannés et petits pour elle de Meilhac, venait d'entrer à l'Odéon. Porel eut l'idée de lui faire jouer *Germinie Lacerteux* dans la pièce qu'achevait justement Edmond de Goncourt et décida ainsi de l'avenir de cette très remarquable comédienne. Ce projet paraissait alors le comble de l'audace et de la nouveauté.

Les auteurs dramatiques s'attachent naturellement aux vicissitudes de leurs œuvres comme le père à la santé de ses enfants. Ils se réjouissent de leur succès et souffrent de leur insuccès. Au théâtre l'un et l'autre est brutal, décidé en quelques heures, administré à la façon d'un coup de bâton. Alphonse Daudet, quand nous revenions de la terrible épreuve, nous consultait fébrilement, ma mère et moi : « Eh bien, vous êtes contents ?... Ça a bien marché ?... » Généralement il avait passé sa soirée dans le cabinet du directeur, soit Koning, soit Porel, où ne parviennent que des échos assez peu sincères, surtout en cas de demi-réussite. Si l'événement n'avait pas répondu à notre attente, nous répondions par un « hum ! hum ! »... « mais oui, assez, »... où le pauvre auteur discernait aisément la vérité. D'où un petit accès de mauvaise humeur, un « vous êtes aussi trop difficiles ! Alors qu'est-ce qu'il vous faut ?... » dont il était le premier à rire le lendemain. Ma mère a l'intuition exacte du nombre de représentations que porte en soi la comédie ou le drame accueilli par le public de telle ou telle façon. Je ne l'ai jamais vue se tromper. Aussi j'étais en général de son avis, et Alphonse Daudet savait par nous la vérité sans fard, car la déception ultérieure est plus douloureuse que tout. A quoi bon déclarer « tu tiens un triomphe, deux cents représentations au moins », quand ce n'est pas exact, quand il en faudra rabattre cruellement.

Edmond de Goncourt, lui, pendant ses répétitions et ses premières, était joyeux comme un enfant qui vient de recevoir un jouet neuf. Il trouvait tout parfait, ses interprètes excellents, ses spectateurs la crème des spectateurs, son directeur un ange en veston. Il riait aux passages plaisants, s'attendrissait aux passages dramatiques, tassé dans le fond de sa baignoire, au centre d'un grand paletot de fourrure en hiver, avec ses yeux si noirs et vifs au-dessus de sa moustache blanche de général de cavalerie en retraite. Il me disait : « Hein, ça porte ! Ah ! ce Porel, ah ! cette Réjane... et Dumény donc — Dumény jouait Jupillon — tu n'en rencontres pas de si nature que ça, carabin, des souteneurs, dans tes balades à Montmartre et au Quartier Latin ! » Les amis, venus pour le féliciter pendant les entr'actes, le trouvaient radieux : « Ça va, oui, ça va. J'ai eu peur un moment d'être emboîté, égayé comme nous disions autrefois —

nous, c'est-à-dire lui et son pauvre Jules — puis ça s'est remonté d'une façon extraordinaire, n'est-ce pas Hennique ? n'est-ce pas Geffroy ? — se tournant vers mon père — dites, Daudet ? »

Là il fallait mentir carrément, et même quand ça n'avait pas été bien fameux, s'écrier comme je le faisais, sans vergogne : « Monsieur de Goncourt, c'est épatant ! » Il s'informait alors de l'appréciation de mes amis : « Est-ce que Nicolle est content ?... Et ton copain de Fleury, qui s'y connaît, est-il content ? » J'affirmais qu'ils étaient enchantés. L'excellent homme alors riait de bon cœur, expliquant avec force gestes de ses mains longues, blanches et fines, que sans Porel, le jeu de scène eût été inexécutable, que Porel avait trouvé tout de suite le moyen d'en sortir et de réaliser sa pensée à lui. C'était vrai. Porel faisait des tours de force pour le contenter avant sa première, et ensuite pour lui maintenir pendant quelques jours, là-bas, dans son lointain Auteuil, l'illusion du grand succès. En général, à la seconde, le cher parrain envoyait aux nouvelles sa fidèle servante Pélagie qui consultait ses voisins, interrogeait les contrôleurs, au besoin le secrétaire du théâtre, et revenait chargée de potins et d'espérances. « Pélagie m'affirme que toutes les petites places sont louées. Dans ces conditions, je ne comprends pas qu'on ne fasse que deux mille huit. Il doit y avoir erreur. Il faudra que j'envoie la petite — c'était la nièce de Pélagie — voir la douzième représentation. » Quand l'hiver était là, avec ses frimas, Porel ingénieux incriminait la pluie, la neige, la distance. En été, il invoquait les chaleurs : « Mon cher Goncourt, je ne suis pas outillé pour lutter contre la canicule. »

Edmond de Goncourt répétait docilement, avec une légère mélancolie : « Nous sommes redescendus à deux mille cinq. Porel à l'Odéon n'est pas outillé contre la canicule. » Bref, là encore, Porel se comportait en papa gâteau, qui masque la réalité blessante et méchante à ses petits-enfants de cinquante à soixante ans. Entre temps il nous coulait, à nous les jeunes et les cœurs durs, objectifs, un œil malin qui signifiait : « Vous verrez ça quand vous écrirez pour le théâtre. Il faut des matelas, beaucoup de matelas. Ça peut faire tant de mal ! »

La vérité est que la reprise d'*Henriette Maréchal* fut un

modeste tiers de succès de curiosité, de reconstitution, et que cette jolie, sauvage et amère *Germinie Lacerteux* fut sérieusement secouée au début et jusque vers la vingtième représentation. Pélagie, revenant à Auteuil, eût pu faire le même rapport que mon frère Lucien, alors tout enfant, entrant à une heure du matin dans la chambre de mes parents, après le four noir de *Tartarin sur les Alpes* de MM. Bocage et de Courcy : « Papa, c'est un vrai succès. On n'a sifflé que trois fois. J'ai compté... »

Pourquoi les gens chutaient-ils et sifflaient-ils *Germinie Lacerteux ?* Réjane et Dumény y étaient admirables, ainsi que la maman Crosnier en M^lle^ de Varandeuil. Chacun de ces tableaux enchaînés les uns aux autres était puissamment émouvant. Il y avait ascension. Ça chantait, comme disait Porel. Cependant j'ai vu à cette répétition générale et aux deux premières, car j'assistais consciencieusement aux trois — des spectateurs ivres de fureur qui glapissaient : « C'est ignoble... c'est une infection... », des dames qui criaient « Assez, assez », en tapotant leurs lorgnettes de spectacle, des personnes des deux sexes qui réclamaient avec ostentation leurs manteaux, afin d'interrompre la représentation. Aimant fort M. de Goncourt, j'avais groupé quelques amis et admirateurs fidèles, et nous tentions, mais en vain, de terroriser les récalcitrants en leur criant : « Abrutis... vieilles barbes... vieilles cruches... à Ohnet... à Sardou... » et autres aménités. Notre colère semblait faire partie du programme et augmentait encore le désarroi.

J'eus là une de mes rares discussions avec Timoléon, venu d'Arles tout exprès pour assister à ces manifestations. Comme, rejoignant le gros des troupes goncourtistes, qui allaient souper chez nous rue de Bellechasse après la première, nous exposions chacun nos raisons avec une certaine effervescence, il finit par me déclarer : « Que veux-tu, mon brave Léon, nous autres gens de province, n'attachons pas, à ces histoires de bonnes et de souteneurs, la même importance que vous autres à Paris. Il est stupéfiant qu'un homme aussi fin et aussi convenable que M. de Goncourt traîne ainsi ses admirateurs à l'office. Je déplore qu'on ait sifflé, car j'admire et j'estime M. de Goncourt, mais cela ne m'étonne pas. A Arles, crois-moi, le

tumulte serait pire encore et je ne conseille pas à la tournée, si tournée il y a, de s'aventurer jusque dans nos parages. Cela aboutirait certainement au désastre.

— Mais enfin, Timoléon, tu dois convenir que cela est beau dans son genre.

— Possible, mon enfant, que le charnier vous plaise, à tes amis et à toi. Je t'avoue qu'à mon âge je préfère autre chose à ces anecdotes de servante enceinte et qui sert à table en se comprimant l'abdomen. Il y a là, comme convives, des enfants, ce qui a encore ajouté à mon malaise. Bref, je ne sais trop ce que je vais pouvoir lui dire, à ce cher monsieur de Goncourt. Je me rattraperai sur le décor du cimetière sous la neige, qui m'a paru assez typique, bien que peu réjouissant.

A la maison, une autre surprise attendait Timoléon. La première personne qu'il rencontra lui dit « bonsoir, monsieur Zeller ». La seconde lui demanda des nouvelles de sa fille. Or il était célibataire et sans enfants. Puis une demi-douzaine d'invités lui parlèrent encore de M. Zeller. On le confondait avec le vieil universitaire de ce nom, ami de Goncourt, absent ce soir-là, et qui d'ailleurs ne ressemblait guère à Tim. Je lui promis bien qu'en revanche, la première fois que je rencontrerais M. Zeller, je l'appellerais « mon cher Timoléon ». L'occasion ne s'est pas présentée, par la faute de M. Zeller qui est mort.

Ces soupers d'après la première, qui n'auraient plus de raison d'être, aujourd'hui que c'est la répétition générale la vraie première, étaient tantôt gais, tantôt sinistres, suivant le sort de la pièce. Celui de *Germinie Lacerteux* fut quelconque. On voulait féliciter l'auteur, qui avait écrit une belle œuvre, et on ne pouvait nier l'évidence. Il fallut se rabattre sur l'indignité de la critique et l'incompréhension des philistins.

— Ce Sarcey est un triple idiot.

— C'est un sous-Besson. Il déclarait dans les couloirs qu'il ne comprenait pas un mot.

— Ce n'est pas étonnant, il a tout le temps les doigts dans son nez.

Besson était un gros bonhomme stupide, qui pontifiait à l'*Événement*, alors assez lu.

— Bauer — le critique illettré de l'*Écho de Paris* — sera très

bon. Il a dit à Réjane qu'elle s'était surpassée et, après le trois, il pleurait.

— Des pleurs de Bauer, voilà qui fera monter le prix de l'Eau de Crocodile.

— Et Vitu ?

— Il est parti après le second acte, irrité, suivi de M^lle^ Hadamard, de la Comédie-Française...

Vitu était le critique du *Figaro*. On le considérait comme littérairement nul, mais influent à cause de la clientèle du journal. Il n'est du reste demeuré de lui ni une ligne, ni un mot, ni une opinion. Je dirai la même chose de Sarcey, avec cette différence que Sarcey était un gros bonhomme réjoui, savoureux, bambocheur, assez paillard, disait-on, et qui faisait volontiers la bête. On n'a pas idée des malédictions qui se sont abattues sur sa tête ronde, et à moitié obtuse, de 1880 à 1900. Elles le laissaient souriant, ami du « r'bondissement dramatique » de Gandillot, de Sardou, de Bisson, ennemi d'Ibsen, rebondi lui-même et prépondérant dans l'opinion des couches moyennes. Mais en dehors de ces couches moyennes, quel tollé !

La jeunesse ne doute de rien. Je voulais que Timoléon entendît à nouveau *Germinie Lacerteux* et rendît justice à Goncourt. Il prétexta un rhume et se commanda une « aïgo boulido » ou « eau bouillie ». Or la cuisinière, une Lorraine, ignorait complètement cette recette éminemment méridionale. Timoléon lui avait cependant bien expliqué : « Vous savez ce que c'est que l'ail ? — Oui, monsieur — Que de l'eau chaude ? — Oui, monsieur — Bon. Vous prenez deux gousses d'ail, vous les mettez dans l'eau bouillante. Puis un peu d'huile et ça y est. » Ces recommandations, exécutées à la lettre, aboutirent à une effarante médication d'ail cru dans une boue filante : « Ah, ce n'est pas ça ! s'écria Timoléon. La cuisinière désolée fit un nouvel essai, à peine moins désastreux que le premier. Alors Timoléon : « Tu vois, mon enfant, si je recommençais l'épreuve de la *Germinie* de ce brave monsieur de Goncourt, ça ferait comme pour l'aïgo boulido. Mieux vaut, je crois, en rester là. »

Cependant Pélagie rapportait à son maître, d'après les inspecteurs de Porel, des noms de gens qui avaient sifflé ou chuté. Les Un Tel étaient partis après le second acte. Les Un Tel avaient ri au tableau des enfants. Quelques-uns de ces délin-

quants étaient en relations avec l'auteur et celui-ci, loyal et candide dans ses amitiés comme dans ses antipathies, s'indignait et mon père doucement l'apaisait, lui représentait que ces renseignements ancillaires ne sont pas toujours extrêmement sûrs. Je me suis demandé quelquefois depuis si Pélagie n'en « remettait » pas, ne signalait pas comme antigerministes ceux dont le nez lui déplaisait. C'était une excellente personne d'ailleurs, mais qui, comme toutes ses pareilles, aimait à dramatiser, à échafauder des suppositions atroces, à soupçonner chez autrui des projets ténébreux. Elle avait parmi les habitués du fameux « grenier » ses protégés, ses flatteurs, ses préférés ; et ceux qui ne faisaient pas attention à elle lui paraissaient capables des pires noirceurs.

Le souper qui suivit la première de *Sapho*, et qui eut lieu aussi rue de Bellechasse, fut plus brillant et plus mémorable. Il y avait là Goncourt, Zola, Lockroy, Frantz Jourdain, l'architecte bien connu, cœur droit et généreux mais chaud, et qui a participé à tous les emballements de son temps, avec une ardeur éloquente et imagée ; Aurélien Scholl, encore assez vert, le monocle à l'œil, rempli à la fois de verve et de snobisme, et citant négligemment ses belles relations à l'occasion de blagues féroces ; Philippe Gille, du *Figaro*, petit, fin et bavard comme son nom ; le docteur Charcot, observateur et clinicien de génie, au masque superbe bien qu'empâté, à la fois dantesque et césarien, qui fut pendant vingt ans souverain et quelquefois tyran de la Faculté de Médecine ; Théodore de Banville, délicieux de vive ironie comme à son ordinaire. On attendait pour se mettre à table, l'arrivée de Koning et de sa femme, la principale interprète. Ils apparurent sur le coup de une heure du matin, lui, le ver de noisette surveillant son plastron et son habit, noir et frisé, gras comme un petit boudin ; elle, belle comme l'aube, tiède encore de son grand succès et des applaudissements. A son entrée, spontanément les bravos reprirent. Elle demanda grâce gentiment, spirituellement avec un petit frémissement voluptueux de la narine, où se devinait la jeune tigresse. On passa dans la salle à manger. Zola, sombre et bougon à cause du succès, prit place à côté de M^me^ Hading et commença aussitôt à lui expliquer son caractère, car au milieu du brouhaha des conversations on entendit tout à coup la phrase traditionnelle,

lancée par le père des Rougon, avec une fatuité zézayante et burlesque : « Moi, madame, je suis un chafte... » Que diable sa chasteté venait-elle faire dans ce souper littéraire... avertissement, appât, simple exposé doctrinaire ? En tout cas le propos inattendu nous fit bien rire par la suite, Goncourt, mon père et moi-même. J'ai toujours imité avec succès la voix et les tics intellectuels, la feinte bonhomie de Zola et ce *grosso modo* qu'il introduisait dans la discussion, quand celle-ci tournait mal pour lui. Que de fois ne me fit-on pas répéter, en tapotant sur mon nez un lorgnon imaginaire : « Moi, madame, je suis un chafte. »

A plusieurs reprises, Koning, que la jalousie n'abandonnait guère, lança dans la direction de sa femme des : « Kesque tu dis ?... Ça n'est pas ça... Elle ne sait pas c' qu'el' dit... » retentissants. Ces grossièretés étaient noyées dans la causerie générale et s'adressant à un si fin visage, à un pareil décolleté, semblaient les aboiements d'une gargouille en furie contre la Vénus du Titien. A regarder Mme Hading croquer une truffe, ou peler une orange de ses doigts fins, mes amis et moi-même perdions le boire et le manger.

Pour ma part j'assistai, presque sans défaillance, à toutes les représentations de *Sapho*. Je ne me risquai qu'une fois sur dix à aller rendre visite à l'éblouissante Fanny Legrand dans sa loge ; cette innocente joie m'était gâtée par les aboiements furibonds du vizir juif, lesquels retentissaient sans interruption dans le corridor et le petit escalier de bois : « Où est Desclauzas ?... l'accessoire, je vous dis, l'accessoire de cette idiote de Desclauzas ?..... Ah ! c'est vous M. Daudet..... Mme Hading n'est pas visible..... elle se repose. Le praticable, tonnerre de D..., le praticable ! » Une fois même, je donnai cent sous à un cocher chargé de raconter à cet énergumène, comme dans les comédies, qu'une manière de Turc l'attendait au café Marguery afin de lui faire une communication importante. Ainsi aurais-je eu cinq minutes de liberté pour remettre quelques fleurs à la camériste de *Sapho*. Mais, sans laisser à mon ambassadeur en houppelande le temps de s'expliquer, l'odieux Koning l'envoya dinguer dans un ouragan d'imprécations : « Qui a laissé entrer ça ici..... voulez-vous me f..... ça dehors..... » Le cocher en eut, je vous en réponds, pour ses cent sous. Comme il sortait, titubant, il se heurta contre un autre cocher, de théâtre celui-là, qui joue

dans la pièce le père de Fanny et qui descendait en scène, avec son fouet et sa pipe. Cette rencontre imprévue d'un collègue augmenta encore sa stupeur.

Un certain soir, je tombai sur Victorien Sardou en train d'expliquer je ne sais quoi au directeur du Gymnase. Je ne le connaissais que par *Fedora, la Tosca*, *Théodora* et par la récente dépense que nous avions faite, un camarade et moi, de deux fauteuils pour *le Crocodile*, d'un consternant ennui. Cet auteur, aujourd'hui presque oublié, était alors le maître des théâtres de Paris. Il était plutôt petit, gesticulant, avec une physionomie mêlée de joueur d'échecs, de bedeau et de comédien, et il racontait, en roulant les *r*, un nombre effrayant d'anecdotes, qui filaient dans sa bouche ourlée comme un macaroni frais et beurré. On me nomma à lui. Il m'expliqua avec volubilité que *Sapho* était une belle chose certes, mais que le second acte avait tel et tel défaut, qui tenaient à ce que le roman avait été transporté « trop cru » à la scène. Je compris qu'il regrettait l'absence d'une intrigue un peu corsée, par exemple de Déchelette trompant l'amitié de Jean Gaussin et de Jean Gaussin surprenant une lettre de Sapho à Déchelette, dont la connaissance empêcherait Alice Doré de se jeter par la fenêtre. Je n'écoutais guère. Sardou manquait de prestige parmi les étudiants. Nous le considérions comme un amuseur, bon pour les pauvres gens de la rive droite, les boulevardiers et les bourgeois. Dans les milieux littéraires on l'appelait *le Ficelier, le père la Ficelle.* Il avait une réputation de brillant causeur. Je m'aperçus qu'il était surtout un raseur et mes autres rencontres m'ont fortifié dans cette opinion. Non, le « diable d'homme » cher à Sarcey n'était pas du tout intéressant et l'on devinait à première vue tout le superficiel, tout l'enfantin de sa nature. Il possédait exactement l'érudition du collectionneur d'anas qui épate, au café, la dame du comptoir. Son œil bavard et frivole, respirait non la malice, mais le contentement de soi. Il se coiffait plat, afin de piocher une ressemblance plus que problématique avec le premier consul. *Le Gaulois* et *le Figaro* répétaient chaque semaine qu'il portait un béret et un foulard blanc pendant les répétitions et qu'il habitait Marly-le-Roi. Bref il remplissait alors le rôle que tient aujourd'hui, avec tant d'inconsciente drôlerie, Edmond Rostand entouré de sa petite famille.

Il ne débarquait pas à Paris un journaliste étranger, surtout américain, qu'il ne s'informât de Sardou et ne courût lui demander ses impressions sur n'importe quel sujet d'actualité. En sortant de là, le petit curieux sautait chez Renan, passé à l'état d'idole radicale et de bouffon philosophe, et confrontait l'avis du Collège de France avec celui de Marly-le-Roi. C'est incontestablement Sardou qui a inauguré pour le lancement de ses pièces, la publicité à jet continu, ainsi que pour un chocolat ou un apéritif. Il avait obtenu, par ce bas procédé, une réputation artificielle, mais mondiale, composée, comme celle de Rostand, du suffrage de toutes les incompétences. On m'assure qu'actuellement encore on découvre parfois, dans des cases de nègres anthropophages, au centre de l'Afrique, un supplément illustré du *Gaulois* consacré à la première représentation de *Théodora*.

Sur les places publiques,
Quand tu rôdais le soir
Dans l'ombre des portiques
Chacun a pu te voir
Ah ! ah ! Théodora (bis)
Ah !

Dans son feuilleton du *Temps*, le bonhomme Sarcey analysait béatement ces effarantes insanités, l'interrogatoire du Gaulois tombant à Byzance et s'informant afin que les spectateurs fussent informés. Cependant qu'Henry Bauer, bien plus stupide certes que Sarcey, mais d'une stupidité « avancée » ou se croyant telle, reprochait à Sardou de n'être pas Dumas fils, et que Mendès, pochard essoufflé et grandiloquent, lui cherchait querelle à cause de son prénom de Victorien, parodie de Victor, l'accusait de sacrifier la pensée au machiniste et à l'accessoiriste. On ne savait pas, en somme, dans quel camp il y avait le plus d'enfantillage et de sottise.

Le petit hôtel d'Edmond de Goncourt, boulevard Montmorency à Auteuil, contre la voie du chemin de fer de Ceinture, se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un minuscule jardin. Il était empli de merveilles, dont la description court aujourd'hui les catalogues, mais qui faisaient partie de la demeure, qui avaient été choisies une à une, amoureusement et que leur possesseur ne vous forçait pas à admirer. Je ne con-

nais rien d'odieux comme le collectionneur maniaque qui vous promène, généralement après le déjeuner, en pleine digestion, à travers son musée, vous contraignant à écouter ses fastidieux récits. Pour la contemplation des tableaux, des bronzes et biscuits, des estampes, des bibelots, il y a des heures de choix, de réceptivité, des heures ouvertes enfin. Même alors, on a le désir de ne pas être accompagné, de ne pas avoir à déclarer poliment qu'on aime un Clodion ou un Falconet quand ils vous laissent indifférent, de ne pas avoir à s'ébahir, par politesse et condescendance, devant un Nattier qui n'est pas souvent de Nattier. Avec M. de Goncourt, rien à craindre de tel. Pendant quinze ans j'ai fréquenté chez lui, sans qu'il m'obligeât jamais à regarder ceci ou cela. Même il tenait peu à ce qu'on soulevât ses vitrines, au risque de les briser. Il devenait nerveux quand un invité s'approchait un peu trop près d'une pièce rare ou fragile. Je l'entends encore criant de sa voix nette à Gustave Toudouze nonchalamment adossé à une tapisserie de Beauvais crême et rose : « Toudouze, enlevez votre tête, vous salissez. »

Celui auquel il s'adressait ainsi était un être doux et discret, assez timide, à la voix blanche, d'une déplorable facilité littéraire. Il portait sa tête étonnée et souriante, mais pelée et comme bouillie, au bout d'un long cou qui lui prêtait une certaine ressemblance avec une tortue alléchée par une feuille de salade. Poussé avec d'autres à une époque de grande production romanesque, il donnait un volume par an — *le Train jaune, le Pompon vert*, etc. — de 300 à 350 pages, dénué de toute espèce de style, dénué même d'absence de style, de composition et d'intérêt. Cela pendant un quart de siècle, et c'était le plus brave homme de la terre, le plus inoffensif, le plus tranquille. Jamais aucun de ses maîtres, Zola, Goncourt ou Daudet, ne lisait une seule ligne de ses fastidieuses machines, ni même ne lui en ouvrait la bouche et cependant, par une application touchante, Toudouze continuait à produire. S'il est vrai que nul n'est prophète en son pays, il est cependant démontré qu'on peut être prophète dans sa villégiature, car les habitants de Camaret, où Toudouze passait ses vacances, non loin d'Antoine, ont donné son nom à un quai ! Une seule fois, ce laborieux à vide souleva une certaine émotion dans notre milieu littéraire, ce fut quand il eut la singulière idée de consacrer un livre à la biographie

d'Albert Wolff. Chacun se demanda à quoi pouvait bien correspondre une telle étude appliquée à un tel objet. Je suis persuadé que l'innocent Toudouze lui-même ne sut jamais pourquoi il avait écrit ça. Depuis mon enfance, j'ai vu Toudouze dans des fauteuils, sur des chaises, au coin de diverses cheminées, dans des ouvertures de porte, à des tables de salle à manger, dans des cortèges nuptiaux ou funèbres : jamais nous n'avons échangé autre chose que le « bonjour Monsieur Toudouze », « au revoir Monsieur Toudouze » du jeune homme sage à l'habitué de la maison. Quand on parle du roman naturaliste ou réaliste, j'aperçois Toudouze et son perpétuel assentiment, j'entends sa parole sans accent ni timbre, que caractérisait seulement le mouvement de sa maigre pomme d'Adam, très visible à cause de la longueur de son cou.

Outre Hennique, Geffroy, Jourdain, Rosny, Paul Margueritte et Lucien Descaves, qui font partie aujourd'hui, ainsi que moi-même, de l'Académie Goncourt, un des plus notoires habitués du Grenier était Octave Mirbeau. Pour ceux qui ne l'ont jamais vu, je dirai que Mirbeau consiste essentiellement en une voix brève, hachée, passionnée, au-dessous de deux yeux clairs à reflets d'or. La moustache est fauve, le geste nerveux et, quand on le contredit, il se ronge les ongles jusqu'à la pulpe. C'est la sensibilité et même la sensualité la plus frénétique, la plus rapide, la plus explosive, la plus changeante aussi que je connaisse et, suivant que les choses et les gens lui apparaissent sous l'angle de l'amour ou de la haine, il les chérit ou les déteste, les loue ou les accable sans mesure, avec un égal paroxysme. Il est certain que la roue de la vie tourne, et que les sympathies ou les antipathies n'y sont pas toujours à la même place ; mais Mirbeau accélère le mouvement tant qu'il peut, aussi prompt à s'illusionner qu'à se dégoûter, à s'enthousiasmer qu'à se décourager et à s'irriter ; en outre il englobe volontiers, dans l'apologie et dans l'exécration, non seulement l'être visé, mais ses proches, mais son entourage, son cadre, ses animaux domestiques et jusqu'à ses voisins. L'expansion qui est dans ses œuvres est aussi dans ses jugements, si l'on peut appeler ainsi les sentences brèves et sans merci, souvent d'un admirable comique, qu'il décoche de tous les côtés, tel Ulysse revenant chez lui et massacrant les intrus à coups de flèche.

Ceux qui ont conquis et conservé sa difficile affection — il y en a — trouvent en lui, même quand les temps deviennent nuageux, ce remède amical à l'abandon et à la solitude, que nie injustement le poète latin. Il a pour eux des soins touchants, empressés, fraternels, je dirai presque féminins, si le mot appliqué à lui n'était ridicule. Mais il lui faut l'accord parfait. La moindre divergence artistique, littéraire ou politique l'émeut, le trouble, lui fait l'effet d'un manque, puis d'une défection, puis d'une trahison, puis d'un crime. Confiant et gai, il abonde en anecdotes impayables, il ferait rire un cancéreux. Hérissé et mécontent, il boude de ses prunelles lumineuses, du pli d'une bouche renfrognée et un peu gonflée, de ses sourcils arqués, qui prennent une expression d'étonnement furieux. En politique, il suit ses funestes engouements avec l'impossibilité et l'horreur secrète de les contrôler et il éprouve une véritable jouissance à aller jusqu'au bout de ses erreurs, à déguster l'absurde. En général, il hait surtout les tièdes, ce en quoi il n'a pas tort, et il les vomit copieusement. Son goût pour les juifs, même en mettant à part le besoin de la contradiction, qui gâte trop souvent son caractère, m'a toujours étonné. Car si un animal doit être ethniquement, psychologiquement, physiologiquement odieux à Mirbeau, c'est bien le bipède sémite. Après le juif, mais seulement après, il a de l'attraction pour le révolté, étant révolté lui-même et souvent sans motif, et en troisième lieu pour le pauvre bougre. Celui-ci fut-il un incendiaire, un dégradé de la dernière catégorie, l'auteur du *Calvaire* vous soutiendra qu'il est plein de rêves et d'étoiles et qu'il faut le chérir et le dorloter. Il est toujours en quête d'un individu de génie, homme ou femme, et il préférera le découvrir souillé et taré, sous un amas d'épluchures et de scories ; mais à défaut de celui-là, il choisira quelqu'un d'honnête et de pur. En résumé, le calme plat l'embête et le fatigue, il ne se plaît que dans les orages.

Au milieu de tant de voltes et de luttes contre le bon sens, qu'il confond volontiers avec la médiocrité — alors que rien n'est plus différent — Mirbeau a deux refuges : les fleurs et les tableaux. Ici il apporte un goût sûr, presque infaillible, un manque d'humeur surprenant, une fidélité jamais démentie. Bien entendu, ses préférences font hurler les bourgeois —

comme les appelait Flaubert — ou mieux les « amateurs éclairés ». Néanmoins c'est lui qui a raison. Les marchands de peinture connaissent son flair et suivent pas à pas, leur cote à la main, ses indications. Il ne va pas du tout à l'effarant ni à l'exceptionnel, comme le répètent volontiers les imbéciles. Il va au classique, mais à un classique qui n'est pas encore admis comme tel et qui réclame, pour s'affirmer, le contrôle implacable du temps. Son œil, comme celui de Geffroy, a environ quinze ans d'avance sur ses contemporains. On peut donc le rattraper trois fois, au cours d'une existence de durée moyenne.

Mirbeau avait commencé par attaquer vivement et iniquement mon père dans *les Grimaces*, le petit pamphlet hebdomadaire à couverture rouge qu'il publiait vers 1885 et auquel collaboraient Grosclaude et Hervieu. Ensuite la réconciliation se fit entre eux cahin-caha et Goncourt y fut pour beaucoup, car il aimait Mirbeau, Mirbeau l'aimait, leur fréquentation fut sans nuages. La chose vaut la peine d'être notée.

« Mirbeau me racontait l'autre jour »... ainsi commençait souvent Edmond de Goncourt ; ou encore : « Ce diable de Mirbeau vous a une façon de disséquer Bonnières... » Puis après un regard à la pendule. « Je ne sais pas ce qu'a Mirbeau. Il m'avait cependant promis d'être là de bonne heure. » Dans un livre amusant, intitulé *le Termite*, J. H. Rosny aîné a fait, avec des noms supposés, un tableau fort exact de ces après-midi du dimanche à Auteuil, de ces causeries à bâtons rompus qu'interrompait fréquemment le sifflet des trains de Ceinture.

Georges Beaume — encore un qui débite un vain et vague volume par an — était blafard et gonflé ; Jean Blaize, taciturne, noir et barbu. De temps en temps, un son rauque et judicieux émanait de son système pileux. Il y avait aussi Servières en jaquette, que je prétendais non vivant, fantômal, à la grande joie de monsieur de Goncourt, et combien d'autres que le dragon littéraire a dévorés, jusqu'à ne plus laisser devant sa grotte qu'un informe petit tas d'os et de chair !

Jean Ajalbert venait de publier *Sur les talus :*

> Ça se passe sur les fortifications,
> Ce rendez-vous parmi les végétations....

et un livre de souvenirs personnels : *En Auvergne*.

Il a toujours été gras et de souffle court, comme Hamlet, mais il ne tuerait ni Polonius ni le Roi, n'ayant rien d'un tourmenté, ni d'un sanguinaire. Après tant d'années écoulées, tant d'événements intercalaires, tant de divergences, je n'aperçois jamais sans plaisir son large visage placide et souriant. En avons-nous fait ensemble des parties de rire et des gueuletons, en avons-nous débouché des bouteilles, rue de Bellechasse, rue de la Faisanderie et sous le ciel limpide de Provence ! Quel jeu de quilles de verres, si elles étaient encore toutes debout ! La destinée a été méchante pour lui et il ne le méritait pas, n'ayant aucun fiel dans le cœur, ne cherchant jamais — comme disait mon père — à retirer la chaise de son prochain.

Quand je pense que ce solide auvergnat de Jean Ajalbert a été depuis dreyfusard et que ce champenois de Pol Neveux aussi l'a été, je n'en reviens pas. Pol Neveux ne paraissait que rarement à Auteuil, car avant tous il admirait Flaubert et il chérissait Pouvillon. Mon grand Pol, va ! Il faut l'entendre déclamant, comme au « gueuloir » une période de *Madame Bovary* ou de *l'Éducation sentimentale...*, car il sait tout par cœur de son bon gaulois de maître aux moustaches longues, et même la *Correspondance,* pleine de cris absurdes et délicieux. Le *A Rebours* d'Huysmans avait mis à la mode Bodega, le grand marchand de vins et liqueurs qui fait le coin de la rue de Rivoli et de la rue de Castiglione, où des tonneaux superposés évoquent invinciblement *la Barrique d'Amontillado* d'Edgar Poe. On retrouvait là Neveux installé, entre Pouvillon silencieux et un porto doré, et tout aussitôt le champenois vantait les petits crus « pas encore tripotés » de son patelin, lesquels sont en effet parmi les premiers vins de France, légers, pétillants et secs. Il mettait la dernière main à son roman ironico-rustique *Golo,* chef-d'œuvre du genre et sur lequel je reviendrai à propos du flaubertisme.

J.-K. Huysmans, familier de Goncourt et qui n'eut jamais aucune affinité réelle avec Zola, était silencieux et grave comme un oiseau de nuit. Mince et légèrement voûté, il avait le nez courbé, les yeux enfoncés, le cheveu rare, la bouche longue et sinueuse, cachée sous la moustache floche, la peau grise et des mains fines de bijoutier ciseleur. Sa conversation, ordinairement crépusculaire, était toute en exclamations écœurées,

dégoûtées sur les choses et les gens de son époque, qu'il exécrait également, qu'il maudissait, depuis la décadence de la cuisine et l'invention des sauces toutes préparées, jusqu'à la forme des chapeaux. A la lettre il vomissait son siècle et le parcourait frileusement, comme un écorché vif, souffrant des contacts, des atmosphères, de la sottise ambiante, de la banalité et de l'originalité feinte, de l'anticléricalisme et du bigotisme, de l'architecture des ingénieurs et de la sculpture « bien pensante », de la Tour Eiffel et de l'imagerie religieuse du quartier Saint-Sulpice. Ses sensations tactiles, auditives, visuelles, olfactives le gouvernaient. Il avait l'air d'en être martyrisé, comme sainte Lydwine, d'aspirer de toutes ses forces à l'évasion. Dans une page célèbre, Barbey d'Aurevilly lui avait donné le choix, dès son premier livre *A Vau l'eau*, entre le revolver et le crucifix. On sait comment se vérifia cette prédiction. Tous les critiques, se basant sur ses origines flamandes, ont signalé le peintre d'intérieurs, à la manière des maîtres et petits maîtres du Nord, qui était en lui ; mais il renfermait aussi un Parisien, gouailleur jusqu'à la férocité, abrégé et savoureux dans ses jugements et un énervé de premier choix.

Il fallait voir Huysmans, acculé par un raseur dans un coin du « grenier » Goncourt, allumant une cigarette, comme pour chasser un insecte, cherchant à s'évader par petits pas feutrés, et coulant vers son interlocuteur un regard de martyr qui eût voulu se faire bourreau. Un jour que j'étais arrivé à le dégager : « Merci, me dit-il, pour mes rotules ; je pensais ne jamais pouvoir les décoller de cet ignoble individu. » Il ne ménageait pas les termes, je vous assure, et ses coups de griffe laissaient, en général, cinq raies sanglantes sur le museau de son fâcheux.

On prétendait que, pour des Esseintes, le héros d'*A Rebours*, qui fut son premier grand succès, il s'était inspiré de Robert de Montesquiou. Je ne sais s'il l'avait déjà rencontré chez Goncourt, mais, ce qui est certain, c'est qu'entre eux ça ne pouvait pas marcher longtemps. Leurs atomes, à tous deux, étaient trop diversement crochus pour s'accrocher. Au temps dont je parle, Robert de Montesquiou, qui s'est depuis terriblement banalisé et galvaudé — conséquence fatale de l'amour de la célébrité — passait pour un être rare, lointain, distant et fermé. Il habitait, à l'extrême pointe du Kamtchatka littéraire dont parle Sainte-

Beuve, un pavillon de mosaïque rempli de plantes rares, de livres merveilleux et de subtils parfums. Il y composait, sur des vélins de choix, des poèmes difficiles, pleins d'allusions et d'assonances, comparables à ces personnages que les marins font avec des coquilles. L'homme était mystérieux comme l'auteur, long et mince, sans âge, tel que verni pour l'éternité, les rides du front savamment déplissées, habillé avec ce goût rarissime qui aboutit à un ensemble neutre par l'harmonie, le fondu de détails voyants, fleuri quant à la boutonnière, et aussi quant au discours. Il racontait, comme pour des adeptes, de longues et fastidieuses anecdotes consacrées à des arcanes mondains, méprisables mais inaccessibles, bafoués, mais à la façon des idoles ; puis, vers la fin de son monologue, le comte à écouter debout éclatait d'un rire aigu de femme pâmée. Aussitôt, comme pris de remords, il mettait sa main devant sa bouche et cambrait le torse en arrière, jusqu'à ce que son incompréhensible joie fut éteinte, comme s'il eût lâché un gaz hilarant.

J'ai toujours été stupéfait de la disproportion entre l'importance réelle de ces récits et celle que Robert de Montesquiou leur attribue. Il a dans l'esprit une véritable loupe à enfantillages. Un bibelot lui apparaît grand comme le Moïse de Michel-Ange, et un potin de bonne renvoyée terrible comme un bol de curare. Les histoires de gouvernantes suisses, de « miss » ou de « fraülein », de vieilles personnes ultra nobles, ultra fossiles, et de gens superchics ignorant la littérature, avec lesquelles il se gargarise en public ou dans son privé, m'ont toujours donné des courbatures. Quand il me parle de tout près, insistant sur ses précieuses finales, se contorsionnant afin de m'expliquer, à moi roturier vivant de ma plume, l'extraordinaire importance sociale, mais aussi l'extraordinaire insignifiance et débilité mentale des Sainte-Avanie ou des Comme-la-Lune, j'ai envie de m'en aller. Il doit penser la même chose de moi. Nous ne sommes fichtre pas faits l'un pour l'autre.

Dès cette époque, Robert de Montesquiou allait aux écrivains comme certains conférenciers mondains vont au peuple. Au besoin, pour ces expéditions, ils revêtiraient un costume spécial mi-bourgeron, mi-habit, craignant à la fois d'avoir l'air de vouloir écraser leurs auditeurs de leur supériorité vestimentaire, et d'avoir l'air de les mépriser en ne faisant pas de frais

pour eux. Avec les écrivains révolutionnaires, ça allait tout seul. Robert de Montesquiou piquait une cocarde à son chapeau, et se répandait en propos anarchistes, dont de très grandes dames âgées — comme dans *la Tour de Nesles* — faisaient les frais. Les écrivains révolutionnaires se laissent, par définition, plus facilement épater que les autres. Avec les réactionnaires, notre rarissime était plus gêné. Il ne pouvait pas leur expliquer qu'une particule et un titre bien porté ne sont rien du tout, puisqu'ils paraissent attacher une certaine importance à ces hochets de l'hérédité. Il n'osait pas non plus tabler trop hardiment sur un snobisme supposé qui lui a déjà donné pas mal de déceptions. D'où une gêne quant au choix du pied à danser qui, personnellement, m'a toujours ravi.

Comme je l'ai déjà expliqué, j'ai horreur de la visite aux collections. Or Robert de Montesquiou a la manie, non seulement de montrer, mais de vanter et d'expliquer minutieusement la sienne. Poil de la barbe de Michelet, vieille cigarette de M^me^ Sand, larme séchée de Lamartine, baignoire de M^me^ de Montespan, pot de chambre de Bonaparte à Waterloo, casquette du maréchal Bugeaud, balle qui tua Pouchkine, soulier de bal de la Giuccioli, bouteille d'absinthe ayant abreuvé Musset, bas à jour de M^me^ de Raynal, avec autographe de Stendhal, nez en pomme de terre détaché du masque de Parmentier, tous ces souvenirs « inesti-mâbles » — prière de hurler l'*i* d'*inesti* — sont conservés par le poète enivré avec une sollicitude déménageuse et bavarde. Quand survient un visiteur de marque, il le traîne devant ces merveilles, les fait miroiter historiquement, anecdotiquement et légendairement, décrit, s'attendrit, s'irrite, s'exalte, puis, calmé soudain, gémit après un silence : « C'est bien bô ! » ou « Comme c'était bô ! »

Un an après, l'autre ayant tout oublié, le comte Robert y pense encore et, dès qu'il l'aperçoit : « N'est-ce pas que c'était bien bô ? » Deux ans, même cinq après la cérémonie. On peut dire de lui qu'il a l'ébahissement des autres tenace. Mais cela ne serait encore rien s'il n'avait la déplorable habitude, lui si fin ou se croyant tel, de réciter de ses vers ou de sa prose à tout venant, et pas des pièces de faible longueur, pas des sonnets ni des madrigaux : non, non, de longues tirades rimantes ou non rimantes, ponctuées en fausset de clameurs de surprise

et d'allégresse, comme si Eschyle, Pindare, Dante et Shakespeare se révélaient en lui à lui-même. Tout d'abord vous croyez à une farce. Peu à peu, devant le visage tendu de l'auteur, glacé d'orgueil sous cette ébullition factice, vous reconnaissez que c'est sérieux et même, comme disent les médecins, que c'est grave. Malheur à la dame âgée ou jeune, mais distraite, qui ne tombe pas à genoux, prenant à témoins le soleil et les étoiles qu'elle n'a jamais ouï tel génie. Le poète, cédant au prosateur satirique, a mis son nom à jamais maudit dans sa mémoire et désormais elle sera, en cent autres morceaux analogues, âprement flagellée, tournée en dérision et en caricature, vouée aux dieux infernaux du manque d'orthographe, de la vilaine broderie, de la mauvaise eau de toilette, de l'hospitalité défectueuse. Quand il s'agit de la vénération qui lui est due, Robert de Montesquiou ne barguigne pas. Il tient de Brummel et de Trissotin.

Tel quel, et si carrément insupportable qu'il apparaisse les trois quarts du temps — exception faite pour les heures de détente où il veut bien être simple — ce gentilhomme hurleur, ce magot moliéresque a créé un genre. A côté de lui, Rostand et d'Annunzio, ses vils imitateurs en affectation et en outrecuidance, ne sont que d'inférieurs plagiaires, les pluriels de ce singulier. N'est pas tarabiscoté qui veut. Ne sait pas qui veut transporter son socle de salon en salon et monter dessus, une lyre de nougat de couleur à la main. Ne hennit pas d'extase qui veut, devant ses propres fabrications. Il y a, dans Robert de Montesquiou, des coins d'un grotesque sublime, alors que ceux que je viens de citer, venus tard et comme moisis, en sont demeurés au ridicule. Laissons de côté des Esseintes, pour lequel Huysmans a manqué de verve sans manquer malheureusement de crédulité, et concluons que, dans la menue monnaie de Byron, Pierre Loti est encore un louis d'or et Robert de Montesquiou une pièce de dix francs. Les autres représentent le billon. Or il n'est rien de plus sinistre que l'exceptionnel à bon marché, que le rarissime en zinc d'art, que le Kamtchatka chez la concierge.

Parfois se montrait au « grenier » Gustave Guiches, — fort incolore, bien qu'on le devinât point sot et même avisé — et que nous avions adopté comme unité de mesure littéraire. On

disait de tel ou tel : « Il vaut dix Guiches... Il vaut vingt, trente, quarante Guiches. » Un ouvrage comme *Céleste Prudhommat*, contenait, exactement dosés, tous les ingrédients nécessaires à la composition d'un mètre étalon romanesque. Guiches a travaillé depuis pour le théâtre. J'ignore s'il y a transporté ses qualités de commode mensuration.

Parfois aussi, tel un fantôme, survenait en tapinois Édouard Rod, non moins incolore, non moins silencieux. Homme de lettres méthodique, à la manière suisse, Rod faisait périodiquement le tour de ses grands confrères, depuis Edmond de Goncourt jusqu'à Brunetière non par flagornerie, certes, le pauvre, mais comme il eût fait ses visites académiques, par devoir. Il n'était pas gênant. Il entrait, serrait des mains, se mettait dans un coin, sur un bout de canapé, se taisait une demi-heure, une heure en moyenne, donnait des signes d'assentiment, puis se levait et prenait congé, aussi funèbrement que s'il venait de perdre toute sa famille. On disait : « Quel brave type ! Avez-vous lu sa *Vie privée de Michel Tessier ?*

— Non, je ne peux pas le lire. Il a le tour trop protestant pour mon goût ; mais comme il a l'air d'un brave type !

— C'est un type encore plus brave que vous ne pensez, un grand sentimental bourré de scrupules extraordinaires. C'est ça qui le rend silencieux, par excès de vie intérieure.

Tout le monde concluait en chœur : « Quel excellent et brave type ! C'est peut être la prochaine fois qu'il dira quelque chose. » Mais le mois suivant, dans le même quartier de la lune, Édouard Rod, reparaissant de son même pas feutré, se taisait encore.

Au lieu que Georges Rodenbach, éloquent, imagé, bavard, à la façon d'un qui voudrait tout dire, très vite, sachant que sa vie sera limitée, donnait la réplique à mon père. Quand par hasard Stéphane Mallarmé venait et se lançait, les yeux mi-clos, le geste discret, dans la controverse, c'était un délice. Ce petit magicien des mots, aux regards profonds et graves, parlait par allusions transparentes, qui se rejoignaient et dessinaient peu à peu dans l'espace une forme logique ; il parlait avec un charme incomparable, voletant, tel un oiseau rare, à la cime des idées et des formules, faisant du verbe un jeu magnifique. Il composait visiblement son discours, en grand artiste, signifiant par un sobre mouvement de la tête ou des paupières, à un moment

donné, l'inexprimable. Le crépuscule tombait sur le jardinet d'Auteuil et ses bronzes fins. On ne distinguait plus, dans la vaste pièce, que des silhouettes confuses et les points brillants des cigarettes. C'était l'heure des plus belles improvisations d'Alphonse Daudet. Elles partaient ainsi qu'un solo de violoncelle ; elles éveillaient vite un des autres instruments sensibles présents, même des timides, qui se hasardait, comme à confesse d'abord, puis plus haut. D'autres s'en mêlaient, s'encourageaient. Goncourt était heureux. Il aimait l'hospitalité sous sa forme la plus rare, l'intellectuelle, et que l'on fût bien et content chez lui.

La porte s'ouvrait. C'était Carrière, à peine distinct, réduit, ainsi que dans ses dessins, aux lignes essentielles et significatives ; et derrière lui Paul Hervieu, ou un autre, puis la lampe, apportée par la nièce de Pélagie, et quelquefois un inattendu, un voyageur, un romain comme Primoli, un anglais comme Child ou Sherard, un correspondant de journal égaré parmi ces gens célèbres ou connus et heureux de l'aubaine. Mais le charme n'était pas rompu pour cela : le nouvel arrivant était happé par la causerie, contraint de donner son avis. et s'exécutait avec bonne grâce. Aussi Goncourt rappelait-il régulièrement à Alphonse Daudet : « Mon petit, dimanche. on compte sur vous.

— Entendu, mon Goncourt. On y sera.

— Léon, grand diable, tu tâcheras de passer vers la fin de la journée. Tu retrouveras de Fleury et un camarade à lui, très intéressant, paraît-il, un médecin qui a visité des pays pas ordinaires et nous racontera ses impressions.

— Oui, monsieur de Goncourt.

Comme on savait qu'Edmond de Goncourt tenait un journal de sa vie, c'était à qui lui fournirait des raretés, destinées à être fixées par sa plume célèbre. Je soupçonne fortement certains de ses visiteurs de lui avoir parfois confié des secrets en vue de la publicité future et forgé des histoires peu authentiques. Étant la droiture même, il ne se méfiait pas des imposteurs. Le pire de tous était Lorrain, lequel évitait l'après-midi du dimanche, à cause du juste mépris qui l'environnait, mais se rattrapait les autres jours. Chaque fois que Goncourt répétait, sans penser à mal, un potin d'une certaine qualité toxique sur des gens de notre entourage, mon père l'interrompait :

— C'est au moins Lorrain qui vous a raconté ça ?

— Tout juste... Mais, vous savez, il est capable à l'occasion de dire la vérité.

J'ajoutais en riant : « Je ne le crois pas, monsieur de Goncourt, elle serait trop dangereuse pour lui ». Avec moi d'ailleurs, Lorrain se méfiait d'une brutalité et il n'avait pas tout à fait tort. J'avais toujours espéré qu'il ne partirait pas sous les ombres sans que je l'aie corrigé sérieusement, et c'est pourtant ce qui est arrivé.

J'allais oublier Fernand Vanderem, très caractéristique en ceci que toute sa vie il a vécu dans le sillage de Paul Hervieu, imité, copié le costume, les gestes, la voix d'Hervieu. Il n'est point venu fréquemment à Auteuil, mais il y est sans doute venu en même temps que Paul Hervieu. Ce n'est pas du tout un mauvais juif. Il a même, à l'occasion, des sentiments délicats. Son principal défaut consiste à attacher une importance prépondérante à ses écrits, et à se dépiter et navrer quand il constate que cette opinion n'est point partagée. Il tient, comme un livre de commerce, une liste des jugements favorables ou défavorables concernant ses romans et ses pièces, *les Deux Rives, la Victime, la Pente douce,* etc. L'humanité est ainsi divisée, selon lui, en bons, qui trouvent du talent à Vanderem, et en méchants, qui ignorent Vanderem. Quelquefois il y a un transfert de la colonne de droite à celle de gauche. Un élu devient un damné et réciproquement. Il explique ces choses d'une voix un peu traînante et appuyée comme Hervieu, précipitant le débit comme Hervieu, quand il tient une définition juste, ce qui arrive. Dieu sait si j'ai connu des contemporains qui prenaient la littérature au tragique. Aucun plus que Vanderem, et j'imagine combien il doit affectueusement souffrir en voyant l'invincible Paul Hervieu, son modèle, parcourir d'un pas assuré tous les échelons des honneurs officiels et académiques, alors que lui, qui cependant appartient au peuple hébreu, n'est même pas encore grand officier de la Légion d'honneur.

Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui, en dehors des habitués, ont fréquenté ou traversé le grenier Goncourt. Cette réunion d'écrivains, d'artistes ou de journalistes, un peu artificielle et guindée au début, était devenue à la longue fort agréable. Grâce à mon père, elle ne dégénérait pas en ces cau-

series pour hommes seulement, que j'ai toujours eues en abomination. Quoi de plus hideux que des messieurs âgés commentant le marquis de Sade ou récitant, avec des mines de concupiscence, des vers licencieux de douze pieds, ou feuilletant, les yeux hors de la tête, des albums de dessins érotiques. Ancien carabin et grand admirateur des satiriques français, Rabelais en tête, je ne crains certes pas le terme cru. Mais la sensualité sénile me fait mal au cœur. Les vieux devraient toujours être bien propres.

Mon plus violent souvenir de tristesse de bon ton et d'ennui mondain, c'est le salon de la princesse Mathilde. J'ai dîné une fois rue de Berry, et j'y ai été en soirée trois fois. Quatre séances inoubliables ! Comme je me plaignais de ma profonde désillusion à Edmond de Goncourt, il me répliqua avec mélancolie : « Que veux-tu, mon petit, tu vois ça trop tard. C'est un très vieux bateau. Les rats s'en vont ».

La princesse elle-même, à laquelle chacun s'accordait — je ne sais pourquoi — à trouver grand air, était une vieille et lourde dame, au visage impérieux plus qu'impérial, qui avait le tort de se décolleter. On citait d'elle des mots d'une brutalité assez joviale, notamment le cri fameux : « Nous qui avons eu un militaire dans la famille... » En dépit de Taine, Renan et Sainte-Beuve, elle était demeurée épaisse et sommaire. Je l'ai vue ne parlant plus guère, fixant sur ses invités à la ronde des yeux bovins et méfiants. L'infortunée n'avait pas tort car, en moins de dix minutes, à la table de sa salle à manger froide et solennelle, je remarquai le manège très visible du vieil ami de la maison, Claudius Popelin et d'une jeune personne de l'entourage. Les intimes parlaient de cette aventure avec indignation, comme d'une trahison de Philémon à l'égard de Baucis.

Il s'était formé à ce sujet deux clans d'importance inégale : les Popelinistes et les Mathildins. Edmond de Goncourt était Mathildin. Je crois même qu'en sa qualité de confident de la princesse, il avait fait des remontrances au graveur émancipé, qui aggravait sérieusement son cas avec une gravité toute napoléonienne. Jamais manquement aux usages de cour ne fut aussi sérieusement jugé que celui de ce pauvre bonhomme à prénom romain, et qui avait une tête d'ancien concierge. On racontait que Ganderax, qui a le cœur bon, en pleurait la nuit dans sa

barbe noire, et Primoli, que presque tout fait rire et même sourire, en demeura longtemps mélancolique.

Ceci est significatif, car Primoli a le sens de la farce. Il m'a fait une fois déjeuner à Armenonville avec une fausse Mathilde Serao, laquelle n'était autre que la comtesse de T.... Pendant tout le repas, je parlai de son œuvre à cette femme charmante et ravie d'hilarité contenue, qui me donnait modestement la réplique en baissant les yeux. Au dessert, on s'expliqua au milieu des éclats de rire, et je jure que je n'en menais pas large. Il fallait donc que la fugue à domicile de Popelin fût un vrai scandale, pour désoler ainsi le plus jovial et le plus spirituel des romains.

A ce même repas, amoureux en cachette et funèbre en apparence, assistaient les trois principaux historiens de Bonaparte : Vandal, Masson et Henry Houssaye. Ce dernier, à la fois bon, bruyant et vide, avalait coup sur coup les verres de champagne, saisissait sa longue barbe de statue grecque à pleines mains et répétait : « ah, ah, c'est ça, ah, » d'un air prodigieusement intéressé, sans écouter néanmoins un seul mot de ce que lui disait sa voisine de table. Inconsistant et sympathique, cervelle d'oiseau et cœur d'or, obsédé, lui le plus pacifique des hommes, par des préoccupations stratégiques et militaires, académisé dans les moelles, tel était et est demeuré jusqu'au bout l'auteur de *1814* et de *Waterloo*, le fils sérieux du frivole Arsène-aux-redoutes. Masson, déjà hargneux et quelque peu timbré, guettait le manège de collégien sentimental de Popelin en reniflant sa soupe avec force. Vandal était sage, maigre, haut et herbivore, comme la girafe du Jardin des Plantes. Il avait le tic de cligner des yeux, ce qui faisait croire à ses interlocuteurs qu'il leur adressait des signes d'intelligence. Edmond de Goncourt, afin de me faire briller, me demanda de conter une farce d'hôpital, que je sabotai et qui n'amusa personne. L'ennui immense pleuvait du plafond sur la table chargée d'aigles, de verreries et de fleurs, sur les convives, qui peinaient pour animer ce cimetière d'une société jadis brillante, sur la maîtresse de maison déjà lointaine, sur les mollets rebondis des larbins. On cherchait, ainsi que dans les cauchemars, des thèmes de discussion courtoise et générale qui tombaient à plat, cependant que l'amoureux Claudius et la vilaine ingrate échangeaient à la dérobée des regards de feu et de salpêtre.

On sortit de la table mortuaire, où la nourriture, je dois l'ajouter, était à la fois exécrable et parée, le poisson, sans goût ni sauce, prenant la forme d'une côtelette, et le rôti baignant sur une eau saumâtre, comme si le bœuf était demeuré toute la nuit assis dans une mare. Aimez-vous le style napoléonien ? Moi, il me rend malade. Chez la princesse Mathilde, tous les fauteuils, par droit de naissance, avaient l'air de sortir de la Malmaison, tous les pieds de table avaient la taille Empire. Les abeilles et les aigles abondaient. Un à un ou deux par deux, les condamnés de la soirée arrivaient, ainsi que des déambulants du Purgatoire, prenaient la physionomie assortie au morne des convives mal repus et se réunissaient dans les coins pour chuchoter à voix très basse, de peur évidemment de déranger quelque invisible moribond. Le coupable Popelin se décida alors à avoir l'air de se mêler aux groupes. Je regardais sans l'entendre, comme cela m'est arrivé tant de fois, l'excellent Houssaye qui m'expliquait véhémentement, à grand renfort de termes techniques, la bataille d'Iéna, devant un ancien général livide et somnolent, sinon tout à fait endormi, et une petite dame sans poitrine à mine désespérée. Popelin me demanda si je connaissais le D^r^ Potain. C'était mon maître ; mais je répondis que non, afin de nous éviter à tous deux la fatigue de considérations vaines. Popelin étonné alla en référer à Goncourt, tassé au fond d'une bergère de forme Empire, auprès de quelques ahuris bien peignés, qui remuaient des cartes d'un air las.

Le plus curieux de cette maison diabolique c'est que personne, une fois entré là-dedans, ne s'en allait plus. Conformément au protocole, nul n'osait donner le signal. On parlait de plus en plus bas, comme dans le palais de la Belle-au-Bois-Dormant. Les valets énormes, de style Empire eux aussi, les plus gros et les plus grands que j'ai vus, transportaient des bûches et des candélabres, des plateaux et des meubles, des aigles de plâtre et de bronze, en échangeant des coups d'œil narquois. Ils avaient l'air de remuer ces objets sans raison, pour se donner l'illusion de la vie, tels des déménageurs somnambules.

Enfin, sur le coup de minuit, la princesse Mathilde, quittant une espèce de tapisserie Empire, à laquelle elle travaillait avec des aiguilles Empire, rangea son métier à tête d'aigle, se leva

pesamment, salua à la ronde et se retira, comme si elle trouvait cette soirée toute simple et même agréable. Alors cette réunion d'indifférents, se décollant des chaises, canapés et fauteuils Empire, commenca à échanger des bonsoirs et des promesses de se revoir bientôt. Popelin avait renoué son flirt enragé. Les gens prenaient congé de lui, avec un air d'affectueux reproche. Il me faisait tellement de peine que j'eus envie de l'embrasser, en lui glissant à l'oreille : « Prenez garde, ça se voit... » Mais il n'eût évidemment pas compris, tout absorbé dans sa méditation libidineuse.

Au vestiaire, il en arriva une bonne. Masson, brutal et sans façon, cherchant son manteau avec fureur, bouscula une fort jolie personne, son ennemie de longue date, qui se mit à l'attraper devant tout le monde comme au pavillon de la marée : « Voulez-vous faire attention, malhonnête, hein, et ne pas me toucher avec vos pattes sales, hein ! » L'ennemi de Joséphine en demeura tout interloqué, comme un chien de cirque qui a raté son tour. Puis, fumant de rage et pestant, il disparut au milieu des ténèbres.

Plus tard, je suis retourné passer la soirée rue de Berry, une fois notamment en compagnie de Maurice Barrès. L'impériale demeure était infestée de juifs et de juives, qui avaient pullulé dans l'intervalle, et Claudius Popelin avait disparu. L'ennui était toujours de même qualité. Ganderax et son abondante barbe semblaient avoir pris plus d'importance. Frédéric Masson avait, chose extraordinaire, grandi et blanchi en se voûtant, comparable à ces « gayants » grotesques des fêtes du nord qui font peur aux petits enfants. C'était quelques mois avant la mort d'Edmond de Goncourt, retenu à Auteuil par la grippe. La princesse Mathilde n'avait pas changé. Elle semblait encore plus absente que naguère, aussi pétrifiée et ligneuse que les aigles de pierre et de bois qui encombraient toujours ses lugubres salons.

---

## CHAPITRE VI

*Hauteville-House au lendemain de la mort de Victor Hugo. — Premiers séjours à Londres.*

J'ai fait à diverses reprises de longs séjours à Hauteville-House, la maison grise et triste que Victor Hugo habita pendant son exil à Guernesey. Le premier de ces séjours fut dans l'été de 1885, quelques semaines après la mort du poète. Les moindres détails m'en sont demeurés présents et je nous vois, Georges Hugo, Payelle et moi-même, feuilletant avec respect les livres dépareillés et annotés de la petite bibliothèque du dernier étage ou *look out*. Une grande présence flottait encore parmi ces vestiges illustres. La voix forte et lugubre du vent semblait chargée de plaintes, mêlées à un tumulte glorieux. Les fantômes de la douleur et de la mélancolie, du travail acharné et de la colère, de l'amour et de la méfiance, montaient et descendaient en tapinois les escaliers amortis et masqués par de lourdes tapisseries en lambeaux. Le vieillard au cœur sec, au verbe étincelant, à l'hypocrisie grandiloquente et raffinée, au désir sans cesse renaissant, hantait encore ces lieux qui avaient reçu ses confidences, ses bâillements de lion en cage, ses rugissements. On y percevait, à ses côtés, le morose asservissement de son entourage : sa femme qu'avait désespérée au début le voisinage de Juliette Drouet, qui s'y était habituée peu à peu — car Hugo tablait sur l'accoutumance ; sa fille Adèle, entrée, par la porte héréditaire et le désespoir d'amour, dans la folie précoce et durable. La malheureuse, née en 1830 a aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans et elle vit internée depuis plus de cinquante ans ! Ses deux fils Charles et François, de carac-

tère fort différent, également bons et intelligents et soumis aux volontés et à l'avarice de leur terrible bénisseur de père. Imaginez l'existence en commun de ces quatre personnages, vivant chichement même quand sonna l'heure de la prospérité, soumis aux humeurs d'une maîtresse belle et despotique, invisible, mais présente à quelques pas, femme de théâtre et de ruse et qu'on imagine reprochant sans cesse sa solitude à son cher auteur.

Le roman de cette mort lente de toute une famille, soumise au génie et empoisonnée par lui, eût été certes plus intéressant que les *Travailleurs de la mer*, sorte de *Robinson* manqué, où se trouvent cependant de beaux paysages, que *l'Homme qui rit*, œuvre hasardeuse et à demi démentielle, ou que *les Misérables*, ce répertoire moral du romantisme. L'histoire vraie de l'exil de Hugo, telle que j'ai pu la reconstituer à travers les récits de l'entourage, notamment ceux de la touchante Mme Chenay, belle-sœur du maître, serait quelque chose de tragique et de comique à la fois. Hugo était un tyran domestique, un égoïste forcené, mêlé d'Harpagon et de Tartuffe, recouvrant toujours d'un beau prétexte sa dureté ou sa sensualité. Un trait le peint : il tenait vers la fin de sa vie un carnet de toutes ses dépenses. Sur ce registre, le chiffre de 40 francs, inscrit en face du mot *bienfait*, à intervalles périodiques, attira notre attention. Or ce genre de « bienfait », information prise, témoignait simplement d'une rare verdeur de tempérament, conservée jusqu'à la fin par l'étrange bonhomme. C'est parfait, mais par quel besoin intime de cabotinage sentimental inscrivait-il cette fonction à la colonne du cœur ?

Voici comment m'apparut Hauteville-House en juillet 1885 :

Au rez-de-chaussée, la salle à manger, tapissée de faïences rares et belles qui se groupaient en un *H* gigantesque, au-dessus de la cheminée. Un fauteuil, fermé par une chaîne de fer, représentait « le siège des ancêtres ». Une Sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus était transformée en Liberté par les vers suivants :

> Le peuple est petit, mais il sera grand
> Dans tes bras sains, ô mère féconde,
> O Liberté sainte au pas conquérant,
> Tu portes l'enfant qui porte le monde.

C'est là une forme très typique de la sottise de Hugo. De même qu'il démolissait de beaux meubles anciens, dénichés habilement par lui chez les bric-à-brac, pour en composer des meubles extravagants, de même il détournait les objets, les symboles, les formules de leur destination traditionnelle et les adaptait à sa situation, à son cas, à sa personne, avec une tranquille impudeur. A Hauteville-House, au lendemain de sa mort, sa vision du monde était ainsi très apparente : un Dieu vague, planant dans l'espace. Au-dessous, la terre, mue par quelques hommes de génie, bons en tant qu'écrivains, ou méchants en tant que conquérants. Au centre des premiers, les dépassant tous, lui, Hugo. Au-dessous encore, les peuples, masse auguste et sage, mais martyrisée par les rois, les empereurs et les prêtres. Le jeu consistait pour Hugo, représentant des génies et délégué de Dieu, à briser les entraves des peuples. Il s'en acquittait verbalement chaque jour, de cinq heures du matin à midi, sans débrider.

Au rez-de-chaussée encore, une salle de billard ; un salon dit des « tapisseries », orné de tableaux de famille par Louis Boulanger — notamment une Mme Hugo au grand front, aux yeux placides ; une petite pièce renfermant une peinture de diableries flamandes, dans le genre de Breughel le Vieux, qui nous frappait vivement, Georges et moi, alors jeunes gens.

Au premier étage, deux luxueux salons : l'un rouge, orné d'admirables broderies de jais, représentant des fables, et d'un baldaquin en lampas frangé d'or, soutenu par six esclaves grandeur nature, qui de l'autre main supportent des torchères. Le second salon, bleu, d'un style plus simple, prolongé par une terrasse donnant sur la mer.

Au deuxième étage : la galerie de chêne, toute en bois sculpté et travaillé, attenant à une « chambre de Garibaldi » où Garibaldi n'a jamais couché, et pour cause.

Au troisième étage, le *look out* vitré : trois pièces exiguës, étouffantes en été, glaciales en hiver, ornées de panneaux peints représentant la légende du beau Pécopin, où Hugo couchait et travaillait sur un matelas au ras du sol. Car il vivait dans une inspiration perpétuelle, assailli par tous les démons du rythme, de la métaphore, de la syntaxe, se délivrant d'eux sur des bouts de papier de toutes formes et de toutes couleurs,

à l'aide de l'écriture et du dessin. Sa méthode de dessinateur, très conforme à sa méthode de poète, consistait à jeter de l'encre sur du papier, puis à modeler, et développer le hasard de la tache, en y laissant jouer la lumière par les blancs. Il avait le pâté sublime. Néanmoins ce procédé le contraignait à représenter invariablement des burgs au clair de lune, des pendus également au clair de lune, ou des grotesques à longue barbe, tels que « son ami de cœur, nommé Goulatromba. »

Homme de qui jamais un juron ne tomba.

Cette demeure déjà hétéroclite par sa composition et l'assemblage des styles, était en outre remplie de devises, quelques-unes formant calembour. Une d'elles, adressée à Vacquerie, était ainsi conçue :

Ora, il, clama.

C'est-à-dire : Prie, Va, Crie... horrible ! D'ailleurs si Vacquerie eût adressé au ciel une prière, c'eût été sans doute pour lui demander de le débarrasser, par les voies les plus rapides, du rayonnement de la gloire de Hugo. Ne pouvant l'effacer, cette gloire, il s'était collé à elle ; mais j'ai toujours pensé — et je n'étais pas le seul — que cette fameuse amitié n'avait été qu'une haine de près.

Un grand nombre de portraits de Hugo et des siens, la plupart sur verre, dits daguerréotypes, nous apparaissaient à mesure que nous faisions, en nous émerveillant, l'inventaire de la coquille phénoménale du plésiosaure de Guernesey. La plupart le représentaient, lui, dans le plein de sa force et de sa tension, fort différent du patriarche, attendri entre ses petits-enfants, qu'a conservé et transmis la légende démocratique. Imaginez un front immense et bombé d'hérédo ; suspendue à ce front, une face dure et glabre aux lèvres minces, tenant du mauvais prêtre et du cabotin ; entre ce globe et ce masque, les conjoignant, deux yeux implacables et bleus, visionnaires froids de la réalité. Là-dessous un corps trapu mais petit, fait pour porter des poids considérables, y compris celui des années. Tel était, avant l'heure sénile et adoucie, le puissant individu que le gouvernement impérial condamnait à la solitude et au replie-

ment sur soi-même. Je le définirais un animal verbal, chez qui l'instinct comprimé s'échappait en périodes et en images, sans aucune reprise de ces jets impétueux par la raison. Autour de lui, dans ces mêmes photos, les siens : sa malheureuse femme, ses fils engourdis par l'exil, sa fille Adèle, héritière du front et du masque. Tous semblaient dominés, écrasés, aplatis, réduits au rôle de subalternes, de souffre-génie. On sent bien, devant ces images, que, sans Juliette Drouet à sa porte, il aurait certainement éclaté.

De larges enveloppes, scellées à la cire noire de son cachet bague en forme de griffon, contenant des lettres secrètes, étaient remises par nous consciencieusement à qui de droit. Le vieillard avait tenu un compte exact et méticuleux de toute sa vie, étiqueté, numéroté en vue de cette postérité, qu'il se représentait comme un tribunal devant lequel il s'agissait d'être beau. Quelques brèves inscriptions, compréhensibles pour lui seul, rappelaient le contenu des enveloppes. Perdu entre le ciel et la mer pendant dix-sept ans, sous cette calotte de verre de son *look out,* il avait dû énormément ruminer et écrire. Ainsi s'explique le flot de ses ouvrages posthumes, dont quelques-uns, non appuyés sur le réel, remâchent à vide, dont quelques autres, faits de « choses vues », sont très intéressants.

Entre les bibliothèques basses et les murs, sous les tables, dans les armoires de la paroi, c'était un éparpillement de feuilles volantes, pages de livres arrachées, vieilles enveloppes, couvertes en tous sens de maximes, de notes, de remarques, d'une écriture large et sensuelle, comparable à une course de faunes nus, débridés et gambadant : une débauche d'imagination. On en recueillait le plus qu'on pouvait, mais il y en avait toujours. Chaque matin, Georges et moi découvrions une cachette nouvelle, remplie de documents ficelés : « A Toto... à Dédèle... Pour Vacquerie. » Ces captifs habitant sous le même toit, se boudant, se fâchant, se réconciliant à la mode française, s'écrivaient sans doute du matin au soir et échangeaient aussi des billets avec leurs hôtes et visiteurs. Je me demande néanmoins à quoi correspondaient les paquets de lettres adressées par Hugo à Vacquerie, pendant les séjours de celui-ci à Guernesey, et ce que pouvaient avoir encore à se dire, par surcroît,

en dehors de leurs tête-à-tête, ces deux hommes rivés l'un à l'autre à la façon des « mariages nantais » du sinistre Carrier. Il est vrai que Hugo était un prédicateur laïque constamment en chaire et un intarissable raconteur de son propre caractère. Avec tout cela, pas une seule fois dans sa longue vie, il ne semble s'être posé cette question : « Comment suis-je fait et qui suis-je au fond ? » Son état constant d'euphorie égotiste était de se répéter : « Combien je suis extraordinaire ! » Je pense que sa richesse verbale, en l'émerveillant à chaque instant de ses propres trouvailles, l'entretenait dans cette vénération de soi.

Écrivant et dessinant sans cesse, ce monstre — au sens latin du mot — lisait peu. Il possédait une bibliothèque de volumes rares ou insignifiants, surtout dépareillés, qu'il ouvrait, annotait, puis refermait, puis rouvrait et utilisait à l'occasion. Un après-midi, nous déterrions ainsi d'un amas de poussière quelques tomes d'une histoire de la chouannerie de je ne sais plus quel auteur, où il était rapporté que les conjurés abattaient des arbres, afin d'aménager à leurs réunions des clairières artificielles. Cela avait séduit Hugo, qui écrivait en marge les vers célèbres :

> Dieu, quel sinistre bruit font dans le crépuscule
> Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

Ou bien c'étaient des ouvrages de voyages, de géographie, de statistique, où il puisait des chiffres, des renseignements typiques, surtout des noms d'aspect étrange et barbare. Car il adorait les consonnances imprévues, les rencontres et oppositions baroques de termes analogues de forme, différents quant à la signification.

Parfois, derrière le bouquin, sous la cendre du temps, nous apparaissait une canne, une savate ou un chapeau, ornés d'une inscription : « *Canne avec laquelle* — à telle date — *je suis allé chez monsieur Dupin* ». — *Pantoufle de mon premier voyage en Belgique.* — *Chapeau sous lequel je suis revenu de Cobo en compagnie de Pelleport.* Il attachait à ses moindres faits et gestes une importance qui, de là, s'étendait aux pièces de son vêtement. Même en tenant compte de Chateaubriand, Hugo fut le plus vaste *Moi* du XIX^e^ siècle.

Ces pêches miraculeuses nous absorbaient presque entièrement. Nous étions submergés de reliques. Dès cette époque, me venait par l'ambiance l'idée ambitieuse d'une monographie d'un homme de génie, dans son cadre et dans son milieu, avec réactions sur l'entourage. Néanmoins je ne devais écrire *l'Astre noir* que huit ans plus tard, en 1893, dans cette même maison où m'étaient apparus, en 1885 les restes, miettes et débris de la grosse tête de Hugo. Bien que je me fusse appliqué à déformer la réalité autant que possible, il en était resté quelque chose. et la lecture des épreuves de *l'Astre noir* par Lockroy — lequel d'ailleurs détestait Hugo et était détesté de lui — fut l'occasion d'un joli drame. Hauteville-House est prédestinée aux scènes, et c'eût été là un fameux décor pour le remarquable livre d'Edouard Estaunié : *les Choses parlent*.

Bien entendu, nous récoltions par monceaux les cahiers menus où étaient relatées les soirées de spiritisme passées autour du fameux petit guéridon de M^me^ de Girardin, ou des tables rondes du salon bleu et du salon rouge. La naïveté des « expérimentateurs » était grande, ainsi qu'il est d'usage, car le « cher esprit » s'exprimait tantôt comme Charles Hugo, tantôt comme Vacquerie, tantôt comme Hugo lui-même, sans qu'il fût possible de s'y tromper. La tricherie inconsciente apparaissait là dans sa splendeur, et cette tricherie est comme on le sait, la base de la « Science de l'au-delà ». Le spiritisme m'est toujours apparu comme un état d'aberration, ou, si vous préférez, de semi-aberration en commun, où il entre un tiers d'aveuglement spontané ou provoqué, un tiers de ruse et un tiers de sexualité confuse. C'est, à mon avis, un chapitre de la psychopathie et c'est aussi un jeu très dangereux, où le diable trouve son compte ; car il mène aisément soit à la folie déclarée, soit aux détraquements de tous genres. Il y aurait un volume exact et pathétique à écrire sur les méfaits des tables tournantes chez ceux qui s'y adonnent.

Vu la quantité de « communications » recueillies, il semblait bien qu'à Hauteville-House la prétendue évocation des morts eut été, pendant des mois et des mois, la principale distraction des longues soirées de l'hiver insulaire. Ces pauvres gens devaient tant s'ennuyer ! Hugo avait le dérèglement méthodique. Il consacrait à sa bonne amie tant d'heures, à sa famille tant

d'heures, tant au travail, tant à la promenade. J'ai dit que la maison de Juliette Drouet était à vingt pas au-dessous d'Hauteville-House, dans la même rue. Il l'avait meublée et truquée dans le même style moyen-âgeux, de sorte que, changeant d'habitacle, il ne changeait pas d'atmosphère. Zola qui, du fond de sa fosse d'aisances, a copié Hugo en tout, et dressé sa pyramide d'excréments selon les règles et canons romantiques, avait vers la fin organisé son existence d'une façon analogue. On peut ainsi se demander si cette hypocrite dualité sentimentale et extra-conjugale n'est pas une condition ou une conséquence de l'amour verbal de l'humanité et de la justice, si elle n'est pas reliée, par des canaux mystérieux, au burlesque évangile de la démocratie.

Les relations de Hugo « arbre déraciné » avec « la France où je suis né » étaient nombreuses pendant la belle saison, beaucoup plus rares pendant la mauvaise ; car la traversée est rude et les bateaux, en 1860, étaient moins bien aménagés qu'aujourd'hui. Il lui venait des amis, des admirateurs et partisans, des raseurs, qu'il arrosait copieusement de sentences encore plus ennuyeuses que leurs personnes, et des tapeurs qu'il éconduisait. Il entretenait une correspondance régulière avec un certain nombre de politiciens, et chaque fois qu'on lui envoyait un livre ou une plaquette de vers, il remerciait par un billet grandiloquent. Ainsi nourrissait-il sa gloire. Les autres proscrits étaient sa plaie, à cause des demandes d'argent qu'il ne pouvait pas toujours éluder et qui le crucifiaient. Mais il payait royalement en vocable.

Dans l'île même, les soixante familles qui composent l'aristocratie guernesiaise autochtone tenaient à l'écart le « great old man ». Son genre de vie, promptement divulgué, les dégoûtait. Son républicanisme les effarouchait. Il devait ressentir vivement cette atmosphère de réprobation, lui qui rêvait titres, blason, toison d'or et à qui son père avait légué le nom et les armes problématiques de comte de Cogoluedo. Il eût voulu au fond posséder rang et privilèges, pour les sacrifier théâtralement dans une nuit du Quatre Août à soi tout seul, ou pour cracher dessus publiquement, comme son extravagant Gwymplaine. Il était un peu raide que ces petits hobereaux anglo-normands fermassent au génie leurs intérieurs ! Il se rattrapait

de ces dédains en conviant les enfants pauvres du voisinage à de touchantes fêtes de famille, où on leur distribuait des jouets et des vêtements. Car, au milieu de toutes ces comédies et diableries, il aima sincèrement les petits et il est un des rares auteurs français qui aient su les peindre au naturel, qui n'en aient pas fait, comme les artistes du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, des grandes personnes rapetissées.

Il aimait aussi les éditeurs, mais bien cuits, en ogre véritable. L'infortuné Lacroix en sut quelque chose, qui se ruina avec le triomphe des *Misérables.* Le maître lui avait fabriqué un traité qui assurait audit Lacroix le manque de pain pour ses vieux jours. Les grands philanthropes laïques ont toujours excellé dans la défense enragée de leurs intérêts. La revanche de leurs nuées, c'est leur bas de laine.

Dans ce premier séjour à Guernesey, nous accompagnait un parent de Hugo, du nom de « monsieur Trébuchet », lequel faisait partie du conseil de famille. « Monsieur Trébuchet » était un brave homme, petit, grisonnant, aux yeux divergents, toujours vêtu d'un ample paletot à pèlerine, dans lequel il disparaissait, à qui la mer faisait un mal atroce et une peur effroyable. Nous l'avions qualifié tout de suite d' « éminemment impropre à la navigation », et la plaisanterie consistait à lui proposer quotidiennement une promenade en bateau. Il la refusait d'un geste épouvanté. Ses naïfs étonnements devant les devises de Hauteville nous amusaient fort. Jamais personne plus ordinaire n'habita logis plus original.

Le secrétaire de Lockroy était, à l'époque, Georges Payelle, aujourd'hui premier président de la Cour des Comptes : « Payelle, ou la plus belle carrière administrative de la République ». C'était et c'est sans doute encore un grand et jovial garçon, aussi farceur que nous, — ce qui n'était pas peu dire, — féru de littérature et de poésie, et qui savait par cœur des centaines de vers de tous les romantiques et de tous les parnassiens. Pour nous reposer d'inventorier la maison magique, nous faisions de grandes courses à travers l'île, où abondent les points de vue, les baies pittoresques, les rochers dramatiques. Nous suivions les traces de Gilliatt en interrogeant les naturels, braves pêcheurs au large visage encadré d'une barbe rousse ou blanche, qui parlaient encore une sorte de patois

normand, où flottaient des archaïsmes français. Souvent Lockroy nous accompagnait, tout blanc déjà, une provision d'une douzaine de petits cigares dans ses poches, mais gai comme pinson, débarrassé du poids formidable que devait être la présence de Hugo en chair et en os, et curieux de toutes choses.

Depuis, j'ai parcouru ces mêmes chemins encaissés, visité ces mêmes sites, respiré ce même air du large en compagnie de gens très divers, depuis Armand Gouzien, le musicien aux airs innombrables, qui mourut là, et Marcel Schwob, jusqu'à Forain et à Caran d'Ache. Cependant Guernesey et Hauteville-House sont demeurés pour moi tels qu'ils m'apparurent la première fois, agrandis, sublimisés par l'immense souvenir encore chaud, avant les limbes froids de l'Histoire.

J'ai parlé de Mme Julie Chenay, sœur de Mme Victor Hugo, femme du graveur Paul Chenay et qui, elle aussi, avait été le « témoin de la vie » du poète. Elle lui avait même servi, pendant des années et des années de secrétaire. Imaginez une vieille petite personne, de traits réguliers, proprette, timide et agile, coiffée plat, parlant d'une voix menue et précipitée. Elle appelait le grand homme « mon cher beau-frère, » et elle ne prononçait pas son nom, cinq ans après sa mort, sans une sorte de crainte. Très croyante, inoffensive et modeste, elle avait entendu, subi, pendant un grand quart de siècle, toutes les railleries et tous les blasphèmes de l'anticléricalisme romantique, sans en avoir été le moins du monde troublée, sinon affectée. En parlant avec elle, je m'aperçus qu'elle considérait ces extravagances comme une sorte de rançon du génie, et elle n'en gardait point rancune au vitupérateur. C'était une de ces discrètes personnes qui ont tant et tant vu de choses de leur logette que tout leur paraît possible et excusable. Elle n'avait jamais un mot de reproche ni d'amertume pour son mari, qui l'avait délaissée, ni pour qui que ce fût au monde. Si Hugo, au lieu de manier ses foudres de carton doré et ses éclairs en papier de chocolat, s'était penché sur cette bête à bon Dieu, il aurait pu prendre d'elle une profitable leçon d'humilité et de charité. Je ne songe pas sans attendrissement à cette petite vérité et simplicité en robe de laine noire, nichée dans un coin de l'énorme et illustre mensonge.

Ce qui m'est apparu ou revenu des deux fils de Hugo me les

a toujours montrés fort sympathiques, chacun dans son genre. François était un érudit, d'apparence flegmatique, sentimental au fond. Pour tromper l'ennui de l'exil, il avait entrepris une besogue de bénédictin, cette traduction de Shakespeare qu'il mena à bonne fin, avec un plein succès, grâce à sa vive intelligence et à sa connaissance parfaite de la langue anglaise. Charles Hugo était un bon vivant, ardent et batailleur, que l'inactivité assoupit et tua, et qui ne put donner toute sa mesure. Il a laissé des livres spirituels, comme *la Bohême dorée* et *la Chaise de paille*. Au dire de tous ses contemporains, il apparaissait supérieur à son œuvre. Leur père remplit au-dessus d'eux la fonction d'une cloche pneumatique. Il leur retira l'air respirable. Sa grande préoccupation était, en outre, de ne rien débourser pour leur entretien.

Au sujet de l'économie légendaire de Hugo, Mme Edmond Adam qui, elle, est la générosité même, raconte une anecdote très typique. Après la guerre, les républicains avaient trouvé le moyen de faire évader Rochefort de la Nouvelle-Calédonie. Mais il fallait une somme de vingt mille francs. Edmond Adam en versa dix mille. Mme Adam fit la quête parmi les amis, pour compléter. Elle arriva chez Hugo, lui exposa la situation. Il écouta gravement, puis, ouvrant le tiroir de sa table : « Ma chère amie, voyez vous-même. Je n'ai pas le sou.

— Ici, sans doute. Mais ailleurs ?

— Ailleurs, c'est la même chose.

Il fallut une heure de supplications pour lui faire comprendre que son abstention, en une telle circonstance, serait un scandale. Il finit, en geignant et maugréant, par remettre un billet de mille francs à sa visiteuse. Comme Rochefort adorait et admirait Hugo, Mme Adam ne lui conta jamais cette édifiante histoire.

Était-il brave ? Ce qui, à mon avis, constitue la qualité maîtresse de l'homme. Je ne le crois pas. Son *Histoire d'un crime*, par exemple, le montre très empressé à exhorter les autres, à faire la mouche héroïque du coche, à courir de Schœlcher à Charras, et de l'ouvrier Charamol aux nouvelles, mais aussi très prompt à se défiler quand il croit que ça va chauffer pour de bon. Il y a là dedans un homme du peuple, armé d'un flingot, qui murmure un « le représentant du peuple a son

écharpe, le travailleur a son fusil, tout va bien » très révélateur. Ce devait être la conscience du citoyen Hugo, cet homme du peuple. A un autre endroit, on lui demande où on pourra le retrouver. Il répond fièrement, mais vaguement : « Partout où je serai ». Son immense désarroi, ses terreurs sont manifestes à chaque ligne de cette burlesque épopée où l'auteur forge, de toutes pièces, une résistance et des massacres qui, en réalité, n'ont pas existé. Entendons-nous : je ne dis pas qu'il était lâche, mais il n'aimait pas le risque, mais il n'avait rien d'un chef. Les seules alertes de son existence furent, on le sait, amoureuses. C'était là, dans le caractère, avec le personnalisme et l'avarice, son troisième trou sérieux.

Ce qui a manqué à ses critiques, apologistes ou détracteurs, c'est de tenir suffisamment compte de l'écart énorme, anormal, tératologique, entre ses facultés sensuelles et verbales et son jugement, son régime d'idées : celles-là presque infinies dans leur ardeur et leur diversité. Ceux-ci quasi atrophiés, d'une puérilité déconcertante. Il a masqué sa misère intellectuelle du plus somptueux manteau lyrique qu'il soit possible d'imaginer. On croirait que ses combats de nains et de géants, de difformes et d'harmonieux athlètes, ne sont que la projection de ce déséquilibre moral, de cette antithèse intérieure. Par l'influence énorme qu'il a exercée, par son prestige et ses imitateurs, ses disciples et même ses adversaires, sa tare psychomorale se trouve être devenue la tare même du romantisme, avorton oratoire qui a induit en délire politique deux générations et demie de Français. Car il est à remarquer que les victimes des *Châtiments*, Napoléon III et ses ministres, participaient exactement aux mêmes erreurs que ceux qui les combattaient et qu'ils proscrivaient. L'homme de l'unité italienne, de l'unité allemande, de Sedan, était un romantique couronné, et Émile Ollivier a joué auprès de lui le rôle d'une espèce de Vacquerie. La période qui va de 1850 à 1870 est le triomphe d'une même absurdité, à la fois littéraire et politique.

Guernesey n'est pas loin de Londres. Aussi, avant même d'entrer même pour peu de temps dans la famille de Victor Hugo, ai-je eu l'occasion de visiter, soit à l'aller, soit au retour, la capitale de l'Angleterre, par le crochet de Southampton et du Havre. J'ai lu de bonne heure avec délices Dickens, Quincey

et Stevenson, qui ont rendu comme personne l'impression tragique et familière de l'immense fourmilière aux brouillards ocreux, aux fumées noires et rouges. C'était une ivresse que de découvrir Oxford Street « marâtre au cœur de pierre », telle que nous l'a peinte l'érudit et sagace mangeur d'opium, que de chercher, sur chaque visage de passante, l'expression de la petite prostituée Anne, qui verse au poète défaillant un verre de porto épicé, de l'émouvante Florence Dombey, ou de cette malheureuse Nancy assassinée par l'effroyable Sikes, que de conjecturer, dans chaque cottage, la diabolique métamorphose du cher Dr Jekyll en criminel Monsieur Hyde. A peine débarqué pour la première fois à Charing-Cross — c'était en compagnie de Lockroy — par un après-midi bas et jaune, je reconnaissais les maisons, les tournants de rue, jusqu'aux réverbères, et je serais allé, je crois les yeux fermés, à l'emplacement du *Théâtre du Globe*, où jouaient Shakespeare et ses amis. Les savants ont donné à ce phénomène, à cette sensation du déjà vu dans un premier contact, le nom prétentieux de paramnésie. Je soutiens, pour l'avoir éprouvé à maintes reprises, que les grands évocateurs comme Shakespeare, Dickens, Stevenson et Quincey, sans même nous décrire les endroits, les sites ni l'ambiance, nous les suggèrent par l'intensité du récit, l'éclairage et l'inclinaison du dialogue. Leurs analyses de la conscience humaine ont la couleur du jour et le reflet de l'heure. Dans une réplique, dans une exclamation, ils font exploser toute la circonstance. La petite maison de César m'apparaît en ses moindres détails, quand le héros déclare qu'il peut y lire une dépêche à la lueur des météores. Le chant plaintif de Desdémone, quelques minutes avant le coup de l'oreiller, m'avait livré la situation de son palais sur le grand canal et les enjolivements douloureux de sa façade, bien avant mon premier passage à Venise. Je connais le château de Macbeth par le gîte des martinets aux angles de son toit, comme si j'y avais été en villégiature. La vision de l'Elseneur réel, par un crépuscule gelé de grand hiver, d'Elseneur reflété dans le miroir morose et figé du Sund, ne m'a rien appris qui ne fût dans Hamlet, dans les terreurs nocturnes de ses compagnons, dans les équivoques du prince détraqué, et que l'inversion guette au tournant de l'esprit de famille et de vengeance. Bref, et sans forcer la note, les grands poèmes sont

pleins de mirages exacts, topographiques ; ils portent en inclusion les aspects vrais des choses.

Au cours de ce petit voyage, Lockroy, qui ne se gênait pas avec le jeune homme que j'étais, vida son cœur quant à Hugo. Nous nous rendions en hansom à une exposition indienne qui attirait — c'était au mois d'août — beaucoup de visiteurs de toutes les nations assujetties à la couronne anglaise. Lockroy manquait d'attention et de culture, ayant été élevé en enfant de la balle, au va comme je te pousse des relations de théâtre et de presse. Mais il ne manquait pas d'intelligence ni d'esprit. Sa conclusion, entre quelques mâchonnements de cigare, c'était que le fameux patriarche de la démocratie, avait été « un mauvais homme et un homme dur », qu'il « avait fait systématiquement le malheur des siens », mais qu'il était un poète étonnamment doué « bien qu'inférieur à Lamartine » et « un prodigieux ébéniste ». Tout n'était pas injuste dans ces remarques. Néanmoins, les comparant à l'accablement tragique dont Lockroy avait fait étalage, au moment de la mort et pendant les funérailles de son ennemi intime, je songeais que, suivant la formule de Taine, la vie est une chose compliquée. Elle l'était encore bien davantage certes que je ne pouvais l'imaginer. L'important est que cette constatation, une fois faite, n'entame jamais la bonne humeur.

Forain a coutume de dire : « Qu'est-ce que vous voulez f... sans la cordialité ! »

Je dis, moi : « Comment réussir n'importe quoi sans la bonne humeur ? » Que les débutants en croient mon expérience ; elle est la première condition du succès. Mon père appelait, dans ses meilleurs rêves, le marchand de bonheur. J'appelle le professeur de bonne humeur. Quelqu'un qui me touche de près, et que j'admire, répète aussi : « Les pauvres eux-mêmes devraient demander l'aumône en plaisantant, afin de ne pas attrister les riches. Ils feraient des recettes beaucoup plus belles. »

Quelques mois plus tard, je devais passer plusieurs semaines à Londres, toujours en compagnie de Lockroy et de la famille de Victor Hugo. Nous étions descendus à Alexandra Hôtel, en face d'Hyde Park. Charles Floquet vint nous rejoindre en compagnie de son secrétaire Pascal, petit monsieur insignifiant qu'il traitait comme un domestique. Floquet était un imbécile

sans méchanceté, tenu pour tel dans tout son milieu, et d'une prétention comique. Il portait beau sa tête de notaire de comédie, qu'il prenait pour le masque de Robespierre. Lockroy et lui venaient d'arriver en tête de la liste de Paris, aux élections législatives. Celles-ci en effet se faisaient alors au scrutin de liste. Je dois rappeler à ce propos que cette année-là, pour je ne sais quelle raison, les conservateurs avaient eu des succès électoraux qui avaient surpris, mais non inquiété les milieux républicains. On s'était contenté de dire : « Ça n'a pas d'importance, nous les invaliderons. Ce sont des idiots. Ils se laisseront faire. » Plus tard, quand je me suis jeté dans le nationalisme et dans la politique militante, je me suis rappelé ces propos et d'autres de même farine et je suis devenu sceptique quant au résultat des efforts en vue des bonnes élections. L'illusion des conservateurs et des libéraux sur la possibilité de vaincre leurs adversaires à l'aide de « la consultation nationale » est comparable à celle de la poire qui espère toujours gagner au bonneteau. Le gouvernement, tenant les cartes, ne peut pas plus être battu que le bonneteur. Certains vieillards, entêtés dans leur sottise et les balançoires républicaines, parviennent jusqu'à l'âge le plus avancé sans avoir compris cette vérité, cependant élémentaire. Le « jeu légal de nos institutions » est une farce.

Donc Lockroy et Floquet se considéraient comme les maîtres de l'heure. Ils avaient conclu une sorte de pacte politique, auquel ils faisaient des allusions fréquentes en clignant de l'œil malicieusement. Lord Roseberry, ministre en fonctions, les ayant conviés à une soirée de gala, ainsi que « les personnes de leur suite », nous nous y rendîmes, avec empressement. J'ai le souvenir d'un hôtel somptueux, de messieurs chamarrés, d'Indiens en grand costume, d'uniformes de toutes couleurs, de « haou dou... and you... », « haou dou... and you... » répétés des centaines de fois, sur des tons différents, par des hommes longs et minces et des dames plates, à tête d'anges ou de vieilles acrobates. En culottes courtes, glabre et souriant, le ministre, bien que d'âge respectable, avait l'air d'un tout jeune homme. Il ne paraissait pas très bien savoir qui étaient ses hôtes français et il dut prendre Lockroy et Floquet pour les deux fils de Victor Hugo, car il leur exprima à plusieurs reprises, en leur serrant affectueusement les deux mains à la fois, ses vives condo-

léances. Les deux compères saluaient, resaluaient, prenaient des mines confites et peinées, si bien que d'autres membres du cabinet vinrent s'associer à leur affliction. Quand tout ce monde poli eut pris son parti du décès déjà ancien de Hugo, ça alla beaucoup mieux. On nous conduisit au buffet. Quelques dames d'une taille insolite y mangeaient debout, avec un appétit brutal, en faisant claquer leurs mâchoires. On nous expliqua en riant que c'étaient des personnes de l'ambassade allemande.... « Haou dou.... wie geht es?... And you.... » Mais tenant d'une patte robuste leurs petites assiettes chargées de victuailles, la fourchette entre l'index et le médius, elles distribuaient, de l'autre, des poignées de main à vous luxer l'épaule. Nous considérions avec amusement ces guerrières.

Entre temps, Floquet et Lockroy avaient demandé au chef de la police de leur faire faire la tournée des grands-ducs à travers les bouges et classes dangereuses de Londres. Scotland Yard nous dépêcha trois policiers, trois colosses guides et censés protecteurs, du nom de Cook, Bob et Fred, accompagnés d'un inspecteur aux yeux malins. J'étais de la partie, ainsi que Georges Hugo et Payelle. L'agrément de la soirée, d'ailleurs assez banale — car on ne nous fit visiter bien entendu, que des bandits de tout repos — fut la venette extrême de Charles Floquet. Il avait soin de faire passer son petit secrétaire Pascal tantôt devant, tantôt derrière lui, selon la position des « mines patibulaires ». Cet enfant promis au poignard serrait les jambes de façon comique, mais n'osait désobéir au patron. On nous mena de la sorte chez divers Père Lunette aussi truqués que le nôtre, où nos cornacs échangeaient des signes d'intelligence avec les pick-pockets assermentés et les « Jack the Riper » de fantaisie, qui guettaient la distribution des shellings. Néanmoins j'ai gardé le souvenir d'une hospitalité de nuit à l'usage des matelots, aménagée comme un bateau, avec trois mâts au centre, sur les cordages desquels sèchait du linge, et cabines latérales, du plus original aspect. C'était le cas de répéter le fameux « L'Angleterre est une île » et Lockroy n'y manqua pas. Déjà soucieux du budget et du portefeuille de la marine, il interrogea, par le moyen de l'interprète, quelques-uns des mathurins qui couchaient là ; il recevait leurs réponses avec de gros yeux écarquillés, comme si elles lui livraient la clé de la for-

tune maritime de l'Angleterre. Il mêlait, avec beaucoup d'habileté, la comédie à la vie réelle. C'était, ainsi que plusieurs de ses pareils, un m'as-tu-vu manqué.

M'as-tu-vu réussi, le célèbre acteur Henry Irving jouait alors le Méphistophélès de *Faust* aux côtés d'Ellen Terry en Marguerite. Les décors et la mise en scène étaient magnifiques et nous impressionnaient vivement. Quant à Irving, je ne l'ai jamais approché, mais tout ce qu'on raconte de lui semble d'une assez pauvre imagination et d'une prétention ridicule. C'était le comédien qui se croit grand seigneur. Il nous parut un Méphistophélès de séance de prestidigitation, extrêmement poncif, en drap rouge, boitillant comme dans les dessins de Delacroix et sans grandeur. Le public anglais, dans son ensemble, est puéril. Il se contente de l'extérieur des choses et des personnages et ne va pas au delà. Nous avions autrefois à Paris, avant l'enjuivement systématique du théâtre et l'invasion cosmopolite, des auditoires beaucoup plus intelligents et mûris.

Une lettre du professeur Charcot m'introduisait auprès de son illustre confrère et ami Sir James Paget. Celui-ci nous reçut à déjeuner, Georges Hugo et moi, dans sa demeure confortable et classiquement londonienne, en compagnie de deux de ses élèves et de quelques vieilles demoiselles, qui composaient sa famille. C'était un grand vieillard sec, d'abord cordial, aux yeux intelligents et chauds. Il nous dit comme nous nous mettions à table : « A ces places se sont assis bien souvent Darwin et Huxley. » L'auteur de *l'Origine des Espèces* et celui de *l'Écrevisse* étaient en effet de ses intimes. Il fit monter, en notre honneur, une bouteille d'un très vieux bordeaux absolument passé, que l'on nous servit comme c'est l'usage là-bas, ainsi qu'un vomitif, dans de tous petits verres à liqueurs. Chacun se taisait poliment, car personne n'avait rien à dire, et nous avions l'impression que des myriades de lieues nous séparaient de cette gloire chirurgicale et aussi, par endroits, médicale. Je ne pouvais pas cependant lui demander des renseignements complémentaires sur la nécrose progressive des os ou « Pagets disease » !.... L'illustre savant nous convia à son hôpital pour le lendemain.

Il faisait sa leçon sans apprêt, justement sur la « Charcots disease », dans une petite salle claire où ses élèves attentifs

prenaient des notes. Il parlait lentement, avec des gestes précis de ses longs doigts satinés, et nous ne comprenions pas un mot de son discours. Quand il touchait la rotule ou le coude du malade couché devant lui, sur une table d'opération, chacun des assistants venait à son tour palper, au même endroit, la chair flasque et grise. J'étais enthousiaste de cette séance, en ma qualité de carabin de première année. Georges Hugo, plus artiste, préférait déjà les frises du Parthénon du British Museum. Depuis, je me suis rangé à son avis et je ne me dérangerais plus pour aucune sclérose latérale amyotrophique, même maniée par le grand James Paget. Les points de vue changent avec le temps.

Lockroy avait dans Londres, ainsi qu'au Monomotapa, un ami véritable, M. E... qui donnait des leçons de français, depuis de longues années, aux insulaires. Il s'était complètement anglicisé lui-même, à tel point que chacun des détails, que lui fournissait son vieux copain sur la vie politique française, était pour lui comme une révélation. Il applaudissait, ainsi qu'au théâtre, à tous ces progrès de la démocratie, dont ses hôtes n'avaient aucune idée, ce qui prouvait leur irrémédiable infériorité par rapport aux institutions françaises. Cependant il avait adopté leurs habitudes, leur langage, jusqu'à leur façon de rire en long et de s'étonner en levant la tête, les deux mains à plat sur la nappe. Cette contradiction nous choquait.

E... raconta que l'essor prodigieux du mobilier anglais — Maple commençait à faire des siennes — tenait à ceci qu'après la Commune beaucoup d'ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine, compromis dans le mouvement, avaient émigré à Londres. L'excellence de cette main-d'œuvre, concordant avec les théories esthétiques de William Morris et de son groupe, avait donné lieu à une espèce de Renaissance. Je ne sais si l'explication est exacte. Alors elle parut séduisante. Depuis 1886 nous avons traversé l'engouement pour l'ameublement esthétique et l'on revient aujourd'hui à une conception plus saine du confortable, en matière de chaises, de tables et de bahuts.

Le départ de Floquet, rappelé à Paris par je ne sais quel devoir civique, nous fit l'effet d'une délivrance. Il y a des imbéciles légers et supportables. Celui-là pesait d'une manière

atroce. Je ne devais plus l'approcher que six ans plus tard, au moment du Panama, quand toute sa morgue se défit en compote, et quand il s'affaissa entre ses favoris dégommés, pareil à un pantin dont on a coupé les ficelles.

Ici se termine la première partie de mes souvenirs de jeunesse, alors que les gens et les choses nous apparaissent dans une demi-brume, qui tient aux mirages du début. Je vais entrer maintenant dans une période qui sera encore de formation et, par les études et fréquentations médicales et littéraires, de formation précoce, mais où cependant certaines figures et certains événements ont pris à mes yeux leurs contours définitifs. Je m'efforcerai d'apporter à ces prochains récits, que je garantis rigoureusement authentiques et qui d'ailleurs ont eu de nombreux témoins, une absolue sincérité.

---

# DEVANT LA DOULEUR

À LA HAUTE MÉMOIRE
DE MON MAITRE VÉNÉRÉ
LE PROFESSEUR POTAIN

L. D.

## CHAPITRE PREMIER

*La Prépondérance des médecins il y a trente ans.*
*L'École de Médecine en 1886 : les élèves, les professeurs, les concours.*
*Organisation impériale et jacobine.*
*Chez Charcot : Waldeck-Rousseau, Brouardel, Pailleron, Bouchard, Debove, Bourneville, Damaschino, etc.*
*La Salpêtrière : Féré, Brissaud, Gilles de la Tourette, Ballet, Babinski, Sollier. — Le laboratoire de Gréhant au Jardin des Plantes : Germain Sée.*

On se représente difficilement aujourd'hui le prestige dont jouissaient la médecine et les médecins dans la société matérialiste d'il y a trente ans. Le « bon docteur » remplaçait le prêtre, disait-on. et la haute influence morale et sociale appartenait aux maîtres des corps, aux dispensateurs des traitements et régimes. Il semblait entendu que les savants étaient des hommes à part, échappant aux passions et aux tares habituelles, toujours désintéressés, souvent héroïques, quelquefois sublimes. Piliers de la République, bénéficiant de toutes les décorations et hautes faveurs du régime, disposant des secrets des familles, de la vertu des femmes et suspendant la menace héréditaire sur la tête des enfants, ceux que j'ai appelés les morticoles régnaient à la fois par la ruse et par la terreur. Bientôt la vogue des chirurgiens et de leurs mirifiques opérations, fréquemment inutiles, vint compléter cette tyrannie des bourreaux de la chair malade. Trop gâtés, trop adulés, les uns et les autres, ceux de la drogue et ceux du bistouri, abusèrent de la situation : financièrement, en exploitant leurs clients ou leurs dupes; intellectuellement, en étendant jusqu'à la philosophie leur fatuité professionnelle, en prétendant réglementer les esprits. Or j'ai connu ce milieu à fond, car j'ai poursuivi pendant sept années, jusqu'à

la thèse exclusivement, mes études à la Faculté de Médecine. J'ai été externe, puis interne provisoire des hôpitaux. J'ai vécu dans l'intimité des pontifes. Mon jugement, que l'on pourra trouver sévère, sera en tout cas fortement motivé. A la lumière des renseignements qui me sont parvenus depuis lors, je constate que *les Morticoles*, qui furent considérés comme un pamphlet, pèchent par leur excessive indulgence. J'ai soulevé en 1894 un pan du voile. Je vais l'arracher cette fois.

Tout d'abord l'organisation de la Faculté, qui n'a pas changé depuis 1886, est centralisée, c'est-à-dire jacobine, et despotique, c'est-à-dire impériale. En bas, un véritable prolétariat médical, envahi maintenant par les étrangers et métèques, où sévit cruellement la concurrence. En haut, une série de mandarins, créés par les concours à échelons et jet continu, mandarins qui se haïssent au fond, mais s'entendent sur le dos des candidats perpétuels. Entre les deux, un peuple d'élèves, soumis et craintifs, sans volonté comme sans initiative, que le succès ou l'insuccès fera tantôt monter au mandarinat, tantôt rejettera dans la foule anonyme et misérable des court-la-visite et des coupe-le-ventre. Ajoutez à cela les influences politiques et électorales, qui peuplent les chaires et les laboratoires de nullités alliées aux ministres et femmes de ministres et demandez-vous comment un jeune homme de valeur, mais sans appui, ni argent, ni bassesse, pourrait traverser ces rangs pressés de fonctionnaires et d'intrigants?... Ainsi s'explique la déchéance extraordinairement rapide d'une science où nous avons jadis tenu la corde avec les Bichat, les Laënnec, les Duchenne de Boulogne, les Morel de Rouen, les Claude Bernard, les Charcot et les Potain; sans compter le grand Pasteur, qui est à part, mais dont l'Institut est lui aussi, à l'heure actuelle, en complète décomposition. Ce préambule était nécessaire pour vérifier une fois de plus la parole royale : *Les institutions corrompent les hommes.*

Je ne m'en doutais guère, au quatrième trimestre de 1885, en prenant mes premières inscriptions entre les mains du sympathique Puppin, secrétaire de l'École. J'avais trois illustres répondants et protecteurs : le professeur Charcot, ami d'Alphonse Daudet, et père de mon camarade Jean Charcot, aujourd'hui explorateur; le professeur Potain, qui soignait les miens depuis de longues années; enfin le chirurgien Péan, qui m'avait

traité tout petit pour un kyste synovial du genou. Il faut que je vous les présente tous les trois dans leur intimité, avant de vous les montrer à l'œuvre.

Charcot, avec un front trop bas, avait la rectitude du visage d'un Bonaparte replet, et j'imagine que cette presque ressemblance, soigneusement cultivée, influa sur ses manières et sur son destin. Je n'ai pas connu d'homme plus autoritaire, ni qui fît peser sur son entourage un despotisme plus ombrageux. Il suffisait, pour être fixé, de le voir, à sa table, promener un regard circulaire et méfiant sur ses élèves ou de l'entendre leur couper la parole d'un ton bref. Il était gras, complètement rasé, avec une bouche à l'arc méditatif et dur, de larges joues, des cheveux plats rejetés en arrière, un cou de taureau, un corps trapu, des jambes courtes et fortes, à l'aide desquelles il marchait lourdement. Au repos il mâchonnait ou tripotait son lorgnon d'une belle main assez molle et froide. La voix était impérieuse, un peu âpre et sourde, souvent ironique et appuyée ; l'œil d'un feu extraordinaire.

Observateur de génie, pénétrant, avec une sagacité implacable, les rapports du moral et du physique, les maux au début, les tares commençantes et les vices non encore avoués, il ramassait ses observations dans des raccourcis comparables à des dessins d'Ingres, à des ébauches de Forain ou de Goya. Pour faire partir les dames il disait simplement : « La clinique est ouverte », et il commençait à raconter : « ... C'était un de mes plus fameux collègues... oui, un Allemand... Il avait fait un long voyage pour venir m'expliquer son cas. Pas très drôle, le cas. Une inversion sexuelle soudaine et très caractérisée, amenée par la trop longue contemplation d'un petit faune de la Renaissance posé sur sa table de travail... » Il ajoutait avec un bon sourire : « Comme quoi, messieurs, les chefs-d'œuvre ont souvent leur venin... » Puis après un silence : « Très souvent même... »

« Et alors, Charcot, — demandait mon père — comment l'avez-vous traité ce malheureux ? »

Le geste des doigts fuselés indiquait que la question était futile : « Peuh... je lui ai conseillé les femmes, si c'était encore possible... Mais vous savez, un Allemand... à cinquante-cinq ans... et le pays de Winckelmann... »

Son érudition était immense. Il connaissait à fond les poètes, notamment Eschyle, le Dante et Shakespeare, plusieurs philosophes, surtout les grecs, la peinture européenne, et il admirait Beethoven, en détestant Wagner qu'il trouvait, non sans raison, emphatique et diffus. Sans mansuétude quant à l'humanité, il avait une profonde pitié des animaux, gâtait comme des enfants ses grands et petits chiens et défendait qu'on parlât devant lui de chasse ou de chasseurs. La science dans sa bouche perdait tout caractère livresque ou artificiel, devenait quelque chose de vivant, de pathétique, d'immédiat. Tout absorbé par l'intérêt plastique et par l'enchaînement des causes, il dédaignait l'intervention thérapeutique, il considérait les dérèglements de la machine humaine comme un astronome les mouvements des astres. Le scepticisme de Montaigne était tout à fait son affaire. Non seulement il n'avait aucune croyance, mais encore il manifestait fréquemment des sentiments hostiles au catholicisme, qu'il ne séparait pas de la réaction. Sa sympathie mystique allait, je ne sais trop pourquoi, — ni lui non plus, sans doute, — au Bouddha !

En politique, il était nul et d'ailleurs absolu dans ses jugements, ami fanatique de Gambetta, républicain de principe, de milieu, d'éducation, considérant que la grande Révolution avait émancipé le peuple et n'accordant de l'intelligence qu'à un seul « noble », le Dr de Sinéty, auteur d'une étude remarquable sur le foie des femelles en lactation. Fils d'artisan, parvenu à la haute culture par un formidable effort, ce clinicien superbe avait, quant à la physique des constitutions et des États, des idées de primaire. Quelle fureur eût été la sienne s'il avait assisté aux progrès du mouvement d'Action Française ! Je ris rien que d'y songer.

Il ne supportait pas la contradiction, si minime qu'elle fût. Je me le rappelle déclarant à un médecin connu et d'une platitude dégoûtante qui se permettait, pour une fois, de n'être pas tout à fait de son avis : « Monsieur un tel, posez votre serviette et allez-vous-en... » L'intercession de ses proches obtint à grand'-peine la grâce du coupable. Il était malheureusement accessible aux racontars, aux potins que colportaient sur les uns et sur les autres, surtout au moment des concours, les envieux ou les calomniateurs de son clan. Quand il pensait que quelqu'un lui

avait manqué ou s'était permis de contester une de ses doctrines médicales, touchant le système nerveux, la grande hystérie, l'aphasie, le foie ou le rein, alors il devenait féroce et mesquin, il mettait tout en œuvre pour briser la carrière de l'imprudent, il n'avait de cesse qu'il ne l'eût réduit à sa merci, contraint à demander l'aman. Ainsi s'était-il rendu odieux à beaucoup de jeunes médecins, qui considérèrent sa disparition comme une délivrance. Quel plaisir, saperlipopette, peut-on éprouver à jouer les tyrans, quand on a une haute situation, de la fortune, une intelligence magnifique et le don inappréciable d'y voir clair !

Travailleur acharné, il lui arrivait de passer une grande partie de ses nuits à piocher un problème anatomopathologique, à construire un schéma, ou dessin figuratif comme celui de « la cloche » par exemple, représentant les diverses formes d'aphasie, et qui lui valut trois mois d'insomnie totale. Il n'était jamais satisfait du résultat de son labeur. Il rentrait dans les mêmes filières de pensées à cinq ans d'intervalle, cherchant sans trêve à élucider, à clarifier, à résoudre la nature en ses éléments primordiaux. Quand il habitait le 217 du boulevard Saint-Germain, il y avait derrière son beau jardin, rue Saint-Simon, un maréchal qui battait le fer. Il prétendait, comme Alphonse Daudet, logé alors 31, rue de Bellechasse, que ce bruit régulier l'encourageait et rythmait sa besogne. Mon père et lui se disaient en plaisantant : « Lequel de nous deux cessera de l'entendre le premier ? » Charcot pensait bien survivre à son malade. Ce fut lui cependant qui partit d'abord et l'auteur de *l'Immortel* murmurait mélancoliquement en bourrant sa petite pipe : « Veinard de Charcot ! Il se repose, lui, au moins. »

La sottise horripilait ce maître et son besoin de domination faisait qu'il était environné de médiocres. La fréquentation des écrivains et des artistes lui était donc un stimulant et un repos. On l'a accusé de cabotinage. Le mot est petit et trivial pour un esprit de cette envergure. Mais il avait l'attitude intellectuelle de ceux qui, ne faisant pas oraison, ne s'offrent jamais le luxe incomparable de sentir leur petitesse et leur débilité devant tous les problèmes posés au bipède raisonnant. Il lui manquait ce parachèvement pascalien de la grandeur ici-bas. Ah ! le drôle de bonhomme pas commode, et quelle lueur diabolique, parfois,

au fond de ses prunelles dilatées par tant de spectacles terribles !

Il était généreux et même prodigue, recevait avec magnificence, adorait son fils et sa fille, qui le lui rendaient amplement, et montrait une extraordinaire indulgence pour le tapage de cris, de rires, de chants et de farces dont nous emplissions sa maison. Si celle-ci était l'enfer de la souffrance nerveuse, elle était le paradis de la jeunesse. Quai Malaquais, dans l'hôtel de Chimay, comme boulevard Saint-Germain, nous traversions en galopant ces salons remplis de malades, accablés et inquiets dans des fauteuils, sur des chaises, sur des divans, accompagnés de leur médecin ou d'un infirmier. C'était le temps du mobilier moyen âge, des cathèdres, des vitraux en couleurs, du cuir travaillé, des recoins sombres, des tapisseries rafistolées, du Louis XI, du Louis XII et du gothique. Les ataxiques et les mélancoliques grinçaient sur des prie-Dieu baroques du XIII^e siècle. Les atrophiques musculaires étendaient leurs membres décharnés sur des griffons, des guivres ou des gargouilles. Imaginez la géhenne dans un bric-à-brac, la cour des miracles pathologiques logée dans un décor de Victor Hugo. Ce spectacle et celui de nos ébats devaient donner une impression de cauchemar aux millionnaires allemands, russes, américains, polonais, anglais et turcs qui venaient chercher dévotement, aux pieds du roi des neurologues, leur ordonnance de bromure, de noix vomique ou d'eau de Lamalou.

Le grand homme, devant la science de qui s'inclinait l'univers civilisé, avait la gaieté féroce et le style volontiers rabelaisien. Parlant de je sais plus quel neurasthénique qui lui exposait sa petite affaire : « Je lui ai dit : vous êtes dans la situation d'un homme assis dans la m... et au-dessus duquel luit l'éclair d'un sabre : plonger ou avoir le col coupé. » La consolation on le voit, était maigre. Ou bien il citait entre ses dents un proverbe anglais ou espagnol : « Les hommes sont entre les mains de Dieu comme les mouches aux mains des enfants. Ils jouent avec jusqu'à ce qu'ils les écrasent. » Ou bien, suivant sa pensée, il fredonnait un petit air, son marteau à choc de caoutchouc pour l'examen des réflexes à la main, devant son client ahuri. Son coup d'œil infaillible lui permettait de conjecturer, dès l'entrée du patient, le mal pour lequel celui-ci venait le consulter. Il

prenait les devants : « Vous sentez ceci et cela... oui, et quand vous joignez les pieds, une sorte de vertige... oui, et vous voyez double, surtout au crépuscule... Je ne vous demande pas d'interprétation. Asseyez-vous et retirez vos bottines et votre pantalon. »

Chose singulière, il était timide, et sa brusquerie vis-à-vis des femmes, qu'il affectait de mépriser, tenait beaucoup à cette timidité. Je m'en étais rendu compte à maintes reprises, et j'aurais donné je ne sais quoi pour l'interroger sur sa vie sentimentale et sensuelle, qui est ce que les plus profonds cachent toujours le plus soigneusement. Mais il eût envoyé coucher le petit bonhomme curieux de psychologie que j'étais, si je m'étais permis de lui adresser l'ombre d'une telle question. A certaines heures il avait l'air hanté par un grand rêve, d'où il sortait plein de mécontentement et de fureur, distrait comme un voyageur perdu et prêt à faire de son savoir une vindicte contre les choses et contre les gens. Il disait des doucheurs à la mode : « Ils voient trop de dames nues et belles. Ça leur porte à la tête. » Songez qu'il a vécu, pendant trente ans, dans la situation d'un confesseur, qui ne croit à rien qu'aux satisfactions immédiates de l'activité et de la cessation de l'activité ! C'était un de ses axiomes que la part du songe dans l'être éveillé est bien plus grande encore que celle qu'on reconnaît en constatant qu'elle est immense. Quelle était la part de son mirage à lui ?

Un soir, m'étant attardé à consulter un livre de médecine dans sa vaste bibliothèque, qui faisait le tour de son cabinet de travail, sur une hauteur de deux étages, je fus surpris par son retour inopiné. La curiosité me retint dans le rayon des bouquins, à croppetons et voyant l'homme triste de haut, à travers les barreaux de la galerie. Il se tenait assis sous sa lampe, tassé, voûté, regardant droit devant lui, immobile, avec une expression de visage que je ne lui connaissais pas, à la fois ardente et désespérée. Il avait l'attitude et la mine de celui qui a fait un pacte avec le Diable et qui en est au moment du règlement. Il demeura ainsi pendant une bonne heure, puis se leva et, de son pas pesant, alla donner je ne sais quel ordre à son secrétaire, qui devait être alors Gilles de la Tourette. J'en avais les os gelés : « C'est ça, la gloire scientifique ?..... Eh bien, vrai, ça n'a pas l'air drôle. »

Cette bibliothèque était remplie d'ouvrages de sorcellerie, de thaumaturges et comme un répertoire de tous les détraquements du cerveau. Il émanait d'elle un prestige malsain, mais elle ne devait pas renfermer de grandes richesses. Charcot lisait couramment l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, puis il savait feuilleter les êtres et il devenait attentif aussitôt que quelqu'un lui apportait, sur un point quelconque, un renseignement précis. Il avait en un mot, dans sa profession, la bonne méthode.

Quand venait la belle saison il partait, avec sa famille, pour sa petite maison de Neuilly-Saint-James, qui était moisie, mais sympathique. On le trouvait là, le dimanche, dans ses cinq mètres de jardin, lisant et commentant sa lecture : « Quel saligaud et quel sommaire saligaud, votre Zola », s'écriait-il, un exemplaire des *Rougon* à la main, en apercevant mon père. Il parlait bien de Balzac, peu de Flaubert et il cherchait toujours la vérité psychologique ou physiologique dans les écrits, *mais celle que les écrivains ont observée et traduite à leur insu.* Il disait à Alphonse Daudet, à propos de *l'Arlésienne :* « Je vous sais gré d'avoir mis un innocent dans la famille d'un homme qui se tue par amour. Ça, c'est bien. » Car il avait certainement plongé plus avant que quiconque dans le mystère de l'hérédité et il est bien dommage que nous n'ayons pas de lui, là-dessus, un ouvrage d'ensemble, que seul il eût pu écrire.

La critique, par la voie du journal, lui était infiniment désagréable. C'est ainsi qu'un éreintement, d'ailleurs incompétent et vieux jeu, d'un grandiloquent serin qui signait Ignotus au *Figaro*, le mit, pendant plusieurs semaines, hors de lui. Autant que je me rappelle cette niaiserie, Ignotus lui reprochait d'être un charlatan et de donner ses hystériques en spectacle ! Je me demandais comment Francis Magnard, si finement circonspect, laissait publier de telles misères, mais, déjà habitué au papier imprimé, je trouvais un peu ridicule que Charcot grommelât, en attachant sa serviette de table avec une cordelette à agrafes que je vois encore : « Ce monsieur Ignotus... Hum... ce monsieur Ignotus... » Je songeais : « Quel gosse susceptible est demeuré dans ce grand savant ! » et j'apprenais ainsi à ne pas croire que les gens sont extraordinaires ou remarquables sur toute la ligne.

Paul Arène était un familier de la maison. Dyspeptique, et pour cause, après vingt-cinq ans d'apéritifs, il usait largement du bicarbonate de soude que lui avait recommandé Charcot et dont il déplissait et vidait les petits paquets blanchâtres dans son verre. Sur quoi le maître, d'un ton de pince-sans-rire : « Si vous n'alliez pas tant au café... » — le doigt levé achevait sa phrase, — « vous n'auriez pas besoin de cette petite drogue. » Arène commençait par rire et soutenir que le café avait du bon, que c'était une école de littérature et une source d'observations familières. Charcot reprenait : « Si vous n'alliez pas tant au café... » Alors Arène devenait pâle et commençait à se fâcher; parfois même il pliait sa serviette sur la table et se levait. On s'interposait. Charcot riait, ou mieux pouffait de son rire cordial et détendu, et Paul Arène, tout confus, se rasseyait. Il avait emmené en Provence et chez Mistral son illustre ami et sa famille. Mistral avait gardé de cette visite un souvenir enchanté et, quelques mois avant sa mort, il me parlait encore de ce voyage et de la sereine compréhension de Charcot. C'est que ce dernier, quand il ne se butait pas, ou n'accrochait pas à son orgueil, avait l'intelligence la plus ouverte et la plus ferme, le sentiment de la grandeur, de la beauté. De tels hommes disparaissent sans avoir épuisé toutes les possibilités de leurs riches natures.

Autre intime, le critique d'art Philippe Burty. Imaginez un gros chat au poil frisé, aux yeux langoureux, au miaulement flatteur : « Un maître fourbe », affirmait Goncourt, qui l'avait beaucoup fréquenté. Le fait est que, de sa voix onctueuse et caressante, ce collectionneur de japoneries et de calomnies débinait férocement tous ses contemporains. Il était comme une vieille confiseuse, embusquée entre des corbeilles de bonbons à la médisance. De temps en temps, Charcot lui lançait, à la dérobade, un œil noir, puis, si ses potins l'ennuyaient, se levait et s'en allait en sifflotant. Il lui fallait, à ce dominateur, une tête de Turc, un patito, qui était en général son vieux camarade d'études Lelorrain, aux longs cheveux blancs, à la voix effarée, bredouillante.

De temps en temps apparaissait, telle une frigide et redoutable larve, un avocat ami de Gambetta, svelte, mince et silencieux, redingoté de noir ou de gris, aux yeux de poisson mort,

du nom de Waldeck-Rousseau, pour lequel Charcot, dans l'intimité, ne manifestait qu'une sympathie fort médiocre. Même quand ils furent alliés, il le tint à distance et à mépris, d'un silence, d'un regard, d'un tournement du dos. A table, au fumoir, au salon, Waldeck ne proférait pas un son. Nous disions de lui : « Banco, chez Macbeth, est plus gai. » Et justement il rencontrait là un homme à lui, un certain Leguay, qui plus tard eut des ennuis au temps de Panama et d'Arton, à qui je trouvais, d'instinct, une mine atroce d'intermédiaire véreux. Mais Leguay tournait autour de Waldeck immobile, sa cigarette au coin du bec, sans que Waldeck eût l'air d'y faire plus attention qu'un brochet à une vieille perche trop coriace. Ou bien Waldeck allait considérer au mur, en dilatant sa prunelle glauque, un tableau ou une estampe, et restait là collé, les mains à plat sur ses poches, dans cette attitude morne, crevarde, que le dessinateur Renouard a l'air de trouver épatante, car il l'a reproduite souvent. Je vous le dis en confidence : Waldeck-Rousseau, le « Périclès » du crapaud Haraucourt, m'a toujours fait l'effet d'un imbécile ; mais il a su faire croire à d'autres imbéciles, c'est-à-dire aux politiciens, ses émules, qu'il était impénétrable. Son succès lui vint de paraître un cadavre original et soigné parmi les bruyants, gesticulants et crasseux fantoches de la troupe à Gambetta : « Oh ! la belle Morgue ! » puis avec un petit *m*, « oh ! la belle morgue !... » Il n'en faut pas plus, en démocratie, pour assurer une fortune politique.

Le mardi soir la somptueuse demeure s'ouvrait aux membres de l'Institut, aux professeurs de Faculté et à leurs familles. C'était un défilé de savants jeunes ou vieux, célèbres ou à peine connus, raides d'ambition, jaunes de rancœur, verts d'espérance ou rouges de colères rentrées, qui venaient faire les sucrés ou les confits devant leur omnipotent protecteur. Celui-ci n'était pas dupe. Il préférait que pour une fois on ne lui parlât ni de concours, ni de compétitions, ni de thèses. Il demandait qu'on fît de la musique, qu'on s'amusât, qu'on eût de l'entrain. Nous nous chargions de réaliser ce vœu, je vous en réponds. Charcot disait à Alphonse Daudet : « Restez un peu après les autres. Nous bavarderons pendant que ces jeunes idiots continueront leurs gambades. » Mais les jeunes idiots, tout en savourant un copieux chocolat de minuit, accompagné de tar-

tines beurrées, écoutaient avec plaisir la causerie toujours si hautement amusante et vivante du clinicien et du romancier. Ce leur était à tous deux un plaisir de constater que leurs remarques, sur deux plans différents, se rencontraient et se complétaient.

— Charcot, vous êtes un devin.

— Pas du tout. Je regarde et je remonte des effets aux causes... voilà tout... Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire-là ?

Il prenait sous la lampe un numéro de la *Revue des Deux Mondes,* ajustait son lorgnon et regardait le titre avec une moue familière : — Parbleu : la Bosnie et l'Herzégovine ! Avez-vous remarqué la quantité d'études sur la Bosnie et l'Herzégovine qui paraissent dans la *Revue des Deux Mondes ?* On peut l'avouer, maintenant que Pailleron est parti, ce recueil est vide.

— Mais Charles Buloz aussi est vide... quoiqu'il ait de bien belles pipes, savamment culottées. Et Pailleron aussi est vide, cher ami...

Le fait est que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* était fort ennuyeux lui-même. Très fat, décochant des traits pesants, privés de fraîcheur et de générosité, il promenait, chez les salonnards ébahis par ses manières, une tête de charcutier blond, déçu, amer et sentimental, que surmontait une petite perruque partielle dite « breton ». Dès qu'il ouvrait la bouche, comme il était riche et abondamment pourvu d'actions de la *Revue* bien pensante *des Deux Mondes*, tous les du Bled et d'Avenel du sommaire criaient « Bravo » et se tordaient de joie. Nous autres, plus indépendants, le considérions comme un triste raseur. Nous étions certainement dans le vrai. J'ajoute que *le Monde où l'on s'ennuie* est une œuvre plate et faussement hardie, où sonne, à coups espacés, comme un glas sous des plaisanteries funèbres et surannées, la prétention infinie de l'auteur. C'est de la satire pour magasins de nouveauté. Un trait peindra Pailleron. Quand il contait une anecdote à table, il en suivait l'effet jusque sur les visages des domestiques, et on sentait qu'il en voulait sauvagement à l'extra qui n'avait pas ri.

Je me trouvais à côté de lui, chez une dame âgée, à la voix

blanche, mais amie de l'art dramatique, qui faisait représenter en son hôtel *l'Arlésienne,* où elle tenait, avec une bonne volonté touchante, le rôle de Rose Mamaï. Le beau Pailleron n'écoutait pas un mot du spectacle. Il se campait de profil, de trois quarts, prenait une mise sévère et glacée et plombait les décolletages de ses voisines, qui baissaient les paupières modestement. A un moment, se penchant, il me dit : « Mon modèle est ici... »

Je répondis : « Ah ! », car cela m'était, parbleu, bien égal.

Il ajouta : « Oui, mon modèle de *la Souris.* » Puis après un silence : « Ma pièce qu'on joue en ce moment à la Comédie-Française... »

— Alors votre modèle est ici ?

— Elle est ici, oui. Je vous la montrerai.

Ce fut notre dialogue le plus cordial. Je désirerais beaucoup ne pas retrouver Pailleron en Purgatoire.

Je demandais à mon père : « Comment supportes-tu cette barbe ? » Car Pailleron donnait des « dîners d'hommes » et je ne me représente jamais sans horreur ce genre de volupté secrète, également chère à Dumas fils et à quelques autres. O le repas des « vilains bonshommes ! » O le banquet des « Sphénopogones ! » O le plaisir d'être assis entre Hanotaux et Pozzi, ou Clairin dit Jojotte ! Alphonse Daudet me répondait en riant : « Le fait est que ce n'est pas toujours très drôle. Mais n'oublie pas que je prépare *l'Immortel.* » Or Pailleron traitait ses collègues de l'Institut avec une grande parcimonie gastronomique, car il était prodigieusement avare, ce dont se plaignaient ses invités : « C'est dommage, déclarait Francis Magnard, qu'on ne puisse pas manger la vaisselle. Elle est fort belle et très appétissante. »

Le professeur Brouardel, avant et pendant son décanat, fréquentait assidûment chez Charcot. De science faible, mais de grande habileté et même de sournoise ruse, il faisait le pont entre les politiciens et les savants. Ses fonctions de médecin légiste et de pontife de l'hygiène le rendaient redoutable et précieux à tous ceux qui avaient un cadavre sous leurs meubles, c'est-à-dire à presque tout le haut personnel républicain. Blanchisseur du régime, il effaçait si bien les taches de sang, de pus et de boue qu'elles ne reparaissaient que de longues années

après. A chaque catastrophe, à chaque suicide, à chaque meurtre, à chaque tournant dangereux, il était là, fidèle au poste, comme Lannelongue, décidé, aimable et discret. Il possédait un physique neutre, fait pour les décorations et les honneurs, saluait jusqu'à terre les ministres, leur donnait publiquement du « cher maître » et prévenait leurs moindres désirs. Quand on eut besoin, au moment du Panama, que Cornélius Hertz ne revînt pas en France, Brouardel se rendit en Angleterre à Bornemouth, flanqué de l'autorité de Charcot, et décréta, comme dans Molière, à l'aide d'arguments en *us* et *um*, que le commanditaire de Clemenceau était absolument in-trans-por-ta-ble : diabète et poudre d'escampette. Ce diagnostic, cette ordonnance firent sensation. Brouardel n'avait que peu de culture, il n'avait pas le coup d'œil médical, mais il fut, à la tête de l'école, le plus soumis et le plus diligent des préfets. Le papa Landouzy depuis, malgré sa bonne volonté d'être plat, ne lui est pas allé à la cheville. La médiocrité est un art et n'y excelle point qui s'y adonne.

Médecin et ami du même Clemenceau, le professeur Debove avait la marotte de laver l'estomac de ses infortunés clients. Il leur ingurgitait, à cet effet, un long tube de caoutchouc, aboutissant à une sorte de coupe où se concentrait cette dégoûtation. Ainsi multipliait-il les érosions et ulcérations de la muqueuse, au milieu de terribles nausées. Avec cela, ardent républicain et laïcisateur sans merci. Charcot le traitait comme un domestique, le rudoyait, poussait un rictus satanique aussitôt que l'autre ouvrait, dans sa face obséquieuse, sa bouche molle. Ou bien, il haussait les épaules et soufflait en gonflant ses lèvres : «... Poufffle ! » Il fallait que la servilité de Debove fût grande et visible pour irriter ainsi le dominateur qu'était le maître de la Salpêtrière. Il eût pu dire, comme je ne sais quel autre augure : « J'aime l'encens, mais de bonne qualité. » Debove brûlait des détritus dans sa cassolette.

Grand, barbu, silencieux, solennel, le professeur Bouchard, derrière ses lunettes d'or à l'allemande, poursuivait ses chimères médico-métaphysiques. Il venait de publier un bizarre roman, *les Maladies par ralentissement de la nutrition*, sorti tout entier de sa riche imagination, ainsi d'ailleurs que ses autres travaux. Ce Lyonnais entêté, ayant avalé ses brumes, en

avait fait un corps de doctrines aujourd'hui complètement abandonnées. Il n'y a pas, dans toute son œuvre, une page qui corresponde à une réalité quelconque, à la plus petite observation juste. Il est profondément comique de songer que tant de désastres thérapeutiques, de défaites classées, de bévues célèbres ne l'ont nullement empêché de conquérir la plus haute situation scientifique qui se soit vue depuis Charcot. Assis sur son néant, il trône, et il a — comble d'ironie! — des élèves qui ont appris et médité, qui propagent, qui imposent les extravagantes fables de leur patron. Ces choses-là ne se voient qu'à la Faculté de Paris. Chacun sait qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de maladies par ralentissement, ni par accélération de la nutrition, mais chacun admet leur existence provisoire, au moins jusqu'à la disparition de Bouchard. Après, on verra. Le plus beau, c'est que des régimes compliqués et cruels ont été institués pour parer à cette pathologie lunatique. Des messieurs et des dames du meilleur monde ont été sacrifiés, comme de simples cobayes, à l'impossible vérification des rêveries de l'illustre songe-creux. C'est ça qui donne une fière idée de la candeur humaine!

L'anticlérical type, le Homais pour comices agricoles, était le petit Bourneville, surnommé familièrement « Boubour », directeur du *Progrès Médical*. Haut comme une botte, rouge comme une tomate, vindicatif et passionné, il poursuivait d'une haine frénétique les sœurs des hôpitaux. Il avait fondé, sur cette haine, le groupe des infirmières laïques de la Salpêtrière, où se trouvaient d'ailleurs quelques bons sujets. Comment était venue à Boubour cette rage sans merci qui injectait de sang, à la seule vue d'une cornette ou d'une soutane, ses yeux couenneux de cochon malade et donnait des inflexions rauques à son accent bourguignon? Je l'ignore. Il m'était odieux par son épaisse sottise, son ton péremptoire, son injustice noire et butée et le rôle prépondérant et nocif qu'il jouait dans la presse professionnelle. Je crois bien que, de mon côté, je le dégoûtais profondément par un manque d'hostilité vis-à-vis des choses de la religion qui a fait place, le temps et la raison aidant, à un catholicisme combatif. Le matérialisme médical, politique et littéraire à la fin du XIXe siècle en France était si parfaitement immonde qu'il m'a convaincu, par le contraste, de l'excellence de ceux qu'il persécutait et de la majesté de leur idéal. Les

ennemis de Dieu m'ont ramené à Dieu. C'est ce point de vue qui, dès 1894, me dictait, comme un cri de délivrance, la prière finale des *Morticoles*.

Le professeur Damaschino m'a laissé un bon souvenir. Il était riche, aimable et souriant. Il se tenait hors du jeu périlleux des compétitions et des intrigues. La vie l'avait comblé. Il désarmait les hostilités par son savoir-faire. Il esquivait, même chez Charcot, la domestication et la flagornerie. Il avait une belle clientèle et s'exprimait avec une facilité presque élégante. La mort, une mort précoce, est venue mettre ordre à cela.

Autour de Charcot Imperator, comme une garde d'honneur, fidèle, soumise, éprouvée, se tenaient ses élèves, ses préférés. Leur situation n'était pas commode. Il leur fallait être laborieux, cela va sans dire, zélés dans le service, attentifs. Une certaine initiative, une certaine originalité leur étaient permises, à condition qu'elles n'allassent point contre les opinions et théories du maître. Toute dérogation aux doctrines établies par lui, concernant l'aphasie et la grande hystérie, l'ataxie et la sclérose en plaques par exemple, était considérée comme une trahison et punie comme telle. Il en est résulté un arrêt, une stupeur de vingt ans dans la pathologie nerveuse, qui compense amplement les découvertes de Charcot. Comme Berthelot le chimiste, ce savant orgueilleux s'imaginait que son compartiment avait accompli avec lui tous les progrès dont il était susceptible, que lui-même laisserait un monument inattaquable. Hélas! le temps — pas celui d'Adrien Hébrard — a tout jeté bas d'un coup de sa faulx impitoyable. Les feuillets sont épars. Combien reste-t-il de pages intactes?

Parmi ceux qui composaient ce qu'on a appelé l'école de la Salpêtrière, le mieux doué semblait être Brissaud. Je dis « semblait, » car finalement c'est à Babinski qu'est revenue la palme. Brissaud avait une intelligence merveilleuse, beaucoup de cœur, de l'ironie, et il dégageait une sympathie chaude. Cependant il est demeuré en route, médicalement parlant, et il n'a pas joué le rôle prépondérant que tout semblait lui promettre. Je crois bien que, sous ses airs allants et vigoureux, il était faible et influençable. Il a subi l'abstentionnisme thérapeutique de Charcot, comme il a subi plus tard le dreyfussime anarcho-huguenot de Paul Reclus, alors que son entrain

joyeux le prédestinait aux interventions hardies et géniales, que sa lucide logique eût dû l'immuniser contre la sombre folie du Bordereau. Son visage régulier d'ouvrier en fin, sa forte encolure, ses cheveux plats, sa voix et son sourire viennent souvent visiter ma mémoire comme le « j'aurais pu être » des grandes nostalgies d'amitié ou d'amour. Il était noble, il était brave, il était bon, mais il n'avait pas cette défense des fibres secrètes, cette armure qui fait que l'on ose être soi. Il était toujours un peu son patron ou son ami. Mais quel magnifique tempérament de clinicien, quel coup d'œil, et comme il défasciculait jusqu'au bout le problème tombé dans sa puissante imagination !

On racontait de lui des farces fameuses. Ennemi du directeur de l'hôpital, alors qu'il était interne à la Salpêtrière, il s'injuriait lui-même sur les murs : « *Brissaud est une brute et un ivrogne* », puis courait se plaindre chez ce haut fonctionnaire, l'accusait de favoriser ces outrages. Quand les vieilles gâteuses allaient le matin laver leurs pots à la fontaine, et les disposaient en rangs d'oignons pour les sécher, il démolissait de sa fenêtre, à coups de revolver, « ces fâcheux récipients ». Les visiteurs étrangers, guidés par lui, apprenaient d'extraordinaires détails sur une nouvelle maladie, apparue depuis peu, terriblement contagieuse et dont il leur décrivait minutieusement les sinistres symptômes, de façon à leur donner la chair de poule. Un soir d'hiver rigoureux, où des médecins suédois, russes et allemands, réunis chez Charcot, préparaient je ne sais quel congrès de neurologie, Brissaud nous persuada de cacher les snow-boots qu'ils avaient laissés dans l'antichambre. Ce fut, à la sortie une longue recherche sans résultat — car nous n'osions plus avouer notre forfait — pendant laquelle Brissaud proposait à ces doctes personnages, navrés et furetant, les explications les plus saugrenues. C'est pourtant ce mystificateur qui s'est laissé mystifier par le « v'accuve » de l'absurde Zola. Ces médecins si cultivés, si entraînés à la déduction, ne remontaient des effets aux causes que dans leur art, qu'à leur table de travail, que dans leurs hôpitaux et laboratoires. Ils étaient prodigieusement fermés à toute conception politique, timorés comme de petites filles sur ce terrain-là, et jamais je n'ai entendu l'un d'eux se préoccuper des rapports entre l'État,

prospère ou non, et sa constitution. Je parlais souvent de cette misère avec mon très cher ami Henry Vivier, aujourd'hui disparu, médecin génial et qui avait été l'élève et l'ami de Brissaud. Lui non plus n'en revenait pas. Il a fallu Charles Maurras pour rappeler l'attention de l'élite sur ce problème de la structure et de l'organisation nationales, qui est cependant le plus important de tous. Car tout le reste, y compris la science et les lettres, en dépend.

Au fond, Brissaud fut un sentimental, un romanesque, prisonnier d'une école et d'un maître qui ne convenaient pas à son tempérament. D'où, vers la fin de sa vie, m'a-t-on raconté, un grand malaise. Chose étrange, il est mort d'une pachyméningite cérébrale, d'une lésion de l'organe qui l'avait toujours occupé et auquel il avait consacré des leçons souvent magnifiques. Tel Trousseau diagnostiquant son propre cancer par la phlébite symptomatique qu'il avait le premier décrite. On dirait que, chez certains médecins, le mal commençant s'impose à leur esprit et que leur cas particulier les tourmente d'abord sourdement, sous l'aspect de l'intérêt scientifique général.

L'aliéniste Féré était sommaire, taciturne et brutal. Imaginez un colosse velu, aux mains larges comme des côtelettes de veau, à l'œil terne, à la parole hésitante. Il ânonnait le syllabaire de la Salpêtrière, sans y changer un mot. Je plains les malheureux déments qui sont depuis tombés sous sa coupe, qu'il a camisolés, gavés, trempés dans l'eau froide ou chaude, nourris de morphine et de bromure, soumis aux exercices fallacieux qui sont d'usage dans les maisons de fous. Ce Huron rempli de lectures riait macabrement dans sa barbe, une barbe d'un mètre, quand le mot de religion était prononcé devant lui et il bredouillait, en l'estropiant, le vers célèbre de Lucrèce sur les maux que peut engendrer la superstition. Lui-même était un joli exemple de primaire, tatoué de connaissances anatomo-pathologiques, de dévot du néant, de servant du matérialisme. Il répétait volontiers que l'amour était une maladie, la foi une lésion grave, le talent une névrose, etc., etc. Ce genre affreux est trop périmé aujourd'hui pour que je m'y étende longuement. Il florissait vers 1887, non seulement dans les salles de garde, mais aussi dans les chaires de Faculté. Les maniaques à la Bourneville et à la Féré pondaient, pour les biblio-

thèques évolutionnistes qui pullulaient à cette époque, des ouvrages pédants et diffus où s'étalait leur fanatisme. Ils aspiraient à réglementer la société, à tyranniser le mariage, la vie de famille, l'éducation des enfants, à mettre la main sur les âmes. J'insiste sur ce délire parce qu'il a passé de leurs têtes obtuses dans celles des politiciens, parce que leurs scories ont été ramassées depuis par les chiffonniers et égoutiers parlementaires. Les lois scolaires que nous fabrique la République ont la trogne furieuse et contractée de ces tourmenteurs munis de diplômes. Elles sont venues au code par ce codex, le plus sot, le plus anti-humain, le plus antisocial de tous.

Gilles de la Tourette était laid, à la façon d'une idole papoue sur laquelle seraient implantés des paquets de poils. Il n'était ni bon ni mauvais, ni studieux ni paresseux, ni intelligent ni sot, et il oscillait, avec sa tête ahurie et malicieuse, entre une multitude de qualités et de défauts auxquels il ne s'attardait pas. Il avait la voix éraillée et brûlée, le geste brusque, la démarche falote. Il passait pour un original, abordait un sujet intéressant, le délaissait pour un autre, déconcertait ses maîtres par des bizarreries qui allaient en augmentant et devenaient de moins en moins drôles. Contrairement aux affirmations du professeur Fournier, qui y voyait juste en dépit de tous, — et de quel œil d'aigle royal ! — Gilles soutenait que la paralysie générale n'a aucun rapport avec la syphilis. Il gambadait, sautait, dansait quand on appelait son attention sur certaines coïncidences. Il répétait : « C'est mon idée très ferme. » Hélas ! ses idées à lui, le pauvre garçon, devenaient de moins en moins fermes, si bien qu'un jour, à un examen, ayant demandé à un candidat « quelle était la maladie qui faisait saigner, au début, de la narine gauche » et ayant reçu cette réponse : « La fièvre typhoïde, Monsieur », il fit non, de la tête et, au bout d'un silence de cinq minutes, déclara solennellement : « C'est la fièvre typhoïde, monsieur ; vous êtes nul, je vous refuse. »

Quelque temps avant sa mort, comme je sortais de chez moi, rue de l'Université, Gilles de la Tourette, que j'avais perdu de vue depuis plusieurs années, m'aperçut et s'approchant, me sauta au cou. J'étais ahuri d'une marque d'affection intempestive que rien dans nos relations antérieures ne justifiait, je vous prie de le croire. Il me dit d'un ton saccadé : « Mon cher

Daudet, je vous aime infiniment. Il y a longtemps que j'avais envie de cette formelle réconciliation. » Puis reculant d'un pas il reprit : « Formelle réconciliation... » Il était rouge, avec de grosses larmes dans les yeux. Je devinai tout de suite de quoi il s'agissait. Le diagnostic n'était pas difficile... Pauvre diable de Gilles de la Tourette ! C'est bien la seule minute de sa vie où il m'ait été sympathique. Il faillit tout gâcher, en voulant m'accompagner de force dans mes courses. Je ne pouvais plus me décoller de ses protestations haletantes de tendresse et de dévouement.

Les agrégés Marie et Ballet étaient, chacun dans son genre, des hommes ponctuels et raisonnables, assez sympathiques mais privés de génie et même d'originalité. Ils sont demeurés de bons élèves de Charcot, comme ils eussent été, dans d'autres professions, de bons élèves de Bétolaud, de bons employés de Chauchard ou de bons architectes ou de bons commerçants. Il ne leur est jamais venu à la pensée que le foie, le rein, le pédoncule cérébral pouvaient être construits autrement que ne l'avait décrété Charcot, ni se comporter autrement que ne l'avait établi Charcot. Comment supposeraient-ils une seule minute que ces organes osent désobéir quelquefois à Charcot, alors qu'eux-mêmes ont toujours accepté, même après sa mort, ses impérieuses directions ? Aussi les professeurs Marie et Ballet continuent-ils à faire exactement les mêmes diagnostics que Charcot et à rédiger, dans des termes identiques, les ordonnances qu'a rédigées Charcot. Ils semblent s'attendre toujours à ce que le patron, ouvrant la porte de leur cabinet, vienne à eux de son pas appuyé, remuant les mâchoires comme s'il suçait un bonbon amer, et marmonnant : « Dites donc, Marie, dites donc, Ballet, quoi de nouveau ce matin dans le service ?

— Rien, Monsieur...

— C'est bon, c'est bon. Je vais faire un tour par là tout de même. »

O souvenir ! C'est mardi matin ; la cloche sonne annonçant l'arrivée du maître. Son service est là qui l'attend au grand complet. Voici le grand Babinski, la mine ouverte, jovial, les mains dans ses poches sous son tablier blanc. Voici Sollier, la calotte en arrière, une petite pèlerine sur les épaules, non moins alerte, non moins heureux de vivre en faisant de bons

diagnostics. Ces deux-là sont les plus aigus, les meilleurs observateurs, et ceux qui demain porteront la hache dans le fameux syndrome de la grande hystérie, dans la théorie de la mémoire, dans l'anorexie mentale, dans la technique de la démorphinisation, dans la fréquence des névrites périphériques du tabes, etc., etc. Pour le moment, ils sont des disciples attentifs et respectueux, rien de plus. Gilles de la Tourette, Brissaud, Marie, Ballet se font un devoir d'assister à la leçon sur le malade debout, laquelle est en effet la plus originale, la plus instructive de toutes les cliniques du monde.

Charcot descend de son coupé, que tirent cahin-caha deux vieux chevaux auxquels, dans son amour des bêtes, il jette fréquemment un coup d'œil, il donne une petite tape amicale. Il salue son monde d'un regard circulaire, tend deux doigts à son chef de clinique, un doigt à son interne et c'est tout. Exception faite pour l'illustre étranger qui baragouine quelque compliment incompréhensible. Le grand homme répond par un sourire stéréotypé, une sorte de hihi qui signifie : « Trop aimable, mais je suis pressé. » Il se dirige vers son vestiaire, contigu à une pièce qui sert de laboratoire, de musée, de salon d'attente. Des moelles épinières, des cerveaux plongés dans l'alcool, étiquetés et numérotés, indiquent que le jeu est sérieux et qu'on est prié d'aller rire plus loin. Brièvement, le chef de clinique signale ce qui s'est passé d'important dans le service depuis la veille. Charcot, à mi-voix, donne quelques rapides, elliptiques conseils. En route pour la salle du cours, spacieuse, assez mal éclairée, telle que l'ont reproduite bien des photographies et des gravures. Les assistants s'entassent dans le fond. On amène un malade. Quelquefois Charcot le connaît ; souvent il ne le connaît pas. Toujours il l'interroge comme s'il le voyait pour la première fois, et dans cet examen éclate son génie ; car il va tout de suite à l'essentiel, déblayant les symptômes secondaires, écartant ce qui dérouterait tout autre médecin, ce qui ne l'embarrasse pas, lui. Il ne se penche pas vers l'échantillon humain qui lui est soumis ; il lui parle simplement, mais avec clarté, sans enfantillage, et quand il a reconnu, à quelques répliques, l'intelligence, laquelle se trouve, comme la sottise, à tous les niveaux sociaux, il s'en sert, ainsi que d'un levier, pour soulever la difficulté.

Alors il s'adresse à son auditoire, devient aussitôt technique et d'une précision tranchante : « Messieurs, vous savez déjà... J'ai déjà eu l'occasion de vous dire... C'est généralement ainsi que les choses se passent... » Il revient au patient : « Mon ami, tendez la jambe, articulez ce mot, faites ceci ou cela... » L'autre obéit, heureux d'être si bien deviné dans ce qu'il éprouve, flatté de servir la cause de la science, dont le prestige est considérable dans les milieux populaires. Quand il a affaire à un abruti, Charcot sourit imperceptiblement, avec humanité cette fois, et répète la question, jusqu'à ce qu'elle soit complètement saisie. Chemin faisant, il se laisse aller, conte l'anecdote d'un cas similaire, cite un vers de Racine, de Molière, de son cher Shakespeare ou du Dante, rappelle un tableau de Hals ou de Velasquez, et c'est un merveilleux spectacle que celui de ces concordances artistiques et médicales qui se nouent et se dénouent pittoresquement dans sa grosse tête méditative, éloquente.

Après celui-là, un autre. Le professeur s'amuse, se surprend, se déroute lui-même. Quand il n'y comprend rien, il murmure : « Je n'y comprends rien ». Quand le pronostic est mauvais, il l'indique en latin : « *Pronostic pessimum, exitus letalis,* et j'ajouterai *properatus.* » On devine que le mal l'intéresse plus que celui qui porte le mal. Constater lui importe plus qu'alléger. La recherche des grands secrets de la vie et de la déchéance nerveuse lui fait négliger les petits secrets du traitement approprié. Quand il réfute une erreur, il s'échauffe, son œil brille davantage ou bien il souffle bruyamment, afin de marquer son mépris.

C'est fini. Brouhaha. Charcot, de son même pas, regagne son vestiaire, puis sa voiture, sans se laisser importuner par les questions des profanes. S'il trouve qu'un argument ne mérite pas de réponse, il introduit son petit doigt dans son oreille et la secoue vigoureusement, en dirigeant, vers son interlocuteur ahuri, son rictus bizarre. Les Allemands l'embêtent. Il a une préférence marquée pour les Anglais et pour les Russes. D'ailleurs, il regarde les gens, bien plus qu'il ne les écoute. Ce qui l'amuse, c'est ce qu'on n'exprime pas, c'est la nature du monsieur qui lui parle.

Par contraste, et dès le début de mes études, il me fut donné

de connaître un tout petit coin de la science française d'autrefois, alors que le mandarinat et les concours n'avaient pas encore desséché la veine de nos physiologistes et de nos anatomistes. Je veux parler du laboratoire de Gréhant au Jardin des Plantes, perdu dans la verdure, entre les ours et les blaireaux, formé de quelques corps de bâtiments juxtaposés, auxquels on accédait par une petite barrière, munie d'une sonnette dont j'entends encore le tintement. Le bras droit de l'aimable et bon Gréhant était le Dr Artaud, à qui m'avait recommandé Paul Belon, son camarade. J'ai passé là des heures exquises et laborieuses, recevant des conseils et des enseignements qui n'ont jamais quitté ma mémoire. Un vieux chien, habitué à la vivisection, qui avait eu le ventre ouvert plusieurs fois, presque toutes les principales artères dénudées, et qui ne s'en portait pas plus mal, rôdait autour de nous comme le barbet de Faust. On entendait au loin des cris d'enfants, l'appel du paon, « Couin... Eon ! » et des bruits indéterminés. Le garçon à barbe blanche, un Alsacien du nom de Clam, nous apportait en soufflant, à cause de son asthme, les instruments dont nous avions besoin. Artaud m'initiait aux fonctions du cervelet et de la moelle, aux mouvements du cœur, systole et diastole, à la dissection du poumon de la grenouille qui a l'air, quand il fait hernie, d'une petite morille instantanée. Il m'apprenait aussi à me méfier des pièges et embûches de l'École et à ne pas croire que les plus diplômés fussent toujours les plus capables. Cela sans nulle amertume, car son détachement des honneurs était extrême, et sa grande valeur apparaissait seulement dans les visites que lui faisaient des camarades ou des pontifes, afin de solliciter son avis.

C'est ainsi qu'un jour je vis apparaître le juif Germain Sée que j'avais rencontré, l'année précédente, au chevet de Victor Hugo. Du col très évasé qu'il portait toujours, sortait une grande tête bourrue, aux yeux noirs et durs de vieillard buté. Sa nullité était proverbiale. On racontait que ses élèves corrigeaient ses bouquins sur le cœur, arbitraires, illisibles et que personne ne consulte plus. Sa haute situation lui venait uniquement de sa race et de son entregent, des ramifications innombrables du ghetto d'or. Lui-même a été l'introducteur, le protecteur d'autres sémites, lesquels, à leur tour, en ont amené d'autres. La pullu-

lence ne s'établit pas autrement. On ne compte plus aujourd'hui les hébreux de la Faculté. Alors Germain Sée et le broussailleux Hayem étaient, avec l'épouvantable Naquet, les trois représentants de leur mauvais peuple. Quelques esprits avisés comme Artaud se préoccupaient déjà de cette invasion. Les autres haussaient les épaules, répétaient avec entrain que « la science n'a pas de patrie » ou taxaient de préjugé religieux une simple constatation ethnique. C'est Jules Soury, à ma connaissance, qui a posé le premier la question sur son véritable terrain, celui de la formation héréditaire. Avant lui, Charcot, précisément dans ses leçons du mardi à la Salpêtrière, n'avait fait qu'effleurer le problème.

---

## CHAPITRE II

*Le professeur Potain chez lui, à Necker et à la Charité ; Esbach, Suchard, Foubert et Vaquez. — Tillaux à l'Hôtel-Dieu. Le papa Richet. — Pasteur et la rage. — Péan à Saint-Louis, Besnier, les Fournier et la syphilis héréditaire.*

Le professeur Potain était l'antithèse vivante de Charcot. Il aimait les hommes d'un cœur ardent, infatigable et il voyait surtout dans son art un moyen de les secourir. Sa bonté raffinée s'étendait, de sa famille et de ses amis, à ses clients, à ses élèves, aux inconnus. Toutes les forces de son intelligence aux antennes innombrables étaient dirigées vers le soulagement des maux, souvent désespérés, pour lesquels on l'invoquait de tous les étages de la société, de tous les coins de France et d'Europe. Sa vie de savant, de chercheur, d'expérimentateur hors ligne était dévorée par les appels, les supplications, les larmes d'une multitude d'infortunés, déjà en route pour les sombres bords, dont il était la seule espérance. Chacune de ses journées était occupée : le matin par l'hôpital, l'après-midi par une trentaine de visites qui remplissaient son petit calepin noir, de rendez-vous à son domicile boulevard Saint-Germain, en face de Charcot ; le soir, par un rassemblement d'observations et de notes prolongé jusqu'à une heure et demie, deux heures de l'aube. Il gagnait ainsi beaucoup d'argent, mais il en distribuait bien davantage, avec un tact, un génie du cœur qui décuplait le prix de ses charités. Avec cela, il était d'une petite santé, d'un physique souffreteux, à la fois sublime et ingrat, qui l'apparentait à Pascal et à Érasme. De chaque côté de son grand nez, ses yeux divergents, globuleux et pleins de pitié se conjoi-

gnaient pour observer son consultant, pour pénétrer au fond de ses cryptes, dans ses replis les plus secrets. Sa voix basse et douce effleurait le secondaire, résumait le principal, réconfortait, rassurait. Ses oreilles avaient la courbe de l'auscultation. Ses mains, assez fortes, étaient satinées et habiles, écartaient la chemise ou la chemisette avec une adresse de chambrière. Au chevet des agonisants, le Dr Potain devenait immatériel, impalpable, tel qu'une lueur de phare sur les flots. Combien ont disparu, emportant la vision angélique de cette héroïque laideur ! Une mère me disait : « Sa mère a dû pleurer à le regarder quand il était enfant. Mais quelle joie pour elle, dans le Ciel, quand elle le voit faire aujourd'hui ! »

La Providence m'a permis d'approcher, pendant plusieurs années, ce grand maître, de recueillir pieusement ses avis, ses conseils, de les graver dans ma mémoire. Je n'ai perdu aucune de ses paroles, si mesurées et toujours d'une parfaite syntaxe, aucun de ses divins sourires, aucune des inflexions sourdes et vives qu'il accentuait parfois d'un frottement de l'index contre sa narine droite, et d'une tape sur sa petite calotte de chef de service. Je vois son tablier, que dépasse le manche du stéthoscope, sa vareuse, le gros crayon bleu dont il dessinait, sur les draps, les courbes d'une fièvre ou la cadence d'un rythme cardiaque, l'appareil à l'aide duquel il enregistrait le mouvement du pouls, la tension artérielle. Je sens, sur mon épaule, l'empreinte affectueuse de ses doigts et sur ma joue le baume de son baiser, le soir de la mort de mon père. Son image bénie est de celles vers qui je me tourne aux heures amères ou graves, pour demander un réconfort.

C'était un clinicien extrêmement ferme et qui avait le sentiment de sa valeur. Appelé en même temps que Charcot au chevet d'Alphonse Daudet, souffrant d'une forte bronchite, il recommença l'auscultation que son illustre confrère venait d'achever, sans tenir aucun compte du « mais je suis fixé » de celui-ci. Une autre fois, cinq ou six professeurs notoires discutaient sur le cas d'un malade, d'une sciatique compliquée. Aucun ne l'avait examiné. On en était au choix du remède. Alors Potain : « Eh bien, messieurs, je demande, moi, à voir cette jambe. » Il se méfiait des théories et des thèses et ne généralisait qu'exceptionnellement. Quand il avait achevé un examen, il tombait dans

une longue méditation, que nous nous gardions d'interrompre, le regard en introspection, le visage incliné de côté, ainsi que s'il percevait, de très loin, le confidentiel chuchotement de la nature. Il en oubliait la circonstance, ses obligations, l'heure de son repas. Il sortait de cette rêverie brusquement quelquefois, par un « ah bah ! » retentissant, à l'aide duquel il se raillait de lui-même.

Je me rappelle, à la Charité, un malheureux atteint d'un énorme anévrisme de l'aorte, lequel avait rongé peu à peu la cage thoracique et battait sous la peau. Nous attendions, d'une minute à l'autre, l'issue fatale. M. Potain, chaque jour, passait une grande heure auprès de ce condamné. Il revenait dans l'après-midi s'informer de ses nouvelles. Il souffrait visiblement de son impuissance. Un après-midi, jugeant le moment terrible arrivé, par un beau soleil d'été qui tombait des hautes fenêtres dans la triste salle, il demanda de l'ouate et des bandes, emmaillota lui-même, avec des précautions infinies, le torse tremblant. Il achevait à peine, que ce pansement *in extremis* devint rouge comme une écharpe de toréador... et voici le maître qui serre avec amour, contre son épaule trempée de sang, la pauvre tête épouvantée et oscillante, lui fait ainsi franchir le grand passage.

Quand un convalescent bien minable s'apprêtait à quitter le service, M. Potain, au moment du départ, lui glissait un billet de cinq cents francs dans la main. S'il s'agissait d'une femme d'ouvrier, d'une mère de famille, c'était davantage. Ceci fait, il se sauvait à grandes enjambées, comme un voleur, sans écouter les remerciements, les balbutiements de la gratitude. Nous devions le suivre à la course. Sa voiture, entrant à l'hôpital, était accompagnée souvent jusqu'au fond des cours par quelque hâve et livide purotin, par une ménagère dépenaillée, auxquels il remettait un des louis dont il avait toujours, à même la poche de son gilet, une ample provision, à tout hasard. Nous nous demandions, avec mon cher ami Vaquez, interne dans le même temps que j'étais externe, quelles sommes notre patron distribuait ainsi du 1er janvier au 31 décembre ? C'était sûrement une petite fortune.

La chose se savait, les gens abusaient, car il y a du mauvais monde même parmi les pauvres, mais M. Potain se fichait bien

que l'on se fichât de lui. Il se reposait en donnant et répondait aux observations de ses élèves par un « ah bah ! »... cette fois ironique.

Comme Charcot, il aimait la bonne littérature et la bonne musique, en particulier Beethoven. Fréquemment il citait les classiques, Racine, Pascal, Saint-Simon et aussi le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*, dont la phrase harmonieuse l'enchantait. Son cours à l'hôpital était très suivi, bien qu'il parlât trop bas, avec des sursauts de la voix qui étonnaient ses auditeurs. On ne pouvait apprendre qu'à son école la pathologie du cœur et des vaisseaux, les signes prémonitoires de la tuberculose et de la néphrite interstitielle. Il fallait le voir ausculter avec de longs appuis, des interruptions, des reprises, pour se rendre compte des paysages auditifs, visuels, dans lesquels il se promenait par l'imagination, des perspectives qu'il découvrait, en véritable explorateur de l'organisme. Aucun souffle, aucun frémissement, aucun bruit de galop, si léger fût-il, ne lui échappait. Son ouïe valait celle de tous les Indiens de Fenimore Cooper. Elle décomposait les sons superposés. Elle distinguait l'imperceptible durcissement d'une valvule, le retrait d'un filet de sang. Jugeant le détail, Potain appréciait l'ensemble avec une sagacité incomparable, prévoyait les complications et combinait les remèdes en conséquence. Il est un des très rares médecins qui aient su administrer la digitale et la quinine, de même que l'Anglais Sydenham fut presque le seul à savoir jouer de son opium. Les médicaments sont des arcanes, que pénètrent, après de longues années d'expérience, quelques véritables sorciers. La rédaction d'une ordonnance parfaite exige autant de génie que de bon sens.

Ce méticuleux pouvait être distrait. Il nous racontait qu'un soir de fête de famille, car il adorait la jeunesse, il s'était laissé faire, à l'aide d'un bouchon brûlé, une superbe paire de moustaches. Entre temps, on l'appelait auprès d'un client. Il montait en voiture sans se rappeler qu'il était grimé et ne comprenait rien à la stupeur du malade et de l'entourage, qui le voyaient arriver ainsi transformé. Ce souvenir provoquait son bon rire, joyeux et frais comme celui d'un enfant ou d'un saint.

Une seule fois je l'ai vu se mettre en colère. Il avait, comme garçon de salle à la Charité, un bonhomme broussailleux, barbu,

pas bête, débrouillard, gouliâfre et quelque peu pochard, qui s'appelait Ferdinand. L'armoire de Ferdinand, comparable au nid de la huppe, renfermait les objets les plus hétéroclites, de la ficelle, des anchois, de l'eau-de-vie, du sucre, un manuel du parfait infirmier et des vieux boutons. Ayant ponctionné une pleurésie intéressante, M. Potain avait recommandé expressément qu'on lui gardât le liquide. Le pauvre Ferdinand, étant ivre, renversa le flacon dans sa cachette, englua ses trésors et reçut du patron, par-dessus le marché, une avalanche d'injures véhémentes, qui se termina par un billet de cinquante francs. En suite de quoi nous dations de là les éphémérides de la Charité : « Monsieur, c'était quinze jours, un mois après le suif à Ferdinand. » — « Ah ! oui, la perte du liquide pleurétique... sacré diable d'animal ! »

Le service Potain était naturellement très recherché. Les meilleurs de la Faculté sollicitaient l'honneur de faire partie de cette clinique. J'ai connu là l'excellent Foubert, aujourd'hui disparu ; Sapelier, qui s'est fait depuis une belle clientèle ; Paul Delbet, médecin de grande valeur, qu'il ne faut pas confondre avec son cousin, le chirurgien penseur Pierre Delbet, et enfin Henri Vaquez, le maître actuel de la pathologie du cœur et des vaisseaux et le successeur de M. Potain. C'était un milieu agréable et sans morgue, beaucoup plus humain que celui de la Salpêtrière et où le malade n'était pas considéré comme un simple support de la maladie. La merveilleuse bonté du chef rayonnait sur tout le monde, enlevait même à l'hôpital cet aspect rébarbatif et impersonnel, cette odeur fade qui impressionnent tellement les pauvres gens. Des habitués, atteints d'un vulgaire rhumatisme chronique, venaient là faire leur petite saison de villégiature, participer au régal de la double portion, se requinquer dans cette atmosphère familiale. J'en ai vu qui se plaignaient à M. Potain de la trop grande fréquence de la purée de pois cassés. Il répondait avec douceur : « Cela sort un peu de mes attributions. Néanmoins, j'en parlerai à la direction. Il importe en effet de varier les menus. »

Tel était aussi l'avis d'Esbach, chef du laboratoire de chimie, et de son inséparable Suchard, chef des travaux anatomo-pathologiques et chargé des autopsies. Esbach était un bon vivant, jovial et robuste, qui avait écrit un *Tartarin à l'École de Méde-*

*cine*, fin lettré et fin gourmet. Suchard était une magnifique intelligence, un de ces esprits clairs et pondérés, qui élucident en cinq minutes les questions les plus embrouillées. Il avait la passion du canotage et, chaque dimanche, remontait la Seine ou la Marne dans une yole construite selon ses plans. Les deux amis, étant célibataires, déjeunaient et dînaient ensemble au café Caron, situé alors au coin de la rue des Saints-Pères et de la rue Jacob. Le premier arrivé au laboratoire de la Charité esquissait au tableau noir un projet de menu que l'autre, en son absence rectifiait ou complétait. Sur le coup de onze heures, Esbach et Suchard tombaient d'accord et remettaient gravement le résultat de leurs méditations au maître d'hôtel. Ils m'ont invité quelquefois à ces agapes. J'en ai gardé un aussi bon souvenir que du dîner d'agrégation de Babinski, organisé à la *Tour d'argent*, sur les fourneaux du regretté Frédéric, par son incomparable frère, maître indiscutable de tous les gourmands et gloutons de France, Babinski II, dit Ali Bab, auteur de ce glorieux chef-d'œuvre : *Gastronomie pratique*. La perfection du palais buccal est l'apanage des hommes d'esprit. Il fallait entendre Esbach et Suchard dépiauter un imbécile ou un charlatan. C'est de leurs robustes causeries et de leurs définitions sans miséricorde qu'est née dans mon esprit la première idée des *Morticoles*. Ah ! les honnêtes, les loyaux garçons, solides dans leur science, dans leurs amitiés, dans leurs antipathies, et auxquels toute vilenie donnait la nausée !

Pendant l'été, M. Potain prenait alors un mois de vacances à Uriage, où il avait loué une villa au milieu du parc. Il y travaillait, bien entendu, du matin au soir, — Charcot, Maurras et lui sont les plus grands, les plus acharnés travailleurs que j'aie connus, — mais parmi la verdure et le chant des oiseaux. Il me confiait que ce petit concert de l'aube lui était un délice : « Je ne me lasse jamais de leurs mélodies. Il n'y a pas d'opéra qui les vaille. Elles donnent l'impression d'une joie féerique. » Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un très grand poète de la santé et du bonheur habitait ce méditatif, perpétuellement appliqué à la souffrance humaine. J'ai entendu dans sa bouche ce mot significatif : « Rien ne repose comme un visage de femme. » Nullement matérialiste, il était, sinon pratiquant, tout au moins profondément traditionnel. Son âme ignorait les soubresauts,

les brûlures et les ricanements des âmes qu'a désertées le divin.

Aucun des clients de M. Potain n'a pu oublier le souci extraordinaire avec lequel, — son examen terminé, — il posait les grandes lignes et les détails du traitement. Ce travail lui prenait quelquefois trois quarts d'heure, une heure de silence, d'immobilité complète, et contrastait singulièrement avec les ordonnances bâclées ou insouciantes des premiers parmi ses confrères. Je lui demandais pourquoi il recommandait si souvent l'eau de chicorée à sa clientèle riche. Il me répliqua avec tranquillité : « Parce que la chicorée fait boire de l'eau pure et que l'alcoolisme est malheureusement assez fréquent chez les dames de la bonne société. Cela leur est venu d'Angleterre et d'Amérique. Le désœuvrement en est cause. Elles abusent notamment de l'eau de mélisse. » L'usage, de plus en plus fréquent, des poisons chroniques, cocaïne, morphine, laudanum, extrait thébaïque, l'effrayait pour l'avenir. Il s'en détournait volontiers, ainsi que des grandes aberrations du système nerveux, des troubles sexuels tels que l'inversion masculine et féminine, dont on commençait à peine à s'occuper. Il avait une invincible horreur de ce qui dégrade la créature humaine, un besoin de respirer l'air pur et le parfum des fleurs morales, que j'ai retrouvé au même degré seulement chez Mistral. C'est pourquoi j'affirme et je maintiens que M. Potain portait en lui un poète lyrique. Ce qui le soutenait, dans son affreuse et sublime besogne, c'était l'espoir de la guérison. Il se plaignait doucement qu'on l'appelât toujours, comme un médecin des morts, pour constater le décès. Il murmurait, au retour de ces tournées funèbres : « C'est accablant. En vérité, c'est accablant. »

Ce sentiment existe, à des degrés divers, chez tous les médecins qui voient au delà de leur métier, qui ne sont pas de simples distributeurs de spécialités pharmaceutiques. Il arrive un jour, aux environs de la cinquantaine, où la curiosité clinique s'émousse, où le contact perpétuel de la douleur, de la déchéance et du trépas d'autrui fatigue et déprime, où le docteur à la mode éprouve le besoin de s'évader : il tombe amoureux fou d'une dame austère, d'une demoiselle frivole, de peinture, de musique, de voyage, de littérature. Il songe : « Eh ! là-bas, je ne veux pas avoir usé toutes mes facultés à la contemplation du charnier. » C'est la revanche de la vie déclinante sur

la mort. Chez plusieurs de mes anciens camarades, et cotés, et arrivés, et célèbres, j'ai remarqué, avec cette lassitude, ce dégoût intime. Personnellement je l'avais éprouvé très vite, au bout de sept ans d'études médicales. Aussi ne me surprend-il pas chez les autres. Il faut un cœur d'apôtre ou une insensibilité totale pour traverser tant de cercles infernaux, remplis de gémissements et de plaies hideuses.

J'avais dix-neuf ans, le jour où j'entrai, comme « bénévole » ou « roupion », dans le service de chirurgie de Tillaux à l'Hôtel-Dieu. Le docteur Tillaux n'avait point l'envergure de Potain, mais c'était un cœur excellent, un praticien sûr et d'une scrupuleuse honnêteté. Ses favoris étaient encore blonds, ses cheveux grisonnants rejetés en arrière, et sa bouche demi-paysanne ne manquait certes pas de finesse. Il tutoyait volontiers ses malades et défendait justement à ses internes d'en faire autant : « Attendu, monsieur, que vous n'avez pas mon âge. » Dès huit heures du matin, il arrivait à l'hôpital dans un coupé déverni, que traînait une émouvante rossinante, et il commençait, à la mode d'autrefois, l'appel de ses élèves, sur un beau carton *ad hoc*, peint en couleur par la Sœur de charité de la salle des hommes, attachée elle-même au service depuis vingt-cinq ans. La pratique rudimentaire de l'antisepsie au début inondait les lits d'une douche nauséabonde d'acide phénique ; le pansement dit de Lister faisait florès, bien que Lister ne l'appliquât déjà plus.

Mon premier malade fut un cancéreux d'une maigreur effroyable qui « faisait » — comme on disait — des troubles cérébraux et accusait les infirmiers de jeter « des poils » dans ses aliments. Comme je le chapitrais, il se mit en fureur, ameuta ses voisins, prétendit que j'avais craché dans sa soupe. Il fallut une bonne demi-heure pour le calmer. Du côté des femmes, m'échut une vieille gâteuse, affligée d'une fistule compliquée, qui faisait communiquer entre elles toutes les pièces basses de son organisme, par où je devais introduire des filières de mèches au sublimé. Au premier essai, je crus vomir. L'odeur de corruption était épouvantable. On m'avait affirmé : « Vous vous aguerrirez... » Mais pas du tout. C'est là un cliché fort inexact. Je ne me suis jamais aguerri. Il m'arrive encore maintenant de rêver de ce lit, de ces drains, de cette fétidité, qui me donnaient

envie de m'enfuir, qui faisaient qu'à la pension Laveur, sous l'œil bienveillant de tante Rose, de la brune Mathilde ou de Baptiste, je m'arrêtais soudain de manger, jusqu'à ce que j'eusse chassé l'image diabolique.

La semaine suivante, ce fut pire, ce fut le cauchemar. Pasteur venait de découvrir le traitement de la rage, au milieu d'un grand brouhaha de dévots et d'incrédules, dont le tam tam remplissait le milieu médical. Tillaux était nettement Pastorien. Six paysans russes ayant été mordus à la figure et aux mains par un loup enragé, le gouvernement du Tsar les expédia à Paris. On les mit en surveillance à l'Hôtel-Dieu. Pendant huit jours, Pasteur vint ponctuellement régler en personne les injections de son sérum, que faisait Tillaux à ces malheureux. Ce grand homme était d'une charmante simplicité et d'une parfaite bonhomie. Une petite gêne à peine perceptible, dans ses mouvements, indiquait à l'œil averti qu'il avait eu une attaque. Celle-ci n'avait fait d'ailleurs qu'aiguiser son génie. Nous nous rangions sur son passage avec une vénération véritable. Nous écoutions avidement ses moindres paroles, nous suivions chacun de ses regards, où transpirait une compréhension infinie.

Le neuvième jour, un des paysans, contractant ses mâchoires comme les branches d'un étau, entra en rage. On le transporta en hâte dans un pavillon d'isolement, mais ses cris traversaient les cloisons, et je n'oublierai jamais les visages épouvantés de ses compagnons condamnés au même sort, qui se bouchaient les oreilles de leurs gros doigts mâchurés par le fauve. A partir de là, chaque matin, le mal implacable s'abattit sur un nouveau Russe, si bien que les six y passèrent. Leurs clameurs désespérées, tantôt sourdes, tantôt suraiguës, se faisaient entendre jusqu'au parvis Notre-Dame. L'effroi régnait sur l'hôpital. Quand on pénétrait dans ces chambres de torture, on trouvait les infortunés disloqués comme des ceps, les yeux désorbités, l'écume aux lèvres, cramponnés aux barreaux de leur lit, ou se roulant sur le sol, des lambeaux de leurs draps entre les dents. Le moindre fil de lumière, le moindre reflet sur un gobelet, le moindre grincement de serrure, leur étaient insupportables. Pendant les répits, ils nous suppliaient, dans leur langue, de les achever, de mettre un terme à leur supplice. Après une consultation entre le pharmacien en chef, Tillaux et Pasteur, on

s'y résolut. Le pharmacien prépara cinq pilules — le premier enragé étant mort enfin — qui furent administrées aux cinq autres, avec toute la discrétion d'usage en pareil cas. Quand le silence retomba, tel qu'un grand suaire, sur la maison des maux sans nombre, nous nous mîmes tous à pleurer d'horreur. Nous étions à bout de nerfs, anéantis. Je songeais, à part moi, que la médecine était une carrière bien sinistre.

On admira que Pasteur eût fait quand même ses injections, bien que les six cas fussent désespérés. Les adversaires de sa méthode avaient ainsi beau jeu d'attribuer l'échec à l'inefficacité du remède. Mais il était de ceux, très rares, qui préfèrent une bonne conscience à la gloire.

Le service du vieux chirurgien Richet, père du physiologiste et métapsychiste Charles Richet, était contigu à celui de Tillaux. Souvent, pour nous amuser, nous franchissions la frontière ennemie, car Richet détestait Tillaux, auteur d'une anatomie topographique qui faisait concurrence à la sienne. En parlant de ce bouquin, le papa Richet disait « le livre ». C'était un grand et vieux diable, tout en os, d'une solennité bouffonne. Il prononçait les *â* très ouverts, d'une large bouche, qui se refermait comme une boîte, avec un bruit sec. Il racontait ainsi une villégiature en famille au bord de la mer : « Mâdâme Richet, mâ vénérâble épouse, avait de l'eau jusque-lâ... Mossieur Charles Richet, mon fils, âgrégé à lâ même Fâculté... âvait de l'eau jusqu'ici... Moâ-même, le professeur Richet, je n'avais, vu mâ haute taille, de l'eau que jusqu'aux genoux. » Il avalait, avec une remarquable complaisance, les plus extravagantes bourdes, que lui racontaient à qui mieux mieux ses élèves. J'ai compris depuis comment l'excellent Charles Richet, gobe-spectres s'il en fut, a pu étudier de près tant de fantômes.

Passons maintenant à l'hôpital Saint-Louis qui s'enorgueillissait, voici un quart de siècle, de trois maîtres éminents : Péan, Besnier et Alfred Fournier.

Tout enfant, j'avais été mené en consultation, 21, place Vendôme, chez le chirurgien Péan. J'avais gardé une impression profonde de son fouchtra de domestique, qu'amadouait un petit pourboire, de ses immenses salons, peuplés de stropiats de tout âge, de sa personnalité géante, solide, carrée, de sa large tête à favoris noirs, de sa voix pâteuse et robuste. Je le dis tout de

suite, c'était un brave homme, sommaire et brutal, capable de bonté, de générosité, incapable d'une vision d'ensemble, extrêmement habile de ses pattes, — car, comment appeler cela des mains ? — jovial ainsi qu'un boucher au milieu de son abattoir et qui tranchait dans le vif comme dans du bois. Tel quel, il était un aigle à côté du prétentieux et roucoulant Pozzi, dont l'ignorance en tout est fabuleuse, ou même de Doyen, opérateur génial, médiocre clinicien, et qui s'imagine de temps en temps avoir découvert le remède de tous les maux. Péan était éducable et perfectible, il écoutait les avis autorisés, il connaissait ses trous. Doyen ignore les siens et ferme obstinément les oreilles et les yeux à tout ce qui contrecarre ses marottes. Alors qu'il se croit un va-de-l'avant et un novateur, son plus grave défaut est d'être borné.

C'est Péan qui a inauguré les séances opératoires où le virtuose du couteau abat trois jambes, deux bras, désarticule deux épaules, trépane cinq crânes, enlève en se jouant une demi-douzaine d'utérus avec les annexes, et quelques paires d'ovaires. Il fonctionnait en habit, en cravate blanche, assaisonnant son travail de prestidigitateur tragique avec des coq-à-l'âne et des truismes effrayants. Je citerai notamment l'axiome célèbre : « Il vaut mieux dix pinces inutiles qu'une seule qui ne sert à rien », et la formule coutumière : « Retirez-vous tous derrière, mâssieurs, car tout le monde est devant et ceux qui sont derrière ne *vouaillent* rien. » Au bout de deux heures de cet exercice, il ruisselait de sang et de sueur, les mains, ou mieux les battoirs, rouges comme ceux d'un assassin, les pieds trempés de pourpre, et toujours guilleret. On emportait les opérés coupacés et livides, en plusieurs tronçons, sur des brancards, à la queue leu leu, à la va-comme-je-te-pousse, les pinces brinque-ballant dans les abdomens ouverts, ainsi que des veaux ou des porcs. Seul Hogarth eût pu rendre cette panique du dépècement, ce massacre scientifique, qui tenait de l'étal, du supplice et de la course de taureaux. Les spectateurs non prévenus vomissaient. D'autres riaient stupidement. D'autres se sauvaient. D'autres s'évanouissaient. Je n'ai jamais vu, pour ma part, un tel amas de troncs, de morceaux et de moignons, un pareil hachis de viande humaine. Cela, vu l'imperfection du sommeil chloroformique, au milieu de soupirs, de sanglots, de hurlements de douleur, de

cris pareils à des sifflets de locomotive et de steamers, du bruit des corps mous chus à terre en se contorsionnant. Ce jeu achevé, Péan lavait à grande eau ses abatis, se curait les ongles, se mouchait dans un bruit de tonnerre, bouchonnait les taches écarlates de son plastron, de son gilet, de son pantalon, et s'en allait à grandes enjambées, avec une mine de carnassier satisfait. Il avait accompli sa fonction ici-bas, qui était de trancher, d'ouvrir, de reséquer, de désosser et d'éventrer. « Je le tailladai, Dieu le guarit... » La vérité est qu'on ne « guarissait » pas beaucoup chez le terrible coupe-toujours.

Il n'est presque rien de plus grossier, de plus bref que la chirurgie, quand elle se sépare de la médecine, quand celui qui tient le couteau ne sait point que ce couteau est un pis aller, une défaite de l'ingéniosité thérapeutique. Les femmes sottes admirent cette charcuterie enragée, où elles voient un spectacle de force. On ne compte plus les bonnes fortunes des chirurgiens à la mode. Ils prennent rang aussitôt après les cabotins du genre comique, un peu avant les cabotins du genre grave. Cependant l'avenir appartient au visionnaire, armé à la fois du baume, du venin et de l'acier, et qui n'emploiera le troisième moyen que par rarissime exception.

Le professeur Besnier, spécialiste des maladies de la peau, ressemblait à un expert plutôt qu'à un médecin. Propret, sagace et méthodique, la bouche mince, l'œil aigu, il examinait d'abord d'ensemble, puis à la loupe, les multiples et bizarres échantillons, les raretés que ses confrères envoyaient à sa consultation. Comme d'autres reconnaissent, au premier examen, un Nattier, ou un Reynolds, ou un Gainsborough authentique, le fameux dermatologiste diagnostiquait sans traîner un psoriasis, un purpura, une « exfoliante », ces révoltes et excroissances du revêtement cutané qui font ressembler le malade à un poisson, à une vieille armure rouillée, à un champ de fraises, à un Indien, à un crocodile, à un pot de confiture renversé. L'aimable homme épluchait avec gourmandise les boutons, les petites croûtes, les squames, les suppurations offertes à sa savante curiosité. Quand il était fixé, d'un regard circulaire, il interrogeait ses élèves rangés autour de lui et jouissait de leur incertitude.

— Eh bien ?

— C'est de l'impétigo, monsieur.

— Ah ! vous croyez cela... Et vous, un tel ?

— Je pencherais plutôt pour une lésion de grattage.

— Eh ! eh !... et vous, un tel ?...

L'examen se poursuivait. Les suppositions épuisées, Besnier concluait : « Messieurs, c'est ceci et cela. » Chacun s'inclinait devant cette infaillibilité souriante. Quand on sortait de là, les murs, les affiches semblaient autant d'affections de la peau et on les nommait machinalement au passage. Le plus remarquable, chez ce maître ainsi spécialisé, c'était son indifférence quant à l'état général ou, si vous préférez, quant aux diathèses qui provoquaient ses chères éruptions. Seule lui plaisait la classification par catégories, variétés et nuances.

Quant au professeur Alfred Fournier, courtois, fermé, d'aspect très simple, ç'a été le premier syphiligraphe de son temps et probablement de tous les temps. Son fils Edmond Fournier, mon camarade d'études, a continué son œuvre et j'affirme sans crainte de me tromper que les travaux de ces deux chercheurs sur la syphilis héréditaire sont le plus large champ actuellement ouvert à l'analyse critique, dans le domaine littéraire, artistique, historique et philosophique, aussi bien que dans le médical. A mon avis, ce père et ce fils, en corroborant leurs remarques et en complétant leurs dossiers sur une expérience d'une quarantaine d'années, ont donné à l'humanité une de ses plus importantes et puissantes clés. Si celle-ci n'ouvre pas toutes les serrures, elle en ouvre certes les trois quarts. Le microbe du terrible mal, le tréponème, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est aussi bien le fouet du génie et du talent, de l'héroïsme et de l'esprit, que celui de la paralysie générale, du tabes et de presque toutes les dégénérescences. Tantôt excitant et stimulant, tantôt engourdissant et paralysant, forant et travaillant les cellules de la moelle, de même que celles du cerveau, maître des congestions, des manies, des hémorragies, des grandes découvertes et des scléroses, le tréponème héréditaire, renforcé par les croisements entre familles syphilitiques, a joué, joue et jouera un rôle comparable à celui du *fatum* de l'antiquité. Il est le personnage, invisible mais présent, qui meut les romantiques et les déséquilibrés, les aberrants d'aspect sublime, les révolutionnaires pédants ou violents. Il est le fer-

ment qui fait lever la pâte un peu lourde du sang paysan et l'affine en deux générations. Du fils d'une bonne il fait un grand poète, d'un petit bourgeois paisible un satyre, d'un commerçant un métaphysicien, d'un marin un astronome ou un conquérant. Une époque telle que le XVI[e] siècle, avec ses splendeurs et ses turpitudes, sa bravoure, sa frénésie amoureuse, son expansion formidable, apparaît à l'observateur averti ainsi qu'une incursion du tréponème dans l'élite comme dans les masses populaires, ainsi qu'une sarabande d'hérédos. Dès la première ligne de sa fameuse dédicace, Rabelais avait vu juste, et lui-même sûrement *en* était, avec son verbe fulgurant, sa perpétuelle levée d'images forcenées et brillantes. La plupart des dégénérescences, la majorité des méfaits attribués à l'alcoolisme sont imputables à ce spirille, d'une agilité, d'une ductilité, d'une pénétration, d'une congénitalité, si l'on peut dire, encore mystérieuse, autant que le « *quel monstre est-ce* », de la goutte de semence « *de quoy nous sommes produits* » à laquelle Montaigne fait allusion dans sa « *Ressemblance des enfants aux pères* ». Analogue pour l'élan et l'acrobatisme au propagateur de la vie, associé à lui dans mainte conception par la transmission héréditaire, le tréponème propage à la fois l'intensité dramatique de la vie, la stérilité qui est son contraire et les plus durs fléaux. Il est un « daimôn » matériel avec qui l'esprit doit compter, une vrille physique dans le moral et le factotum de l'instinct sexuel. Avant qu'il soit longtemps, je vous le jure, cette notion en bouleversera beaucoup d'autres et fera un massacre de poncifs.

Il y a vingt-cinq ans, cette question, aujourd'hui fort claire, était infiniment mal connue. En dépit des affirmations du grand Fournier, on discutait encore sur les relations de cause à effet entre le tréponème et la paralysie générale, entre le tréponème et le tabes. On niait la syphilis héréditaire au premier et, par conséquent, au second et au troisième degré. On la déclarait incapable de reproduire cliniquement presque tout le tableau de la syphilis tertiaire acquise. Maintenant encore beaucoup de médecins considèrent comme une exagération ce qui est la simple expression de la vérité : à savoir que le tréponème héréditaire est capable des mêmes ravages que le tréponème par contagion et que les fils et petits-fils des porteurs de

cette tare sont souvent aussi menacés que leurs pères et grands-pères, surtout dans les conséquences nerveuses profondes.

Je ne fais qu'esquisser ici le premier linéament d'une étude complète de clinique sociale, que je compte bien publier un jour sous ce titre : *L'Hérédo*. En attendant, je préviens mon lecteur qu'une telle vue n'a rien d'affligeant. En restituant au tréponème presque toute l'hérédité nerveuse et mentale, les Fournier ont permis d'agir sur cette hérédité par les trois grands remèdes connus et classés jusqu'à présent : le mercure, l'hectine et l'arseno-benzol. En outre, il faut se rappeler qu'en fait d'hérédité rien n'est inéluctable et qu'un enfant complètement sain et indemne peut sortir de l'union de deux hérédos caractérisés. Le fameux « certificat de mariage » du pauvre Dr Cazalis — en littérature Jean Lahor — était une amère sottise. Dieu sait si le cher brave homme m'a bassiné souvent avec cette marotte, en l'honneur de laquelle il m'incitait à écrire des articles : « Aidez-moi, mon ami, à sauver la race.

— Mais vous l'éteindrez, la race, mon cher Cazalis, en exigeant votre certificat. Les gens ne se marient déjà pas tant. Ils ne se marieront plus du tout. Voyez-vous cette confession laïque passant sous le nez de tous les employés de mairie ?... Et quelle porte ouverte au chantage ! »

Au résumé l'immense majorité des neurasthéniques, des mélancoliques, des misanthropes, des lypémaniaques, en un mot des bizarres, sont des hérédos et relèvent du terrible petit ravageur, qu'on appelle aussi le spirochète pâle. Ils relèvent du même coup de son traitement. Peu importe que ce soit leur père ou grand-père, paternel ou maternel, ou même leur aïeul qui leur ait fait ce joli cadeau. Dans le doute, en avant la médication héroïque, et le plus tôt sera le mieux. Rappelez-vous les admirables vers de Boileau :

> Un fou, rempli d'erreur, que le trouble accompagne,
> Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne.
> En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
> Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Remplacez le chagrin par son substratum clinique, le tréponème, et vous serez dans la vérité.

En littérature, l'hérédo type se caractérise par une prédo-

minance manifeste de la facilité verbale sur la force de la pensée.

Trop de mots pour peu d'idées, telle est sa formule. Il en résulte une surabondance légèrement hagarde, qui ne permet pas la moindre hésitation au critique une fois prévenu. Pour prendre un exemple concret, l'école romantique de 1830, avec son boursouflement, son tourbillon d'images et ses égarements philosophicocandards, est un rassemblement d'hérédos de choix. Ils s'étaient attirés les uns les autres, par cette propension naturelle qu'ont les anormaux à se rejoindre. Je prie qu'on ne voie là aucun blasphème, ni aucune raillerie de mauvais goût. Nous sommes dans le domaine de la froide constatation, rien de plus. Les guerres du premier Empire, avec leurs excès, avaient facilité chez nos aïeux, à travers toute l'Europe, la cueillette du tréponème; et, à la seconde génération, cette abondante moisson leva en écrivains lyriques, épiques et dramatiques, d'une belle fougue, mais remplis de trous creusés par le daimôn. Quant à Bonaparte, sa qualité d'hérédo est inscrite dans ce fait qu'il était atteint du mal appelé pouls lent permanent, ou syndrome de Stokes Adam, universellement reconnu aujourd'hui comme un stigmate tréponémique, à côté de la céphalée persistante, de l'enchifrènement perpétuel et de l'épilepsie larvée. Ainsi s'expliquent cliniquement, et le plus naturellement du monde, les aberrations politiques et diplomatiques de ce génie militaire. J'espère que l'effarant Masson Frédéric ne va pas prendre acte de cette remarque pour ajouter cinq autres pierres tombales, — je veux dire cinq nouveaux volumes, — au monument de sottise documentaire sous lequel il a écrasé son héros.

J'ajouterai, pour finir, que, depuis vingt ans exactement, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer mon condisciple Edmond Fournier. Il sera le premier surpris en lisant — s'il la lit — sous ma plume cette apologie extensive de ses travaux et de ceux de son père. Rien ne démontre mieux l'avantage d'une carrière continuée familialement. Si Edmond Fournier n'avait pas eu à sa disposition les dossiers du professeur Alfred Fournier, sous les yeux cette longue expérience, il n'aurait pas écrit les ouvrages incomparables qui bouleversent de fond en comble le problème des dégénérescences et ouvrent sur l'hérédité des fenêtres nouvelles.

## CHAPITRE III

*Farabeuf, Poirier, Broca, Segond, Pozzi, Albert Robin, Després, Lucas-Championnière. — Le service de Luys. Un concours de médaille d'or. — La morphinomanie des médecins. La psycho-physiologie. — Un réveillon chez Charcot.*

Le cours du professeur Farabeuf était un des très rares enseignements utiles de la Faculté. Ce maître, d'un physique ingrat, d'une voix légèrement nasillarde, avait le génie de l'exposition. Maintenant encore, je me rappelle les leçons sur les organes de la grossesse qu'il professait en 1890-1891, et je n'ai oublié aucun des appareils ingénieux et mécanismes habiles par lesquels il nous expliquait les diverses phases de l'accouchement. Je tiens le répertoire de toutes les insertions musculaires qu'il nous détaillait sur le système osseux, sa baguette démonstrative à la main. Il a formé, comme en se jouant, trois générations d'anatomistes. On le disait sévère. Je le trouvais surtout équitable, inaccessible à la recommandation, à la brigue et à l'intrigue. Aussi ses collègues, vers la fin de sa vie, lui jouaient-ils à qui mieux mieux de nombreux tours. Rarement homme méprisa à ce point les honneurs factices et l'argent. Grand, maigre, de visage mélancolique et jauniot entre ses favoris clairsemés, il était tout à son devoir et à la science. Il y avait en lui de la veine studieuse du grand Bichat... et quelle clarté, quel art lucide!

Paul Poirier, le petit Poirier, qui lui avait grimpé sur le dos, bien qu'il n'eût pas le centième de sa valeur, ne manquait ni d'entregent, ni de savoir-faire. Maure de Normandie, de teint chaud, de traits réguliers, barbu et chevelu de noir, puis de

blanc bouclé, se croyant très joli, très beau, irrésistible, il jouait volontiers les Don Juan et les Valmont, laissait traîner des lettres d'amour, tirait des portraits de ses poches, faisait des allusions à ses bonnes fortunes, à leurs époux, à des duels éventuels à cinq pas, un seul pistolet chargé. Boudiné dans des petits vêtements étriqués qui faisaient ressortir ses formes de mauviette, il jouait à l'athlète, au boxeur, au nageur, à l'acrobate, et parlait conquêtes d'une voix de basse aux inflexions langoureuses et sentimentales. Personne n'ajoutait foi à ses récits, qui changeaient suivant la saison et l'interlocuteur. Par ailleurs, ses connaissances techniques nous semblaient vagues et insuffisantes, bien qu'il injectât chaque jour, avec ostentation, une vingtaine d'articulations du coude et du genou, bien qu'il eût écrit, en deux semaines, une sorte de thèse falote sur le développement des extrémités de l'homme. Il sentait ce mépris de plusieurs de ses élèves et il en souffrait. De temps en temps, une belle personne voilée débarquait à l'École, faisait le tour des pavillons de dissection, conduite par Poirier qui lui présentait *ses* cadavres, *ses* schémas, *ses* préparations. Cette façon de faire sa cour nous enchantait. Le bruit courait qu'il avait eu comme rival l'effarant Ferdinand Brunetière, honneur de la *Revue des Deux Mondes*, et qu'il l'avait mis dans sa poche. Aussi, quand il me demandait d'un air malin : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Brunetière ? » je faisais la bête, afin de ne pas lui fournir l'occasion d'une confidence longue et assommante. Il m'appelait « Daudet le subtil ». Ma subtilité consistait surtout à me méfier de ses manigances.

Plus tard, il se reconnut dans un personnage des *Morticoles*, et déclara *urbi et orbi* qu'il me truciderait dans le plus bref délai. L'ayant rencontré à quelque temps de là au restaurant Paillard, chaussée d'Antin, je m'approchai de sa table et lui demandai avec sérieux quel genre de mort il me réservait. Il rit de bon cœur, car il n'était pas méchant, ni même très sot, gâté seulement par l'ambiance et la fatuité. Segond, le bon colosse, qui ne prenait jamais de commissionnaire pour ses appréciations, lui dit un jour devant vingt personnes : « Poirier, vous êtes un gosse. » Cette gosserie lui valut plusieurs histoires ennuyeuses notamment celle connue sous le nom de « la peau de Pranzini ».

Ce Pranzini avait tué une fille galante, sa bonne, et une petite parente de cette bonne. Il fut guillotiné. Poirier, alors aide d'anatomie ou prosecteur, voulut avoir — pour épater ces dames — un portefeuille en peau du célèbre assassin. Il soudoya un garçon d'amphithéâtre, lequel tailla, à cet effet, un bon morceau du cuir du supplicié, préalablement réclamé par la Faculté. La chose, ayant transpiré, fit un tapage énorme. Le doyen manda Poirier, lui administra un shampoing soigné, renvoya le garçon. Ce fut, pour Ferdinand Brunetière, une belle revanche. J'ignore ce qu'est devenu le portefeuille.

Auguste Broca, fils du célèbre révélateur de la circonvolution du langage, jouait, à l'opposé de Poirier son émule, le débraillé, le bohême, le Jean-s'en-fiche. Bredouillant, précédé d'un grand nez de toucan, adorant sa pipe, Catulle Mendès — qu'il appelait « capsule Mothes » — et les calembours, Auguste Broca avait une meilleure presse que Poirier. Je crois bien qu'il était aussi plus ferré en anatomie, mais il possédait la fâcheuse habitude de couper ses démonstrations de jurons et de coq-à-l'âne, accompagnés d'une sorte de reniflement. J'espère pour lui qu'il a renoncé à ce tic.

Dans le genre bellâtre et musqué, il serait injuste d'omettre le professeur Pozzi, surnommé « Chélami », à cause de la façon onctueuse dont il appelle tout le monde « cher ami ». Nous avions un axiome : « Samuel Pozzi est à la chirurgie ce qu'Albert Robin est à la médecine : un fumiste. » Cela ne veut pas dire que l'un ou l'autre grimpe dans les cheminées. Mais tous deux font grimper à l'arbre le peuple hâve et tremblotant des gens du monde selon *le Gaulois*, des salonnards affligés d'un mal chic et coûteux, qui réclame le bistouri du charmant Samuel ou la spécialité pharmaceutique du délicieux Albert-aux-Phosphates. J'ai connu de pacifiques dames, qui devenaient enragées et écumantes quand on mettait en doute, devant elles, la compétence d'Albert Robin. De même, l'autre compère a ses pozziphiles, pour lesquelles il est un incomparable trésor, un génie sans précédent, un demi-dieu. Dans le milieu des étudiants et des médecins, cette opinion n'a malheureusement pas cours, et quand les noms de ces deux docteurs à la mode étaient prononcés en salle de garde, on riait ou on haussait les épaules. Mais je ne veux contrarier ici ni les candides Américains du

Sud, pour lesquels Pozzi est un savant d'une importance incalculable, ni haut et puissant seigneur Gordon Bennett, tellement féru d'Albert Robin et de ses divers mérites qu'il a fait de lui, pendant de longues années, le critique littéraire du *New York Herald*.

Albert Robin, par ailleurs très bon commerçant, parle vite en avalant les syllabes et d'un ton péremptoire. On l'avait baptisé « Abéobin la belle barbe ». Il est le seul médecin, à ma connaissance, qui ait eu le toupet de conseiller à ses malades fumeurs de délayer dans l'eau la cendre de leur cigare et de l'avaler ! Il préconisait aussi, contre les douleurs gastriques du tabes, un potage diabolique composé de choux crus, de carottes crues, de raves et de navets presque crus. Il est, depuis le fameux Grouby, cher au paradoxal Dumas fils, le plus grand inventeur de régimes singuliers ou baroques. Il édicte ces insanités brièvement, gravement, en dirigeant, vers son client ou sa cliente, un jet d'œil noir comme l'Érèbe, qui fait rentrer sous terre le doute ou la raillerie. Il s'est trouvé relativement peu de personnes pour lui pouffer au nez, tant est grand le prestige d'un titre d'académicien et d'une réputation même usurpée ! Vous me direz que la littérature a ses Aicard, ses Doumic et ses Prévost, comme la médecine a ses Robin et ses Pozzi : c'est exact.

Ne croyez pas que j'ignore la thèse d'après laquelle Albert Robin et ses pareils dissimuleraient, sous des descriptions burlesques, des conseils éminents de bon sens et d'hygiène. C'est ainsi que, voulant contraindre une personne âgée à un certain exercice musculaire et respiratoire, Albert Robin lui imposerait de manger des épinards feuille à feuille, en sautant nue et à cloche-pied autour d'un guéridon de deux mètres de circonférence... C'est à peine si je force la note. Je n'admets pas cette explication. Le praticien, digne de ce nom, n'use pas de subterfuge pour amener ses malades à lui obéir. Il agit avant tout sur leur raison et il se garde, comme de la peste, de cultiver leur crédulité. Albert Robin n'est pas un imbécile, loin de là ; mais s'il trifouille vaille que vaille en chimie, il manque des connaissances cliniques et anatomo-pathologiques élémentaires. Il n'a, du rôle du médecin ici-bas, qu'une notion confuse, gâtée par sa confiance dans le jobardisme de ses contemporains : « Vous avalerez, monsieur, madame, dix bourdes par jour en cinq

cachets. » Cela, c'est le très vieux jeu, le genre second Empire appliqué à la thérapeutique, la science vue par la lorgnette d'Arthur Meyer et la lunette marine de Gordon Bennett. Albert Robin, qui continue les matassins de Molière, à travers les mondanités du *Gaulois* et du *New York Herald*, est à l'heure actuelle aussi démodé qu'eux.

Pour toute personne venant du dehors, il était impossible de traverser, sans se boucher le nez, le service nauséabond d'Armand Després à la Charité. Ce petit bonhomme, tout en nerfs, entêté, vaniteux, plein d'esprit et de bagout, était entré dans l'attitude difficile de soutenir l'inexistence des microbes et l'inutilité de l'asepsie. Il ne pouvait donc plus sortir de ce trébuchet enfantin. Il se servait exclusivement, pour ses pansements, de poudre de camphre, d'alcool camphré et d'eau sédative. Il laissait les plaies faire ce qu'elles voulaient, bourgeonner, suinter, s'infecter en liberté. Chose amusante, ses statistiques n'étaient point très mauvaises, le streptocoque, le staphylocoque et le pneumocoque étant chez lui moins fréquents qu'on n'eût supposé. Peut-être mettaient-ils une certaine coquetterie à ne pas tourmenter leur négateur. Par exemple, l'odeur était effroyable. Forcés de respecter la manie du patron, ses internes et ses externes souffraient mort et passion dans ce cloaque infect et couraient, dès qu'ils le pouvaient, respirer au dehors une bouffée d'air pur. Ils l'appelaient familièrement entre eux « le cochon », sans aucune amertume d'ailleurs, car son amour de la saleté n'empêchait point Armand Després d'être un brave homme et un bon garçon. Comme il chérissait les contrastes et les paradoxes presque autant que feu Brunetière, il défendait, bien qu'anticlérical, la cause des Sœurs de charité. Il lui sera beaucoup pardonné, en souvenir de cette généreuse intervention.

Par contre, j'ai gardé un souvenir émerveillé des salles de Lucas-Championnière à l'Hôtel-Dieu. Cet admirable maître fut le premier à appliquer rigoureusement les méthodes pastoriennes à la chirurgie. Nous montions chez lui prendre une leçon de minutieuse propreté, depuis les lits des malades, les vêtements des aides, jusqu'aux instruments. Il opérait sans se presser, avec la grande préoccupation de laisser à son patient une existence possible, non diminuée par un trop grand saccage. Il était économe des membres et des tissus d'autrui, d'une dis-

crète charité, nullement desséchée par sa longue pratique. Il demeurera, en dépit de sa modestie, une des très, très belles figures de la science française. J'ai souvent regretté de n'avoir pas été son élève.

On ne parle plus guère des travaux du Dr Luys, qui avait le tort de s'occuper d'hystérie et d'hypnotisme en même temps que le grand Charcot. Il hébergeait à la Charité toutes les simulatrices nerveuses de Paris, des femmes rouées, débauchées jusqu'à l'os et quelquefois jolies, habituées des services hospitaliers, rompues aux comédies de la fausse attaque, du songe éveillé, de la suggestion. Il fallait voir le confiant Luys, pareil à un gros et beau perroquet blanc, décrivant sur des tableaux en couleur le « puits somnambulique » extraordinaire de Sarah, de Suzanne et de Lucie, les phases de leurs hallucinations coutumières, cependant que Sarah, Suzanne et Lucie, sagement assises sur des chaises, se trémoussaient et se pinçaient pour ne pas se tordre de rire. Les élèves soufflaient à ces jeunes personnes des expériences abracadabrantes : purgations et vomissements obtenus à l'aide de flacons bouchés, dont elles étaient censées ignorer le contenu ; lecture d'un texte les yeux bandés ; description, à distance, d'un objet censé inconnu. On réglait jusqu'aux insignifiantes erreurs, qui donnaient ensuite plus de prix à la réussite. Une de ces filles nous disait : « J'sais plus quand c'est blague, j'sais plus quand c'est vrai, tellement que vous me faites pivoter. » Au milieu de ces farces énormes, et souvent visibles à l'œil nu, le papa Luys demeurait imperturbable. Elles confirmaient ses thèses favorites, c'était l'important. Afin de s'attacher ses sujets, il leur passait toutes leurs fantaisies, les laissait transformer leurs lits d'hôpital en boudoirs surchargés de faveurs, de guirlandes, de fanfreluches, de peinturlurages, leur achetait du parfum, du linge fin, des gourmandises. Je laisse à penser la vie que menaient ces petites Parigottes quand le patron n'était pas là. Elles combinaient leurs représentations huit jours à l'avance, nous demandaient conseil, se disputaient les premiers rôles, les meilleurs trucs, criaient, se griffaient, se giflaient à tour de bras. On eût dit une cage de chattes ivres de valériane.

Quelquefois l'une d'elles cafardait, allait tout raconter au bon Luys : « M'sieur, faut que j'vous dise... on se fiche de vous... »

Mais lui écoutait sans entendre, mettait ces expansions troublantes sur le compte du fameux « puits », s'entêtait d'autant plus dans ses schémas. Il avait bâti, sur les extravagances de ces demoiselles, une théorie du sommeil, une autre de la veille, une troisième des rapports de l'âme et du corps, une quatrième de l'âme toute seule. Il ne lui venait pas à l'idée qu'il pût être mystifié. A la fin, cela faisait pitié et l'on en perdait le plaisir du jeu.

On n'imagine pas le degré de crédulité auquel peut descendre un savant qui veut justifier sa marotte à tout prix. On lui ferait prendre une pomme de terre pour un cheval au galop et le vicomte d'Avenel pour un historien. J'ai vu, de mes yeux vu, présenter à l'hystérique Sarah, sous le nez du Dr Luys, un tube bouché, avec ces deux mots : « ricin, colique ». Les premiers rangs de l'auditoire se tenaient les côtes. Le professeur, lui, ne bronchait pas. Il attendait que l'effet du « spasme idéoplastique intestinal » fût produit et promenait ensuite un regard victorieux sur l'assistance. Notez que, de la Charité, ces prodiges s'envolaient ensuite vers l'Académie de médecine, l'Académie des sciences et les traités spéciaux. Il y a encore aujourd'hui sans doute, dans des pays reculés, des gaillards à lunettes qui potassent pieusement nos fumisteries du cours de Luys à la Charité en 1890 et qui en discutent avec solennité... Saluez, ô Léon Bourgeois, la morale fondée sur la Science !

J'ai décrit dans *les Morticoles*, au chapitre des « léchements de pieds », quelques-uns des abominables et incessants passe-droits auxquels donnent lieu les concours. Les diverses épreuves qui vont de l'internat à l'agrégation étaient en réalité, et de plus en plus à mesure qu'on montait en grade, des cérémonies fallacieuses, réglées d'avance, de moins en moins probantes quant à la supériorité scientifique des vainqueurs. Je me rappelle notamment un concours de médaille d'or qui fit scandale aux environs de 1890-1891, — je n'ai plus la date exacte, — auquel prenaient part trois de nos camarades, Maurice Nicolle, Dutil et Parmentier, ces deux derniers élèves de Charcot.

Maurice Nicolle, depuis chef de laboratoire chez Pasteur, était déjà, bien que tout jeune, un savant hors ligne ; d'une érudition immense, d'une intelligence égale, d'un caractère rigide et entier. Quand il avait déclaré, en levant le médius de la main

droite et en avançant le maxillaire inférieur, qu'un tel était « un type ultra-médiocre » ou au contraire « un type épatant », il n'y avait qu'à s'incliner. On le savait aussi calé en littérature et en musique qu'en médecine et en histoire naturelle, critique sévère, mais excellent, avec cela sans nulle pédanterie. Bref, quand dans notre génération on avait dit « Maurice Nicolle », on avait tout dit. Il avait été reçu second à l'internat dans cette même promotion où le premier fut Arrou, qui depuis a fait une carrière si brillante dans la chirurgie. Ses maîtres ne tarissaient pas d'éloges sur son compte. Il était pour ses malades le dévouement même. Enfin, de l'avis unanime, la médaille d'or lui revenait de droit, même sans concours.

Il avait contre lui de n'être pas l'élève de Charcot. Dutil, médecin de haute valeur, avait été l'élève de Charcot. Mais dans un sujet qui lui était familier, la paralysie saturnine, — et cela prouve bien la sottise du système des concours à jet continu, — il se troubla, balbutia, froissa ses notes et s'en alla désolé. Il ne restait plus en présence que Maurice Nicolle et Parmentier, qui venait d'achever son internat à la Salpêtrière, dans le service de Charcot. Élève consciencieux, Parmentier fit un devoir passable, sans plus, au lieu que Maurice Nicolle composa une leçon magistrale, dont je me rappelle encore, à plus de vingt ans de distance, l'ordre, la précision et l'originalité. Sur la volonté formellement exprimée de Charcot, on lui préféra Parmentier. Ce fut une indignation générale. Personnellement j'en conçus une vive colère et, selon mon habitude, je ne me gênai pas pour dire tout haut ce que je pensais. A partir de là, je fus classé mauvais esprit et l'on me fit comprendre que je paierais cet accès d'indépendance plus cher qu'au bureau. De mon côté, je me promis bien de rendre les coups pour les coups. Mon père prit ma cause, avec cette passion ardente et lucide qu'il mettait au service des siens. C'est ainsi que cette histoire de médaille d'or eut des répercussions imprévues dans notre milieu.

Je cite ce cas entre mille autres semblables. Qui ne se rappelle la persécution systématique que subit le D^r^ Sabourin, coupable d'avoir décrit la véritable structure du foie, glande protobiliaire, d'une façon opposée aux doctrines de l'infaillible trio Charcot, Cornil et Ranvier ? Combien de chercheurs ont été étouffés,

traqués, traités en ennemis publics, parce que leurs travaux contredisaient les conclusions d'un pontife en robe rouge, d'un mandarin ! Ce qui m'a toujours étonné, c'est la docilité avec laquelle, jusqu'à ces toutes dernières années, les victimes se laissaient molester ou dépouiller, subissaient des iniquités sans nom, un joug intolérable. Le pli était pris et il semblait que ces détestables mœurs fussent acceptées de ceux mêmes qui en souffraient davantage. Craignaient-ils, en protestant, de se fermer toutes les portes, tous les accès, de se condamner à la mendicité ? Était-ce lassitude et dégoût, ou résignation ? Maintes fois, depuis que mes amis et moi avons fondé à Paris un journal royaliste quotidien complètement indépendant, j'ai fait savoir aux médecins de valeur, opprimés et brimés par le haut personnel de l'École, que nous mettions *l'Action française* à leur disposition. Ils n'ont encore tenté aucune offensive de délivrance partielle, en attendant le changement de régime qui seul les libérera complètement ; car le mal dont ils souffrent est, je le répète, politique. La Faculté de Paris se meurt de la centralisation jacobine, de la filière napoléonienne des concours, de l'intrusion de la politique et des clans dans la profession médicale. Cela est clair comme la lumière du jour. Des gens dont le métier est de remonter des effets aux causes ne peuvent pas en douter une minute. Alors, qu'attendent-ils pour se libérer ?

L'actuel doyen, le papa Landouzy, était, avant le décanat, un excellent homme, aimé et respecté de tous. Non pas un aigle évidemment, mais les aigles à présent se font rares. Une fois pourvu de cet emploi administratif, il perdit toute espèce de caractère, devint le jouet des politiciens, le subalterne du préfet de police, — un vaniteux incapable du nom de Lépine, — appela les gardiens de la paix, pour rétablir l'ordre troublé dans l'École à l'occasion des manifestations contre le concours de l'Agrégation. Il y a vingt ans, une semblable mesure, contraire à tous les usages et à la simple dignité, eût coûté sa place au pauvre Landouzy. Elle passa comme une lettre à la poste et ceci n'est pas un bon signe quant à l'énergie des nouveaux maîtres.

Avant d'achever le véridique tableau de la décomposition, par le régime républicain, de ce grand corps que fut la Faculté de médecine de Paris, je veux insister sur un point délicat mais

intéressant, signalé dès le début de ce livre. Les profanes se figurent volontiers que les docteurs sont indemnes des tares qu'ils soignent et échappent aux tentations dont ils combattent les funestes conséquences. C'est là une grave erreur. Trop souvent les facilités qu'il doit à son métier tournent la tête du gynécologue, du psychiâtre, du neuropathologiste et le font tomber dans un ou plusieurs des pièges contre lesquels il met en garde sa clientèle. Un savant n'est pas toujours un saint ni un sage, loin de là.

Si par exemple un Paul Sollier et un Erlenmeyer — spécialistes éminents du traitement des intoxications chroniques — n'étaient pas liés par le secret professionnel, ils étonneraient bien des gens en donnant la proportion des confrères qui viennent annuellement réclamer leurs soins. La morphinomanie ravage le monde médical. Elle est particulièrement grave chez des gens qui ont entre leurs mains la vie et l'honneur d'autrui, et qu'une erreur par excès dans une ordonnance ou une indiscrétion euphorique risquent de transformer en criminels. Les anecdotes terribles et comiques foisonnent sur ce sujet. Je me bornerai à celle-ci :

Il y avait en Allemagne un illustre praticien morphinomane, le doktor Westphal, — il a donné son nom à un réflexe, — lequel avait lui-même comme élève un certain Levinstein, inventeur de la méthode de démorphinisation dite « suppression brusque ». Rien de plus simple que ce procédé, très tudesque, aujourd'hui complètement abandonné. On enferme le malade dans un cabanon capitonné, meublé d'un simple matelas, et on l'y laisse pendant soixante-douze heures. Au bout de ce temps, on le retire, et il a perdu, parfois avec le goût du pain, l'habitude du poison.

Levinstein proposa à Westphal de le guérir par ce moyen. Après quelques hésitations, Westphal accepta, entra dans la chambre de torture. La porte se referma sur lui. Il avait été convenu que, sous aucun prétexte, on ne tiendrait compte de ses cris, ni de ses appels. Quand Levinstein ouvrit soixante-douze heures plus tard, il trouva son excellent maître mort, complètement mort. Dans le délire de sa douleur, la plus effroyable qu'on puisse imaginer, il avait déchiré son matelas avec ses dents. Les yeux dilatés, la contraction des mâchoires,

la torsion des pieds et des mains disaient assez le supplice invraisemblable que le malheureux avait enduré... Je me hâte d'ajouter qu'aujourd'hui, grâce à une technique perfectionnée et plus humaine, Sollier et Erlenmeyer obtiennent le sevrage radical en très peu de jours. Néanmoins la convalescence est longue et les rechutes sont toujours à craindre. Ce n'est certes pas une petite affaire que d'exorciser le démon de l'opium ou de la coca.

La morphinomanie, quand on l'a étudiée de près, est un des vices les plus faciles à déceler, un de ceux qui avouent davantage. Pour ma part, je distingue à première vue, dans la rue, dans un salon, ou au théâtre, d'après leur regard, ceux qui s'adonnent à cette manie tyrannique, les pâles esclaves de la sinistre drogue. Combien, parmi mes premiers maîtres ou mes camarades, sont déjà descendus sous les ombres, leur seringue fatale à la main ! Combien ont interrompu net, à la stupeur générale, une carrière brillante et fructueuse et glissé, lentement d'abord, puis plus vite, à la déchéance ! Le monde est plein de ces fantômes, qui font les gestes mécaniques de la vie, n'ayant plus que cette unique pensée, leur piqûre, et lui sacrifiant tout le reste.

J'ai essayé bien imparfaitement, dans mon roman *la Lutte*, de traiter ce vaste sujet si moderne. J'ai reçu, à la suite de cette publication, de nombreuses, d'âpres confidences. Elles m'ont prouvé que le fléau des poisons habituels continue à faire de redoutables progrès, à tous les niveaux de la société.

Touchant ainsi au plus secret des êtres, la médecine a de nombreux points de contact avec la littérature, et Charcot n'avait pas en principe une mauvaise idée, lorsqu'il cherchait à les associer dans une société de psycho-physiologie, dont faisaient partie, entre autres, Taine et Renan. C'est, à ma connaissance, une des rares tentatives de collaboration qui aient été faites, entre l'observation clinique et l'observation tout court. Cependant elle ne donna rien. Des quelques séances qui se tinrent boulevard Saint-Germain, chez le maître de la Salpêtrière, ne sortit ni un travail original, ni une vue neuve. Les psycho-physiologistes écoutaient passivement une communication du triste primaire Féré sur les mouvements spontanés du fœtus, échangeaient quelques banales observations, puis se sé-

paraient avec des mines doctes. Taine était le bonhomme système, Charcot le bonhomme domination, Renan le bonhomme je-m'en-fiche. Il avait été question d'admettre Dumas fils, le bonhomme paradoxe, et Brunetière le bonhomme contradiction. Avec eux, la salade eût été complète. La mort des protagonistes amena la dissolution de leur petit groupement. Je ne crois pas qu'il ait été repris.

Vers 1890, le professeur Charcot était à l'apogée de sa réputation et de sa puissance. Il tenait la Faculté courbée sous sa loi. Son œuvre, non encore attaquée dans ses fondements, donnait une impression de solidité et même de majesté. Sa méthode d'expectation en thérapeutique était universellement adoptée. Il ne se publiait, dans le monde civilisé, aucun travail sur les maladies du système nerveux dont l'auteur ne sollicitât au préalable son approbation, son *imprimatur*. La structure du foie et celle du rein lui obéissaient, ainsi que la structure de la moelle. On lui expédiait les ataxiques et les paralytiques agitants de l'Amérique du Nord, du Caucase et même de la Chine. Il les regardait, les palpait, les congédiait, joignait leur observation à ses archives. Dans les innombrables traités de philosophie que publiaient Ribot et ses élèves sur les maladies de la mémoire, de la volonté, de la personnalité, — tristes compilations, aujourd'hui illisibles et prodigieusement démodées, — le nom de Charcot était en premier... C'est le moment que choisit la Camarde, examinée par lui tant de fois, pour lui faire son premier signe d'intelligence.

La chose arriva après un réveillon particulièrement gai et brillant, qui avait eu lieu chez lui, boulevard Saint-Germain. Il s'y était montré détendu, affable, heureux de voir autour de lui toute cette jeunesse, dont les fantaisies l'amusaient. Soudain, comme il regagnait sa chambre, il poussa un sourd gémissement, porta la main à sa poitrine, et, le visage d'une pâleur soudaine, tomba sans un mot dans un fauteuil.

L'un de nous courut chez le D^r^ Damaschino, qui habitait à côté. Je bondis en face, chez Potain. Il était deux heures du matin. Mon maître, en train de se coucher, vint m'ouvrir en chemise, un bougeoir à la main. En deux mots, je le mis au courant de ce qui s'était passé. Il murmura son « ah! diable! », enfila un pantalon, une veste, un manteau de fourrure, releva

le collet sur un foulard de soie blanche et descendit derrière moi, quatre à quatre, dans la nuit glacée. Aussitôt introduit auprès de son illustre confrère, il fit signe de la main qu'on les laissât seuls. Un quart d'heure après, il ressortait, une courte ordonnance entre les doigts : « Ce n'est rien, rien du tout, un simple malaise gastrique ». Je remarquai cependant sa hâte à nous rassurer et une certaine façon de plonger les mains dans ses poches, en écarquillant les yeux, qui indiquait chez lui la préoccupation grave. Comme je le raccompagnais à son domicile, il me dit de son accent bas, à peine distinct : « Il a fallu le rassurer. Il pensait à l'*angor pectoris*... »

Je ne sais pourquoi, à cette minute, il employa le mot latin, plutôt que le terme français « angine de poitrine ».

Puis, après un instant de silence : « Il ne s'est pas trompé ».

Nous étions maintenant sur le palier, je tenais la bougie. Le professeur Potain mettait la clé dans la serrure. J'étais terriblement ému, l'arrêt de mort étant prononcé par le maître infaillible des affections du cœur. Je murmurai, en tremblant de froid et d'épouvante : « Combien de temps, monsieur ? »

Il me mit la main sur l'épaule, avec cette infinie bonté qui n'appartenait qu'à lui et, dans un souffle cette fois : « Deux ans... deux ans et demi, au grand maximum. Mais *motus*, n'est-ce pas, mon cher ami. »

Le lendemain, Charcot, complètement remis, souriait à ses visiteurs et raillait son appréhension de la veille. Je me suis demandé depuis si Potain avait réussi à le duper, ou si Charcot avait fait semblant d'être dupé. Ce qui est sûr, c'est que deux ans et demi plus tard, l'événement confirma le pronostic.

---

## CHAPITRE IV

*Le Zola maigre. — L'agitation de Maupassant.*
*Sardou, Dumas fils, Meilhac, Louis Ganderax. — Les débuts du Théâtre Antoine. — Opinions de Sarcey. — Francis Magnard.*
*Le dîner de la banlieue ou « des types épatants ».*
*Les soirées de Mme Dardoize. — Un dîner chez Banville.*

Reposons-nous un moment de la médecine et des bons docteurs, en revenant à la littérature, au théâtre, à la politique, pendant cette époque trouble que traversa le courant du boulangisme. Dans notre monde déjà antiparlementaire, mais complètement aveugle sur la nocivité essentielle du régime républicain, deux événements produisaient une impression considérable : l'amaigrissement méthodique, systématique d'Émile Zola, la folie commençante de Guy de Maupassant. Seuls, ceux qui ont fréquenté assidûment le groupe des écrivains et des journalistes — entre 1885 et 1892 — peuvent se rendre compte de l'importance extraordinaire qu'on attacha à ces épisodes. Je ne puis y songer sans sourire.

A distance, cette modification dans l'état physiologique de l'écrivain le plus dégoûtant, sans contredit, du xixe siècle, prend quelque chose de comique. Alors on en parlait — et surtout Zola lui-même — gravement. Comme il le répétait d'une voix rageuse, en fixant Aurélien Scholl aux aguets derrière son monocle : « Que voulez-vous, ve n'ai pas d'esprit... Les peintres des maffes n'ont pas d'esprit ».

C'était le temps en effet où, sous prétexte de peindre « des masses » et de dresser le plan en relief et en odeur de ses Rougon, Macquart, Saccard et Cie, il dévorait indistinctement des

manuels, des résumés scientifiques ou prétendus tels, sur l'hérédité, les tares, les foules, l'individu résumé de l'espèce, et toutes les calembredaines de l'évolutionnisme à la mode. Il se faisait inviter à des soirées de riches industriels, à seule fin de se documenter. On l'apercevait, replet et sombre, tel un philosophe de Couture, dans un coin du buffet, examinant l'assistance, meublant sa mémoire grossissante de silhouettes découpées et rapides que son imagination maladive associait ensuite en drames et orgies de chair et de sang. Alentour, les gens murmuraient : « C'est Zola. Il est ici pour prendre des notes ». Il avait une réputation de badigeonneur belliqueux, d'implacable charcutier, qui l'enorgueillissait, à laquelle il tenait beaucoup; et périodiquement dans *le Figaro* de Magnard, il expliquait avec brutalité ses vues hilarantes et ses théories de primaire congestionné. La plupart de ces articles ont été réunis en volume. On ne s'ennuie pas une minute en les relisant. Les jugements critiques de Zola sont invariablement portés par rapport à son « moi ». Ayant découvert cette chose falote baptisée falotement par lui « naturalisme », c'est-à-dire la prédominance de l'appareil digestif et procréateur sur l'esprit, il accueillait arbitrairement, dans ses casiers stercoraires, tel écrivain et rejetait tel autre, le tout avec une ignorance, un contentement de soi magnifiques : « Ça, c'est de la vie, ça a le souffle large, éperdu, de la vie. Ça n'a rien d'étriqué. C'est lumineux et direct. Je le prends, je m'en empare. Confrère, tu es mon élève. Je te colloque dans ma grande lignée, à la suite de mes Rougon. »

En effet, l'animal avait à peu près inventé et certainement popularisé cette phraséologie littéraire et artistique, tombée depuis dans le domaine courant, où reviennent les termes « vie, large, libéré, émancipé, détendu, débridé », etc., etc. Ce qu'on en a « débridé », à l'époque, de plaies sociales ! Pour le naturalisme tout était convention, préjugé, mensonge : la toilette des femmes, la bonne tenue à table, le non-emploi de gros mots dans la conversation. Ouvrez les romans de Zola et de ses imitateurs. Selon le vers de Baudelaire, « on s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux ». Les millionnaires, d'une lubricité folle, passent leur existence dans les pires débauches, rouent de coups leurs femmes légitimes, lesquelles sont ou des

empoisonneuses ou des voleuses, ou des anges d'une incomparable pureté. Les domestiques ronflent sous les tables, à côté des bouteilles vidées. Ce pendant qu'un peuple hâve, mais inculte, le vengeur de demain, montre le poing à ces fenêtres orgiaques, avant de se rendre à son dur travail. Parmi ces forçats de l'or et du pain circulent quelques Savants (avec un grand S), — ils ont tous le fameux front en tour et plissé de Zola, — lesquels répandent leur grand cœur en paroles, annoncent que cet excès de misère va finir, montent sur des promontoires montmartrois et s'attendrissent devant le soleil se couchant « dans sa gloire ». Conception des choses, des gens et des « vaftes problèmes contemporains, mon bon », extrêmement courte et sommaire, mais que le « géant » vaseux de Médan délaya et redélaya dans trente volumes de huit cents pages, représentants et garants, devant l'étranger, de la société française au XIX^e siècle.

C'est néanmoins dans la peinture de ceux qu'il appelait des « nobles », des « fins de race » que l'égoutier de Médan s'est surpassé, reprenant à son compte toutes les balançoires des journaux républicains, après l'échec du 16 Mai. Il faut voir cela dans le texte, les mœurs et habitudes qu'il prête à ses modèles, tous efflanqués et malingres, traînant une existence oisive et désolée au milieu des « superstitions d'un autre âge ». C'est le cortège des malheureux qui tournent le dos à leur siècle, à Darwin, à Spencer, à Claude Bernard. Car pour Zola, comme d'ailleurs pour Clemenceau, qui en est demeuré à cette éthique, il est inadmissible qu'un « noble » ait jamais lu Darwin ni Claude Bernard, ni même Letourneau ou Ernest Haeckel. Un monsieur qui a un titre a été forcément élevé chez les Jésuites et chacun sait que, chez les Jésuites, on n'étudie ni l'histoire, ni les sciences, ni la sociologie. On en demeure à ces auteurs réactionnaires, à ces suppôts de l'obscurantisme qui sont Homère, Virgile et Racine.

Car Zola, ai-je besoin de le dire, détestait et maudissait les humanités. Les abeilles qu'est-ce que c'est que ça ? Des aristocrates du monde des insectes. Elles ont des reines, Dieu me pardonne ! Parlez-moi des mouches de water-closets, qui tournent comme de bonnes démocrates, dans l'atmosphère des conduites de plomb — voir *Pot-Bouille* — et qui participent au

large mouvement d'assainissement de la société. Pour Zola, plus une chose est sale, plus elle est saine. Il a les larmes aux yeux quand il décrit le fumier, cette genèse ; il se lave dans l'égout avec délices et considère comme d'infâmes hypocrites et des saligauds tous ceux qui préfèrent d'autres ablutions. Un peu plus, il les rangerait parmi les « nobles ». Son œuvre est la glorification de l'immondice, cette chose auguste. Il est vrai que, quand il a voulu nous la faire à la pureté, il a écrit *le Rêve*, ouvrage affreux, d'une blancheur chimique, où la candeur semble obtenue par la distillation des pires engrais, où l'orgue est installé au milieu des champs d'épandage, et où les vidangeurs habituels à l'écrivain sont costumés en premiers communiants. Le malheureux, avant de se mettre à ce pâle cauchemar, avait pioché des ouvrages mystiques ! Il s'imaginait pouvoir fabriquer cela comme le reste, en badigeonnant d'azur son groin.

Subitement, sous je ne sais quelle influence, Zola eut l'idée de se faire maigrir suivant la recette ordinaire : suppression de la boisson pendant les repas, thé chaud, légumes à discrétion, pas de pain. Déjà les médecins conseillaient ces régimes qui font, par leurs alternatives, le désespoir de l'estomac. Zola maigrit rapidement. Il se sentit alerte, rajeuni. Il abordait mes camarades : « Quel âge avez-vous ?... Vingt ans !... Dire qu'on a vingt ans, mon bon ami !... Ah ! si j'avais encore mes vingt ans !... la Veuneffe, la Veuneffe, il n'y a que ça de vrai... Vivez, feunes gens, vivez, tandis que nous philosophons. » Puis c'étaient des hymnes sur l'amour, comme dans les scénarios de Gustave Charpentier : « Aimez, feunes gens, dites-vous bien que feul l'amour vaut la peine de vivre. L'amour, c'est la seule liberté, le grand rachat. » Mes condisciples de l'École de médecine me disaient : « Il est gentil, mais il devient un peu raseur, ton Zola. C'était mieux quand il nous interrogeait sur Claude Bernard. » Le maître de Médan découvrit simultanément « les vraies jeunes filles », — comme il disait, avec une mine gourmande et grave à la fois, — et aussi, par une étrange association, la beauté morale de la vérité et le rayonnement de la justice. Il se représentait cette dernière ainsi que dans les chromos, en vraie jeune fille, décolletée, un glaive à la main. Seulement le glaive, survivance militaire, devait être remplacé par une plume trempée dans l'encre.

L'amaigrissement de Zola coïncida avec la dislocation de ce qu'on appelait, à cause des *Soirées de Médan*, l'école de Médan. Dans la première page de *Là-Bas*, Huysmans, qui de longue date en avait assez, rompit carrément les amarres avec « le ponton » et « son vocabulaire », ce pendant que Céard tirait de son côté et écrivait pour le théâtre et le roman, dans une formule indépendante, fort éloignée de celle du prétendu maître. Vers le même temps, paraissait en tête du *Figaro* un manifeste antizoliste, connu, dans l'histoire anecdotique et littéraire, sous le nom de « manifeste des Cinq » et signé de cinq écrivains de la génération montante : Bonnetain, Rosny aîné, Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches, qui dénonçaient, eux aussi, les erreurs du naturalisme. A la suite de quoi, un illettré aux pieds de plomb, du nom de Henri Bauer, qui pontifiait à *l'Écho de Paris*, écrivit un article des plus comiques, pataud et courroucé, où il interpellait successivement mon père, Maupassant — *est-ce toi, Guy ?* — et quelques autres leur demandant lequel avait monté la tête aux cinq et provoqué ce mouvement de révolte. Il finissait, dans une phrase où il était question d' « écran japonais », par désigner clairement Edmond de Goncourt, lequel n'aimait pas plus Zola que Zola ne l'aimait, mais était d'une admirable droiture et incapable certes d'une manœuvre oblique. Quant à Maupassant, en proie à la plus tragique des luttes intérieures avec les prodromes de la paralysie générale, il se tenait assez à l'écart de ces débats littéraires ; mais depuis longtemps déjà il suivait sa voie personnelle, bien plus dans le sillon de Flaubert que dans celui de Zola.

Pour se consoler de ces défections, Zola, délesté d'une partie de son lard et de ses disciples, découvrit la musique dans la personne de son fidèle Bruneau, prédestiné de toute éternité à cette collaboration cacophonique, par une lointaine ressemblance physique avec le maître. Jusqu'alors Zola, dénué de tout sens du rythme, ce qui apparaît assez dans sa prose, et désireux d'imiter sur ce point Victor Hugo, dont il enviait la popularité, déclarait volontiers qu'à part Beethoven — « un très grand homme et d'une belle silhouette broussailleuse, mon ami », — les assembleurs de sons ne valaient pas tripette. Quand, à la maison, Massenet, Pugno, ou un autre se mettait au piano, Zola se renfrognait et commençait à agiter fébrilement le pied

droit, tout en secouant son oreille droite de son petit doigt boudiné. C'était chez lui le signe de l'énervement et de l'impatience.

Du moment que ce brave Bruneau s'offrit à mettre en sonorités les bruits divers de l'épopée naturaliste, tout changea. Zola, frappé par la révélation de la gamme ascendante et descendante entrevit tout de suite une musique nouvelle, comme, avec l'aide de l'épouvantable juif de crasse et de mélodrame William Busnach, il avait entrevu un théâtre nouveau.

Chaque fois que la damnation du destin me fait entendre une de ces dégringolades de piles d'assiettes dans un tub de zinc auxquelles excelle le maître Bruneau, orchestrant de Médan et de ses pompes, j'évoque les pivoines épanouies en chromatiques du « grand vardin enchanté » de *la Faute de l'abbé Mouret!*

L'importance de la jeunesse, de l'amour, des jeunes filles et de la musique lui étant ainsi apparue, Zola amalgamant le tout avec la science, — qu'il ne s'agissait pas de laisser en route, ah ! fichtre non ! — écrivit *le Docteur Pascal*. Cette œuvre, réjouissante en tant qu'hymne à la vie et apothéose du laboratoire chastement tourmenté, est intéressante en ceci qu'on y trouve ces tendances à l'apostolat qui devaient fleurir en l'honneur de la nation juive, quelques années plus tard. Alors que, dans les Rougon-Macquart antérieurs, tous les personnages du peuple de la bourgeoisie et de la noblesse (!) sont en proie à des tares sans nom, à l'alcool, à la débauche, à l'appétit du meurtre, au satyriasis perpétuel, nous voyons apparaître maintenant, au milieu de la ronde des singes et des boucs, quelques « géants » de bonté, de magnanimité, de douceur qui rachètent l'humanité à tous ses niveaux. Dans ces romans de la deuxième manière, le vertueux que tourmentent « les moiffons dorées de l'avenir » est invariablement un colosse, très souvent blond (pourquoi ?), qui pardonne à jet continu des fautes de toute couleur, quelques-unes même sur lesquelles il n'aurait pas à se prononcer. Ces hercules, mouillés de pitié et de fraternité, sont des transpositions reconnaissables de Zola en personne. L'auteur a soin de leur prêter tantôt le vaste front plissé, tantôt le nez « largement ouvert, sensitif, flairant la grande réconciliation humaine » qu'il pouvait distinguer, tout en écrivant, dans son miroir. D'ailleurs ils tueraient un bœuf d'une chiquenaude, mais, tout occupés de leur microscope ou de leur épure ou de leur système

économique, ils ne feraient pas de mal à une mouche. Politiquement ces « véants » sont fermement républicains, saupoudrés de radicalisme, de socialisme, d'antimilitarisme, et, à l'aube comme au crépuscule, ils montrent le poing à un monument de l'obscurantisme, qui est tantôt Lourdes, tantôt le Sacré-Cœur, tantôt, faute de construction symbolique, une simple école de village. Tout aussitôt ils se rassurent, en songeant que l'école laïque arrangera tout cela.

Ici encore l'influence de Hugo est visible, avec cette différence que le Sacré-Cœur a remplacé Notre-Dame de Paris et que les figurants ont délaissé le pourpoint moyen-âge pour la bonne blouse, comme dirait Arthur Meyer. Rapprochez Coupeau dans *l'Assommoir* et un des géants blonds de *Paris*, de *Travail* ou de *Fécondité*, et vous verrez comment Zola, cherchant à atteindre le monde des travailleurs, « de l'âpre prolétariat qui sue et qui peine dans d'obscurs labeurs », a remplacé ses fantoches souillants et puants du début par d'autres fantoches aussi arbitraires, mais lavés, brossés, peignés, désalcoolisés, capables de devenir, du jour au lendemain, des sous-secrétaires d'État dans un cabinet radical.

Le Zola gras jouait les personnages austères, les moralistes, les « chaftes ». Le Zola maigre se laissa aller, et bientôt le dérèglement, d'ailleurs morne et plat, de sa vie d'intérieur fut la fable de nos milieux. Je n'insiste pas, ayant horreur des anecdotes et indiscrétions scandaleuses. Je relèverai seulement que, là comme ailleurs, le souvenir de Victor Hugo et de ses deux ménages ne cessa pas de le hanter. Il y avait, dans le prétendu novateur fécal, un instinct d'imitation fort curieux. Quel « hérédo » lui aussi, et quel malaise mental dans son énorme, dans son vain, dans son sale fatras!

Le cas du pauvre Guy « maupassa » — si l'on peut dire — par une série de transitions, du comique au tragique. Bien que ne le voyant qu'à de rares intervalles, — car il avait peur et horreur des notations toujours imminentes d'Edmond de Goncourt, intime de notre maison, — j'étais renseigné sur son compte, à la fois par les écrivains ses confrères et par les médecins, mes maîtres ou mes camarades, qu'il consultait du matin au soir. Il m'intéressait vivement : je pensais et je pense encore qu'il ferait le sujet d'une monographie exemplaire, où les

hommes de lettres apprendraient, par l'épouvantail, tous les pièges qu'il convient d'éviter.

Maupassant commença par le piège mondain. Un beau jour, on apprit qu'il s'était commandé trois douzaines de caleçons roses, deux douzaines de chaussures claquées vernies, des complets de toutes les couleurs, qu'il interrogeait gravement les chemisiers à la mode et leur découvrait une intelligence remarquable. Dans le même temps, il recherchait avec avidité les personnes titrées ou simplement répandues dans les cercles, les salons, les boudoirs de courtisanes huppées et intellectuelles, — car il y avait encore des courtisanes intellectuelles, espèce aujourd'hui disparue ; — il sollicitait leur avis et y conformait sa personne extérieure, ses façons jusque-là balourdes de manger, de se vêtir, de marcher et de monter à cheval. A ses camarades, qui le blaguaient sur ces changements et son snobisme, il répondait : « J'en ai assez d'être un paria... J'opère mon ascension sociale... Si jamais je fais un enfant, je désire qu'il soit un homme du monde... Je préfère un oisif bien élevé à un mufle de génie », et autres calembredaines dont on s'esclaffait, tout en le plaignant. Car le contraste de ses faiblesses et de son talent rude, énervé et sommaire lui attirait des sympathies.

Il fréquentait, bien entendu, chez la princesse Mathilde, où foisonnaient les salonnards et les juives le plus capables de le faire tourner en bourrique. Oisifs et oisives, alors acharnés sur le philosophe Caro, — qui valait certes Bergson, — découvrirent avec plaisir cette nouvelle tête de turc normand, passionné et congestif, féru de canotage et d'exhibition musculaire, auquel on s'amusa à monter les pires bateaux. Tantôt on lui conseillait l'habit rouge pour une soirée nullement costumée, et on jouissait de sa déconvenue, alors qu'il tombait en perroquet au milieu du deuil des habits noirs. Tantôt une belle lui donnait de faux rendez-vous, où il découvrait, sous chaque meuble, une dame ou un monsieur se tordant de rire. Une autre lui écrivait des lettres pâmées, qu'elle faisait signer par sa femme de chambre. On l'invitait, on le décommandait, on le soumettait à des usages absurdes, à des formalités inexistantes.

Il acceptait ces mystifications sans bonne humeur, mais avec patience, considérant ces familiarités comme autant d'épreuves, qui le rapprochaient néanmoins de ses augustes modèles. Puis

il avait de brusques réveils, envoyait coucher tout le monde, allait lui-même coucher rageusement avec des bonnes ou des personnes de mauvaise vie, s'en vantait auprès de ses Dulcinées de la Haute, espérant ainsi les secouer et les émouvoir. Elles ne s'amusaient de lui qu'avec plus d'entrain, ne le pillaient que davantage et vite il leur revenait repentant, sollicitant avec humilité son pardon et la reprise du joug parfumé. On trouve le reflet estompé de ces alternatives dans *Fort comme la mort*, surtout dans *Notre cœur;* mais il a passé, bien entendu, à côté de son plus beau livre qui eût été sa propre histoire.

Bientôt on signala quelques excentricités du pauvre Guy, mises sur le compte de ses déboires sentimentaux. Je ne citerai ici que les plus convenables. Elles ne sont tout de même pas édifiantes.

C'est ainsi qu'il alla solliciter d'un médecin naturaliste fort connu, possesseur d'une bibliothèque de livres obscènes, — ce qui, entre parenthèses, est toujours inquiétant, — une édition illustrée du marquis de Sade : « Il s'agit — dit-il d'un air dégagé — de parfaire l'éducation d'une jeune cuisinière, qui a de grandes aptitudes à la débauche.

— Vous feriez mieux — répondit gravement le docteur en question — de lui acheter un livre de cuisine. »

Une autre fois, par un beau jour d'été, il avait organisé une partie de plaisir à la campagne. Le rendez-vous était gare Saint-Lazare. A chaque arrivant, Maupassant déclarait sa confidence : « Je vous préviens que nous déjeunerons nus. C'est une condition indispensable. » Il fut scandalisé de voir ses invités, gens posés, assez mal fichus, quelques-uns même appartenant aux Sciences morales, se défiler poliment. Il allait répétant : « Quelle hypocrisie ! »

Invité à dîner, comme dans *la Tour de Nesle*, par une dame du plus grand monde — du moins il le croyait — dont il poursuivait la conquête, il lui proposait gravement, après le potage, de courir en chemise et à quatre pattes autour de la table et il s'en allait avant le dessert, suffoqué par le refus épouvanté de la belle personne.

Entre temps, il commençait à se plaindre du bruit, de la lumière, des conversations. Il allait trouver des confrères qu'il

connaissait peu, pour leur raconter ses démêlés avec son propriétaire à la suite de l'histoire suivante : un boulanger, habitant le rez-de-chaussée, attirait des cafards dans la maison. Maupassant déclarait avec feu : « Je ne puis pas supporter les cafards. N'est-ce pas que c'est épouvantable ? Que feriez-vous à ma place ? Donnez-moi un conseil.

— Déménagez.

— Impossible, j'ai un bail. Ce serait ruineux.

— Supprimez les cafards. Il y a des moyens pour cela.

— Oui, mais il faudrait employer des poisons violents et je ne le veux à aucun prix.

— Faites déguerpir le boulanger.

— Il a, lui aussi, un bail bien en règle. Mon propriétaire tient à lui. Je perdrais mon procès. »

La consultation se prolongeait ainsi pendant une heure, et l'interlocuteur énervé se demandait : « Quand ce raseur va-t-il me ficher la paix ? »

Comme il arrive, ses amis et ses relations mirent du temps à s'apercevoir qu'il déménageait. On disait : « C'est un fantaisiste, un être de caprice et de rêve, comme tous les poètes. » Ou bien : « Il est amoureux. Ça passera. » Les docteurs, harcelés et bassinés par lui, conseillaient les eaux, l'hydrothérapie, l'électricité, le bromure, le chloral, le voyage et tous les régimes connus : la suppression du tabac, des liqueurs, du vin, des femmes, du travail. Le pauvre Guy s'engouait pendant huit jours du professeur un tel, puis passait à un autre, puis à un autre. Un seul, dès 1886, avait vu clair dans son cas, nettement diagnostiqué la paralysie générale : le savant oculiste Landolt. Il avait gardé pour lui cet horrible secret, mais il ne conservait aucun doute sur l'inutilité de tous les traitements et sur l'issue fatale. Les salonnards et leurs dignes compagnes ne se doutaient guère qu'en jouant avec la sensibilité surexaltée du pauvre Guy, ils et elles jouaient avec le feu. J'ai toujours regretté, pour ma part, qu'avant de donner enfin le repos à son implacable tréponème, le malheureux garçon n'ait pas légèrement tordu le cou à deux ou trois de ses tourmenteurs et tourmenteuses. C'eût été là une salutaire leçon. Mais il préféra adapter au théâtre *Musotte*, en collaboration avec Jacques Normand.

De toute son œuvre, ce que je préfère c'est *Sur l'eau*, poème âcre et brûlant, d'un pessimisme tendu, où s'entrevoit un paysage d'âme comparable à un mur blanc, hérissé de tessons de bouteilles en plein soleil. Comme il a dû souffrir, le malheureux qui promenait cette conception de l'univers à travers la société parisienne, en même temps qu'une naïveté d'enfant, qu'une concupiscence de muletier ivre ! Bien souvent, devant ces volumes de contes proprement écrits, vulgairement construits, sans prolongements, secs et brutaux, ou, vers la fin, pareils à des cauchemars, j'ai pleuré sur cette destinée farouche, autour de laquelle bourdonnèrent tous les frelons d'une morne époque et qui attira, avec toutes les mauvaises fées, le peuple effrayant des imbéciles à la mode.

Un jeudi soir, jour de réception chez Alphonse Daudet, comme je raccompagnais des amis dans l'antichambre, je vis entrer Guy de Maupassant. Il avait les prunelles dilatées et l'air sombre. Il demanda : « Goncourt n'est pas là ?

— Non, monsieur, il a la grippe.

— C'est bien ce qu'on m'avait dit. »

Il entra dans le cabinet de travail, où mon père aussitôt lui fit fête : « Ah ! c'est vous, le monsieur qu'on ne voit jamais. Vous avez bonne figure. Asseyez-vous et prenez un verre de bière. »

Maupassant expliqua brièvement que la bière, toxique redoutable, lui détraquait l'estomac. Il me regardait comme pour dire : « Votre fils, qui fait ses études de médecine, sait cela. » Ensuite il tomba dans un profond mutisme, répondant par monosyllabes aux plaisanteries de ses copains, Léon Hennique entre autres, qui étaient présents. Il demeura ainsi, taciturne et pâle au fond de son fauteuil, dont il frottait les bras de ses mains courtes, et sa présence avait fini par jeter dans notre jeudi, si gai d'ordinaire, un froid terrible. Quand minuit sonna, tel un revenant qui n'a pas la permission de une heure du matin, il se leva et cérémonieusement prit congé. Lui parti, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Il aurait tué de ses mains *la petite Roque* — c'est le titre d'un de ses meilleurs contes — qu'il ne serait pas plus accablé. Quelle soirée de Médan il nous a fait passer ! »

Alphonse Daudet secoua sa pipette blanche émaillée, legs de Flaubert, maître lui-même du pauvre Guy : « Le fait est que

son silence avait l'air traversé de visions sinistres... Brr !... Allons, Pugno, un peu de piano, je ne veux pas aller me coucher sur cette impression-là. »

Nous ne devions plus revoir Maupassant.

Comment le bruit se répandit-il qu'un employé gazier du nom d'Antoine allait révolutionner le théâtre en jouant à sa façon, sur une toute petite scène du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, des pièces réalistes, notamment *Jacques Damour* tiré d'une nouvelle de Zola, *Esther Brandès*, de Léon Hennique et *Sœur Philomène*, d'après le roman de Goncourt ? Je ne sais. Ce qui est sûr, c'est que, du jour au lendemain, le nom d'Antoine fut connu, imprimé dans les journaux. La curiosité s'attacha à ce garçon résolu, laborieux, de visage intelligent, débrouillard comme pas un, qui avait seulement la manie de parler bas et de jouer de biais ou de dos, de telle façon qu'on n'entendait de ses rôles que les n. de d... et autres jurons à la mode. Car c'était le plein des « tranches de vie », des brutalités portées sur les tréteaux et le « géant » de Médan — comme il se qualifiait lui-même — trépignait de désespoir à l'idée que le naturalisme n'avait pas encore un théâtre à lui, destiné à ses pompes et à ses œuvres. Je me hâte d'ajouter que Hennique était déjà émancipé, préparait son magnifique *Duc d'Enghien* et que Goncourt souffrait vivement de tout rapprochement entre son éthique et celle de « ce cochon de Zola », ainsi qu'il l'appelait dans l'intimité. La confusion qui s'est établie à ce sujet dans l'esprit du public, par la ruse de l'auteur des Rougon, est à la fois comique et lamentable. Cet écrivain de sang italien, barbouilleur à la détrempe, orgueilleux et fourbe, a toujours excellé à englober et compromettre autrui, à faire groupe et à offrir comme cibles ses amis aux coups de ses propres adversaires. Le tout sous des apparences de bonhomme, de rustaud candide et très sain.

Quand Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt eurent compris son jeu, il était trop tard pour réagir. La légende du cacographe, chef d'école, était installée.

En toute réussite, il y a deux éléments : l'une qui tient à celui qui entreprend ; l'autre aux circonstances de l'entreprise.

Le moment choisi par Antoine pour lancer son *Théâtre libre* était favorable. Les auteurs dramatiques en vogue étaient vides ou vidés. La critique — Jules Lemaître à part — tâtonnait et

ne donnait au public que des indications banales, baroques, ou vénales. C'était, sous une autre forme, à peu près la même situation qu'aujourd'hui, avec cette différence que le cinématographe n'était pas là pour guetter la succession du théâtre véritable et que les habitudes juives n'avaient pas encore envahi et transformé en Bourse, en marché aux pièces, les principales scènes de Paris.

Sardou occupait une situation analogue à celle que tient actuellement Edmond Rostand, avec la neurasthénie et la petite famille en moins. Son Arnaga s'appelait Marly-le-Roi et il remplaçait la calvitie, bordée de longs poils, par un béret. J'ai déjà dit quel raseur il était et combien les dîners en ville étaient attristés par son écrasant, son anecdotique bavardage.

Dumas fils, que j'ai rencontré seulement six ou sept fois dans des maisons amies, où on l'encensait avec excès, avait pris le rôle du censeur moraliste, du clinicien ergoteur pour crises d'âmes exceptionnelles : « J'aime mon mari, je ne puis me défaire de mon amant et j'ai une cousine, ma meilleure amie, qui aime à la fois mon mari et mon amant. Elle-même est mariée. Que me conseillez-vous ? » Ces problèmes et d'autres analogues semblaient le préoccuper vivement. Il leur trouvait des solutions arbitraires, formulées à la hussarde sous sa moustache blanche, devant lesquelles ses zélateurs des deux sexes se pâmaient. Cela allait si loin qu'une admiratrice fanatique, excellente personne d'ailleurs, M[me] Aubernon, arbora à une soirée chez elle, dans sa coiffure, un petit buste du maître et récita quelques vers se terminant ainsi :

... et de Dumas je suis coiffée.

Déjà en 1887 ces pièces fameuses comme *le Demi-Monde, Monsieur Alphonse, Diane de Lys,* avaient terriblement vieilli. Ceux de ma génération les écoutaient avec lassitude, sans comprendre où était cette veine amère et brillante dont on leur parlait. Exception faite pour *la Visite de noces*, un court chef-d'œuvre. *L'Étrangère*, notamment, où Coquelin aîné en habit, au cours d'une soirée invraisemblable, claironnait la tirade des vibrions, *l'Étrangère* semblait tout à fait irréelle et privée de sens commun. *La Femme de Claude*, où il y a de la haine et

de la force, est d'une sauvagerie un peu lunatique. C'est bien dans *Denise* que pérore un « bon ouvrier » si comique. On peut dire de Dumas fils qu'il a traversé l'existence sans la voir autrement qu'à travers le code, les traités de médecine de son temps et une paire de lunettes dont un verre s'appelle poncif, l'autre paradoxe. La naïveté et l'impulsion du nègre, quant aux femmes, sont en lui. Je préfère son effervescent papa, pondeur de truculente copie, qui, à travers mille insanités historiques, eut au moins le sentiment très vif des auberges et des routes de France.

Avec le même ébahissement que la plupart de ses contemporains, Dumas fils fréquentait les médecins. Au besoin il en inventait, prêtait du génie à un vague Polonais féru de régimes, à un rebouteux, à un obscur dentiste. Le seul savant sérieux de son intimité fut le bon et perspicace Dr Fabre. Vous trouverez encore des personnages pour vous soutenir qu'il était très séduisant. Après sa mort, ses familiers imaginèrent de perpétuer un dîner en son honneur, sous son égide. Idée fâcheuse, qui fait du repas rituel une corvée funèbre — si l'on se contraint à parler du mort — et, si on oublie le mort, une parade indécente. J'ignore si ce dîner persiste. Il finira par n'avoir plus comme unique convive que Louis Ganderax, le débonnaire, le barbu Louis Ganderax, lequel, tout en n'étant pas de l'Académie, est, comme chacun sait, immortel.

Cela commence ainsi que dans une fable : « Louis Ganderax adorait Meilhac. » Il adorait aussi Dumas fils, la princesse Mathilde, Popelin et une ou deux centaines de personnes en vue. Ganderax est le conseiller, le confident, l'assidu aux mariages et aux enterrements, que l'on aperçoit au fond des sacristies, tel le donateur en un coin du tableau, joyeux du bonheur ou triste du malheur d'autrui, l'œil noir et fin, soufflant d'une seule narine dans sa gigantesque barbasse où pourrait gîter un nid de sarcelles. A force de chérir ses contemporains, Ganderax en était arrivé à serrer sur son cœur les frères Calmann-Lévy, hideux petits juifs mondains et trifouilleurs, nourris des boyaux des écrivains français, éditeurs de la *Revue de Paris*, maîtres de la librairie qui porte leur nom. Ceux-ci confièrent à Ganderax la direction littéraire de leur périodique. Moment lumineux de la vie de Ganderax, — mon Dieu, que ce nom sonore et

hérissé est donc agréable à répéter, — dès le début de laquelle Ganderax acquit très vite une extraordinaire réputation de correcteur et de pet-de-loup. Il renvoyait aux auteurs leurs épreuves couvertes, raturées de notes innombrables, où il leur proposait le changement de telle conjonction, de telle locution, de tel verbe, de tel substantif, de tel adverbe, de tel signe de ponctuation. J'ai précieusement conservé les morasses de mon livre *Alphonse Daudet*, surchargées ainsi de la minuscule et nerveuse écriture de Louis Ganderax, en long, en travers, dans la marge, entre les lignes, comme si une voiture d'arrosage pleine d'encre s'était promenée le long de ma prose. J'ajoute, et c'est là le plus surprenant, que les corrections de Ganderax étaient généralement sensées, opportunes et telles que l'auteur, jeune ou âgé, pouvait en tirer profit. Il y a comme cela de vieux professeurs de rhétorique que l'on a le tort de ne pas écouter et qui savent leur langue sur le bout du doigt. Je n'ai trouvé que René Boylesve pour partager mon avis quant à l'excellence de ces exercices d'assouplissement ganderaxotechniques, auxquels était soumis tout collaborateur de la *Revue de* Calmann — *Paris*. Les autres le maudissaient, le vouaient aux dieux infernaux, pestaient, rageaient, s'emportaient, ou gardaient dans leur vésicule biliaire l'âcre jus d'une vindicte recuite. Il y a encore, dans de lointaines provinces, des gens de lettres aigris qui ne cessent d'envoûter de petites statuettes de cire à l'effigie de notre cher barbu.

Or, par un phénomène assez fréquent, Ganderax, bon juge de la copie d'autrui, est mauvais juge de sa propre copie et ses produits furent, sont, seront, plutôt faiblards. Mais, étant immortel, il a le temps pour lui.

Je m'aperçois qu'au lieu de vous parler de Meilhac j'ai dépensé toute mon encre sur Louis Ganderax. Ça n'a pas d'importance. Car si Meilhac est connu pour sa collaboration avec Halévy, il est, en tant que Meilhac seul, aussi passé de mode que Dumas et que Sardou. On cite toujours *la petite marquise* comme un chef-d'œuvre. Je l'ai entendue. J'y ai bâillé ferme. Sa meilleure trouvaille, c'est l'actrice Réjane, qu'il a créée, fait débuter et paternellement guidée vers le talent et le succès. Au physique, Meilhac était un bourru bienfaisant, moustachu à la féroce, dans une face bronzée d'enfant inquiet,

et qui parcourait le boulevard en tous sens, comme un vieil habitué de Tortoni et de la Maison-d'Or qu'il était. On le disait « parisien » jusqu'au bout des ongles et rempli des plus amusants sarcasmes. Mais les mots qu'on répétait de lui sentaient le rance et la lampe éteinte.

Si Henri Becque était assommanta vec son juteux « hein ? quoi quoi ? » et sa conviction d'être un tortionnaire, un fléau des mauvais auteurs, il avait écrit en revanche deux des pièces les plus durables de cette maussade fin du XIX[e] siècle : *la Parisienne* et *les Corbeaux*. J'assistais à une des peu nombreuses représentations de ce drame sombre, aux reflets mordorés. Le public dérouté murmurait, se fâchait, s'en allait. Ce fut un four aussi complet que *la Princesse de Bagdad* de Dumas fils, où il y avait un « or vierge » assez réjouissant, et que *la Bûcheronne* de Charles Edmond, où il était trop question de la transfusion du sang. Les autres drames de Becque ont disparu. *La Parisienne* et *les Corbeaux* demeurent.

Or Antoine partait de cette idée pas bête que, derrière la troupe fatiguée des auteurs dramatiques célèbres, connus ou représentés, devaient s'en trouver d'autres, plus jeunes ou moins notoires, que l'on ne jouait pas et qui pouvaient être intéressants. Intuitif et jusqu'au génie, d'une activité prodigieuse, mais forcément peu cultivé, il crut d'abord à l'avenir du naturalisme et cette erreur initiale a pesé sur toute sa carrière. Il lui a manqué un guide — qui n'eût pas un manuscrit dans sa poche — éclairé et éclairant, un conseiller supérieur, capable de lui éviter les béjaunes et les faux pas. Il prit ainsi, dans le commencement, la brutalité pour la force, l'obscurité pour la complexité et toute pièce privée de jurons pour une fadaise. C'est ce qui explique le désarroi et l'enfantillage truculent de certains des premiers spectacles du *Théâtre libre*. C'était bien savoureux. Je revois, dans ses moindres détails, une des répétitions de *Sœur Philomène* où j'étais avec mon père, convoqué en ma qualité de carabin, afin de donner mon avis sur l'exactitude des tableaux d'hôpital et de la mise en scène. C'est là que je me suis pris, pour les dons prodigieux d'Antoine recomposant la réalité, d'une admiration qui n'a jamais défailli. D'un bout de bois ou de toile mis en place, d'un geste à peine indiqué, d'un personnage campé ici ou là, il tire

des effets auxquels n'atteignit jamais Irving avec ses somptueuses dépenses. Ce mélange de magicien et de Gavroche possède une faculté de mimétisme qui lui permet de s'adapter aux milieux les plus divers, aux circonstances les plus disparates, avec l'intonation juste, le reflet dans l'œil, le mouvement, qui arrachent au spectateur un : « Comme c'est ça ! » Certes il a progressé depuis le passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts et la Gaîté-Montparnasse ; mais il avait déjà tous ses dons. Il a ses défauts, parbleu ! Qui n'a les siens ? Néanmoins il est demeuré sincère et sans cabotinage après trente ans de théâtre et, quand je le croise dans un corridor ou dans un café, je remarque toujours avec plaisir, sur sa figure narquoise et bon enfant, sur son masque de Parigot indécrottable, cet amour de la vie et de l'intelligence, ce ressort invincible qui l'accompagneront jusqu'au suprême théâtre de son tombeau.

Jamais homme n'eut plus qu'Antoine l'horreur des embêtements et l'aptitude à en sortir. Son procédé consiste à se rendre invisible. Celui qui le poursuit sur la foi d'un traité ou d'une promesse orale — car il aime bien à dire « voui, mon vieux » — ne le trouvera plus ni chez lui, ni à son théâtre, ni dans la rue, ni au café, ni ailleurs. C'est un phénomène merveilleux, qui a enragé bien des auteurs, ses anciens camarades, et qui s'explique justement par sa malléabilité fantastique. Il se loge alors dans la peau glissante du monsieur que l'on ne peut plus jamais saisir. Il se fait, ainsi que dans les contes, l'eau qui fuit, le nuage qui danse et l'anguille de nulle part.

Mon très cher Santiago Rusiñol, peintre de paysage admirable, le Cervantès de la littérature catalane et espagnole contemporaine avait, il y a quelques années, promesse formelle d'Antoine que son noble drame *les Mystiques* serait joué à l'Odéon. *Les Mystiques*, deux années de suite, furent affichés sur le programme de la saison et Santiago à Barcelone se réjouissait, et, tout en tirant sur son éternel cigare, répétait avec une moue joyeuse : « J'ai la parole d'Antoine. » Je lui disais : « Garde-la bien. Elle s'envole facilement. » Au bout de quatre ans de correspondance sans réponse, Santiago, venant à Paris, prit la résolution d'aborder Antoine coûte que coûte. Il y consacra six heures par jour pendant un mois. Il allait guetter l'insaisissable à la petite porte de la rue de Vaugirard sous

les galeries de l'Odéon, au Weber où Antoine soupait fréquemment, devant un tailleur, un bottier, un chapelier qu'il savait être les fournisseurs d'Antoine. Or, suivant ma prédiction, il ne parvint pas à le rencontrer une seule fois. Antoine, averti par son instinct qu'un dramaturge catalan mécontent le recherchait, s'était complètement évaporé. En remontant dans le train, Santiago Rusiñol me déclarait avec un désespoir comique : « Personne ne voudra croire à Barcelone, figure-toi, Léon, qu'en un mois de Paris, j'aie pas pu mettre la main sur cet Antoine. »

Combien de fois ai-je entendu les aigres doléances de tel ou tel, qu'Antoine devait jouer sans retard, puis qu'il avait noyé, comme un poisson, dans le flot de ses atermoiements innombrables ! Ayant toujours vécu au milieu d'une cohue de camarades auteurs, dont quelques-uns sont fort tenaces, il n'a jamais fait que ce qui lui chantait. Cet enfant du faubourg est un néronien.

*Sœur Philomène*, où il jouait l'étudiant Barnier, fut un des premiers spectacles qui lui permit de lancer un n. de d... retentissant, conforme à l'esthétique de 1885. Interrogé sur le point de savoir si on disait toujours n. de d... dans les salles de garde, j'affirmai que oui, que cette mode n'avait pas disparu. Le fait est que ce terme et un autre encore, plus connu et plus naturaliste, revenaient dans toutes nos conversations. Après avoir longtemps hésité et consulté ses auteurs, pour savoir s'il proférerait son n. de d... debout ou à plat ventre sur une table, Antoine adopta la deuxième attitude. Le petit scandale en fut très goûté. Je ne distingue plus très bien les figures ni de Vidal, ni de Byl, qui avaient adapté à la scène le roman des Goncourt. Je sais seulement que l'un d'eux était maigre, creux, noir, avec les yeux cernés d'un poitrinaire. Le pauvre garçon est mort à l'heure qu'il est.

Sauf l'illettré Henri Bauer — dont les éloges, portant à faux, étant autant de coups de massue — et Catulle Mendès, qui avait dans ses tiroirs, parmi les flacons d'éther, quelques ours en prose ou en vers à caser, la critique fut plutôt malveillante pour les commencements du *Théâtre libre*. Sarcey répétait obstinément : « J'comprends pas », bien que les pièces représentées au début fussent plutôt faciles à comprendre. L'on pré-

tendait que sa pruderie hebdomadaire n'était que le masque de ses petites noces et bambochades de vieillard salace, mais tout rond. La vérité est qu'appartenant à la génération du second Empire, il n'aimait guère que le vaudeville et le drame à tiroirs, *les Surprises du divorce*, les âneries de Sardou et de Gandillot, ou les pièces, comme il disait, « bien ficelées, solidement cousues » de Dumas fils ou d'Augier. Je lui ai entendu exposer sa candide esthétique en long et en large, à un dîner chez Lockroy, 140, avenue Victor-Hugo, où il rencontrait Renan pour la première fois. A ce repas assistaient également l'ambassadeur de Chine, — dont j'ai oublié le nom, — magot presque muet, François Arago, fils de l'ambassadeur à Berne, barbe blonde d'une rare niaiserie, surnommé par nous « Fandango » ou « le plus bête de la Carrière », son père Emmanuel Arago, bonne pâte de démoc 48, plaisantin septuagénaire au nez énorme et violet, le politicien bossu et ergoteur Deluns-Montaud, Gustave Larroumet, directeur des Beaux-Arts et quelques autres.

On attendait beaucoup du frottement de Sarcey et de Renan, lequel approuvait, les yeux mi-clos à la pachyderme, en s'empiffrant d'énormes morceaux. Renan commença par assurer Sarcey de sa profonde et dévote admiration pour sa personne « si notoire, si excellemment notoire » et pour le théâtre en général. Quelque temps auparavant, il avait fait représenter, à la Comédie-Française, un à-propos en prose assez burlesque en l'honneur de Victor Hugo, un 1802, accompagné de coups de canon et d'un couronnement de statue, dont il était le seul à avoir gardé un radieux souvenir. Sarcey, les yeux luisants derrière une vaste paire de lunettes, l'en complimenta. Larroumet intervint, en souriant de toutes ses palettes dentaires, stimula l'un et l'autre des « cherrmaîtrres », si bien que, dès le rôti, la discussion était engagée à fond. Ce fut une scène comique, bien qu'un peu apprêtée, qu'interrompaient de temps en temps les hennissements et les piaffements enthousiastes de François Arago. Je ne sais comment la causerie effleura le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot. Le papa Sarcey, chaste en paroles, traita Diderot de pornographe, ce qui lui valut un mouvement effrayé des mains couenneuses d'Ernest Renan, oralement indisponible à cause de sa bouche pleine, et une

tirade indignée, proencyclopédique, de Deluns-Montaud. Ce dernier, tassé et courtaud, semblait avoir sa propre tête servie sur son assiette. Joute, passe d'armes, tournoi, éclats joviaux. Dans un silence, Fandango déclara : « Voilà certes un régal littéraire d'un très haut ragoût », puis affirma, en caressant sa barbe de fleuve allégorique, que seul un sien ami du nom de Gavarry, diplomate étonnant de verve et de culture, manquait à pareille fête : « Ah ! vraiment... Gavarry, monsieur Gavarry », fit Renan, ruisselant de condescendance et de sauce. Sur ce, Sarcey tourné vers le Céleste, et levant alternativement et en cadence ses deux index boudinés, en souvenir du *Voyage en Chine :* « Comment se fait-il que vous ne nous rrrégaliez pas d'un p'tit couplet d'vot' façon, monsieur l'ambassadeur ? » L'homme jaune, avec un regard bridé, mais féroce, où perçait le regret de ne pouvoir faire instantanément trancher au ras cette grosse boule blanche insolente, s'excusa sur son ignorance de cet usage prétendu chinois. Le bonhomme Sarcey pouffa d'un rire épais, qui lui secouait le plastron par les tripes. J'ignore pourquoi il affectait de parler paysan, à la façon des villageois d'opéra-comique.

Après le dîner, on installa Renan dans le salon du bas, au milieu d'un confortable fauteuil, où il se transforma instantanément en idole de la Libre Pensée. Les parlementaires amis de Lockroy, les Barbe, les Freycinet, les Antonin Proust, les Allain-Targé venaient respectueusement rendre hommage à la digestion de l'éléphant du doute. Il secouait débonnairement, de droite à gauche, sa trogne malicieuse et couvrait de compliments effrayants le moindre abruti à portefeuille dont Lockroy, trembloteur et ricanier, lui mâchonnait le nom à l'oreille. On n'entendait que ceci : « Comme vous avez raison !... Combien cette réflexion est juste ! » A une remarque insignifiante et frileuse du petit seigneur ivoirin Freycinet, l'auteur de la *Vie de Jésus*, comme vaincu par un trait de génie, leva les bras en l'air puis les redéposa lentement sur ceux de son siège. Il se fichait avec délices de tout ce monde qu'il méprisait, mais où il trouvait, avec l'encens, le boire et le couvert.

Lui parti, Lockroy raconta qu'en Syrie, où il était son secrétaire, Renan, jeune encore, couchait avec sa femme dans un lit à sonnettes. Aussitôt que celles-ci tintaient, M^lle Henriette Renan,

qui veillait jalousement à côté, criait à son frère : « Ernest, surtout ne prends pas froid et remets ton gilet de flanelle. » Cette anecdote écarquilla d'allégresse Sarcey, Larroumet et François Arago, lequel se mit aussitôt à s'ébrouer : « Ah ! ah ! pfétement, c't'exquis, admirable, ah ! ah ! trait de mœurs ! Si Gavarry entendait ça ! » Quant à l'ambassadeur de Chine, il demanda des explications avec une politesse onctueuse : « N'ssayez pas d'comprrrendre, — lui jeta Sarcey dans un énorme renvoi, — ces m'sieurs parlent parisien. »

J'emmenai notre feuilletoniste dramatique national au buffet et lui fis boire successivement une demi-douzaine de chopes de la boisson dite « cerises au kirsch ». A la troisième, il m'assurait qu'il adorait Alphonse Daudet, en dépit de *l'Arlésienne*, « pas trrrès bien ficelée ». A la cinquième, il avait de grosses larmes dans les yeux et regrettait amèrement sa jeunesse et « les p'tites femmes ». Je crois bien qu'il finit par m'embrasser et me promettre, récompense suprême de mon zèle à abreuver les vieillards, « une bonne loge pour la Comédie-Frrrrançaise ». — « Tu ne vas tout de même pas adopter le père Sarcey à cette heure-ci », me dit Georges Hugo en m'entraînant.

Bien qu'ami des nouveautés, Francis Magnard, directeur du *Figaro*, se prononça nettement, lui aussi, contre les brutalités du *Théâtre libre*. Avec quelle fureur il se leva, empoigna son paletot, quitta sa loge pendant une représentation de *la Puissance des ténèbres*, où l'on pilait à la cantonade les os d'un enfant nouveau-né ! Maître omnipotent d'un journal conservateur et bien pensant, spirituel et quinteux, passionné comme un démon de quatre heures, — il touchait alors à la soixantaine, — dégoûté des gens et des choses, et cependant favorable aux débutants, Francis Magnard est un des êtres les plus originaux que j'aie rencontrés. C'était le temps où l'on se penchait anxieusement sur l'adolescence, pour y découvrir l'avenir du pays. J'avais adressé au *Figaro* une lettre signée *Un jeune homme moderne*, qui fut publiée aussitôt. J'allai remercier Magnard de cette publication. Un peu dépité tout d'abord de trouver, dans le jeune homme moderne, un garçon qu'il connaissait, le satrape de la rue Drouot se montra vite très aimable, me questionna sur mes tendances et celles de mes camarades. Habitué à cet exercice, je répondais posément, sans

me troubler. Je restai dans ce cabinet une bonne heure, enchanté d'un accueil où ma qualité de fils de l'auteur de *Sapho* n'était pour rien.

A un moment, la porte s'ouvrit. Le garçon de bureau remit sur la table une fiche-visite, sur laquelle était écrit le nom d'un ecclésiastique influent. Magnard impatienté fit : « Qu'il attende », puis s'adressant à moi : « Est-ce que vous donnez dans les ratichons ? »

Ce langage irrespectueux, sur les lèvres du directeur du *Figaro*, m'étonnait. Il rit de ma naïveté : « Je n'aime pas les prêtres mondains : ce sont les plus dociles auxiliaires des ministres de la République. »

J'appris par la suite qu'il avait un vieux pli anticlérical, acquis en Belgique, dont il ne s'était jamais défait. Il me conseilla vivement de poursuivre la carrière médicale, à ses yeux la plus intéressante de toutes, et de ne jamais verser dans le journalisme, « cette galère ». Il ne se doutait pas qu'au même moment j'enviais sa liberté, son allure dégagée, l'air propret de son bureau, les volutes bleues de son cigare et jusqu'à la situation de son secrétaire Gaston Calmette, aussi aimable, aussi à son aise que le patron : « Quel malheur d'avoir choisi la médecine, les concours, et les malades et les cadavres, au lieu de ce vivant métier ! Que ne donnerais-je pas pour être un jour directeur de journal et mener l'opinion de mes contemporains ! » Ainsi songeais-je, tandis que Magnard me demandait de lui adresser périodiquement un article sur un sujet scientifique ou littéraire, mais traité scientifiquement.

— Alors, vous allez faire de moi un journaliste ?

— Peuh ! les avertissements ne servent pas. Vous devez avoir en vous un filon paternel. Après tout, suivez votre pente, exploitez ce filon, sans lâcher l'autre.

Nous étions devenus presque amis, en dépit de la différence d'âge. Non seulement il accueillait avec bienveillance tous les « papiers » que je lui adressais, mais encore il m'écrivait de petits billets pour me demander d'aller bavarder un moment avec lui. Il m'interrogeait surtout sur mon intimité intellectuelle avec mon père, laquelle paraissait l'étonner ; il s'exprimait sur ses collaborateurs, sur nos relations communes, avec une sorte de verdeur énervée : « Zola n'est qu'un vaniteux. Il

ne sait rien, rien, rien. Une machine à écrire, sans plus. Goncourt est un collectionneur, un maniaque de l'épithète rare... »

Ici je me rebiffais, car j'avais une profonde affection pour Edmond de Goncourt, si méconnu, traité avec tant d'injustice. Mais cette gale de Robert de Bonnières avait monté la tête à l'inflammable Francis Magnard et je me heurtais à des exclamations ironiques. Quant au naturalisme, au *Théâtre libre*, aux outrances écrites ou scéniques : « C'est une blague, une atroce blague et une saleté. Vous verrez, vous verrez, en vieillissant, comme la brutalité est une défaite et une faiblesse. Ah ! ce que le public en a assez de leurs coups de bâton à la crotte ! »

Il arrivait aussi, surtout vers la fin, que, me recevant, il demeurât quelques minutes silencieux, puis, sa main sur la mienne : « Mon petit Daudet, je ne suis pas en train aujourd'hui. Je ne veux pas vous mêler à mon noir. Revenez demain. » La perspective de la vieillesse lui était une chose intolérable. Il m'avoua une fois : « J'ai longtemps détesté votre père parce qu'il était beau, d'une beauté insolente. Un de mes premiers actes directoriaux a été de commander un éreintement de lui à son ennemi intime Poupard-Davyl. Mais, depuis qu'il est malade, j'ai au contraire de l'attraction pour lui.

— Eh bien ! venez le voir, il n'a pas de rancune.

— Oh non, il se demanderait ce qu'il y a derrière ma visite ! Il a l'habitude d'écouter des confessions, de les attendre, de les provoquer. C'est insupportable. »

Quel étrange sourire derrière ce mouvement d'irritation !

Ou encore : « Je me demande comment Alphonse Daudet supporte la compagnie d'Albert Wolff. Sa tête seule me donne envie de vomir. C'est un animal grossier et stupide, ce Wolff. Dès que je l'aperçois au bout de mon couloir, je me sauve. Il ferait avorter une femme en couches. Quant à Philippe Gille... »

Ici, il réfléchissait un moment.

— C'est un gosse, mais c'est un gosse qui ne me pardonne pas d'être directeur du *Figaro*.

C'était inexact. Philippe Gille était excellent, superficiel en effet, mais incapable d'une mauvaise pensée. Je prenais sa défense.

— Oui, oui, il me ménage devant vous, petit Daudet, parce

qu'il sait que vous me fréquentez. Mais quand il est sûr de son public...

L'humanité lui apparaissait ainsi qu'un champ planté de rosses et de sauvages. Il répétait volontiers : « Je collectionne les cas de platitude. Je suis comme un horticulteur qui ramasse des spécimens de plus en plus beaux. »

La vérité est que ses collaborateurs tremblaient toujours devant ses humeurs soudaines et ses coups de boutoir. Cependant, je le répète, il savait être bon, compatissant et, à l'occasion, généreux. Mais il détestait les simagrées, les salamalecs et les bénisseurs. Bonnières avait dû le séduire par ses plaintes, son air perpétuellement nauséeux et aussi par sa difficulté à écrire. Quand Maupassant tomba dans ses horreurs tragiques, il se mit à chérir Maupassant, à le recommander à des docteurs et à des doucheurs. Je n'ai jamais compris comment il avait pu si souvent s'accommoder de ma gaîté et de mon entrain à la vie. Au physique, il était court, trapu, très propre, vigilant, la barbe grise en collier, le parler bref, jouant toujours avec un coupe-papier, une paire de ciseaux, un crayon, et détestant d'être interrompu par un importun ou un indiscret. Je me suis expliqué, par un certain goût du faisandage moral, sa tolérance excessive pour le hideux juif, présumé espion, qui signait au *Figaro* Jacques Saint-Cère et s'appelait Rosenthal. Quand je l'interrogeais timidement là-dessus, Magnard riait et parlait d'autre chose.

Les éreintements de Sarcey et du *Figaro* n'empêchèrent nullement le *Théâtre libre* de prospérer et d'accaparer très rapidement l'attention publique. Par la suite, d'ailleurs, Magnard s'amadoua et reconnut les qualités surprenantes d'André Antoine.

Le *Théâtre libre* a révélé, on peut le dire, le premier des dramaturges contemporains, François de Curel, dramaturge né, chez qui les caractères se présentent toujours en mouvement, en dialogue, et aboutissent, par leurs oppositions, à des crises presque inéluctables. Il a fait connaître Brieux, ce qui est moins méritoire. Car Brieux est avant tout un « primaire », un de ces « avancés » pour conservateurs libéraux, à la façon des Denys Cochin ou des d'Haussonville, et je ne suis nullement étonné que ces prétentieux nigauds, ces pères La Gaffe l'aient fait entrer à l'Académie. Placé derrière M. d'Haussonville à un

buffet, au cours d'une soirée, j'admirais la petitesse de son crâne, cervelle d'oiseau qui pépie mais ne chante pas. Parlant de je ne sais quel auteur, il disait à un vieillard émerveillé, prostré, béat : « C'est hardi, certes, et bien loin de ce que nous pouvons admettre. Mais ce n'en est que plus attrayant. » Ainsi sans doute ce « libéral impénitent » juge-t-il Brieux, qui a trouvé le moyen de gâcher et de doter d'une appellation imbécile, — tellement imbécile que je ne la reproduirai pas ici, — le plus âpre, le plus beau et le moins théâtral sujet pathologique du monde.

Il y a, dans ce qu'a donné jusqu'à présent François de Curel, notamment dans *la nouvelle Idole*, les éléments épars d'un chef-d'œuvre. Il ne lui manque que le sens de la perspective.

Le *Théâtre libre* a représenté, outre *les Fossiles, la mort du Duc d'Enghien* de Léon Hennique, et *Boubouroche* de Courteline. Ce sont, dans des genres différents, de fort belles choses. Pendant une répétition de *la mort du Duc d'Enghien*, Antoine, qui furetait en grommelant parmi ses accessoires, imagina tout à coup l'éclairage par une grosse lanterne à la Goya, posée de biais sur la table du conseil de guerre, et parsemant les visages d'une lumière louche. Ce sont là de ces inventions qui jaillissent sans trêve de son inépuisable ingéniosité. Il faut absorber la vie par tous ses pores pour arriver à la reconstituer ainsi.

Par sa simplicité apparente et sa sournoise complexité, par sa verve douloureuse et son goût de chair, l'aventure du cocu consolé Boubouroche s'apparente aux drames de Molière. Là, comme dans *le Train de 8 h. 47*, Courteline a eu son illumination. C'est un personnage de conte de fées que Georges Courteline, avec sa petite taille, son teint de papier mâché, ses yeux mobiles, ses paletots aux manches trop longues et sa grosse serviette. Je l'ai vu maintes fois sortir du sol, comme dans les féeries, s'asseoir à une table de café, discutant déjà avec force gestes, pour convaincre de choses futiles quelques messieurs accompagnés de dames, des confrères, des ambulants ou de simples pochards. Il a la fureur de persuader et la constance de démontrer. Il est bon comme le pain, vif comme l'argent, aigu comme un couteau, gai comme un verre d'Anjou blanc, ou mélancolique comme un capitaine de gendarmerie, calé sur le Code comme un huissier de campagne, noctambule comme un chat de Montmartre, amical, blagueur et délicieux. Ne pas avoir

connu Courteline est une lacune grave dans le plaisir d'une existence. Ne pas l'apprécier est un signe de maladie du foie. Ne pas admirer sa fantaisie, bridée de classique, est un manque de goût littéraire. Car sa folle drôlerie n'est que l'envers d'une tapisserie aux nuances harmonieuses et il vend la logique tantôt dans des verres de coco, tantôt dans de petites boîtes, cocassement ciselées.

Mon père, qui le chérissait et savait par cœur *le Train de 8 h. 47*, me disait souvent : « Comment attirer Courteline ? Les salons l'embêtent. Il faudrait lui aménager ici un petit café, avec de la sciure et des boules de métal où mettre les torchons.

— Attention ! — ripostait Coppée. J'ai connu une jeune femme qui avait organisé cela chez elle, afin de retenir son mari. Mais il déserta bientôt le café conjugal, sous prétexte que la bière manquait de pression.

A défaut de pression, j'étais chargé de relancer Courteline, presque aussi insaisissable qu'Antoine, pour d'autres raisons. Il avait plusieurs domiciles, sans compter celui de ses parents à Saint-Mandé, où, en fils modèle, il touchait chaque jour. D'autre part, il ne répond que rarement aux lettres et télégrammes dont je suppose bourrée sa fameuse serviette. Même quand on met, après de longues recherches, la main sur lui, il suit sa pensée et le fil de son récit, de sorte qu'il est très difficile de fixer son attention. Enfin il n'a pas de carnet où inscrire ses invitations, et sa mémoire sur ce point est défaillante. De sorte que la même comédie recommençait chaque fois.

— Courteline, j'ai un mot à vous dire.

— Mais comment donc, cher ami.

— Mon père vous supplie, vous conjure, vous adjure de venir dîner jeudi prochain chez lui. Vous êtes libre ?

— Attendez donc, cher ami, attendez donc. Nous sommes mercredi. Sauf erreur, c'est demain jeudi. J'ai ma chronique à faire pour *le Journal*. Mais, bah ! je la reculerai. Garçon, de l'encre et du buvard. Je vais écrire un mot à Xau.

— Inutile. Je vois Xau dans une demi-heure. Je lui ferai votre commission. Alors nous comptons sur vous, 31, rue de Bellechasse, huit heures, en veston.

— Pour vendredi, cher ami, parfaitement.

— Non, pas vendredi, jeudi, saperlipopette ! Comment vous graver cela dans la tête ?

— C'est bien simple. Jules, — ici Courteline appelait le garçon, — vous me rappellerez demain que je dîne chez Alphonse Daudet. Ça colle, hein ? et pas de blagues.

— Monsieur Courteline, vous pouvez y compter.

Le lendemain, à partir de sept heures et demie, Alphonse Daudet, qui, lui, n'avait pas oublié, me demandait, non sans inquiétude : « Tu es sûr que Courteline va venir ?

— Ah ! papa, j'ai fait de mon mieux. Il m'a promis d'être exact, mais avec lui... »

A chaque coup de sonnette, nous répétions : « C'est lui. » Mais non : c'était tantôt Armand Charpentier, auteur malheureux du *Roman d'un singe*, et pareil lui-même à un rat bouilli, tantôt Toudouze, tantôt un autre aussi décevant. Car il est remarquable que ce qui trompe l'attente est en général insignifiant. Celui qui guette un télégramme de sa bonne amie ouvre toujours à un porteur de prospectus. Enfin, à huit heures un quart, mon père devait se mettre à table, aussi mélancolique que Tristan privé de son Yseult. On essayait d'évoquer l'absent. On citait des répliques de *Boubouroche* ou de *Lidoire*, qui aiguisaient le désir davantage. La soirée se passait dans cette petite angoisse. Le lendemain, je tombais sur Courteline qui rugissait : « Ah ! saperlipopette, cher ami, c'est bien ce soir vendredi que je devais dîner chez votre père... Mais imaginez-vous qu'une promesse antérieure... »

La vérité est que son amour de l'indépendance lui rend le sédentaire d'une soirée extrêmement pénible. Il m'a conté souvent que son plaisir consiste à prendre un train pour une petite ville de province, de préférence un samedi soir, et à se mêler, par une consommation offerte à point, par le billard, les cartes ou autrement, à la vie locale, aux habitudes des gens. C'est ainsi en écoutant le tiers et le quart, qu'il s'est formé son excellente syntaxe, laquelle colle à la réalité comme le maillot au torse du coureur... « Tel sur le papier qu'à la bouche », a dit Montaigne de ce style-là, et je sais qu'il prévoyait Courteline. Mais, s'il l'avait invité à dîner chez lui, Courteline, que les châteaux embêtent autant que les salons, lui eût certainement fait faux bond.

Cet ironiste de grande allure a la sensibilité la plus aiguë, la plus directe, et toutes ses qualités en place. Il défend ses amis comme un lion, avec toutes les ressources de son esprit et de sa colère, au milieu d'une mimique désespérée. Il serait d'une folle imprudence d'attaquer feu Mendès devant lui. Notez qu'il ne peut ignorer aucune des tares, aucun des insupportables travers de Mendès. Mais sur ce point, c'est l'aveuglement systématique et son œil inquiet a l'air de dire : « Si je cédais grand comme ça, il faudrait abandonner tout le reste. Or j'aimais Mendès. Donc, je préfère bloquer. »

Il s'est composé une collection originale de tous les tableaux de rencontre et de brocante, les plus falots, les plus burlesques qu'il a pu dénicher. Il en parle avec amour. On sent qu'ils lui fournissent la clé de traits de nature similaires et correspondants. Cependant il a l'esprit scientifique et j'ai souvent admiré la facilité avec laquelle il déblaye le secondaire, pour aller à l'essentiel d'un vice, d'un travers ou d'une maladie. Courteline, tout modeste qu'il est, me représente une des physionomies les plus caractéristiques de notre temps et je suis bien tranquille sur la place que réservera à son œuvre la postérité. Il a donné une note si juste, avec un instrument si particulier !

Parmi les auteurs joués chez Antoine, je citerai encore Porto-Riche, juif de l'espèce tourmentée et don Juanesque, de qui ses compatriotes ont voulu prématurément faire un maître. J'ai rencontré quelquefois, non sans intérêt, ce front soucieux, ridé, cette tignasse « à l'artiste » devenue grise à regret, ces yeux pénétrants, fureteurs, derrière lesquels, à certains éclairs, transparaît un immense orgueil. Il a adopté une fois pour toutes le genre plaintif, le « que vous ai-je fait ? » des écorchés vifs. J'ai de lui une de ses pièces, avec cette dédicace qui le peint : « *A Léon Daudet, quand même...* » Pourquoi quand même ? Parce que je n'aime pas Israël et que je le dis ? Mais si ses tarabiscotages d'*Amoureuse* et du *Vieil Homme* m'amusaient, je le dirais aussi, et sans me gêner. L'homme et l'œuvre me donnent la même courbature, éprouvée régulièrement devant les explications de caractère qui n'en finissent pas. En outre, les marivaudages des galants messieurs du théâtre de Porto-Riche m'apparaissent trop proches de la sexualité et de la muflerie pour m'émouvoir. Ce sont des Hébreux empressés et pressés. A mon

avis, rien n'est plus loin de la passion vraie, conçue à la française, toujours chevaleres que par endroit. Le satyre à concetti, le cochon mélancolique sont deux types que je ne puis pas du tout supporter.

On m'a conté ceci. Un soir dans une des maisons où il est roi, quelques jeunes zélateurs entouraient Porto-Riche, lui immolaient successivement Sophocle, Racine, Musset et Shakespeare. Lui écoutait, l'air las, dolent, ses fines mains tapotant un éventail. Il n'interrompait pas, mais quand ce fut fini : « Alors vous aimez un peu ce que je fais ?... » soupira-t-il, les larmes aux yeux, à la façon d'un homme qui confond l'oignon et le laurier.

Pour en finir avec Antoine, j'ajouterai qu'il est distrait. François de Curel lui racontait ironiquement un mot de sa cuisinière, conseillant la suppression de telle ou telle scène du *Repas du lion* ou de *la Fille sauvage*, qui à son avis faisait longueur. Antoine, n'ayant pas écouté, haussa les épaules et lui jeta un « foutez-vous de ça », encourageant, comme s'il se fût agi de rejeter l'avis motivé d'un critique sévère. Curel, paraît-il, en demeura pantelant.

Les Lockroy, Edmond de Goncourt et mes parents louaient en commun, d'abord à la Gaîté-Montparnasse, puis boulevard de Strasbourg, une grande avant-scène pour chaque première représentation du *Théâtre libre*. Ce qui fit qu'un soir le prince Louis Napoléon, amené par Goncourt, se trouva aux côtés de Georges Hugo. La salle, oubliant le spectacle, considérait avec curiosité ce rapprochement imprévu du neveu de Napoléon III et du petit-fils de l'auteur des *Châtiments*. La conversation, à laquelle je pris part, entre les deux jeunes gens fut très cordiale ; mais je sus plus tard que l'insupportable Frédéric Masson, apprenant la chose, avait levé ses grands bras de chimpanzé au ciel et vomi un flot d'imprécations : « Ah ! monseigneur, monseigneur, si votre pauvre père, mon auguste maître, avait vu ça ! » J'ai déjà dit que Masson, pour faire sa cour, a adopté le genre bourru et qui-qu'en-grogne. Il rechigne et regimbe afin de s'aplatir.

Aux premières solennités du *Théâtre libre*, apparaissait, dans l'ombre de Zola, Paul Alexis, le porte-étendard, ou mieux le porte-excrément du naturalisme. Il signait quelquefois Trublot, qui est le nom du chasseur et pinceur de bonnes dans

*Pot-Bouille*. C'était un homme sans méchanceté, rond, grisâtre et stupide, d'une fidélité à toute épreuve. Zola le blaguait, le tripotait, le faisait tourner en bourrique comme un animal familier. Alexis écrivait, selon la formule du maître, des bouquins pauvres et tristes, où les cabinets et la basse coucherie tenaient la place réglementaire, et pour lesquels on le complimentait modérément. Quand Jules Huret ouvrit au *Figaro* une enquête, demeurée célèbre, sur l'évolution des genres littéraires, Paul Alexis lui envoya ce télégramme, où se peint sa candeur : « *Naturalisme pas mort, lettre suit.* » Il avait de gros yeux de ruminant, la voix sourde, le geste rare. Mais quand Zola voulait prendre quelqu'un à témoin, c'était à lui de préférence qu'il s'adressait : « Hein, Alecfis, hein, mon bon, c'est bien fa ? »

Oscar Méténier, camarade et collaborateur du précédent, était petit, noiraud et pétulant. Chien de commissaire de police, il se servait de sa fonction pour tirer d'ennui à l'occasion les copains aventurés comme Jean Lorrain et aussi pour documenter ses romans-feuilletons et ses pièces réalistes. Fureteur, cancanier, inventif, il nourrissait Edmond de Goncourt d'anecdotes plus ou moins authentiques, qui sont demeurées consignées dans le *Journal*. Même quand leur auteur n'est pas nommé, je le reconnaîtrais entre mille. Dès qu'il est question des bas-fonds de Paris, des mœurs des apaches et de leurs compagnes, ou de quelques vices « estranges et espovantables », c'est que Méténier a passé par là. Il appartenait au genre dit « tournée des grands-ducs ». Il aurait fait un chef d'informations incomparable pour la rubrique des faits divers ; il en aurait certainement rajouté.

Catulle Mendès, dont Antoine devait jouer *la reine Fiamette*, parcourait, flanqué de sa changeante mais perpétuelle petite amie, les étroits corridors du *Théâtre libre* en agitant sa crinière déjà clairsemée. Puant le bourgogne, l'éther et la colle, il approuvait ou désapprouvait bruyamment, prêt à en découdre avec toute personne qui n'était pas de son avis. Toute sa vie il a cherché à se faire, parmi les jeunes gens, une clientèle qui lui a toujours claqué dans la main. Mais ces soirées, prétendues d'avant-garde, sont liées pour moi au souvenir de son odeur, de son rire et de sa piaffe romantico-parnassienne. Je le vois aussi

jouant des épaules derrière Bauer, à la porte de la loge minuscule où Antoine se grimait à la galope, distribuait des observations à son personnel : « Espèce d'animal, tu ne pouvais pas éteindre le premier lointain... Toi, mon gosse, la prochaine fois que je te vois rigoler dans le dos de M^me^ Barni, je te fiche à la porte avec mon pied quelque part... » En ce temps, — je ne sais ce que leurs relations sont devenues depuis, — il était toujours flanqué d'Ajalbert, qui l'adorait et lui répétait : « Hein, mon vieux, en quoi puis-je te rendre service ?

— En ne te foutant pas tout le temps entre mes pattes. »

Ajalbert me prenait à part : « Tu sais, mon vieux, Antoine est un zigue. Nous soupons tous les soirs ensemble. Tu devrais venir. Il se fait servir un vrai déjeuner : des œufs, une côtelette et des pommes de terre, mais tout ça très chouette, et un petit vinasson à hauteur. Hein, qu'est-ce que tu en penses, vieux ? »

Manger chaud la nuit est en effet une condition indispensable de la sauvegarde de l'estomac. Antoine avait trouvé — Ajalbert disait « dégoté » — ça tout seul et nous en demeurions émerveillés. Ce n'était pas le pauvre Sardou, c'était plutôt lui le diable d'homme !

Quand les pièces étaient emboîtées ou maussadement accueillies, les Antoinistes s'agitaient, protestaient, hurlaient, menaçaient les Philistins, les épaisses brutes, bouchées à toutes les innovations artistiques. Antoine, par contre, demeurait fort calme, retirait sa barbe de paysan libidineux ou ses favoris de notaire véreux, ou son calot de soldat insoumis, avec une grande placidité. Souvent même il riait de bon cœur, étant de ceux que les mouvements du public n'impressionnent guère. Il recrutait ses figurants un peu partout, jusque dans les bals musettes du voisinage, ce qui fait qu'à la première de *la Patrie en danger* les coulisses de son théâtre étaient encombrées de mines patibulaires. L'inquiétude de ses visiteurs l'amusait. Il répétait : « Ce sont de bons bougres. Ne leur confiez pas votre porte-monnaie, voilà tout. »

Le dîner « de la Banlieue », — nous l'appelions plutôt « des types épatants » — fut moins durable, mais appartenait au même cycle artistique et littéraire que l'éclosion du *Théâtre libre*.

Pourquoi « de la banlieue » ? D'abord parce qu'il eut lieu une fois ou deux hors de Paris. Ensuite parce que Raffaelli était un de ses fondateurs. Ce peintre, tant discuté jadis lui aussi, était et est le meilleur des hommes. Toujours de bonne humeur, toujours la main tendue, excellent camarade, il est comparable à un de ces paysages clairs, où tous les points de vue sont souriants. Avec lui jamais d'ennui, jamais de bobo, jamais de brouille, même passagère. En outre, il acceptait gentiment qu'on blaguât ses « bonshommes repeignant la barrière de leurs maisons » ou ses perspectives de talus et de cheminées. Signe particulier : on le voyait souvent en redingote grise, comme Bonaparte, mais infiniment plus abordable.

Chéret et Monet étaient du dîner. Le premier, grand, svelte, blanchissant, genre anglais, pas bavard. On admirait beaucoup ses affiches et il était de bon ton d'affirmer, dans le jargon de l'époque, « qu'elles mettaient une gaieté sur les murs sombres de Paris ». Le second, barbu et assez renfermé, d'une grande finesse, et ne s'exaltant que pour parler des fleurs et de la nature, où son lumineux génie baigne spontanément. Geffroy et Mirbeau, Franz Jourdain et moi, répétions très souvent en parlant de Monet et de Rodin : « Il est épatant... ses cathédrales et ses meules sont épatantes... sa porte de l'Enfer est épatante... quel coloriste épatant... quelle épatante vision des formes ! » De là, je crois bien, est venu le sobriquet de « types épatants ». J'aime mieux avouer tout de suite que ce point de vue est demeuré le mien. Monet est un des très rares peintres qui aient su capter les rayons du soleil, les rayures de la pluie, et les jeux des couleurs ardentes parmi le soleil et la pluie. Comme le vieil Hokousaï, il est fou de l'aspect des choses. Il est de ceux qui ajoutent à l'univers par la représentation qu'ils en font. J'ai admiré à travers les grilles, sans entrer, — car vous ne voudriez pas qu'on dérangeât un pareil artiste, — ses fameux jardins de Giverny, qui ressemblent tellement à ses toiles. Quant à Rodin, toutes les plaisanteries faciles qu'on peut faire sur ses mutilations volontaires, sur son emballeur qui casse tout, n'empêchent qu'il est un des très rares mortels parvenus au cœur des formes, au point flamboyant d'où elles jaillissent pour composer la beauté des corps, dans la tension ou dans la pâmoison, et porter partout le désir avec la douleur.

Le plus fort c'est que, monstre du muscle masculin ou de la douce ligne féminine, c'est que magicien de la volupté, il est tout intelligence, logique et encore intelligence. La suffusion de son instinct chauffe les plus hautes régions de son esprit. Il sait ce qu'il veut et il le réalise. Il est le maître de l'eau et du feu, comme un Triton issu de Vulcain.

Par un remarquable privilège, Rodin est un des grands artistes au sujet desquels on a dit le plus de sottises, cela dans le camp de ses détracteurs, comme dans celui de ses admirateurs. Il est dommage que son splendide Balzac notamment, ce moulage héroïque du rêve balzacien, n'ait pas retenu, tels les bronzes d'Égypte, les insanités proférées à son endroit et ne les restitue pas au crépuscule. Ce serait un répertoire de la niaiserie ambiante, plus complet certes que *Bouvard et Pécuchet*. Au dîner de la banlieue, Rodin tenait à voix basse, en caressant sa barbe, des propos brefs mais essentiels, ou bien il pouffait d'un bon rire à quelqu'une de nos plaisanteries.

Il y avait aussi Gallimard le riche, qui est rouge de visage, imberbe, moustachu et collectionneur. Il ressemble à une longue pivoine, au milieu de laquelle serait fiché un nez humain. Je n'ai jamais très bien compris son rôle ici-bas ; il profère rarement un son ; il n'est pas très dépensier, dit-on ; mais c'est un ubiquiste. Des personnes dignes de foi l'ont rencontré simultanément à des répétitions générales, dans des soirées fort éloignées les unes des autres et jusque dans des villes différentes. Le plus probable c'est qu'il y a plusieurs Gallimard, également écarlates, exactement semblables et interchangeables, dont l'un collectionne des autographes, un autre des dessins, un autre des eaux-fortes, etc. Il m'est arrivé d'envoyer un manuscrit à l'un de ces Gallimard pour ses vitrines, mais jamais je n'ai visité personnellement les collections du ou des Gallimard et je compte demeurer dans cette bienheureuse ignorance.

Il n'y a qu'un seul Georges Lecomte, qu'aucun de nous n'a lu, mais que tout le monde connaît. Les motifs pour lesquels nous ne lisons pas Georges Lecomte sont nombreux et variés, presque aussi variés que ceux pour lesquels nous ne lisons pas Paul Adam, quoique fort différents. Cependant Lecomte a écrit *les Valets* et *les Cartons verts*, qui sont, m'affirme-t-on, des

études de mœurs très consciencieuses, très soignées. En outre il est président de la Société des Gens de Lettres, il l'a été, il le sera encore; et ce devrait être un devoir pour tous les membres de la Société des Gens de Lettres, de lire et de méditer les ouvrages de leur Président. Enfin Lecomte est un confrère aimable, serviable, poilu, optimiste, penché sur les grands problèmes patriotiques, politiques et sociaux — un peu à la façon de Raymond Poincaré, son modèle — et il n'y a aucune raison pour lui faire la moindre peine même légère, comme chante la romance. Alors?... Eh bien, alors, j'aime mieux déclarer tout de suite que je ne lirai jamais Georges Lecomte et que plusieurs de mes confrères ont fondé en catimini une petite ligue des non-lecteurs de Georges Lecomte. C'est vilain, c'est peut-être injuste, c'est ainsi.

En ce temps-là, Lecomte, convive irrégulier du dîner de la Banlieue, était tout à l'impressionnisme. Il exprimait tout haut ses sympathies et enthousiasmes en criant : « N'est-ce pas, oui, n'est-ce pas ! » et quelquefois : « Enfin, n'est-ce pas ! » Je l'imitais dans la perfection. Il détenait au complet le formulaire esthétique 1887-1892; les « comme c'est dans l'air », « comme ça respire », « l'intense de ça », « la noblesse et la beauté de ça » qui sont aujourd'hui fatigués pour avoir trop couru. Il parlait vite, en hennissant, à la façon d'un cheval joyeux, et il piaffait aussi, en levant perpendiculairement le genou comme un cheval. Il avait un faible pour Pizzaro, van Gogh et les paletots à pèlerine. Nous ne supposions pas qu'il serait un jour dans les honneurs, ni qu'il déposerait des discours sur toutes les tombes officielles ou semi-officielles. L'aurions-nous turlupiné, ce bon Lecomte, si nous avions pu nous douter de sa fortune future et qu'on le décorerait à verse et qu'on l'appellerait « Monsieur le Président ».

Après le dîner des types épatants, on se reconduisait, et les causeries et les discussions se prolongeaient fort avant dans la nuit ou à des tables de café. Enfin, je vous conterai comment, à une certaine époque, ce dîner eut une sorte de succursale dans les salles de garde des hôpitaux, par le mélange de médecine et de littérature qui s'opérait, grâce à moi, chez Alphonse Daudet.

Il serait injuste d'omettre la maison de M[me] Dardoize parmi

les plus accueillantes et les plus fréquentées par les écrivains. Si la fortune ne fait pas le bonheur, elle ne fait pas non plus les réceptions agréables. On meurt d'ennui dans les trop beaux salons, comme à ces tables de salle à manger où chaque convive est séparé de sa voisine par deux mètres et un grand larbin. M^me^ Dardoize n'était pas riche. Elle habitait, au deuxième étage et demi, un appartement exigu, dans la même maison que Banville, rue de l'Éperon. Ce qui fait que nous chantions en chœur :

Quartier de l'Éperon,
Près de ce domicile,
D'où s'envola Banville
Vers le noir Achéron.

Cependant les soirées que donnait périodiquement cette charmante femme, aussi spirituelle que M^me^ Geoffrin, et d'une exquise bonté, réunissaient un grand nombre d'artistes, de savants, d'hommes de lettres. On y jouait la comédie, on y dansait, on y faisait de la très bonne musique, on y soupait par petites tables. Mon père y venait volontiers ainsi qu'Edmond de Goncourt, qui y vit représenter son *A bas le Progrès*. Je vous promets qu'ils ne pontifiaient pas. Gravement malade et sans quitter son fauteuil, Alphonse Daudet organisait des farandoles de jeunes gens, de jeunes filles et de jeunes femmes, que nous menions, pendant trois kilomètres, sur un espace de trois mètres carrés. Edmond Haraucourt et son effroyable laideur prenaient part à ces divertissements. Le jeu consistait à provoquer chez Haraucourt, bombant le torse et tendant le jarret comme un coq à tête de batracien, une crise soudaine de fatuité. Il suffisait pour réussir de lui confier en secret qu'une personne de l'assistance, d'une grande beauté et colossalement riche, l'avait distingué et souhaitait qu'il récitât quelques-uns de ses tænias à la Leconte de Lisle. Aussitôt l'auteur de la *Légende des sexes*, se dressant ainsi que messer Priapus dans Rabelais, avançant son menton en peau de crapaud sous ses pommettes de Samouraï, commençait à beugler ses alexandrins. Certain soir, le déclenchement d'un coucou, remonté par une main scélérate, vint au beau milieu lui couper son effet. Il me voua à partir de là une haine mortelle et je crois bien qu'en effet il avait deviné le coupable.

Paul Mariéton, qui ne pouvait pas plus que moi sentir Haraucourt, le prenait à part et lui confiait en bégayant : « Ne f.....aites pas cette fi.....figure-là, cher ami. Il y a ici une dame dans une si...situation intéressante. Si vous occasionniez un accident.

— Quelle figure? — demandait Haraucourt l'œil à la glace.

— La... la... fifigure d'Haraucourt... s'écriait Mariéton en pouffant.

Aussitôt un de nous, s'approchant du poète ébahi, le suppliait d'épargner Mariéton qui était sans fiel, de ne pas occire, tel l'affreux Tybalt, ce Mercutio ivre du vent qui passe et de l'odeur des roses. Plus Haraucourt, désireux d'en finir, se défendait de toute intention homicide, plus le bon apôtre insistait, plus le débat accaparait l'attention. Ce pendant que Mariéton déclarait à haute voix : « Je... je... lui fais des eeexcuses, s'il propromet de ne jamais plus p...pondre un seul vers. » Saluant les dames : « C'est de la momoralité élémentaire... »

Je ne quitterai pas la rue de l'Éperon sans célébrer la divine perfection des petits dîners à six ou sept chez M. et Mme Théodore de Banville. On y mangeait aussi bien — c'est tout dire — que dans ces contes éperdus de Banville, où la maîtresse de maison n'a jamais prononcé le mot de « sauce madère » et où chaque plat est un petit poème du goût. Cela commençait par un bouillon incomparable, moelleux et sucré à la seule carotte, d'une densité proche de la gelée, qui arrachait des cris d'admiration à mon père, à Coppée et à Goncourt. Cela continuait par un vol-au-vent, comme on n'en mange plus qu'en province, chez les familles où s'est continuée une longue tradition de la vraie quenelle de brochet et des multiples ingrédients qui composent, dans une sauce liée sans farine, ce mets délicieux. Puis, selon la saison, un gibier net, classique, sur croûtons imbibés, ou un filet saignant à point, accompagnés d'un légume frais comme le potager à l'aube, d'une salade que le maître de maison, Toto — ainsi l'appelait Mme de Banville — assaisonnait et fatiguait lui-même, selon le rite. Les vins étaient dignes du menu, bien que Banville n'attachât d'importance qu'à sa mince cigarette, allumée par lui sitôt après le rôti.

Afin d'aiguiser ces délices, les convives citaient les demeures

célèbres pour leur exécrable table et énuméraient les horreurs compliquées que l'on y dressait. Coppée et mon père abondaient en détails horrifiques sur les menus de Pailleron et de Charles Buloz, comme si une malédiction gastronomique eût pesé sur *la Revue des Deux Mondes*.

— On vous sert là, — gémissait Coppée, — de ces oiseaux en forme de côtelettes, qui n'ont plus ni pattes, ni bouche, ni derrière... Oui, oui, c'est affreux... et la barbue a l'air d'un gilet de flanelle.

— Le mancenillier des familles, — ajoutait mon père, — quel beau titre pour une revue à couverture saumon !

Cependant Banville, chassant sa fumée, une petite calotte de velours sur le crâne, célébrait certains restaurants d'autrefois, où les garçons, « admirables de discrétion, vous me comprenez, mon cher ami », — je l'entends toujours serrer les dents, de sa voix fine, un peu nasillarde — « ne vous forçaient point à manger des reliefs et hachis de la veille, baptisés de noms extravagants ». Goncourt déplorait la fin du salmis de bécasses, ancienne gloire des cuisinières lorraines.

— Allons, voyons, Toto, intervenait doucement M^me^ de Banville, il faut consoler M. de Goncourt. Nous lui ferons un salmis, à notre mode, la prochaine fois.

---

## CHAPITRE V

*Clemenceau et le journal* la Justice.
*L'antiboulangisme chez les gens de lettres et au Quartier latin.*
*Lockroy et le général Boulanger. — Les aigles chez Boulanger.*
*L'Exposition de 1889 et la Tour Eiffel.*

Du désastre de Lang-Son — à l'occasion duquel il renversa le ministère Ferry — jusqu'aux jours sombres du Panama, on peut dire que Georges Clemenceau fut l'homme le plus en vue de la politique. Son originalité consistait à donner des crocs-en-jambe aux divers cabinets qui se succédaient alors sous l'étiquette opportuniste, comme ils le font aujourd'hui sous l'étiquette radicale. Il accomplissait cette fonction en riant sous une courte moustache noire, que dépassaient deux fortes pommettes jaunes. De loin, il ressemblait à une tête de mort. De près, à un Mongol. Il parlait d'une voix brève, nerveuse, railleuse, non sans esprit, mais avec une nuance de parade, de face au public. Sa qualité d'ancien carabin le rendait sympathique aux étudiants en médecine, et son côté frondeur sympathique aux étudiants tout court. Nous nous dérangions de nos travaux pour aller l'écouter aux jours de grandes séances. Les hommes de lettres disaient de lui : « C'est le seul qui ne fasse pas de phrases. » On fut néanmoins assez étonné, dans nos milieux, qu'il n'envoya pas ses témoins à Drumont, après l'apostrophe fameuse de *la Fin d'un monde*. Ces deux combattants ne devaient se rencontrer sur le terrain que beaucoup plus tard, au moment de l'affaire Dreyfus. Clemenceau est brave, c'est hors de doute, mais il n'a jamais couru que les risques indispensables ou utiles.

Aimant déjà l'atmosphère des journaux et le papier imprimé,

j'allais quelquefois le soir aux bureaux de *la Justice*, rue Montmartre ou rue du faubourg-Montmartre, — je ne me rappelle plus bien, — dans une de ces grandes maisons de guingois, aux escaliers gluants et noirs, où se fabrique l'opinion. Monsieur le Directeur arrivait entre onze heures et minuit, très chic, habit et cravate blanche, avec cet air à la blague et à la stupeur que connaissent ses familiers, et qui est son attitude devant les événements, petits ou grands. Aussitôt accouraient autour de lui, pleins d'une cordialité mêlée de respect, ses collaborateurs habituels, ses amis, et Geffroy me poussait le coude : « Le patron est de bonne humeur. On va rigoler. »

Observateur goguenard de la nature humaine, incisif, amusant dans le détail, absurde et illogique quant à l'ensemble, ouvert à toutes les critiques, mais se refermant avant d'en profiter, fanfaron de la dureté, impressionnable, féroce à l'occasion, fantasque, méprisant et dédaigneux à l'excès, ne fuyant pas les responsabilités, privé de tout sens moral, de toute retenue quand son désir l'aiguillonne, tel apparaissait déjà le fringant directeur de *la Justice*. Je gardais mes doutes pour moi, car Geffroy a toujours chéri Clemenceau avec une fidélité bretonne. Partout j'entendais l'éloge de Clemenceau. Mon père, lui-même si peu indulgent aux parlementaires, répétait volontiers : « Avec celui-là, on peut parler. » Mes camarades m'enviaient d'approcher le tombeur de Ferry. C'était un engouement quasi universel. L'avis de Drumont était considéré comme une boutade de pamphlétaire, qui a envie de jouer à la balle... de pistolet avec un partenaire de première force.

Louis Mullem, beau-frère de Léon Cladel, était un petit sémite aigu, luisant, bedonnant, fouineur et pas commode, aux bras courts, aux jambes comme enflées, qui marmonnait des critiques acerbes dans les coins. Il aimait les lettres, faisait des mots amusants. On lui doit le fameux anagramme de Jules Claretie : « je sue l'article », un projet de titre de pièce : *l'Impuissance des lumières*, opposée à *la Puissance des ténèbres* de Tolstoï, et toute une série de propos pittoresques sur ses contemporains. Il ne bêchait pas Clemenceau, qui d'ailleurs le lui eût pardonné, étant lui-même incapable de retenir une blague sur son meilleur ami. Mais cela, c'est la coutume de Paris, qui ne tire pas à conséquence.

Martel et Durranc avaient tous d'eux beaucoup d'esprit. J'imagine que Martel en a encore, au lieu que le pauvre Durranc est allé divertir, besogne ingrate, les habitants des sombres bords. Martel était grand, froid d'aspect, avec des yeux qui riaient. Il se frottait les mains comme un cannibale, avant de lancer sa flèche d'une main sûre. Durranc était petit, exubérant, rond, laid et noir, mais d'un irrésistible comique. C'est lui indubitablement l'auteur de la fameuse phrase concernant la République : « Elle était si belle sous l'Empire ! » Il en trouvait de semblables à la douzaine, avec une aisance et une volubilité qui enchantaient les assistants. J'ai vu, chez les Ménard-Dorian, une table de vingt personnes suspendues aux plaisanteries de Durranc, débitées avec une verve et une mimique impayables. Les graves conservateurs de la Chambre et du Sénat — car il faisait les comptes rendus parlementaires — écopaient vigoureusement dans ses récits. Durranc les montrait plats et rampants avec « les rouges », notamment avec son patron, déjà considéré comme une terreur.

— Taisez-vous, Durranc, lui criait Goncourt en riant, vous allez faire passer Clemenceau pour un croquemitaine.

— Eh ! eh ! mais à l'occasion..., ripostait Clemenceau promenant autour de lui un œil rond, étonné et jovial d'anthropophage qui surveille ses fourneaux.

Camille Pelletan, alors, écrivait aussi à *la Justice*. On voyait se dresser, derrière une table, un mannequin noirâtre et sans linge, une sorte d'épouvantail à moineaux, surmonté d'une tête hirsute et velue qui riait. Il suçait ses doigts pleins d'encre, demandait un bock bien tiré au garçon de la brasserie d'en bas accouru à son appel, griffonnait des caricatures de ses camarades et accueillait avec bonhomie les jeunes gens. La morgue était inconnue dans ce milieu. Quand mes copains, Maurice Nicolle et de Fleury, m'accompagnaient par hasard à *la Justice*, ils en ressortaient sur cette constatation : « Clemenceau est décidément chic... » et cet éloge enchantait Geffroy.

La secousse du boulangisme, si elle remua assez rapidement les masses, ne bouleversa pas les milieux littéraires, artistiques ni scientifiques de Paris qui demeurèrent, dans leur grande majorité, réfractaires ou hostiles à la personne et à la campagne du général. J'y insiste, parce que cet état d'esprit de l'élite intel-

lectuelle vis-à-vis de la première et éphémère poussée du sentiment national apparue depuis la guerre, est demeuré assez mal connu. Il fut une des causes de l'échec final. Le général eut pour lui un lot de politiciens, deux félons juifs, Meyer et Naquet, et quelques patriotes, la foule inorganisée et les salonnards. Il lui manqua un guide, un ou deux bons lieutenants extraparlementaires, la jeunesse cultivée — car Barrès fut une exception — le monde des Écoles et Facultés et l'adhésion d'écrivains connus ou classés. Drumont déclara bien qu'il voterait pour lui, mais mollement, sans enthousiasme, et la sympathie que lui manifestait de loin Edmond de Goncourt ne fut jamais agissante. Je nous vois encore, Rosny aîné, Jean Charcot et moi, le soir de l'élection du général à Paris, faisant le coup de poing avec des passants qui voulaient nous contraindre à crier : « Vive Boulanger ». A l'École de médecine, nous étions tous antiboulangistes. Nous aurions d'ailleurs été embarrassés d'expliquer pourquoi. Rochefort à part, le personnel groupé autour du général nous semblait une réunion de convoitises et d'incompétences pire que celles qu'il aspirait à remplacer. Le professeur Charcot donnait l'exemple. Il avait fait placer dans ses water-closets le portrait de Boulanger et interdit au bossu Naquet de prononcer ce nom devant lui. Alphonse Daudet, ardemment patriote, déclarait que cette idole des foules « ne lui montait pas le coco ». Il ne manifesta jamais le moindre désir de se rencontrer avec le vainqueur du malheureux Jacques, quelles que fussent les sollicitations subies par lui à ce sujet. Il se méfiait de cet entraînement irraisonné, que l'on devinait peu durable, et qui lui semblait galvauder un sentiment sacré. Quand la conversation à table venait là-dessus, il la détournait vite, suppliait qu'on parlât d'autre chose et qu'on évitât, comme il disait, la discussion chez le marchand de vin. Un jour néanmoins, il demanda à Lockroy, collègue du général au ministère :

« — Entre nous, Lockroy, que pensez-vous de ce phénomène? Définissez-le-moi... pour que je comprenne l'engouement. »

Je vois mon Lockroy faisant tourner rapidement son lorgnon autour de son index, au bout d'une large ganse noire : « C'est bien simple, cher ami : Boulanger n'est autre chose que le sous-lieutenant de la *Dame blanche*. »

Coppée disait à peu près de même : « La France s'est éprise de Boulanger comme une belle fille s'éprend d'un jeune sous-lieutenant de hussards. »

Il ajoutait avec un soupir : « Il n'a pas su lui faire un enfant. »

J'ai assisté, bien entendu, à la plupart des grandes manifestations du boulangisme, notamment à la fameuse soirée de janvier où le général, campé place de la Madeleine, chez Durand — dont on voyait les fenêtres brillamment éclairées — perdit sa fortune en ne marchant pas sur l'Élysée, ou plutôt en ne se laissant pas porter à l'Élysée. Il est vrai qu'une fois dans ce palais il n'eût pu qu'y installer un nouveau gâchisfouilli. Cette nuit-là, nous revenions au Quartier latin en une longue colonne qui criait à tue-tête : « A bas Boulanger ! » Rue Soufflot nous étions arrêtés au nombre d'une trentaine, conduits au poste du Panthéon, puis bientôt relâchés avec de nombreux salamalecs, aussitôt que le bruit se répandit de l'inertie phénoménale du triomphateur. Nous répétions aux sergents de ville hésitants : « Ce que c'est que d'être trop pressé de rejoindre sa bonne amie ! » Nous ne pensions pas si bien dire.

Quelques mois après, au régiment, j'ai pu me rendre compte du flot soudain d'enthousiasme militaire qu'avait soulevé, surtout chez les sous-officiers et les soldats, la singulière popularité du général Boulanger. Beaucoup avaient encore son portrait dans leurs paquetages, bien que la chance eût déjà tourné contre lui, et le contemplaient avec une amoureuse mélancolie : « Ah ! avec celui-là on aurait eu les Pruscos, mon client. — Qu'est-ce qui te fait croire ça ? — C'est que tout le monde avait envie de se battre. *Il* est venu une fois ici à la caserne. *Il* nous a raconté je ne sais pas quoi, où il était question de la France. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai pleuré. Il m'aurait ordonné : « Jette-toi sur ta baïonnette », je me serais jeté sur ma baïonnette. C'est-il pas malheureux tout de même. Ah ! les crapules !... »

Les crapules, c'est-à-dire ceux qui avaient fait obstacle au général, ceux qui avaient brisé l'espérance.

Sept ans plus tard, aux chasseurs alpins, à Grenoble, pendant une période de réserve, j'ai eu le dernier écho de cet emballement. Un adjudant patriote me confiait que, chaque soir, ses collègues et lui se demandaient : sera-ce pour demain ? Le bruit

avait couru qu'on profiterait d'une marche militaire pour mobiliser — c'était une supposition absurde, mais au quartier ces légendes vont vite — de sorte que chaque fois qu'au rapport il était question d'une telle marche, les yeux brillaient, les cœurs battaient, on chuchotait : « Ça y est... l'affaire est dans le sac. » Ces propos et d'autres semblables m'ont donné à réfléchir. Autour de Boulanger, il y eut cette attente de la victoire, liée à une détermination héroïque, qui doit être une partie de la victoire. Mais auprès de Boulanger, il eût fallu un éventeur de pièges, un conseiller, un tuteur de la taille de Maurras. Il eût fallu aussi que Boulanger acceptât les directions de ce Maurras. Or un soldat ou un civil, mais surtout un soldat, sur qui tombe la popularité comme la foudre, a bien du mal à reconnaître qu'il ne possède pas, outre sa fascination personnelle, les qualités conjointes du grand conspirateur, du doctrinaire et de l'homme d'État. Enfin et surtout, depuis Richelieu en France et Bismarck en Allemagne, il n'y a eu qu'un Charles Maurras. Comme les autres formes du génie, le sens politique de grande envergure, celui qui sauve et refait les peuples, est un don.

M[me] de Loynes, femme d'un esprit admirable et d'une extraordinaire finesse, que le boulangisme avait tentée un moment, fut déconcertée et découragée par l'accent canaille du général, déclarant devant une acclamation spontanée, au sortir d'un théâtre : « C'est pour bibi, tout ça !... » Il faut voir là surtout une marque d'enfantillage, l'échappée d'un provincial qui veut prendre le tour parisien. A distance, il est sensible que le général ne se connaissait pas en hommes, n'avait pas l'esprit d'observation. On ne se confie pas à un Meyer, à un Naquet ni même à ce brave Laguerre, qui donnait une grande impression d'insécurité. On ne se laisse pas entortiller par les gens du monde, lesquels, même excellents, manquent trop souvent du contact des réalités, acceptent aisément les bourdes, se laissent aller à la panique.

La défaite de Boulanger fut ainsi due beaucoup plus à ses erreurs qu'aux qualités de ses adversaires. Le principal d'entre eux, le ministre de l'intérieur Constans, était certes un gaillard sans scrupules, mais d'une rare médiocrité, tenu par les républicains pour un policier de bas étage et universellement méprisé. Son physique permettait, comme il est fréquent, de le

juger sur l'apparence. Il avait un masque plat, hexagonal, punaisien, parsemé de multiples rides convergentes, dont chacune semblait indiquer un souci pas propre. J'ai dîné en sa compagnie plusieurs fois, notamment chez les Charpentier, toujours avec un sentiment de dégoût. Une gouaillerie vulgaire, un flot d'anecdotes stupides, une fonte purulente de la dignité, tels étaient les attraits de ce mauvais basochien. Comme je faisais part de mes impressions à Francis Magnard, il me répliqua : « Certainement Rochefort est au-dessous de la vérité. Il doit oublier le meilleur. » Bien avant que Constans fût nommé ambassadeur à Constantinople, j'entendais Challemel-Lacour déclarer de sa voix ironique : « Sa vraie place, c'est chez les Turcs, auprès du Sultan. Là seulement, il trouvera une gratte à sa taille. »

A quoi Allain-Targé, du fond de ses poils : « Mais au bagne, cher ami, comme simple attaché, avec son boulet, hi hi, hi hi, brouf, brouf, ce ne serait pas mal non plus ! »

Quand Laguerre lui reprocha, à la tribune, d'avoir accepté, du roi Norodom, je ne sais plus quel pot-de-vin accompagné d'un saucisson, il n'y eut qu'un cri chez les républicains : « Laguerre est de mèche avec Constans. Ils ont mis là le saucisson, comme diversion comique, pour faire passer le pot-de-vin. » Et tous en chœur : « Quelle flibuste, quelle canaille, quel gibier de potence, quel horrible bonhomme ! »

On le tenait à l'écart ainsi que M^me^ Constans. Même quand il fut arrivé, par je ne sais quel ignoble truc, à faire fuir Boulanger à Bruxelles, on continua à les traiter, elle et lui, en pestiférés, à leur infliger ces mille petites avanies insaisissables qui cuisent autant que des outrages ouverts. Aucune femme de ministre républicain, parmi celles qui comptaient, qui donnaient le ton, ne rendait ses visites à M^me^ Constans. Quand ils recevaient au ministère de l'Intérieur, on disait ironiquement : « Ils ont eu beaucoup de monde, tous les employés de la Sûreté Générale. Ce fut fort brillant. » Car, je le répète, c'est la grave erreur des milieux conservateurs de croire que les personnages officiels républicains vivent comme des sauvages ou en pleine muflerie. Beaucoup, tels Jules Ferry, Freycinet, Lockroy, Floquet, avaient, grâce à leurs compagnes, des intérieurs agréables, policés, même luxueux, d'une parfaite, d'une irré-

prochable tenue. Ceux-là ne frayaient pas avec Constans. Le tombeur de Boulanger demeura jusqu'au bout le paria, le malandrin, qu'on peut bien charger d'une besogne louche ou criminelle sous la pression de la circonstance, mais auquel on n'offre pas le pain ni le sel. Curieuse démarcation, dont il n'y a peut-être pas d'autre exemple aussi tranché. Il est arrivé à mon père d'interroger là-dessus Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, compatriote de Constans et qui, seul, eût pu écrire, s'il l'avait voulu, avec tout son esprit, l'histoire profonde du régime tel qu'il fut : mais Adrien Hébrard, à cette question, s'est toujours contenté de rire sans répondre.

La seule occasion que j'aie eue d'entendre Boulanger, fut au ministère du Commerce, alors situé quai d'Orsay, chez son collègue Lockroy, lui-même étant ministre de la Guerre. Il vint passer la soirée sans façon, en voisin, au coin de la cheminée. Il s'amusa de la stupeur du portier « qui a dû croire, en me voyant entrer, à cette heure et seul, que je venais pour le coup d'État ». Il était très gentil, de visage clair, de parole agréable, promenant autour de lui des yeux bleus qui cherchaient à plaire. Néanmoins il me fut impossible de déterminer, d'après son aspect, la raison de la séduction qu'il exerçait, par sa simple présence, sur les gens.

Peu après cette rencontre, il nous fut donné, à Jean Charcot et à moi, de réaliser, aux dépens de Boulanger, l'apostrophe de Rochefort à Badinguet : « On ne m'a jamais vu sur une plage, avec un aigle sur l'épaule, et un morceau de lard dans mon chapeau. » Je cite de mémoire, probablement de travers, mais le sens y est. Justement le professeur Charcot venait de recevoir, dans une caisse, d'un admirateur inconnu, deux aiglons.

« Si nous les portions, rue Dumont-d'Urville, au père La Boulange.

— Entendu : le temps seulement de passer chez l'épicier prendre un morceau de lard. »

Pendant le trajet, les aiglons remuaient furieusement dans leur boîte à claire-voie grillagée et nous nous demandions si ce bruit n'éventerait pas la mèche. Cependant tout se passa sans encombre. Rue Dumont-d'Urville, Jean Charcot remit les aigles symboliques au domestique qui vint nous ouvrir, ce pendant

que je déposais, sur un plateau, le lard et un petit billet pour le général, où on lui rappelait ironiquement le mot de son ami Rochefort. Ce n'était certes pas très drôle, et néanmoins *la République française,* ayant eu vent de cette histoire, la raconta le surlendemain matin comme un témoignage non douteux de l'hostilité de la jeunesse des Écoles à l'égard de toute dictature, même éventuelle... On est cornichon quand on est jeune... Des messieurs graves et chargés d'honneurs nous félicitèrent de cette équipée comme d'un exploit. Un peu plus et on nous décorait.

Pauvre général Boulanger ! Il s'est laissé circonvenir par des fripouilles, qui ont fini par se joindre contre lui aux fripouilles qui le combattaient. Il a senti autour de lui un grand souffle, par lequel il n'a pas su se laisser porter et qui finalement l'a jeté par terre. Il aura vu, comme dans un rêve, des figures d'hommes congestionnés, qui le conjuraient de marcher, des bouches qui l'acclamaient, des mains levées, des visages de femmes, dont quelques-uns rayonnaient d'amour. Il aura entendu un murmure de gloire et de chants, comparable au vent dans les pins sur un promontoire, au bord de la mer. C'est sans doute cette confusion tragique qu'aura éparpillée, dans sa pauvre tête sonore, la balle de son revolver au cimetière d'Ixelles, devant une chère tombe qui le hantait. L'amant fut en lui plus fort que le héros, le malheureux plus que le prédestiné, l'hésitant plus que le chef : mais à son nom demeurera attaché, comme une couronne à la grille funèbre, le premier effort de la France inquiète pour s'arracher au hideux parlementarisme, à la mort par la République tout court. Il a manqué à sa tentative, ou mieux à la tentative des circonstances autour de lui, une préparation des esprits qui mènent, un but, *le seul but* à atteindre, et une volonté. Le boulangisme ne fut ainsi que la caricature d'un essai de délivrance ; mais celui qui servit de prétexte à cet essai était — nul n'en doute aujourd'hui — désintéressé, noble et brave. Puisse la Providence aux desseins insondables lui avoir pardonné sa mort volontaire, ce trépas de grisette dégrisée !

Ministre du Commerce à l'Exposition universelle de 1889, ainsi que son camarade Millerand devait être à celle de 1900, Édouard Lockroy considérait le grand chandelier de 300 mètres,

baptisé Tour Eiffel, comme sa chose. Il fut très vexé quand François Coppée protesta contre la nouvelle laideur qui devait faire couler tant d'encre vaine et attirer à Paris tant de badauds. On sait aujourd'hui que les Expositions universelles sont en général des entreprises désastreuses, plus encore par leurs conséquences lointaines que par leurs résultats immédiats. Une partie des populations provinciales et rustiques, qu'elles aspirent à la façon de pompes d'épuisement, est perdue désormais pour la vie normale et régulière des champs. Ces grands bazars à décorations font monter le prix des objets de première nécessité et, sous un régime républicain, c'est-à-dire dominé par l'étranger, favorisent la concurrence étrangère aux dépens des nationaux. Elles sont le triomphe de l'intermédiaire, c'est-à-dire du métèque et du juif. Par ailleurs, il ne sort d'elles rien d'utile ni de durable. C'est pourquoi on les a appelées justement des machines à faillites et à prostituées.

En 1889 l'opinion publique était encore éloignée de ces constatations, devenues depuis banales. Le centenaire de 1789 — la date la plus funeste de notre histoire, quoi qu'en pensent ces négateurs de la réalité qui s'intitulent libéraux — ajoutait à l'effervescence. Je ne me rappelle pas sans rougir l'état de stupidité, d'ignorance politique et historique où nous croupissions, mes camarades et moi, ainsi que tout notre milieu. Le nombre d'insanités, de lieux communs qui furent débités solennellement, officiellement, ou aux tables de familles bourgeoises, dans les centres éclairés — comme l'on disait — à l'occasion de ce centenaire, est quelque chose d'invraisemblable. Les mêmes personnes qui déploraient les tueries de 1793 — tout en les excusant par de prétendues nécessités d'État — admiraient sans réserve la folie moins sanglante, plus meurtrière peut-être, de 1789. Il y avait bien les ouvrages de Taine ; mais le pessimisme systématique et l'appareil de fausse science, qui gâtent ces volumes par ailleurs vivants et intéressants, confondaient dans une même réprobation l'ancien régime et la Révolution, la coutume et la loi écrite, la décentralisation et le jacobinisme napoléonien, les constructeurs et les destructeurs. De sorte que l'impression qui ressort des dramatiques tableaux de Taine est celle d'une ménagerie en démence. Nul moins que ce prétendu déterministe n'a démêlé les causes véritables des maux dénon-

cés à grand fracas par lui. Il aura été, comme Charcot, le clinicien sans remède, l'observateur impassible des convulsions, des crampes, des grandes attaques, qui se contente d'enregistrer les décès. Il est de ces maîtres qui désespèrent, sèment la panique et le découragement. Je l'ai admiré. Je l'admire moins. Je l'ai aimé. Je ne l'aime plus. Je garerai soigneusement mes fils de sa méthode, de ses conclusions décevantes et géométriques. Il n'y a pas jusqu'à sa *Littérature anglaise*, dont je n'aperçoive aujourd'hui tous les trous, notamment quant aux trois auteurs qui sont généralement considérés comme ses réussites : Shakespeare, Swift et lord Byron.

Taine, c'est Procuste en redingote. C'est un monsieur qui a un cadre, qui veut que la vie tienne dans son cadre. Quand la vie fait éclater son cadre, il trouve que c'est la vie qui a tort. Le besoin de moraliser fait de lui un demi-pasteur, de l'espèce cultivée et esthétique, la plus haïssable peut-être. Aujourd'hui j'ai grand'peur, je vous le dis tout bas, qu'il ne soit de la série des Brunetière, aussi chimérique, contredisant et lassant. Toutefois il peut être bon écrivain, au lieu que Brunetière, délirant de la conjonction et vissant des têtes de cuistre sur tous les maîtres admirables et divins du XVII[e] siècle, Brunetière est devenu en dix ans illisible.

Le seul clairvoyant en 1889 était Drumont, grâce au point de vue ethnique et solide — point de vue d'éleveur, de physiologiste, de jardinier, — qui était le sien. Mais ceux même qui admiraient *la France juive*, n'en apercevaient ni les prolongements ni la conclusion politique. Je le rencontrai précisément en pleine exposition de 1889, au voisinage de la rue du Caire. Il philosophait au bras de Jacques de Biez avec une bonhomie tranquille, flairant, au fond de toute cette kermesse bruyante, une odeur de ruine et de mort. Ceci ne l'empêcha pas de m'offrir, ainsi qu'à son compagnon, un de ces cassis à l'eau de Seltz qui étaient alors notre boisson préférée. Je ne puis me faire servir cet innocent mélange sans apercevoir, dans le miroir du ménisque, le Drumont solide, aux cheveux noirs comme du jais, qui éclatait d'un si joyeux rire à la pensée de la grande émancipation de 1789, de la grande promulgation des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Je dois d'ailleurs vous avouer que la Tour Eiffel fut inau-

gurée en catimini, vingt-quatre heures avant la cérémonie officielle, par Georges Hugo et votre serviteur. Nous sortions tous deux de soirée. Il était onze heures et demie du soir et il soufflait au-dessus de Paris un vent d'orage. Les quatre pieds de la tour encore vierge — pour parler comme M. Prudhomme, ou notre pauvre Mariéton — étaient entourés d'une palissade, aux portes de laquelle somnolaient des gardiens.

— Si nous montions là-haut ? — proposa Georges Hugo, qui avait l'humeur aventureuse, bien qu'on lui fît une réputation de petit maître. Il ajouta : « Sous l'orage, ce sera un spectacle magnifique. » S'approchant d'un gardien qui le considérait d'un air hébété, il lui dit d'une voix ferme : « Service de l'exploitation. Nous venons vérifier si tout est en place. »

Tout était en place, en effet, c'est-à-dire qu'en grattant des allumettes-tisons, que le vent éteignait à mesure, nous finîmes par dénicher l'escalier d'un des pylônes, contournant la cage de l'ascenseur, et l'interminable ascension commença. A la première plate-forme, mes jambes me semblaient entrer dans mon estomac et j'avais grande envie de rétrograder. Georges me représenta avec éloquence l'indignité d'une telle conduite, la déconsidération qui en résulterait et la splendeur du sombre panorama qui nous attendait à trois cents mètres. En avant pour la seconde plate-forme ! Je soufflais comme si j'avais porté la Sapho du roman de mon père entre mes bras et ce nous fut même un sujet de plaisanterie, au milieu des rugissements et sifflements de la tempête, qui s'élevait en même temps que nous. Georges chantait l'air du *Roi s'amuse :*

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble,
En soufflant à leurs doigts.

Il fut convenu, ce qui était très sage, qu'on ne ferait pas halte à la deuxième plate-forme, afin de ne pas sentir la fatigue. Le plus dur fut néanmoins le troisième étage, aboutissant à un obscur colimaçon, terminé lui-même par une sorte de couvercle de marmite. Georges souleva ce couvercle. Nous eûmes l'impression d'être au milieu des nuées, qui nous soufflaient alternativement le chaud et le froid. Au-dessus de nous, dans la

bourrasque, claquait furieusement le drapeau. Je voulus le maintenir. Il dansait et sautait comme un animal fabuleux. Si bien que, glissant le long de sa hampe, il vint s'abattre soudain à nos pieds.

Inutile d'ajouter que nos tentatives pour le hisser à nouveau furent vaines.

Il ne nous restait plus qu'à redescendre, car le fameux spectacle de Paris la nuit, tant escompté, était nul. On ne distinguait qu'un gouffre noir, parcouru de furieux tourbillons. Mais alors que la montée à tâtons nous avait demandé plus d'une heure et demie, la dégringolade s'effectua très vite. Nous nous attendions l'un l'autre aux tournants et nous nous appelions à tue-tête, sans nous gêner, certains que nos voix ne seraient point perçues à travers le tumulte de l'ouragan.

La sortie se fit sans encombre. Les gardiens cette fois dormaient à poings fermés. Quel bock dans un café de l'avenue Lowendal, qui n'avait pas encore mis ses volets !

Le lendemain matin, on lut dans les journaux que le vent avait arraché le drapeau au sommet de la Tour Eiffel. Mais personne ne voulut nous croire, quand nous racontâmes notre exploit, avec les détails les plus circonstanciés. Lockroy riait en secouant la tête : « Vous ayez rêvé cette histoire-là. On ne vous aurait pas laissés passer. » Il avait déjà toute confiance dans les rigueurs de son administration ! Mon père, plus indulgent, estimait que nous avions pu atteindre la première plateforme. Les autres haussaient les épaules. Et je parie que vous-même qui lirez ceci, supposerez que nous avons exagéré ou inventé cette escapade, fini par croire que c'était arrivé. Seuls Georges Hugo et moi savions à quoi nous en tenir sur notre clandestine inauguration de la fameuse Tour, bien réelle, je vous en réponds.

---

## CHAPITRE VI

*Les salles de garde. — La wagneromanie.*
*Le concert Lamoureux.*
*Musique, métaphysique et embryologie.*
*Le cours de Mathias Duval.*

Les salles de garde des hôpitaux de Paris sont le lieu de réunion des internes et internes provisoires. Ils y prennent leurs repas en commun ; elles leur servent souvent de cabinets de travail et de bibliothèques. Par la qualité et les responsabilités de leurs commensaux, par les visiteurs qui les fréquentent, par le mélange de gravité et d'effervescence, les salles de garde sont à Paris des centres intellectuels. Leur influence n'est pas négligeable. Le grand public n'en connaît généralement que le côté tapageur et funambulesque, le côté « bal de l'internat ». Il y a autre chose. C'est là-dessus que je veux insister.

D'abord comme externe, puis comme interne provisoire, et surtout comme camarade d'un grand nombre d'internes titulaires, j'ai connu la plupart des salles de garde, de 1887 à 1892. J'y ai vu le déclin du matérialisme évolutionniste de la génération précédente et la naissance du culte de Wagner, de ce que j'appellerai la wagneromanie. Il est indubitable, en effet, que le spectacle quotidien de la maladie, de la douleur et de la mort pèse lourdement sur des imaginations jeunes et ardentes et leur fait chercher un dérivatif soit dans l'amour, soit dans la philosophie, soit dans la musique, soit, chose pire, dans les poisons euphoriques. De là, le grand nombre d'aventures sentimentales qui se nouent dans les chambres nues et les froids

corridors des hôpitaux. De là, les débats singuliers, intellectuels ou sensuels, qui se livrent dans des natures rudes ou cultivées, toujours inquiètes, de la vingt-cinquième à la trentième années. Entre ceux de son âge, l'interne des hôpitaux est un être à part, mêlé plus tôt et plus profondément que les autres aux réalités les plus saignantes, généralement dévoué à ses malades jusqu'au sacrifice de soi-même, — les exemples en sont nombreux, — ouvert, par le contraste, aux problèmes généraux et aux tentations de toutes sortes.

Interne à l'hôpital des Enfants malades, Albarran, qui se fit depuis un beau renom de chirurgien, attrape le croup dans son service. C'est dimanche. Il est seul dans la vaste maison, avec deux Sœurs de charité et un infirmier. Il se fait apporter sa trousse, un miroir que tient l'infirmier, d'une main ferme s'ouvre la trachée, passe la canule, se panse et se tire d'affaire. Le lendemain il est debout, souriant à son chef, trouvant cela tout naturel. La pose est, en effet, bannie de ces milieux où l'on affronte couramment les pires contagions. Que de fois j'ai vu celui-ci ou celui-là, garçon bruyant, bambocheur, d'aspect léger, interrompre son repas, son café, sa partie de cartes, à l'idée subite que le 17 ou le 26 de la salle des hommes n'a pas sa potion, que le pansement du 8 de la salle des femmes a été mal fait. Un autre, célèbre pour ses fumisteries féroces, a passé deux nuits de suite auprès d'un cœur qui n'allait pas. On s'amuse à se jeter le fromage à la tête, mais l'un des partenaires arrête soudain cet exerciee pour demander la formule d'un pansement ou un bon tuyau sur le traitement du pneumothorax accidentel. Comme dans les milieux où le risque est fréquent, l'entr'aide est ici non seulement courante, mais obligatoire.

— Qu'est-ce que tu fais, vieux?

— Je vais au concert. Van Dyck chante. Ce sera épatant.

— Non, tu ne vas pas au concert. Tu ponctionnes une pleurésie avec moi.

— Soit, mais laisse-moi finir ma pipe.

Il n'est pas de meilleure école de l'altruisme et de la non-fainéantise. « Toujours sur le pont », c'est la devise de l'internat. Il faut avoir passé une nuit de garde dans un hôpital du centre, à l'Hôtel-Dieu ou à Beaujon, vu débarquer des civières chargées de blessés, de victimes des accidents les plus divers,

pour savoir ce que valent une décision prompte, une bonne pince hémostatique et une poigne solide. Sans compter les tentatives de suicide et les accès de folie subite, les accouchements spontanés ou provoqués, et les simulateurs. En principe, l'interne doit tout savoir et ne jamais être pris de court. S'il y a de la casse, c'est sa faute. Mais la nécessité rend ingénieux.

De mon temps, et je n'imagine pas que les choses aient pu changer, la solidarité des étudiants vis-à-vis de l'administration était très grande et les maîtres prenaient toujours le parti de leurs élèves contre les tracasseries de l'Assistance publique. Cela faisait une atmosphère générale de camaraderie fort agréable. L'habitude était de se signaler mutuellement et crûment ses défauts, dès le début de l'année, afin de n'avoir plus à y revenir. Quand le copain sur la sellette faisait mine de se piquer ou de se fâcher, c'étaient alors des scies, des bateaux interminables. Ces traits, communs à bien des agglomérations de jeunes gens, étaient ennoblis ici, je le répète, par le constant voisinage du danger. Imaginez un carré d'officiers de marine que menacerait perpétuellement la tempête.

Je ne sais pourquoi les peintures de salles de garde qu'ont faites du dehors les romanciers, notamment Jules Claretie, sont en général falotes et illisibles. C'est encore dans *Sœur Philomène*, des Goncourt, qu'on trouve les notations les plus exactes, mais privées de l'ambiance semi-blagueuse, semi-héroïque qui donnent tant de saveur à ce milieu. Pourvu, juste ciel ! que, tenté par le sujet, un Edmond Rostand ou un autre faux fantaisiste, faux romanesque en vers ou en prose, et surtout en toc, ne vienne pas un jour galvauder, dans un Cyrano d'hôpital, ces mœurs originales et savoureuses ! Je ne me méfie de rien autant que de l'attendrissement exalté des versificateurs lyrico-neurasthéniques. Les larmes fausses chassent les larmes vraies, aussi sûrement que la comédie de l'amour tue l'amour.

Comment la wagneromanie s'est-elle abattue sur les salles de garde, aux environs de 1887 ? D'abord, je suppose, par réaction. Ensuite, par le va-et-vient d'étudiants français qui allaient étudier l'embryologie chez Kölliker ou la clinique des maladies nerveuses chez Erb en Allemagne, et d'étudiants allemands qui venaient étudier la bactériologie à Paris. Enfin parce que

la métaphysique allemande, fléau de ma génération, est l'introduction naturelle à la musique allemande et que Kant débouche sur Wagner. La troisième onde de l'imprégnation germanique, qui succéda chez nous à la défaite de 1870-71, aura été Frédéric Nietzsche. Mais la seconde appartient sans doute à son ami-ennemi, à Richard Wagner.

La réaction se fit, sur le nom du génie musical et dramatique de Bayreuth, contre le matérialisme évolutionniste devenu fort encombrant aux environs de 1885. Il suffit de consulter un index bibliographique de cette époque, — plate entre les plates, — pour constater qu'une même tendance, ni lamarckienne, ni même darwinienne, mais se parant indûment du nom de ces deux chercheurs, commanda alors tous les travaux scientifiques. Sous couleur de déduction, d'applications psychologiques ou sociales des phénomènes de la biologie, l'arbitraire le plus fantaisiste régnait dans la production intellectuelle. En Allemagne, l'effroyable abruti qui répond au nom d'Ernest Haeckel, — l'inventeur de la « gelée primordiale », de l'inexistant Bathybius, — en Angleterre, la petite classe de Spencer et de Huxley, en Italie, l'aliéniste maniaque César Lombroso, en Juiverie, le plagiaire de Morel de Rouen, l'effarant Max Nordau, en France un Letourneau, un Naquet, un Féré, un Hovelacque, un Topinard, un Debierre — et combien d'autres — ont encombré la librairie de produits falsifiés, niais et toxiques, sur lesquels planent une philosophie de bandagiste athée, une passion anticléricale sordide et puante. C'est la petite encyclopédie, comparable à celle qui désola l'esprit humain, vers la fin du XVIIIe siècle, et d'où semblait nous avoir tirés le génie des Cuvier, des Laënnec, des Claude Bernard et des Pasteur. C'est ainsi que, dans la période de dépression qui accompagne ou qui suit les grandes défaites militaires ou les grandes catastrophes civiles, les couches inférieures de l'esprit français, la lie de l'intelligence nationale remontent en général à la surface.

La mystique embrumée, incestueuse, le goût de genèse, les horizons ethniques, les sentiments excessifs et soudains, quasi miraculeux, qui caractérisent les drames de Wagner parurent à la fatigue de la jeunesse laborieuse française comme une promesse de délivrance. On sut gré à l'auteur de *Tristan et Yseult*

de conférer l'amour à l'empoisonnement, de dépasser l'individu pour étudier et exprimer les grandes commandes héréditaires de la race. Ses nains, ses géants, son or volé, puis repris, son oiseau prophète, sa personnification du feu, du fer et du destin, ses envolées lyrico-sensuelles, tout cela fit à l'étudiant en médecine français l'effet d'une fenêtre ouverte sur l'air pur. Ceux qui osaient quelque restriction au nom de la mesure et de l'équilibre traditionnels nous apparaissaient comme des raseurs, des arriérés, des niais. Ce fut moins par sa prodigieuse harmonie, si captivante pour la mélancolie comme pour l'aspiration héroïque, baume des grandes douleurs secrètes, que grâce à sa paramétaphysique, si l'on peut dire, que le maître de Wahnfried devint pour nous un dieu. J'en souris aujourd'hui, c'est bête comme chou d'avouer cela... mais nous admirions surtout ses livrets. Nous étudiions ses personnages les plus chimériques avec une ardeur insensée, comme si Wotan eût enfermé l'énigme du monde, comme si Hans Sachs eût été le révélateur de l'art libre, naturel et spontané. Il eût fallu entendre Maurice Nicolle critiquer de mémoire la conception siegfriedienne de l'effort et du désir, la « Sehnsucht » d'Yseult et ce « par pitié sachant », — durch Mitleid wissend, — de Parsifal pour savoir ce qu'était, il y a vingt-sept ans, le wagnérisme authentique et pur. Musicalement Nicolle se fiait à Gedalge qui, d'après lui, ne s'était jamais trompé sur la signification d'un leitmotiv. Lorsque Gedalge avait parlé, les autres n'avaient plus qu'à se taire. Mais, après un moment de silence, Nicolle plein d'enthousiasme s'écriait : « Quel type ! » et il ajoutait, comble de l'admiration : « C'en est dégoûtant ! » Ce dernier mot avait pris le sens de « sublime ».

On disait aussi : « C'est à crever. »

Maurice Nicolle, travailleur acharné, était de ceux qui allaient en Allemagne se perfectionner dans l'embryologie et la cuisine de laboratoire, de sorte qu'à ses yeux « le père Wagner » complétait « le père Kölliker ». D'une éloquence infinie, d'un entêtement sans bornes, saisissant avec une rapidité d'aigle rapace les relations entre les choses, il découvrait dans *la Tétralogie* des beautés imprévues, qu'il tirait de son propre fond. A côté de lui, Maurice de Fleury, séduisant, verbal, et mobile, le meilleur compagnon de la terre, transposait

en formules esthétiques les formules scientifiques de son ami. Tantôt à la Maison Dubois, tantôt à Sainte-Périne, tantôt à Chardon-Lagache, ils invitaient aux repas modestes, mais abondants, de la salle de garde, les « types épatants » du dîner de la Banlieue.

Nicolle disait de ces agapes : « Au commencement, c'est comme dans les salons, on s'enkyste légèrement, mais ensuite on prolifère. » Cela signifiait qu'il faut un certain temps avant que la causerie devienne générale. Son frère, Charles Nicolle, — dont les travaux sont connus de l'univers entier, — Vaquez, le maître du cœur et des vaisseaux, de Grandmaison, pour qui les diathèses et les régimes n'ont point de secret, E. Vincent, Morax, Leredde, Meige, le grand Meunier, Camescasse, Paul Delbet, combien d'autres, fréquentaient avec plaisir les habitués du Grenier Goncourt ou des jeudis de Champrosay, leur apportaient ces documents humains, ces observations vécues, pathologiques et psychopathiques, dont les hommes de lettres étaient alors si friands. De longues amitiés datent de cette époque. Je citerai entre autres celle de Vaquez pour le malheureux et grand Carrière, qu'il assista dans sa terrible maladie, jusqu'au bout, avec un dévouement égal à sa science. En vérité, nous étions tous plus ou moins atteints de cette fièvre cérébrale, de cette encéphalite dont a parlé Renan. Elle nous précipitait à la fois dans tous les domaines de la curiosité d'esprit ; mais le suprême refuge, c'était Wagner.

Le dimanche, nous nous retrouvions tous au cirque des Champs-Élysées, sur les hauteurs du concert Lamoureux, du « père Lamoureux », distributeur de la manne sonore et céleste. Sitôt assis, le néophyte entrait en transe, prenait sa tête entre ses mains et ne répondait plus que par monosyllabes exclamatifs à ses voisins et copains. Les gens du bas, des fauteuils, les payant cher, étaient considérés par nous comme une tourbe ignorante et frivole, dont nous relevions les manquements au rite avec sévérité. Trop souvent une grosse dame, à la poitrine large comme une assiette à soupe, à l'abdomen proéminent, dérangeait tout un rang d'assistants pour gagner sa place, cependant que Charles Lamoureux, le bâton levé, les yeux étincelants sous ses lunettes, attendait que la gêneuse eût fini. Il fallait entendre les murmures, même quelquefois les invectives.

« A-t-elle fini de pousser ses pseudopodes, celle-là ! » Ou bien le chef, tourné vers son orchestre, gourmandait un des exécutants, telle une grenouille irritée haranguant une cigale. Sapristi, si Maurice Nicolle apprend jamais que j'ai comparé feu Lamoureux à une grenouille ! Bien entendu, après l'exécution du morceau, *Murmures de la forêt*, *Marche funèbre de Siegfried*, *Duo final de Tristan et Yseult*, les par Bayreuth non sachant se tournaient vers le par Bayreuth sachant et le questionnaient du regard. Était-ce aussi bien ? Pas tout à fait, mais presque. Et d'applaudir...

Mon père, qui aimait tant la clarté, le soleil, était fou de la musique de Wagner. En revanche, il trouvait ses scénarios ennuyeux, languissants, trop « au-dessus du sol » et il ne se gênait pas pour le déclarer. Edmond de Goncourt mettait dans le même sac la musique et les drames wagnériens avec Beethoven par-dessus. Quand on lui en parlait, il agitait ses longues mains pâles en riant, avec un geste qui signifiait : « Combien, oh ! combien je m'en fiche ! » Drumont, qui depuis est venu à la *Walkyrie* et à *Tristan et Yseult*, leur préférait alors *la véritable Manola*, chantée par Pagans, ce qui était tout de même injuste. On disait : « Le père Daudet comprend, mais en artiste. Le père Goncourt et Drumont sont bouchés. » On se fichait de moi parce que j'essayais d'initier ces maîtres que j'admirais aux merveilles du « Fou pur » ou à l'énigmatique attraction de Siegmund et de Sieglinde : « Tu perds ton temps. Ils ont la formation second Empire... » Traduisez : « Ils en sont demeurés musicalement à l'opérette et à la chansonnette. Rien à faire. »

La formule pour Zola était péremptoire : « C'est un type qui habite un cæcum. Il ne sent que ce qu'il a sous le nez. » Les anatomistes comprendront et les autres devineront. Par mon cousin Louis Montégut, ami intime d'Édouard Risler, — qui s'est fait depuis une spécialité de Beethoven, mais qui est le démon de la musique incarné, — je bénéficiais souvent d'une soirée entière, consacrée au dépouillement d'une partition de Wagner. Je conviais mes camarades. Allongés sur des canapés, nous nous représentions à mesure les idéologies compliquées qui courent sous le déferlement des sons, comme les rêves sous le bruit des jours. Nous étanchions avidement cette soif d'infini

dans le précis et le concret, qui assaille l'homme de vingt à trente ans, et qu'on nous avait détournés de satisfaire dans la religion catholique, dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Nous nous arrachions aux étroites prisons de l'âpre anatomie, de la physiologie terre à terre, de la douloureuse clinique, à ces sèches analyses que n'agrandit la perspective d'aucune foi, ni même d'aucune doctrine. Le magicien de Bayreuth bénéficiait ainsi, par le contraste, de l'enseignement criticiste de Burdeau, de l'évolutionnisme républicain et de toute la sottise ambiante. Aux primaires de l'enseignement supérieur, aux pontifes sombres des librairies Alcan et Reinwald, aux Fouillée, aux Guyau, aux Durkheim et à toute la clique sorbonicole, Wagner devait les deux tiers de son prestige et de son empire sur nos âmes. Mais si férus que nous fussions de l'introspection et de l'analyse, nous n'analysions pas son pouvoir, perdus dans l'intime jouissance que nous procuraient ses conceptions. Cependant la lance d'Amforfas, je veux dire Joseph Bédier, mon ancien condisciple de Louis-le-Grand, révélateur de nos épopées nationales et qui les a remises à leur rang, bien en avant des *Niebelung*, grandissait déjà parmi nous. Mais nous ne nous fréquentions pas. En revanche, de loin en loin, on apercevait Georges Dumas et sa barbe, préludant à une puérile psychologie de laboratoire « avé la balance et le thermomètre », qui a donné depuis à ses adeptes de si jolies déceptions si méritées.

Quand Raoul Pugno, habitué des jeudis d'Alphonse Daudet, était annoncé, mes camarades accouraient en foule et composaient au merveilleux exécutant un auditoire quasi religieux. Bien qu'il jouât souvent de mémoire, il était considéré comme « sachant de quoi il s'agissait ». Au lieu que Massenet passait, malgré sa bonne volonté trépidante, pour saboter Wagner et le soumettre à sa sauce pommade, aux fantaisies de ses « doigts de coiffeur ». En revanche, il était constaté avec amertume que Pugno donnait dans le godant du « père Daudet » et ignorait le B, A, ba de la métaphysique légendaire wagnérienne. Ne se permit-il pas, un soir, tout comme Koundry la sorcière, de rire de la conception du fou pur, du « reine Thor ». Nicolle faillit en faire une maladie. Il répétait en avançant le maxillaire infé-

rieur : « C'est lamentable qu'un type sérieux en arrive là ! »

De Sivry, beau-frère de Verlaine, qui avait le physique et l'odeur d'une cerise à l'eau-de-vie, nous charmait et nous désespérait à la fois par des salades de Wagner, où tous les thèmes étaient mélangés. Il avait composé lui-même, sur des poésies du pauvre Lélian, des mélodies hagardes, lunaires et retorses, qui remplissaient les intermèdes de ses pots-pourris sur *Tristan* et *Parsifal.* Il s'en trouvait de délicieuses, telle celle qui débute ainsi :

Dans le grand parc, solitaire et glacé,
Deux spectres ont tout à l'heure passé...

Il passait de là aux notes de *Au clair de la lune*, groupées en *leitmotiv*, puis à un trait de la biographie wagnérienne qu'il tenait de Villiers de l'Isle-Adam. Ensuite il lisait l'avenir d'après les lignes de la main et noyait, dans une demi-douzaine de petits verres d'eau-de-vie de prune, l'angoisse qu'il procurait à ses consultants. C'est ainsi qu'il m'annonça qu'à l'âge de trente ans, je serais fusillé au cours d'une émeute : « Allez, me dit-il, allez vendre du café en Amérique. Vous me remercierez de mon conseil. » Vers une heure du matin, alors que les invités prenaient congé, le tout petit homme à la tête ronde et aux yeux globuleux se remettait à chanter d'une voix blanche, haletante, fantômale, le deuxième acte de *Tristan*, et il semblait que les fées du Rhin et de Caréol accouraient à son secours, guidaient ses doigts menus sur le clavier. Il s'interrompait de temps en temps pour chevroter : « Catulle Mendès est un bien mauvais homme. On ne connaît pas la perfidie de Catulle Mendès. » Ces paroles mystérieuses paraissaient mêlées à la transe musicale, à l' « Yseult, Tristan s'exile... suivras-tu ton destin ? »

Car, en ce temps-là, feu Alfred Ernst n'avait pas encore imposé, aux traductions prétendues françaises des opéras de Wagner, son extravagant patagon. Les germanisants en étaient quittes pour fredonner en aparté le texte allemand.

La célèbre représentation, dite « du marmiton », de *Lohengrin*, à l'Eden-Théâtre, rue Boudreau, donna lieu à un déclassement d'opinions singulier. C'est ainsi que mon père, bien que très patriote, combattant de 70, y vint à mon bras pour applau-

dir Wagner, au nom de l'art musical intangible, alors que plusieurs de ses amis étaient dans la rue qui sifflaient. L'École de médecine occupait toutes les petites places, navrée d'avoir à défendre une œuvre « encore imprégnée d'italianisme ». La veille, Hugues Le Roux avait publié dans *le Temps* une interview d'Alphonse Daudet — c'était la mode — célébrant le géant du Nord en des termes où nous retrouvions notre propre exaltation. Je crois d'ailleurs que le cher petit marmiton nationaliste — ah ! comme je l'ai compris depuis, vivant ou symbolique, cet enfant-là ! — était une invention des wagneromanes. La vérité est que les sifflets et la protestation furent maigres. Nous étions infiniment plus conquis par le génie allemand à cette époque que nos successeurs ne le sont aujourd'hui. Le mouvement royaliste qui, depuis Maurras, emporte la jeunesse des Écoles, est une restauration du goût public, en attendant de restaurer l'ordre. Il n'était que temps.

En effet, métaphysique allemande, musique allemande, embryologie allemande, neurologie allemande, cela faisait beaucoup d'influences allemandes se succédant à travers une série de têtes françaises. Après Hegel, Kant, Hartmann et Schopenhauer venaient Beethoven, Bach et Wagner. Après Wagner et sa cosmogonie, après ses abstractions sensuelles et son érotisme morbide, venaient Kolliker, Weismann et ses *Essais sur l'hérédité*, Erb, Nothnagel et les autres. S'il n'y avait pas eu là Charcot et Potain pour maintenir les droits de la science française, nos méthodes eussent été battues en brèche jusque dans le cerveau de nos étudiants. Maurice Nicolle avait trouvé cette formule : « Les histologistes allemands pratiquent la défasciculation. Nous employons la méthode des coupes. Ils voient de préférence dans le développement. Nous voyons dans le simultané. C'est une question de savoir quel est le procédé intellectuel le plus scientifique. » Or il n'est pas douteux que les meilleurs d'entre nous avaient une préférence fâcheuse pour la vision en développement, comme pour tout ce qui venait d'outre-Rhin. La réaction très heureuse de René Quinton et de quelques autres, voici une quinzaine d'années, contre ces tendances germanophiles, s'imposait. Il s'agissait de sauver, dans plus d'un domaine, notre culture menacée par leur Bildungskraft. Je me suis rendu compte depuis que ce qui nous man-

quait pour résister, c'était un point d'appui politique solide. Privés de guide, de boussole, de direction, nous flottions entre des engouements successifs. Le plus redoutable de ceux-ci fut Richard Wagner, parce qu'il entraînait les autres à sa remorque. Derrière lui, tous les enfants d'Arminius menaient leur sarabande par nos cervelles. Comme la jeunesse, dans le temps même qu'elle dresse des autels, éprouve le besoin d'immoler, nous sacrifiions allégrement nos nationaux.

Au moment dont je parle, en dehors de Wagner, il n'y eut d'intérêt chez la jeunesse que pour deux œuvres : le *Sigurd* de Reyer et *le Roi d'Ys* du grand Lalo. Encore cet intérêt fut-il fugitif quant à *Sigurd.* Inutile d'ajouter que nous ignorions profondément Rameau, que nous méconnaissions Glück et qu'en parlant de Bizet et de *Carmen* nous faisions : « Peuh, peuh, oui, sans doute. C'est dommage qu'il soit mort si jeune ! » La critique musicale était en général d'une extrême médiocrité, pour ne pas dire d'une complète indigence. Les raisons pour lesquelles ceux de la génération précédente attaquaient Wagner nous paraissaient ce qu'elles étaient en réalité : misérables et absurdes. Ils lui reprochaient son vacarme, alors qu'il est une suite interrompue de chants mélodieux, héroïques, nostalgiques et souvent suaves ; son obscurité, alors qu'il est plutôt un rabâcheur. De sorte que ces attaques à contresens portaient encore de l'eau à notre moulin. Il ne nous était pas difficile de réfuter, en haussant les épaules, de telles niaiseries.

« — Ce Wagner, s'écriait Zola, nous embête avec ses promontoires. Dans ses drames, on est toujours à l'extrémité d'un rocher... »

Un de nos camarades, irrité, lui répondit avec impatience : « Prenez garde, dans ces conditions, de faire le *sot* périlleux, monsieur Zola. » L'accent ne laissait aucun doute sur l'orthographe spéciale, en la circonstance, du mot « saut ». Mais le contremaître de Médan, roublard ou bonhomme, fit semblant de n'avoir pas compris. Il excellait à franchir d'un roulement du dos ce qui blessait sa vanité, antichambre de son immense orgueil.

Je citais l'embryologie parmi les sciences et tours d'esprit qui contribuaient à nous germaniser. Or nous avions cependant, à la Faculté de médecine, le maître le plus clair, le plus

complet, le plus admirable de l'histoire du développement de l'œuf humain, le professeur Mathias Duval. J'ai suivi son cours pendant un an. Il professait dans une salle du rez-de-chaussée du musée Dupuytren et il n'avait jamais plus d'une trentaine d'auditeurs. Mathias Duval possédait au plus haut point ce don d'exposer, de déplier délicatement une difficulté intellectuelle, de la faire miroiter sous des incidences diverses de l'imagination, qui est l'apanage des grands parmi les grands. Il laissait son esprit travailler devant ses élèves, ce qui force — je l'ai remarqué — l'attention la plus rebelle, par l'illusion où est l'auditeur de collaborer à une découverte. A son neveu, qui faisait ses études en même temps que moi, je répétais souvent : « Ton oncle est un génie ». J'étais sûr de ne pas me tromper. Ce visionnaire de la continuation de l'espèce eût pu s'écrier, comme dans *la Tentation de Saint Antoine :* « J'ai vu naître la vie. » Pendant qu'il parlait, de sa voix mesurée, posée, calme, lucide, on avait l'impression du *punctum saliens*, du point cardiaque qui commence à battre et d'où sortira l'homme tout à l'heure, avec l'infinie imbrication, le dépliement, le godron de ses souples organes. On avait l'impression que le plan du temps se repliait sur celui de l'espace, que le successif devenait simultané. Ce cours avait la saveur vertigineuse de l'infini. On songeait au docteur Faust, à des sorcelleries limpides. Nous étions une demi-douzaine de wagneromanes que hantaient ces analogies un peu tirées par les cheveux, où se complaît la jeunesse laborieuse : « C'est un plaisir voisin de celui de Wagner... Il devait y avoir, dans Wagner, un embryologiste qui s'ignorait... L'idéal, ce serait de voir passer des coupes d'embryon, présentées par Mathias Duval, sur le prélude de *Tristan* ou de *Parsifal.* » C'était bébête, mais ces réflexions peignent à merveille notre fièvre scientifico-musicale.

Quant à Mathias Duval, il ne me semble pas qu'il ait, même aujourd'hui, la place éminente à laquelle il aurait droit. Aimable, affable, distant vis-à-vis des importuns, donnant le sentiment de la sérénité dans la force, d'une élévation naturelle qui le tenait à l'écart des brigues et intrigues de Faculté, fuyant le bruit et la réclame, il demeure pour moi, comme pour beaucoup d'autres, une des plus belles, des plus nobles figures de la science française. Je le mets bien au-dessus de Ranvier, que je

n'ai fait qu'entrevoir chez Charcot, mais qui a connu tous les honneurs, et qui étouffait les initiatives au lieu de les susciter.

Souvent, quand je pense à ma jeunesse, à mes emballements, à l'École de médecine, sur cette terrasse d'Elseneur que chacun de nous porte en soi, j'aperçois la haute stature, la silhouette émouvante de cet homme froid, aigu, d'au delà de la connaissance, que fut le professeur Mathias Duval.

---

## CHAPITRE VII

*Lamalou-les-bains. — L'enfer des nerveux.*
*Les grandes alertes. — Le Dr Privat et Duchenne de Boulogne.*
*Causeries dans la chaleur. — Auguste Brachet, Brochard, Hecq, Lemoine, Onfroy de Bréville, Schnerb, Noirot, Bigot.*
*La vie plus forte que la mort. — Une crise de l'esprit.*

Il est peu d'endroits aussi beaux, aussi sombres, aussi âpres, aussi pathétiques que les eaux de Lamalou, dans l'Hérault, tout près de la petite ville de Bédarieux, arrondissement de Béziers. Mon père est mort avant d'avoir consacré à cette station thermale, où l'on soigne les grandes maladies nerveuses, notamment le tabes, le livre qu'il projetait sous ce titre : *La Doulou.* Lui seul pouvait l'écrire, avec cette double vision poétique et sincère, qui lui appartenait en propre. A défaut de ce qui eût été un poignant chef-d'œuvre, on trouvera ici quelques notes et une vue d'ensemble, dont l'unique mérite sera l'exactitude.

Imaginez un grand ravin, brûlant en été malgré de beaux arbres. Le long de ce ravin sont échelonnés trois postes ou mieux trois prises de l'eau singulière, connue dès l'antiquité, où ceux qui marchent mal et que parcourent de soudaines douleurs viennent chercher un soulagement. On distingue ainsi Lamalou le haut, dont la source est plus chaude, Lamalou le centre et Lamalou le bas, la plus fréquentée. Il y a vingt-cinq ans, un casino et quelques hôtels — nous descendions à l'hôtel Mas — constituaient les seules distractions ; mais elles ne manquaient certes pas de saveur.

J'ai vu là le vieux Dr Privat, qui avait connu et hébergé Duchenne de Boulogne, le maître méconnu de la patholo-

gie nerveuse avant Charcot. C'est à Duchenne de Boulogne qu'on doit, outre l'analyse à peu près complète du rôle des muscles dans les attitudes, les gestes et l'expression faciale, la description *ne varietur* du tabes ou ataxie locomotrice, de l'atrophie musculaire progressive et de la paralysie labio-glosso-laryngée. Cet homme de génie avait l'amour de l'indépendance, l'horreur des fonctions et charges officielles. Chaque matin, muni du rudimentaire arsenal électrique dont on disposait de 1850 à 1869, il parcourait les hôpitaux, sollicitant de la bienveillance des chefs de service la possibilité de réaliser ses expériences. Il disait « mes petites expériences ». Quelques-uns l'accueillaient gentiment. D'autres, devinant sa valeur et le jalousant, blaguaient ses « marottes » devant leurs élèves. Mais Duchenne supportait ces tracas sans se plaindre, tout absorbé par son rêve intérieur. Le Dr Privat, passant par Paris, lui dit un jour : « Tu devrais venir me voir à Lamalou. On rencontre là de bizarres rhumatisants, qui t'intéresseraient sans doute vivement ».

C'était le temps où Duchenne de Boulogne étudiait, sur quelques rares sujets, l'ataxie locomotrice progressive, dont la localisation anatomique et l'origine étaient profondément inconnues. Il accepta l'invitation de son confrère. Le papa Privat, merveilleux observateur lui-même, le représentait débarquant à Lamalou avec son baluchon de pauvre homme et sa petite machine électrique. C'était le soir. On mangea un morceau, on se coucha. Le lendemain Duchenne, levé dès l'aube, voyait passer sous sa fenêtre plusieurs malades se rendant au bain. Il bondissait dans la chambre de son hôte, réveillé en sursaut.

— Hein, quoi ? qu'est-ce qui te prend, tu as cassé ta machine ?

— Il s'agit bien de cela... C'en est... écoute-moi, Privat... Ils en sont... Oui, les gens qui défilent là, dans la rue, et qui lancent leurs jambes en marchant comme cela, — Duchenne faisait le geste de stepper, — je les ai reconnus. Ce sont des ataxiques. Ils m'appartiennent. Je vais les interroger tous, tous, tous.

Aussitôt, avec une fièvre de recherche et de joie qui lui faisait trembler les mains, le savant à instinct de chien de chasse commençait son enquête. Il ne dormait plus, ne mangeait plus,

forçait le père Privat à écrire cinq heures par jour sous sa dictée. En deux semaines, il avait établi le syndrome du tabes, troubles oculaires et vésicaux, douleurs fulgurantes, notamment dans la sphère du cubital, incoordination de la marche, tel que nous le connaissons aujourd'hui : « Rien n'était merveilleux, disait le D[r] Privat, comme d'assister à ce portrait en pied, et destiné à défier les âges, auquel le maître ajoutait chaque jour un trait ou une couleur ». C'est ainsi que, venu pour une huitaine, Duchenne de Boulogne demeura trois mois à Lamalou. Il devrait y avoir sa statue, un peu en avant même de celle de Charcot.

C'est néanmoins Charcot qui a fait la fortune de ces eaux, où il envoyait sa nombreuse clientèle, des gens de tous les pays. La science ainsi avait eu la sagesse de se conformer à l'usage. Les résultats thérapeutiques étaient variables. J'ai vu des malades sinon guéris, — on guérit de tout, même de l'ataxie — tout au moins grandement améliorés dès les premiers bains de Lamalou. J'en ai vu d'autres seulement distraits ou consolés par le voisinage de camarades plus atteints. Car la pitié est bannie à l'ordinaire de ces stations thermales où tout le monde souffre, ainsi que des sanatoria pour névropathes. Ils se réjouissaient de n'en être pas au point de celui-ci, qui était complètement paralysé, ou de celui-là, qui était aveugle, ou de cet autre dont les os se brisaient comme verre, sans réfléchir que c'était là ce qui les attendait, eux aussi, pour le lendemain, le surlendemain, ou le lundi au plus tard.

Le tabes atteint toutes les clés de la vie. Il est fertile en surprises atroces, dont la dernière est la mort subite par choc bulbaire ou ictus. Mais quelquefois il joue avec sa victime, lui ménage des améliorations passagères ou prolongées. Quelquefois aussi il rétrocède, s'efface, disparaît comme un mauvais rêve. Ceci laisse espérer qu'un jour ou l'autre la médecine qui soigne aura raison de lui. Malheureusement, à l'époque dont je vous parle, la médecine qui regarde, la médecine spectatrice tenait le haut du pavé. L'ambiance matérialiste, antireligieuse, de fatalité résignée ou stoïque, y était pour beaucoup. Les affections des centres nerveux sont le plus directement en contact avec l'état de l'âme du patient. Elles agissent sur cet état, mais elles sont aussi agies par lui. Je crois même cette deuxième

réaction, du moral sur le physique, beaucoup plus importante et décisive que la première. Or, l'atmosphère de foi, de miracle, de prières est une atmosphère de guérison, au lieu que l'atmosphère de scepticisme, d'incrédulité, d'athéisme est une atmosphère de catastrophe. Ceci est non une improvisation en l'air, mais le résultat de très nombreuses observations, poursuivies par mon père et par moi, précisément à Lamalou.

Le grand palliatif de la douleur, c'est l'opium. La morphine faisait fureur à Lamalou et les piqûres du poison euphorique y étaient aussi nombreuses que celles des moustiques. Quand on avait fini de raconter ses souffrances, leur siège, leur qualité, leurs alternatives, on passait aux doses de toxique ; l'émulation s'y mettait, comme pour l'étalage de la douleur.

— Madame, je suis à un gramme par jour.

— Oh ! cela n'est guère. Je suis, moi, à un gramme cinquante.

Celle qui s'exprimait de la sorte était une femme mince, à l'air triste, et qui avait dû être belle. Mais l'abus de la morphine, par-dessus les douleurs fulgurantes, avait fait d'elle un ivoire cruellement sculpté, au fond duquel brillaient deux trop grands yeux magnifiques.

« Moi, je me demande à chaque injection si je ne vais pas m'administrer de quoi... oui, là-haut... filer et très vite. »

Celui qui s'interrogeait ainsi, d'une voix douce et chantante, était un Russe puissamment riche, ingénieur en chef d'une compagnie de chemins de fer. Chargé de conduire devant le train impérial, de Saint-Pétersbourg à Moscou, un train témoin destiné à sauter au cas où la voie eût été minée par les anarchistes, il était descendu aveugle et trébuchant de la plate-forme de la locomotive. L'appréhension et la tension cérébrale lui avaient en quelques heures fait franchir le trajet de la santé apparente à l'ataxie avancée. Or, il avait deux cécités, qui se succédaient le long de ses journées monotones : la blanche, à peu près tolérable, et la noire, tellement insupportable qu'elle lui infligeait l'envie du suicide et qu'il ordonnait alors à son domestique de ne plus le quitter d'une semelle.

Il arriva à ce malheureux, au cours de son traitement à Lamalou, une bizarre aventure. Frappé de congestion cérébrale, il perdit, pendant une semaine environ, l'usage de la parole.

Quand celle-ci lui revint, il bredouilla un langage que personne autour de lui ne comprenait. Mais voici que le garçon d'hôtel, natif de Palma de Majorque, admis auprès du malade pour son service, reconnut tout à coup, dans ces syllabes mystérieuses, le patois des îles Baléares. On sut plus tard que le Russe avait eu une nourrice catalane. Les mots de sa petite enfance lui étaient remontés aux lèvres, dès que, par le retrait de l'hémorrhagie cérébrale, il avait pu remuer celles-ci.

Pendant de longues années, ce Russe envoya à mon père et au professeur Charcot, aux environs de la Noël, un pain de caviar exquis, non pas fluent, mais compact, analogue à la savoureuse poutargue des Martigues. Quand ce cadeau cessa, on supposa que le pauvre homme avait lui-même cessé de souffrir.

Il n'est pas d'usage de guérir la morphinomanie des ataxiques. Le retour des douleurs térébrantes qu'ils endurent rendrait la suppression trop aléatoire, trop éphémère. Quand un de ces malades vient le trouver, Sollier lui-même, le grand vainqueur des intoxications chroniques, hoche la tête, fait la moue et trouve une bonne raison pour « remettre ce petit traitement-là ». Mais il arrive que le poison, pris en trop grande quantité, ne soulage plus et alors les patients supportent le double poids de la drogue et du tabes. Certains, que la contrainte diabolique de la piqûre à heure fixe désespère, essaient de diminuer eux-mêmes leurs doses. On les voyait assis farouches, tournant sans politesse le dos à leurs compagnons de géhenne, ne répondant aux questions que par de sourds grognements, consultant leurs montres toutes les cinq minutes, afin de constater s'ils avaient gagné un délai. Bientôt, n'y tenant plus, ils disparaissaient, le temps de la chère, de l'indispensable piqûre et revenaient le sourire aux lèvres, la pupille brillante, affables, empressés, avides de sympathie. Il fallait faire semblant de ne s'être aperçu de rien.

Des êtres beaux, jeunes, riches, frappés par l'inexorable mal, alors que la vie leur souriait, promenaient dans la longue rue de Lamalou leur affreuse amertume, se regardaient lancer la jambe en avant avec une grimace de colère, juraient sourdement, revenaient à l'espérance tel matin où le docteur avait constaté une amélioration, puis retombaient à leur marasme quand leur réflexe rotulien — baromètre de l'état médullaire —

s'exaspérait à nouveau. J'ai vu là un garçon de trente ans qui se brisa, pour un choc léger, trois os en trois jours, alors qu'il se croyait guéri. C'est miracle qu'il ne se soit pas brûlé la cervelle. Mais il criait et pleurait comme un enfant, sur un fauteuil, en pleine lumière devant l'hôtel, essayant de remuer sa jambe inerte.

Un autre, qui avait une jeune femme souple, charmante et voluptueuse, dont il était terriblement jaloux, — vu sa propre défaillance, tenant à l'état de sa moelle, — souffrait mort et passion dès qu'un homme s'approchait de sa coquette. Il avait imaginé de prendre le flirteur comme confident et de lui exposer par le menu la terrible syphilis dont il était atteint. Ainsi réussissait-il à faire le vide autour de celle que chaque nuit il désirait passionnément et vainement. Non loin de lui, son contraire, qu'exténuait l'arc d'Éros implacable, promenait une mine rouge et furibonde et faisait peur aux servantes de l'hôtel, jeunes et saines Méridionales que l'anormal n'enchantait pas du tout. Me croirez-vous si je vous confie que le contraste de ces deux individus diversement frappés était, parmi les pensionnaires de l'hôtel Mas, un sujet de plaisanteries faciles et continuelles. En ces cercles de l'Enfer, la nature prend sa revanche par le rire; et la pathologie elle-même et les manies des médecins, non moins falotes que celles des malades, deviennent autant d'éléments comiques, d'objets d'amusement, de distractions pour les victimes. Il n'y a là nulle méchanceté. Quelques-uns, particulièrement solides quant au moral, en arrivent à blaguer leur mal, à le tourner en dérision. Ils semblent lui dire : « Tu ne m'auras pas... » Ce n'est pas une très mauvaise tactique de résistance.

Le plus accablant, c'est l'insomnie chronique. Il y avait là des énervés paroxystiques qui ne dormaient — et encore à l'aide du chloral — que deux heures par nuit. Ils essayaient de tout, du silence, de l'immobilité, de la numération intérieure, puis se levaient, arpentaient les corridors, marchaient dans la cour, remontaient, se recouchaient. Leur journée, mêlée à une semblable nuit, faisaient d'eux d'étranges somnambules, d'une susceptibilité, d'une acuité intellectuelle fantastiques. Tous nous racontaient qu'une image — visage de femme, souvenir heureux, parfum, air de musique, chant d'oiseau — leur

était indispensable, les accompagnaît, les hantait pendant leurs déambulations ; et, quand ils la perdaient, c'était le désespoir. J'ai toujours pensé que l'obsession n'était qu'un chapitre de l'insomnie ; car tel dort souvent, par toute une partie de son cerveau, qui se croit bien et dûment éveillé.

Un de ces damnés avait sa femme légitime à l'hôtel Mas et sa maîtresse à Lamalou le haut. Pendant la nuit, il faisait la navette de l'une à l'autre. J'entendais, à travers la cloison, les pleurs de sa femme pendant son absence, car elle ne voulait pas, étant très bête, se mettre dans la tête qu'il était un grand malade. Elle murmurait : « Ce sont des lubies... » Quelquefois, au retour, il la battait ou bien lui demandait pardon, et sitôt le pardon obtenu, essayait de dormir, n'y parvenait pas, se relevait et repartait. Pendant de longues années, il a été à la tête d'une très importante administration comportant de lourdes responsabilités. Je me suis souvent demandé comment il s'en tirait.

La maladie nerveuse met à la puissance deux, au carré — comme disent les algébristes — les qualités et les défauts de ceux qu'elle touche. Elle les taille ainsi que des crayons, selon l'expression de mon père. L'avare devient un hyperavare et rend des points à Harpagon. Le jaloux dépasse Othello. L'amoureux tourne au frénétique. Sur un rythme de danse macabre, chacun court, de plus en plus vite, à l'assouvissement de son tempérament. Mais, par contre, les âmes nobles, généreuses, désintéressées acquièrent, dans la douleur incessante, de nouvelles forces d'altruisme, un épanouissement céleste de la bonté. C'était le cas d'Alphonse Daudet.

L'arrivée du grand écrivain était impatiemment attendue par les habitués de Lamalou. Dès le premier soir, nous avions autour de nous un cercle d'une soixantaine de personnes, visages connus et amicaux qui nous souriaient malgré leurs tortures. C'est le plus extraordinaire spectacle d'attraction morale auquel il m'ait été donné d'assister : « Ah ! voilà Daudet... voilà Alphonse avec Léon ! » Léon, comme vous l'imaginez, était là en hors-d'œuvre, en cure-dents. — « Nous vous attendions pour la promenade au Vidourle... Nous vous attendions pour la partie de Montpellier... Ah ! voilà Alphonse Daudet... M^me^ Mas, voilà Daudet, votre maison va changer d'aspect. »

Effectivement tout se transformait. La présence d'Alphonse Daudet, son exemple, sa persistante gaîté, son infatigable charité, ses paroles d'encouragement agissaient dans le sens des eaux, apaisaient l'énervement général, les querelles sottes, dissipaient la méfiance et la haine. Quelle que soit leur condition, les malades nerveux, étant les plus impressionnables, sont ceux qui réagissent le plus vite aux courants de sympathie ou d'antipathie. Le procédé de mon père était très simple. Il disait que la maladie chronique est un mauvais hôte, qu'il faut s'occuper d'elle le moins possible, ne pas se laisser surmonter par elle, poursuivre tant qu'on le peut ses occupations ordinaires, ne pas secouer ses responsabilités familiales, bref « faire son ménage » comme en temps normal.

— C'est là une affaire d'entraînement, je vous assure, — poursuivait l'auteur de *Sapho*. — Je ne crois pas que je puisse guérir, Charcot ne le croit pas non plus ; et cependant je m'arrange toujours comme si mes sacrées douleurs allaient me quitter demain matin.

— Allez, monsieur Daudet, interrompait l'ingénieur russe, vous avez de bons yeux. Mais si vous les perdiez... comme j'ai perdu les miens...

— Cher monsieur, vous n'ignorez pas — et tous les médecins ici vous le répéteront avec moi — que les troubles oculaires du tabes ne sont pas définitifs. Il se peut très bien que vous retrouviez la vue aussi rapidement qu'elle vous a quitté.

— C'est exact, interrompait notre cher ami d'Agen, Édouard Belloc, une des natures les plus fines et les plus aimantes que j'aie rencontrées ici-bas. — L'an dernier j'ai été aveugle pendant une semaine. Je me désolais, quand un beau matin les objets me sont redevenus sensibles, d'abord à la périphérie d'un grand cercle noir, qui est allé se rétrécissant. J'ai retrouvé le monde extérieur avec plaisir, je vous en réponds. Ma pendule, le papier de ma chambre, tout me semblait nouveau et magnifique.

— La cécité n'est pas la plus rude épreuve, — ajouta celui qui ne pouvait dormir plus de deux heures. — Le pire est d'avoir dans l'esprit une rumeur de foule qui se sauve à travers la nuit. Imaginez le bruit d'une eau dont toutes les gouttes seraient vivantes.

— Non, non, le pire c'est de ne rien sentir du tout, de ne plus éprouver la joie, ni la peine, de ne pas connaître le goût de ce qu'on mange, de ce que l'on boit. Et c'est mon cas. Je les ai tous consultés, tous, en Allemagne, en Angleterre, Charcot en France. *Ils* n'ont rien su que me donner des consolations banales. Avant cela j'étais marié, messieurs, et j'adorais ma femme. Elle est tombée malade, elle est morte. Cela ne m'a pas plus remué qu'une pierre. On répétait autour de moi que l'excès de mon chagrin m'empêchait de manifester. Quelle blague ! Je ne pleurais pas, parce que je n'avais pas envie de pleurer.

Celui-là, propriétaire campagnard, possesseur de terres importantes, avait une mine molle et comme bouillie. Quand on lui adressait la parole, il répondait par un faible sourire, stéréotypé sur sa face poupine. On lui posait les questions les plus baroques, quant aux divers supplices que son anesthésie totale lui eût permis d'endurer avec la même impassibilité. La taquinerie glissait sur son indifférence. Néanmoins il était musicien et remarquable improvisateur. Mon père, afin de détourner ses plaintes, le forçait à s'asseoir au piano. Wagner, Chopin, Glück, Beethoven, il savait tout par cœur, il jouait tout ce qu'on lui demandait. Ensuite, il continuait pour son propre compte, et nous admirions le contraste de ses mains courant sur le clavier avec emportement et lyrisme et de ce visage immobile, rond et froid.

— Saperlipopette ! Vous n'êtes pas content de posséder ce talent-là ?

— Je m'en fiche profondément, et s'il n'y avait pas les dames, j'emploierais même un autre mot.

En dehors du cercle de conversation, de plus en plus animé et joyeux, — tant l'espérance est vigilante auprès des pires afflictions, — se tenaient deux ou trois solitaires, des solitaires *complets*. Ceux-là ne s'expliquaient pas sur leur cas, sur la raison qui les amenait à Lamalou. Maussades et muets, les yeux cernés d'un orbe violet, ils manifestaient néanmoins une certaine curiosité vague, s'approchaient, écoutaient quelques phrases, puis s'éloignaient sur un regard gelé qui me permet, encore aujourd'hui, de poser ce diagnostic difficile, avec une probabilité très approchée. A l'observateur averti, l'homme se

livre par sa démarche, sa bouche, sa voix et son regard, ces quatre clés étant dans l'ordre d'importance. La femme, ayant dressé son regard et sa voix au mensonge, — c'est une nécessité de sa condition vis-à-vis du mâle, — ne se livre guère que dans son allure et dans son rire. Puis il y a le peuple immense des distraites et des distraits, qui sont malaisément lisibles.

L'ataxie est fréquente chez les Espagnols et les Américains du Sud appartenant aux classes aisées. Ceux-ci abondaient à Lamalou. Ils étaient extrêmement sociables, toujours proches du rire et de l'apitoiement. Nous contractions là, avec eux, de ces amitiés intenses et éphémères, qui ont le charme des illusions acceptées comme telles des deux parts. Que de visites promises à Rio de Janeiro et à Buenos-Ayres, que de belles parties projetées !

« Surtout, vous ne nous ferez visiter ni vos haciendas, ni vos hôpitaux perfectionnés. Il n'y a rien de plus intolérable qu'un hôpital perfectionné. »

Tenez ce propos à un Américain du Nord, il vous regardera avec stupeur et dégoût. Ceux du Sud ont joliment plus d'esprit. Avec eux on s'entend tout de suite à demi-mot. Ils n'insistent pas. Au lieu que l'enfant de New-York, Boston ou Chicago, surtout s'il est savant, ingénieur ou businessman, demande sur tout des explications à n'en plus finir et prétend vous développer en un quart d'heure la puissance industrielle de sa nation. C'est terrible.

Pour les promenades aux environs, on s'entassait dans deux ou trois breaks, que la bonne M^me^ Mas bourrait de succulentes provisions. On partait après le bain du matin, et il était convenu en général que le bain de l'après-midi serait reporté à six heures ou même sacrifié. Ceux qui connaissent les manies inflexibles des baigneurs jugeront à ce simple trait du prestige et de l'influence d'Alphonse Daudet. Le plus fort, c'est que ces pique-niques étaient extrêmement gais, pleins de chants, de farces, de bonhomie, comme une bambochade de bons bourgeois, de gens bien portants aux environs de Paris. L'atrophique musculaire cessait pour un moment de palper ses mains amaigries, l'ataxique de tâter ses réflexes, de gémir ou de s'emporter, le demi-aphasique d'essayer son vocabulaire réduit, l'impuissant de ronger son frein. Cette troupe de tragédiens

involontaires se laissait aller à la comédie, envoyait au diable les ordonnances, les vains régimes, les prescriptions. Deux ou trois docteurs — car les études médicales ne préservent pas de l'ataxie — se trouvaient toujours avec nous, prêts à intervenir en cas d'alerte. Mais il n'y eut jamais d'alerte, je veux dire de mort subite, au cours de ces innocentes distractions.

L'accident — cela s'appelle, en termes polis, un accident — s'est produit une demi-douzaine de fois à Lamalou pendant nos multiples séjours.

— Monsieur, cette jambe est-elle à vous ou à moi ?... demandait un paralytique à son voisin de piscine.

— Je crois, monsieur, qu'elle est à vous.

Comme il achevait ces mots, le pauvre diable perdit le souffle avec la vie. L'autre appela le garçon, le brave Téron, qui ne put que constater le décès. Que voulez-vous ? D'une façon ou d'une autre, quand l'heure sonne, il faut bien s'en aller.

Un danseur ataxique venait régulièrement à Lamalou. Ce n'était pas un artiste célèbre. Il n'était même pas Russe. Néanmoins il dansait fort bien et la maladie, qui gênait sa marche, lui avait, en bonne fille, laissé ses entrechats. Comme il sortait du bain, un camarade lui conseilla par manière de plaisanterie de rentrer à l'hôtel en dansant. L'autre accepte le défi, exécute une pirouette et tombe mort sur la route, aux côtés de son compagnon épouvanté.

N'allez pas croire que ces événements jetassent la consternation parmi les baigneurs. Ces choses fâcheuses arrivent aussi bien aux individus d'apparence saine et robuste qu'aux autres. Il vient à Lamalou des malades modestes ou pauvres et des malades très riches. Quand le malade laissait une femme et des enfants dans l'indigence, on faisait aussitôt une discrète collecte, dont le chiffre était en général fort élevé. Les Espagnols, les Russes, les Américains du Sud se montraient particulièrement généreux. C'était mon père qui se chargeait de faire accepter par les survivants la somme ainsi recueillie. Je vous assure qu'il s'en acquittait bien.

Notre ingénieur aveugle et millionnaire se faisait lire, chaque jour, trois ou quatre journaux français. A la vieille marchande qui venait les lui porter à l'hôtel, mon père fit un jour cette confidence en provençal : « Cet homme-là ne vous paiera pas...

vous pagara pas. » A partir de ce moment, la vieille devint inquiète. Elle ne remettait qu'un journal sur quatre et elle demandait au domestique de son client, puis à son client lui-même, quand aurait lieu le règlement de comptes. Si bien qu'à la fin le Russe s'informa, apprit le motif de ces interrogations et, très amusé, remit à la méfiante un billet de cent francs. Pour le coup, elle supposa que le billet était faux et elle l'apporta à mon père, lequel après l'avoir examiné gravement, prit une mine de doute sévère, en hochant la tête. La vieille ne crut à la réalité du don que quand elle tint, dans le creux de sa main ridée, cinq pièces d'or, soumises aussitôt à l'épreuve du tintement sur la pierre. On en rit dans tout Lamalou pendant deux jours.

C'était grande fête quand Alphonse Daudet après le dîner, ajustant son monocle, lisait de tout près et commentait un chapitre de Montaigne ou de Rabelais, deux auteurs qui ne le quittaient jamais. Nous avons conservé pieusement ces exemplaires, imprimés en caractères lisibles, mais assez fins, sur lesquels les eaux de Lamalou et de Néris ont laissé leurs marques gondolées, car mon père les emportait au bain, ce qui émerveillait le fidèle Téron.

« Eh! bon Dieu, monsieur Daudet, mais vous devez les savoir par cœur, vos petits livres. Ce ne sont pourtant pas des bréviaires! »

Les chapitres où Montaigne parle de ses maux, de sa merveilleuse colique, donnaient lieu à toutes sortes de réflexions sur l'aptitude à supporter qui varie selon les individus. Il y avait là des prêtres ataxiques, lesquels, bien entendu, n'avaient jamais usé de morphine et acceptaient chrétiennement des douleurs surhumaines, alors que les médecins, en général, dès les premières atteintes du mal, recourent aux poisons calmants. Les uns et les autres racontaient ce qu'ils éprouvaient, comment ils luttaient contre la tentation de la piqûre, comment ils s'y abandonnaient. On n'imagine pas les variétés chinoises, les *exquisita supplicia* du bourreau tabes, « le plus grand des anatomistes — disait mon père — et qui dessine un trajet nerveux avec une habileté de dentellière ». Mais il ne faut pas croire que les atrophiques musculaires, chez qui tout se passe à la muette, soient mieux partagés, car ils ont l'angoisse affreuse d'assister

à la disparition de leurs muscles et des mouvements correspondants : « Docteur, docteur, je ne puis plus lever le bras que jusqu'ici... Docteur, le champ de mon effort est encore rétréci depuis hier. Je ne puis plus soulever la chaise que je soulevais avant-hier. »

Les remarques que suscitait Montaigne étaient nombreuses et variées. Les névropathes sont grands lecteurs. Ils connaissent leur affaire, les phases par lesquelles ils doivent passer, les complications qui les menacent, les traitements que l'on peut essayer. Ils ergotent, et l'auteur des *Essais* est le roi des ergoteurs, puisqu'il mêle à ses bavardages délicieux jusqu'aux auteurs de l'antiquité. Ces caquets d'un coliquard sublime avaient donc le plus grand succès. La lecture ne durait jamais longtemps, une demi-heure tout au plus. Mon père avait à un très haut point le sentiment de la fatigue d'autrui, de la capacité d'attention qu'il convient de ne pas dépasser. Il ne laissait pas non plus les commentateurs se perdre dans des discours oiseux. Mais, le livre une fois fermé, les gens venaient le consulter sur les répercussions morales de leur maladie, lui exposer leurs doutes, leurs scrupules, leurs remords, leurs difficultés familiales. C'est, je pense, de ces innombrables confessions qu'est né chez lui le projet du « marchand de bonheur ».

Souvent, en remontant dans nos chambres, il s'avouait excédé de tant de confidences et me priait de lui lire à mon tour une page de Pascal ou de Bossuet, nos deux auteurs de secours, si l'on peut dire. De lit à lit, car nos chambres communiquaient, nous échangions nos impressions en évitant les noms propres; les murs des hôtels ont des oreilles. Nous récoltions chaque jour la substance de dix romans, tous plus impossibles à écrire les uns que les autres. Ainsi me vint de loin l'idée de *la Lutte*, — où il est question à la fois de la tuberculose et du morphinisme, — et de *la Mésentente*, qui traite de la frigidité conjugale. Mais le grand sujet sur lequel nous revenions sans cesse et que nous nous étions promis d'attaquer un jour — hélas! — en collaboration, c'était celui des rapports du physique et du moral, ou mieux de la domination du physique par le moral. L'avenir de la médecine nerveuse est là. Nous possédons, avec la volonté, une force de pétrissage, de réfection, de refonte organique dont nous ne soupçonnons pas encore l'importance. J'ap-

pelle application de la volonté non le fait de répéter : *Je veux*, en serrant les dents et les poings, mais l'exercice quotidien appuyé, précis, portant au même endroit, de la faculté qui meut toute notre machine. L'assiduité et l'attention sont deux rebouteuses de premier ordre. Chacun de nous, s'il se guette avec clairvoyance et s'il a le courage de se prendre en mains, a en soi le docteur idéal, le docteur passionné pour son client, le docteur toujours prêt, dont rêvent les pauvres neurasthéniques et les vieilles dames couvertes de petites lésions. L'homme ignore les trois quarts de ses ressources et il meurt sans les avoir employées, comme il meurt sans avoir joué de la centième partie des combinaisons intellectuelles que lui permettrait la souplesse infinie de son cerveau. Nous sommes comparables à des laboureurs qui vivraient sur un hectare de culture, abandonnant cinq cents hectares à la friche.

Le climat de Lamalou, accablant en été, est cependant propice à l'activité de l'esprit. Arrangez cela. En outre, parmi ses compagnons d'infortune, Alphonse Daudet rencontrait, en ce coin perdu de son Languedoc, des partenaires dignes de lui.

En première ligne : le philosophe Brochard et l'historien Auguste Brachet. Nous nous arrangions chaque année, eux et nous, pour nous retrouver ensemble à Lamalou. Ces causeries à quatre dans la cour de l'hôtel, le jardin du casino et sur la route chaude, sont parmi mes plus chers souvenirs.

La maladie de Brochard donnait l'impression de l'accident ; sauf cela, il était solide et robuste, au physique et au moral. Il la traitait en circonstance accessoire, avec une intrépidité parfaite. Chaque année sa diplopie augmentait et ce lui devait être une souffrance, car il aimait à contempler la beauté des femmes et des paysages et il lui fallait constater le rétrécissement progressif de son champ visuel. Sa voix demeurait forte, persuasive, détachant les périodes d'un argument comme les mots. Il venait de publier son magistral ouvrage sur *les Sceptiques grecs*. Nous en parlions. Les idées gagnent à sortir toutes chaudes d'un cerveau en ébullition, tel que celui de cet enseigneur incomparable. Il en est d'elles ainsi que des gaufres, qu'il faut savourer séance tenante.

Mon père lui disait : « Brochard, je vous tiens. Je suis faible en philosophie. Je n'ai jamais pu y mordre. Mais on dit que

tout est dans Aristote. Expliquez-moi ce qu'est Aristote, Léon profitera de la leçon.

— Ah ! ah ! — Brochard souriait malicieusement. — C'est un peu comme si vous me demandiez de vous expliquer en gros l'univers. Car Aristote est une de ces cervelles où tout s'est condensé et reflété. Néanmoins je vais essayer. »

Sa manière d'exposer était si belle et si intéressante, si serrée et pleine d'horizons, que nous demeurions à l'écouter pendant deux, trois heures, sans lassitude. Quelquefois nous l'interrompions pour demander une glose complémentaire. Cela l'enchantait : « Quels bons élèves ! » Il levait les bras au ciel. Puis : « Vous savez qu'on nous regarde. Les gens se demandent : quel est ce pet-de-loup qui fait la classe à Alphonse Daudet ? »

Il possédait ce don qui ne s'acquiert pas : l'autorité. On le sentait tellement ferré sur les penseurs soumis à son examen qu'il était inutile de discuter son interprétation, puisqu'elle était certainement la bonne. Cependant il avouait avoir plusieurs fois changé de point de vue quant au criticisme allemand. Il en parlait de haut, avec une toute autre liberté que Burdeau, littéralement dominé et possédé par Kant. Comme je lui manifestais mon étonnement, il me répliqua : « Ce qui intéresse Burdeau, ce ne sont pas les idées. C'est le parti qu'il en peut tirer. » Impossible de dire plus courtoisement d'un collègue qu'il est avant tout un politicien.

Je crois que Brochard, s'il avait vécu, aurait aisément damé le pion au rhéteur Bergson et à cette recrudescence du vieux topo connu, depuis la thèse fameuse de Boutroux, sous le nom de « bateau de la qualité ». Il peut se résumer ainsi : l'intelligence, qui perçoit selon le temps et l'espace, ne perçoit que des quantités. La sensibilité, ou si vous préférez l'intuition, perçoit seule les qualités. Donc, toute philosophie de la qualité doit s'appuyer sur l'intuition. Donc, haro sur l'intelligence ! Les tenants de ce sophisme démodé — bien que les bergsonettes et quelques nigauds le croient à la mode — aboutissent à cette hérésie intellectuelle qui consiste à faire fi du seul outil de la connaissance : la raison. Ils dégringolent fatalement, logiquement, dans ce trou du subsconscient ou de l'inconscient, que je considère pour ma part comme la pourriture de l'esprit. Une

fois là dedans, on peut dire tout ce qu'on veut, et même, s'il vous plaît, avec éloquence, attendu qu'on se meut dans l'invérifiable, dans la fumée, dans les nuées où Polonius n'a jamais été le seul à diagnostiquer des chameaux et des belettes. Ce penchant de l'instinct de paresse et de sensualité, cet opium métaphysique, qu'on appelle intuitivisme ou autrement, était précisément odieux à Brochard, ainsi que la niaiserie dite « faillite de la science » à laquelle Brunetière faisait un sort en ce moment-là. Bien qu'il aimât le monde et fréquentât la société polie, Brochard n'avait rien de commun avec ces philosophes et professeurs « bien pensants » qui flattent les préjugés des classes riches sur l'inutilité de l'application et de l'étude. D'un crétin pommadé il disait carrément : « C'est un crétin », et d'un paradoxe : « C'est un paradoxe. » En avons-nous ri ensemble, de la faillite de la science de ce brave Brunetière, le long du chemin qui va de l'hôtel Mas à Lamalou le haut et inversement !

Brochard expliquait aussi que les stoïciens étaient des gens qui aimaient à voir les choses comme elles sont. L'humanité, en général, préfère les voir comme elles ne sont pas. La foule pense et agit d'après ces absurdes principes, qu'il y a des effets sans cause, des résultats sans efforts, des efforts sans résultats, que si l'on ferme les yeux, les choses cessent d'exister, les maux d'empirer, que le cyanure de potassium n'empoisonne pas toujours, que la pesanteur ne précipite pas toujours les corps avec une vitesse accélérée, que l'oxygène n'est pas absolument indispensable à la vie. La faillite de la science est ainsi toute réalisée pour les masses, sans que les masses soient allées à la science. Dans ces développements, Brochard était impayable et mon père lui donnait la réplique en vrai chrétien qui savait, lui aussi, regarder son mal en face. Ces duos, en cet endroit, de deux grands malades environnés de menaces, l'un tout concret, l'autre tout abstrait, mais se rejoignant par leurs cimes, avaient quelque chose d'héroïque.

Nous prenions nos repas dans la salle commune, à une petite table à part, avec Brochard et Auguste Brachet. Ce dernier avait sur tout des vues de génie. Il n'était pas ataxique mais, attribuant à ses nerfs le mauvais état de ses vaisseaux, il venait de lui-même à Lamalou, après avoir étudié dans Vulpian la

question des *vasa vasorum* et des *vasa nervorum*. Il était grand, barbu, presque chauve, avec des yeux directs et sévères. Nous l'admirions et nous l'aimions sans réserves, mon père et moi. Son accent, ses propos, son rire ironique, le reniflement particulier qui accompagnait ses aphorismes, cet ensemble si vivant, si captivant n'a jamais cessé de hanter ma mémoire. A vingt et un ans, Auguste Brachet publiait sa *Grammaire historique* et son *Dictionnaire étymologique*. Quinze ans plus tard, il publiait *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*. Quand je l'ai connu, il préparait une *Psychologie des peuples européens* dont une bonne partie a dû être achevée avant sa mort. Ses essais sur la psychologie et la pathologie des rois de France renferment, au milieu d'erreurs de position, des pages infiniment curieuses. Mais cette œuvre, si diverse et fournie, demeure peu de chose à côté de l'immense usine toujours en mouvement, toujours flamboyante qu'était l'imagination observatrice de notre ami. Ancien Fléchois, il avait eu comme camarade à la Flèche le général Boulanger. Lié avec le protestant Rossel, qui sombra si malheureusement dans la Commune et fut fusillé, puis lecteur de l'impératrice Eugénie et observateur attentif des menées du diplomate italien Nigra, chartiste, linguiste, physiologiste, véritable encyclopédie ambulante, Auguste Brachet avait au plus haut point le sens des intérêts français, des combinaisons diplomatiques et politiques qui doivent les servir ou les ébranler.

Il répétait : « Mon seul mérite consiste dans l'objectivité. En matière de relations extérieures, je ne hais ni je n'aime. Je regarde où est l'avantage de mon pays, voilà tout. »

Ses trois livres de chevet — sans métaphore, car il lisait une grande partie de la nuit — étaient Machiavel d'abord, — « au-dessus de tous les autres, comme un roi », disait-il, — Commines et Guichardin. Il affirmait qu'ils se complétaient. Il savait par cœur la vie de *Castruccio Castracani* et il en tirait des applications sauvagement comiques à « l'amitié confiante des Italiens pour les Français ». Il avait démonté le « misogallo signor Crispi » pièce à pièce et « à la façon d'une pendule » pour son amusement personnel. Il voyait dans le Génois Léon Gambetta le meilleur et le plus docile agent de la politique allemande après 70 et l'énoncé de cette vérité me faisait ouvrir

de grands yeux. Le peuple italien, en dépit, ou plutôt en raison même de ses gesticulations, était, à ses yeux, le plus froid d'Europe, le plus calculateur, le moins susceptible d'emballement et aussi le plus subtil en politique.

La date de ces propos : de 1885 à 1892. Brachet était réaliste, comme ceux qui construisent l'avenir d'après les expériences du passé. Il citait le mot de Chamfort : « On ne joue pas aux échecs avec un bon cœur. »

— Le mot de Bismarck à l'ambassadeur d'Italie après la guerre de 1870-71 : « Pourquoi voulez-vous acquérir un territoire, puisque vous n'avez pas perdu de bataille ? »

— Le mot de Bismarck sur Freycinet : « Je le vois très bien tenant les rênes d'un grand désastre. »

— Cet autre mot sur le Bavarois : « Il est quelque chose d'intermédiaire entre l'Autrichien et l'homme. »

— Cet autre sur l'ambassadeur de France : « Vous le reconnaîtrez à ce signe qu'il ne sait pas un mot de la langue du pays auprès duquel il est accrédité. »

— Cet autre sur d'Arnim : « Un gentilhomme qui avait le tort de parler quand il avait bu. »

— Cet autre sur un diplomate : « Il ne faut pas l'écouter. Il faut le regarder dans les yeux. »

— Cet autre sur de Beust, qui se vantait de ce que Bismarck n'avait jamais pu soutenir son regard : « Il se trompe, c'est l'odeur de sa bouche que je ne peux pas supporter. »

Et combien d'autres, que j'oublie, mais qui dilataient Brachet d'une allégresse silencieuse, au cours de laquelle il montrait ses dents étincelantes : « Maintenant, Léon, nous allons prendre un bock. J'ai besoin d'abaisser ma température. »

Cette excuse pour la soif nous enchantait, mon père et moi. La locution avait fait fortune : « Je vais abaisser ma température à l'aide d'un joli verre de vin blanc. » Nous l'avions surnommé Commines, en raison de son auteur préféré, et beaucoup de baigneurs, à notre suite, l'appelaient innocemment « Monsieur Commines », ce dont il se déclarait très flatté.

On venait de traverser le boulangisme. Brachet, qui avait fait une étude spéciale du problème de la popularité, affirmait qu'il y entre de l'étonnement et que quelques pintes de sang étranger, provoquant cet étonnement, font bien dans le

paysage. Il disait : « Boulanger n'est pas intelligent, mais il a une puissance de séduction personnelle, qui tient à ses origines maternelles écossaises. Il a naturellement les réactions, les réflexes qui plaisent à la masse de nos compatriotes. Il ne serait perdu que le jour où il écouterait les avis du dehors, au lieu de suivre ses propres impulsions. » Il ajoutait : « Ce qui a fait l'immense popularité du général Bonaparte, c'est ce qu'il avait en lui d'italien. Imaginez un chat se présentant comme chien au suffrage d'une assemblée de chiens. Les chiens songeront : « Ce chien est épatant. Il grimpe aux arbres, il aboie d'une façon que nous ne pouvons pas imiter. Prenons-le comme chef, il nous amusera et il nous conduira à la victoire. » De même pour Gambetta, « Génois avant tout et qui au fond méprisait sincèrement les Français ». En d'autres termes, l'homme populaire, selon Brachet, était un composé mi-parti de qualités ou de défauts autochtones et d'un apport venu de l'extérieur. Il concluait : « Nous sommes toujours le pays du pavois, de l'acclamation. »

Un de ses aphorismes préférés était celui-ci : « Le Français est logicien... comme le diable. Son précipice, c'est le cartésianisme et l'amour de la symétrie. »

Un autre était que le principal don du chef véritable est de savoir appliquer la force au moment opportun, afin de s'épargner une casse ultérieure plus grande. Louis XI, selon lui, possédait ce discernement au plus haut point : « C'est certainement cela qui avait séduit Commines. » Il chérissait la mémoire de Philippe le Bel. Le seul politique intéressant de la Révolution était, à son avis, Maximilien Robespierre, avec cette restriction qu'il appliquait la force à contretemps, que l'esprit de géométrie ruinait en lui l'esprit de finesse. Il méprisait avec violence les prétendus hommes d'État de la République, notamment Jules Ferry, dont il déclarait l'œuvre abjecte et antinationale. Son ardent patriotisme ne distinguait dans la foule des parlementaires, de droite comme de gauche, — car il y avait encore une droite à ce moment-là, — que des profiteurs et des bavards. Il pensait de la puissance juive exactement ce qu'en pensait Drumont, auquel il accordait le don suprême : l'objectivité. Il pensait des conservateurs d'assemblée que c'étaient les plus niais des hommes et totalement inéducables, « attendu

qu'ils puisent leurs principes dans des livres et des illusions transmises » non dans les faits. C'est lui qui, le premier, m'a enseigné le dégoût et le mépris du libéralisme, « une invention que les peuples autoritaires inculquent aux voisins dont ils veulent se débarrasser ; la plus grande cause de déchéance, car elle est au rebours des réalités ».

Son expression favorite, quand on lui parlait d'un de ces pontifes d'erreurs, tel un Émile Ollivier, ou un Jules Favre, ou un Jules Simon — ses trois bêtes noires — était celle-ci : « Je l'aurais fait fusiller comme un singe vert. » Je n'ai jamais songé sans émotion aux colères dans lesquelles le mettaient les atténuations apportées par les journaux « bien pensants » aux monstruosités et gaffes diplomatiques de la République. Car il lisait douze à quinze feuilles par jour, sans compter un nombre infini de revues françaises, anglaises et allemandes. En vue de sa « psychologie des peuples européens », il collait, sur des registres *ad hoc*, les faits et jugements qui lui semblaient les plus caractéristiques, les plus représentatifs. Collection prodigieusement instructive qu'il m'autorisait à feuilleter. A Lamalou, dès huit heures du matin, j'allais l'attendre à la sortie de son bain et je ne le quittais qu'à onze heures du soir. Car son enseignement unique associait, dans un mélange qui n'appartint qu'à lui, la psychologie, ou mieux la physiologie, la politique extérieure et l'histoire. Quelle misère que la démocratie, où de pareilles forces sont perdues pour un pays ! Quels services n'eût pas rendus à son Prince et à la France un pilote lucide tel qu'Auguste Brachet !

Le hasard voulut qu'un juif autrichien, dont j'ai oublié le nom, mais qui a joué un certain rôle dans la finance internationale, se trouvât à Lamalou en même temps que Brachet. Sans méfiance, ce « délicieux Hébreu » — comme disait notre ami — se lança, à l'heure du café, dans une déclaration de sympathie pour la France qui faisait loucher par son excès même. Brachet s'amusa d'abord à le pousser tant qu'il put dans cette direction fatale, puis, quand l'autre fut bien emballé, il lui demanda comment il se faisait que la presse autrichienne menait campagne dans tel sens contre nous, que le gouvernement autrichien avait pris telle mesure qui nous était hostile, que les livres scolaires autrichiens renfermaient tels et tels passages manifes-

tement gallophobes. A ce moment, le délicieux Hébreu, comprenant, mais trop tard, à quel redoutable adversaire il avait affaire, se mit à bredouiller et bafouiller lamentablement. Brachet, poursuivant ses avantages, le poussa, l'adjura, le secoua, le frictionna, tant et si bien que le pauvre diable finit par avouer que ni ses compatriotes, ni lui-même n'aimaient la France tant que cela : « On a... verstehen sie... la courtoisie... — Ya, ya, et à l'occasion un bon petit couteau entre les omoplates, n'est-il pas vrai ? » L'ami intermittent des Gaules riait d'un air gêné, mais sa rage intérieure était visible et délectait notre bon Commines. Ce fut une séance inoubliable, après laquelle Brachet me dit : « Il faut bien que nous ayons, nous aussi, nos petites expériences de laboratoire. D'autant mieux que ce manieur d'argent a tout à fait des yeux de cobaye. C'est égal, désormais il y regardera à deux fois avant d'ouvrir son cœur en public. »

Il faisait de Crispi un portrait inoubliable, de Polichinelle conspirateur, menteur, débauché, ignorant et fainéant comme un lazzarone, mais passionné pour la grandeur de son pays, haïssant la France et pendu, comme un amoureux, aux basques rudes du prince de Bismarck. Un type d'aventurier patriote.

Il avait un tic, qui consistait à ne pas supporter qu'on marchât, la nuit, du même pas que lui derrière lui. En ce cas, il se retournait et, d'un accent rogue : « Passez devant, monsieur, je vous prie. » Les clichés sur la fraternité humaine le mettaient hors de ses gonds et il affirmait que la capacité de haine est en raison de la proximité géographique. Le caractère anglais lui apparaissait comme à égale distance de tous les caractères continentaux et quand on lui demandait : « Vous sont-ils sympathiques ? », il répondait : « Je ne sais pas ce que cela veut dire. Le tout est de savoir si nous avons les uns et les autres, à tel moment, profit à nous rapprocher. »

Tel était, dans ses grandes lignes, cet esprit puissant et original, qui a fortement impressionné tous ceux admis à le fréquenter. Il était, je crois, lui-même, d'origine grenobloise, car il disait en parlant de Stendhal : « Mon Chinois de compatriote. » Grand admirateur de la valeur militaire, il donnait le pas à ceux « qui mettent leur peau comme enjeu sur le tapis ». Le tempérament juriste l'agaçait : « Qu'est-ce qu'un code, qu'une loi écrite, qu'un décret ? Une émanation d'une volonté humaine,

qu'une autre volonté peut défaire et refaire. La superstition du texte imprimé est bouffonne. Avec quatre hommes et un caporal, je me charge de faire dire en cinq minutes à un jurisconsulte tout le contraire de ce qu'il a dit. Il n'y a pas de décret qui vaille un roulement de tambour. »

Outre Brochard et Brachet, nous rencontrions à Lamalou Georges Hecq, qui fut plusieurs fois chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique et qui faisait la pluie et le beau temps au Secrétariat des Beaux-Arts. Jeune encore, charmant, spirituel, ce fonctionnaire émancipé qui fut le modèle des Larroumet et des Roujon, auxquels il était de beaucoup supérieur, supportait mal les terribles souffrances d'une rapide sclérose de la moelle. Contraint de s'appuyer sur une canne, il lui arrivait de lancer celle-ci au plafond en pestant, puis il avait une crise de larmes, qu'il allait cacher dans sa chambre. Mon père s'était attaché à lui. Il le consolait de son mieux. Après bien des exhortations, Hecq avait l'air de se résigner, prenait pendant quelques jours son mal en patience, soudain se rebiffait à nouveau et tout était à recommencer. Entre ces accès de désespoir, il racontait en déblayant d'excellentes histoires administratives, car il avait horreur des longueurs et des raseurs. Nous avions imaginé, quand un de ces derniers, fréquents dans toutes les stations thermales, prenait la parole, de tirer nos montres hors de nos goussets et de déclarer : « Vous avez cinq minutes pour traiter votre sujet, monsieur... », ainsi que cela se pratique dans les examens. Cette innocente petite blague nous a évité bien des ennuis.

Il y avait des récalcitrants, par exemple l'excellent Lemoine, mathématicien et organisateur des soirées musicales qui portent son nom. C'était un petit vieillard sautillant et instruit, rempli de calembours et de coq-à-l'âne. Ayant apprivoisé une chouette, il répétait volontiers : « Rien n'est chouette comme l'idem. » Cela n'était rien, mais ne s'était-il pas mis dans la tête de nous faire connaître son « point de Lemoine » qui se trouve, paraît-il, dans le triangle ? A peine avait-il commencé, pour la dixième fois, sa démonstration, que Hecq s'écriait : « Allons bon, il y a un fou grimpé sur le toit de l'hôtel. » Tous les yeux se dirigeaient de ce côté et le théorème était interrompu. Ou bien : « Avez-vous senti cette odeur de brûlé ? faisait Hecq, la

mine inquiète. Il y a certainement le feu quelque part. » Tout le monde cherchait aussitôt l'origine de ce problématique incendie. Jamais le bon Lemoine ne put parvenir à nous expliquer son point.

J'ai gardé un souvenir exquis du digne M. Onfroy de Bréville, magistrat d'autrefois, plein de pénétration et de bonhomie, auquel des journaux stupides cherchèrent une mauvaise querelle, parce qu'il s'était permis, comme président de cour d'assises, de manquer d'égards à l'assassin de trois femmes, Pranzini. Cette ridicule campagne de presse donna lieu à une mémorable causerie sur la fausse pitié. Y prirent part — outre M. de Bréville — Brochard, Brachet, Hecq, un magistrat fort âgé qui s'appelait M. Noirot, — il appartenait, je crois, à la Cour des comptes, — et enfin Bigot, le désagréable critique de *la Revue bleue.* Sauf Bigot, amoureux de la contradiction et de la grinche comme Brunetière, tous maudissaient le tour d'esprit qui pousse à plaindre le meurtrier, non la victime, et à s'attendrir sur le sort des canailles. Ce fut l'occasion pour Brachet de couper le cou à un nombre imposant de singes verts. A notre groupe vint se mêler l'ancien préfet Schnerb, dont le nom avait été souvent prononcé, peu de mois auparavant, à l'occasion de l'affaire Schnœbelé et qui, lui non plus, ne donnait pas dans le godant humanitaire. J'ai gardé le souvenir de cette discussion parce que le duo de mon père et de Brachet y atteignit à la plus haute éloquence, spontanée, naturelle, frémissante comme une passe d'armes en plein soleil, et aussi parce que le personnel de l'hôtel et jusqu'à des paysans, attirés par le bruit des voix, faisaient le cercle autour de nous. On apercevait ces têtes sérieuses, luisantes, qui approuvaient, riaient, tendaient l'oreille de façon à ne pas perdre une syllabe. C'était un Décaméron languedocien et tel qu'en aucun autre endroit il n'eût, j'imagine, été possible. Un philosophe, un politique psychologue, un romancier, deux fonctionnaires, deux magistrats examinèrent, sous ses divers aspects, pendant tout un après-midi, cette articulation de la pitié et de la société qui a tant fait couler d'encre et de sottises.

On finit par tomber d'accord que le meilleur moyen d'ensanglanter une constitution, c'est encore d'y inscrire la compassion obligatoire. La terreur suit de près, et les plus grands mas-

sacres ont tenu, au cours de l'histoire, à l'intervention des hommes sensibles.

Stimulante à l'excès pour l'intelligence, l'atmosphère de Lamalou était déprimante pour l'expansivité d'un étudiant de vingt ans, condamné au spectacle quotidien de la souffrance, de la déchéance et de la mort. Je faisais le brave, j'adorais mon père et je pensais que les eaux lui étaient salutaires, mais je me demandais quelquefois, avant de m'endormir, s'il me serait possible de passer toute ma vie dans ce paysage de désolation qu'est la clinique des maladies nerveuses et autres. Une aspiration naturelle au lyrisme, à la santé et à la bonne humeur, qui fait le fond de mon caractère, était perpétuellement refoulée par les plaintes de Hecq, les lamentations de l'aveugle russe, le progrès de l'atrophie musculaire chez celui-ci ou celui-là, les pronostics navrés du Dr Privat ou du bon Dr Boissier, qui parlaient devant moi comme devant un confrère. Je savais qu'aucun de ceux qui venaient là, si remarquables qu'ils fussent par leurs talents et leur patience, ne ferait de vieux os, que la plupart étaient menacés des pires complications et des plus soudaines, que la mort était derrière la porte. L'extrême cordialité, la confiance, l'amitié qu'apportait mon père, me rendaient plus douloureuses encore, à la longue, ces amères et intimes constatations. Je rêvais de médications héroïques qui eussent résolu les scléroses de la moelle et du cerveau, de fonte miraculeuse des pachyméningites et des tumeurs, de guérisons par la volonté, par un sérum, par une inoculation de venin, par l'aimant, même par les forces inconnues que nous groupons sous le nom de pesanteur. L'inertie de la thérapeutique, en face de lésions qui devraient être curables ou au moins modifiables, me surprenait et m'indignait. Alors à quoi bon l'étude, à quoi bon les concours, à quoi bon le sacrifice des plus belles années de l'existence, si l'on devait aboutir à ce *nihil*, à cette abstention, à des palliatifs pires que tout, comme la morphine ?

Je m'ouvris de mes doutes et de mon ennui à Brachet. Il me répondit avec une bienveillance toute paternelle, mais aussi avec le tour d'esprit fataliste d'acceptation qui caractérisait ceux de son temps. A l'entendre, les affections du système nerveux profond échapperaient toujours à un traitement soit empirique, soit rationnel, parce que, situées aux sources mêmes de la vie,

elles étaient hors de nos atteintes. Un grand nombre d'entre elles étaient héréditaires. On n'agirait jamais sur l'hérédité. Ces arguments ne me convainquaient pas.

— Êtes-vous déterministe, Léon, sapristi ? Ou n'êtes-vous pas déterministe ? Je vous croyais admirateur de Claude Bernard.

— Mais ne pensez-vous pas que les travaux de Claude Bernard sur le curare soient précisément un essai, une amorce d'intervention possible dans les centres médullaires ?

— Peuh ! Plutôt une réaction qui lui permit de dissocier physiologiquement les cellules motrices de la moelle. D'ailleurs, quand ces cellules sont détruites, Méphistophélès lui-même y perdrait son latin.

Brochard, malgré sa formation, toute différente de celle de Brachet, me tenait des discours analogues. Aujourd'hui, où je vois les choses de loin et de haut, je me demande quel vent de découragement avait soufflé sur ces hommes éminents et les portait à croire qu'en médecine comme en morale, comme en politique, l'être humain n'a qu'à observer et à subir. C'est la grande différence qui nous sépare de nos prédécesseurs. On eût dit qu'un mauvais génie leur avait infligé l'ablation de la faculté de résistance, mieux que cela, d'offensive contre le mal. Il est bien vrai que c'est la foi qui sauve, dès ici-bas, et que la foi, dans toutes ses manifestations, leur manquait. Ce grand ressort était, soit brisé, soit amoindri chez les meilleurs d'entre eux.

Or, le changement d'orientation de mes contemporains immédiats, les nombreuses écoles que j'ai faites depuis vingt ans et aussi les transformations des conceptions médicales et politiques m'ont prouvé que presque aucun mal n'est fatal, que presque tout est curable, sujet à revision et à amélioration, et qu'on peut intervenir efficacement jusque dans l'hérédité. Autant l'optimisme béat, c'est-à-dire inactif, est une sottise, autant l'optimisme, compagnon de l'effort, pour sortir des difficultés, des souffrances, des lésions fonctionnelles ou organiques, est légitime. L'école de l'immobilité, l'école de la Salpêtrière a fait son temps. Non seulement par l'application des sérums, mais encore par les greffes animales, par l'étude des minéraux, des colloïdaux, des substances radioactives, de la volonté humaine

nous arrivons aujourd'hui à intervenir victorieusement là où naguère on se croisait les bras. Le moment approche où les centres nerveux eux-mêmes, si abrités et cachés qu'ils soient, devront compter avec les messages chimiques, physiques, endoscopiques ou moraux que nous leur adresserons. Ceci soit dit pour rassurer les malades ou les inquiets qu'auraient attristés mes peintures. Il s'agit, non de la faillite de la science, — comme le prétendait ce nigaud tendu de Ferdinand Brunetière, — mais d'une application nouvelle de la science, collaboratrice de notre énergie, et dans le sens de notre bien.

Pour quiconque veut fermement revenir à la santé mentale, matérielle ou politique, le retour à la norme n'est jamais, jamais, jamais impossible. Il faut seulement que chacun apprenne à connaître ses ressources. Celles-ci, Dieu merci, sont infinies.

---

## CHAPITRE VIII

*Service militaire. — D'Esparbès et Vanor.*
*Naissance de l'antimilitarisme.*
*Le Val-de-Grâce : Kelsch et Villemin. — Les fils à papa.*
Le Temps *nous morigène. — Adrien Hébrard.*

Dans le temps où *l'Action française* chassait le juif déserteur Henry Bernstein de la Comédie-Française, une vieille petite dame sémite, ivre de rage, proclamait à sa table, devant une vingtaine de salonnards : « Mais Léon Daudet, lui aussi, a déserté; je le sais, j'en suis certaine. » Un de mes amis présent lui répondit : « Non, madame, ça se saurait. »

En effet, ainsi qu'en témoigne mon livret militaire, — classe 1886 — j'ai accompli, sans encourir une seule punition, une année de volontariat au 46^e^ régiment de ligne, rue de Babylone à Paris, en qualité de médecin auxiliaire. J'ai fait ensuite mes trois périodes réglementaires de réserve et de territoriale au 28^e^ bataillon de chasseurs alpins à Grenoble et au fort de Vulmis dans la Tarentaise. Ce sont là pour moi d'excellents souvenirs, traversés d'épisodes joyeux. A Babylone, j'avais comme compagnon Jean Charcot, qui depuis s'est fait un nom d'explorateur au pôle Sud, Edmond Fournier, dont j'ai dit précédemment les remarquables travaux, Henry Meige, Paul Noguès, devenus deux lumières de la médecine et de la chirurgie, Georges d'Esparbès et Georges Vanor, ce dernier enlevé trop tôt à notre amitié. Je ne dirai pas que la servitude de la caserne nous enchantait tous les jours, que la visite à l'infirmerie le matin nous était un délice, mais nous accomplissions tous notre besogne de notre mieux, en esquivant le plus possible les corvées supplémentaires.

Notre procédé, d'ailleurs classique, consistait à faire la bête. Partagés entre l'hôpital, les cours aux infirmiers et les malades du quartier, — *blessés, fiévreux, vénériens*, disaient les pancartes, — nous savions nous rendre insaisissables.

— Daudet, m'accompagnerez-vous à la marche cet après-midi ?

— Mon lieutenant, je ne demanderais pas mieux. Malheureusement, nous avons le cours du 102e de ligne, boulevard de Port-Royal.

— Vous ne pouvez pas le remettre ?

— Impossible, mon lieutenant. Ordre du colonel.

— Et demain matin ? Venez-vous à la leçon d'équitation de l'École militaire ?

— Nous allons au Val-de-Grâce, mon lieutenant.

Au bout d'un mois, tous nos supérieurs avaient renoncé même à réclamer de nous des explications. De temps en temps, le colonel Alessandri, excellent chef au visage sévère, débonnaire dans le fond, nous questionnait pour savoir où nous en étions, si nous nous mettions au pas.

— Mais sûrement, mon colonel.

— Et vous n'avez rien à me demander ?

— Rien du tout, mon colonel.

— Ça va bien, vous pouvez disposer. — Puis, nous montrant à ses officiers, il murmurait avec orgueil : « Ces jeunes gens... » Jamais il ne complétait sa phrase.

Une fois il y eut alerte. C'était en été. Depuis quelques jours je découchais, grâce à des trésors de diplomatie et à une entente préalable avec mon sergent-major. Or, le dimanche, mon père invita son vieux camarade Alessandri à venir dîner à Champrosay. Au retour, dans le train, mon colonel prononça cette phrase qui me glaça le sang : « Je vous autorise ce soir à rentrer chez vous. Je vais en passant prévenir le poste. »

J'aperçus aussitôt les conséquences de cette mesure inusitée, la réponse du sergent de garde : « Mais, mon colonel, le médecin Daudet ne couche pas à la caserne en ce moment... », le branle-bas, la découverte du pot-aux-roses. J'affirmai froidement que je préférais rentrer au quartier, n'étant pas attendu à mon domicile rue de Bellechasse.

— C'est bon. Alors je vais vous accompagner.

Il me fallut ainsi rentrer, traverser la cour, gagner la chambrée où tout le monde ronflait déjà, où il n'y avait pas de lit disponible, le mien étant occupé. Je n'hésitai pas. J'allai secouer mon ami d'Esparbès.

— Hein, quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon vieux, je reviens de la campagne avec le colo. Il veut te parler en bas tout de suite.

D'Esparbès est un si brave type qu'il ne suppose jamais qu'on puisse lui faire une blague. J'entends encore sa voix étonnée : « Oh ! mon vieux, non, c'est vrai..., qu'est-ce qu'il peut me vouloir à cette heure-ci, le colo ?... C'est peut-être qu'on va me changer encore de régiment. »

Il faut vous dire que la protection du général Boulanger, rencontré un soir au Chat-Noir, l'avait arraché à une garnison lointaine et fastidieuse, pour le rapatrier à Paris. Il vivait dans la terreur de repartir.

Je répondis évasivement : « C'est possible ». D'Esparbès se leva maugréant, enfila son pantalon, sa capote, disparut dans l'obscurité, tandis que je prenais sa place encore chaude. Au poste, bien entendu, on l'envoya promener, en lui demandant s'il n'était pas saoul. Cinq minutes après, il revenait, me trouvait couché et ronflant. Ici commença une scène digne du *Lidoire* de Courteline, lui m'adjurant de lui rendre son plumard, moi le priant avec solennité de me laisser dormir. Finalement, je l'expédiai à l'infirmerie où il trouva, sur une chaise, asile chez les blessés. C'est ainsi que le dîner à Champrosay du colonel Alessandri fut cause que Georges d'Esparbès passa à la caserne une nuit blanche.

Au commencement, nous faisions du zèle et des pansements compliqués selon les formules ultra-modernes de nos hôpitaux. Mais bientôt la routine de l'infirmerie et le scepticisme de notre bon major — dont j'ai compris depuis la haute sagesse — nous ramenèrent à l'ipéca, au sulfate de soude et au bain de pieds à la moutarde, ainsi qu'à l'ouverture des panaris en cinq secs.

— Vous allez-t-il me faire mal, m'sieur le majôr ?

— Mais non, mon garçon, assieds-toi là et ferme les yeux.

Croue, un bon coup de bistouri bien appliqué et ça y était. Le soldat se tordait de douleur sur sa chaise, ce pendant que, pour le consoler, nous lui tenions les habituels propos : « Eh

bien ! tu en verras de plus rudes, à la guerre... Tu es un homme, sacrebleu ! » et autres fariboles délurées. Le panaris des autres semble toujours insignifiant.

La seule complication qui nous ait donné vraiment du fil à retordre fut une rage de dents d'un sergent, un dimanche, à la caserne de la Nouvelle-France, faubourg Poissonnière. Je ne me rappelle plus qui était de garde avec moi. Ce sergent souffrait tellement qu'il me fit pitié. En l'absence du major, nous décidâmes de le débarrasser de sa prémolaire, qu'entourait une gencive rouge, enflammée. Après avoir frotté celle-ci d'un coton imbibé d'éther, je saisis un davier, empoignai le chicot et tirai. Malgré tous mes efforts, impossible d'avoir cette maudite dent. Je passai l'instrument à mon camarade : « Essaie, toi, moi j'y renonce ». Un craquement sourd indiqua enfin que l'alvéole cédait. La prémolaire se mit de champ sur le maxillaire, mais à partir de là s'obstina et ne bougea plus, tel un obusier incliné sur un rempart sanglant. Nous étions en nage. Quant au sergent, je n'essaierai pas de vous décrire son manque infini de satisfaction, ni ses « M'sieur le majôr, ah ! m'sieur le majôr ! », ni ses hurlements qui remplissaient la cour du quartier. Car c'était l'été et la fenêtre, par hygiène, demeurait ouverte.

En fin de compte, il fallut faire venir un fiacre, y pousser le pauvre garçon et nous mettre à la recherche d'une clinique dentaire ouverte en dépit du dimanche. Nous en découvrîmes une, rue de Rivoli. L'homme de l'art, en un tourne-main, extirpa, non sans un sourire de commisération, la scélérate qui nous avait donné tant de mal. Le sergent, se tenant la joue, le remercia, nous remercia, emporta précieusement son bourreau dans un bout de papier et, chose admirable, ne douta pas une minute de notre science : « J'ai bien compris, m'sieur le majôr, qu'vous n'aviez pas au quartier l'fauteuil qu'il fallait pour ça. » Ce qui l'avait le plus épaté, c'était, en effet, le luxe du mobilier du dentiste. Il répétait avec admiration : « Y en a, sûr, pour un billet de mille francs ».

Le prestige de la médecine auprès des simples tout court est presque aussi grand que celui qu'elle exerce auprès des simples des salons. Les uns et les autres s'imaginent qu'un diplôme et des examens confèrent la science infuse. La vérité est que nous

connaissions un grand nombre de cas chirurgicaux et médicaux, mais que la pratique nous manquait. Dans le doute, admis à l'examen d'un cas difficile, nous faisions la moue professionnelle qui n'engage à rien, qui signifie : « Diable ! c'est à voir... » ou bien un léger sifflement indiquant que l'affaire nous paraissait sérieuse. D'où grande allégresse chez notre patient.

— Du moment que j'suis retenu à la chambre, j'aimerais bien un congé, m'sieur le majôr.

— On en parlera à votre capitaine. Quelle compagnie ?

— Deuxième du trois. Merci, m'sieur le majôr.

Le malade se retournait, en soupirant de joie, dans son lit. J'ajoute que nous avions la main large, que cela se savait et que la moitié des troupes casernées à Babylone et à la Nouvelle-France a pris copieusement l'air cette année-là. De temps en temps d'Esparbès nous disait : « Mon vieux, j'ai une rougeur dans le cou ; si ça tournait au furoncle, hein, tu me signerais une petite escampette ? Chouette alors ! »

Nous lui répondions : « Ton cas est différent. Tu es poète. Tu dois donner l'exemple de l'assiduité. On n'est que trop porté, dans l'armée, à considérer les poètes comme peu sérieux.

— Oh ! la la, quelle blague, mon vieux, quel sale type ! Eh bien, je vous retiens, les élèves médecins. »

Autre scène comique. Un soldat en uniforme de notre régiment avait, en chemin de fer, flanqué une terrible pile à un civil, qui se trouvait être un personnage important de je ne sais quel ministère. Tous les présents au quartier reçurent l'ordre de descendre dans la cour, où le civil parut bientôt, avec une tête comme un melon, un œil poché et trois dents cassées. C'était évidemment un joli travail. Nous avions essayé de persuader à d'Esparbès que le civil le reconnaîtrait.

— Mais puisque j'ai couché au quartier cette nuit-là.

— Ça ne fait rien. Tu es poète, donc tu attires l'attention. Cet imbécile, atteint évidemment de paramnésie, s'imaginera qu'il t'a déjà vu.

— De para quoi ?

— De paramnésie, illusion qui fait croire, à l'observateur d'une circonstance, qu'il s'est déjà trouvé dans une circonstance analogue.

— Oh! mon vieux, je suis frais! Mais c'est encore une blague. Si, si, c'est une blague, puisque vous rigolez.

D'ailleurs le civil fut de bonne foi et ne reconnut pas d'Esparbès. A quoi tient la destinée! S'il avait menti et reconnu d'Esparbès, celui-ci ne serait pas devenu administrateur du musée de Fontainebleau.

En ce temps-là, il n'y avait pas d'antimilitarisme dans les casernes de Paris. Chacun y accomplissait son service ponctuellement, sans aigreur. Notre colonel, étant Corse, avait attiré un grand nombre de ses compatriotes, adjudants, sergents-majors, simples soldats, que leurs camarades traitaient quelquefois de « corsicos » et de « mangeurs de châtaignes » sans qu'il en résultât de fâcheuses querelles. Soit qu'ils fussent particulièrement douillets, soit que la médecine les intéressât, ces insulaires gradés nous prenaient tout le temps des consultations sur les bobos, rhumatismes, saignements de nez qui les tourmentaient.

« Elève médecin, je ne puis pas faire ça. » L'homme tentait d'accomplir un mouvement compliqué, puis y renonçait avec une grimace.

— Eh bien! sergent, ne le faites pas.

— Mais à quoi ça tient, élève médecin?

— A la nature peccante de vos humeurs.

Meige ayant eu la faiblesse de s'intéresser à l'anthrax d'un sergent-major, dut le panser pendant quinze jours de suite. L'autre s'informait sans cesse de l'état du « germe », demandait si le « germe » était parti, s'il n'allait pas revenir. En attendant, c'était Meige qui revenait au quartier, mais sans plaisir, je vous en réponds.

Il n'y avait pas encore d'antimilitarisme dans les casernes de Paris et cependant le ferment existait. Trois ouvrages en témoignent : *le Cavalier Miserey*, d'Abel Hermant, le plus nocif et le plus sournois, où la haine du petit mandarin de normale contre le chef militaire est très virulente. C'est le seul ouvrage d'Hermant qui ait de l'accent, de la sincérité, qui ne soit pas un truquage, ni une interversion, ni une transposition hallucinatoire, ni un cauchemar gelé. *Sous-Offs*, de Lucien Descaves, livre amer, vigoureux, pessimiste, conçu selon la formule du naturalisme d'alors. On y devine un sentiment du devoir,

obscurci, aigri par les corvées inévitables de la caserne en temps de paix. *Biribi* enfin, de Georges Darien, le plus chargé de colère, où passe le souffle révolutionnaire de Vallès, accompagné d'un furieux siroco en plein soleil. C'est de ces trois volumes que sont sortis Gustave Hervé première manière et les égarements que l'on sait. Ils ont eu un retentissement profond dans beaucoup de tempéraments quinteux et bilieux, rebelles à la discipline et que rebiffait sourdement — sans qu'ils se rendissent bien compte des motifs de leur aversion — l'obligation du service militaire. J'ai vu cet ensemencement se faire sous mes yeux, comme une expérience de laboratoire. C'est le plus souvent sur les coteaux littéraires que s'allument les incendies sociaux. Les écrits, dans un pays rapide et intelligent comme le nôtre, ont une importance de premier rang. Ainsi que dans l'incendie de Troie, *proximus ardet Ucalegon.*

Axiome : Les maux qu'engendre la littérature ne peuvent être guéris que par la littérature.

Corollaire : Un volume erroné se réfute, non par une brochure accessible à tous, sommaire ou primaire, du genre « bon pour le peuple », mais par un autre volume allant à la racine du fléau, ou par une longue série d'actions fortement pensées et solidement déduites.

N'oublions jamais que ce sont les encyclopédistes qui ont préparé la Révolution. Ces erreurs meurtrières ne pouvaient être détruites que par un corps de doctrine approfondie, que par une propagande intellectuelle de niveau supérieur. Dans toute affection du système nerveux central, il faut soigner le cerveau et la moelle, non les nerfs.

Totalement méconnues de la plupart des réactionnaires jusqu'à l'apparition des travaux du grand Maurras, ces vérités sont encore aujourd'hui ignorées des pâles conservateurs. Ils s'imaginent qu'on peut se débarrasser de l'antimilitarisme avec des arguments sentimentaux, à l'aide d'images d'Épinal, ou en traitant de crétins les instituteurs non patriotes. Ils prêtent à leurs adversaires leur manque de sérieux.

Or, il y a vingt-cinq ans, personne, tout au moins chez les hommes de lettres, ne soupçonnait que les romans précités et *la Débâcle* de Zola préparaient un redoutable scepticisme quant au devoir militaire. Ces cris de révolte, ces blasphèmes

semblaient des impulsions isolées, sporadiques, des bizarreries dont il eût été ridicule de s'inquiéter. Ceux qui, comme Sarcey, protestaient dans la presse, le faisaient de la façon la plus lourde, la plus maladroite, la plus déplaisante, en appelant d'abord les juges et les gendarmes à la rescousse, au lieu de recourir à des raisons, en maudissant au lieu de réfuter. Ainsi, vers 1889, s'amoncelait peu à peu en silence, dans la pénombre des cénacles littéraires et sorbonicoles, le sinistre orage qui devait éclater huit ans plus tard.

Le matin, sauf exception, nous allions au Val-de-Grâce, alors admirablement tenu, hôpital modèle entre tous, où professaient des maîtres de premier ordre parmi lesquels je citerai un Villemin, un Kelsch, un du Cazal.

Le professeur Kelsch était petit, d'aspect timide, avec deux yeux pénétrants dans un visage étroit et pileux. Il parlait comme Potain, à voix presque basse, et comme Potain il joignait à l'instinct médical irrésistible la plus haute culture scientifique. Sa bonté, sa douceur étaient extrêmes, sauf quant aux nécessités du service. J'ai passé en sa compagnie des heures délicieuses, car chaque malade devenait pour lui l'occasion d'une substantielle causerie, où il nous transmettait le meilleur de son expérience. Il allait trottinant le long des escaliers, traversant les immenses cours, les multiples salles qui relevaient de sa juridiction clinique, revêtu de la longue blouse grise qui lui donnait l'air d'un modeste peintre en bâtiment, son képi, d'où les galons se détachaient, sur la tête, suivi du sergent Brochet, qui prenait note des régimes et des observations culinaires. Ensuite, de son même pas égal, il faisait le tour des chambres d'officiers. Partout il portait la consolation, l'encouragement, le conseil amical et tendre. Partout il écoutait avec patience les plaintes et les pressants appels de l'humanité souffrante, qui tendait les bras vers lui comme vers la suprême espérance. Car tous connaissaient sa maîtrise et tous songeaient : « Si celui-là ne peut rien pour moi, c'est que mon mal est incurable ».

— Allons, mon capitaine, un peu de patience. Vous en sortirez, je vous le promets.

— Sans opération, monsieur le principal ?

— Avec une petite opération que nous ferons, si vous le voulez bien, demain matin.

Celui-là, affligé d'un cancer de l'intestin, répandait une effroyable odeur. M. Kelsch nous disait : « Restez à la porte, c'est vraiment suffocant ». Lui entrait et demeurait là une demi-heure, essayant de distraire et de consoler le condamné à mort. Il lui interdisait ceci ou cela, comme aliment ou comme hygiène. Sur mon étonnement, il me dit : « C'est un homme fort intelligent. Si je lui permettais tout, il comprendrait ».

L'héroïsme simple était dans sa manière. Un matin débarqua au Val-de-Grâce, à cheval, en pantalon d'uniforme et en habit de soirée, un général connu, qui avait occupé un poste éminent à l'École de guerre. Un fiacre suivait avec sa cantine. Le général demanda à voir le médecin chef. En l'absence de celui-ci, on le conduisit, avec tous les signes extérieurs du respect, au professeur Kelsch. Le dialogue suivant s'engagea :

— Docteur, je sens que je deviens fou. D'ailleurs, ma tenue excentrique le prouve suffisamment. Veuillez, je vous prie, m'interner dans une chambre à part.

— Mais certainement, mon général.

— Soyez convenable et prenez une attitude plus militaire. Je suis votre supérieur.

— Oui, mon général.

Et M. le principal Kelsch, voyant à quel genre de dément il avait affaire, rectifia humblement sa position.

— Avant d'entrer en cellule, je désire qu'il soit bien entendu que j'aurai chaque matin un plat d'épinards.

— Oui, mon général.

— Et que ma décoration — c'était la cravate de commandeur, qui brinqueballait sur le frac — sera accrochée à la tête de mon lit.

— C'est entendu, mon général.

Or l'infortuné, à peine arrivé dans sa chambre spéciale, commença à donner ces signes d'agitation qui précèdent de peu l'accès de fureur. On n'avait pas eu le temps de lui passer la camisole de force et il avait conservé sa boîte à rasoirs. Il s'agissait de reprendre celle-ci.

Deux élèves du Val-de-Grâce réclamèrent l'honneur de cette mission plus que dangereuse. Kelsch les écarta doucement : « Non point, messieurs, cela me regarde. »

Sans hésiter, il entra dans la pièce où le fou commençait à

bondir. Il l'écarta de sa petite main, marcha vers la cantine ouverte, prit la boîte aux rasoirs et sortit sans hâte. Nous l'aurions embrassé ! D'un visage impassible, il continua sa visite, comme si rien d'anormal ne s'était produit. Seulement, à la fin, se tournant vers nous, il murmura : « Je crains bien que ce pauvre général ne savoure pas longtemps ses épinards. » Car il avait le pronostic infaillible, comme un rebouteux de campagne.

Le nom du médecin en chef Villemin est célèbre pour ses remarquables travaux sur la contagion de la tuberculose. C'était un savant en tous points admirable. Il habitait dans la même maison que nous, 31, rue de Bellechasse, et j'ai eu le bonheur d'être soigné par lui à la suite d'un choc violent sur le crâne. J'ai pu me convaincre de la supériorité des médecins militaires de premier plan sur un grand nombre de médecins civils fort réputés et à la mode. Le corps du service de santé de nos armées de terre et de mer a été trop souvent calomnié et rabaissé. Il y a là une élite désintéressée, d'un courage et d'une énergie à toute épreuve, qui a beaucoup fait pour la science, où le scrupule, la discrétion, l'honneur n'ont jamais fléchi. Le cours du professeur du Cazal sur les devoirs de notre métier était une merveille et d'une psychologie plus pénétrante que celle de M. Ribot, à coup sûr. Je garde une profonde reconnaissance à ces maîtres si dévoués et si sages, qui vivaient à l'écart de la brigue de Faculté, sans ambition malsaine, dans l'unique joie du devoir accompli. Au milieu de l'affaissement général des caractères, — affaissement qui tient au régime seul, — ils demeurent une des grandes ressources du pays.

Jusqu'ici, au cours de ces souvenirs, j'ai négligé les épisodes personnels, qui n'ont en général qu'un intérêt fort limité. Cependant, il faut que je mentionne une petite histoire qui fit couler beaucoup d'encre et dont, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais eu l'explication complète. Les étudiants en médecine sont tapageurs. Ils prennent souvent dans la rue et aux dépens de la paix publique — comme disent les instructions des sergents de ville — leurs revanches des tristesses de l'hôpital et de l'amphithéâtre. Un soir, au cours d'une bagarre un peu vive avec des passants susceptibles, je fus conduit au poste en compagnie de Jean Charcot, de Georges Hugo et de Philippe Berthelot. L'affaire n'eut d'ailleurs aucune suite, car les torts étaient

réciproques, mais, en raison des noms des délinquants, elle s'ébruita. Le grave *Temps* en fit un récit exagéré et sévère, où était déploré, en termes prudhommesques, le mauvais exemple que donnaient les benjamins de la République. M^me^ Séverine, qui ne badine pas sur le chapitre de la morale, nous traita de « fils à papa », de « petits choses » qui ne songeaient pas à devenir « quelqu'un ». La saison étant vide d'événements, cette gaminerie prit en quelques heures des proportions épiques, ainsi que dans un conte de Courteline. On ne nous ménagea ni les admonestations, ni les remontrances, ni la tirade sur les avortons dégénérés de familles glorieuses et laborieuses, qui galvaudent l'héritage paternel ou grand-paternel. On alla interviewer Alphonse Daudet, Marcellin Berthelot, le D^r^ Charcot, Édouard Lockroy et une dizaine de professeurs de Faculté. La note fit le tour des journaux allemands, anglais, belges, italiens, russes. Six mois après, il nous en revenait encore des échos de l'Amérique du Sud et de l'Indo-Chine. Jamais nous n'aurions pu supposer qu'un coup de torchon au coin de la rue Racine et du boulevard Saint-Michel occuperait ainsi l'opinion mondiale.

Mon père n'avait pas pris la chose au tragique. Mais il écrivit à son vieux camarade Adrien Hébrard une lettre figue et raisin, pour lui annoncer que, dans ces conditions, il ne donnerait pas au *Temps* le roman promis, que ledit roman demeurerait sa *Quiquengrogne*. Lockroy au contraire feignit un violent désespoir à la pensée que la gloire de Hugo, qui lui était si chère et profitable, risquait de sombrer dans cette aventure, en même temps que le prestige de la démocratie. Comme ce ridicule hourvari servait indirectement ses ténébreux desseins, je l'ai toujours soupçonné d'avoir mis de l'huile sur le feu et favorisé en sous-main le scandale.

Depuis j'ai revu maintes et maintes fois Adrien Hébrard et toujours avec une grande sympathie et un très vif plaisir. Il m'est arrivé forcément de lui déplaire par mon attitude politique, par telle ou telle campagne de presse. Il en était quitte pour s'écrier alors, avec cet accent indigné qui avait tant de saveur dans sa bouche : « Léon, oh ! quel imbécile ! » Mais je suis sûr que tout au fond il ne m'en voulait pas et que le souvenir d'Alphonse Daudet venait toujours effacer ce mouvement

d'humeur passagère. Du plus loin que je me rappelle, je vois, à la table familiale, l'assistance déridée, soulevée, exaltée, par l'esprit magnifique et prime-sautier de ce grand observateur de choses et de gens. Si jamais celui-là a écrit ses souvenirs, ce sera pour les lecteurs de l'avenir un enchantement. Ils verront revivre toute une époque, avec ses travers, ses ridicules, ses erreurs et jusqu'à ses tics. La mémoire infaillible du directeur du *Temps* clichait les éléments comiques d'un personnage, petit ou grand, avec une précision et une sûreté à la Daumier. Il avait naturellement le trait à la fois vif et philosophique et son mot, tel le javelot antique, vibrait encore, une fois fixé dans la chair de sa victime. Mais cela sans nulle méchanceté, ainsi que dans un jeu ou un tournois.

Ce petit homme, pétri de malice et qui avait couvert de fameux brigands, n'avait jamais fait, volontairement, de mal à personne. Il avait vu des gens de toute sorte et quelquefois les pires gredins, monter et descendre l'escalier de la fortune en se bousculant et en s'injuriant. Il avait vu les ambitieux jouant des coudes sur le palier parlementaire, les voleurs vidant les poches de leurs voisins, les traîtres palpant leurs deniers, les roublards changeant de camp et de programme, les vicieux perdus par leur tare secrète. Il avait tout compris, tout deviné, tout flairé. Il n'était pas un de ses contemporains, des types de son bateau, dont il n'eût pesé le fort et le faible. Il avait été flatté, adulé, léché, renié, reflatté, réadulé, selon les hauts et les bas de sa carrière, comme personne, attendu que son pouvoir fut stable et son journal indispensable au régime. Il n'avait conservé, de tant d'avatars et de tant de mécomptes, nulle aigreur, soit qu'il fût né sans illusions, soit que la chute de ses illusions ne l'eût jamais fait souffrir, soit qu'il préférât son amusement à la rancune. Combien certes il avait raison !

On remplirait deux, trois volumes des formules ingénieuses et souvent profondes qu'il a trouvées, des récits qu'il a dispersés au milieu d'un rire communicatif, d'un rire d'enfant heureux au plein soleil, des sentences qu'il a édictées avec une fausse solennité, pour les détruire presque aussitôt. Mais ces volumes, non écrits, non colligés par lui, perdraient leur saveur, leur arome, leur bouquet. Car il était grisant et vif comme un vin de terroir, où passaient tous les parfums de toutes les radi-

celles du sol français. En outre, il était abrégé, elliptique, pressé d'en finir avec ce qu'il racontait, au rebours des raseurs comme Sardou, qui préparaient, avec une lenteur de vieux jardinier, un feu d'artifice minuscule.

Quand on demandait à mon père quel auteur il emporterait dans l'île déserte, il répondait souvent : « J'emporterai Adrien Hébrard ». Chose miraculeuse, le directeur du *Temps* avait précisément échappé au temps. Il était demeuré, jusqu'au moment où j'écrivais ceci, tel qu'il était, il y a trente ans, quand il entrait chez nous derrière la délicieuse M^me^ Adrien Hébrard, blonde et belle comme une fée peinte par le Titien et dont la voix avait la douceur d'un chant de tourterelle. L'union du charme féminin et de l'esprit viril est à mes yeux une des fêtes d'ici-bas. Nul, devant le ménage Hébrard, n'échappait à cette impression. Mes yeux d'enfant la reçurent si vive qu'elle n'est point encore dissipée.

Une certaine vision ironique conserve-t-elle les individus, ou cette vision est-elle le signe d'une bonne santé foncière, permettant de franchir les étapes morbides ? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que l'injure des ans s'attaque moins à des gaillards comme Adrien Hébrard ou Georges Clemenceau qu'à d'autres, d'aspect plus robuste et durable. Se fichant de presque tout et de tout le monde, ces privilégiés de la durée n'attachent plus à leur santé ni à la fuite des heures ce prix excessif qui engendre la mélancolie et met les tissus organiques en dépression. Selon Alphonse Daudet, l'ironie est le grand antiseptique et je pense que cette comparaison va très loin. Plus que l'Académie française, le rire confère, dès ici-bas, l'immortalité conditionnelle.

Je clos, sur cette constatation agréable et rassurante, un volume où j'ai dû, bien à regret, accumuler des aspects douloureux ou tragiques. Cet exposé était indispensable, du moment que j'avais promis d'être sincère et complet. Il me reste à vous conter maintenant comment le jeune homme que j'étais au début de mes études de médecine a réagi contre la double étreinte du matérialisme de l'École et du milieu républicain où il était plongé jusqu'au cou, et s'en est arraché violemment. Ce sera le sujet de la prochaine série de mes souvenirs.

---

# L'ENTRE-DEUX-GUERRES

A LÉON ALLARD

AU ROMANCIER

DES « *VIES MUETTES* »
ET DES « *FICTIONS* »

*Filialement,*

L. D.

## CHAPITRE PREMIER

*Préambule. — Le temps de l'anarchie sentimentale.*
*L'ennemi des lois : Ravachol, Émile Henry, Vaillant, Caserio.*
*La terreur à Paris. — Le Président Carnot. — Barrès. — Schwob.*
*Claudel. — Jules Renard. — Georges Hugo.*

La grande crise qui vient de fondre sur l'Europe, et notamment sur la France, ne changera en rien l'inclinaison de ces modestes souvenirs. Mais il me paraît que ce titre, *l'Entre-deux-guerres*, caractérise bien la morne période qui va de 1890 à 1904, de l'échec du boulangisme à la fin de la ligue de la *Patrie française.* Nous sommes à vingt ans de distance du désastre de 70-71. La France jouit d'une prospérité et d'une paix apparentes, qui recouvrent un fond général d'anarchie et de somnolence dans les esprits. Le sens politique paraît complètement obnubilé chez la plupart de nos compatriotes. La chose publique est la proie des plus médiocres, des plus brouillons, des plus cupides. Le roman naturaliste, le théâtre naturaliste, la rédaction symbolique ou blafardement idéaliste des petites revues ou des cénacles, remplissent de leurs sottes querelles le monde et la ville. Zola trône et pontifie sur son fumier. Il va publier *la Débâcle*, produit de sa lâcheté naturelle et de sa haine de l'uniforme. Mon père et Goncourt, qui maintenant le connaissent à fond, s'écartent de lui silencieusement, mais, en raison d'une amitié ancienne et trop scrupuleuse, évitent de se prononcer sur son compte. Lui cherche et flaire de son nez bifide, en zézayant, l'occasion unique, « la puiffante secouffe publique, mon bon ami », qui lui permettra de jouer les Hugo à la fange, de vaticiner à la guernesiaise du haut de

son îlot d'excréments. La grande popularité, telle est sa truffe convoitée, et il la quête partout en grognant.

L'art dramatique est encore inondé par les laissés-pour-compte de Sardou, les vaudevilles chers à Sarcey et les lavasses du malheureux Ohnet, sans compter les horribles adaptations, par le juif Busnach, de la scatologie de Médan. Au poncif fade des Pailleron, des Delpit, aux inventions bavardes et biscornues de Dumas fils, s'oppose le poncif brutal du *Théâtre libre*, où André Antoine galvaude son merveilleux talent à monter et interpréter des niaiseries truculentes. C'est le temps de la fausse hardiesse, de ce qu'on appelle « le coup de gueule », succédant aux « tranches de vie » et au « document humain ». Le jargon sentimental et esthétique se mêle à l'argot. Le sens de la langue et de la syntaxe française s'obscurcit, en même temps que le sens de la grandeur française. On est fier de marcher à quatre pattes, d'étiqueter les scories de la société, et de faire un sort aux mauvaises odeurs.

Lemaître et Bourget mis à part, la critique littéraire a complètement disparu. Car Brunetière ne songe qu'à composer un personnage original, selon la recette académique, en collectionnant les contradictions; et Faguet, sans discernement, distribue l'éloge ou le blâme, comme un tonneau d'arrosage plein d'encre, conduit en zigzags par un charretier ivre. La renommée de Taine est au zénith, inondant d'une lumière crue des détails ou des constructions théoriques artificielles, laissant dans l'ombre les lignes principales. Ses attaques contre la Révolution font le régal des conservateurs, mais conduites avec une légèreté pesante, elles négligent les arguments de fond et se contentent de vulgariser Barruel, Mallet du Pan, Mortimer-Ternaux, en y ajoutant le topo scientifique et moralisateur exigé vers 1890. Le grand Fustel de Coulanges est profondément inconnu du public, et nul en dehors des spécialistes ne fait attention aux admirables travaux de Luchaire.

L'aventurier levantin, Alfred Edwards, en fondant *le Matin*, et Xau, en fondant *le Journal*, inaugurent une presse, dite de grande information, dont la caractéristique est précisément de donner le pas au fait-divers et à la vulgarité sur toute question importante. Ce tam-tam est le plus habile des assourdissements. Cette divulgation frénétique assure le secret à la

centaine de forbans chargés par le gouvernement allemand de préparer en France la guerre prochaine, la guerre de rapine, d'exaction, d'expropriation. L'avenir enregistrera ce fait indéniable que la prétendue liberté de la presse n'aura servi qu'à enchaîner les journaux aux manieurs d'argent. Cela se fait de mille manières, et notamment par la publicité. Les grandes sociétés de crédit organisent à frais communs un bureau dit « de la presse », qui subordonne celle-ci à la finance. Or, depuis le traité de Francfort, les ficelles de la finance internationale sont précisément à Francfort, à Berlin et à Vienne. On voit d'ici les conséquences.

De quelque côté que l'on se tourne, on remarque à la fois une abondante floraison d'intelligences diverses, de talents réels, et le mauvais emploi de ces intelligences et de ces talents. Le réseau social français a subi une sorte de glissement, de déplacement, qui fait que personne n'est à son poste et que les capacités n'ont pas d'emploi. Ce déplacement a une cause politique. Un jeune homme de génie le sait déjà : Charles Maurras. Mais il est inconnu, il vit isolé, ne fréquentant que quelques poètes, sans influence et sans organe, porteur d'une vérité essentielle qui n'éclatera que vingt ans plus tard, au milieu d'un enthousiasme et de difficultés inouïs, à la veille d'une conflagration européenne sans précédent.

L'anarchie, qui est dans les institutions depuis le Quatre-Septembre et au delà, a passé en vingt ans dans les esprits et dans les mœurs. Tous les jeunes gens en sont plus ou moins imprégnés, surtout dans le monde des Facultés et des Écoles. C'est le développement naturel du libéralisme de nos pères, de l'individualisme démocratique, du personnalisme huguenot et de la centralisation à outrance. Du cerveau des écrivains romantiques, l'anarchie descend dans la rue. Ravachol, Émile Henry, Vaillant, Caserio, les protagonistes de la bombe et du surin, ont l'air d'être sortis des pages des *Misérables*, en passant par le cours de chimie à l'école du soir et la boutique du coutelier.

Ravachol était une sorte de vagabond, théoricien et anticlérical, qui commença par dévaliser et assassiner un ermite. Il pensait, comme Hugo, Eugène Suë, Michelet et Zola, que les Jésuites étaient la cause de l'obscurantisme et que, pour libérer l'univers, il fallait « couper les curés en deux ». Il avait établi

un plan d'alimentation uniforme de la société, d'après lequel chaque citoyen avait droit, chaque jour, à une certaine quantité de macaroni et de beurre. Il proscrivait le vin, l'alcool et la viande et prônait la dynamite et le vol, qualifié bien entendu de « reprise sociale ». C'était en somme un primaire exaspéré par de mauvaises lectures et de pires fréquentations.

Émile Henry appartenait à un milieu plus relevé. Il avait une éducation moyenne, un visage frêle de jeune fille chlorotique et quelque instruction. Il lança sur la terrasse du café Terminus une bombe qui fit plusieurs victimes.

Vaillant, le moins antipathique des trois, était un ouvrier candide qui avait pris au sérieux les promesses de la démocratie révolutionnaire. Déçu dans ses illusions politiques, il jeta sa bombe en pleine séance de la Chambre des députés, où elle blessa légèrement plusieurs parlementaires et fit la réputation du président Dupuy, grâce au mot célèbre : « La séance continue... » Hélas ! oui, elle a continué.

Si ces trois révoltés, au lieu de passer inconsidérément aux actes, s'étaient contentés de développer des thèmes violents dans les réunions publiques, s'ils avaient suivi la filière habituelle, qui va de la casquette à pont et des espadrilles au journalisme, en passant par la police correctionnelle, une belle carrière s'ouvrait devant eux. A chaque embranchement, ils eussent changé de tailleurs et de chaussettes ; de nouveaux groupes de conservateurs se fussent ébahis de leur conversion et eussent recherché leur appui avec leur amitié.

Tous trois furent guillotinés, entre 1892 et 1894, comme de simples ci-devant l'avaient été cent ans plus tôt. Ceux dont les doctrines politiques les avaient engendrés, aussi sûrement que la poule produit l'œuf, ou le gland le chêne, allaient répétant : « Ils sont très intéressants, mais la société doit se défendre ».

« Pardon, pardon, — ripostaient de jeunes logiciens, parmi lesquels Maurice Barrès, Marcel Schwob, Edouard Julia et celui qui écrit ces lignes. — Ces anarchistes font une application un peu hardie des Droits de l'Homme dont vous vivez, messieurs leurs bourreaux, et voilà tout. » Mais on ne nous écoutait guère, pas plus qu'on n'écoutait Drumont, lequel venait de fonder *la Libre Parole* et écrivait là-dessus de

superbes articles, farcis d'histoire, dans cette tonalité sombre et or qui relève ses meilleures pages.

Les discussions devinrent encore plus vives et plus falotes au moment de l'assassinat du président Carnot par Caserio. Caran d'Ache a immortalisé l'aspect ligneux et verni du pauvre président Carnot, qui eut cette destinée inouïe de trépasser entre les bras de Charles Formentin, un des hommes les plus impropres à cette fonction héroïque et émouvante. Je sais bien que je préférerais le couteau de l'anthropophage à la suprême vision, pendant mon agonie, de Charles Formentin. Mais le président Carnot n'eut pas le choix. Je lui avais rendu visite deux ans auparavant à l'Élysée, en compagnie de ce fourbe de Lockroy, dans une circonstance solennelle. Il m'avait fait l'effet d'un homme simple, timide et bon. Rien en lui ne présageait qu'il dût mourir comme Henri IV ou César. C'est pourtant ce qui est arrivé.

Le lendemain de ce meurtre invraisemblable, une quinzaine de personnes se trouvaient réunies autour de la table hospitalière de Champrosay. Les uns s'indignaient. Les autres tiraient des conclusions philosophiques. Deux ou trois, de la jeune génération, gardaient le silence. Mon père les interrogea. Il lui fut répondu qu'à une fonction exceptionnelle correspondent des risques exceptionnels et que le grand aïeul Carnot en avait fait à Lyon de bien plus dures que Caserio. Ce fut le signal d'une discussion, longue et orageuse, dont les méandres me sont demeurés très présents, et qui exprimait à merveille le désarroi intellectuel de cette bizarre époque. Parmi ces écrivains d'âges divers, aucune pensée directrice, aucun argument politique solide. C'était le pur gâchis de l'idéologie dans le vide, ou des impressions personnelles. Coppée citait les Évangiles, Mariéton citait Shakespeare, Schwob citait Kropotkine, un quatrième Stirner, un cinquième les Reclus. Quelle cacophonie! On admirait l'orgueil de l'assassin songeant, quelques minutes avant le crime, devant les illuminations de la ville de Lyon : « Tout à l'heure, j'éteindrai tout cela ». Goncourt déclara dans un silence : « Que d'affreux monuments, que de mauvaise sculpture au bout d'un semblable événement ! Si Caserio eût été un artiste, cette perspective eût retenu son bras ». Cette réflexion détendit les humeurs.

On commenta aussi contradictoirement, ce même soir, la frousse intense que ces bruyants exploits de l'anarchie inspiraient à la société parisienne. Cet état de panique dura environ dix-huit mois, avec des phases d'atténuation et d'autres de recrudescence. C'était à qui déménagerait des immeubles pestiférés où logeait quelqu'un des magistrats ou des jurés siégeant dans les procès des compagnons de la boîte à sardine et de l'acide picrique. Les concierges, grelottant d'effroi dans leurs loges, n'osaient plus tirer le cordon, de peur qu'il n'aboutît à une mèche dissimulée. Les habitants des somptueux immeubles du centre de Paris et de la plaine Monceau partirent quatre mois plus tôt pour leurs fastidieuses villégiatures, préférant la crevaison d'ennui au fond d'un château à la crevaison par explosion. Les petits bourgeois, menacés par des lettres anonymes de fournisseurs et de débiteurs, écrivaient à leurs journaux, afin d'imposer aux pouvoirs publics de terribles mesures de répression, l'échafaud en permanence, le massacre de tous les galvaudeux. A tour de bras, les parlementaires édictaient des lois d'exception, qui d'ailleurs ne furent jamais appliquées. Les directeurs des feuilles bien pensantes demandaient à leurs collaborateurs de ne pas injurier les redoutables et mystérieux bandits, que l'on supposait avides de venger la guillotinade de leurs copains. Il fallait flétrir sans spécifier, besogne ingrate. Je ne sais plus quel président d'assises, soulevant sa toque rouge, dit avec déférence à un émule de Ravachol : « Monsieur, veuillez vous lever », au lieu de : « Accusé, levez-vous ». Le substitut Bulot passa pour un héros, parce que, ayant salé un compagnon et reçu en châtiment une bombe dans son escalier, il ne se confondit pas en excuses publiques aux pieds de la nouvelle Sainte-Vehme.

Par contre, quelques purotins, nés malins, exploitèrent cet état d'angoisse et de crainte. On les vit, la sébille et la casquette à la main, grimper les escaliers des personnalités bien parisiennes, faire passer bourgeoisement des cartes portant cette mention : « Un tel, libertaire ». Aussitôt introduits, ils expliquaient avec volubilité à la bonne poire, blette de terreur, qu'ils étaient anarchos, mais en théorie seulement, en relations étroites avec les plus redoutables chefs de la secte, et capables, moyennant un ou deux louis, d'apaiser l'ire sociale de ces der-

niers. L'un de ces fumistes étant allé chez Francisque Sarcey, rue de Douai, l'oncle lui expliqua, pendant deux heures d'horloge, en roulant les *r*, la supériorité « d'l'altrrruisme sur l'égotisme et les d'savantages du m'tier de horrs la loi ». Un académicien connu eut une attaque. Un autre, une colique de sept jours. La préfecture de police était sur les dents, et je crois bien que le souvenir de cette période agitée donna plus tard au préfet Lépine l'idée d'organiser, de concert avec Clemenceau, la mirobolante comédie de Croque-bourgeois du 1er mai 1906.

L'anarchie donc était à la mode. Maurice Barrès publiait à *l'Écho de Paris* son *Ennemi des lois,* Marcel Schwob son *Livre de Monelle* et Jules Renard ce *Poil de carotte* que nous appelions « Poil de Vallès », parce qu'il est une réminiscence, d'ailleurs amusante et savoureuse, du célèbre réfractaire. Il faut que je vous présente ces trois écrivains, tels qu'ils s'offraient alors à l'observateur.

Maurice Barrès venait d'avoir un vif succès littéraire avec *le Jardin de Bérénice.* Il était long, mince, d'une souveraine élégance intellectuelle, avide de gloire et plein d'esprit. Il parlait d'une forte voix grave, avec un accent lorrain prononcé, assis, les jambes croisées l'une sur l'autre, relevant de temps en temps la mèche noire qui retombait sur son large front. Quel beau regard, doux à l'occasion, chargé de finesse et d'ironie, éclairé de reflets d'un bleu de prune : déjà à cette époque il manquait de vénération pour les imbéciles ou les coquins en place. Déjà à cette époque, en dépit de sa métaphysique du moi, — relief de la classe de Burdeau — il célébrait les vertus du sol et la puissance des caractéristiques françaises héréditaires. Sa première rencontre avec Mistral fut empreinte d'une émotion contenue, qui séduisit l'auteur de *Mireille.* Barrès, dédaigneux de sa nature et se fichant de mécontenter, fut jalousé et dénigré, dès ses débuts, par un certain nombre de poux littéraires, qui l'ont poursuivi plus tard de leurs débiles rancunes. Il se contentait de les ridiculiser par un de ces silences, de ces soulignements discrets d'une bévue, de ces sourires rapides, où il excelle. Sa promptitude psychologique lui permet, en cinq minutes de conversation, de classer son interlocuteur, qui cesse en général de l'intéresser à partir de là et qu'il approuvera désormais sans

l'écouter, en répétant distraitement : « Ah ! oui, ah ! oui, comme c'est curieux, comme c'est incroyable ! » D'ailleurs rarement homme reconnut plus rapidement le vrai mérite. Ces qualités, le piquant de ses remarques et de son attitude, sa prodigieuse compréhension ouverte ou tacite, le rendaient cher à mon père et à Goncourt, qui en étaient très vite arrivés à ne plus pouvoir se passer de lui. Je partageais leur opinion. Nous avons fait alors, en compagnie de Barrès, de bonnes parties de rire, comme des collégiens en vacances, et le souvenir m'en revient chaque fois que je le retrouve, après tant d'années écoulées. A peine au sortir des *Taches d'encre,* qui furent ses débuts littéraires, il ambitionnait l'Académie, et comme je m'en étonnais : « C'est que vous êtes né à Paris. Si vous aviez vécu jeune dans les milieux de province, vous jugeriez différemment ».

Nous aimions tous deux à faire rencontrer à l'improviste les gens les plus divers, pour voir ce que cela donnerait. C'est ainsi que furent convoqués un soir au Café anglais, Hanotaux, alors simple directeur au quai d'Orsay, Richepin, Francis Chevassu, Aurélien Scholl et un autre dont le nom m'échappe. A l'entrée de Chevassu il y eut un froid, car il avait pris Hanotaux pour Larroumet, qu'il détestait, et marqué son désir de ne pas lui être présenté. Au bout d'une demi-heure seulement d'une conversation gênée, le quiproquo fut dissipé. Le fait est que Hanotaux et Larroumet avaient un faux air de ressemblance dans le débit péremptoire, et dans le rire sous le lorgnon. Scholl, vieilli, de teint cireux et fatigué par quarante ans d'anecdotes à répétition, fut lamentable. De sorte que notre improvisation fut ratée. Dans une autre circonstance, je nous vois, chez Paillard cette fois, avec Georges Hugo, Rodenbach, Mallarmé et Whibley, le beau-frère de Whistler. Le contact s'établit et Barrès fut étourdissant. Mallarmé lui donnait la réplique, en transposant ses réflexions dans ce royaume imaginaire, mi-abstrait, mi-concret, dont il était le subtil et délicieux souverain. A force de faire alterner le champagne doux et le champagne sec, histoire de comparer leurs pointes brillantes, nous étions arrivés à une grande béatitude, à une conception presque musicale — ou du moins nous paraissant telle — de l'univers et de la destinée. On se sépara avec mélancolie entre deux et trois heures du matin.

Ce Barrès, gai, fantaisiste, prenant le bon de la vie ainsi qu'un gai flâneur de Calderon ou de Cervantès, est moins connu que le Barrès sérieux des grandes séances académiques ou que le Barrès combatif des couloirs de la Chambre et du renouveau national. C'est pourquoi je vous montre ici cet aspect d'une nature souple et riche, aux plissements soyeux comme son style. C'est quand il est en confiance, avec des camarades éprouvés, qu'il est le plus à son avantage.

Enfin j'aime sa bravoure naturelle, allant jusqu'à la témérité froide, et son art de fronder les sots. Mon père disait de lui qu'il serait dans l'avenir une des grandes ressources de son pays. Il ne s'était pas trompé. Maurice Barrès a donné aux ennemis de la France un fameux fil à retordre.

Marcel Schwob était un juif de tempérament anarchique et qui croyait avoir horreur de sa race, jusqu'au jour où elle le prit aux entrailles avec l'affaire Dreyfus. Avant cela, le contact de ses compatriotes lui était insupportable. Se trouvant à Guernesey chez Lockroy, en compagnie de l'avocat hébreu Ignace, personnage bavard et sot, qui avait l'air, à l'époque, d'un grand pantin d'Orient désarticulé en bois verni noir, Schwob me confiait : « Il me donne envie de vomir. Comment le tuer sans qu'on s'en doute? » Car il était de naturel pacifique, mais délicieusement excessif dans ses propos. Quand Ignace, qui parle vite en bredouillant et secouant la tête, lui adressait la parole, il évitait de lui répondre autrement que par un haussement d'épaules, en soufflant avec force en signe de mépris. Un explorateur du nom de Dutreuil de Rheims, ami de Schwob — détail qu'ignorait Ignace, — ayant été tué par les indigènes, Ignace, gaffeur héroïque, tourna cette mort en plaisanterie. « Il est bien regrettable, lui dit Schwob, que vous n'ayez pas pris sa place au départ. Mais les anthropophages vous trouveraient coriace ». Le soir, quand nous étions seuls dans sa chambre, il me confiait : « Il y a chez nous deux tribus, les Cahen, qui sont les maîtres, et les Lévy, qui sont les esclaves. Cet Ignace est un sous-Lévy ».

Pour comble de déveine, débarqua à Guernesey un autre juif, tout à fait inoffensif celui-là et de tendances mondaines, du nom de René Heymann. Schwob, bien qu'invité lui-même,

voulait le mettre à la porte. Le dialogue suivant s'engagea, à propos de chasses à courre :

SCHWOB *(ironique)*. — Evidemment, monsieur, vous montez à cheval ?

HEYMANN *(candide)*. — Non, à mon grand regret, je n'ai jamais pu monter à cheval. *(Confidentiellement, après un regard circulaire.)* C'est que j'ai les cuisses rondes.

Ici, Schwob éclata d'un rire si bruyant, accompagné de tels grondements de colère sous-jacente, que René Heymann me confia : — Mon petit vieux, ce Schwob est joliment mal élevé.

— Oui, mais il est très intelligent.

C'était vrai. Schwob avait une intelligence minutieuse, fragmentaire, notatrice, qui n'atteignait jamais un ensemble, mais qui prêtait à toutes choses, notamment aux textes et aux auteurs, une puissante saveur de reviviscence. Il connaissait à fond quatre littératures, la française, l'anglaise, l'allemande, la juive, qu'il goûtait et pratiquait couramment, établissant entre elles des rapprochements imprévus, ou des oppositions judicieuses. Il fallait l'entendre lire Daniel de Foe — dont il traduisait à l'époque *Moll Flanders,* histoire d'une voleuse dans Londres, — ou telle pièce de Cyrille Tourneur, *la Tragédie de l'athée*, par exemple, ou de Ford : *C'est dommage que ce soit une prostituée,* ou de tel autre contemporain de Shakespeare. Il avait la voix sombre et veloutée, mystérieuse et pénétrante, accompagnée d'un regard aigu et vert comme le dernier rayon sur les flots. Son extrême laideur ethnique, boursouflée, aux grosses lèvres de jambon, entièrement glabre, qui tenait du sorcier, de l'acteur sémite et de la vieille de ghetto, sa laideur dramatique en était atténuée. Je dis dramatique, car il avait la manie, le pauvre, de tomber instantanément amoureux de toute personne jeune, agréable et aimable — il n'en manquait point dans notre milieu — qui lui manifestait la moindre sympathie. Extrêmement fat avec cela, il interprétait comme une inclination sentimentale à son endroit la plus banale formule de politesse et bâtissait là-dessus un roman de chevalerie du plus haut comique. C'était à Georges Hugo et à moi que revenait la tâche ingrate de le détromper et de le faire rentrer en lui-même.

— A ton tour, me disait Georges en riant. Voilà Schwob qui flambe encore. Jette-lui de l'eau.

Ce n'était pas commode. Néanmoins, avec bien de la peine et des objurgations, j'y parvenais. A partir de là, Schwob boudait. On le voyait, de la rue Hauteville, assis à sa table devant la fenêtre, penché sur un dictionnaire et rageant. Trois jours après, il recommençait. Nous connaissions le signe prémonitoire de ses emballements unilatéraux. Plus que négligé d'habitude dans sa tenue, il arborait alors l'habit noir dès cinq heures après midi, la chemise demi-deuil et fichait dans sa cravate noire une touchante petite épingle de perle. Ajoutez à cela une paire de bottines jaunes étincelantes. Dans le camp des dames et des demoiselles, on se demandait en tremblant : « Au tour de laquelle, cette fois ? » Mais comme on admirait son esprit, on le traitait avec les plus grands ménagements « ainsi qu'un collégien qui se trompe de porte dans un hôtel », me disait une de ses illusoires Dulcinées.

Appelé à Nantes pour affaires, il imagina de revenir incognito à Guernesey sur un bateau charbonnier, transformé par son mirage en un dangereux corsaire, et il escomptait notre surprise à tous. Or, il advint que l'apparition au large de ce sabot noir et insolite inquiéta le capitaine du port, qui lui donna ordre de stopper et s'informa incivilement de ce qu'il avait à bord. Le charbonnier répondit : « Un journaliste français célèbre, du nom de Schwaba ». Ce signalement aussitôt connu souleva l'hilarité générale, laquelle durait encore quand Schwob parut, habillé en loup de mer, comme un personnage de son cher Stevenson. Furieux de notre gaîté, il voulait repartir immédiatement, et cette fois ce fut Georges Hugo qui, pris d'attendrissement, se suspendit à ses basques de toile goudronnée.

Ce déguisement, d'ailleurs, lui plaisait. Au cours d'un voyage que nous faisions tous deux en Hollade, il l'avait déjà arboré pour faire la traversée de Hook von Holland à Harwick. L'apparition de ce singulier passager, ainsi costumé en mousse de fantaisie, dans la salle à manger des premières, excita une curiosité à demi hostile. Un maître d'hôtel vint en anglais prier le cher garçon de sortir et de ne revenir que correct. Ce fut encore une scène bien amusante.

A Londres même, Schwob avait une joie d'enfant à retrouver les lieux décrits par Dickens et par Quincey, notamment

Oxford Street, la « marâtre au cœur de pierre » des *Confessions d'un mangeur d'opium.* Dans un modeste concert où nous entrâmes, il remarqua une maigre chanteuse au profil angélique, aux yeux d'aigues-marines. Il fallut l'attendre à la sortie, et je vois encore Schwob, sous un bec électrique, faisant à cette « dancing girl » stupéfaite une déclaration où il la comparait à l'inoubliable petite Anne et qui ne fut pas agréée. A la réflexion, il y avait, dans ce sémite érudit et bohème, pas mal de la veine de Don Quichotte. C'était un de ses charmes, en même temps que son infinie bonté à l'égard des purotins et des traîne-la-savate, auxquels il distribuait sans compter ses quatre sous. Je crois bien que c'est ce dernier trait qui nous avait surtout attachés à lui, mon père, Georges Hugo et moi. Nous l'aimions pour sa générosité.

Je rencontrais parfois chez lui, à son deuxième et demi du 2 de la rue de l'Université, qui était une espèce de capharnaüm rempli de livres et de pipes, le poète dramaturge et dandy, Oscar Wilde. Voilà une physionomie singulière, un mélange de bon et de mauvais, de grossier et de raffiné, de vicieux et de spiritualisé, de sincérité et de pose, comme en ont rarement produit une littérature et un pays. Cet homme tant adulé, tant admiré, tant encensé, puis tant décrié et honni, avait en lui et sur son masque quelque chose de noble, combattu par quelque chose d'ignoble. Il attirait et il repoussait. Il contait délicieusement bien, et sa conversation fatiguait vite. Il émanait de lui un malaise que je n'hésitai pas du tout à lui avouer, quand il me demanda, à notre troisième rencontre, de son ton confidentiel : « Que pensez-vous de moâ, monsieur Léon Daudet ? »

Il ne me répondit rien ; mais, le lendemain, je reçus une longue lettre tortillarde, au bas de laquelle était sa signature gladiolée, et où il m'affirmait que je le jugeais mal, qu'il était une personne des plus simples, des plus candides, « pareil à un tout petit enfant ». En même temps, il m'adressait un exemplaire de cette *Salomé,* pastichée de Flaubert et de Maeterlinck, que le Boche Strauss a mise en musique. Je dois avoir encore dans mes archives cette explication de caractère, que je ne sollicitais pas, mais où les stigmates psychopathiques étaient nombreux et manifestes. Wilde appartenait à cette catégorie d'êtres pour la fréquentation desquels il faudrait deux exis-

tences : l'une normale, l'autre qu'on leur consacrerait exclusivement. Dans l'espace de six ans, il s'était brouillé, puis raccommodé une douzaine de fois avec Schwob.

Voici un de ses récits, qu'il faisait à une table de restaurant, d'une voix pâle et grasse à la fois, sortant de son affreuse bouche molle, à la façon d'un phylactère de rébus. Je crois l'entendre encore : « Il était ioune fois un garçon, un pêcheur, comme sont souvent ces garçons de rien, très menteur, et qui, chaque soar, racontait, avec fôrce détails, en venant de la plage, qu'il avait viou ioune sirène ». — Au mot de sirène, Wilde levait la main gauche et la rapprochait lentement de l'autre main, tenant la cigarette, en soufflant sur la fumée intermédiaire. — « Or, un soâr, il vit, en effet, cette sirène, et, ce soâr-là, il ne conta absolument rien du tout. »

Ici un silence, pour permettre aux auditeurs de développer mentalement la symbolique de l'anecdote. Puis Wilde pouffait d'un rire de grosse commère satisfaite et commandait à haute voix au garçon un breuvage compliqué.

Le lien intellectuel entre Schwob et Wilde était leur commune admiration pour Villon, sur lequel Schwob a écrit mainte page remarquable, leur commun attrait pour les classes dangereuses, le pittoresque des malfaiteurs, pirates, coupeurs de bourses, et pour leur argot. L'un et l'autre connaissaient à fond le slang, qui est le « jars » londonien, et l' « entravaient » avec une égale facilité. Mais Schwob avait une âme distinguée, exempte de toute tare secrète, et une sentimentalité judaïquement morale, au lieu qu'une source invisible distillait en Wilde des gouttelettes de poison, mêlées au flot de sa fantaisie. Il rappelait étrangement ce personnage double de Stevenson, tantôt excellent et bienfaisant sous les traits du D[r] Jekyll, tantôt implacable et bestial sous le masque de master Hyde. C'était, en somme, un hérédo type, chargé d'un poids ancestral trop lourd pour un moignon de volonté. Physiquement, il était à la fois lourd et flasque, hideux par le bas du visage et presque majestueux par le front, l'enchâssement de l'œil et les temporaux. Quelqu'un l'avait assez exactement défini : un mélange d'Apollon et d'Albert Wolff. Il faut avoir connu l'épouvantable Wolff, cauchemar ambulant, pour comprendre la vérité de cette comparaison.

Bavard et cancanier comme tous les infortunés de son tiroir antiphysique, Wilde ne cessait de dénigrer l'un et l'autre, ou de prétendre qu'il avait été calomnié, et de colporter sa propre justification, mêlée à des calomnies nouvelles. De sorte que je priai Schwob de ne plus me faire rencontrer avec un aussi fatigant coco. En lisant, quelques années plus tard, les sordides circonstances de son procès et de son malheur, je pus constater l'exactitude de mon diagnostic.

Schwob fut avec moi un des premiers à prôner la vigoureuse originalité de Paul Claudel, qui venait de publier *Tête d'or* et *la Ville*, et préparait une traduction de l'*Agamemnon.* Je vous ai déjà présenté, dans un précédent volume, notre dernier consul à Francfort, mon ancien condisciple de Louis-le-Grand, dramaturge au masque de Romain, au parler bref, dont l'autorité est grande aujourd'hui sur beaucoup de jeunes gens. Le talent de Claudel est comparable à un vin violent, d'un goût de terroir unique, âpre, qui n'est pas encore entièrement décanté. Je veux dire qu'il n'y a chez lui aucun intervalle sentimental, aucune zone d'apaisement moral, aucun répit entre la sensibilité la plus ardente et la mystique la plus sévère. C'est le contact, sans transition, du feu et de la glace, aussi bien dans la conception que dans le vocabulaire. Ce qui fait que les inattentifs le rangent parmi les auteurs difficiles, dont on dit en général : « J'y renonce, c'est trop fort pour moi ».

La sœur de Paul, Camille Claudel, est une artiste de génie. Elle sculpte et dessine comme son frère écrit, avec une spontanéité mêlée de science qui déroute, puis séduit, puis ravit encore et ne laisse jamais indifférent. Doué comme un artisan du moyen âge, Paul Claudel est un être d'élite, un consciencieux, dont la droiture va jusqu'à la raideur et la phrase jusqu'à l'extrême tension. Mais je le préfère dans ses œuvres claires ou phosphorescentes, comme par exemple *Connaissance de l'est*, dont la lecture nous transplante en Chine, ou dans ce mystère d'une *Nuit de Noël de 1914* aux armées, pareil à un vitrail sublime du XII^e^ siècle, qu'il publiait récemment au *Correspondant.* Sa conversation est forte, haletante, sibylline, heurtée comme son style. Il dira de Shakespeare : « Ce qu'il y a de plus beau en lui ce sont les voix ». Parole qui vaut un volume de haute critique. La bêtise et la vulgarité d'autrui le

font rougir, offensent son sentiment de l'humain, œuvre de Dieu. Il traite le fini comme un infini. Maître de plusieurs hallucinations successives qui se déroulent logiquement dans son esprit, il réagence et redistribue le réel selon son rêve. Aucun de nos contemporains n'a trouvé de si belles métaphores, musclées à la façon du coureur antique, inondées de la sueur du vrai.

De notre groupe faisait encore partie Edouard Julia, lettré des plus aigus, compagnon délicieux et sûr, aujourd'hui accaparé par la médecine et la politique, et Maurice Pottecher, qui venait de publier *la Peine de l'esprit,* où il y avait quelques promesses, et qui devait être absorbé par le prêchi-prêcha du théâtre moralisateur. Le juif Mullem disait assez justement que *la Puissance des ténèbres* de Tolstoï avait engendré beaucoup de pièces dont le titre exact serait *l'Impuissance des lumières.* Je range *le Diable marchand de goutte* de Pottecher dans cette catégorie.

Barrès, quand on lui parlait de Jules Renard, répondait : « Laissez-moi tranquille avec ce jardinier ». Il y a du vrai dans cette définition, si l'on ajoute que le jardin de Renard produisait à la fois des choux, des pommes de terre, des poireaux de brave et loyale saveur française, et du mancenillier, du curare, du *strychnos nux vomica.* Avec cela un besoin de franchise soudain et irrésistible qui lui faisait avouer à mon père, fort accueillant et aimable pour lui : « Je ne sais pas si je vous aime ou si je vous déteste, mon cher maître.

— *Odi et amo* », lui répondait Alphonse Daudet, sans s'émouvoir. Il me demandait ensuite : « Tu vois Renard plus fréquemment que moi. Qu'en penses-tu ?

— Que c'est un cryptogramme rustique, un de ces signes de ralliement, dessinés à la main par les chemineaux sur les portes des granges et des maisons et que le passant non initié ne déchiffre pas. »

Renard avait un très joli talent descriptif, cela est certain. Je ne l'ai jamais autant goûté que le fait mon cher ami Byvanck, par exemple, célèbre critique hollandais, quand il l'égale à La Bruyère ou à La Fontaine. Mais il ne semblait à l'aise ni dans son œuvre ni dans sa peau. Fendeur de cheveux en quatre, il aspirait à la puissance et à la fécondité lyrique.

Biographe des existences opprimées, tourmentées ou manquées, — *Poil de carotte, le Pain de ménage, l'Écornifleur,* — il déclarait ne pouvoir supporter que les gens tout d'une pièce et déterminés. Le bruit court qu'il a laissé des cahiers de notes d'une grande crudité, où sont ses impressions au jour le jour sur les uns et les autres. Voilà une collection qui serait bien intéressante à consulter. Je présume que ce recueil ne doit pas être exceptionnellement tendre ni indulgent. Mais qui sait ce qui se passait au juste derrière le haut front bombé et les yeux froids de Jules Renard ? Il n'a livré son secret à personne, pas même à Byvanck.

Un jour, au cours d'une conversation littéraire qui n'avançait pas, — car nous nous inhibions tous les deux, étant séparés par plusieurs précipices, — je découvris avec amusement, dans Renard, un anticlérical à la Homais. Il réfutait aigrement le bon Dieu, à l'aide de la chimie, de la physique et même de l'histoire naturelle. Comme je riais, il faillit se fâcher, lui placide d'ordinaire, et me déclara tout de go qu'il haïssait : 1° les nobles, 2° les curés, 3° les riches, et qu'il voudrait les voir tous à la lanterne. Il devint ainsi, pendant une bonne demi-heure, un personnage de ses *Philippe* et je le regardais maintenant avec une certaine stupeur. C'est ce qui lui fit écrire rageusement, à je ne sais plus quel endroit, que « la République est solide et Léon Daudet perd son encre ».

Il racontait qu'il avait eu une jeunesse très malheureuse et qu'il avait beaucoup souffert. Je me suis demandé depuis si sa souffrance ne lui venait pas de la contradiction profonde qui existait entre ses aspirations intellectuelles et ses moyens d'expression, assez courts, s'il ne se piquait pas, et cruellement, à son propre dard. Il aurait voulu, disait-il quelquefois, être directeur de conscience et chef d'école d'un grand nombre de jeunes gens. Il faut pour cela une personnalité forte, riche, expansive. Renard était une personnalité pauvre, griffue, sans générosité, et qui s'en rendait compte. Il ne faisait grâce à son plus intime ami ni d'un faux pas, ni d'un petit travers, et il supposait toujours, chez autrui, la mauvaise pensée. Quel sombre, sombre pessimiste ! Quand je pense qu'il y a eu des serins pour le ranger parmi les auteurs gais ! Je rêve d'un pastiche de son cher La Bruyère : « On voit des hommes, dans

les campagnes, peinant sur des miniatures de bêtes et de gens. » Ce bon écrivain, cet esprit faible est demeuré à mes yeux le prototype des êtres tordus psychologiquement, sans que l'on puisse bien démêler le sens du pli de leur torsion. Le goût de la syntaxe, la sobriété dans le trait ne sont pas tout. Je conclurai en me demandant, d'après ses histoires naturelles : « Était-il une abeille ou une guêpe ? » J'ai bien peur qu'il ne fût une guêpe.

Comme il produisait relativement peu, à la fois par manque de fécondité et par scrupule littéraire, ses confrères et la critique lui témoignaient une indulgence relative. On lui savait gré de ne pas tenir trop de place. Mais, lui, démêlant leur mobile, ne leur rendait pas la pareille, ah, bigre non ! A une époque, il faisait des armes avec assiduité, dans l'intention, disait-il avec un sourire pincé, « d'en supprimer un ». Il ne spécifiait pas lequel. Chacun pouvait ainsi se croire privilégié. Au sortir de l'assaut, il avalait avec satisfaction un grand verre de vin blanc, à la paysanne, et soupirait : « Quel art difficile, — un temps, — mais indispensable ! » Il expédiait souvent sa pensée toute crue, afin qu'on la prît pour un paradoxe.

Il est mort jeune, après une maladie cruelle, où il montra un magnifique courage. En général, les bons écrivains, comme les bons soldats, savent mourir. Au lieu que les politiciens et les médecins ont peur de la mort. Chacun, en regardant autour de soi, pourra corroborer cette remarque, qui comporte, bien entendu, des exceptions.

J'arrive à un cas littéraire, social et politique qui met à nu l'invidia démocratique : celui de Georges Hugo. Nous avons été, pendant de longues années, amis intimes, et je parlerai de lui avec une liberté d'autant plus grande que des circonstances, extérieures à lui et à moi, nous ont séparés. Mais quand le hasard nous fait nous rencontrer, ici ou là, j'ai toujours un petit pincement dans la région cardiaque. Nous sommes l'un à l'autre notre jeunesse.

Georges Hugo est un prince du sang, un artiste né. Fils d'un père et d'une mère dont le charme et la beauté furent célèbres, petit-fils d'un vieillard illustre comme Homère, il joignait, dès son adolescence, aux avantages physiques, les

plus rares qualités du cœur et de l'esprit. Aucune morgue, chose extraordinaire chez un enfant qui vivait au milieu d'une cour et d'une adulation perpétuelles, qui avait vu tout Paris défiler sous les fenêtres de sa maison. Une droiture et une loyauté qui ne se sont pas démenties. Une grande pondération dans le jugement. Une bravoure tranquille et modeste. Disposant, dès l'âge de dix-huit ans, d'une influence et d'une fortune considérables, il rendait à tort et à travers, avec une sorte d'enthousiasme, tous les services possibles à tous ceux qui passaient dans son voisinage. Ils l'en ont joliment récompensé ! Notre intimité vint de ceci que, ne pouvant le suivre dans son existence fastueuse, car je ne disposais que du modeste budget d'un étudiant en médecine, je refusais systématiquement de connaître ceux ou celles qui cherchaient à l'exploiter. Ainsi, un jour sur trois, je l'attirais sur la rive gauche et dans des restaurants à bon marché, comme la pension Laveur, où il trouvait d'ailleurs le moyen de corser l'addition de tante Rose. Les autres jours, il allait se faire saler par les maîtres d'hôtel du Café anglais ou de la Maison d'or. Nous lui disions, mon père et moi : « Pourquoi t'amuses-tu à jouer les poires, puisque tu n'es pas une poire ? » Il répondait en riant : « Que voulez-vous, monsieur Daudet, quand j'aurai tout dépensé, je travaillerai.

— On croit ça, ripostait Alphonse Daudet, en secouant sa petite pipe ; mais tu ferais mieux, avec ton talent, de t'y mettre tout de suite. »

En effet, Georges a eu, héréditairement, le don du style personnel, en littérature comme en peinture. Mais il se disait qu'il ne soulèverait jamais le lourd pavé de gloire posé par son grand-père sur son berceau. Les mêmes légions d'abrutis, qui lui reprochaient de ne rien faire et de dépenser son argent avec des demoiselles, — chose qui, en somme, ne regardait que lui, — s'esclaffèrent quand il publia ses originaux *Souvenirs d'un matelot*. Avoir le toupet d'écrire quand on est le petit-fils de Hugo, quelle outrecuidance ! Que de fois ai-je dû remiser le crétin mondain, ou de bibliothèque, ou de faculté, qui ressassait devant moi le facile poncif d'un Georges Hugo, dissipateur et bon à rien ! A propos de la mort d'Adèle Hugo, je trouvais encore, il n'y a pas six mois, dans le supplément

d'un journal américain, l'écho injurieux de ces calomnies, prouvant la ténacité de certaines basses haines. Georges n'avait pas vingt ans que *le Temps*, journal d'Adrien Hébrard, excellent homme, mais qui n'avait certes rien d'un censeur austère ni d'un ascète, attachait déjà le grelot, à l'instigation de ce fourbe de Lockroy, en charabia protestant. Pendant vingt ans, avec des hauts et des bas, la légende imbécile a continué, soigneusement entretenue par la racaille de presse, de ghetto, de chantage et de mauvais lieu, qui constitue ce qu'on appelle euphémiquement le Tout-Paris. Georges a malheureusement le dédain des coquins trop facile et n'a pas employé assez souvent ce quadruple moyen de la plume, du bâton, de l'épée et de l'assignation, selon les cas, qui finit par calmer les chiens à deux pattes. Excellent observateur de la nature humaine, il se contente de murmurer : « Quel salaud, tout de même !... » et il passe. Il encourage ainsi la meute immonde.

A seize ans, — il avait cet âge quand nous nous sommes liés — Georges savait recevoir, dire à chacun un mot aimable et tourner un compliment aux dames. Il possédait une mémoire auditive et visuelle étonnantes, ne commettait jamais de gaffes, savait s'ennuyer poliment et distribuait aux pauvres des pièces de cent sous. Une crise de rhumatisme cardiaque précoce amena à son chevet Germain Sée et Charcot, qu'il étonna par son sang-froid et, afin de tranquilliser sa mère, il répétait, tout en étouffant, avec un pauvre petit sourire : « Ça n'est rien du tout, maman, ça va passer ». Il soignait sa tenue par tradition de famille, sans dandysme ni affectation d'aucun ordre, et rien ne lui était désagréable comme d'être traité autrement que les autres, favorisé au détriment des autres, appelé en tête des cortèges. A la mort de mon père, qui l'aimait comme un fils, mon frère Lucien et moi dûmes exiger de lui qu'il marchât avec nous derrière le char funèbre. Sa tendance naturelle a toujours été de céder le pas au voisin, de ne pas revendiquer son droit, de s'effacer. Il est exactement le contraire d'un mufle et cela explique l'hostilité qu'éprouva toujours à son endroit le peuple des mufles.

Georges sait pratiquer l'hospitalité. A Hauteville, à la villa de la Marcherie à Guernesey, rue de la Faisanderie, à Paris, il

accueillait ses invités de telle façon qu'ils dussent se croire aussi libres que chez eux, à l'abri de ces mille petites contraintes qui gâtent les séjours et les villégiatures. Je prétendais, pour le faire monter à l'arbre, qu'il avait hérité du style noble de son grand-père : « Et maintenant, messieurs, nous allons passer dans la salle à manger. Veuillez offrir vos bras galamment aux dames. » Il a toujours peur — suivant la meilleure tradition française :

1° Qu'il n'y ait pas assez de bouteilles de vin sur la table ;

2° Qu'il ne soit pas assez rafraîchi — Château-Yquem et vin de Moselle — ni suffisamment chambré — bordeaux rouge ;

3° Que le rôti ne soit pas à point, que le melon ne soit pas mûr ;

4° Que les convives ne s'occupent pas de leurs voisines de table.

Seulement il apporte à ces nobles préoccupations une discrétion qui les rend invisibles.

Il a gardé le culte de son père Charles Hugo, qui mourut étouffé sous la cloche pneumatique de l'égoïsme de Victor Hugo. Il avait songé, jadis, à une réédition de *la Chaise de paille* et de *la Bohème dorée*, où il y a tant de délicate et prime-sautière fantaisie. Mais il n'a pas dû trouver d'éditeur, et il en trouvera moins que jamais maintenant. Les Hugo ont toujours eu, c'est à leur éloge, un sentiment de famille très fort et très tenace. On s'en rendra compte en lisant les pages délicieuses et d'un goût parfait que Georges a consacrées à son grand-père intime et qui forment une petite plaquette. Lui seul pourrait écrire l'histoire anecdotique et vraie de cette maison célèbre qui a produit un vaillant soldat, un homme de génie, d'excellents écrivains, un érudit de premier ordre et pas mal d'originaux, qui a souffert comme pas une des erreurs et des intrusions de cette démocratie dont elle est devenue comme l'enseigne. S'il y mettait sa finesse, son goût de la réalité lyrique et comique, sa sincérité naturelle, ce « livre de raison » serait un chef-d'œuvre et un document unique pour l'avenir. Mais je le connais. Il murmurera, en fumant une petite cigarette blonde : « Bonne idée... Je vais y réfléchir », et par scrupule, nonchalance, amour de la non-divulgation, il ne l'écrira

pas. Cet éloge public, que je restreins autant que possible, de ses étonnantes aptitudes et de son humanité au sens où le prenait Térence, va certes lui faire mal aux dents. Tant pis, je l'avais sur le cœur depuis notre dernière entrevue, à Cherbourg, voici une jolie pièce de dix-sept années.

---

## CHAPITRE II

*L'influence des juifs pendant l'Entre-deux-guerres.*
*Un salon juif : Gustave Dreyfus.*
*Une colonie juive : Territet-Montreux et les villas Dubochet à Clarens.*
*Gustave Ollendorff.*
*Un dîner avec Joseph Reinach et Charles Dilke.*

Dès ma vingtième année, les circonstances m'ont mis à même de vérifier le bien-fondé de *la France juive*, le chef-d'œuvre de Drumont. Quinze ans après la guerre de 1870-71, les juifs avaient pénétré l'État républicain de telle sorte qu'ils en étaient les maîtres réels, n'abandonnant aux protestants que la section de l'enseignement, supérieur, secondaire et primaire, où l'Allemagne dominait par Kant. Le milieu conservateur courbait la tête devant les puissants financiers de la race de Sem, auxquels il ouvrait ses salons, chez lesquels il mariait ses fils et ses filles. De sorte que, si le traité de Francfort avait mis la France sous la tutelle ombrageuse de l'Allemagne, le ghetto de Francfort, j'entends le ghetto d'or, tenait la société parisienne. Il suffit de consulter la collection des « mondanités » du *Gaulois*, entre 1880 et 1900, pour s'en rendre compte.

Chose incroyable, la prétendue opposition au gouvernement républicain — au moins dans la presse — était confiée à un juif capable de toutes les félonies et qui le prouva, le seigneur Arthur Meyer. Les royalistes qui détenaient, quelques-uns sans le savoir, la vérité politique, n'avaient à Paris ni organe de combat, — *la Gazette de France* mise à part, mais elle était alors considérée comme un fossile, — ni doctrine, ni pilote, et

la jeunesse des écoles les ignorait. Les impérialistes, accablés par la non-préparation à la guerre et le désastre récent de 70-71, menés d'ailleurs par des hommes vides et ignorants, pactisaient trop souvent avec Israël. Jamais régime n'eut la voie aussi ouverte devant lui que la République, entre 1875 et 1899.

Entré, pour peu de temps, dans la famille Hugo, centre officiel du radicalisme parlementaire, je me trouvais aux premières loges pour observer de près ce monde juif, auquel obéissaient les politiciens. Déjà il m'inspirait une profonde horreur, par son outrecuidance, son impudence ethnique et son mépris affiché pour notre patriotisme traditionnel. J'ai vu, palpé là un avilissement, dont le scandale du Panama ne donne qu'une idée partielle et incomplète. J'ai entendu d'ignobles propos, tenus devant moi en badinant par des coquins qui ne se méfiaient pas. Tout cela est demeuré gravé dans mon souvenir et une infaillible mémoire fait pour moi ces spectacles d'avant-hier, d'il y a vingt-cinq ans, aussi présents que s'ils se jouaient encore sous mes yeux.

Voici l'appartement des Gustave Dreyfus, 101, boulevard Malesherbes. L'immeuble leur appartenait et ils y avaient obtenu, par l'intermédiaire de leur ami Antonin Proust, un bureau de poste qui s'y trouve encore, tant ce genre de location est stable. Le cas est typique, parce que ce Gustave Dreyfus, allié à une tribu autrichienne, n'était pas du tout un mauvais homme, ne manquait pas de bonhomie, ni même d'affabilité ; et sa famille était charmante, à l'exception de son fils nommé Carle, ou Karl, ou Carl — je n'ai jamais su au juste l'orthographe de ce prénom boche — qui avait l'air d'un panaris mûr aux yeux blancs. Cependant il est difficile d'imaginer quelque chose de plus effrayant que les réceptions, sauteries et bals, séances de musique de ces pauvres gens. On s'y trouvait transporté au sabbat, au milieu des singes, des sorcières, des dromadaires à têtes de banquiers et des boucs.

Gustave Dreyfus avait acquis une collection de bronzes, marbres, tableaux de la Renaissance italienne, connue sous le nom de collection Tymbal. Ce qui fait que, pour le distinguer de ses innombrables compatriotes du même nom, on l'appelait Tymbal Dreyfus. Henri Rochefort avait coutume de dire qu'il ne faudrait pas trop s'étonner de rencontrer Goblet chez lui.

Ces beaux objets étaient soit groupés, soit disséminés dans les salons, avec un manque de goût remarquable. Un meuble oriental bizarre, qui tenait du paravent, du grillage et de la mosquée, réservait une pièce fumoir, où les messieurs jouaient aux cartes et causaient pendant que les jeunes dames et les demoiselles dansaient. Ce qu'il défilait là de Lazard, entre onze heures du soir et deux heures du matin, de Seligmann, de Weissweiler, d'Aboucaya, de Tony Dreyfus, de Maxime Dreyfus, de Kapferer, de pacha Fould, de Salomon, de Cardozo, de Bamberger, de Ullmann, de Blum, sans compter les Ignace, les Ollendorff, les Nathan, les Bernheim, les Mayersohn, les Ephrussi, les Astruc, etc., est véritablement incroyable. Il y en avait de longs et de pelés comme des loups, de replets et de frisottés comme des cochons, de carrés ou losangiques comme des punaises géantes, de jaunes ayant séjourné et mariné en Asie, de maussades, que rongeait une neurasthénie ethnique, de joviaux, ouvrant, jusqu'aux oreilles capotées, des bouches bordées d'un pneu en jambon. La plupart avaient les yeux malades ou clignotaient en baragouinant. Tous, vous m'entendez, tous parlaient d'argent, de valeurs, d'achat, de revente, d'usure, du taux de l'intérêt, de faillite, de réhabilitation, avec cet horrible accent que je m'abstiendrai de reproduire, la mauvaise littérature antisémite de M^me^ Gyp et consorts en ayant fâcheusement abusé. Ils se blaguaient, se palpaient, se tripotaient entre eux, comme, au ghetto, font les youddis en haillons gras. Ou bien, affalés dans des fauteuils de cuir, pour se reposer de leurs comptes, ils bafouillaient des histoires obscènes, d'une sexualité brutale, à la façon des dialogues « mondains » de Henri Bernstein ou des madrigaux de Porto-Riche, puis lâchaient des vents sans vergogne. Ce dernier exercice, renouvelé des tavernes allemandes, avait un grand succès. Arminius et Crepitus ont évidemment un même socle.

Car chacun de ces êtres tronqués, hybrides, à la recherche d'une nationalité impossible, entrelardait le français, — et quel français ! — d'allemand. Et on les sentait bien plus à leur aise dans ce parler de chevaux que dans le nôtre.

— Ah ! doch, wo ist Kapferer ? Je l'attends depuis ce matin, en Bourse.

— Toi, Lazard, hast du la dame en rouge là-bas gesehen ?...

Tu voudrais bien, hein?... Fui, fui, moi aussi, ya volontiers, ya.

— Devine wie viel j'ai vendu mon stock de Chemins de fer du sud de l'Espagne? C'est pour ça que le baron est si maussade. Si je porte une chaussure comme ça, c'est parce que mon doigt de pied thut weh.

Cependant, collées aux parois des salons et clabaudant entre elles, des juives âgées, à profils syriaques, décolletées jusqu'au nombril, chargées de colliers de diamants et de perles, dirigeaient de tous côtés des regards altiers entre des paupières huileuses et sans cils. Il me semblait voir là, chargées de siècles, toutes les femmes de la Bible, Sarah, Rebecca, Rachel, toutes les coupeuses de cheveux, de têtes et d'organes essentiels, qui se sont distinguées dans les douze tribus, au cours des âges, par leurs féroces exploits. Cauchemar que l'heure aggravait et que ne dissipait point l'apparition de Léon Bonnat, ou de Massenet, fidèles habitués de ces lugubres séances.

A un moment donné, vers une heure du matin en général, il se dégageait tout à coup de cette agglomération d'Hébreux des deux sexes, en sueur ou en chaleur, une odeur âcre et spécialement fétide. Je l'ai analysée maintes fois. On y retrouvait le suint, l'huile rance, l'intestin malade et ce je ne sais quoi de fade et de sordide, de gluant et de pourri qui émane des quartiers maudits, à Venise, comme à Amsterdam, comme à Alger, comme au Marais. Ces millionnaires puaient la misère et la guenille d'Orient.

Quelquefois, lors des fêtes rituelles, on soupait par petites tables. Le papa Dreyfus faisait venir de Vienne des delikatessen, une charcuterie rare, des gâteaux spéciaux qu'avalaient en bavant les Tony Dreyfus, les Lazard, les Kapferer et les Aboucaya. Je me rappelle un énorme vieux Seligmann, écarlate, pareil à un perroquet de Brobdignac, qui s'empiffrait sans arrêter des tranches de viande froide et de jambon, et auquel allaient présenter leurs salamalecs des jeunes employés de banque aux nez en robinets de bain, tremblants de respect. Il fixait sur eux des yeux ronds, ouvrait la bouche comme pour parler, et y enfournait un nouveau morceau.

— Komm doch, herr Massenet will etwas spielen.

— Viens donc, M. Massenet va jouer quelque chose.

« Rututu, rutututu », minaudait l'auteur de *Manon*, devant une vieille juive croulante et émerveillée. Puis, bondissant au piano, il commençait à plaquer quelques accords, se prenait la tête, déclarait qu'il souffrait d'une migraine subite, se faisait supplier, se rasseyait et finissait par exécuter une polka de 1830, en criant aux jeunes filles : « Dansez, mais dansez donc! », au poussah Seligmann, en le saisissant aux aisselles : « Tanzen, balliren, valsiren ». Car « monsieur Massenet » ne manquait pas d'une certaine ironie. Quand je lui glissais dans l'oreille : « Quel milieu fétide ! », il me répondait, en mâchonnant comme un lapin : « C'est la société moderne, mon cher ami; c'est un gouffre, un gouffre, un gouffre ! » On racontait qu'au cours d'une visite de condoléances à une veuve récente ayant commencé sur un ton affligé : « C'est vraiment désolant », il avait continué en chantonnant : « Désolant, désolant, désolant, désolant », sur un air de galop. Il en était capable.

Autre habitué de ces petites fêtes du boulevard Malesherbes : Antonin Proust. En sortant de l'Opéra, où il avait ses habitudes, ce préposé officiel aux Beaux-Arts arrivait sans un pli à son habit, fleuri, la bouche en cœur, impeccable. Ses besoins d'argent avaient fait de lui le très humble caniche des baronnes juives, dont il léchait, à la ronde, les mains couenneuses. Il était doux, stupide, inoffensif; il me faisait une grande pitié. Nous l'appelions « la bête à bon Jéhovah ».

Tous ces juifs parisiens, quel que fût leur compartiment, artistique, politique, financier, recevaient régulièrement la *Neue Freie Presse* et la *Frankfurter Zeitung*. Quelle que fût leur dissipation, ils fréquentaient avec assiduité la synagogue, accomplissaient avec ponctualité les devoirs de leur religion nationale, se soumettaient aux jeûnes et aux rites, obéissaient dévotement à leurs rabbins. Cela se savait, mais ils n'en parlaient pas, tout au moins devant les goy comme moi. Le bruit s'était répandu peu à peu, parmi eux, que je fréquentais Drumont, et, en dépit de la garantie Hugo-Lockroy, ils étaient, vers la fin, sur leurs gardes. En 1894, ce milieu hébreu donnait l'impression d'un abcès prêt à crever. Il creva, en effet, quatre ans plus tard.

Je me vois à une partie de campagne, aux environs de Paris,

chez les Lazard, qui inauguraient le commerce du lait garanti pur. Il y avait deux Lazard : un noir, aux yeux d'almée, obséquieux, et qui boitait ; un roux, aux paupières malades, qui fouinait derrière les groupes, un petit carnet à la main, comme s'il prenait des ordres de Bourse. Je crois que l'un et l'autre sont encore à peu près vivants. Entre les pelouses, sous un soleil éclatant, ces juifs prenaient un aspect démoniaque, faisaient tourner le Manet en Hogarth. Ils tourmentaient l'un d'eux, une pauvre larve neurasthénique, baptisé je ne sais pourquoi « Couche-en-joue », et lui faisaient toutes sortes de sales plaisanteries, ainsi que des mouches sur un débris de fromage. Couche-en-joue, qui avait bien trente-cinq ans, courait sur ses jambes molles afin d'échapper à ses persécuteurs, et l'on entendait derrière lui, sur le gravier, la béquille de Lazard cadet. Je me retins à quatre pour ne pas me jeter à coups de canne sur les bourreaux de Couche-en-joue, lequel était d'ailleurs horrible, efflanqué, semblable à un faucheux. Les femmes s'excitaient et piaulaient en agitant leurs ombrelles rouges. C'était l'image d'un vrai tohu-bohu d'Orient, dans un décor de banlieue française.

Vers le milieu de juin, la colonie juive essaimait. Les uns prenaient le train pour Vienne, d'autres pour Berlin et Francfort, d'autres poussaient jusqu'à Constantinople. Ils retrouvaient là des grands-parents, des oncles, des tantes, des petites amies et des coffres-forts. Car l'un d'eux me confia un jour qu'ils redoutaient la révolution à Paris. En juillet, ils gagnaient les villes d'eaux comme Uriage, où l'on soigne les affections cutanées, si fréquentes chez eux. En août et septembre enfin, ils allaient se reposer dans leur chère Suisse, notamment, — j'ignore les raisons de cette préférence, — à Territet-Montreux, Vevey et Clarens, sur les bords du lac de Genève.

Traîné moi-même dans cet affreux endroit, j'ai vécu, pendant quelques semaines, l'existence de caravansérail qui donne tellement l'idée d'un bagne riche. Plus malheureux cent fois dans mon appartement au premier étage que le vagabond sur la route, j'ai connu la rue unique où circulaient les damnés de ce séjour ; j'ai connu la rencontre successive des Lazard en charrette anglaise, — il n'y avait pas encore d'automobiles, — de Maxime Dreyfus et de sa barbe en alpiniste, de Kapferer en

coutil blanc, de pacha Fould précédé de ses pieds jaunes, de Couche-en-joue, de Tony Dreyfus, d'Aboucaya en costumes de tennis, leurs raquettes à la main. Je suis monté avec Carl ou Karl ou Carle Dreyfus au Righi ; je suis descendu avec lui du Righi. J'ai dû aller à la tour de Peilz. Dieu merci, je ne suis pas allé à la tour de Peilz. J'ai assisté à l'issue tragique des captifs venimeux des villas Dubochet, courant, sur le coup de quatre heures, à leurs potins diffamatoires, à leurs récits de concierges ivres, à leurs commérages de déments, se répandant chez les pâtissiers, inondant de salive la fausse crème des faux gâteaux autrichiens et juifs. J'ai contemplé ces couchers de soleil qui ont l'air d'un œuf à la gelée de groseille, ou d'une assiette pleine d'urine de singe, selon qu'on regarde la montagne ou le lac. J'ai franchi la porte grillagée du tennis macadamisé où des circoncis de soixante ans et des Elsa de cinquante-cinq en jupes courtes se renvoyaient la balle et criaient : « Play ! »

Bien mieux, j'ai vu dans la salle à manger, où l'on dégustait des horreurs, invariablement servies sur un rocher de colle de cadavres, décoré du nom de gelée, j'ai vu Arthur Meyer en yachtman, sortant d'un séjour à Amphion. De sa voix de bois, l'animal appelait les maîtres d'hôtel et leur redemandait du férat, qui est un poisson sans goût ni sauce, pareil à un lambeau de flanelle. Un peu plus loin, François Arago poussait dans ses poils blonds ce hennissement unique et célèbre par lequel il exprime la joie expansive, tandis qu'il traduit la joie diplomatique par un plissement de la peau du front, tel un qui retient son secret jovial. A la queue-leu-leu, tous les inutiles, tous les veaux bâtés de la société parisienne et tous les tripoteurs de la coulisse venaient rejoindre la mangeoire fleurie où les guettait la Locuste suisse, la plus toxique et vénéneuse de toutes.

Il ne manquait à ces repas aucun objet de dégoût ou d'ennui, à commencer par les tziganes cirés, vernis, aux têtes régulières et ocreuses, sortes de camées syphilitiques. « Compagnons enflammés, » dit le poète Lenau ; sans doute, mais pour leurs pourboires et les subventions que leur consentent de belles écouteuses hystériques. Au son du tympanon, on déchiquetait la carne filandreuse. La marche de Rakoczy accompagnait le macaroni froid et grisâtre, le poulet pourri, décoré du nom de

faisan. Ainsi que dans les jouets tyroliens où se cache un ressort d'horlogerie, toute l'assistance mangeait en mesure. La floraison d'intrigues d'ailleurs vénales faisait que les uns et les autres s'adressaient en cadences, par paires, de table à table, de nauséeux sourires.

Ces plaisirs gastronomiques une fois clos, on se dirigeait vers les salons. Un colossal gaillard, d'une vigueur diabolique, surnommé Biscuccio, exécutait des tours de cartes. Il prenait un jeu de cinquante-deux et le coupait avec ses doigts, comme il eût fait d'une allumette. Rangés en cercle autour de lui, les membres de la tribu Menascé ou Manassé, qui sont des juifs levantins à faciès de rats, le contemplaient avec admiration. Je fis remarquer combien il était heureux que Biscuccio n'appliquât pas ses talents aux cous ni aux os des personnes présentes. Ma plaisanterie fut peu goûtée.

Chaque soir, il y avait sauterie intime entre les pensionnaires de l'hôtel, et, une fois par semaine, bal avec accessoires de cotillon. Le marchand de ces accessoires tenait boutique à Vevey. J'essayai, moyennant finance, d'obtenir de lui qu'il fabriquât quelques baudruches à la ressemblance de Maxime Dreyfus ou de Tony Dreyfus, ou même de François Arago. Je me chargeais de leur placement et ces numéros auraient eu, certes, un succès fou. Plus commerçant qu'humoriste, l'homme refusa.

Goblet vint rejoindre son ami Lockroy, lequel passait ses journées, étendu sur un canapé et mâchonnant son éternel cigare, à tirer des plans contre son entourage; car il nous détestait cordialement, Georges et moi. Ce Goblet était un tout petit homme asthmatique, à favoris, très autoritaire, très nul, qui tenait de Thiers et de Tom Pouce. Il ne s'intéressait qu'au pointage des voix, aux motions, aux amendements, à la constitution du bureau. Il ne tenait compte ni de l'heure, ni de l'endroit, ni des personnes présentes, ni des paysages. Il semblait indifférent au froid, au chaud, à la fatigue, à la soif, aux besoins naturels. On l'entendait qui déclarait, d'une voix sifflante et entrecoupée : « Je ne me serais jamais attendu à cela de la part de Barbe... Je fis remarquer à Freycinet... Le scrutin était de 250. La majorité était donc acquise haut la main... » Sur quoi Lockroy se tordait de rire et l'on ne savait s'il riait de Goblet,

ou des récits, cependant peu hilarants, de Goblet. On eut la fâcheuse idée de conduire ce sympathique avorton au Righi Kulm. A peine débarqué sur la plate-forme battue par les vents, il fut pris de suffocations. Je crus qu'il allait rendre l'âme et je dis à Lockroy : « Mettez-le dans votre poche. Au moins, là, il mourra au chaud ». Heureusement qu'un train de descente était prêt. On y installa, sous ma surveillance médicale, le minuscule René, car tel était son prénom et sa famille l'appelait « Renette ». A peine à 800 mètres d'altitude, ça allait déjà mieux et il murmurait en ouvrant la bouche, comme un pauvre petit poisson : « Amendement... Freycinet... Pointage... bureau... »

Lockroy a eu plusieurs secrétaires : un nommé Malepeyre que je n'ai pas connu, aujourd'hui fonctionnaire important au ministère de la Justice, le juif Gustave Ollendorff : Georges Payelle, aujourd'hui premier président à la Cour des Comptes, homme habile, agréable et lettré, qui a fait sa carrière avec la gratitude, comme d'autres la font avec le contraire ; Dauriac, poète de talent, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale ; le juif Ignace, avocat et député.

Gustave Ollendorff était le frère de l'éditeur. Il était blond et rose, frisé, bavard, cordial, sans venin. Il était encore en fonctions quand son patron prit le ministère du Commerce. Je l'ai entendu haranguer des industriels au Grand Hôtel, avec un aplomb et une faconde admirables, sans connaître le premier mot de la question qu'il traitait. La plus belle carrière s'ouvrait devant lui. Il appartenait à une tribu évidemment très supérieure à celle d'Ignace. Or, un beau jour, Lockroy, sur je ne sais quel rapport administratif, signifia brutalement son congé à ce malheureux. Ollendorff pria, pleura, supplia, s'humilia de toutes manières. Lockroy demeura inflexible. J'eus alors l'occasion d'observer, chez ce prétendu vaudevilliste, une cruauté de bourreau turc, dans le genre de cet Ahmed le boucher dont il a écrit, assez agréablement, la terrible histoire. Ahuri, abruti, n'y comprenant rien, Gustave Ollendorff tomba malade et mourut.

Quant aux Reinach, je n'ai eu avec eux que de rares et superficielles rencontres, suffisantes néanmoins pour me donner l'envie de ne pas les revoir. Théodore Reinach fréquentait chez

Gustave Dreyfus, naturellement. Il est presque aussi hideux que son frère Joseph, de même poil, de même fatuité ; sa voix est formée du même glapissement guttural. L'ancêtre francfortois est très sensible chez lui. Il a du juif boche la cuistrerie agressive, la citation à fleur de peau et le mépris pour toute contradiction. Sa trogne, son larynx, sont d'un boche. Il se redingote comme un professeur boche. Des pieds aux lunettes, il pue le sémito-germain.

Joseph, lui, bien que de même origine, arbore volontiers le style parisien. Je l'ai entendu prononcer cette phrase monumentale dans sa bouche adipeuse et violette : « Nous autres, Parisiens endurcis... » C'était à table, en 1894, avenue de l'Alma, dans le petit hôtel de la marquise d'Anglesey. Charles Dilke, politicien anglais à tête de financier louche, dînait aussi ce soir-là et Reinach désirait l'épater. Je venais de publier *les Morticoles*, qui faisaient un certain bruit. Après le morne repas, qu'attristaient encore les aboiements de l'israélite sans vergogne, celui-ci me prit à part et me dit : « Jeune homme, vous êtes un satiriste. C'est fort bien. Mais il est encore mieux d'être un réformateur social. Je suis un réformateur social. Je compte faire introduire dans la loi le délit de castration, qui permettra de sévir contre les chirurgiens malhonnêtes. Vous voyez que nous sommes du même avis. »

C'était possible, mais, pendant qu'il me soufflait dans le nez son haleine de putois au curaçao, je n'avais qu'une envie : le faire tomber par terre en le tirant par la barbe ; et je me représentais la stupeur et l'émoi de Charles Dilke à voir ainsi traiter le « Parisien » tronqué. La tentation devint tellement forte que je pris congé. Ce fut notre dernier entretien.

Comment ce phénomène est-il arrivé à s'imposer au monde des journaux, au monde politique, à faire la pluie et le beau temps chez Hébrard comme au Parlement — où il peut se rencontrer tout de même des hommes intelligents et de bonne éducation — c'est ce qui me dépasse. Je franchis toutes les explications courantes par l'influence juive, le traité de Francfort et l'avilissement des mœurs. L'action de Reinach, depuis un quart de siècle, ainsi que celle, parallèle, d'Arthur Meyer, demeure à mes yeux un problème. L'un et l'autre sont bêtes à

pleurer, en dépit de leurs ruses et de leur perfidie. L'un et l'autre sont outrecuidants et pesants, comme l'on dit, « immangeables ». L'un et l'autre sont physiquement mous et hideux. Alors ? Je ne vois que la réponse d'Hamlet à Horatio et elle ne me satisfait pas.

---

## CHAPITRE III

*Quelques types de l'Entre-deux-guerres : Félicien Rops, Armand Gouzien. — La mort de Gouzien. Armand Dayot, Gabriel Hanotaux, Henri Lavedan. Forain et Caran d'Ache. — Yturri. — Boldini, Helleu, La Gandara, James Tissot, Lobre. — Pierre de Nolhac à Versailles. Une fête à Trianon. — Un lumineux génie : Santiago Rusiñol.*

Voici une corbeille de personnages divers, quelques-uns importants, d'autres moins, qui sont autant de touches de couleurs dans le tableau artistique et littéraire de l'Entre-deux-guerres. Morts ou vifs, ils contribuent à la perspective. Ils témoignent du fort et du faible de la société parisienne. Je les présente ici au naturel, sans autres liens que celui du temps et de la fréquentation.

Félicien Rops, l'aquafortiste hanté que l'on sait, avait une belle mine, haute et fière, de reître du XVI[e] siècle. Il lui manquait seulement le pourpoint de velours et l'épée. Il ne lui manquait ni la fine moustache, ni la barbiche, ni le visage triangulaire, ni le feu du regard, toujours en mouvement. Il parlait vite, en faisant chevaucher les mots comme les tuiles d'un toit, inventait à mesure des histoires extraordinaires et merveilleuses, à la réalité desquelles il croyait aussitôt. Tantôt à cheval à travers les pampas, dont il dépeignait l'ardeur en plein midi, tantôt coupant la brousse avec de hardis compagnons, tantôt seul en un canot au milieu des banquises, chassant l'ours et le bouquetin, il avait accompli des exploits capables de remplir une cinquantaine d'existences humaines bien occupées. C'était un mirage, mais d'un détail, d'une minutie, d'une précision poétique qui atteignaient au grand art.

L'invention mordait sur lui comme l'acide sur le cuivre, dessinait des formes soudaines, imprévues et vraisemblables. On était là comme au spectacle. Inutile de chercher à l'interrompre. Il reprenait toujours son fil, à la façon d'un habile cordier de village, et tirait dessus tant qu'il pouvait. A table, il prenait à peine le temps de boire, avalait ses bouchées sans mâcher, dans la crainte qu'un autre n'installât une conversation au milieu de ses ahurissantes fables.

Je le supposais atteint de phasie, qui est le contraire de l'aphasie et comme le déroulement frénétique d'un rouleau sans fin du langage. Chose étrange, ce grand artiste, qui se complaisait dans des compositions parfois si vives qu'elles ne peuvent figurer qu'au musée secret, était en paroles d'une extrême chasteté. Il cachait sa manie sexuelle comme l'enfant sa gourmandise. Armand Gouzien, son ami intime, à qui je faisais cette réflexion, me répondit :

— Néanmoins il ne pense qu'à ça.

— Alors, sa faconde, c'est pour s'en distraire ?

— Peut-être.

Et de pouffer. Impossible de rapporter les proverbes qu'il avait fabriqués sur le compte de Rops et que Rops écoutait en riant, c'est-à-dire en plissant, à la Méphistophélès, toutes les lignes de son visage autour de son nez.

Cher Gouzien, quel homme simple, direct, amusant, délectable il faisait ! Deux fées s'étaient penchées sur lui à sa naissance : la musique et la verve, l'une complétant l'autre, comme l'accompagnement fait au chant. A peine au sortir du bateau qui l'amenait à Guernesey, et d'un mal de mer « à vomir ses tripes », comme il disait, il courait chez un petit tailleur de sa connaissance et commandait un complet gris, beige ou marron. L'idée que ce vêtement « solide, élégant, éminemment durable, indestructible même », sur lequel aucune tache n'avait de prise, ne lui coûtait que soixante-quinze francs, ou, plus exactement, trois livres, three pounds, cette idée le transportait de joie. Ce rite accompli, il arpentait Hauteville à grandes enjambées, car il avait une carrure de géant, entrait en conquérant dans le salon rouge, s'asseyait au piano, et en avant !... Il ne se contentait pas de savoir par cœur tous les compositeurs français, allemands, polonais, de Rameau à Bizet, et de Glück

à Wagner, en passant par Beethoven, Schumann et Chopin. Il faisait revivre leur style, leur magie personnelle, leurs intentions sur le clavier : « Ils vont se lever du bois sonore. C'est certain. Je le jure. Tiens, écoute ça ». Vlan ! de ses doigts forts et souples de marin breton, il ressuscitait Iphigénie, Yseult, le vieux Rhin, Carmen et le reste. Un ouragan de sons se déchaînait, emportant en tourbillons, comme dans les estampes, des silhouettes de guerriers, d'amoureux et d'amoureuses, de chasseurs, des perspectives de mer, de fleuve et de forêt.

Cependant, maître de ces ondes, Gouzien, secouant sa tête chevelue, comme Neptune, ne cessait de parler et d'admirer : « Hein ! cet accord, ce fa dièse, est-ce assez beau, — il répétait la note, en cinglant la touche, — assez inattendu et en même temps commandé, ordonné de toute éternité par le bon Dieu de la musique. » Sous ses coups, le piano devenait un orchestre, où chaque instrument reprenait sa voix et son rôle. Il n'avait aucun parti pris, aussi fou d'un chant de pâtre catalan que d'une savante pièce de Bach ; mais son goût était infaillible, dans le classique et dans le moderne. Il déclarait : « Ça c'est bon, ça c'est mauvais, très mauvais, exécrable, à vomir ». Timidement une dame objectait :

— Pourtant, monsieur Gouzien, j'avais toujours pensé que Meyerbeer...

— Était le dernier des ânes. Vous aviez raison, madame. Et voilà pourquoi et comment ce malheureux, ce criminel, est le dernier des ânes.

Il exécutait sa démonstration séance tenante, courbé en avant, se rejetant en arrière, faisant saisir sur le vif, au plus obtus, toutes les nuances de sa critique.

Il avait composé lui-même, sur de vieilles chansons populaires, sur des vers de Gautier, de Hugo, de Leconte de Lisle, d'Alphonse Daudet, de Méry, sur des légendes bretonnes, un grand nombre de délicieuses mélodies que nous réclamions les unes après les autres.

— Gouzien, *les Filles de Landernette.*

— Gouzien, *Près du lac bleu.*

— Gouzien, *Enfant aux airs d'impératrice...*

La complainte de saint Nicolas : *Ils étaient trois petits*

*enfants, qui s'en allaient glaner aux champs*, Gouzien la détaillait avec un style incomparable, qui donnait le frisson à ses auditeurs. Impossible d'exprimer comme lui la majesté du couplet final :

*Et le saint étendit trois doigts.*
*Les p'tits se r'levèrent tous les trois !...*

Notre Gouzien prêtait à ce petit drame une ampleur tragique, un goût de miracle. Il n'était pas moins remarquable dans la veine comique, s'esclaffant alors d'un rire immense et contagieux, au récit de ses propres farces. Car il prenait l'existence comme un jeu noble et divers, où l'andante, l'allegro non troppo, le scherzo devaient se succéder ou s'entremêler suivant les destinées, les tempéraments et les circonstances. Il avait connu, chéri, distrait, ranimé de sa bonne humeur incomparable tous ceux qui comptaient dans sa génération et dans la précédente, tous les inquiets, tous les tourmentés de l'art. Il exaltait leurs qualités, leurs vertus, faisait l'ombre sur leurs défauts. Quel optimiste ! Jamais une parole de doute, ou de blâme ne tombait de sa bouche harmonieuse, sur le nom d'un de ses amis ou de ses camarades.

Chaque année, il allait en Bretagne, se retremper, se ressaisir, au milieu des gens de mer, des paysans dont il percevait le rythme profond, près de cet Océan qu'il appelait « le roi des musiciens », sous la lune « qui met tout en mineur ». Il rapportait de Plougastel-Daoulas de belles histoires, des motifs émouvants, des observations amusantes et fines. Georges Hugo et moi ne nous lassions ni de l'interroger, ni de le faire parler ou chanter. Il fallait voir la mine des bons Guernesiais admis à l'écouter. Un peu étonnés d'abord de ce débordement de vie et de chansons, ils finissaient par l'admirer et par s'attacher à lui. On ne pouvait pas ne pas adorer Armand Gouzien.

C'est à Guernesey même, après une soirée où il s'était surpassé, que la mort est venue le prendre brutalement, l'arracher à notre tendresse, à sa femme, à sa fille, artistes comme lui et qui faisaient son légitime orgueil.

Malgré mes protestations superstitieuses, il avait joué de neuf à onze heures et, qui pis est, mimé de nombreux fragments d'un compositeur juif, célèbre sous le second Empire, et

dont la frénésie exprime à merveille le désarroi et l'insanité de la société française à la veille de 1870. Vous me verseriez dix millions de bonne monnaie, que je ne prononcerais pas son nom, même en touchant du bois, de peur d'attirer sur ma tête l'eau, le feu, l'épidémie, les septante-deux catastrophes inscrites au livre des Prophètes. En vain je suppliais Gouzien de s'arrêter, de passer à un autre exercice. En vain je dirigeais vers tous les angles du salon, selon le rite fatidique de la conjuration, l'index et le petit doigt tendus de ma main droite, les autres doigts étant repliés. L'entêté Breton continuait de plus belle, me traitait de toqué et de grand serin.

Enfin il s'arrête, épuisé, quitte la pièce, descend l'escalier, met son paletot — car le vent de mer fait les soirées fraîches — et, sifflotant encore un air du musicien maudit, va rejoindre « Friends House, » l'ancienne maison de M^me^ Drouet, située cinquante mètres plus bas. On monte se coucher. Je commence à m'endormir, quand on frappe dramatiquement à ma porte : « M. Gouzien est au plus mal. Venez vite. »

Je l'ai trouvé étouffant, étendu sur son lit, l'œil déjà vitreux, les mains froides, foudroyé par une pneumonie subite. En vain l'excellent médecin de la famille, le D^r^ Carey, essayait-il de le remonter à l'aide de piqûres de caféine et d'huile camphrée. Il n'avait fallu que quelques minutes au terrible mal pour plonger dans les ténèbres ce lumineux regard, dans le silence cette voix habile à transformer tout en sonorité. Deux jours plus tard nous l'avons conduit au petit cimetière de Guernesey, au milieu de l'affliction générale, car il était bon et loyal, et au lieu d'amoindrir les choses et les gens, comme c'est le rôle ici-bas de tant de larves, il ne cessait de les magnifier, de les vanter à tout venant.

Ce cas n'est certes pas celui des trois bonshommes dont je vais m'occuper maintenant : Armand Dayot est la nullité même. A un tel point que, son nom une fois prononcé et sa silhouette une fois évoquée, il devient difficile d'exprimer le vide, le néant de ce grand diable flasque, amer et brun. Frotté de diverses connaissances, en peinture, en littérature, en histoire, il est comme une redingote qui a pris la poussière d'un mur. Ce qu'il dit, ce qu'il écrit s'évapore instantanément. Il est impossible, encore qu'il soit bavard, de l'écouter et même de l'en-

tendre. Comme Gallimard il a le don d'ubiquité. Son double, son triple, son quadruple — il est tiré à je ne sais combien d'exemplaires — hantent les salons, les musées, les antichambres ministérielles, les mariages, les enterrements, les corridors de théâtres. Il fait obligatoirement partie de toutes les énumérations, ainsi que le carton ou le papier font partie des emballages. C'est un zéro qui ne multiplie pas.

Vous croyez ce fauteuil vide. Vous vous asseyez. Quelqu'un jette un cri. C'est Dayot.

Avec cela, il est intempestif, survenant à point nommé quand on n'a aucun besoin de lui, et le sentiment de son inexistence fait qu'il ne se croit jamais de trop. Ulysse disait qu'il s'appelait « Personne, » afin de dérouter la fureur du Cyclope. Ulysse avait prévu Dayot. Il y a trente ans que ce protecteur des arts, en s'agitant, agite M. Rien.

Le malheur de Gabriel Hanotaux, ce fut toujours de s'imaginer qu'il ressemble au cardinal de Richelieu et qu'il ferait un modèle excitant pour un nouveau Philippe de Champaigne. Regardez-le pincer les lèvres en cul de poule, jeter un œil fin par-dessus le binocle, tortiller la pointe de sa barbe ou frotter l'une contre l'autre des mains qui l'enchantent, en répétant avec malice : « Hé, hé, héhé! » Il y a néanmoins cette très grande distance entre Hanotaux et Richelieu, même entre Hanotaux et Mazarin, même entre Hanotaux et de Villèle : c'est que Hanotaux, aveuglé par la trop bonne opinion qu'il a de lui-même, non seulement ne prévoit pas le sens des événements, mais encore prévoit et annonce le contresens desdits événements. Il n'y a pas à me raconter d'histoires. Nous nous sommes fréquentés assidument, lui et moi, trois années de suite, qui furent précisément celles de son ascension politique. Je l'ai entendu, de mes oreilles, déclarer que l'alliance russe serait le pont menant à l'alliance allemande, annoncer pour demain l'immanquable conflit entre la France et l'Angleterre, décréter que Guillaume II était le seul souverain ayant une vue claire et distincte de l' « échiquier » et que François-Joseph, « le Nestor des Monarques », était le plus ferme soutien de la paix européenne ; idée à laquelle il tient, car je l'ai retrouvée sous sa plume, dans *la Revue Hebdomadaire*, quinze jours avant la conflagration générale de 1914. Chacun peut se trom-

per, mais c'est le ton péremptoire qui fait l'amusant de la chanson. Hanotaux décrète... puis se fiche par terre, sans casser un nez privé de flair et qui doit être en caoutchouc.

Il est extraordinairement timoré. « C'est le lièvre de La Fontaine », disait mon père. Il ajoutait : « L'ombre de ses oreilles l'épouvante ». Pour fuir l'apparence d'une responsabilité morale, je ne sais ce que Hanotaux ne ferait pas. Cette fâcheuse tendance l'a incité à plaquer successivement ses amis politiques, à mesure que la faveur populaire ou d'assemblée les plaquait eux-mêmes. On prétend que son ingratitude grise a hâté la fin de Casimir Périer, dont il faut, en ce cas, admirer la candeur. Vous pouvez être certains que, dans une circonstance quelconque, Hanotaux, amené à prendre une décision ou un parti, choisira toujours le moins noble, celui qui l'engage le moins, et cherchera en même temps l'échappatoire, le moyen prochain de se dédire. Il croit que c'est cela la diplomatie. Son originalité consiste à revêtir d'un langage ferme les formes les plus fuyantes : « Je suis résolu à me tirer des flûtes... Ma volonté inébranlable est de n'en pas avoir... Obéissez ou je tremble... » Telles pourraient être ses devises. Nous l'avions défini : un professeur de lâchage. Une chaire, tenue par lui sur ce thème, serait assurément fréquentée.

Il peut être extraordinairement plat. Détestant et méprisant Lockroy, qu'il appelait dans l'intimité un « bouchon de bain », il lui donnait en public du « cher grand patron ». Il accourut un soir et devant moi lui dit, haletant : « On me propose le portefeuille des Affaires étrangères. Je ne veux rien faire sans vous consulter. Vous êtes ma lumière et mon guide ». Tant de bassesse m'estomaquait, mais Hanotaux conclut en sortant, — il me prenait pour un bon jeune homme, — avec son petit rire grelottard : « Mon cher Léon, hé ! hé! il faut avoir le maniement des hommes ». Ou bien il se dépensait en courbettes devant Challemel-Lacour et Targé, puis les traitait entre deux portes de « vieilles moules » et de bassinoires, ce qui était exagéré. La puissance sociale, mondaine, financière surtout, inspire à Hanotaux une vénération de Canaque devant l'idole grimaçante. La fortune démesurée des manieurs d'argent le fascine et l'éblouit. Il n'est pas de directeur d'établissement de crédit, ni d'Américain milliardaire qui n'ait eu Hanotaux à déjeuner.

Cela sans aucune idée de lucre de la part de l'excellent Gabriel; simplement parce qu'il lui est doux de se frotter contre un homme cousu d'or et d'applaudir à ses propos.

Ainsi fait, pas plus bête qu'un autre, fort érudit, doué d'un certain discernement littéraire, — encore qu'il eût voué à Heredia le Creux une admiration assez comique, — Hanotaux sème derrière lui la colère et la rancune. Sa destinée tient dans un mot : « Il déçoit ». Les gens lui en veulent de ce qu'ils l'ont cru subtil, déterminé, brave et loyal, et de ce qu'il se révèle peu à peu sommaire, hésitant, peureux et fourbe. Je le comparerais à ces plats montés, qu'on sert précisément chez les parvenus, de bonne apparence et se décomposant très vite en leurs médiocres éléments constitutifs. Ou bien encore, c'est une pièce fausse. Il brille, mais frappez-le : il rendra le son du papier de plomb.

Quant à Henri Lavedan, fils de Léon Lavedan, qui ne fut rien, si ce n'est académicien, c'est un Chinois de Paris, un bourreau manqué et qui doit se contenter de torturer la prose française. Il a du Chinois les yeux bridés, le masque plissé et bouffi, les méchantes bonnes manières, les courbettes rituelles et cérémonieuses, l'odeur même, qui tient de la pourriture de rage rentrée et du santal; mais aussi la hargne sournoise, le goût des rapports compliqués, empoisonnés, des perfidies exquises et susurrées mystérieusement, des projets homicides longuement mûris. Aux séances solennelles de l'Académie, il mériterait un prix de vertu pour n'avoir jamais coupé en mille morceaux et un morceau, — malgré sa bonne envie, — aucun de ses chers contemporains, à commencer par ses amis intimes.

Égratigné par les journaux, il s'ingénie à faire savoir à l'égratigneur qu'il ne lui en veut nullement, qu'il l'a toujours chéri d'une particulière dilection. Ce pendant qu'il sécrète ce baume paralysant, il prépare, par une nuit sans lune, la revanche d'un chaudron de sorcière soigné : grenouille, crapaud, fiel de vipère, rien n'y manque. Lavedan ou le conspirateur raté. Il a la manie du mobilier rare par amour des armoires secrètes, des grimoires fatidiques, des cachettes dans le mur. Ce qu'il cherche, parmi les ouvrages de Lenôtre, ce sont les morceaux de son propre rêve, entre Cadoudal, — un Cadoudal à l'usage des princes de Parme, — et Limoëlan. La

farce Naundorf est son élément naturel. Il trouve dans la fausse énigme historique sa revanche mentale de n'être pas une énigme psychologique.

J'ai suivi de loin, avec la plus vive curiosité, la carrière de ce pauvre bonhomme, intoxiqué par son fiel envieux. Une destinée falote l'aiguille sans cesse vers les mauvaises pistes et les culs-de-sac. Lors d'une de nos dernières rencontres, à la terrasse du Café napolitain, entre 1899 et 1900, me soufflant son haleine empestée, il me confia en grand mystère l'imminente dictature de Paul Doumer : « C'est Bonaparte... C'est Bonaparte ! » répétait-il, bavant et jutant comme un escargot, au-dessus de sa glace à la fraise. Puis, afin de faire un trait : « Monsieur de Buonaparte, mille pardons ! » Pardon de quoi ? Je n'ai jamais compris.

En littérature il vise le précieux, le rarissime, et il réalise le pire rococo, la fausse ingéniosité, le Rostand en prose. Ses chroniques de l'*Illustration* rappellent les travaux en cheveux et en coquillages. Vous connaissez ces villas baroques, édifiées au bord de la mer, à la ressemblance d'une pagode ou d'une mosquée, d'où sort, sur le coup de dix heures du matin, une énorme commère, confidentielle et rancunière, en espadrilles et en taffetas rose, coiffée d'un chapeau canotier, sa « pêche » à crevettes à la main. Voilà ce qui m'apparaît quand je parcours une de ces pages inénarrables que Lavedan consacre, avec l'accent tantôt délicieux bohême, tantôt prédicateur mondain, tantôt grand cœur, aux lectures, à la vie des champs, aux vertus domestiques d'autrefois, aux vieilles pantoufles des maréchaux de l'Empire, aux chapelets, aux pièges à rats, aux berlines d'évêques et aux notaires départementaux. Ces tartines pour personnes pâles font la joie des conservateurs ignares et des épiciers retraités : « Comme c'est bien écrit ! » Derrière cet attendrissement hebdomadaire, je distingue la gale carabinée ; derrière ces larmoiements gongoriformes, le crocodile habillé en monsieur ; derrière ces compotes, papa Locuste. Cette adaptation à la plus grosse et noire vésicule biliaire contemporaine d'une machine à idylles et madrigaux rances me plonge dans un ravissement véritable. Quel beau personnage pour ta comédie vireuse, ô fantôme errant de Ben Johnson !

Dans deux ou trois années d'ici, peut-être avant, les ouvrages

dramatiques de Lavedan sembleront aussi conventionnels, aussi vides que ceux d'Ohnet. L'esthétique du *Prince d'Aurec* ou du *Marquis de Priola* ira rejoindre celle de *Serge Panine*, et *Servir* rattrapera *le Maître de forges*, qui dépassera le lugubre *Pétard.* L'image que Lavedan se fait de la tradition balance celle qu'il se fait de la Révolution, et les morceaux crus qu'en rendent au trou du souffleur ses personnages, sous prétexte de dialogues alternés, lèvent le cœur. La recette de ces fabrications est connue : un jeune ingénieur, un vieux militaire, une belle demoiselle, une douairière haletante, un évêque sentencieux mais jovial, un libidineux, une grincheuse, quelques comparses, et ça y est. Je préfère la comtesse de Ségur, je dis la comtesse, non le marquis, dont l'immortalité ne m'en impose pas. Cette rosse recuite de Lavedan aura passé ses plus belles années, et aussi ses plus laides, à décalquer *le Général Dourakine* ou *les Malheurs de Sophie* sur *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

« Est-il bon, est-il méchant ? » disait Diderot, songeant à lui. Cette question, posée quant à Forain, appelle comme réponse : « Les deux à la fois », ou : « Il dessine bien ». L'homme, son trait, sa voix, ses légendes, forment un ensemble magnifique et génial, donnent le frisson. Il est petit, concentré, pétri de feu, de douleur et de comique. A peine a-t-il distingué qu'il formule. Son œil, aussi prompt que celui du grand Léonard, court aux mobiles moraux des mouvements, aux vertus et aux tares qui actionnent les êtres. Dans les gens, dans les œuvres, dans les idées, dans les actions, il saisit l'essentiel et il s'y attache, avec une déconcertante soudaineté. Ce sont ses dons, mais il s'applique, et son labeur est plus fort que son énervement. Il grince, il déchire, il invente, il griffe, il mord ; puis il se reprend, il élimine, il simplifie et, sans apprivoiser son dragon, il lui donne la belle ligne classique.

On peut l'aimer ou le détester. Moi, je l'aime, malgré toutes les mauvaises blagues qu'il a débitées ou débitera sur mon compte et dont on ne peut lui tenir rigueur, parce qu'elles font partie de son jeu sublime et féroce. Je l'aime pour sa surabondance de vie, d'une vie qui coule depuis soixante ans, sans jamais épuiser son réservoir, en reflétant et multipliant la lumière. Je l'aime pour son rire pathétique, qui vaut la trom-

pette de Jéricho, pour les « hein ! hein ! », les grondements, les grincements, les regards furibonds dont il poursuit votre assentiment, votre acquiescement à ses boutades explosives. Je l'aime pour la naïveté, qui pousse parfois sur son expérience amère, telle une fleur sur un talus du vieux Montmartre. Je l'aime enfin parce qu'il est de Pantruche, la seule ville du monde où l'on dise leur fait aux crétins nantis, où les avantages extérieurs n'en imposent pas. Le plaisir de rencontrer Forain, c'est qu'il est, à lui tout seul, une délivrance.

Dans les limbes féconds de la mémoire, les hommes exceptionnels vous apparaissent joints à leur milieu, aux circonstances. Ils se recomposent en dialogues et en arguments dramatiques ou comiques. Il m'est impossible de rencontrer Forain à une table du café Weber, rue Royale, sans que m'apparaisse en même temps le fantôme de ce pauvre Caran d'Ache, fleuri, le cheveu soigneusement aplati, en veston clair de la dernière coupe, avec son œil farceur, hypocritement réservé quand il parlait aux dames, mais les déshabillant en une seconde comme l'experte nounou fait d'un poupon.

— D'où viens-tu encore, petite saleté? lui criait Forain à tue-tête.

Caran d'Ache rougissait ou pâlissait suivant le cas et commandait un lait sucré, dont il était friand comme une chatte. Toqué tantôt d'une crémière de la rue de l'Université, tantôt d'une femme de chambre de Passy, tantôt d'un trottin de la rue Royale, il rôdaillait tout le jour en quête d'aventure et travaillait de préférence la nuit, dans son petit hôtel de la rue de la Faisanderie, et le matin. Il revêtait alors une cotte bleue, serrée comme un corset, un tablier d'une blancheur éclatante et, ouvrant la porte lui-même, répondait aux visiteurs inconnus que « monsieur n'était pas là ».

Il avait beaucoup d'esprit et du plus fin, une imagination drolatique, fraîche, comme celle d'un enfant, ou libidineuse comme celle d'un vieux magistrat. Toutes les deux ou trois phrases, il marmonnait rapidement : « C'est drôle, cela, tu sais », qu'il prononçait : « C'est d'lole, ça, t'sais. » On le découvrait, par les jours de pluie, sous les portes cochères, un carton à dessin sous le bras, guettant la dame du premier, à son défaut la cuisinière du second, l'épicière d'en face, l'employée

de l'épicière, tenant la tête légèrement inclinée, confit en mélancolie et en politesse.

— Tu vas attraper un rhume. Tu as les pieds dans l'eau.

— Bah ! les grenadiers de Napoléon en ont vu d'autres. Laisse-moi tranquille. Tu vas me faire tout manquer.

Tel le pêcheur à la ligne qu'on dérange au moment où ça mord.

Ses mésaventures étaient nombreuses. Un soir, relancé dans une soupente, à Auteuil, par une grosse dame ivre de rage, à cause du retard motivé de sa jeune bonne, Caran avait fui en chaussettes, à peine pantalonné, ses bottines à la main. Il racontait cela avec gravité, ajoutant que la concierge émue s'était montrée maternelle pour lui, l'avait recueilli dans la loge.

— Je me suis aperçu seulement alors qu'elle avait une ravissante poitrine. C'est d'lole, ça, t'sais.

Il y avait en lui du Valmont, un Valmont retouché par Restif et, comme disait Forain, du marchand de jouets. Son ingéniosité était extrême. Je l'ai vu organiser en villégiature une maison hantée, avec feux follets, traînées de lumière, apparition, d'une fertilité d'agencement, de truquage extraordinaire. Il était diaboliquement habile de ses gros doigts pâles, tremblants, aux ongles polis, qu'il soignait autant que sa raie. S'appelant de son vrai nom Poiret, descendant d'un soldat de l'Empire qui s'était marié en Russie, il symbolisait ethniquement, physiologiquement, psychologiquement, l'alliance franco-russe. Il chantait à miracle les mélopées lentes et tristes des bateliers du Volga, les marches scandées des cosaques. La vie militaire l'amusait ; non content de la piger dans ses croquis, en traits inoubliables, il la mimait avec fidélité, depuis Dumanet jusqu'au général, notant le comique, mais aussi le noble et l'héroïque, avec un tact exquis. Il était patriote enflammé. Je le vois encore, assis à son établi, dessinant ou décalquant une page de têtes d'aigles à la ressemblance de Guillaume II. Car il utilisait les gravures des livres d'enfants pour ses merveilleuses bêtes domestiques ou féroces et procédait par retouches successives d'un poncif qu'il animait peu à peu. Tout en travaillant, il injuriait le Kaiser : « Cabotin... crapule... gueule d'empeigne... En a-t-il une moustache d'idiot, regarde-moi

ça !... » C'était le moment de l'alliance russe, en 1894. Caran d'Ache se multipliait. Il montrait les cœurs volant entre la France et la Russie, par-dessus l'Allemagne irritée, et je me rappelle une gentille Alsacienne qui serrait ces gracieux messages contre ses seins, comme un paquet d'oublies. Quand un détail d'uniforme lui manquait, ce scrupuleux garçon le recherchait, feuilletait nerveusement les albums militaires qui composaient son répertoire technique. Il était aidé dans sa tâche par son fidèle Savine, un Slave aimable, barbu, subtil et discret, qui lui faisait la lecture pendant qu'il dessinait.

Il n'était pas de taquineries dont Forain ne criblât Caran, lequel supportait tout avec placidité, se contentant de murmurer de temps à autre : « Peux-tu êtl'embêtant, tout de même, mon pauvl' ami. » Mais il admirait son tourmenteur et ses inventions verbales l'enchantaient. Puis, tout à coup, laissant le frivole, ces deux grands artistes s'entretenaient de leur métier et s'élevaient, Forain par ses formules, Caran par ses constatations aiguës, jusqu'aux sommets de l'art. J'ai gardé le souvenir d'une de ces causeries, sous les étoiles, au bord de la mer, où Forain fut étourdissant. Mais comment fixer l'étincelle, le jet, la déflagration de cette intelligence universelle ? Puis il y a l'accent, traînard ici et faubourien, là incisif comme un bistouri, le haussement d'épaules, le mouvement des mains cherchant à modeler l'insaisissable, la manière abrégée, semi ardente, semi gouailleuse, le « allons donc, allons donc ! » précédant un court silence, suivi, lui-même, d'un formidable, d'un irrésistible argument.

— Où va-t-il chercher tout ça ?... s'écriait un sot.

— Mais dans tes boyaux, mon pauvre vieux ! Tu ne vois donc pas que c'est ta stupidité qui m'excite.

A quelqu'un qui l'interrogeait sur sa méthode de travail : « Je fais un dessin, puis je l'écoute. »

D'une dame importante, républicaine et mal élevée : « C'est une de ces personnes qui croient que la politesse faisait partie des privilèges abolis par la Révolution ».

A un confrère malheureux qui ne parvenait pas à vendre ses « académies » de Montmartroises : « Fiche-leur des bas noirs et tu m'en diras des nouvelles ».

Il n'y a qu'à feuilleter ses albums, notamment ceux de la vie

de Paris. On y retrouve le monstre lui-même, un monstre de justesse et de concision, aisément apitoyé, qui réserve son magistral curare aux Juifs, aux métèques, aux banquiers, aux politiciens, aux salonnards et aux larbins.

Vers la fin de sa courte existence, Gabriel de Yturri recherchait volontiers la compagnie de Forain et de Caran. Il était le secrétaire de Robert de Montesquiou, dont j'ai parlé précédemment sans admiration, mais avec sincérité. Or, Gabriel de Yturri était à mon avis fort supérieur, pour l'intelligence et la sensibilité, à son supercoquentieux patron et, jusqu'à une circonstance dont je parlerai, je n'avais jamais pu démêler si l'adoration frénétique et tapageuse qu'il lui témoignait en toutes circonstances était réelle ou feinte : « Le connté a dit... Écoutez la parrole merrveillouse qui vient dé tomber des lèvres du connté... admirrable, positivément étrrange et admirrable... » Oui, mais derrière ces pétarades, qui faisaient la joie des assistants, guettait un œil clair, observateur et froid. Ce singulier garçon est demeuré pour moi une énigme vivante. Comme il avait tout de suite démêlé que je me fichais profondément du « pavillon des muses », de la baignoire de la Montespan, des pendules de Boule et des mobiliers de Riesener, en même temps que des hortensias bleus, verts ou noirs, et que la poésie du maître de céans ne m'amusait guère, il ouvrait le compartiment moral et me racontait rapidement, à la dérobée, comme un gosse chapardeur qui mange un fruit, de savoureuses histoires sur les invités et les belles dames. Ce Tallemant des Réaux à l'accent espagnol avait le don de saisir les mouvements des âmes sous le masque mondain et de typifier la sottise ambiante. Il y avait en lui l'étoffe d'un puissant satirique. Son œil passait de la douceur mélancolique à la colère avec une promptitude ensoleillée et, s'il était perplexe devant un beau cas, il tripotait d'une main nerveuse un grain de beauté velu qu'il avait au visage. D'où venait-il, qui était-il, je l'ignore. Il semblait détaché de tout, bien qu'attaché en apparence à mille futilités. Il avait le cœur chaud, le geste frénétique, le sens du lyrisme et il voyait presque tout en noir, tel qu'une flamme promenée sur le néant.

Un soir, tandis que Robert de Montesquiou, esbrouffeur et

tapageur comme un vieux perroquet, emmenait Forain, Caran et Georges Hugo admirer je ne sais quelle pièce de sa collection, je ne sais où — il inaugurait un nouveau logis — je me trouvai seul en voiture avec Yturri. Il m'expliqua son caractère en termes à la fois vagues et émus. Il avait eu une jeunesse difficile, douloureuse, il se savait très malade, bien qu'il eût l'apparence de la santé, et il n'avait rencontré qu'un seul être qui fût bon et accueillant pour lui : Robert de Montesquiou. Cela débité nerveusement, d'un ton sincère qui me frappa et avec la volonté évidente de dissiper mes préventions contre celui dont il me faisait ainsi l'éloge. Dans la vie parisienne, de tels traits d'amitié sont rares.

Faisaient partie du même groupe une punaise qui ne manque pas de talent, du nom de Boldini, et le noir, mince, souffreteux, vénéneux Helleu. Boldini a la face hexagonale. Il est aussi large que haut. Il a l'air écrasé par un plafond, ainsi que dans *la Maison du baigneur*. Il peint des épileptiques en satin rose, qui se terminent en pointe ou en hélice, pivotent sur un parquet ciré et des sièges bas, comme des chattes ivres de valériane. Helleu dessine, dessine, dessine — on l'a surnommé le Watteau à vapeur — des dames longues, penchées, au col flexible, à la taille en liane, aux yeux fuyants, totalement ou à moitié pâmées de visage, dans une attitude cambrée ou allongée, mais décente. Cette opposition a fait son succès auprès des grands bourgeois de France et d'Amérique, pour lesquels il représente la hardiesse en art et la volupté tempérée. La vogue de ses pointes sèches vient immédiatement après celle des chromos. Assez bien doué au début de sa carrière, il a sombré dans la fabrication : il est devenu le poncif de lui-même, ainsi qu'il arrive à ceux qui ne se renouvellent pas. Moralement, c'est le père Cancan-Cyanure, bavard comme s'il animait toujours une séance de pose, médisant comme s'il travaillait dans la céruse ou un autre oxyde de plomb, avec une imagination tragico-burlesque de couturière échauffée. Boldini et lui dépècent un camarade par jour, le déglutissent par petits morceaux et, en temps de jeûne, se dépècent et se déglutissent l'un l'autre. Je m'attends toujours à apprendre qu'Helleu s'est empoisonné en avalant par mégarde sa salive, que Boldini s'est gangrené en se grattant la jambe. Nous les avions

surnommés Charybde et Scylla. Quand vous les apercevrez quelque part, fuyez à toutes voiles, ô navigateurs !

Ici j'ouvre une courte parenthèse. Je considère les êtres méchants sans nécessité comme des malades. S'ils répandent autour d'eux des gaz asphyxiants, c'est que quelque chose pourrit en eux. Un pauvre diable, que je devais renvoyer du journal *l'Action française*, à la suite d'un propos stupidement calomnieux tenu par lui, me disait en pleurant : « C'est plus fort que moi. Je ne puis me retenir ». Je suis convaincu que ces cas de perversion peuvent se soigner et se guérir. Mais, pour revenir à Boldini et à Helleu, je ne me chargerais pas du traitement. Le mal est chez eux trop invétéré.

Voici au contraire trois hommes excellents : deux vivants et un mort.

Je n'ai fait, malheureusement pour moi, que croiser La Gandara. Mais il m'a été très sympathique, et j'ai remarqué que la suite des choses modifie rarement ces premières impressions. Il en est d'elles comme des entrevisions soudaines d'une personne connue de nous, et qui passe en voiture, en tramway, en auto, absorbée dans sa préoccupation ou sa songerie. Cette saisie au vol vaut une confession. Donc La Gandara est doux, calme, renfermé, de taille moyenne et bien prise, avec une force physique extraordinaire, des muscles tels que des bielles d'acier. Il a le regard appliqué, attentif, embué d'une légère vapeur, de ceux qui méditent en observant. Il parle, d'un ton voilé, avec des pauses et des réticences, où l'ironie prend des airs de distraction.

Il en va autrement de Lobre, le Vermeer français, le peintre exquis des intérieurs et du palais de Versailles, des reflets sur les meubles rares, de la lumière prisonnière des miroirs, des laques et des cuivres polis. Lobre est joyeux comme un coup de vent, qui fait envoler les préjugés et les poncifs, éloquent, passionné, ivre de la couleur et des formes, charmant et conquérant de toutes les manières. Il se promène ici-bas ainsi que dans un musée en plein air, s'amuse de tout, rejette et maudit le laid et le vil, accueille et bénit le beau et le bien, mais pas à la façon du père Jules Simon, saperlipopette ! Devant un tableau, un paysage, il vous saisit par le bras, et son loyal et robuste visage de Méridional blond s'éclaire d'une compréhen-

sion belliqueuse : « Regarde ça, ça, ça, ce coin-là, nom d'un chien. Non, pas ce côté ; ce côté, c'est ignoble, c'est hideux, c'est triste, ça sent le moisi et le pourri. Mais là, dans l'angle, la petite lueur bleue à la Velasquez, ah ! la canaille, glisse-t-elle assez, s'insinue-t-elle, est-elle assez ingénieuse et souple ! Je te défends de rigoler, imbécile, tu serais incapable d'en faire autant... Et ce jardinier-là, debout avec sa culotte de velours râpé ; il n'y a que Hals pour user l'étoffe de cette façon !... Mais non, bougre d'âne, pas à la jambe droite. La jambe droite est mal fichue. C'est de la jambe gauche, du modelé de la jambe gauche que je te parle. Viens par ici, on la voit mieux. Tu ne sais même pas te placer. »

Pour faire sortir de ses gonds le vrai Lobre, le volcanique Lobre, il suffit de le contredire sur ses grandes admirations, sur ses préférences, Watteau, Rubens, Rembrandt et les principaux Hollandais, Goya et les maîtres espagnols. Comme on dit au régiment, ça vaut le jus.

— Cher ami, je n'aime plus Watteau, ou plus exactement je ne le comprends plus.

Si vous tenez ce propos au démon Lobre, choisissez de préférence une allée de parc, au crépuscule d'été. L'effet est instantané. Lobre bondit, éclate de rire, s'apaise un moment ; puis, montrant les arbres, la vapeur d'or léger : « Tu n'aimes plus Watteau ?... Mais qu'est-ce que tu aimes alors, qu'est-ce qu'il te faut ?... Des crottes de chien ou un Bonnat ?... Tu n'aimes plus Watteau !... c'est comme si tu disais : je n'aime plus l'aube, ni le crépuscule, ni les jeux de la lune dans la brume d'eau. C'est effrayant de penser cela et d'avoir le toupet de l'exprimer ! Tiens, voilà le faune qui crève de mépris sur son socle, et il a raison. S'il m'arrivait jamais, pendant cinq minutes, pour mon malheur et ma honte, de moins aimer Watteau, ou je me pendrais à un arbre, ou j'entrerais dans l'atelier de Henner, pas du premier Henner qui a des trouvailles charmantes, du second Henner et de sa cuisine au roux sale. Mais alors, si tu n'aimes plus Watteau, qu'est-ce que tu fous ici à cette heure ? Qu'est-ce que j'y fous en ta compagnie ? Il n'y a plus qu'à se coucher dans une chambre de palace et à crever. »

Tout en parlant ainsi, Lobre vous secoue, vous fait pivoter, vous plante dans les yeux ses yeux dorés et vifs de lionceau

affamé de lumière. Ou bien il parcourt une cinquantaine de pas, les mains dans ses poches, haussant les épaules et répétant : « Quelle moule... Quelle piteuse moule ! » Il s'adresse aux passants, aux bosquets, aux gardes : « Voilà un monsieur qui n'aime plus Watteau. Monsieur le curé n'aime pas les o. Que lui donnerez-vous ? »

Peu à peu il se calme, il daigne même sourire, il sifflote un motif catalan ; il allume une petite cigarette ; néanmoins, à intervalles réguliers, il s'écrie encore : « Oh... oh... en voilà une idée... Ah ! par exemple !... zut alors... » Puis cet apophtegme final : « Il faut aimer Watteau comme une brute, ou plutôt non, comme un bœuf, c'est exactement cela, comme un bœuf. »

En voilà un qui se moque un peu du débinage féroce des Helleu, des Boldini et de leurs pareils ; il a autre chose à faire qu'à renifler des potins fétides, qu'à récolter les crottins de la médisance. Ne lui faut-il pas jouir éperdument de l'eau, des nuages, des formes mouvantes, des enfilades de salons en rose et or, de tel petit adieu du jour à la pierre, qu'il a remarqué en posant sa palette, de cette silhouette de femme qui traverse l'allée, et aussi du peuple de chefs-d'œuvre qu'il évoque en fermant les yeux !

James Tissot appartenait à une génération antérieure, et, dans cette génération débraillée et bohème, il était une exception, l'artiste correct ayant l'usage du monde, de la distance et de la tenue. Deux yeux ronds et perçants, légèrement soucieux, dans une face ronde, régulière, aux moustaches soignées, un corps solide et même massif, des mains chargées de bagues et faisant des gestes onctueux, discrètes, caressantes, presque ecclésiastiques, une voix aux inflexions chuchotées, confidentielles, tel était Tissot. Il venait souvent chez Alphonse Daudet. Il travaillait alors à son grand ouvrage de l'illustration des Évangiles et nous conviait dans son atelier, afin de nous montrer les planches qui lui plaisaient davantage. Il était à la fois mystique et précis, d'une remarquable éloquence, aussitôt qu'il en venait à la conjonction du paysage et du miracle, à l'ambiance embaumée de l'Enfant-Dieu, aux intailles de la prière dans la pierre d'Orient. Au second étage de cet atelier, il y avait un orgue, et Tissot y prolongeait son mirage de

chants religieux, des suaves harmonies de Haendel, de Bach, de Palestrina. Par ailleurs, il sentait un peu le fagot, plongé dans les pratiques du spiritisme, persuadé qu'une jeune femme pure et blanche, une Ligeia ou une Ulalume d'Edgar Poe, venait quelquefois l'aider de ses avis. Il murmurait : « Oh ! de quel lin délicieux est faite sa robe !... Quand elle se déplace, mon cher Alphonse, c'est ainsi qu'une phosphorescence... Elle me touche les yeux de ses petites paumes froides, et c'est comme une bienfaisante rosée qui apaise les feux du plein midi de la Palestine. » Autant que Loti, il était réceptif, ouvert aux sons et aux parfums, hanté par l'haleine des fleurs, les clochettes des mules, le frôlement des sandales sur le marbre chaud, le crissement des aiguilles de pin et la cendre grise des champs d'oliviers. Il appelait la mort « Madame la Mort », la localisait dans une chatte familière, dans une colombe, dans une odeur de vase remuée. Son allure de gentleman de club ou des hautes terres faisait le plus curieux contraste avec ce vagabondage de l'esprit, analogue à celui d'un Gérard de Nerval, quelque peu retouché par Paracelse. Car il avait aussi l'amour de la chimie, et il prétendait que l'eau-forte, où il excellait, n'était que le balbutiement d'un art futur, formé des essences combinées de la science et de l'art actuel.

Sa causerie était un délice crépusculaire, et, plus encore que sa causerie, sa personnalité dégageait un charme mystérieux, ouaté ; un flacon d'extrait sublimé de roses dans une gaine de velours mordoré : « Alphonse, il ne vous arrive jamais de revoir tout votre passé dans la lampe ? J'en suis souvent distrait dans mon travail, et jusqu'aux larmes, car ce sont de toutes petites figures morales, enchaînées comme des prisonnières, et dont chacune est un morceau de nous-mêmes, mais qui ne nous reconstituerons plus jamais. Comprenez-vous ? » Ici, il joignait ses gros doigts bagués, puis les écartait en soufflant dessus, comme s'il accomplissait un vieux rite. Il était très préoccupé par l'usage de certains gestes de Kabbale, celui notamment des trois doigts étendus.

Il disait de lui : « Je ne suis guère soumis au temps ni à l'espace. Je sais m'évader comme il faut. » Il s'évada en effet soudainement, laissant le souvenir d'une immense valeur qui n'avait pas trouvé toute son expression.

Les méandres du souvenir me ramènent à Lobre, à Versailles et, par Versailles, à Pierre de Nolhac qui est, comme le serpent de Kipling, le gardien des trésors de la cité du roi.

Mais Pierre de Nolhac n'a rien d'un serpent. C'est une belle, droite et claire nature, un érudit, un grand humaniste de la Renaissance et qui garde, derrière ses lunettes, un visage étonnamment jeune et souriant. Il sait, il sent et il comprend. Il comprend, il sent et il sait. Puis il exprime et il découvre. Je n'ai pas connu d'homme plus subtil, plus apte à discerner l'important du secondaire, le principal de l'accessoire, le chef entre ses compagnons, l'original entre ses copies, la pensée maîtresse entre ses transformations. C'est un ami de l'ordre, de la hiérarchie, de la mesure, de la nuance. Il dit plaisamment : « Je suis un fanatique de la modération. » Conservateur du Palais de Versailles, il a créé le musée de Versailles et il a ranimé Versailles, les jardins, les appartements, l'ambiance. Il y fallait du goût, de la persévérance et de la bravoure. Il n'en manquait pas.

J'ai gardé, pour la fin, sa vraie définition. Nolhac est poète, profondément poète et il a été, par moments, grand poète. Telle pièce de lui demeurera. C'est le précepte d'Eumolpe au festin de Trimalcion :

*Ut cortina sonet, celeri distincta meatu.*

Le trépied de Nolhac résonne juste. Voici le vers classique, sobre et fort, tel que l'ont forgé Villon, Malherbe, Ronsard et Racine, qui en dit assez, qui ne dit pas tout, qui laisse entendre, une marge pour le rêve. Avez-vous l'horreur du verbiage, surtout rythmé ? Le plus ingénieux, le plus primesautier m'ennuie, me lasse, me dégoûte. Nous avons maintenant des faiseurs et des faiseuses de vers qui en pondent des centaines à l'heure, comme des œufs de mouches, qui donnent l'impression qu'ils et qu'elles pourraient en pondre des milliers, des dizaines, des centaines de milliers. C'est le triomphe de la sauce sur le poisson, du bavardage sur la sensation vraie, de la sensation sur le sentiment, du sentiment sur la pensée. C'est le renchérissement en partant du bas, je veux dire des régions indistinctes et troubles de l'instinct. C'est l'épanchement du moi à jet con-

tinu, un pauvre petit moi rabougri, mais plein d'un pâle et intarissable jus du contentement de soi-même. Tout doit passer par la filière de ce moi éternellement ressassé : la Grèce, l'Italie, la vieille France, la Révolution, ses dates anniversaires et aussi la Perse, l'Égypte, l'Inde... et avec ça, madame ?

Seigneur, combien l'on est fatigué de Rostand !
Car Rostand a toujours dans son stock un restant.

Et si je glisse sur Rostand, mauvais écrivain, dont la pauvre ingéniosité, faussement héroïque, et le boursouflement lyrique sont d'ailleurs heureusement taris, si j'insiste à peine sur la métrique chronique, hideusement symétrique, de Henri de Régnier, le pendu constipé, vous comprenez bien que c'est par pure courtoisie. Il est à la portée de tout phasique de faire barboter des réminiscences romantiques dans le jargon contemporain. Il est malaisé d'enfermer une image juste dans une cadence agréable et claire. C'est ce que réussit Pierre de Nolhac. C'est pour cela qu'il est cher aux lettrés, cependant que les savants lui sont reconnaissants d'avoir ressuscité le Pétrarque latin.

Je vois encore Nolhac parcourant, de son pas rapide et furtif, une fête à demi réussie que Robert de Montesquiou avait organisée au petit Trianon, et donnant discrètement des indications historiques aux Iroquois de Paris qui lui en demandaient. C'était par un bel après-midi d'été. Il brillait un soleil du Grand Roi, peu indulgent aux dames âgées et trapues, en toilettes claires, qui avaient répondu à l'appel du « noblé connté ». Car le pauvre Yturri se multipliait pour faire les honneurs du hameau de la Reine et de la laiterie. C'était une de ces trop bonnes idées, comme on en a quelquefois à la sortie d'un dîner agréable, mais qu'il faut laisser à l'état de projet parce que la réalisation les déflore. D'abord les reconstitutions les plus habiles ne vaudront jamais, en un tel endroit, les évocations du silence et de la solitude. Ensuite, les personnes des deux sexes qui tiennent leurs emplois dans ces réjouissances n'ont que de très indistinctes notions de l'époque à laquelle elles sont censées participer. A chaque coin de pelouse, on apercevait la redingote grise du Carabas de céans, Robert de Montesquiou, cambré sur un esclaffement que l'auteur des *Hortensias bleus*

semblait vouloir contenir d'une main lâchement gantée de clair, appliquée sur sa bouche. A chaque arrivant il demandait : « N'est-ce pas que cela est bô ? » A d'autres, il récitait des morceaux extraits de ses propres poèmes, que les pauvres écoutaient résignés, dans des attitudes hérissées de chats sous la pluie. Tout petit, tout porcelainé, tout rose, tout pomponné, Abel Hermant déclarait en clignant des yeux : « C'est charmeint » et prenait des notes pour son prochain « romein ». On remarquait aussi un personnage bizarre, sorte de mondain omnibus qui répond au nom de Georges-Henri Manuel et porte une longue tête écarquillée, en haut d'un cou de trente centimètres, que parcourt une pomme d'Adam semblable à un ludion. Il répétait d'une grosse voix : « C'est l'exaquetitude même... C'est l'e-xa-que-ti-tu-de même qui fait l'intérêt de ça. » « Et l'inntenssité formidablle délla loumièrre », ajoutait Yturri, tandis que, de la main droite, il présentait les uns aux autres, tel un insane maître de ballet, des messieurs à têtes de veaux et des dames à corps de poulet étique.

Une délicieuse apparition de Mme Bartet en robe rose transforma tout à coup cette ménagerie. Elle lut, au jour fléchissant, une pièce de vers dont je ne me rappelle ni le thème, ni l'auteur — n'était-ce pas encore Robert de Montesquiou ? Mais j'évoque l'adorable profil, si fin, si intelligent, de la comédienne fée, son teint mat, son œil aux mille reflets, la ligne de son corps souple accoudé à une colonnade, et le chant de sa voix, où tremble une perle d'eau. Hermant perdait son air de poupée féroce ; Georges-Henri Manuel immobilisait sa pomme d'Adam au milieu de l'éprouvette de son col ; Yturri, devenu muet, n'usait plus que d'une mimique éperdument admirative. Et je crois bien que c'est Primoli qui arriva sur la pointe des pieds, vers la fin de la pièce, comme un gros matou aux yeux langoureux, et qui prit, entre ses deux mains, la petite main tiède de Mme Bartet pour lui exprimer, au nom du Sénat et du peuple romains, l'admiration générale.

Pendant que je parle de Mme Bartet, il est utile de faire savoir à ceux qui liront plus tard ces souvenirs sans complaisance qu'elle fut la première comédienne de notre temps. D'autres eurent une renommée plus vaste et plus bruyante. Elle seule eut, avec une simplicité souriante, la connaissance profonde et

le respect de la musique du vers. Elle seule sut interpréter la Bérénice de Racine et contenir dans l'eurythmie le pathétique le plus déchirant. Elle me représente à merveille l'art français et cet insaisissable de la perfection qui fait dire aux vieillards hochant la tête : « Ah ! si vous l'aviez entendue ! » A l'apogée de sa carrière, elle était un rossignol, par une nuit claire, sur une tige flexible et, rien qu'à l'écouter, on pleurait.

Je veux clore cette rapide revue de quelques artistes contemporains par un fils de la fantaisie et de la lumière, le peintre et dramaturge catalan Santiago Rusiñol, mon très cher ami.

Dès notre première rencontre je l'ai aimé, parce qu'il ressemble à Alphonse Daudet. Même bain de soleil épandu sur le front, le regard et le sourire, avec cette différence que l'éternel cigare de Santiago remplace, au coin des lèvres, l'éternelle petite pipe de mon père. Mêmes cheveux abondants, que partage une raie bien droite. Chez Santiago, ces cheveux sont moins longs et ils commencent à blanchir ferme, mais chez Santiago, comme chez Alphonse Daudet, quelque chose ne vieillit pas : le charme conjugué de la bonté et de la sensibilité, une bonté qui rit, pleure et panse les plaies, une sensibilité frémissante ainsi qu'un bouleau sous un ciel d'orage. La vision morale de Santiago Rusiñol est perpétuellement oscillante entre l'ironie tempérée et les larmes, perpétuellement aimante et déçue. Dans ses *Fulls de la vida,* qui sont de courtes notes sur les pointes quotidiennes de la vie, les plus aiguës, les plus pénétrantes, il note un croisement de trains, dans une petite gare, entre soldats partant pour la guerre de Cuba et paysans rentrant au logis. Les soldats chantent un chant guerrier, les paysans un chant d'amour. Pendant l'arrêt, ils échangent leurs états d'âme et voilà les soldats qui chantent l'amour et les paysans qui chantent la guerre, tandis que les convois se séparent.

Autre récit : pendant un accès de fièvre, un voyageur, couché dans une chambre d'hôtel humide, interprète les cercles de moisissure du plafond ainsi qu'un merveilleux paysage. Le lendemain, il part. L'année suivante, revenant au même endroit, il demande la même chambre, désireux de retrouver son mirage : « Oh ! monsieur, lui dit fièrement la servante,

vous allez être content. Nous avons fait nettoyer le plafond. Il est propre maintenant comme un sou neuf. »

C'est ce que j'ai baptisé l'observation santiaguesque, où il entre beaucoup de la vive manière de Cervantès. Voilà pourquoi le dernier volume de Rusiñol — qui en a écrit une vingtaine et presque autant de pièces de théâtre — *le Catalan de la Manche*, est un chef-d'œuvre. Mais il faut entendre ce fils génial du terroir et de la fantaisie raconter, comme il sait le faire, en accentuant les finales : « Figoure-toi, Léon, qu'en Espagne, on avait, un moment, la marotte de copier dans l'armée les procédés allemands... Les Allemands coupent les queues des chevaux. Bon, se dirent les officiers de cavalerie espagnols, nous allons couper les queues des nôtres. Oui, mais, mon cher, ils avaient oublié les mouches. De sorte que dans la campagne, après cette belle opération, on ne voyait que des chevaux dressés et crispés comme des hippocampes, parce que, tu comprends, les mouches les mordaient, sans souci des théories allemandes. »

Au sujet d'Ibsen, que Santiago appelle « Ibsain » : « J'ai assisté en Andalousie, à une représentation des *Revenants* d'Ibsain. C'était en matinée, en juillet. On crevait tellement de chaud que la sueur coulait du col des gens dans leurs pieds. Le soleil était tellement perpendiculaire qu'on croyait que jamais il ne descendrait de là. Au dernier acte, quand le héros d'Ibsain crie avec émerveillement : « Le soleil, mère, le soleil ! » tout le monde a applaudi à outrance, mais chacun pensait à part soi : « Ce n'est pas une chose si rare et on l'a assez vu aujourd'hui, le soleil. »

C'est, sous une forme plaisante, toute la critique de la transplantation des œuvres et du snobisme concomitant.

Revenant d'un voyage en Amérique du Sud, Santiago racontait une chasse aux crocodiles à laquelle on l'avait invité avec insistance, en lui assurant que les crocodiles avaient les pattes trop courtes pour rattraper les humains. On arrive au bord du fleuve. Santiago se met en embuscade et commence à peindre, car il est aussi grand peintre que grand dramaturge et ses *Jardins d'Espagne* sont célèbres. Le crocodile, écartant les roseaux, montre sa tête triangulaire : « Diable ! crie Santiago à son guide, vous êtes bien sûr que celui-là aussi a les pattes

courtes ?... » Il définit les Américains : « une race qui a passé sans transition du perroquet au phonographe ».

Comblé par la nature de tous les dons et, par-dessus le marché, d'une belle fortune, Santiago Rusiñol est indifférent aux avantages que procure l'argent. Il vit en dehors des conventions et des contraintes, sans aucune révolte, mais avec l'amour invincible de sa liberté. L'idée qu'on voudrait la lui enlever le fait rire. Quand quelqu'un ou quelque chose l'ennuie, il s'en va sans se fâcher. A quoi bon se fâcher ? Je ne l'ai jamais vu en colère. Le rhumatisme même excite sa verve : « Si ce cochon-là me nouait les doigts, je peindrais avec mon poignet, s'il me nouait le poignet, avec mon bras. Je ne peindrais plus que des horizons, voilà tout. »

Comme il peint souvent en plein air, à Grenade, à Aranjuez et ailleurs, il est très vite entouré d'enfants, qui sont les moustiques du paysagiste : « Au lieu de les chasser, je leur donne, pour jouer, deux gros tubes de couleur rouge et bleue. Au bout de cinq minutes, ils sont bariolés de rouge et de bleu. Alors leurs mères, avec de grands cris les rappellent, les fessent et m'en débarrassent. »

Avec des amis, peintres comme lui, il a voyagé à petites journées en Espagne, dans deux roulottes, pleines d'objets de ménage. Le jeu consistait à choisir un village bien pauvre, bien dénué, comme il y en a, par exemple, en Estramadure ou dans la Manche, et à ameuter les gens sur la place, en jouant du tambour et de la trompette. Les commères s'approchaient, marchandaient :

— Combien, ce pot à eau ?

— Trente pesetas !

— Trente pesetas, mais vous êtes fous ! Ça ne vaut pas plus de trois pesetas.

— Ah ! vous croyez ! En ce cas, je vous le donne pour rien. Emportez-le, et cette cuvette par-dessus le marché.

Les paysans songeaient : voilà de singuliers commerçants. « Au village suivant, ajoute Santiago, la police nous demandait nos papiers. Quand on donne sa marchandise gratis, on est suspect à la police. »

Une autre fois, Santiago, son ami Utrillo et un autre avaient loué la petite maison du douanier, à l'entrée d'un gros bourg.

Santiago se coiffait de la casquette officielle sur ses cheveux longs, arrêtait les voitures d'huile, prenait une mine sévère : « C'est de l'huile que vous avez là-dedans ? »

— Oui certainement, monsieur, de l'huile. Et je vais acquitter les droits.

— Gardez-vous-en bien. Comme je ne suis pas sûr que ce soit de l'huile, je préfère vous laisser passer sans payer.

— Mais vous n'avez qu'à vous assurer par vous-même que c'est bien de l'huile.

— Oh ! non, je suis trop paresseux. Et puis il est si facile d'imiter l'huile. Passez sans payer. Je vais même faire mieux. Voici pour vous cinq pesetas de la part du gouvernement. »

Le charretier songeait : « Voilà un drôle de douanier. »

Lobre et Santiago villégiaturaient dans un village de l'Ile-de-France. Car Santiago est aussi Français, Parisien et même vieux Montmartrois de cœur que Catalan, ce qui n'est pas peu dire. Santiago a une crise de rhumatisme. Le temps étant beau, Lobre, aidé de l'aubergiste, descend le lit, avec Santiago dedans, l'installe au beau milieu de la rue du village. Rassemblement autour de ce monsieur aux longs cheveux, à l'air étranger, qui fume, étendu, un immense cigare. Tout à coup, le monsieur s'assied, cale son oreiller, demande une guitare et se met à jouer une malaguena, puis un fandango, puis une polka : « Ils ont fini par danser autour de moi jusqu'au soir, et je ne m'arrêtais que pour faire ouë ! aïe ! aïe ! à cause de ce satané rhumatisme. Tu te rappelles, Lovre, — Santiago prononce les *b* comme des *v*, — quel agréavle après-midi ! »

Les souvenirs épiques de ses séjours à Montmartre, — il habitait à côté du fameux Moulin, — sont consignés dans un ouvrage qui rappelle les *Scènes de la vie de Bohème*. On peignait toute la journée. Le soir, on allait dîner chez le père Poncier, un caboulot de la place du Tertre, où l'entrecôte Bercy était réconfortante, le vin parfait. C'est un axiome de Rusiñol que « tout ce qui s'appelle Bercy est bon ». Excellent cuisinier, il réussit comme personne l'escoudelia, plat national catalan, analogue à notre pot-au-feu, et le riz à la majorcaine, c'est-à-dire au poisson et au poulet. Ne vous effrayez pas de ce mélange, qui exige seulement le tour de main.

Mais les quelques traits que je viens de rapporter, simples

herbes folles dans le champ immense et varié de l'humour du prince des Catalans, ne donnent qu'une idée sommaire et superficielle de ce magnifique esprit. Pour le connaître, il ne faut pas seulement le voir vivre, rire, fumer et l'entendre chanter. Il faut lire ses livres et ses pièces. Il faut regarder ses tableaux.

Santiago Rusiñol, dramaturge et romancier, sait choisir et traiter des sujets conformes à sa nature. Il apporte à ce choix une haute sagesse, une pondération qui est comme l'axe fixe et solide de ses éblouissantes inventions. *La Nuit de l'amour,* scène tragique et lyrique de la nuit de la Saint-Jean, *la Joie qui passe, le Héros, le Patio bleu, la Laide, les Mystiques* et tant d'autres œuvres dramatiques, se distinguent de toute la production espagnole contemporaine par une grâce naturelle, une simplicité, une chaleur passionnée et une gaieté mélancolique sans pareilles. D'autres font métier d'écrire. Santiago projette sa personnalité, incorpore le spectacle du monde et s'amuse de ce va-et-vient. Sa vue est saine et directe. Son dialogue, d'une réalité immédiate, fait s'esclaffer un public de paysans comme un public d'artistes raffinés. J'ai prononcé à son sujet le nom de Cervantès, mais il conçoit aussi comme Molière, il ouvre, comme ces deux génies, dans l'amère observation des travers humains, de larges baies d'une irrésistible bouffonnerie. Les vaniteux, les sots, les avares, les hallucinés nous sont restitués fidèlement, exactement et, néanmoins, il flotte au-dessus d'eux une compréhension apitoyée, qui les baigne à la façon d'un clair de lune somptueux et doux. Ils nous apparaissent à la barre du moraliste, environnés, enrichis de toutes les circonstances atténuantes possibles : « Le plus mauvais n'est pas pour bien longtemps sur la terre, Léon, tu sais. » Un mot exprime cela : générosité. La puissance de ce grand créateur, de ce typificateur perpétuel, réside en ceci qu'il est un prodigue, qu'il dépense sans compter la bonne humeur, les belles formules, les chants harmonieux et les appréciations miséricordieuses. Le véritable artiste ne calcule pas. Son existence est un don continu de lui-même.

Le théâtre de Santiago Rusiñol nous montre de préférence « ce monde où l'action n'est pas la sœur du rêve », comme dit Baudelaire. Mus par de nobles sentiments, ses personnages,

en voulant reconstruire la société ou réformer les mœurs, ou tout soumettre à une règle stricte, développent du même coup des principes d'erreur en conséquences douloureuses ou réjouissantes. Les zigzags de la volonté humaine à travers les réalités dessinent des figures amusantes, que l'auteur ne laisse presque jamais dégénérer en caricatures. Mais il connaît les pentes humaines, l'accélération des choses, les déformations qu'apportent le temps, les passions, les circonstances. Ainsi s'édifie une œuvre dramatique qui s'impose déjà à l'attention des critiques, qui demain apparaîtra comme la plus importante, la plus nerveuse, la plus nuancée de l'Espagne actuelle. Rusiñol a cet avantage et ce défaut d'écrire directement en catalan, car il est mistralien dans l'âme. Avantage quant à la fraîcheur et à la puissance du style, que ses compatriotes comparent au castillan de Cervantès. Défaut au regard du succès, qui doit ainsi vaincre deux obstacles pour la traduction en castillan, trois obstacles pour la retraduction du castillan en français, ou en italien. Cette œuvre abondante et typique est d'essence latine. Elle ne s'embringue d'aucune des considérations métaphysiques qui obscurcissent, à la façon d'apports étrangers, l'œuvre de José Echegaray par exemple. Ainsi qu'aux arènes, un jour de course, il y a le côté ombre, le côté soleil, les vertus et les vices sont à fleur de peau ; l'on entend les cris aigus des marchands de pâtisserie et la palpitation des éventails accompagne celle des cœurs féminins. Le mélange de l'ironique et du voluptueux est incessant. Imaginez une fille de là-bas, cambrée et solide, aux pieds nus dans la poussière, peau mate, yeux noirs, lèvres rouges, qui rit au soleil sur un pont de Tolède : telle est la muse de Santiago. Élevé librement à la campagne, aux environs de Barcelone, dans la nature chantante et dorée, il a appliqué cette vision pastorale, cette joie du plein air, aux observations complexes et âpres de la société moderne. De là le pincement d'une double corde, donnant à ce qu'il écrit une saveur unique, d'angoisse mêlée à la jouissance.

Ce qu'il peint est beau et profond comme la nuit étoilée de la Vega andalouse. Ses tableaux sont superposables au lyrique de ses drames, de ses contes, de ses romans, mais l'ironie a disparu ; car la nature toute nue n'est jamais ridicule. Un

album en couleur de la série des *Jardins d'Espagne*, publié à Barcelone chez Lopez, avec une rare perfection lithographique, donne une idée de cette féerie de l'œil et de l'imagination.

— Qu'est-ce qui t'amuse le plus, Santiago, écrire ou peindre ?

— Oh ! peindre, Léon, sans comparaison ! Tu comprends que quand tombe le soir et que je suis au Généralife, ma toile devant moi, ma boîte à couleurs à côté de moi, je ne sens point passer les heures. En Andalousie, il y a toujours quelqu'un qui chante sur la route un peu plus loin et, si tard que ce soit, on entend ce chant, repris par un autre, à mesure qu'il se perd dans les ténèbres. Tu penses si je suis content ! Il n'y a que de regarder mes verreries anciennes à Sijers qui me soit aussi agréable. Et puis aussi me promener dans les rues en été à Paris. »

Santiago met trois ou quatre *r* à rues et à Paris. Il parle le français très bien, très naturellement, comme l'un de nous, mais il dit une « estatue », un « esquelette ». « C'est ce que tu veux » au lieu de : « Qu'est-ce que tu veux. » Quand on soutient devant lui une idée paradoxale ou un jugement qu'il croit faux, il n'insiste pas, il a un geste de la main, très insouciant, très espagnol, et qui signifie : « Après tout, si vous y tenez absolument... », et il ajoute : « C'est ce qu'il dit est bête, et même très bête, mais j'ai pas voulu le contrarier ». Pour signifier la méfiance, il appuie l'index de sa main droite sur la paupière inférieure de l'œil droit et il tire celle-ci en bas légèrement. Ça veut dire : « Attention ! on ne me la fait pas. » Il supporte allégrement qu'on lui conte des blagues, qu'on lui rogne sa part, qu'on le tape d'un billet de cinquante ou de cent francs. Mais il sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le farceur, le mauvais camarade ou le tapeur : « Je m'en fiche, ce n'est pas un ami. C'est un type que j'ai seulement rencontré chez Weverre », c'est-à-dire au café Weber, rue Royale. C'est là, en effet, que Santiago a ses habitudes quand il vient à Paris. Le reste du temps, il circule le cigare au bec, les mains dans ses poches, le chapeau aplati d'un coup de main sur l'oreille, fredonnant un air d'Albenice, de Debussy ou de Bizet ; il circule entre Barcelone, — prononcez Barcelon, — Madrid, Palma de Majorque, Aranjuez et Florence. Et il peint

tant qu'il peut : des jardins abandonnés ; des maisons anciennes aux volets fermés depuis des années, pareilles à de vieux secrets que personne ne dérangera plus ; des étangs d'argent et de soie fanée, où somnolent des reflets d'arbres ; des ifs taillés, défilant sous le soleil ou sous la lune, d'un vert profond, abondant, nostalgique, comme l'âme d'une Mauresque exilée et captive à Séville ; des champs de fleurs posées par groupes étincelants, dessinant un écrin éparpillé et rangé sur un tapis somptueux. Il peint les rangées d'arbres en architecte, suivant avec délices les lignes et proportions de la pierre qu'ils ombragent et accompagnent. Il délimite et il donne, en délimitant, le sentiment de l'infini. Il va du précis au rêve, de la chaleur à la fraîcheur, du visible d'une allée au mystère de son prolongement. Il a le choix des couleurs glissantes, fuyantes, ardentes à l'œil, assoupies au souvenir.

Aucun artiste moderne n'a rendu comme lui l'incantation du paysage, ce qu'ajoute à la vie lente et dormante du végétal le passage éphémère et agité de l'homme et de la femme, quand l'homme et la femme s'en sont retirés. Chose étrange, il ne met dans ses tableaux aucun personnage et cependant ils ont l'air peuplés, hantés par la multitude de ceux et de celles qui jouissent de leurs aspects, sans pouvoir les étreindre ni les ravir.

Avant peu d'années, la vogue se mettra sur ces toiles merveilleuses, déjà très appréciées des connaisseurs, dont quelques-unes sont exposées chaque année à la Nationale. On les vendra au poids de l'or, ou mieux de la lumière dont elles sont chargées, et, l'agiotage aidant, elles acquerront des prix fantastiques. Mais cela n'émouvra nullement Santiago. L'amour-propre d'auteur lui est inconnu, aussi bien que n'importe quel amour-propre, sauf l'orgueil d'être Catalan. Quand un imbécile lui fait remarquer que l'Espagne est sale, il répond avec flegme : « Sale peut-être, mais c'est bien ioli. » Puis il rit à petites gorgées, en guignant la fumée de son cigare.

Sa connaissance de la peinture espagnole, dans ses plus subtils replis, est complète et infaillible. Il n'a pas besoin d'un expert pour vérifier l'authenticité d'un Greco, d'un Velasquez, d'un Zurbaran ou d'un Goya. Quand il a déclaré : « C'en est un », on peut être tranquille, ce n'est pas une copie. Sa critique

est juste, bienveillante, insiste sur la qualité, excuse le défaut. Sa fraîcheur d'admiration s'applique couramment à ses confrères. Il faut l'entendre vanter une belle chose de Lobre, de Zuloaga, de Forain, de Maxime Dethomas. Pour les faiseurs, les faux artistes, ceux qui s'en croient et qui croient à l'efficacité de la réclame, il se contente d'une moue triste et vague, qui s'achève en rire derrière sa moustache : « C'est un garçon qui croit qu'il est fort. Mais les autres ne croient pas comme lui. Alors, il va se faire de la vile. » Entendez : de la bile.

Aussitôt que Santiago débarque à Paris du Barcelone-express, il y a un rite. Je l'accompagne à Old England, où il se commande un complet, qu'il revêt immédiatement.

— Et que dois-je faire de votre autre vêtement, monsieur?

— Ce que vous voudrez. Donnez-le à un pauvre homme.

Le vendeur explique, par sa mimique écœurée, qu'il n'a pas cela dans sa clientèle. Le nouveau vêtement va, ou il ne va pas. Quelquefois, les manches sont trop courtes ou le pantalon est trop étroit. Étant pressé de ma nature, je dis à Santiago : « Bah ! Garde-le comme ça. Tu t'en fiches. » A quoi il réplique : « Tu es bon, c'est que j'en aurai pour un an ensuite à avoir l'air d'un saucisson. » Il commande quelques sommaires retouches, que l'on exécute séance tenante. A l'un de ses départs, en montant dans le train et nous faisant des signes d'adieu, il perdit son chapeau, qui vola sur la voie. Ce fut toute une histoire. Les contrôleurs, le rencontrant tête nue, cheveux au vent, avec son cigare, étaient pris de méfiance et lui demandaient, dix fois pour une, son billet : « Tu n'as pas idée comme les gens à casquettes sont troublés par la vue d'un voyageur sans chapeau. Je m'en serais pas douté avant ça. »

Or, de ce promeneur sublime, de ce magistral spectateur de la comédie et de la tragédie ambiantes, de cet indifférent sensible qui transforme son émotion en œuvre d'art, est sorti récemment, au début de la grande guerre européenne, un farouche ami de la France. Nous voyant attaqués et menacés par ceux qu'il a toujours définis « des varvares », Santiago Rusiñol a mis tous ses dons au service de notre pays. Au scandale des germanophiles de Barcelone, il s'est fait propagandiste, apôtre, pamphlétaire. Il a donné à un journal illustré populaire, *la Esquella de la Torratxa,* des articles et des des-

sins antiboches qui comptent parmi les plus efficaces, qui ont fait le tour de la presse des pays alliés. Il s'est, pour la première fois de sa vie, mis en colère, et il a brandi sa colère contre certains de ses compatriotes, assez fous ou aveugles pour préférer l'Allemagne aux alliés. Il a lâché ses travaux en train, ses nouvelles exemplaires, ses drames, sa chère palette, pour combattre avec ses armes étincelantes, plume et crayon, dans notre camp. Cela ne m'a pas étonné. Je ne pouvais pas l'aimer davantage. Mais je crois, en me tâtant bien, que je l'admire encore un peu plus. Si ses camarades de chez « Weverre » ne sont pas des ingrats, ils lui feront, à son prochain voyage, une ovation bien méritée.

---

## CHAPITRE IV

*La fondation de* Germinal : *Maujan, Paschal Grousset, Gérault-Richard, Gonzague Privat. — La fête de l'inauguration.* L'Indépendance belge *et Gaston Bérardi. — La fondation du* Journal : *Fernand Xau et les Letellier. — Une soirée chez Léon Letellier. Auguste Marin. — Alexis Lauze. — D'Esparbès. — Coppée. Arène. — Allais. — Bergerat. — Mendès. — Le bar du* Journal. *La succession de Magnard au* Figaro : *Rodays et Périvier. Gaston Calmette. — Le procès Lebaudy. La fin de Jacques Saint-Cère.*

J'ai débuté dans le journalisme au *Figaro* de Francis Magnard, et je vous ai conté ces débuts. Cette forme de l'activité littéraire m'a toujours vivement attiré. Dans la bataille des idées, le journal quotidien représente l'artillerie. Si son tir est dirigé efficacement, il doit rendre intenables les positions ennemies. Je parle ici du journal de doctrine. Car le journal d'information amuse et distrait la masse, mais n'agit pas sur elle. Étant facilement vulnérables, ces mastodontes sont peu redoutables.

Aussi, quand notre vieil ami Gonzague Privat vint m'annoncer qu'il prenait le secrétariat de la rédaction de *Germinal*, nouvellement fondé par le député radical Maujan, et qu'il me demandait deux articles par semaine, je fus enchanté. Songez donc : j'avais vingt-cinq ans, je venais de me marier ; j'avais déjà été morigéné par Mme Séverine pour m'être battu avec les sergents de ville, traité par d'autres d'incapable et de fils à papa, parce que j'étais entré dans la famille de Victor Hugo, accusé d'avoir fait écrire mes deux premiers livres, *Germe et poussière* et *Hœrès,* par mon père et ma mère, et je me rendais

compte que si l'on me croyait un bon petit jeune homme inoffensif, on prendrait la douce habitude de s'essuyer les pieds sur moi. En outre, la polémique m'attirait. Je le dis à Maujan, un bon gros homme, d'allures militaires, pas très malin, mais très loyal. Il m'affirma qu'il me laisserait m'exprimer librement, et il tint parole. Des troubles au Quartier latin, le meurtre — causé par le jet d'un pyrophore, — d'un étudiant nommé Nuger, me permirent de traiter le préfet de police d'alors, M. Lozé, sans aucune espèce de ménagement. Cet animal de Lockroy, qui avait besoin de Lozé pour ses triquamardages électoraux du XI^e^ arrondissement, en conçut une violente hargne. Je l'envoyai vertement coucher. Ce fut le début d'une haine implacable, dont les divers épisodes sont aujourd'hui sans intérêt.

Paschal Grousset, l'ancien ministre des relations extérieures de la Commune, — avec plus d'extérieur que de relations, disait Rochefort, — était rédacteur en chef de *Germinal*. Affable et fleuri, il rédigeait, sous un pseudonyme, des ouvrages pour la jeunesse. Faisait ses débuts en même temps que moi, un jeune et svelte informateur, du nom de Gérault-Richard, dirigé par le chef du grand reportage Eugène Clisson, un juif débrouillard. Ce dernier avait été rédacteur à *l'Événement,* sous une invraisemblable fripouille du nom d'Edmond Magnier. Il racontait, de son ancien patron, cent mille atrocités joviales, à faire dresser les cheveux sur la tête. Gonzague Privat en savait aussi. Quant à Gérault-Richard, il témoignait déjà d'une aimable familiarité et d'un laisser-aller plein de promesses. Nul ne prévoyait qu'il serait, quelques années plus tard, un des piliers de la Sociale. Je ne me doutais pas davantage que nous nous alignerions un jour, l'un contre l'autre, au Parc des Princes, pour les beaux yeux de Jean Jaurès.

Pour la fondation de *Germinal* — qui ne vécut pas beaucoup plus longtemps que la fille de Du Périer — un dîner eut lieu chez un restaurateur des boulevards. Au dessert, Maujan jura que nous allions « faire claquer largement au vent le drapeau des revendications républicaines et sociales ». Il me demanda, comme début, d'exposer aux lecteurs un projet d'impôt de son invention, qu'il m'expliqua dans un coin et auquel je ne compris pas un mot. Ce qui ne m'empêcha pas d'en faire, le surlen-

demain, une analyse dont mon directeur politique se montra fort satisfait. Je répète ici mon refrain : on est cornichon quand on est jeune. Quelque temps après, fête, bal, souper au Grand Hôtel à l'occasion du lancement et de la première centaine d'abonnés. Clovis Hugues, excellent homme, poète déplorable, politique tonitruant, qui avait un masque chevelu de lion couturé de petite vérole, déclama une poésie de sa composition, puis un, deux, trois, quatre, cinq poèmes de Victor-Hugo, les ïambes de Barbier, et finit par chanter *la Marseillaise*. Maujan répondit le verre à la main. Paschal Grousset y alla de son petit topo. En avant les violons ! Tout à coup, patatras ! puis imprécations, cris de fureur. Un danseur âgé et maladroit avait précipité sur le parquet trop ciré une dame de cent kilos et celle-ci le couvrait d'invectives, en agitant deux énormes jambons qu'on reconnut bientôt être ses bras décolletés. Elle conclut par une paire de gifles, qui claquèrent aussi fort, sur les joues de l'infortuné, que le drapeau des revendications républicaines et sociales de Maujan. Comme disait feu le brave Sarcey, nous n'avons jamais autant ri.

*Germinal* était situé au premier étage, en rotonde d'une haute maison qui fait le coin de la rue Montmartre et d'une rue menant à la Bourse. Il y venait, à partir de cinq heures du soir, un grand nombre d'hommes politiques radicaux, qui discutaillaient comme à la Chambre. L'un d'eux, taillé en colosse, lâchait de formidables renvois au vin. Comme je m'en plaignais à Maujan, il me répondit avec un bon sourire : « Vous en verrez bien d'autres quand nous aurons fait de vous un député. » Voilà qui n'était guère engageant.

Puis, au bout de quelques mois, *Germinal* se mit à dépérir. Le caissier n'était jamais là quand il fallait payer les appointements des collaborateurs. Mauvais signe. Paschal Grousset se fit irrégulier. Clisson disparut. Seuls Gonzague Privat, Gérault-Richard et moi, tînmes bon jusqu'au bout, sur ce radeau de papier que Privat, en riant, proposait de débaptiser et d'appeler *la Méduse*. Enfin, un jour, Maujan nous prévint paternellement qu'il mettait la clé sous la porte. Cy finit la geste de *Germinal*.

Pour faire plaisir sans doute à la famille Hugo, Gaston Bérardi m'avait demandé d'écrire deux filets par semaine à

*l'Indépendance belge.* Gaston Bérardi, qui a blanchi depuis, était blond, avec une barbe magnifique, des yeux clignotants et un débit précipité. Il a dans la société parisienne un rôle effacé, mais très durable, d'utilité, que je comparerai à celui de Falconnier à la Comédie-Française. Il est de toutes les répétitions générales, de presque tous les mariages, de tous les enterrements, et, quand vient l'été, d'un grand nombre de piqueniques. Il a de l'esprit naturel, mais il ne le manifeste que tous les cinq ans environ, par un mot qu'on répète pendant six mois. Ce qui fait périodiquement autour de lui quatre ans et demi d'ombre et de silence. Il est le fils du fondateur de *l'Indépendance belge* et il a connu Frédérix, le critique littéraire de cet organe, jadis important, lequel ressemblait à Coquelin aîné et qu'il ne faut, à aucun prix, confondre avec Frédéric, l'ex-patron de la Tour d'argent.

Gaston Bérardi donne périodiquement des petites fêtes où des actrices récitent des vers, où des cantatrices poussent la note, comme on dit à Toulouse et à Montpellier. J'ai été à deux ou trois de ces mornes petites fêtes. On y voyait Vacquerie, qui sortait peu, toute la famille Meurice, des personnalités très diverses, car Bérardi, étant répandu, se ramasse en d'innombrables relations. Il a fini par ressembler à « l'homme de neige » de M^me^ Sand; mais s'il fait le compte, avant de disparaître, des mains qu'il a serrées dans sa vie, il arrivera facilement à quelques millions. Je livre cette statistique au vicomte d'Avenel, le célèbre compteur de carottes, marchand de cidre frelaté et rédacteur à la *Revue des Deux Mondes.*

Ma brève collaboration à *l'Indépendance belge* cessa sur un article consacré au scandale naissant du Panama, article que Bérardi jugea dangereux, ininsérable, susceptible d'attirer des procès. L'idée de diminuer l'étendue de ses relations et le peuple de ses poignées de mains lui était insupportable. J'en conclus qu'un directeur de journal ne doit fréquenter que ses amis, s'il veut conserver sa liberté d'allures, et ne jamais accepter d'invitation à dîner chez des gens qu'il ne connaît pas depuis dix ans au moins. C'est aussi le meilleur moyen d'éviter ce que les gastronomes appellent tragiquement un coup de fusil.

Fernand Xau était un type actif, rond en affaires, bambocheur, trapu, de petite taille, toujours enroué, fort laid, bon

garçon, et d'une extrême politesse. Il parlait avec volubilité, comme un marchand en plein vent, intercalant dans chacune de ses phrases ces deux humbles formules : « J'vous r'mercie bien, j'vous d'mande pardon ». Parti de bas, sans aucune culture, avec un sens aiguisé du reportage et de l'information, il respectait les lettres et les écrivains. Je me le rappelle, enquêtant pour *l'Echo de Paris* ou *le Gil Blas*, avec un paletot à pèlerine qui lui donnait l'air d'un moujik de roman russe. Mon père l'accueillait avec sympathie et disait de lui : « Ce n'est pas du tout une mauvaise tripe d'homme ».

Vers le temps du Panama, au cours d'une villégiature au bord de la mer, Xau, qui végétait dans un journalisme sans envergure, rencontra l'entrepreneur Eugène Letellier, père de Henri Letellier alors tout jeune, mais déjà précédé du nez extraordinaire qui a fait sa réputation. Eugène Letellier, aussi entreprenant qu'entrepreneur, était à l'époque un solide personnage, soigné dans sa tenue, peigné, coiffé, barbifié, calamistré de main de maître, logé dans de confortables complets, doué d'une voix de basse, caverneuse et comique et qui jouait, dans les affaires, le genre américain, peu regardant, péremptoire et pressé. On venait de voir passer à l'horizon la silhouette menaçante du gendarme, menottant corrompus et corrupteurs. Xau l'entortilla, lui montra les immenses avantages qu'il pourrait trouver au point de vue de ses affaires de travaux publics, de forts de la Meuse et autres, aussi de sa sécurité personnelle, dans la possession d'un grand journal à Paris. Il lui fit miroiter les avantages mondains et sociaux, sans compter les places de théâtre, les petites actrices, etc. Bref le papa Letellier se laissa faire, opéra la mise de fonds nécessaire, plaça à l'administration du futur organe son frère Léon Letellier, excellent garçon, celui-là, le plus distingué, le mieux élevé de la famille, mais dans la dépendance étroite de son aîné. Il n'y avait plus qu'à recruter des collaborateurs littéraires, ce qui n'était pas difficile. Le bruit courait déjà, soigneusement entretenu par Xau, qu'un flot de millions allait couler rue de Richelieu.

Le sergent recruteur fut Catulle Mendès. Douze ans auparavant, il avait équipé de la même manière *le Gil Blas*, où crépitait Armand Silvestre, où lui-même faisait dialoguer Jo et Lo. Très roublard, sous ses dehors romantiques, cet hébreu de

villes maudites était à l'affût de toutes les combinaisons de presse nouvelles. Il débutait régulièrement par un solide « tapage » à la caisse à peine installée, ce qui médusait les directeurs. Xau représenta au papa Letellier que Mendès amenait, à toute feuille où il collaborait, sa clientèle de saligauds, c'est-à-dire une petite armée. Par ailleurs, Mendès excellait à capter en l'éblouissant, en l'esbrouffant, n'importe quel homme d'affaires devant lequel il déballait son érudition à tiroirs et qu'il prenait à témoin, par un bouton de sa jaquette, de la splendeur de Wagner et de Hugo, de l'excellence de Jean-Paul Richter, de la subtilité de Henri Heine et de sa supériorité sur Gœthe. L'entrepreneur Letellier, n'ayant oncques entendu parler de ces jeunes prodiges, voyait déjà en eux de futurs rédacteurs de sa feuille et n'osait point encore lésiner avec un poète chevelu, à odeur d'éther, qui avait de si magnifiques relations. Mendès se chargea de recruter des éphèbes, comme il disait. Justement un petit juif, parfaitement hideux et sordide, nommé ou surnommé Lajeunesse, venait de publier un recueil de balbutiements bordés de bave, qui auraient voulu être acerbes et injurieux. Il passait dans le jet de l'actualité, comme un Caliban du ghetto. On l'embaucha.

Xau, de son côté, ne restait pas inactif. Il s'adressait à Armand Gouzien pour la critique musicale, à Coppée, à Barrès, à Mme Séverine, à Alexandre Hepp, pour des chroniques hebdomadaires. Il demandait des articles, des romans à Mirbeau, à Paul Arène, à Courteline, à Alphonse Allais, à Georges d'Esparbès. Je lui donnai *Suzanne* et un peu plus tard *Sébastien Gouvès*. Il prenait comme secrétaire de rédaction un journaliste de métier, Alexis Lauze. Celui-ci avait à côté de lui, pour le seconder, mon bien cher ami, Auguste Marin, aujourd'hui disparu, hélas ! Provençal de race ayant l'amour de son pays, et qui a écrit en français un délicat chef-d'œuvre, *la Belle d'août*, en langue d'oc des chants et sirventes de toute beauté. Parmi ces chansons, deux ou trois ont eu le très grand honneur de devenir populaires, sur le terroir même du poète qui les avait conçues.

La formule du *Journal* — comme répétait volontiers Xau — plut tout de suite au public. Les articles de Coppée et de Barrès notamment étaient lus avec avidité. Le père Letellier, se ren-

gorgeant, déclarait : « Mes amis m'en parlent », ce qui ouvrait une perspective d'entrepreneurs cossus, mais éclairés, penchés sur les magnifiques raccourcis de Barrès et sur la bonhomie ironique de Coppée. Léon Letellier, plus mécène que son frère et aussi plus civilisé, donnait des dîners littéraires et des soirées dans son petit hôtel de la rue Alphonse-de-Neuville, qui abrita ensuite Edmond Rostand et le carton à chapeau de son auréole neurasthénique. Je n'ai jamais oublié une de ces agapes, à laquelle avaient été conviées six petites danseuses alors à la mode, appelées les sœurs Barrisson. Les personnes graves, ou supposées telles, et mariées, soupaient dans les salons du bas et se régalaient à contempler des académiciens comme Coppée et de futurs académiciens comme Hanotaux, au son de la musique tzigane. Les jeunes gens et les célibataires, mieux partagés, soupaient en compagnie des sœurs Barrisson et de leur manager, auquel Marin versait sans arrêt des pleins verres de champagne. D'Esparbès, qui a le cœur compatissant et que le Moët et Chandon attendrissait encore, me prenait à témoin des inconvénients qui pouvaient en résulter : « Oh ! mon vieux, c'est pas chouette ! Si ce type est trop saoul, il ne pourra plus raccompagner ces jeunes filles, et alors qu'est-ce qui va leur arriver, dis, mon pauvre vieux, à l'aube, comme ça seules dans Paris !

— Tu les guideras, tu les protégeras, tu les préserveras des mauvaises rencontres... tu leur réciteras des légendes de l'Aigle. »

Ces légendes, d'ailleurs fort pittoresques et truculentes, avaient un gros succès. C'était le temps des napoléoneries, des massonades, de la redingote grise et du petit chapeau, défroque aujourd'hui lointaine et périmée. Coppée, pris d'enthousiasme et qui donnait dans le *Mémorial*, avait chanté sur la plus haute corde la gloire naissante de d'Esparbès. Celui-ci n'en était pas plus fier pour ça et il allait de groupe en groupe, déplorant la faculté d'absorption du pâle manager des petites danseuses.

Imprudent Léon Letellier ! Il excita, par ses réceptions et sa popularité auprès des collaborateurs du *Journal*, la jaune envie du nez de son neveu Henri. Quelques années après, ce nez féroce, devenu prépondérant, lui faisait la vie dure, le contraignait à quitter l'administration. Un peu plus tard, ce nez homi-

cide et sournois s'est attaqué à Fernand Xau. Il ne l'a pas matériellement trucidé, à la façon d'un kriss malais, mais il l'a tourmenté et il a hâté sa mort. Auparavant, il avait foncé, cartilage en avant, sur Marin, qui dut lui aussi céder la place, abandonner la maison au succès de laquelle il avait contribué. Par la suite, Hanotaux et Heredia, l'un portant l'autre, et traînant de Régnier, crurent qu'en flattant ce redoutable appendice, en le comblant de sucreries, en le couvrant de baisers, ils l'amadoueraient et le méneraient en laisse. Erreur grave! Le nez leur échappa, se retourna contre eux et leur fit, en les chassant, de cruelles meurtrissures.

Mais il faut que je vous conte l'étonnante et navrante histoire du roman feuilleton d'Émile Bergerat.

Gendre de Théophile Gautier, du « parfait magicien ès lettres françaises », Émile Bergerat a cent qualités littéraires et un terrible défaut : une fantaisie qui s'emberlificote, s'embrouille, tourne sur elle-même, devient rapidement incompréhensible. Ses drames, ses comédies, ses contes, ses récits commencent bien et finissent mal. Il est tour à tour épique et vaseux. Mendès avait persuadé à Xau que Bergerat était in-dis-pen-sa-ble à un journal hautement littéraire. Xau l'avait répété au père Letellier, qui avait répondu, de son creux inimitable : « C'est bon, c'est bon, il faut commander à ce M. Bergerat un roman, au meilleur compte possible. » Les choses se passaient ainsi : le rédacteur postulant, appelé dans le cabinet de Xau, faisait son prix, mettons six mille francs : « Mais comment donc, mon cher ami, mais comment donc, j'vous remercie bien, j'vous d'mande pardon, » déclarait Xau. Là-dessus il passait dans le cabinet du patron, généralement flanqué du nez filial. Retour de Xau : « Mon cher ami, mon cher ami, je suis fort embarrassé. *On* ne vous accorde que cinq mille francs. » Si l'auteur acceptait sans regimber cette diminution, le pauvre Xau ajoutait aussitôt : « J'vous remercie bien... Je vais tout de suite faire signer votre traité par ces messieurs. » Nouveau conciliabule. Au bout d'un quart d'heure : « J'vous demande pardon, je suis navré, mon cher ami, ces messieurs ont réfléchi. Ils ne vous accordent plus que quatre mille francs. Mais, cette fois, le traité est signé. »

Par la suite, le père Letellier et Nez Letellier ayant subi

quelques avanies du fait de ce maquignonnage, qu'ils n'imposaient d'ailleurs qu'à leurs collaborateurs supposés plus patients, ou moins fortunés, ce furent Hanotaux et Heredia qui se chargèrent de ces pénibles transactions. Heredia, naturellement bègue, mettait dix minutes à prononcer le mot de « diminution ». Di... di... di... di... di... mi... mi... mi... puis, dans un grand effort, comme s'il éternuait, « nution ». Le bruit courait qu'il y apportait un zèle infini, afin d'arrondir, par compensation, le gâteau d'Henri de Régnier. Mais je crois plus simplement que le pauvre homme, descendu du Parnasse vers les difficultés de la vie académico-gênée, voulait ménager sa propre tartelette. A côté de lui, Hanotaux, l'ange Gabriel, appuyait avec force : « Nous vous demandons une diminution dans votre intérêt même, mon cher ami, afin de pouvoir vous publier plus souvent ». Les gens sortaient de ce laminoir la rage au cœur, maudissant Cuba, patrie d'Heredia, et Richelieu, patron de Hanotaux, se promettant de leur manger le foie tout cru à la première occasion. Hanotaux est un médiocre historien, mais c'est en revanche un fichu psychologue. On racontait qu'il avait accepté et même sollicité cette besogne pour dix mille francs par an. C'est dire qu'il n'était pas attaché par les Letellier avec des saucisses.

Donc, voilà mon Bergerat nanti, rogné, content. Il offre le champagne à Xau et à quelques autres, dans le fameux bar que l'on venait d'inaugurer. Le roman, — composé d'un nombre indéterminé de feuilletons, l'auteur s'étant figuré d'abord naïvement qu'on le payerait à la ligne, — devait s'appeler *le Cruel Va-t-en-guerre*. Mendès, peignant de la griffe droite sa toison raréfiée, affirmait que c'était un immortel chef-d'œuvre, d'un invraisemblable comique et d'une déconcertante amertume. Marin, qui avait entr'aperçu le commencement du manuscrit, se méfiait et riait sur sa pipe, me disant : « Tiens-toi bien, Léon, nous allons publier *l'Iliade* ». Une affiche mirobolante avait été commandée à Caran d'Ache. Elle représentait le cruel Va-t-en-guerre dans l'exercice de ses fonctions. « C'est d'lole, ça t'sais. » Caran d'ailleurs ne connaissait pas un mot du livre. C'était Bergerat qui lui avait donné le motif de son dessin. On couvrit de cette affiche les murs de Paris et de la France entière.

Le premier feuilleton paraît. C'était, autant que je me rap-

pelle, l'énumération des troupes d'un des belligérants, les Pantagouriches. Le public s'étonne. Le deuxième feuilleton paraît : énumération des Botonglouzes, adversaires des Pantagouriches. Le public murmure et s'irrite. Au troisième feuilleton, incompréhensible celui-là, il entre en fureur. Le nez d'Henri Letellier passe du jaune au cramoisi. Par grappes, les lecteurs se prennent la tête à deux mains, se désespèrent, se désabonnent. Au quatrième feuilleton, *le cruel Va-t-en-guerre* était brutalement interrompu. Convoqué dans l'antre des Letellier, l'infortuné Xau, victime de sa bonhomie et de son respect des littérateurs en général et du gendre de Gautier, « parfait magicien, etc. » en particulier, en ressortait, au bout d'une heure de lessivage, défait, livide, rogné lui-même, quant à ses appointements, de la somme attribuée par traité à Bergerat.

Pendant trois mois, on ne s'aborda plus au *Journal* que par ces mots :

— Ça va, mon vieux Pantagouriche ?

— Pas mal, et toi, vieux Botonglouze ?

Au mur du bar, l'affiche de Caran demeura pendant plusieurs semaines, ainsi qu'un témoin ironique du manque de jugement de Bergerat, de Xau et de Mendès.

Ce bar du *Journal*, affecté par la suite à d'autres emplois, fut, pendant trois ou quatre ans, un des plus singuliers endroits de Paris. Il était fréquenté à la fois par des journalistes, des hommes d'affaires plus ou moins véreux, des amis de Henri Letellier, qui transportait rue de Richelieu la clientèle de Cornuchet et de Maxim's, des placiers en charcuterie, en eaux gazeuses, en spécialités pharmaceutiques, des coulissiers, des parasites, des acteurs, des souteneurs, les petites amies de ces messieurs, des maquignons attirés par Pierre Letellier, des êtres vagues, mal définis, sans profession, intermédiaires entre la pègre, le chantage, la Bourse, la grivèlerie, ou art de manger sans payer, et le stellionat, lequel est la vente d'une marchandise qui ne vous appartient point. Groupés autour du billard-réclame, assis à de petites tables, sur de hauts tabourets, devant le bar, tous ces types de l'aquarium humain, de l'écurie, de la finance, de la publicité, se montraient les hommes de lettres connus, qui grimpaient ou descendaient l'escalier, apportant leur copie et venant aux nouvelles.

— Tiens, là-bas, çui-là ; c'est Mirbeau.

— Pige-moi Mendès, c'qu'il a vieilli !

— Viens, que j'te présente à m'sieur Henri.

Car le nez s'appelait « m'sieur Henri ». Ce possesseur de plusieurs millions a des accès de timidité. Il demeure alors droit sur ses pattes, dans une attitude docile et fâchée, son piton de faucon incliné sur le parement du veston ou de l'habit, attendant que son interlocuteur ait fini. Combien de fois me suis-je demandé : « Qu'y a-t-il dans cette bobine-là ? A quoi diable peut-il penser, quand il est seul avec lui-même ? Il n'a jamais eu autour de lui que les exemples les plus sordides, que la cupidité, que la flagornerie, que la peur. Il doit croire que le monde est un composé de colique et d'argent, selon l'esthétique de Zola ». Mais n'est-ce pas une chose prodigieuse que ce résidu humain et son père, que ce nez-palace et cette voix de rogomme aient disposé de six cent mille lecteurs, c'est-à-dire d'une partie de l'opinion, pendant vingt ans ! Une pareille idée rend malade.

J'ai vu, de mes yeux vu, des ambassadeurs, des gens du monde, des académiciens, des manieurs d'argent s'incliner devant Henri Letellier comme devant un monsieur, lui adresser la parole comme à un monsieur, lui demander, chose pharamineuse, son avis ! J'ai vu, de mes yeux vu, Henri Letellier surveiller l'imprimerie, lire les morasses, lui qui ne sait pas si chapeau s'écrit ainsi ou chapo, qui se demande si Voltaire n'était pas le neveu de Victor Hugo et qui voulait renvoyer Stendhal dont une page, reproduite dans sa feuille, lui avait déplu !

J'ai entendu Mendès réciter à ce veau de lune, afin de l'amadouer, une pièce de Ronsard, et Hanotaux, les lèvres en cul-de-poule, lui expliquer la querelle des Guelfes et des Gibelins. Son collaborateur disparu, m'sieur Henri, tournant vers un whisky and soda le gouvernail de son nez, murmurait : « C'qu'il est rasoir ! » Toute son esthétique tient dans cette formule.

Quant au malheureux petit Pierre Letellier, mort depuis dans un accident d'automobile, il était sportif, toujours botté et ne s'exprimait qu'en argot. Il semblait plus vif que son aîné, inéducable, imperfectible, surprenant échantillon de la non-

action du milieu sur l'individu, aussi dépaysé parmi les hommes de lettres qu'un charcutier ou un garçon de bain.

Entre deux séjours à Nice ou à Cannes, Jean Duval, dit Lorrain, apportait au bar du *Journal* la poupée cambrée de son propre individu, ses yeux écarquillés, son crachotement glaireux, son bavardage essoufflé de fille publique. Je ne lui adressais pas la parole : « Aie pitié de lui, — implorait le bon Marin — il n'en a plus pour longtemps.

— En effet, il est soigné par Pozzi, mais ce n'est tout de même pas une excuse. »

Allais était un être délicieux, apparenté physiquement à Pierrot, de visage long, blême, mélancolique, qu'éclairait un regard rêveur et étonné. Il n'était pas adapté à la vie, qui l'égratignait et le déchirait en passant, mais il convertissait son chagrin ou sa nostalgie en ondes ironiques, dont quelques-unes vibreront longtemps dans les mémoires. A côté de lui, Courteline, son énorme serviette sous le bras, racontait d'étourdissantes histoires que Georges Auriol écoutait sans rire et ponctuait de remarques cocasses. On voyait arriver Tristan Bernard, perdu dans sa barbe noire, nasillant, proférant sous ses yeux de velours noir quelque malicieuse sentence. Il n'avait pas encore publié en volume ce *Jeune homme rangé* qui a fait sa réputation, mais il le parlait et il parlait aussi ses futures pièces, notamment l'étourdissant *Triplepatte ;* ou plutôt il les murmurait derrière son buisson noir. Il avait le physique d'un conspirateur d'opéra-comique et quand le père Letellier lui reprochait d'écrire des contes moraux, il répondait : « Hunnnn... Je suis tellement amoral que j'écris des contes moraux sans m'en apercevoir... Hunnnn. » Ce Juif, ardemment Juif, comme on le vit au moment de l'Affaire, est doué d'un tact bien rare chez ses compatriotes. Il n'interroge jamais. Il ne met jamais sa personnalité en avant. C'est un contemplatif, qui projette tout autour de lui une vision maussade au dedans et joyeuse au dehors. Placide comme un de ces Pharaons qu'on voit sur les images, il ne fait presque pas de gestes, il ne tient aucun propos inutile. Cependant, il a la passion des sports et notamment de la boxe anglaise et il a beaucoup contribué à l'introduire chez nous. Quel amusant et singulier bonhomme, fermé, muré, laqué dans ses goûts, ses

sympathies, ses préférences, quel Oriental transplanté dans la blague de Paris, quel personnage des *Mille et une nuits !*

Entraîné par Marin et par moi, Mirbeau venait de temps en temps au bar, tout en déclarant que ce milieu lui donnait envie de vomir ou de tuer. Les Letellier, père et fils, avaient peur de lui ; non qu'ils eussent la moindre idée de sa verve polémique ou de la qualité de son talent ; mais il les traitait comme des pieds et Xau les avait mis en garde contre sa virulente sincérité. Aussi, dès que le papa Nama, comme nous l'appelions, ou Nez-Henri, apercevaient la silhouette de leur redoutable collaborateur, ils se faisaient petits, petits, et rentraient dans le mur. Cette circonstance, connue de tous, était exploitée par les rédacteurs modestes qui entraient dans la grande salle en criant : « Octave Mirbeau me suit... Il paraît d'humeur peu commode ». L'entrée du débonnaire Croquemitaine — qui s'est contenté de croquer les Letellier dans *les Affaires sont les affaires* — apportait une atmosphère de cordialité et de sympathie.

Mirbeau raconte avec entrain, avec éloquence, en se rongeant les ongles jusqu'à la pulpe, comme en proie au démon de la sincérité. De temps en temps, un petit arrêt dans le débit lui permet de repartir avec plus de force. Son sentiment dominant est la pitié qui, chez lui, obscurcit tout jugement. Par là, il se rapproche de Tolstoï. Il n'a pas encore admis, à son âge et malgré sa longue expérience, que le paysan soit rapace, le mondain généralement vide, que la bonne cuisinière fasse danser l'anse, que l'ouvrier en bâtiment cherche à en faire le moins possible, que le comte d'Haussonville, le juif Bernstein, Marcel Prévost, romancier, et quelques centaines d'autres soient sur terre et y fassent figure de vivants. Je n'ai connu personne de plus impressionnable, ni de plus influençable par ceux qu'il aime.

Mendès détestait Mirbeau, mais éprouvait le besoin de lui faire sa cour. Il tirait devant lui tous ses feux d'artifice, piaffant, humant l'air, secouant sa crinière et les ailes de son paletot jaune. Mirbeau, fixé sur les sentiments vrais de Mendès, écoutait sans interrompre, avec un imperceptible frémissement de ses prunelles claires étoilées d'or. Quand le Karagueuz du Parnasse avait fini, il concluait : « Vous êtes un gosse, un vrai gosse, mon pauvre Mendès. »

Je lui glissais dans l'oreille : « Mais, quel sale gosse ! »

Plongé dans son col haut cravaté, important et puéril, Paul Adam s'attardait peu. Il tenait au *Journal* l'emploi de penseur et il pensait, en effet, sur tous les sujets, absolument au hasard, sans qu'aucune de ses profondes remarques correspondît jamais à aucune espèce de réalité. C'est un homme de génie pour primaires ou Iroquois. Il est né séparé du vrai. Juste ciel, quel mauvais écrivain ! On ne peut parcourir dix lignes de lui sans rencontrer un caillou, une ronce, un mot pas à sa place, pris dans un faux sens, une locution prétentieuse ou bâtarde. Son originalité consiste à retourner les poncifs, à coiffer le banal d'un bonnet à grelots. On m'objecte qu'il est un acharné travailleur, qu'il a publié cinquante volumes. J'aurais préféré, pour sa gloire, qu'il ne fît rien et regardât simplement couler l'eau. Un pareil amas de scories est un lourd bagage d'outre-tombe. Puis a-t-on le droit d'infliger ainsi le Purgatoire à ses lecteurs ?

Je n'ai jamais adressé la parole à Paul Adam. Il ne m'a jamais adressé la parole. Nous ne nous connaissons que de vue. Cela vaut mieux ainsi. Je n'aurais pu m'empêcher de lui dire l'épouvante que m'inspirent son affreux style, le massacre qu'il fait de la langue française et le gâchipatafouillis de sa pauvre cervelle. Ce néant de bibliothèque m'est aussi odieux que le néant salonnard d'un Prévost. Cette eau de méninges vaut ces eaux de toilette. J'applaudis aux vers de Tristan Bernard :

> Nous lirons le *Mystère des foules*
> De notre ami Paul Adam,
> Quand les poules, poules, poules,
> Quand les poules auront des dents.

En ce temps-là, le bruit courait que Paul Adam, ayant déniché un milliardaire américain passionné de littérature, allait fonder un grand journal quotidien. Mendès déjà s'en inquiétait, racontait, avec des hennissements de concupiscence, que l'article de tête serait payé mille francs et que l'heureux critique dramatique toucherait trente mille francs par an. Je sais, parbleu, que l'Amérique produit des fruits forcés extraordinaires ; néanmoins, la possibilité d'une poire de cette grosseur me laissait incrédule. Il n'empêche qu'une grande considération en rejaillit, pendant plusieurs mois, sur Paul Adam et sur

son beau-frère Lucien Mühlfeld. Ce dernier écrivait alors, avec une plume chargée d'une eau grisâtre, des chroniques qui auraient voulu être sévères et qui n'étaient même pas lisibles. Sorti du ghetto des frères Natanson, à la *Revue blanche*, c'était un pédant pour petites revues et il est demeuré tel jusqu'au bout, le pauvre garçon.

Il faut croire que le milliardaire se retira ou qu'il fut détourné par Hanotaux, spécialiste en morganeries et carnegiades, car le mirobolant journal de Paul Adam ne vit jamais la lumière. En revanche, Paul Adam continua à accumuler, à vapeur et à verse, les batailles d'Uhde sur les enfants d'Austerlitz. Comme Frédéric Masson et quelques autres, il excelle à aplatir les épopées en s'asseyant dessus.

Parmi les innombrables chroniques qu'a publiées *le Journal* au temps de Xau, il faut distinguer celles de M^me^ Marni, notamment les séries *Veuves* et *Fiacres*. Elles sont d'un tour désenchanté, douloureux, très particulier. Elles rendent le son d'une âme blessée. M^me^ Marni avait appartenu au théâtre, puis elle s'était retirée de tout et vivait huit mois de l'année à la campagne. Elle traversait les salles de rédaction d'un pas furtif. Son visage, demeuré jeune sous les cheveux blancs, exprimait la bienveillance et la mélancolie. Chose rarissime chez les femmes qui écrivent, elle était sans bavardage, elle ne s'absorbait pas dans son moi. C'était quelqu'un. Il est dommage qu'elle soit partie si tôt.

La politique étrangère était tenue par « Monsieur Saissy », ami personnel de Xau, brave et honnête figure encadrée d'une barbe blanche, et qui prenait les rédacteurs par un bouton de leur habit, pour leur déclarer mystérieusement : « Ça se gâte ». Les questions militaires étaient traitées par le bon Barthélemy, le plus doux des hommes, qui avait une trogne congestionnée de reître, le nez coupé en deux, l'allure martiale, et bougonnait du matin au soir. Je demandais à Marin comment il pouvait supporter ses perpétuelles sorties : « Ça me fait un ronron, ça me berce », me répondait cet optimiste.

Parfois, une discussion éclatait au bar et s'achevait en bagarre. On entendait le fausset suraigu de Lajeunesse, un bruit de vaisselle cassée, des voix raisonnables qui s'interposaient. Ou bien un grave événement amenait au *Journal* un

peuple de badauds, plus ou moins liés avec les collaborateurs de la maison. C'étaient les beaux jours de l'information, laquelle se fait en général au café, où l'un de ces messieurs apporte à ses confrères la nouvelle qui fera ensuite le tour de la presse, avec la déformation obligatoire.

Article premier. — Il n'y a plus, comme on se l'imagine, de journaux de grande information, du moins à Paris. Tous les journaux, à la même heure, reçoivent exactement les mêmes nouvelles, qui leur sont transmises par les agences ou les services publics, Préfecture de la Seine, Préfecture de police, etc.

Article 2. — Quelques essais de reportage ont eu lieu entre 1885 et 1890. Ils n'ont pas été continués, car ils occasionnaient trop de frais à l'administration et se soldaient par des déboires. Le public n'aime pas la vérité crue, il ne peut pas la tolérer. Il faut que cette vérité soit cuite ou, mieux, cuisinée.

Il y eut bien jadis Hugues Le Roux, qui prétendit avoir reçu les confidences du prince de Bismarck. Mais Hugues Le Roux est un inventeur, et la plupart des événements qu'il croit s'être passés dans son existence se sont passés réellement entre les parois de son crâne.

La nouvelle de l'incendie du Bazar de la Charité fut apportée au *Journal* par Mariéton. Aucun des informateurs ne voulait y croire. En vain Mariéton multipliait-il les détails pathétiques, en bégayant d'une façon épouvantable : « Je... je... je... viens du co... co... Cours-la-Reine. J'ai vu... vu... vu apporter les cadada... da... da... vres. — As-tu fini, farceur, lui disait-on. Si une pareille chose était arrivée, nous avons ici cinq téléphones et un service admirablement installé ; nous serions prévenus ». Cette incrédulité et ces blagues finirent par exaspérer notre Paul Mariéton, qui partit en claquant les portes. Mais bientôt, une édition spéciale de *l'Intransigeant* et les aboiements des camelots firent qu'on dut se rendre à l'évidence. Xau bondissait, vociférait, prenait à témoin le ciel et la terre de la paresse, de l'incurie de ses collaborateurs. Un quart d'heure après, cinquante reporters étaient censés courir la ville, en quête de documents impressionnants. Mais trente d'entre eux s'arrêtèrent au café Cardinal, les autres s'égaillèrent dans des brasseries-billards du voisinage et ils eurent, ma foi, bien raison, car le journal se fit tout de même.

J'incline à croire qu'en Amérique, patrie de l'interview et du document vécu, les choses doivent se passer exactement de la même façon. Je n'ai connu qu'un homme qui ait véritablement fait des enquêtes sur place : mon pauvre camarade Jules Huret. Les autres l'accusaient de gâcher le métier.

Par contre, la mort soudaine de Félix Faure, dont la nouvelle parvint au *Journal* d'assez bonne heure, donna lieu aux déformations les plus fantaisistes. Chacun avait son récit authentique. Pour les uns, il s'était suicidé, d'un coup de revolver, en avalant du poison, en se jetant par la fenêtre. Ici, deux versions : par la fenêtre de l'Élysée, par une fenêtre d'hôtel meublé, avenue d'Iéna. Pour les autres, il avait été assassiné, par une femme, par un homme, par un homme et une femme, par deux femmes, par des conspirateurs masqués, par un domestique, par un agent de la sûreté, par un Allemand. Des malins entre les malins prétendaient qu'il s'était enfui, afin d'échapper à un gros scandale, et qu'il avait pris le bateau pour l'Amérique.

— Mais le corps est à l'Élysée !

— C'est un sosie. C'est un truquage. Je tiens le fait d'un ministre.

Chaque arrivant déballait une nouvelle histoire, une explication différente, un détail inédit. Tel le philosophe de Couture, Lauze, qui a tout vu et que rien n'émeut, écoutait ces récits placidement et tirait des bouffées de sa pipe : « Ce sont de ces choses qui ne se débrouillent que vers les onze heures, minuit, ou cinquante ans plus tard. En attendant, au travail. » Toute la besogne reposait sur lui. Il revoyait minutieusement le journal, et s'il n'avait pas été là, je me demande comment les Letellier et Xau lui-même s'en seraient tirés. Un quotidien dépend, en fait, de son secrétaire de la rédaction.

A la mort de Francis Magnard, Gaston Calmette tenait cet emploi au *Figaro*. C'était un confrère excellent, affable, fin, feutré, d'une grande douceur, poussant l'amitié et même la camaraderie jusqu'à l'abnégation. Nous avons failli être très liés, malgré la différence de nos natures, et ce qui nous a tenus séparés, ç'a été mon peu de sympathie pour le chirurgien Poirier, Emmanuel Arène et quelques autres, auxquels Calmette portait une véritable affection. Ce prodige de courtoisie, qui

devait avoir une fin si tragique, ne pouvait arriver à dire non, à refuser quoi que ce fût. Sa formule ordinaire était un « mais absolument... mais comment donc, mon cher ami », qu'il prononçait en baissant les yeux. Le nombre de ceux qu'il a obligés de toutes les manières, et avec un tact infini, est immense. Il tenait de Magnard une certaine affectation de scepticisme, qu'avaient affermie trente années de vie parisienne en un bon poste d'observation. Mais le fond de sa nature était la confiance, poussée jusqu'à une invraisemblable candeur, quoiqu'il fût averti sur toutes et sur tous. Il avait, dans l'intimité, infiniment d'esprit, et il fallait tendre l'oreille, car il abusait du *mezza voce*. Il accueillait, avec une égale aménité apparente, les millionnaires et les purotins, les mondains, les politiciens et les gens de lettres, les agents de publicité et les académiciens; néanmoins, il faisait des différences et les marquait de façon imperceptible. En tout il aimait la nuance plus que la couleur tranchée.

Merveilleux arrangeur d'affaires et d'histoires, il excellait à dissiper les malentendus, à réconcilier, à amadouer. La mésentente de ceux qui l'entouraient lui était insupportable, et il se mettait en quatre pour la faire cesser : « Mais non, vous n'y êtes pas. Vous êtes trop sévère. Ce n'est pas un garçon indélicat. C'est un imprudent, je le connais, je vous assure ». Il atténuait avec tant de gentillesse qu'on acceptait son point de vue, pour lui faire plaisir. Combien je l'ai rendu malheureux avec mes articles anti-impérialistes, notamment avec ce « Victor Sedan » qu'il ne parvenait pas à digérer. Nous en parlions encore à notre dernière rencontre, peu de semaines avant sa mort.

— Je comprends toutes les critiques, mon cher Daudet, mais cela, ce « Victor Sedan », oh ! oh ! oh !

— Sans doute, cher ami, je me rends compte que cela doit vous horripiler. Néanmoins, c'est une désignation commode, juste en somme, à laquelle mes lecteurs sont habitués, et que je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, sacrifier à vos sentiments napoléoniens.

Calmette souriait tristement en secouant la tête. Je souffrais de lui faire ce chagrin, de passer, à ses yeux, pour un cannibale.

Quand Magnard disparut, la situation de Calmette devint mal commode. Il était pris entre deux ennemis déclarés, qui juraient d'avoir la peau l'un de l'autre : Fernand de Rodays, ex-administrateur passé à la direction littéraire, et Antonin Périvier.

Fernand de Rodays était à l'époque un petit monsieur vif, pétulant, fort aimable, — je n'ai eu personnellement qu'à me louer de lui, — et d'une extraordinaire légèreté..., une cervelle d'oiseau. Avec cela autoritaire et tracassier, ronflon, comme on dit dans le Midi, colaslinger, comme on dit dans le Centre, verdillon, comme on dit à Paris. Ayant dirigé *la Vie parisienne*, il se croyait très Parisien et prétendait, en cinq minutes, trancher toute espèce de difficulté.

Antonin Périvier avait exactement les mêmes prétentions, la même confiance en soi et les mêmes pouvoirs que Fernand de Rodays. Sa seule différence était d'être d'un blond tirant sur le roux, alors que Rodays était brun, et d'être parsemé de quelques taches de rousseur. Il disait, en parlant de Rodays : « Ce crétin !... » Rodays disait, en parlant de Périvier : « Cet abruti !... »

A six heures du soir, Rodays donnait l'ordre à Calmette de mettre en tête du journal un article de Barrès, pour lequel il avait de l'amitié.

A sept heures, Périvier, qui en voulait à Barrès de je ne sais quoi, ordonnait à Calmette de retirer l'article de Barrès.

A dix heures, Rodays, méfiant, revenait au *Figaro*, demandait la feuille, saboulait Calmette pour lui avoir désobéi et faisait passer l'article de Barrès.

Il en était de même pour tout. Naguère si un, si rassemblé et si fort, *le Figaro* était devenu une invraisemblable pétaudière, où Calmette essayait, mais en vain, de mettre un peu d'ordre. Il ne se plaignait pas ; une seule fois, je l'entendis murmurer, en parlant de ses deux directeurs ennemis : « Sont-ils embêtants ! »

Le bureau de Rodays était à l'entrée d'un couloir, au bout duquel se trouvait le bureau de Périvier. Toute personne sortant de chez Rodays était aussitôt happée par Périvier, qui commençait un débinage en règle de son associé. Inversement, les visiteurs de Périvier, guettés par Rodays, entraînés par

lui dans son antre, y subissaient la longue complainte des méfaits et manquements du bel Antonin. Ayant fait un article de tête au *Figaro* sur je ne sais quoi, je reçus le lendemain matin, par le même courrier, deux lettres de félicitation, l'une de Périvier, l'autre de Rodays, renfermant chacune une pointe pour le camarade.

Une pâte d'homme, du nom de Louis Depret, qui publiait des « Pensées » à *l'Illustration*, sous le pseudonyme de Valtour, et qui venait quotidiennement depuis vingt-cinq ans, depuis Villemessant, faire la causette au *Figaro*, entreprit de réconcilier les codirecteurs. Le souvenir de cet épisode enchantait Calmette. Depret entra chez Rodays : « Cher ami, il faut absolument que vous serriez la main de Périvier. Il y va de la fortune de la maison, que vos déchirements sont en train de ruiner. Il n'y a d'ailleurs entre vous que des malentendus. Attendez-moi ici un moment. Je vous ferai signe. Vous vous croiserez dans le corridor ; ce sera simple comme bonjour. »

Même démarche chez Périvier. Une, deux, trois : Rodays et Périvier sortent ensemble de leurs boîtes, s'avancent l'un vers l'autre, — Depret, ravi, les larmes aux yeux, entre eux deux, — se jettent un regard foudroyant et se tournent le dos. Ce soir-là, ils parlèrent de s'envoyer des témoins, avec des conditions à faire frémir : dix balles au commandement et à dix pas.

Il fut décidé que *le Figaro* paraîtrait désormais sur six pages. Les machines étant achetées, les compositeurs à leurs postes, Calmette eut l'idée d'une petite fête commémorative de cet heureux événement. Rodays, par je ne sais quelle fantaisie sadique, voulut que l'on distribuât des boîtes de dragées. En apprenant cela, Périvier bondit : « C'est grotesque ! Cet animal va nous couvrir de ridicule. Pas un sou, vous m'entendez, Calmette, pas un sou pour ces dragées ». Calmette, levant les bras au ciel, soupirait : « Comment vais-je sortir de là ? » Un rhume béni enchifrena Périvier, le retint chez lui, et Rodays, qui consultait fiévreusement les statuts, eut licence de commander ses dragées. Périvier est d'ailleurs un homme changeant. Je l'ai entendu, de mes oreilles, solliciter l'appui de la *Patrie française* pour les élections de 1902, où il devait se présenter comme député nationaliste, et, quelques mois plus tard, il soutenait, dans *le Gil Blas*, la politique de Combes et

de Pelletan. Si ces lignes tombent sous les yeux de Fernand de Rodays, elles lui feront un sensible plaisir. Il s'écriera : « Je l'avais bien dit! »

Finalement, après bien des secousses, bien des querelles et bien des bouleversements, ce fut le doux et tranquille Calmette qui évinça ses deux tourmenteurs et devint directeur effectif de ce *Figaro* qu'il aimait tant. Nous le retrouverons au moment de l'Affaire.

Vers l'époque des démêlés épiques entre Rodays et Périvier, se place un scandale de presse, connu sous le nom d'affaire Lebaudy. Ce fut l'effondrement d'un redoutable personnage qui avait obtenu, de l'aveuglement obstiné de Magnard, la rubrique de la politique extérieure au *Figaro*, Rosenthal, dit Jacques Saint-Cère. Imaginez un colosse noir, barbu, lippu, aux yeux de jais, mélange hideux de Turc et d'Hébreu, qui marchait la main en avant : cupidité et cordialité. Il avait la voix caressante, chose horrible, et des grâces de pédicure bavarois. Bien qu'il ne fût pas né en Allemagne, il était dans la politique allemande jusqu'au cou, féru de Bismarck, et l'on parlait couramment de son entente certaine avec Lothar Bucher et Lindau, les deux chiens de presse du vieux de Varzin. Il ne manquait pas de tour de main, ni de ruse. Il desservait la France à la douce, poursuivant de sa raillerie et de ses calomnies, dans un journal conservateur comme *le Figaro*, les diplomates et hommes d'État susceptibles de la renseigner. Il était aussi le féal du ministre germanophile Witte et par conséquent l'ennemi de l'alliance franco-russe, qu'il avait charge de miner, sinon de détruire. Renseigné de première main sur tous les dessous diplomatiques, il excellait à soulever des difficultés, d'un air innocent, à compromettre des tiers, en un mot à servir la Wilhelmstrasse. Au quai d'Orsay, je l'ai su de bonne source, il était classé comme « très dangereux ». Averti de tous les côtés sur les risques d'une telle collaboration, Francis Magnard n'avait rien voulu entendre. Rosenthal l'amusait comme échantillon de pourriture, comme spécimen de la dégradation humaine.

Jacques Saint-Cère était un juif prodigue et ostentatoire. Il tenait table ouverte — une excellente table — entretenait simultanément deux ou trois concubines, qu'il convient de

plaindre plus que de blâmer, et offrait à ses invités, sur un plateau, une trentaine de rarissimes liqueurs. Je connais ces détails par ouï-dire, n'ayant jamais fréquenté chez cet épouvantable individu. Chaque fois que je publiais un article au *Figaro*, il m'accablait d'ailleurs des compliments hyperboliques habituels aux gens de sa race. Il était plongé dans un nombre sans cesse croissant d'affaires de Bourse et de chantage, car ses appointements, cependant élevés, du *Figaro*, ne suffisaient pas à sa dépense, ni surtout à son besoin d'épater. La biographie de Jacques Saint-Cère a alimenté cinq ou six « romeins » et autant de pièces de son ingrat petit commensal Abel Hermant. Quand des journalistes attablés n'avaient plus de sujet de conversation, ils se rabattaient sur le cas Saint-Cère. Malheureusement pour lui, il savait mal tenir sa langue et c'est, je crois, ce qui le perdit.

Accusé d'avoir voulu extorquer de l'argent au jeune Lebaudy, garçon riche, maladif, généreux et sans défense, à l'occasion de son service militaire, Rosenthal dit Saint-Cère fut mis en état d'arrestation en compagnie de quelques autres types peu recommandables, parmi lesquels un certain Cesti. Quel patapouf ! Je me trouvais au *Figaro* dans l'instant où la nouvelle fut connue. Calmette était navré, à cause de la maison, bien qu'il fût de longue date fixé sur Saint-Cère. Forain, son carton à dessin sur les genoux, répétait de sa voix des grands jours, avec l'accent de Paris, en insistant sur l'*s* : « Quel salaud... non, mais quel salaud ! » Barrès déclarait sentencieusement : « Évidemment, voilà qui va changer son train de maison ». Hermant dirigeait de tous côtés ses petits yeux de chat en jade et tordait sa petite moustache blonde, en rassemblant des petits « documeins ». Grosclaude, qui a de l'esprit comme Chamfort et Rivarol réunis, avait déjà fait, de son ton uni et paisible, une dizaine de ces mots impayables où nul ne saurait l'égaler. Capus s'écriait : « Quelles mœurs ! » L'événement au fond ne surprenait personne. Chacun riait à la pensée qu'un pareil forban était pincé sur une affaire de peu d'importance, par rapport à tant d'autres manigances de fraude, de stupre, de trahison. — « ... Pour une berquinade, une bergerie, hein, mais quoi donc... ah ! là là ! » s'exclamait Forain. Fernand de Rodays me prit à part : « Mon cher Daudet, nous jetons du lest. Vous aviez hor-

reur de ce juif de Saint-Cère. Faites tout de suite, et pour demain matin, un article soigné sur ce misérable ». Il ajouta héroïquement : « Un homme à la mer. Le bateau continue sa route ».

— Que vous a-t-il demandé ? — me dit à voix basse Antonin Périvier. — Un article sur Saint-Cère, je parie. J'allais vous faire la même proposition. *Le Figaro* doit immédiatement se désolidariser d'avec ce maître chanteur.

Pour la première fois les codirecteurs étaient d'accord. J'éprouvai un vrai plaisir à exécuter cette canaille de Rosenthal, à la place même où il avait tant de fois dupé son public et nui à mon pays. Il y a tout de même, dans l'existence, de bons moments.

Autres bons moments, les audiences du procès Lebaudy à la police correctionnelle. Le magistrat qui dirigeait les débats, avec fermeté et équité, était visiblement au courant de tous les dessous de cette affaire très ramifiée et désireux de procéder à un bon et complet nettoyage. Il avait, en même temps, du coup d'œil, beaucoup de tact et le sentiment des distinctions à établir entre les inculpés. Il fut indulgent pour un comparse, un bon gros garçon du journalisme et du roman-feuilleton, compromis dans cette sinistre aventure par imprudence et qui comparut avec des yeux embués de larmes, la sincère expression du repentir. Il ne fut pas sévère pour un pauvre diable encore jeune, sanglé dans sa redingote, qui avait des antécédents assez honorables et un nom jusqu'alors sans tache. Il fut impitoyable pour Cesti et Saint-Cère. Le premier, une de ces bêtes de l'ombre comme il en rôde à travers la société, avait un masque d'oiseau de proie, le regard louche et la voix fausse. Il n'eût fichtre pas été agréable de le rencontrer au coin d'un bois à partir de neuf heures du soir, si l'on avait oublié d'emporter son revolver. J'ignore ce que ce gaillard-là est devenu depuis, mais il faisait peur. Quant à Rosenthal dit Saint-Cère, il jouait la comédie classique de l'innocent persécuté, appuyé sur une canne-béquille, effondré physiquement, mais gardant l'œil féroce et la volonté de compromettre le plus de gens possible, d'emporter cinq ou six copains dans le tourbillon de sa noyade. Ce qui frappait le plus en lui, c'était sa faculté de mensonge. Il mentait comme le taureau fonce, sans se soucier du vraisem-

blable, ni du possible, ni des dénégations qui pleuvaient sur lui de tous les côtés. Il avait conservé son geste professionnel de la main en avant, comme s'il eût cherché celle du président, qui lui mettait le nez dans ses blagues.

— Avouez, Rosenthal, vous ferez mieux. Avouez que vous faisiez chanter le jeune Lebaudy pour lui extorquer de l'argent.

— Ayez pitié de moi, monsieur le président. Je n'ai plus la force... Je ne me souviens plus... Je suis malade.

— Vous n'avez pas eu pitié du jeune Lebaudy et lui aussi était malade. Allons, il en est temps encore, avouez.

Tout alentour, les auditeurs haletaient. La plupart avaient connu Saint-Cère au temps de sa splendeur et de son arrogance, c'est-à-dire un mois auparavant. Quelques-uns avaient encore, dans un repli de l'estomac, quelques reliefs de ces coulis d'écrevisses qu'il exécutait dans la perfection, les manches retroussées, passant de l'espionnage à la cuisine, ou bien un filet d'une de ses trente liqueurs de choix. Le bandit pincé secouait la tête et roulait ces regards, étonnés à faux, des truqueurs saisis pendant leur truc.

Un intermède comique fut la déposition de Fernand Xau, au nom du *Journal* vaguement compromis. L'appareil de la justice en imposait à ce brave Xau au point de lui retirer la salive, en même temps que la présence d'esprit. Il confondait tout, embrouillait les noms et les dates, se faisait rafraîchir la mémoire par le président, cela au milieu d'une pluie de : « J'vous remercie bien. J'vous d'mande pardon ». Le tutoiement ignoble, dont le poursuivait un des accusés, ajoutait sa menace à cette scène bouffe.

— Enfin, mon vieux Xau, tu te rappelles bien que c'est toi qui avais commandé cet article.

Xau évitait de répondre directement, afin de n'employer ni le *vous* ni le *tu* : — C'est-à-dire que l'honorable contra... que mon honorable témoin, j'vous remercie bien, a cru, s'est imaginé, s'est figuré de très bonne foi, j'vous d'mande pardon, que je lui avais commandé... D'ailleurs, monsieur le président, je ne commande pas... j'vous remercie bien... Ce n'est pas dans ma manière, j'vous demande pardon.

— Enfin, oui ou non, Xau, avez-vous payé cet article, ou avez-vous reçu de l'argent pour la publication de cet article ?

— J'ai reçu de l'argent, mais pour le journal, pour la caisse du journal, j'vous remercie bien, monsieur le président.

— Vous n'allez pas me raconter que c'est l'habitude d'être payé pour la publication d'un article, quand on est directeur d'un journal.

— C'est l'habitude de la publicité, j'vous d'mande pardon, monsieur le...

— Allons, voyons, vieux, avoue donc que tu as reçu de la galette. C'est beaucoup plus simple.

Fernand Xau revint s'asseoir à sa place, trempé de sueur. Son innocence en cette affaire fut finalement à peu près établie, mais il avait eu joliment chaud. Quelle secouée !

Rosenthal-Saint-Cère, après ce scandale, d'où il sortit acquitté mais déshonoré, végéta encore quelque temps dans d'obscures besognes et de petites revues sémites, puis creva. Quelques foulées des passants de Paris sur ce nid de vipères soudainement révélé et il n'y parut plus. Selon le mot de ce zozo de Rodays, le bateau continuait sa route.

---

# CHAPITRE V

*Erreurs et engouements : le Tolstoïsme et la pitié russe.*
*L'Ibsénisme et la complexité sentimentale.*
*Le Nietzschéisme et la dureté boche.*
La Revue blanche *et les frères Natanson.*
*Aux eaux d'Uriage.*

La période de l'Entre-deux-guerres, qui va de 1885 à 1898 environ, marque, en littérature comme en musique, un obscurcissement singulier de l'esprit français. Les plus éclairés parmi nos compatriotes se cherchent et ne se trouvent point. Une vogue excessive, et dans laquelle il entre plus de snobisme que de discernement, va à quelques étrangers représentatifs, ou considérés comme tels. Dans un précédent volume, j'ai examiné le cas Wagner. Je m'occuperai cette fois du Tolstoïsme, de l'Ibsénomanie et du Nietzschéisme.

Tourguenieff, homme envieux, perfide et qui possédait de nombreuses relations en France, avait fait tous ses efforts pour tenir sous le boisseau son ancien ami et concurrent heureux Léon Tolstoï. Mon père, néanmoins, lut *Guerre et paix*, qu'on venait de traduire dans notre langue, et en fut enthousiasmé. Il parlait de ces trois volumes à tous ses amis. Il ne cessait de les citer. Il en savait des passages par cœur. Vers le même temps, Melchior de Vogüé publiait ses études sur le roman russe. Cette admiration pour le grand écrivain et observateur de *Guerre et paix* et d'*Anna Karénine*, rencontra la vague anarchique, pacifiste et révolutionnaire qui s'attachait au genre de vie rustique, paradoxal et falot de l'apôtre d'Yasnaïa Poliana. La sottise humanitaire, conséquenee de notre humiliation et du

traité désastreux de Francfort, se mit sur Tolstoï, adopta, prôna, encensa démesurément, et pour tout le côté caduc et désuet de son œuvre, le grand vieillard aux yeux d'eau et de rêve. L'ancien levain des *Misérables* et les attardés du romantisme fermentèrent de nouveau avec *Résurrection*. Les pessimistes formés à l'école de la métaphysique allemande, d'Hartmann et de Schopenhauer, se ruèrent sur *la Puissance des ténèbres*. Le troupeau absurde des démocrates chrétiens, en quête d'une hérésie nouvelle qui devait être, vingt ans plus tard, le modernisme, se mit à pousser, autour du faux évangéliste, des bêlements de joie.

Dans le monde des gens de lettres, des professeurs d'Université, des politiciens, des magistrats, des journalistes et des oisifs, ce fut à qui réhabiliterait la prostituée, le souteneur, la proxénète et le malandrin. Ce fut, pour employer le jargon de l'époque, à qui se pencherait sur les enfers de la société, en extrairait et en chérirait les plus sordides et les plus flasques échantillons. Le bagnard prit une auréole. Les déclassés des deux sexes devinrent des sujets d'attendrissement, des dessus de pendules moscovites. Il n'y eut plus de franches canailles, mais de pauvres gens, précocement dévoyés et que de bonnes paroles, des conférences appropriées, auraient tôt fait de remettre dans le droit chemin. Maurice Pujo, dans sa belle pièce satirique, *les Nuées*, a fait un véridique tableau de ces aberrations d'après ses souvenirs de *l'Union pour l'Action morale*. Il y eut là, en effet, pendant plusieurs années, une source jaillissante de comique. Le gobe-mouches Henri Bauer, invraisemblable primaire à tête de Dumas père, qui pontifiait à *l'Écho de Paris* de Valentin Simond, alignait des colonnes de prêche laïque sur la non-résistance au mal par la violence, qu'il interrompait soudainement pour éreinter une pauvre vieille actrice du nom de Léonide Leblanc.

De cette non-résistance au mal, il n'était pas un banquier juif, pas un pilleur d'épaves, pas un déchet de tripot, pas un usurier de Paris, qui ne parlât avec des larmes aux yeux : les frères Natanson, Alexandre et Thadée, — il faut entendre Forain prononcer, en accentuant le *T*, ce prénom de Thadée ! — étaient directeurs d'une *Revue blanche*, où ces insanités faisaient florès. Thadée avait une barbe noire, un masque empâté de sémite

gras. Alexandre avait les yeux blancs d'un lapin albinos, le profil sec d'un Hébreu employé de banque. Ils s'étaient adjoint un phénomène anarchiste à tête de Yankee de caricature, du nom de Félix Fénéon; Lucien Mühlfeld, déjà nommé ; un sémite jouant les jolis garçons avec un chapeau mou à l'artiste et un tout petit nez droit dans une physionomie trop régulière — cette sous-variété est horrible — appelé Léon Blum; l'absurde logicien Remy de Gourmont et quelques autres symbologhettos. Tout ce monde-là pontifiait, dogmatisait, tolstoïsait, s'apitoyait, Yasnaïa-Polianait en cadence, déclarait que l'on ne verrait plus jamais, jamais la guerre, qu'il était absolument inutile de s'y préparer, que l'on se foutait de l'Alsace-Lorraine, qu'elle ne valait pas le petit doigt de pied, que les militaires étaient les plus bêtes des hommes, que la patrie était un mythe et un mythe odieux, etc., etc. Il y aurait un choix effarant à faire de ces insanités, qui s'abritaient sous la grande renommée du bonhomme Tolstoï. Le pauvre vieux fou, par ses disciples, aura certainement contribué à notre manque de préparation à la guerre. Méfions-nous du millionnaire et aristocrate en sabots, qui retape sa blouse et son pantalon lui-même. Méfions-nous des loups ravisseurs qui viennent vêtus de peaux de brebis, dit le véritable Évangile.

Périodiquement, afin de réchauffer le zèle des prosélytes, un enfant de chœur du tolstoïsme faisait le voyage d'Yasnaïa et rapportait, au retour, ses impressions et celles du maître. Léon Nicolaïvitch semblait avoir gardé toute sa géniale ironie pour ses œuvres, tant ses appréciations sur la littérature française étaient absurdes et enfantines. Je ne me rappelle pas le détail. Mais, sollicité par son interlocuteur, il ne manquait pas d'attribuer une grande importance, dans le mouvement des esprits contemporains, à Remy de Gourmont, à Léon Blum et aux frères Natanson. Ensuite il recommandait de boire de l'eau, de ne pas fumer, de s'abstenir de viande rouge, de faire comme les Doukhobors et de refuser le service militaire. Henri Bernstein, dramaturge selon l'éthique de la revue des Natansons, a suivi ce conseil, mais ça ne lui a pas trop bien réussi.

Léon Tolstoï, personnage amer et tragique, que de fois j'ai songé à toi, à ce mélange de sublimité et de sottise qui fit ta profonde originalité, et à ta funeste influence! O fils métaphy-

sique de Rousseau, bien plus noble certes que ton père, comment alliais-tu la perspicacité la plus aiguë quant aux hommes, et le plus noir aveuglement quant aux idées ? Comment te retrouvais-tu toi-même, lorsque tu te cherchais âprement, ô solitaire ? C'est surtout ta fin qui me hante, ta fin errante et désespérée, où tu fus poursuivi, j'en suis sûr, par tous tes fantômes contradictoires, ta propre pitié muée en colère et ton humilité muée en orgueil.

Avec Ibsen et l'ibsénomanie, nous entrons dans une autre zone de déformations, celles de la logique et de la clarté françaises. Rosenthal-Saint-Cère avait révélé — comme on disait — Ibsen à Antoine, lequel le révéla à Lugné Poè et à la critique dramatique, notamment au huron Bauer.

Lugné Poè est un brave homme, nullement cabotin à la ville, intelligent et sympathique, qui a besoin de découvrir et d'admirer, puis d'interpréter, avec une âme de néophyte, ce qu'il admire. Il a donné dans toutes les inventions des mages du Nord, dans Bjœrnsterne Bjœrson et dans Strindberg. Mais son préféré fut toujours Ibsen. Il le jouait à la manière extatique, en lévite noire ou grise, le torse cambré en arrière et en le psalmodiant. Je me suis laissé dire que le maître lui-même, ce vieux chat-tigre de brasserie allemande, mâtiné de Schopenhauer, lui avait donné cette tradition. Or l'auteur de *Peer Gynt* et du *Constructeur Solness* est terriblement obscur et embrouillé. Sa pensée, parfois belle et lyrique, souvent originale et toujours douloureuse, se meut dans le brouillard et l'humidité, sur les confins huileux et rhumatisants d'une sensualité contenue. Son rire est un ricanement, sa mélancolie une crampe prolongée, son dialogue une série de reproches alternatifs. Ses héros, hommes et femmes, projections de la fumée de sa pipe tragique, ombres portées sur le mur de sa rancœur, de son *tædium vitæ*, apparaissent tous et toutes ainsi que suicidaires. Leur désir s'accompagne de consternation. Un mystérieux poison se glisse jusque dans leurs aspirations vers la santé et un épanouissement impossible. Ils habitent les caves de l'amertume et de la vaine concupiscence. On devine qu'ils n'ont jamais bu une goutte de vin, jamais contemplé un paysage clair. Aussitôt qu'ils ont une femme, une fiancée ou une bonne amie, ils ne songent qu'à l'interroger, qu'à la scruter, qu'à l'effrayer, qu'à la tourmenter,

qu'à lui infliger un secret pour le surprendre ensuite. Les dames agissent de même vis-à-vis des messieurs. Si c'est ça les amours du Nord, alors vivent Roméo et Juliette, vivent Don Quichotte et Dulcinée du Toboso !

Aujourd'hui les psycho-tortillons d'Hilde Wangel, de Brand, de Peer Gynt, de Rosmer, du vieux Solness, architecte des tours-maisons et des tourneboulés, de Jean-Gabriel Borkmann entendant des pas dans son plafond, nous font hausser les épaules et ne nous en imposent plus. Nous nous rendons compte que ces enseignes recouvrent fréquemment un poncif studieux, que ces emballages compliqués ne renferment, les trois quarts du temps, qu'un thème assez vulgaire. Ibsen organise un vide pneumatique, apporte une cloche immense pour l'agonie d'une petite souris ou d'un vieux lapin. Mais, il y a vingt ans, le tout Paris des répétitions générales tombait en extase devant les moindres propos de ces fils et filles de la manie solitaire et du septentrion. A la première révélation de Rosmersholm, la maison où « l'on tue le bonheur » et qui jouit d'un pont révélateur de l'état d'âme de ses habitants, une sociétaire connue de la Comédie-Française s'évanouit d'admiration. Enfoncés Shakespeare et Racine ! Seul Henrik Ibsen — exigez le k — était descendu, sa lampe d'huile de phoque à la main, dans les cryptes de l'âme humaine et en avait rapporté de définitives stalactites. En vain, Lemaître essayait-il, avec son lumineux bon sens des bords de la Loire, de ramener les convulsionnaires ibséniens à la logique et à la raison. Ceux-ci ne voulaient rien entendre et le traitaient de superficiel, voire d'ignorant. Que voulait ce natif de Tavers au palpitant génie des fjords ?

Chose terrible chez un auteur dramatique : Ibsen n'a pas de ligne ; il n'a pas de perspective. Ses personnages sont des énervés que le tintement de la sonnette, la baisse de la lampe mettent hors d'eux-mêmes, aussi bien qu'une parole maladroite, ou qu'un soupçon injustifié. On s'est demandé si ses femmes étaient des caractères du Nord, ou des figures géométrico-sentimentales formées dans son imagination, « dans les cellules secrètes de l'esprit ». J'incline vers la seconde hypothèse. Elles sont des anémiques forcenées, des convalescentes frénétiques, chez qui tout retentit à l'excès. Leurs amours et leurs haines pour personnes pâles manquent de sang et de muscles, aussi

de cette harmonie de croissance et de décroissance, de ce rythme intérieur qui existe chez les créatures quasi polaires, aussi bien que chez celles de l'extrême Midi. Depuis que Taine a disparu, nous croyons beaucoup moins aux conditions climatériques, comme dominantes de la nature humaine. Ibsen n'a même pas été le peintre des animaux à sang froid. Pour dire toute ma pensée, il n'a jamais peint que lui-même, que la projection de ses douloureuses chimères. D'où sa monotonie fastidieuse.

Sous vingt formes assez peu différentes, cet analyste, chez qui la saccade est la règle, nous a montré les tiraillements de consciences rugueuses et hantées, entre le devoir et le désir, un devoir vague, un désir chiche, les balancés des sens et de la timidité, des attractions intellectuelles et des répulsions physiques, le tout dans un décor monotone de tables à thé et de bibliothèques, où les chaises prennent des airs de chaires à prêcher. Ses hommes supérieurs apparaissent comme des dévergondés de l'esprit, comme des bohémiens de la culture, sans attaches ni points de repos, sans havre ni espérance. J'entends bien qu'ils scrutent le « problème vital ». Mais c'est précisément cette perpétuelle remise à l'étude des éléments premiers qui finit par les figer dans des mouvements automatiques, pour leur ôter tout intérêt. Les types créés par Ibsen ne demeurent pas dans la mémoire. Lui-même nous apparaît assez semblable à ce diable « fondeur de boutons », dont il parle quelque part, et qui rejette au moule, sans trêve, des physionomies de même forme, de même grimace, des tempéraments de même structure. La tension hagarde, l'obsession, la courbature, tels sont les grands ressorts du théâtre ibsénien. Aussi, tous ces accablés du destin, tous ces déchirés de l'incertitude, hommes et femmes, ont-ils tout le temps l'envie de s'en aller, de se sauver, par la porte, par la fenêtre, de tomber du toit, de se jeter dans le ravin, en un mot de se fuir eux-mêmes. Pendant le premier acte, on s'intéresse presque à eux. Ils surprennent. Au deuxième acte, on les prend tous en grippe. Au troisième, ils apparaissent ainsi que d'épouvantables raseurs, pour qui toute catastrophe sera pain bénit. Leur néant leur remonte à mesure. Ils étaient nés avec la pire tare, qui tenait de leur créateur littéraire : le manque de joie. Ternes et gris dans la douleur, ils

restent ternes et gris dans leurs rêves. Ils refusent tout le temps le sourire féminin, l'héroïsme, le goût du pain, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux. Ils disent non à tout le positif de l'existence.

J'en demande pardon aux mânes de cette fripouille de Rosenthal-Saint-Cère. J'en demande pardon à Huron Bauer. Je donnerais tout ce théâtre de deuil et de torture vaine pour une réplique d'Othello. L'œuvre entière du « géant du Nord » m'apparaît comme un cadavre dans une chambre d'hôtel meublé, au bas crépuscule de l'hiver.

Nous devons à Ibsen deux formules du jargon sentimental intellectuel de l'Entre-deux-guerres : « vivre sa vie » et « en beauté ». La première menait les femmes faibles au trottoir ou chez la proxénète. La seconde légitimait toutes les loufoqueries. L'une et l'autre comportaient le sermon laïque. J'ai vu trop d'applications, douloureuses ou comiques, de ces insanités, pour n'en pas garder rancune à leur auteur responsable. J'ai marqué quelques traits de ces modes baroques dans mon roman *les Kamtchatka*, œuvre de réaction contre le snobisme ambiant aux alentours de 1895, et qui me valut de solides, de précieuses inimitiés.

Le polémiste, en effet, prend son point d'appui dans le mécontentement de ses adversaires. Plus ce mécontentement est fort et même injurieux, plus le polémiste a de fer, comme on dit en escrime, et mieux il est placé pour une bonne riposte. Ne me parlez pas des victimes résignées, des pâles protestataires, ni des éreintés indulgents. Lorsque j'applique, pour ce que j'estime être le bien de mon pays, sur ce torse ou sur ce rein, mes vésicatoires, un cri de colère, une grimace, une menace ne me déplaisent pas. C'est signe que le malade peut guérir.

— Mais il a bien dû vous arriver, dans le combat de plume, — m'objecte-t-on, — de vous sentir quelquefois touché ?

Fort rarement. Cela tient à ce que je connais mes travers et à ce que je n'attaque pas sans de bonnes raisons. Ainsi, mon ennemi ne m'apprend rien, si sa critique est juste. Si elle est injuste, je ne la perçois même pas. Quant aux accès de rage, ils me font rire, à la façon de caricatures réussies.

Les écœurantes fadeurs du tolstoïsme dégénéré et l'embrouil-

lamini des ibséniens devaient fatalement, au bout de peu d'années, appeler une réaction. Il est remarquable que celle-ci s'opéra encore sur un nom étranger, celui de Frédéric Nietzsche.

Nietzsche est mâtiné de Slave et d'Allemand, — il descendait des Nietski, — et il a subi fortement l'influence des lettres françaises. J'ai étudié son cas ailleurs. Jules de Goncourt affirmait que « ce qui entend le plus de bêtises, c'est un tableau ». Néanmoins, les œuvres de cet énervé de Germanie et en particulier *Zarathoustra* ont déchaîné un flot d'insanités. Il fut un temps où chaque revue française, chaque périodique contenait une apologie ou un abatage du « retour éternel », de la « morale des maîtres », du « oui encore une fois », de la « reclassification des valeurs ». L'âne joue un grand rôle dans *Zarathoustra*, un plus grand rôle encore dans la bibliographie du nietzschéisme. Les uns lui ont reproché d'être un thuriféraire de la force, ce qui n'a positivement aucun sens ; car une application de la force est nécessaire à toutes les opérations salutaires ici-bas, et le dédain de la force mène tout bonnement les dédaigneux à l'esclavage. Il faut que la force de ceux qui ont raison l'emporte sur la force de ceux qui ont tort, voilà tout. L'imbécile, le libéral, qui croient que personne n'a tout à fait raison ni tout à fait tort, peuvent seuls se permettre de mépriser la force, outil du droit. D'autres ont exalté Nietzsche à cause de ses blasphèmes et de son anticatholicisme, qui sont ce qu'il y a de plus niais, de plus inopérant dans son œuvre. Sur ces points, il est Homais II. Sa conception de la Rome papale est dérivée de celle de Fischart et des pamphlétaires allemands de la Réforme. Sa *Généalogie de la morale* est bête à pleurer. Sans compter le mortel ennui qui se dégage de ses plaisanteries épaisses, à lisière de paralysie générale.

Par contre, ses acerbes critiques de l'allemanité, — comme disait Fichte, — sont pertinentes et décisives. Son « cas Wagner » est presque un chef-d'œuvre. Je ne fais pas ici une sélection conforme à mes convictions religieuses ou politiques. Je me contente de constater. Les erreurs de Frédéric Nietzsche sont trop forcenées, trop manifestes pour être vraiment nocives. Ce qu'il y a en lui de solide, ce qui a trait à la psychophysiologie de la force n'a pas été sans nous rendre des services. Il a désengourdi

un certain nombre de néo-bouddhistes, je veux dire de tolstoïsants et d'ibséniens, il les a détournés, pour quelques années, de la non-résistance et de leur nombril.

Une très charmante jeune femme, morte depuis, et dont le mari, littérateur médiocre, était insupportable, s'était entichée de Frédéric Nietzsche. Elle le vantait à tout venant. A son jour elle laissait en évidence, sur sa table à ouvrage, une pile composée du *Voyageur et son ombre*, de *la Volonté de puissance* et de *Zarathoustra*, le tout en langue allemande, bien entendu. Les wagneromanes étaient assez déconcertés. Fallait-il brûler *Parsifal* en l'honneur de *Zarathoustra*, ennemi déclaré de *Parsifal*, ou rejeter *Zarathoustra*, ou creuser une petite chapelle pour *Zarathoustra* dans la Mecque de *Parsifal* ? Ces graves problèmes absorbaient l'attention d'une multitude de personnes cultivées des deux sexes. Les irréconciliables, les irréductibles, les antigermanistes comme Mme Adam, — forteresse de l'idée française pendant tout le temps de l'Entre-deux-guerres, — étaient considérés ainsi que des énergumènes, que des hallucinés. Ne pouvant les combattre directement, on essayait de les tourner par la raillerie et le sarcasme. Inutile d'ajouter que les juifs étaient les premiers à encenser inconsidérément Nietzsche, comme ils avaient été les premiers propagateurs de Wagner en France. L'étude la plus sympathique sur Frédéric Nietzsche est de M. Daniel Halévy. Elle est d'ailleurs fort intéressante.

Ce qui frappe davantage, quand on se retourne vers cette période troublée des flottements de l'esprit français avant la grande guerre, c'est le manque d'un point de départ et d'une direction. Les tenants de la tradition, se plaçant au seul point de vue de la conservation passive et de l'inertie, qui est fastidieux pour les jeunes esprits, défendaient la thèse nationale avec de mauvais arguments. Que de fois j'ai souffert, en écoutant Déroulède, des raisons creuses qu'il opposait aux emballements des maniaques de l'étranger, alors que de bonnes et convaincantes raisons étaient à portée de sa main ! C'est que ce patriote disert et tenace sacrifiait tout à une formule éloquente et n'allait à la racine de rien. Il arrivait ainsi qu'il mît en contradiction des lettrés et des moralistes, qui au fond étaient de son avis. La fréquentation des foules, qu'il aimait, l'avait habitué à se contenter d'un *grosso modo* qui l'empêchait d'agir

sur les élites. Avoir du cœur et du verbe est certes une grande et importante chose ; mais il ne suffit pas d'avoir du cœur et du verbe.

Par contre, les tenants de la Révolution et partisans des influences intellectuelles étrangères, — les deux allaient naturellement ensemble, — se trouvaient être fort souvent des patriotes en puissance, que rebutaient les apologistes de la conservation à tout prix. Quand, en 1895, c'est-à-dire deux ans avant l'Affaire, on prononçait devant moi le mot de royaliste, je voyais aussitôt un vieux monsieur, en belle redingote, avec un col haut, deux raies, l'une dans les cheveux, l'autre dans la barbe, et qui avait horreur des « nouveautés ». Il a fallu les articles et les livres de Maurras, la fréquentation de Vaugeois, pour bouleverser là-dessus mes opinions et convertir, comme chez tant d'autres, mon nationalisme en royalisme.

Cela m'amuserait de relire, à ce point de vue, un article sur les gens du monde et leurs engouements successifs que j'avais envoyé vers 1892, des eaux d'Uriage, au *Figaro*. Je reçus un mot époustoufflé de Calmette, me disant en substance, au nom de Magnard : « Mon cher ami, votre article est ininsérable. Il morigène et risque de mécontenter nos quatre-vingt mille abonnés ». Calmette exagérait le chiffre de ses abonnés, mais il exprimait l'opinion régnante, d'après laquelle un journal « bien pensant » suivait l'opinion de ses lecteurs, au lieu de la diriger. *L'Action française* a changé cela.

Il m'est arrivé, cette même année-là, aux eaux d'Uriage, quelque chose de singulier et qui rentre dans la série des phénomènes télépathiques. Un matin, vers les trois heures, je me réveillai brusquement. En même temps, il me sembla que la porte s'ouvrait avec une majestueuse lenteur et je vis apparaître, dans le petit jour gris, le professeur Charcot. Il était en pantalon et en bras de chemise, semblait respirer avec une extrême difficulté. Son linge, largement échancré, laissait voir son cou vigoureux, proconsulaire, parcouru de tressaillements, cependant qu'un souffle dur et bref sortait de sa bouche entr'ouverte. Les yeux mi-clos exprimaient une intolérable souffrance. Il traversa ma chambre d'hôtel, se dirigeant vers la fenêtre et, comme une légère vapeur, disparut. Je n'eus pas une minute d'hésitation. Ce grand homme, dont le masque impérieux avait

hanté ma jeunesse, venait de mourir et ma pensée, à travers l'espace, avait pris conscience de cette mort. Je fis aussitôt une fervente prière à l'intention du disparu. Puis, afin d'avoir un témoignage de ces circonstances, j'écrivis à mon père, à Champrosay, ce qui s'était passé.

Cependant les journaux locaux ne contenaient pas la nouvelle que je redoutais. Ceux de Paris, qui parviennent à Grenoble dans la soirée, ne la contenaient pas davantage. Mais en rentrant à l'hôtel vers les onze heures, je trouvai un télégramme d'Adrien Hébrard, me demandant, pour le *Temps*, une page de souvenirs sur Charcot, lequel venait de mourir soudainement d'une attaque d'angine de poitrine, au cours d'une excursion dans le Morvan, au lac des Settons.

Je répondis négativement à la demande d'Hébrard. Le drame qui frappait l'hospitalière et glorieuse demeure m'avait atterré. Le maître de la Salpêtrière avait tyrannisé pendant vingt ans la Faculté de Médecine. Il n'en était pas moins une des plus remarquables intelligences dont se soit enorgueillie la médecine française. Philosophe nul, thérapeute médiocre, observateur visionnaire, clinicien génial, il prendra dans l'avenir, j'en suis certain, quand les rancunes accumulées par ses partis-pris souvent injustes auront disparu, une belle place au-dessous de Claude Bernard et de Potain, sur le même rang que Duchenne de Boulogne. Il aura eu le rare mérite d'avoir compris que l'art et la science doivent se comprendre, se compénétrer et s'entr'aider.

---

## CHAPITRE VI

*La résistance à l'anarchie :* la Revue des Deux Mondes *et le milieu Buloz. — Ferdinand Brunetière, le vicomte d'Avenel, Victor du Bled, Melchior de Vogüé, le marquis de Ségur, Othenin d'Haussonville, Doumic et Faguet.* — La nouvelle Revue. *Mme Edmond Adam. — La transformation de 1895. Un dîner boulevard Malesherbes. — Les déjeuners de Gif.*

De 1885 à 1900, le rempart de la tradition et de la bonne société contre l'anarchie en marche, politique, intellectuelle et morale, comprenait théoriquement l'Académie française et *la Revue des Deux Mondes*, périodique fondé par le vieux Buloz. En fait, la *Revue des Deux Mondes* était comme l'antichambre de l'Académie française. Après avoir fait un stage chez Buloz, l'écrivain, le philosophe, l'historien en renom ou bien considéré, allait se faire accueillir ou casser le nez par les Quarante. Ceci vous explique l'importance extraordinaire de Ferdinand Brunetière, homme éloquent, brave, ardent, laborieux, mais à mon avis foncièrement sot, qui la dirigea effectivement pendant de longues années, avant comme après l'élimination, devenue nécessaire, de Buloz fils, de Charles Buloz.

Le hasard fit que j'assistai, séparé d'elle par un simple mur, à la scène de cette élimination. Voici comment. J'avais proposé à Brunetière pour *la Revue*, comme on disait, le manuscrit de mon troisième roman, *l'Astre noir*. Il m'avait écrit, après lecture, que ça allait, mais qu'il me demandait d'importantes retouches. Tout content, je me rendis donc rue de l'Université, afin de reprendre mon manuscrit et de connaître les correc-

tions que mon redoutable juge exigeait de moi. En entrant dans ce magnifique hôtel Beauharnais, qui abritait à la fois les familles Buloz et Richet et les services de *la Revue*, on tournait à gauche, on montait un petit escalier et on arrivait dans un salon de réception, séparé du cabinet directorial par un tambour entr'ouvert.

J'étais seul. Je m'assis. Le garçon de bureau était absent. Je fus frappé par les éclats d'une querelle, qui me parvenaient à travers la fente large du tambour. Je reconnaissais la voix nerveuse, incisive, légèrement théâtrale de Brunetière, une autre voix grondeuse, également masculine, puis une sorte de gloussement, interrompu par des sanglots et des hoquets.

— C'est abominable, criait Brunetière. C'est un scandale sans second, et fort bien capable d'entamer le fond solide de notre périodique.

— Oui, c'est affreux, c'est inouï. Mais comment, comment avez-vous pu?...

— Hu bou... bou... je ne sais pas... Bou... Bou... laissez-moi... j'aime mieux mourir.

— Outre que la religion l'interdit, cela ne servirait à rien, reprenait le sévère Brunetière. La nouvelle, autant que j'en juge, est quasi publique. Les folliculaires peuvent s'en emparer. »

A ce moment intervint un quatrième partenaire, que je jugeai, à travers la cloison, robuste et sanguin, lequel se mit à proférer les injures les moins académiques de la terre. L'accusé protestait faiblement et bredouillait de plus en plus. Il y eut un choc, un coup sourd, puis un grand cri, puis une série de reniflements, puis le bruit de plusieurs personnes qui s'interposent, puis un silence. Je me demandais si un assassinat ne venait pas d'être commis. Je n'aurais jamais cru que *la Revue des Deux Mondes* fût un endroit aussi tragique.

Le garçon de bureau survint. Il mâchonnait : « Bon Dieu d'bon sang d'Bon Dieu... Sacré tonnerre!... Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

— J'ai rendez-vous avec M. Brunetière. Il y a une demi-heure que j'attends. »

Les clameurs avaient repris dans la pièce à côté, les quatre personnes parlaient, vociféraient et gémissaient à la fois. Le

garçon frappa violemment à la porte, entra, dit quelques paroles et ressortit suivi de Brunetière, dépeigné, hagard, titubant comme un homme ivre.

— Ah ! c'est vous, monsieur Daudet. Excusez-moi, je vous prie. Il arrive présentement telle circonstance... Ayez l'obligeance de me rappeler le motif de votre visite.

— Il s'agit de mon roman *l'Astre noir*, admis par vous à correction. Je venais chercher le manuscrit.

— Je me rappelle maintenant, je me rappelle, fit Brunetière avec un grand soupir, comme s'il sortait d'un effrayant cauchemar. Eh! bien, faites-moi crédit de quelques minutes, mon cher confrère, afin que je puisse quérir votre travail. Sans doute l'ai-je rangé dans ma librairie en quelque coin.

Mais à peine était-il rentré que la dispute ou la tuerie recommençait. Au bout d'une heure seulement, il reparut, mon manuscrit sous le bras. Je revins chez moi, ahuri de cette séance dramatico-bouffe, dont le récit enchanta mon père, puis Edmond de Goncourt, puis successivement tous nos amis. Car il faudrait pouvoir vous mimer ces aboiements, ces bruits, ces sauts en hauteur et en largeur et cette mine désespérée, défaite du faiseur d'académiciens. Le lendemain, les journaux annonçaient, sans donner de motif, la démission de M. Charles Buloz. Ce pauvre type peut se vanter de m'avoir fait passer un drôle d'après-midi.

Depuis, j'ai rencontré maintes fois Ferdinand Brunetière, j'ai dîné avec lui à *la Revue* et ailleurs, j'ai suivi sa conversation en style noble, aux tournures archaïques, comme dans sa remarque célèbre, au sujet d'une domestique renvoyée : « Si vous les gourmandez toutes ainsi, madame, vous n'en trouverez seulement point une ». J'ai admiré son esprit de dispute, capable de le faire se retirer de son propre avis, aussitôt qu'il voyait son contradicteur prêt à s'y ranger. Une sorte de fatuité bizarre, moliéresque, le poussait à considérer toute réunion mondaine comme un tournoi, une joute oratoire, où il s'agissait d'épater les hommes et de fasciner les dames en les bousculant. A la table de *la Revue*, déchiquetant d'une dent solide les pièces montées, les gelées cartonnières et les salmis à goût de créosote qui constituaient les redoutables menus de l'illustre maison, dans les salons de *la Revue*, assis en un fau-

teuil bas, majestueux et doré, à cinq mètres de son interlocutrice, la main en avant comme ajustant un pistolet invisible, je vois Brunetière, le lorgnon sur le nez, son visage anguleux et fébrile. J'entends son accent professoral, doctrinaire, aux appuis périodiques et mordants. J'entends aussi les rires au professeur, les hennissements d'admiration de ses collaborateurs et thuriféraires habituels. Ces flatteurs lui ont beaucoup nui. Ils l'ont confirmé dans la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même, de son style, de son esprit, de sa jugeotte. Or, si le relief de sa personne était intéressant, par le mélange du normalien et du rustaud passionné, il avait un excès de logique pour trop peu de bon sens. Terriblement influençable, il avait fait du darwinisme régnant, de l'hypothèse évolutionniste, une véritable marotte, un passe-partout qu'il appliquait à la religion, aux mœurs et à la politique. Cela à tort et à travers, avec un arbitraire stupéfiant.

Ses études sur la littérature française exhalent une odeur de moisi. Elles n'apportent rien de neuf. Elles sont parfaitement inutiles. On y voit Brunetière faisant des poids avec Corneille, Pascal, Molière et Racine, le torse bombé, la bouche contractée, puis les laissant retomber sur les pieds de son lecteur. Ni grâce, ni poésie, ni profondeur. Ce professeur argumentait à vide, secouait les marionnettes imaginaires de contradicteurs hypothétiques. Quant aux écrivains du passé, il n'a pas le don de reviviscence, il ramasse et étiquette des feuilles mortes. Quant aux écrivains contemporains, il se trompe avec une effroyable lourdeur. C'est un juge syntaxique, mais fol, et dont les arrêts n'ont aucune, aucune, aucune consistance.

A peine Brunetière ouvrait-il la bouche qu'on entendait, d'un coin du salon Buloz, un glapissement nasillard : « Ahn, ahn, bravo, Brunetière, bravo ! » En même temps, s'avançait un être long, crevard, noir et plat, cravaté de noir, sur un plastron d'habit gondolé, terreur des cercles de conversation et des salles à manger, tueur de mouches, d'auditrices et d'auditeurs, le conférencier mondain Victor du Bled. Vous connaissez ce haut plumeau juché sur un bâton, à l'aide duquel on enlève au plafond les toiles d'araignée. Tel se présentait l'historien anecdotier des milieux intellectuels et littéraires du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, l'animal qui a mis la Sévigné en tartines et la

d'Épinay en boulettes, le surraseur devant lequel s'enfuient les femmes, les enfants, les vieillards. Peine inutile! Il les poursuit, les accule à un mur, à une table, à un fauteuil. Collé contre eux, genoux contre genoux, coudes dans le ventre, haleine contre haleine, il les étreint, les malaxe, les broie, les arrose d'une salive gluante. Les malheureux succombent, demandent grâce, étouffent, cherchent à fuir. Du Bled, de ses grands bras maigres, les maintient et, de sa grande bouche, les asphyxie. Ils voient repasser, sur leur muqueuse nasale, sortant de l'estomac de du Bled, mêlés à tous les anas de la cuistrerie, les affreux souvenirs du dîner récent, la gelée colle et la sauce Périgueux, le vol-au-vent plein d'un gaz triste et la timbale aux crevettes ammoniacales. Les jambes de du Bled étant longues et décharnées, telles que des échasses pantalonnées, certains ont essayé de fuir par le compas. Alors le monstre, se retournant, les repoussait en sens inverse, sur l'autre paroi du salon Buloz. Car il a la tactique de cet appartement, depuis une vingtaine d'années qu'il y fréquente.

Un jour, du Bled, qui court les antichambres comme les poètes crottés couraient les ruelles, eut l'idée baroque de rendre en une fois, à toutes ses victimes, leurs politesses, et l'idée plus baroque encore de me convier à ces agapes. Cela se passait dans un appartement assez grand, mais aplati, où deux cents personnes environ devaient déjeuner par petites tables. Les nains et les naines y tenaient à l'aise, mais les géants comme Costa de Beauregard y trituraient, courbés en deux, les ténébreux aliments que la prodigalité de du Bled avait alignés dans nos mangeoires. Je reconnus tout aussitôt avec terreur les menus de *la Revue des Deux Mondes,* ses sauces vénéneuses, ses filets de bœuf à la fois chlorotiques et durs, d'une consistance de talon de facteur rural. La faveur de l'amphirasoirtryon m'avait placé à la même table que Brunetière, dont j'étais séparé par une ravissante et enthousiaste Américaine à tête d'ange géométrique. L'auteur des *Motifs d'espérer* et des *Raisons de croire* accablait cette jeune transatlantique des plus extravagants paradoxes, qu'il interrompait pour ingurgiter, en le savourant, l'infernal bordeaux de du Bled. A un moment, haussant le ton, au milieu de la chaleur étouffante et de la suffocation du plein midi, il expliqua sur l'architecture je ne

sais quoi, qui plongea ma voisine dans le ravissement. Elle répétait : « Cella est baô, cella est vouai ; oh comme cela est baô ! » d'une voix extatique, et plus elle admirait, plus Brunetière s'exaltait. Alentour, les gens, intéressés par ce monologue, se levaient autant que le leur permettait le couvercle de la boîte à du Bled ; et du Bled lui-même, d'une voix de goéland, hurlait en entre-choquant ses battoirs : « Ahn, bravo Brunetière ! ahn, bravo ! » On dut emporter une grosse et noble dame devenue apoplectique, couleur pivoine, et qui rendait le sang par le nez.

— C'est effrayant, disait à la sortie Costa de Beauregard, caressant et griffu comme un grand chat blanc, ce que Brunetière aime à convaincre, ce qu'il se donne de mal pour convaincre !

— Mais, s'il a convaincu, il est furieux et il se donne tout autant de mal pour déconvaincre. Je propose cette définition : un apôtre à retournement.

Costa rit de bon cœur. C'était une puissante et généreuse nature. Bien que poncé par la société, il sentait, exprimait les choses vivement et les banalités l'agaçaient. Nous convînmes que Locuste avait dû composer les mêmes recettes à l'usage de *la Revue des Deux Mondes* et de du Bled. Avec cette différence à l'avantage de Buloz que, chez lui, le plafond ne descendait pas, ainsi que dans *la Maison du baigneur*. Derrière nous, les convives, ruisselants de sueur et nauséeux, sortaient en s'épongeant le cou et les tempes et se demandaient si ce brave du Bled n'avait pas eu l'intention homicide de faire des vides dans l'Académie.

Un an environ avant sa mort, Brunetière me demanda d'écrire, pour *la Revue*, un roman sur la Révolution française. J'ai conservé notre traité, qui ne devait pas venir à échéance. Nous eûmes ensemble, à cette occasion, une longue causerie où je retrouvai, avec navrement, chez le critique orateur, vieilli et ratatiné, les caractéristiques intellectuelles qui m'avaient toujours tant agacé, notamment la croyance aux nouveautés et l'amour de la contradiction. Me prenant pour un conservateur, pour un monsieur de droite, il me fit *ex abrupto*, afin de me scandaliser, l'éloge de Gustave Hervé, qui commençait à jouer les croque-bourgeois. Il le considérait comme un emballé. Je

lui soutins qu'Hervé était un imbécile et un fourbe. Cet avis, contraire au sien, le froissa, et tout aussitôt, désirant m'embêter, il prit, contre ce qu'il croyait être le thème de mon futur roman, la défense du Comité de Salut public. Je lui répliquai que j'aimais beaucoup la politique nationale du Comité de Salut public et que les principes de 1789 me révoltaient davantage que leurs conséquences naturelles et sanglantes de 1793 et 1794. Qui fut navré ? Ce fut Brunetière. Il n'y comprenait plus rien du tout. Il se demandait : « Se moque-t-il de moi ? » Je me moquais de lui, en effet, mais pas de la façon qu'il supposait. Il ajouta que Edmond de Goncourt n'avait rien compris à la Révolution et que Taine lui-même... Puis il guetta, derrière son lorgnon étincelant, l'effet sur moi de ce hardi blasphème. Je défendis Goncourt, mais je lâchai Taine qu'il rattrapa instantanément, comme « le plus riche de nos récents prosateurs ». Chaque fois que je voulais m'en aller, il me prenait le bras nerveusement : « Rasseyez-vous et écoutez-moi. Savez-vous que j'aimais beaucoup votre père ? Quel dommage qu'il ne m'ait pas écouté, qu'il n'ait pas été de l'Académie ! »

C'était vrai. Il avait fait tout son possible pour décider Alphonse Daudet à avaler les couleuvres et vipères peintes si cruellement et si justement dans *l'Immortel*. Je l'en remerciai. Il en conclut que je n'étais pas un mauvais fils et il eut, à cette constatation, une petite détente. Ce bizarre bonhomme hérissé, et dont la vie fut une perpétuelle coloquinte, sut mourir admirablement, héroïquement. Pris à la gorge, son meilleur instrument, — car il parlait bien mieux qu'il n'écrivait, — par un mal implacable, il vit venir la Camarde debout, le doigt en avant et sans faiblir. Il y avait en lui l'étoffe d'un beau combattant, mais taillé, dans une culotte démodée d'universitaire, par la diablesse Contradiction.

Faguet adulait Brunetière, car Faguet, graphomane et grippe-sou, a toujours de la copie à placer. Il n'est pas de journal pour enfants dans les profondeurs du Massif central, pas de moniteur des turbines électriques, pas de publicateur en soies et cotons, auquel Faguet ne collabore. Il se fait ainsi des revenus immenses et il a toujours vécu, dessous les toits de la rue Monge, sans cuvette ni pot à l'eau, avec une seule chemise noircie, entre son encrier et sa boîte à crasse, de douze kilos

de pain rassis et d'un paquet d'omelettes froides au boudin. Cette dernière recette est de lui. Il osa la publier dans *les Annales* d'Adolphe Brisson. Les jeunes abonnées en demeurèrent pantelantes.

J'ai rencontré Faguet un certain nombre de fois, dans les milieux les plus divers et notamment dans les salons de *la Revue*. Je n'en suis pas plus avancé. Il y a au fond de ce pondeur d'articles, de cet incontinent de premiers-Paris, une énigme qui m'inquiète et me trouble. Gœthe chargea un jour Alexandre de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, qui visitait Paris, d'aller voir Restif de la Bretonne, lequel l'intriguait fort, et de le lui dépeindre. Humboldt s'acquitta de la commission de la façon la plus exacte, la plus minutieuse et la plus réjouissante. Si Gœthe lui avait donné cette besogne quant à Faguet, Humboldt eût été fort embarrassé. Faguet est, en effet, à transformations, à dédoublements et même à détriplements. Il est à coup sûr un grand nerveux. A certains soirs, au théâtre, — car il fait métier de critique dramatique, et quel extravagant critique ! — avec sa cravate bleue, sa mine bouillie et clignotante, il a l'air d'un bon oncle qui instruit et promène les siens, d'un sous-Sarcey. Une autre fois, par un crépuscule pluvieux, vous voyez passer un ramoneur halluciné, lequel n'est autre que Faguet. Il vous salue d'un grognement douloureux. Ou bien, dans un salon ruisselant de lumières, apparaît soudain une sorte de pion sans linge, chaussé d'incroyables croquenots, et répandant une odeur de soupe à l'oignon. C'est monsieur Émile, je veux dire Faguet, qui dépose sur les mains des dames, en les baisant respectueusement à la ronde, un cercle sombre.

Vers 1903, le journal *le Soleil* dépérissait sous le poids de Numa Baragnon. Les collaborateurs, dont j'étais, et les actionnaires furent convoqués pour aviser en commun au sauvetage. A mon côté se tenait Maurice Talmeyr, qui a une vision aiguë des choses et des gens. Il ne connaissait pas Faguet, même d'aspect. La porte s'ouvre et Faguet entre. Cette fois-là il avait l'air, le pauvre cher immortel garçon, de jouer les traîtres sous le Directoire, au théâtre de Belleville. Sa longue redingote boutonnée, un chapeau quasi tromblon dégoulinant d'eau sur les bords, car il pleuvait, et un parapluie de vente à la criée, tordu comme une voile autour d'un mât pendant la tempête,

lui prêtaient cette physionomie mélodramatique. Talmeyr, déjà en proie au soupçon, me glissa dans l'oreille : « Qu'est-ce encore que ce bonhomme-là ? » Et je vis bien qu'il croyait à l'apparition indue d'un fils de la veuve, d'un membre du 33[e] appartement. Mais je le rassurais d'un éclat de rire : « Ça, c'est Faguet ». Il n'en revenait pas. « C'était Faguet ! » me répétait-il ensuite avec trois points d'exclamation, à chacune de nos rencontres.

Faguet a un appétit vorace. A la table de *la Revue* il rappelait ce vers de La Fontaine : « Les loups mangent gloutonnement ». Un homard déjà grand-père et mort depuis une semaine étant apparu sur un château de riz congloméré, Faguet cassa le ciment et l'avala presque en entier. Tel le poulpe, il projette sur les aliments un estomac irrésistible. Entre les bouchées sort de lui une voix blanche et enflée d'institutrice. Il fait des plaisanteries de grammairien, innocentes et peu compréhensibles, et il est impossible de savoir, pendant qu'il parle, à quoi il pense. Combien je donnerais pour le confesser, s'il se confesse !

En présence de Brunetière le belliqueux, il se faisait petit garçon et gloussait, ce qui est sa manière de s'amuser. Brunetière l'emberlificotait dans des sentences, qu'il cherchait à rendre plaisantes. Il jouait, vis-à-vis de Faguet, le Parisien déluré qui asticote un homme de la campagne. Il le blaguait même sur sa tenue, qu'il feignait de croire impeccable. De sorte que, pour faire sa cour à son directeur, Faguet, les soirs de *Revue des Deux Mondes*, se tachait un peu plus que de coutume, remettait de la sauce sur son pantalon.

En critique littéraire ou dramatique, ce brave Faguet est aussi inconsistant que Brunetière, dans une autre formule. Il se permet d'être plaisantin. Il est diffus, incertain, d'une cuistrerie tellement poussée, par endroits, qu'elle semble voulue. Néanmoins il faut reconnaître chez lui, parfois, des lueurs et des définitions heureuses qui manquent totalement chez Brunetière. C'est lui qui a appelé Voltaire : « un chaos d'idées claires ». On lui doit un bon Diderot, un excellent Fréron, dans ses études sur le dix-huitième et, dans ses histoires d'amours des hommes de lettres — de quoi je me mêle, — il y a, parmi un fatras, quatre ou cinq anecdotes savoureuses et lestement contées. Ce fils de la soupente et de la bibliothèque est capable de vues ingé-

nieuses, courtes, qui se referment presque immédiatement. Car il est prolixe, mais de souffle étroit, et vagabond d'idées comme un vieux pauvre. Ainsi que Brunetière, il est incapable de porter jugement sur un contemporain. Il lui faut, pour qu'il ait quelque bon sens, le recul et la consolidation du temps. Ainsi que Brunetière, il use d'un jargon scolard et sans souplesse, où voisinent Vaugelas et le P. Le Batteux. Il assemble de poussiéreux bouquets d'herbier et il les tend d'un air triomphant à la dame de ses pensées, à Synecdoche, à Catachrèse, à Hypallage. C'est le Don Juan des figures de rhétorique.

Suffisamment humble vis-à-vis des pouvoirs constitués, il se donne des mines d'indépendance et collabore aux feuilles conservatrices. Périodiquement il salue avec enthousiasme, à propos de bottes, un ministre en fonctions, ou propose un fragment quelconque de discours officiel à l'admiration des contemporains. L'esprit n'est pas prompt, mais la chair est faible. Psychologiquement, il ressemble à un homme qui aurait rêvé, assis sur son tuyau de cheminée, argent, honneurs, pouvoir, gloire, beauté, amour, et qui serait tombé à plat, de vingt mètres de haut, dans un baquet d'encre. Avec lui Jean de La Fontaine eût fait la plus belle de ses fables. Je me suis demandé, au sujet de Faguet, bien souvent, si la graphomanie chez lui n'était pas un moyen de s'étourdir, de ne pas penser à Faguet. Je me suis demandé aussi quelle était la part de sincérité dans son fantoche.

La psychologie intime de Faguet était un de nos grands sujets de plaisanteries, quand notre cher et subtil Jules Lemaître — le vrai, le grand, le seul critique de l'Entre-deux-guerres, celui-là, — dissertait avec moi de Faguet. Jules Lemaître estimait Faguet. Il avait un faible pour Faguet. Il devait néanmoins reconnaître l'atmosphère bizarre, l'ambiance, l'aura, le malaise émanant de Faguet. Alors il écartait les deux mains, puis les rejoignait en les tordant un peu, et répétait, avec un petit rire, d'un air gourmand et mystérieux : « Ah ! oui, Faguet ! »

René Doumic, cette utilité qui se crut une nécessité, pioche physiquement le genre moyenâgeux. Quelqu'un de bien intentionné a dû lui dire qu'il avait une tête de vitrail. Mais il y a vitrail et vitrail. Celui de Doumic comporte des cheveux

aplatis, d'un blond fade grisonnant, couvrant un front inquiet et plissé, au-dessous duquel s'ouvrent deux orbites bleuâtres. On ne distingue pas les regards. Une bouche mauvaise, cachée dans une moustache et une barbe pisseuses, des joues creuses, un corps efflanqué complètent cette silhouette de noyé mondain. Il a trois bouées sur lesquelles il s'appuie : l'Académie, *la Revue des Deux Mondes* et *les Lectures pour tous*. Littérairement, c'est le néant. On ne peut citer de lui ni un mot juste, ni une vue originale, ni une ligne en français. Habillé de gris quant au style, il est invisible à un mètre. Il est sans goût, sans odeur et sans forme, mais non sans bile acrimonieuse et envieuse. Elle coule, certainement à son insu, en filets saumâtres et ruisselets jaunâtres, tout autour de lui. On voudrait crier à l'Université sa nourrice : « Emportez-le et changez-le ! Il est trempé ». A la lettre, Doumic pue le fiel.

A la ville comme à la campagne, il joue les consciencieux et les malheureux, voire les inconsolables. Cependant, il n'a qu'un plan, qu'un souci : évincer, dénigrer, dépecer les confrères. Dans une attitude de bedeau confit, à la porte des hommes en situation et en renom, il attend quoi ? Que ces rivaux meurent.

Son bonheur, c'est l'enterrement. Son appétit, c'est le catafalque. Il soupire : « Au moins, celui-là ne me primera plus ». Quand c'est son tour de l'éloge funèbre, il tremble de joie, son papier à la main, et les gens songent : « Comme il a du chagrin ! » Nul ne déguste le trépas du prochain avec une contrition si gourmande. Nul ne place plus d'espérance et d'ambition dans la case vide, bordée de noir.

Derrière Doumic, quelque chose remue. Ce quelque chose est son gendre Gillet, conférencier lui-même, érudit et conservateur du château et du musée de Châalis, au pays enchanté que célébra le féérique Nerval. D'une voix hennissante, prolongée, langoureuse, en ponctuant, en s'écoutant, Gillet discute sur l'esthétique florentine et met Ruskin à la portée des gens du monde. Penché en avant, les mains croisées sous les pans de son habit, à la façon d'un examinateur aveugle, Doumic écoute cet exposé, puis, se retournant, remet à Gillet respectueux une boule blanche.

A qui demandera comment ce néant de Doumic a fait figure

d'homme de lettres et de critique, comment il a obtenu une collaboration de vingt ans à *la Revue des Deux Mondes* et un fauteuil à l'Académie, je répliquerai : par la platitude. Quelques-uns lui ont donné parce qu'il avait l'attitude du quémandeur. D'autres lui ont donné pour ne pas donner à son concurrent. C'est l'histoire de son élection à l'Institut. D'autres lui ont donné parce que, étant nul, il n'offusquait pas. Il a bénéficié consécutivement de la charité, de la rancune, et de la méfiance. Il a tiré profit des oublis, tel ce personnage de *Hernani* qu'une erreur de tutoiement fait grand d'Espagne. Il a ramassé des fonctions et des titres en aidant à mettre des paletots, en encensant d'influents vaniteux, en fermant des portes au nez des pauvres, en répondant : « Le maître n'est pas là ». A quoi l'on pouvait répliquer : « Oui, mais le domestique y est ». Son fauteuil est fait d'ancien paillasson et, comme il le sait, il enrage.

Coppée, le bon et merveilleux Coppée, avait coutume de dire : « On le croit doux, mais il a son mic ». Et il expliquait que ce « mic » était une pointe dure et colère, cachée dans l'estompé du visage. Que de parties de rire nous avons faites avec Coppée, au souvenir de ses réunions acadé-mic, à travers lesquelles on voyait circuler la silhouette d'émouchet du seigneur d'Haussonville, la physionomie mélancolique de Melchior de Vogüé, ou bien, trottinant et affable, le marquis de Ségur !

Le seigneur d'Haussonville est vain et se croit malicieux. Parlez-moi d'un véritable libéral. Il a pour les maîtres du jour, quels qu'ils soient, un respect considérable, et quand il va leur faire visite, il laisse son ironie dans l'escalier. La démocratie lui semble un flot irrésistible et il s'y baigne en souriant, avec un caleçon d'ancien régime. Il me représente le conservateur type, qui croit que le révolutionnaire a raison, qui porte en épingle de cravate une fidélité de bon ton, et meurt du désir d'un portefeuille dans un cabinet radical. Il parle avec respect des assemblées, des droits de l'opinion, du suffrage souverain, et il daube sur les convictions fermes, il les juge trop réactionnaires. Ce genre est affreux. On l'excuse en disant qu'il a hérité des opinions « avancées » de M^me^ de Staël. Alors, qu'il coiffe le turban et n'en parlons plus.

Melchior de Vogüé, qui avait des parties de véritable écri-

vain, une mine de juge las et de la noblesse d'intentions, ne connaissait pas le premier mot de l'art du roman, qui est développement, perspective et don de vie. Il s'obstinait à écrire des romans ennuyeux et grandiloquents, mi-philosophiques, mi-géographiques, qui naturellement tombaient à plat. Il en souffrait et jusqu'au bout il ignora ou parut ignorer les raisons de son insuccès. Ses débuts avaient été brillants et remarqués. Quelques personnes du monde, trop pressées, annonçaient un nouveau Chateaubriand. Il demeura en deçà de Senancour. Mais ce mot de « distingué », dont on a abusé, convenait à sa personne et à son maintien. Une seule fois, il se départit d'une réserve courtoise qui était son meilleur agrément : le jour de le réception de Barrès à l'Académie. C'était lui qui accueillait Barrès. Il le fit sans aucune grâce, avec une acrimonie si visible que les amis de Barrès en furent scandalisés. Ce procédé, renouvelé des immortels quinteux de la Restauration et du second Empire, déplut généralement. C'est que Barrès avait réussi là où Melchior de Vogüé avait échoué ; il captiva dès ses débuts l'attention de la jeunesse ; il fit le rassemblement de ces cigognes qui, suivant l'image de Melchior de Vogüé, revenaient au spiritualisme ; et la magie de son style éclipsait les meilleures pages des « regards contemporains ». Tout de même, il eût mieux valu pour la mémoire de l'auteur de *Jean d'Agrève* qu'il oubliât ce jour-là ses rancunes et accueillît gentiment un confrère à la taille duquel il n'allait pas.

Le marquis de Ségur est inexistant comme écrivain, insignifiant comme historien, craintif de tout ; mais c'est un lapin blanc des plus aimables, des plus corrects. A force de trotter à travers la Société et *la Revue des Deux Mondes*, il est arrivé à rencontrer un fauteuil académique. Personne ne lui en veut de s'y être installé et d'y brouter, en jetant de-ci de-là des yeux inquiets, maints feuillets de sa salade anecdotique.

Quand vous rencontrerez un solide et jovial luron, à la mine fleurie, à la voix éraillée, au gilet étincelant, tantôt couleur chaudron et tantôt couleur prune de Monsieur, chamarré d'or, qui rit bruyamment et qui pulvérise, qui cite le prix du gigot au XII[e] siècle et celui du beurre sous Charlemagne, qui interrompt sans vergogne, bavarde sans répit et se fait risette dans

les miroirs, vous saurez que vous êtes en présence du vicomte d'Avenel, candidat perpétuel à l'Académie.

D'Avenel se donne comme « bien pensant », — pour employer l'horrible formule des conservateurs, — mais il flatte les puissants du jour et nul ne s'esclaffe comme lui aux séniles plaisanteries de Clemenceau. Une fois qu'il m'avait agacé par une grossière et niaise calomnie à l'endroit de quelqu'un que j'aime et respecte, je lui tins brièvement ce langage : « Si jamais cette personne venait au pouvoir, monsieur d'Avenel, vous solliciteriez l'honneur de lui lécher les pieds ». Cette remarque divertit fort le noble vicomte. Il ne connaît pas bien les gens et il lui arrive de buter contre de sérieux réverbères. Ayant écrit au *Figaro*, dans ce style diffus et grisâtre qui est sa manière, un article destiné à contrecarrer bassement une campagne royaliste de Maurras dans ce même journal, il s'attira, de l'auteur de *l'Enquête sur la Monarchie*, cette page d'anthologie vengeresse : *la Ballade du pauvre vicomte*, dont le refrain est : « Va cracher dans le puits, vicomte, va cracher dans le puits pour y faire des ronds ».

Aussi, quand on parle en sa présence de Maurras, le vicomte cligne des paupières, rougit légèrement et déclare : « Qui cela, monsieur Maurras ?... Je ne le connais pas ».

Certaines de ses mésaventures sont célèbres. Voulant traiter à bon marché des académiciens, — car il est riche, mais fort avare, — il leur servit un canard rouennaise à la suite duquel ils se tordirent dans des coliques sans nom. Le résultat fut une fuite de plusieurs voix dans les calculs du candidat malheureux. Gaffeur comme pas un, d'Avenel excelle à parler de corde dans la maison du pendu, à lever le sujet de conversation dangereux, à écraser le cor de son voisin de table. Averti par un contre-instinct bizarre que le coup a porté, il éclate alors en un braiement qui rappelle celui de l'âne heureux d'avoir découvert une pomme pourrie. Quand on entend ce han hi ! han hi ! on peut être sûr que le vicomte vient d'en lâcher une. Jamais je n'ai vu infatué faire un sort plus brillant à ses propres sottises.

Sa grande idée, c'est que la question du ventre, le taux de l'argent, le prix des denrées mènent le monde ; que la politique est subordonnée à l'économique, et que la crise du pain, du

coton ou celle du charbon ont plus d'importance qu'une grande guerre. Antique bateau, mille fois ressassé, mille fois démenti par les événements, que d'Avenel, en dix volumes, a prolongé sans le rajeunir. Il tient à passer pour important, mais aussi, mais surtout pour bel esprit. Il croit qu'on s'amuse de ce qu'il dit. Il ne s'aperçoit pas qu'on s'amuse de lui. Brunetière, qui avait le goût des fantoches, lui ouvrit toute grande *la Revue des Deux Mondes*, et certains de ses numéros ont l'air de simples gilets saumon, destinés seulement à faire valoir le torse et la cambrure du « pauvre vicomte ».

J'ai conté naguère le passage muet, grave et doux d'Édouard Rod, tel un fantôme suisse, parmi les laques et estampes du Grenier Goncourt. Ainsi traversait-il, virginal, les salons de *la Revue des Deux Mondes*. Il marchait sur la pointe des pieds, susurrant de fines remarques, comme dans une chambre de vestale. Ce bon élève de Georges Elliot approuvait silencieusement Brunetière. Il jetait sur Faguet et Doumic un regard attendri. Il croyait que tout est sérieux et un peu triste, que tout le monde est très consciencieux et que, — pour renverser le mot de son compatriote Amiel, — les états d'âme sont des paysages. Il travaillait à ses multiples *Michel Teissier*, à ses *Silence*, à ses *l'Ombre s'étend sur la montagne*, les publiait bien régulièrement, bien sagement, et recevait avec bonté les compliments que lui en faisaient des gens qui ne les avaient pas lus, mais auxquels on avait conseillé de les lire. Cet excellent homme était, sur toute la ligne, un premier accessit. Ses amis — car il était aimé — m'ont assuré qu'il avait énormément de vie intérieure. C'est donc qu'à force d'être intérieure cette vie ressemblait à un étouffement ; Rod ou la Desdémone du canton de Vaud. Je fus stupéfait d'entendre une des personnes présentes me dire un jour, en me montrant Rod : « Présentez-moi donc à Arvède Barine ». Cette erreur, à la réflexion, renfermait une parcelle de vérité. On remarque, chez ces deux auteurs, une même absence totale de soleil. La peau de leur style est grise et froide.

Par la fondation de sa *Nouvelle Revue*, M^me^ Edmond Adam, tout le temps qu'elle la dirigea, fit à *la Revue des Deux Mondes* une sérieuse concurrence. Il s'en fallut de peu qu'elle ne la supplantât. Dans la pensée de M^me^ Adam, incarnation du patrio-

tisme et de l'héroïsme français pendant toute la période de l'Entre-deux-guerres, *la Nouvelle Revue* devait être le foyer de l'idée de Revanche et le lieu de réunion de la France régénérée.

J'admire et je vénère M^me Edmond Adam. Il y a un quart de siècle que je l'appelle « ma chère patronne ». Elle a publié mes premiers essais. Elle m'a guidé maternellement à travers les pièges de la littérature et du journalisme, qui guettent les débutants. Enfin, elle m'a mis au cœur une haine lucide de la Bête allemande, qui ne s'éteindra qu'avec moi. Celui qui l'a baptisée « la grande Française » a bien dit. Son œuvre du maintien de la confiance, de l'espérance et de la conservation des énergies pendant quarante-quatre ans a eu une portée incalculable. Elle est celle qui n'a jamais renoncé, celle qui ne s'est jamais reposée dans le combat sourd, tenace, quotidien contre le Germain, qui fut la trame de son existence. J'en parle savamment. Je l'ai vue travailler. J'ai eu ses confidences. J'ai connu ses sacrifices de toute sorte et sa folie d'abnégation, qui était une grande sagesse.

Elle avait été l'âme de Gambetta. Du jour, où, déçue et désillusionnée, elle se retira de ce verbe éloquent, mais devenu vain et menteur, Gambetta s'écroula. Plusieurs en ont voulu à M^me Adam de ses révélations sur le rôle louche du tribun après la guerre de 1870-71. Or elle a été miséricordieuse, elle n'a pas tout dit dans ses *Mémoires*, elle a ménagé le Génois double, fait d'impétuosité et de ruse, qu'elle avait cru pouvoir hisser et maintenir au rôle de symbole de la Revanche.

Le fond de l'histoire est très simple : Gambetta et ses amis, moins l'intègre, le loyal Edmond Adam, admiraient secrètement Bismarck et entrevoyaient une politique de rapprochement franco-allemand, sur le plan de l'antipapisme et de l'anticatholicisme. Un seul obstacle à ces visées : M^me Adam. Mais ils se disaient : « Bah ! une femme ! » Ils passèrent outre. Elle l'apprit et sa colère fut terrible. Du jour au lendemain elle rompit avec ceux qui perdaient, selon elle, leur raison d'être et elle continua seule, ou presque seule, le combat. Ce « presque » fait allusion à Paul Déroulède, patriote ardent et magnifique, mais de faible clairvoyance, qui demeura fasciné par Gambetta et ne sut pas se dégager de formules devenues désuètes et contradictoires.

Mme Adam travaille ainsi : elle prend une feuille de papier et elle fait son plan. Ce plan établi, elle s'y tient. Admirablement renseignée sur la politique allemande, ayant en tête l'outil flambant neuf de *la Nouvelle Revue*, qui devait engloutir une grande partie de sa fortune, elle se proposa, dès 1878, ce quadruple but :

1° Soutenir, envers et contre tous, la confiance de l'Alsace-Lorraine et la foi des patriotes Alsaciens-Lorrains.

2° Abattre Bismarck.

3° Faire l'alliance russe.

4° Préparer, diplomatiquement et militairement, la Revanche.

Elle a réussi on peut le dire, dans sa quadruple tâche. Elle a attendu son heure quarante ans. Mais elle l'a eue.

Sa maison devint ainsi le centre de la résistance aux menées allemandes de toutes sortes qui allaient fondre sur la France. Mme Adam est une solide et vaste intelligence, inutile de le dire ; mais elle est aussi une intuitive extraordinaire, qui reçoit, par des voies hyperconscientes, de mystérieux avertissements. En voici un exemple : elle a toujours su, de science plus certaine que celle des généraux ses amis, que l'invasion allemande de la prochaine guerre se ferait par le nord, par la Belgique, et elle n'a cessé d'envisager et de faire envisager autour d'elle cette éventualité. La collection de *la Nouvelle Revue* et les articles du capitaine Gilbert en font foi.

Cette pénétration lui permet de juger en un clin d'œil le fort et le faible d'un individu et de ne placer sa grande confiance qu'à bon escient. Par contre, elle dissémine sa petite confiance avec un imperturbable optimisme et il lui est parfaitement égal d'être dupée sur le secondaire, sur ce qui n'est pas l'intérêt français. Amie incomparable, fraternelle ou maternelle, selon les différences d'âge, elle n'abandonne jamais, jamais ceux qu'elle a une fois adoptés. Elle étend sur eux sa main protectrice.

Elle a eu cette fortune singulière, étant prédestinée à de grandes et fortes choses, à une dure action, d'être adorablement belle. Elle a surmonté cette beauté, ce charme, qu'elle ne mettait d'ailleurs nullement sous le boisseau, par le prestige de l'esprit et de la volonté. Bien que dominatrice et inspiratrice, elle est demeurée femme et ménagère, aussi habile aux confitures et aux menus qu'aux préparations diplomatiques et militaires,

menant sa maison avec une « économie », au sens latin, incomparable et un faste royal. Elle est née grande dame. Elle sait écarter gentiment les gêneurs, aplatir les mufles d'une réponse souriante mais irrésistible, récompenser d'un mot les belles actions, faire jaillir les larmes de reconnaissance. Elle sait accueillir et chasser. Rien de droit, de clair, de hardi ne la fâche jamais. Le mensonge et l'hypocrisie la rebutent. Elle panse la douleur, la timidité et la pauvreté. Sa générosité est sans limites. Je n'ai connu qu'Alphonse Daudet et une autre personne tout près de moi pour s'intéresser aux pauvres diables avec une aussi réelle et efficace bonté. Mais, chose étrange, on n'abuse pas de cette jolie main toujours ouverte. La grandeur qui émane d'elle est transmissible et bien des êtres méchants et vils, comblés par elle, ne lui en ont pas voulu du tout, ne l'ont pas déchirée par la suite.

Comment l'Allemagne, qui pense à presque tout, ayant une ennemie de cette taille et de cette efficacité, ne l'a-t-elle pas fait disparaître au cours de l'Entre-deux-guerres ? Voilà ce que je ne puis comprendre. En dépit d'un budget d'espionnage annuel de quatre-vingts millions de marks, nos ennemis sont psychologiquement assez mal renseignés. Pendant des années et des années, il n'y a plus de raison de le taire, M^me^ Adam a tenu le gouvernement russe au courant des pièges que Bismarck ne cessait de tramer contre lui. A deux reprises, elle a fait le voyage de Russie, pour faire savoir directement aux principaux intéressés ce qu'elle ne pouvait leur écrire ni confier à des intermédiaires. Elle a poursuivi le comte Witte, qui cherchait le rapprochement russo-allemand, d'une haine solide et documentée. La mort tragique de son ami le général Skobeleff avait été pour elle un coup terrible. Mais tout de suite elle avisait au moyen de remplacer cette grande influence francophile et antiallemande disparue.

Car la principale force de M^me^ Adam a été de ne jamais désespérer : « Il y a toujours dans un coin une petite chance que l'on n'a pas entrevue..., et puis, quand tout paraît perdu, il reste la prière ». Même au temps de *Païenne* et avant l'ascension mystique de *Chrétienne*, M^me^ Adam avait un culte pour Jeanne d'Arc « qui, dans la pire situation de la France, n'avait jamais désespéré ». Fille de la solide Picardie, issue d'un sang intact et

d'une longue lignée de gens du terroir qui savaient rire, boire et tenir bon, cette femme extraordinaire a une âme de croisé. Elle a fait à l'intérieur une croisade de près d'un demi-siècle. Mais si vous voulez mon avis, qui est celui d'un homme renseigné, il y a eu quelque chose d'elle dans notre victoire de la Marne, dans ce Poitiers de 1914, par qui furent refoulés à jamais, non seulement le Germain, mais le germanisme. Sa pensée et la pensée de ceux qu'elle avait animés, civils et militaires, de son invincible certitude pendant le long et morne espace de temps, flottaient au-dessus de ces sept journées épiques. Nos tout jeunes héros peuvent lui dire : « Grand'mère ! »

Cette victoire, où elle a eu sa part, ne l'aura pas étonnée. Elle vit dans l'attente continuelle du miracle et elle fait tout son possible, de toute son énergie, comme s'il ne devait pas y avoir de miracle. Telle est la source de sa gaieté quotidienne, qui surmonte les deuils et les souffrances, inséparables de la longue vie d'une compatissante. Mme Adam rit comme un coin du ciel bleu de France. Elle frissonne comme un de nos arbres peuplés d'oiseaux. Elle aime les tout petits enfants comme les sources claires de son parc de Gif, la spontanéité et l'allégresse autour d'elle. Elle redoute le contact des gens moroses et je l'ai vue, de mes yeux vue, inciter à la joie le papa Freycinet, qui a l'air d'un mormon en ivoire.

Cela se passait il y a vingt-deux ans, dans l'hôtel du 190, boulevard Malesherbes, qui est une demeure historique. Autour de la table couverte de fleurs, Monseigneur le Duc d'Aumale, ledit Freycinet, Alphonse Daudet, Magnard, Calmette, le général de Galliffet et vingt autres. Jamais je n'ai bu d'aussi bon bordeaux — un Château-Laffitte, — ni aussi savamment chambré ! Quand ce vin, noble et fin entre tous, atteint ce point de perfection, il a l'air d'une rose dans la nuit et son indéterminé se précise. N'allez pas en conjecturer que le bourgogne lui était inférieur, — c'était un chambertin de feu, étoilé de violettes, — ni que le champagne..., mais je m'arrête, afin de ne pas vous faire trop envie. La chère était à l'avenant et, comme on était dans la saison des truffes, celles-ci parfumaient des poulardes onctueuses, comme bardées de leur propre graisse d'or : « Diable ! c'est une bonne maison ici », répétait Magnard, mon voisin de table. Mon père incitait le Duc d'Aumale à

raconter ses souvenirs du procès Bazaine, qui étaient du plus vif intérêt et d'une sobriété toute militaire. Freycinet aussi fut très intéressant, en dépit de sa petite voix pâle de convalescent pressé. En revanche, le général de Galliffet, avec ses joues creuses, son teint de brique et son débit volontairement brutal, fit mauvaise impression. « Il est tellement dur à cuire qu'il en est coriace, — murmurait Magnard, — on n'est pas briscard à ce point-là. Il en remet. » C'était tout à fait mon avis. Avec son tact ordinaire, Mme Adam menait, guidait cette conversation de vingt-cinq convives et en atténuait les pointes trop acerbes.

Le grand romancier Henry James a coutume de dire : « Vos dîners, à vous autres Français, ressemblent toujours un peu à des séances de la Convention ». C'est exact. Nous gesticulons, nous nous coupons la parole, nous multiplions les ripostes. Cela tient aussi à ce que nous buvons du vin et mangeons une véritable cuisine, au lieu que la coction anglaise, oscillant entre le surépicé et le fade, stimule le palais mais non l'esprit. Le pickles est une hérésie. Donc, à un moment donné, la causerie générale vint sur la Commune, sujet dangereux, et que Mme Adam, malgré toute son adresse, n'avait pu éviter. Galliffet s'exprima si cruellement sur le compte de malheureux bougres, évidemment fautifs et quelques-uns même criminels, vu les circonstances, mais après tout rudement châtiés, que mon père le redressa, puis se fâcha. Cela faillit mal tourner. D'un souvenir algérien, le Duc d'Aumale apaisa les flots irrités. Alors Magnard, dans son coin : « Il y a vingt ans que ces choses ont eu lieu. Elles sont aussi irritantes qu'hier. Il n'y a que la mort pour calmer les fureurs humaines..., et encore !

— Absolument, » répondait Calmette, homme doux et conciliant, que la mort devait prématurément calmer.

Vers cette époque, Mme Adam voulut se décharger du poids de la rédaction de *la Nouvelle Revue*, — sauf la partie de politique extérieure et les chroniques militaires, — sur quelques jeunes écrivains. Elle avait comme secrétaire de la rédaction Claude Rajon, aujourd'hui député. Elle essaya, comme secrétaire général, l'avocat Charles Philippe, comme corédacteurs en chef Georges Hugo et moi. Le projet de transformation de la revue comportait la collaboration assidue de Léon Bourgeois, de MM. de Marcère et Cavaignac, plus une chronique

des provinces pour laquelle Maurras promit des articles. Mon père devait nous conseiller de loin. De nouveaux capitaux étant nécessaires et les ressources de Mme Adam — qui subventionnait par ailleurs pas mal de gens et d'œuvres — n'étant pas inépuisables, on résolut de charger Paul Ménard-Dorian de réunir quelques bailleurs de fonds républicains. Il fallut donc « consulter Paul ». L'excellent homme se gratta la tête, faisant ainsi s'envoler sa mouche coutumière, prit un air profond, pesa le pour et le contre, envisagea toutes les éventualités, fit sa balance, examina les chiffres, opéra quelques additions, soustractions, multiplications, consulta lui-même plusieurs amis et industriels, ajourna sa réponse, eut une entrevue avec Alphonse Daudet, puis une autre plus longue avec Mme Adam, tâta ses coassociés, et, en fin de compte, déclara que momentanément il se réservait, mais que plus tard... Entre temps, Charles Philippe et Claude Rajon, charmants garçons l'un et l'autre, mais de tempéraments opposés, le premier aussi vif et impétueux que le second est calme et réservé, se prenaient à tic, puis en grippe, et il fallait les réconcilier deux fois par semaine. Georges Hugo a horreur des bisbilles, moi-même je ne les aime pas. Nous convînmes, d'un commun accord, que nous ferions, en nous obstinant, du mauvais travail et que nous devions renoncer à cette transformation de *la Nouvelle Revue*. Je revois encore le navrement de ce brave Philippe : « Mais tu es idiot... Mais vous êtes deux tourtes... Mais avant six mois, nous aurions eu cent mille abonnés ». Et il le démontrait, chiffres en mains.

Philippe avait aussi à l'époque une admiration passionnée pour deux hommes politiques : Léon Bourgeois et Descubes. Il leur prêtait presque du génie. L'un et l'autre étaient dans le privé deux personnes tout à fait agréables et simples, d'ailleurs. C'est une physionomie originale que celle de Léon Bourgeois, associé à tant de mesures de persécution anticléricale odieuses, imbéciles et funestes, et qui se présente à l'observateur impartial comme un monsieur lettré, fin, nuancé, tranquille, dédaigneux des honneurs. Il écrit mal, il pense court et petit et son contact est agréable, donne l'impression d'une nature compréhensive et loyale. L'homme est un animal divers.

Je n'ai jamais vu de monsieur plus petit que M. Rodocanachi, du conseil d'administration de *la Nouvelle Revue*, mais je n'en

ai jamais vu non plus de plus riquet, de mieux tenu, ni de plus affable. C'est un vrai bibelot d'étagère. M. de Marcère est la bonté et l'honneur même. Descubes est un lettré et il a de l'esprit naturel. Les dîners mensuels de *la Nouvelle Revue* transformée, qui malheureusement ne furent pas nombreux, attiraient ainsi une foule de personnalités politiques de premier et de second plan, auxquelles M[me] Adam réservait son plus affectueux accueil.

Mais c'est à la campagne, dans sa propriété de Gif, recevant et distrayant son monde par une belle journée, qu'il faut voir notre chère patronne. Elle habite là une ancienne abbaye, dont elle a respecté la ruine, flanquée d'une confortable maison moderne, avec un vaste atelier et une terrasse donnant sur la vallée. Quand vient la belle saison, le train dépose à la station plusieurs douzaines de Parisiennes et de Parisiens, quelquefois sympathiques, quelquefois indifférents ou antipathiques les uns aux autres, que des voitures emmènent à l'abbaye, qu'agglomère instantanément la cordialité de l'hôtesse incomparable. Si M[me] Adam me l'ordonnait, je jouerais aux quilles avec Jean Aicard, qui est le plus horripilant, le plus bête et le plus cabotin des poètes sans poésie, et je lirais, d'un bout à l'autre, un article en charabia du grand Judet. Sur la terrasse de Gif, j'ai fait une partie de boules avec ce pauvre Jules Claretie, que j'avais égratigné plusieurs fois depuis l'Affaire, et nous nous séparâmes réconciliés. Malheureusement, quelques années plus tard, à l'occasion des représentations du juif Bernstein à la Comédie-Française, représentations que *l'Action française* empêcha, ce fut de nouveau la bisbille et je dus faire poum poum avec des pistolets, puis m'aligner à l'épée avec son fils Georges Claretie. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût tué. L'existence a de ces détours... Que les littérateurs qui n'ont pas figuré dans les charades de Gif lèvent la main ! Impossible de faire le dénombrement des morts et des vivants qui ont défilé sur cette terrasse enchantée, qui y ont dépensé le meilleur de leur esprit, dans la liberté charmante du plein air.

Chose rarissime, pendant cette période de l'Entre-deux-guerres, les ennemis de la France n'eurent jamais accès dans cette maison française. J'ai connu des salons républicains infestés de juifs allemands et autrichiens et d'espions déguisés

en gens du monde. Rien de tel chez Mme Adam. Les « Schlum », comme on dit en Pologne, s'y seraient trouvés mal à l'aise, en admettant que la maîtresse de maison ne les eût pas immédiatement fait jeter dehors. L'usage est là, en toutes circonstances, de donner le pas aux militaires sur les civils. Mme Adam estime, comme feu Brachet, son admirateur, que ceux qui défendent le pays par métier, et donc préservent le langage et les formes intellectuelles en même temps que le sol, l'emportent sur les philosophes, les savants, les écrivains et les artistes. Combien elle a raison ! Il n'est pas de contact plus agréable, ni plus chaud et roboratif que celui d'un officier de carrière, et je donnerais la conversation de dix académiciens pour celle d'un général Mercier, d'un Marchand ou d'un Baratier.

Pierre Loti est un des préférés de Mme Adam, un de ses fils métaphysiques. C'est elle qui l'a mis au monde de la notoriété, en publiant, dans *la Nouvelle Revue*, *le Mariage de Loti.* Aussi il faut reconnaître que chez Mme Adam, « madame chérie » comme il l'appelle, Loti est tout à fait lui-même, dépouillé d'affectation, naturel et délicieux. Halluciné par la mort et déchiré par la mélancolie dans ses livres, il se montre à Gif gai et même blagueur comme un enfant espiègle, il court, il saute, il joue avec l'eau. Les personnes qui le voient pour la première fois en sont ébaubies. Elles ne veulent pas croire que ce fantaisiste lâché a écrit *Fantôme d'Orient* et *Mon frère Yves.* Gêné dans le courant ordinaire de la vie par deux antennes trop délicates, dont l'une s'appelle timidité orgueilleuse et l'autre susceptibilité, ce papillon magique de Loti volète à son aise autour de Mme Adam ; il arbore ses couleurs diaprées, étincelantes, son vêtement d'aurore, alors que, dans ses beaux et sombres poèmes en prose, apparaît seulement son corselet noir et or de crépuscule. Il y a en lui un mystificateur à froid, un tireur de plans de premier ordre et parallèlement un gobeur, un naïf incomparable. Ayant tant de fois capté la lune avec sa plume, il croit qu'il pourra la prendre avec ses dents. C'est un esprit de l'air et de l'eau, un lutin de haute mer, qui n'accepte pas la perspective de ranger ses ailes entre quatre planches, puis de se dissoudre un jour comme les camarades. Cela fait qu'il agace et qu'on l'aime. Mais allez donc essayer de le contenter !

Tout autre apparaît Paul Bourget, le maître de la construc-

tion romanesque. C'est à Gif que, me prenant affectueusement par le bras, selon son habitude, il m'a donné, sur notre art, d'inoubliables leçons. Car il est un des très rares qui sachent communiquer leur expérience. Son visage sérieux et attentif, son œil profond et parfois soucieux sous le monocle s'illuminent quand il tient une racine morale, une raison, une chaîne de causes, quand il sent frémir la vérité au bout de sa perpétuelle recherche. Grande, universelle intelligence, que ne dépare point la précipitation. Il est patient et obstiné comme le temps, ce qui fait qu'il a échappé à sa morsure et que son esprit, sa silhouette sont demeurés étonnamment jeunes.

Psychologue né et perfectionné par les contacts, il excelle à classer et à définir. La science et les fréquentations médicales ont eu sur lui une influence qu'il ne cherche pas à dissimuler, encore qu'il s'exagère le mérite de beaucoup de cliniciens et d'hommes de laboratoire. Sa conversation est captivante, car elle est juste, sinueuse et appropriée aux circonstances comme à son interlocuteur. Sortant assez peu, méditant beaucoup, cultivé comme pas un, il a, sur toutes choses, des vues personnelles et cohésives. Il est, à mon avis, le roi des spectateurs et des analystes. Je ne le quitte jamais qu'à regret.

La bêtise des imbéciles l'attriste, parce qu'elle est irréparable. Mais les bêtises des hommes intelligents, et notamment de ses confrères l'amusent infiniment, et, quand il consent à les exposer aux connaisseurs, à les faire miroiter, tel un bijoutier émerveillé, c'est un délice. Sur l'époque d'Aurevilly-Flaubert-Maupassant jeune, il a des documents incomparables. J'espère que nous les connaîtrons un jour, à moins qu'étant discret et même secret il ne garde pour lui le meilleur de ses hautes observations.

Paul Bourget, au contraire de Melchior de Vogüé, possède ce don majeur du grand romancier, qui est le sens du développement. La conduite de ses personnages, une fois posée, n'a rien d'arbitraire. Je suis persuadé qu'il se laisse mener par eux, beaucoup plus qu'il ne les dirige dans le sens de ses convictions religieuses ou politiques. Sa bonne foi est constante et absolue. Il aime bien trop la réalité pour la déformer ou l'amoindrir. Alors que, sous l'influence ignoble de Zola, une partie de la littérature romanesque française s'abandonnait à

une peinture sommaire de l'instinct animal, — qui n'est même pas l'instinct de l'animal humain, — Bourget réagissait dans le sens des commandes et directions cérébrales de l'organisme. Il délaissait les bonnes, les pochards et le ruisseau pour des sujets plus relevés et plus importants. Le naturalisme lui en voulut beaucoup, et la plupart des critiques dirigées par les primaires contre ses prétendues préférences mondaines, critiques d'une rare sottise, datent de là. Ayant infiniment d'esprit, il est le premier à en rire.

Deux lois, selon lui, gouvernent le roman : celle de la crédibilité et celle de la durée, ou perspective. Ce que l'auteur raconte doit être cru par le lecteur. « On dirait que c'est arrivé. » Compliment véritable, récompense de l'écrivain, alors qu'ayant retiré ses étais, il donne l'illusion d'une formation spontanée. Dickens, Alphonse Daudet ont possédé au plus haut point la crédibilité. Chez Balzac, elle est interrompue par ces continuelles effusions et suffusions du génie, qui rappellent, aux admirateurs de l'œuvre, l'existence de l'ouvrier. Balzac, c'est le mécanicien qui passe la tête dehors par la soupape et converse avec les passagers. C'est le castelier qui intervient dans le guignol pour expliquer comment le commissaire a mérité d'être rossé. Balzac ne suggère pas. Il dit tout, il explique tout, il est ivre de relier les pièces de l'univers et les morceaux des âmes. En quoi il diffère profondément de Shakespeare, qui laisse la parole à ses personnages et n'interprète pas leur destinée, en commentant la sienne propre. Je pense que cette seconde méthode a les préférences de Bourget.

La question de durée ou de perspective n'est pas moins importante. Il faut que le roman soit baigné dans le temps, faute de quoi il est illisible, tantôt lancé comme un train rapide, tantôt lent comme une tortue malade. Le pauvre Rod n'a jamais eu la notion de la durée. Cherbuliez, cet autre Rod, ne l'avait pas non plus, et c'est pourquoi son œuvre est caduque. Balzac, très habile à ce point de vue, enferme l'éternité de l'amour dans quelques chaudes minutes parfumées du parc de Clochegourde ou dans la courte nuit de Montauran et de Marie de Verneuil, puis il fait tenir toute une époque dans *le Cabinet des Antiques* ou dans le siège du vieux Rouget par Philippe Bridau. C'est un art magique que de savoir retourner

à point nommé le sablier, que de remplacer le sablier usé ou bouché, et dont le conduit laisse passer trop vite ou trop lentement la substance impondérable du temps. Aucun traité de littérature ne contient d'ailleurs ces principes, qui sont la moelle substantifique de Bourget. C'est que seul un romancier peut parler des romanciers. Que voulez-vous qu'un homme en bois et en chevilles, comme Brunetière, comprenne à ces délicieux mystères de la reproduction de la vie par la plume, l'encre fraîche, le papier et l'esprit !

Paul Bourget représente à mes yeux le summum de la curiosité intellectuelle. Il est tout yeux et tout oreilles. Il se méfie, d'ailleurs, du cuviérisme, qui consiste à reconstituer un squelette avec un os. Il sait que, neuf fois sur dix, le squelette ainsi rétabli est faux. Il se méfie aussi du claudebernardisme, qui consiste à pêcher au hasard, quand on est bon pêcheur, et à s'émerveiller du premier poisson pris. Il sait que certains poissons n'ont pas d'intérêt, que certains chemins ne mènent nulle part. Il procède avec un choix minutieux et l'amour de la hiérarchie. Mais promenez-vous en sa compagnie, il interrompra tout à coup une remarque profonde ou vive pour s'amuser d'une silhouette de passant, du jeu d'un enfant, de la flânerie d'un chauffeur. Ses deux courants intellectuels du dedans au dehors, du dehors au dedans, se complètent et ne s'interfèrent point. Quel bon cerveau !

Il supporte bien les raseurs. Je ne connais même aujourd'hui que Maurras pour les subir avec une pareille bonne grâce et une aussi imperturbable affabilité. Mettez n'importe quelle personne, de n'importe quelle condition, en présence d'Avenel ou de du Bled, pour nous en tenir à *la Revue des Deux Mondes*, je vous affirme qu'au bout de dix minutes cette personne fuira épouvantée. Paul Bourget supporte d'Avenel et du Bled. Bien mieux, il les écoutera et, chose effarante, il se donnera la peine, s'il est de bonne humeur, de les contredire et de les rectifier. Son appétit de l'humanité est égal à son humanisme.

Enfin, il est fort et riche en nuances ; ceci revient à dire que romancier, critique et dramaturge, il est de ceux qui se renouvellent, auxquels le frottement double de la vie et de la connaissance ajoute sans cesse de l'énergie mentale.

---

## CHAPITRE VII

*Les à-côté du drame de Panama. — Tristesse de Lockroy.*
*L'inquiétude de Naquet. — Barbe, Titard,*
*Emmanuel Arène, Antonin Proust et quelques autres.*
*Le trop bon Georges Lefèvre. — Le duel Déroulède-Clemenceau.*
Une Journée Parlementaire. — *Un souper chez Barrès.*
*Burdeau. — Lockroy et la marine de guerre. — L'amiral Bienaimé.*
*Le commandant Campion. — Michel pacha.*

A distance, étant donné ce que nous avons vu depuis, le scandale du Panama a perdu de son importance. Il est même malaisé de comprendre comment ces histoires de chèques — une berquinade à côté de ce que j'ai révélé dans *l'Avant-Guerre* — ont pu passionner à ce point l'opinion publique. Pendant toute la fin de l'année 1892 et une grande partie de l'année 1893, il ne fut pourtant question que de cela. Allié alors à la famille Hugo, sur laquelle pesait Édouard Lockroy, membre influent du parti radical, j'ai observé les choses de près et je puis en parler savamment.

J'ai assisté aux séances de la Chambre qu'a décrites Barrès dans *Leurs figures*. Ce récit est un chef-d'œuvre. Il n'y a rien à y ajouter. Les non compromis suivaient ces débats, avec la curiosité passionnée et animale de spectateurs de courses de taureaux. Les compromis figuraient les taureaux. Mais on ne les tuait pas et, quelques années plus tard, les principaux d'entre eux reformaient leurs manades et recommençaient leurs incursions.

Le plus touché mondainement fut Antonin Proust qui, après avoir essayé de la piteuse explication : « Je revenais de

Copenhague », se tut, se terra et disparut. Ce n'était pas un méchant homme. C'était un faible, et il visait au monsieur chic, ce qui l'entraînait à des dépenses trop fortes pour sa bourse. Le papa Gustave Dreyfus et Karl furent affligés de ce naufrage. Lockroy s'en réjouit en secret, car les manières doucereuses d'Antonin Proust lui tapaient sur les nerfs.

— Allons, allons, — criait Allain-Targé — il y a longtemps que nous le considérions comme une fripouille.

Celui-là était un honnête homme et d'une grande loyauté. Il ne se gênait pas pour exprimer son avis et ses coups de boutoir étaient célèbres.

— Pourquoi — lui disait Constans — quand je vous tends la main, gardez-vous la vôtre dans votre poche ?

— A cause de mon porte-monnaie, » répliquait Targé en riant, s'ébrouant et caressant son énorme barbe de fleuve.

On racontait qu'Antonin Proust, habitué de l'Opéra, avait subi les condoléances de Pedro Gailhard, colosse velu et indulgent aux faiblesses humaines : « Qu'est-ce que c'est que ça, mon pauvrrrâmi ! Il y a des honnêtes gens qui ont fait cent fois pirre... »

Emmanuel Arène, opprobre de la belle et honnête Corse, essaya de se rebiffer. C'était un cynique de la pire espèce, un portant beau, un affronteur. Fier de son torse mince et cambré, il tournait et virait en tous sens une petite tête fate et cruelle aux yeux trop aigus, en forme de robinet de bain. On lui prêtait de l'esprit, alors qu'il n'avait que du bagout. Il aurait, comme dit le peuple, vendu son père. Son chèque panamiste était certainement la plus légitime et la plus innocente de ses opérations politiques et financières. Il fut stupéfait de voir l'importance que prenait la révélation de cette petite blague de rien du tout. Quelques années plus tard, la camaraderie de Calmette le faisait entrer au *Figaro*, et tenir, bien médiocrement, l'emploi de critique dramatique. Mais, à je ne sais plus quelle première, comme il causait du scandale à l'orchestre, la salle lui cria en cadence : « A la porte, Arène... A la porte... Panama ! » Il en devint pâle de stupeur et de rage. Il croyait tout cela oublié.

J'ai vu Rouvier dans les couloirs de la Chambre le jour de l'accusation Delahaye et je l'ai vu, treize ans plus tard, au

même endroit, lors de l'alerte de Tanger. Je dois reconnaître qu'il était plus ému la seconde fois. Homme d'argent, il ne comprenait certainement pas qu'une faute d'argent pût entraîner le déshonneur, au lieu que la perspective de la guerre l'épouvantait. Je crois d'ailleurs que c'est le scandale du Panama qui l'a mis dans la main des financiers allemands. La pente de la corruption est savonneuse.

Pendant ce temps, Lockroy se frottait les mains. Il considérait Rouvier comme un ennemi personnel et il affirmait que l'incendie se limiterait aux bancs de l'opportunisme. Quand le doigt vengeur de Paul Déroulède eut désigné publiquement Clemenceau ainsi que l'homme lige de Cornelius Herz, Lockroy fut pris entre sa haine de Clemenceau — dont il enviait la carrière brillante — et sa solidarité radicale. Celle-ci l'emporta. Comme je riais des mines observées par moi au cours de cette séance tragique, Lockroy, offensé dans sa dignité d'élu du Onzième, sortit de table. Paul Ménard et Georges Périn, amis personnels de Clemenceau et ses témoins contre Déroulède, essayèrent ensuite de quelques remontrances, qui ne firent qu'augmenter mon hilarité. Le fait est que l'élément comique dépassa bien vite l'élément tragique et l'on n'imagine guère comédie plus bouffe que la terreur des compromissions, à laquelle étaient en proie ces messieurs, devant les attaques de Delahaye et d'Andrieux et les révélations de *la Libre Parole*.

Alfred Naquet, l'épouvantable bossu des *Mille et une Nuits*, n'avait pas trempé dans le Panama, mais il était l'intime du financier marron Arton, son compatriote, qui entretint Burdeau. D'autre part, Lockroy avait alors à sa solde un agent louche du nom de Titard, qui courait les milieux policiers, financiers et politiques, et lui apportait les nouvelles. Chaque jour, sur le coup de une heure après-midi, Titard essoufflé arrivait chez Lockroy, qui l'entraînait dans son atelier et recevait ses horribles détails. Un quart d'heure après débarquait Naquet, bouclé quant à la tignasse comme un dromadaire de grande maison, en sueur, accablé : « Eh! que dit Titard? » demandait-il avec angoisse. Lockroy secouait la tête, moitié tic, moitié navrement : « Hum, hum, hum, cher ami, ça va mal, mal, c'est grave.

— Hier cependant Arton vint et m'affirma qu'il sortirait indemne de l'impasse. »

Car Naquet, quand il craint, usurpe l'accent méridional, je ne sais en vertu de quel réflexe des ghettos de Carpentras.

— Arton va être arrêté d'une minute à l'autre, déclarait Lockroy en mâchonnant ses londrecitos.

— Diable ! je suis persuadé néanmoins qu'il est innocent.

Lockroy levait au ciel les tremblotantes allumettes de ses bras. Naquet sortait en gémissant. Le hideux Titard repartait en courses. Quelques années plus tard, il mourut d'un bout de parapluie, qu'une fille insultée par lui, place de la Bourse, à une heure du matin, lui avait plongé dans l'œil. Ce trépas lui alla comme un gant. Lockroy avait là un drôle d'indicateur.

Autre visiteur de Lockroy, l'énorme Barbe, parlementaire rouge et jovial qui travaillait dans les explosifs. Il explosa à la suite d'une imprudence sexuelle, commise après un bon déjeuner. Il s'efforçait de rassurer Naquet sur le sort de son cher Arton, mais lui-même, à mesure que l'instruction avançait, n'avait pas l'air confortable dans sa peau.

Certains étaient inquiétés qui n'étaient nullement coupables, qui n'avaient péché que par naïveté. Ce fut le cas du bon Georges Lefèvre, ami de Bourgeois et de Vacquerie, lequel se chargea de je ne sais plus quelle sotte commission compromettante, qui lui fut violemment reprochée. D'autant plus violemment que ce charmant poète, auteur de la meilleure traduction de *Roméo et Juliette*, jouée à l'Odéon, était innocent et inoffensif comme une bête à bon Dieu. Il n'empêche que je le vis pleurer de désespoir à l'idée qu'il avait encouru le soupçon de s'être mêlé au terrible « Panama ».

Un des plus gravement touchés fut mon ancien maître Burdeau et je pus m'en rendre compte dans une circonstance tragique. Il assistait à une répétition générale aux Français, le soir où sortit, dans les journaux, l'histoire du pourboire que lui avait consenti Arton, le fameux Arton de Naquet. Je le vois encore, assis sur le devant de sa première loge, distinguant avec stupeur les manchettes où son nom s'étalait en toutes lettres. Il devint pâle, puis en quelques instants se tacheta de jaune et de gris. Les gens chuchotaient en se le montrant. Il se leva et alla s'asseoir dans le petit couloir du fond, où des amis

aux mines longues vinrent bientôt le rejoindre. Qui aurait cru que la *Critique de la Raison pratique* le mènerait là ?

C'était pourtant ainsi. Lauréat en philosophie, à Louis-le-Grand, d'un prix au concours général, distingué à cette occasion par le financier lyonnais Donon, engagé comme collaborateur au journal *le Globe*, dudit Donon, Burdeau avait trouvé dans ces honneurs le point de départ de son futur déshonneur. Il est l'exemple d'une belle intelligence, dévoyée par la métaphysique de la Bourse. Son impératif catégorique l'avait aiguillé vers Arton. Ici, par exemple, je ne riais plus, car j'avais gardé pour Burdeau une amitié mêlée d'admiration et je songeais : « Quelle dégringolade ! » Il faudrait, en épigraphe de sa lamentable biographie, le mot profond du Comte de Paris : « Les institutions ont corrompu les hommes ».

Quand on apprit l'imminence du duel au pistolet entre Déroulède et Clemenceau, tout le monde crut que Déroulède serait tué. Sa notice nécrologique était déjà sur le marbre dans maints journaux. A la stupeur générale, les six balles des affaires sérieuses furent échangées sans résultat et il en devait être de même, quelques années plus tard, des six balles échangées avec Drumont. Ce fut le crépuscule de la réputation de tireur de Clemenceau. Sa légende de duelliste redoutable ayant disparu, ses camarades s'empressèrent de lui faire une réputation d'homme d'esprit. Il ne manque pas d'ailleurs — quand il n'écrit pas — d'une certaine drôlerie acerbe et spontanée, mais il ne va à la cheville ni d'un Barrès, ni d'un Degas, ni d'un Forain. Par exemple, ce mongol vendéen a du sang-froid. Ses amis le trouvaient, au matin de ces âpres journées, goguenard et les pommettes en bataille, époussetant ses bibelots japonais, affectant de parler d'autre chose.

Dans la pièce intitulée : *Une Journée parlementaire*, qu'il fit représenter chez Antoine sur ce sujet brûlant, Barrès rendit avec exactitude l'atmosphère d'alors. Les dessins aigus de Forain au *Figaro* constituent aussi de bons documents sur cette époque amère et grotesque, ainsi que les articles en acier sombre de Drumont. Le juge d'instruction était devenu le fléau des politiciens. Le professeur Brouardel ayant franchi la Manche et déclaré, après examen, Cornelius Herz intransportable, s'attira l'animosité des étudiants. En effet, si certains

redoutaient à bon droit l'interrogatoire de cet électricien maître chanteur, on ne voyait pas bien en revanche l'inconvénient qu'eût présenté l'aggravation de son diabète. Brouardel était avant tout un fonctionnaire et il obéissait à la raison d'État.

Le suicide de Jacques de Reinach, concurrent et ennemi de Cornelius Herz, plongea les douze tribus dans la consternation. Les juifs, en s'abordant, parlaient bas et allaient chuchoter par grappes dans les coins, à quelque distance de la curiosité des goym. Connaissant mes sentiments à leur endroit, que je ne dissimulais guère, ils étaient gênés par ma présence et ma gaieté les horripilait, comme elle horripilait Lockroy. Je m'amusais aussi à leur offrir mes condoléances, quand je les savais amis du défunt ou de son assassin, et leurs trognes embarrassées m'enchantaient.

Après la première représentation de *Une Journée parlementaire*, un souper réunit les amis de Barrès. Il habitait alors rue Caroline, aux Batignolles, un petit hôtel entouré de jardins. C'est là que je fis la connaissance de Jules Delahaye, « l'Accusateur », — comme disait Barrès, — la grande vedette de l'affaire du Panama. Ce « suppôt des jésuites » — au dire des panamistes — était robuste, bien pris dans son frac, noir de barbe et de cheveux comme l'Érèbe et d'une charmante cordialité. Son énergie était inscrite dans sa bouche, ou mieux dans sa mâchoire inférieure, arquée, dure et tenace ainsi qu'une enclume courbe, sur laquelle il martelait les mots. L'éclair du regard accompagnait, projetait mainte inflexion pénétrante, acérée. Au dessert il y alla d'un petit speech fort bien tourné : « Nous avons vu ensemble, mon cher Barrès, de vilaines choses et de vilaines gens ». — « Ah ! certes, oui ! » dit fortement Barrès, et tous les soupeurs, Magnard en tête, furent enchantés. Mais qui ne fut pas enchanté, le lendemain, quand il lut dans les journaux le récit de cette petite fête, ce fut Lockroy. Mauvais gendre, j'avais compromis sa situation dans le Onzième. Sa dent contre moi allongea de plusieurs centimètres, et l'on me rapporta les doléances qu'il faisait à mon sujet auprès des « vieux amis de la famille ». J'appris ainsi qu'un certain ancien magistrat, du nom de Bouchet-Cadart, que je n'ai jamais vu et dont j'ignorais l'existence, était indigné de mon

attitude peu républicaine. Qu'est-ce que le digne homme penserait maintenant ?

Dès cette époque, Lockroy, rapporteur du budget de la Marine et dégoûté du portefeuille secondaire du Commerce, guignait le ministère de la rue Royale. Il faut avoir connu l'ignorance et la légèreté phénoménales de cet ancien vaudevilliste, pour saisir toute l'intense bouffonnerie d'une semblable prétention. Lockroy ne fréquentait alors en fait de navire que le petit « courrier » qui fait le service hebdomadairement entre Cherbourg et Guernesey, et c'est de la contemplation à distance de « quelques-unes de nos unités de la flotte du Nord » que lui était venue cette idée falote. Sans connaître un seul mot de grec ni de latin, sans autre instruction qu'un frottement superficiel d'enfant de la balle, des coulisses et des salles de rédaction, il avait bien été bombardé grand-maître de l'Université quelques années auparavant ; il avait harangué les professeurs en Sorbonne et les chers élèves au concours général. Pourquoi ne haranguerait-il pas les amiraux ? Alphonse Daudet disait : « Il doit mettre des cailloux dans ses poches et dans les basques de sa redingote, pour être sûr de ne pas s'envoler ».

Quatre personnes firent son éducation technique ; ce furent, en remontant la hiérarchie : deux lieutenants de vaisseau, d'ailleurs fort intelligents, mais imbus tous deux des doctrines exclusives de l'amiral Aube, MM. Bérard et Fontin ; le commandant Campion, gendre de l'amiral Aube ; et enfin le commandant Bienaimé, qui fut ensuite préfet maritime de Toulon, puis député de Paris. De sorte que Lockroy ne jurait que par l'amiral Aube, déclarait que les cuirassés étaient inutiles et même nuisibles dans la composition d'une escadre, et célébrait partout, d'un air entendu, la nécessité de construire uniquement des torpilleurs et des contre-torpilleurs. Les profanes, ébaubis des leçons qu'il récitait sans trop se tromper, grâce à son excellente mémoire, faisaient « oui, oui, mais certainement oui ! » et ne poussaient pas leur enquête plus loin. Quand Lockroy manquait d'auditeurs, il se rabattait sur Payelle, son secrétaire, ou sur moi, et déplorait l'incroyable aveuglement des adversaires de ce qu'on a appelé depuis « la poussière navale ».

Tel est le pire travers des ministres ignorants et incompé-

tents. Ils adoptent aisément les marottes de ceux qui ont su entrer dans leur confiance, et ensuite, la vanité aidant, ils n'en démordent plus. Une certaine façon de voir, qui n'est pas toujours la bonne, loin de là, s'impose à eux comme une vérité intangible, comme un dogme. Je me rappelle les imprécations de Lockroy contre l'amiral Gervais, coupable, paraît-il, de trop peu d'enthousiasme pour les torpilleurs, et les serments farouches qu'il proférait de mettre au pas ce sacrilège. Cette oscillation entre les capacités de Duvert et Lauzanne et les aspirations de Colbert faisaient, je l'avoue, mon bonheur. Quand on est jeune, on est séduit par l'ironie des choses, et je trouvais impayable que notre avenir maritime fût suspendu aux engouements de l'auteur du *Zouave est en bas* et de l'historien d'*Ahmed le boucher*. Plus tard, le danger de ces formations incomplètes m'est apparu. Une flotte de guerre n'est pas un joujou pour enfants politico-journalistes de cinquante ans.

Dans la cabine de son cuirassé, le commandant Campion, que j'ai vu plusieurs fois en compagnie de Lockroy, m'a laissé une forte impression. C'était, — car malheureusement il est mort, — un homme robuste, à la voix ironique et ardente, au geste vif, tout emporté par son sujet. Il montrait sur la rade deux cuirassés du vieux modèle, inutilisables paraît-il : « J'appelle cela des chiens mouillés. A quoi sert de construire de nouveaux chiens mouillés ? »

Lockroy, docilement, répétait ensuite devant ses collègues de la Chambre et du Sénat : « Quant aux cuirassés de haut bord, messieurs, je les qualifie d'un mot : ce sont des chiens mouillés. Ils n'auraient pas d'autre rôle que de rester mélancoliquement à l'attache ». On riait, on disait : « Ce Lockroy est un sauteur, mais il a bien de l'esprit ; et quelle fantaisie dans ses définitions ! » L'amiral Bienaimé avait infiniment moins de saveur que le commandant Campion. Aimable, vide et prévenant, il ne demandait qu'à être de l'avis de son futur ministre. Le malheur était que son futur ministre n'avait aucun avis. De sorte que chacun d'eux commençait sa partie de dialogue par cette formule dubitative : « Ne pensez-vous pas que ?... » Lockroy, à son tour de réplique, faisait une moue vague : « Hum, hum, mais certainement, mais comment donc, cher

ami ! » ou éclatait d'un rire intempestif, destiné à masquer sa gêne ou son ignorance.

Le seigneur de Carabas de Tamaris, où nous habitions, était un vieux bonhomme, à tête de paysan finaud, que l'on disait vingt fois millionnaire, auquel ses avatars avaient valu le surnom de Michel pacha. Lockroy tenait essentiellement à épater Michel pacha. Dès qu'il l'apercevait, il allait à lui et commençait un cours de haute politique maritime, que le bonhomme écoutait en clignant, avec cette préoccupation visible : « Va-t-il, pour finir, m'emprunter cinq louis ? » Il ne s'agissait certes de rien de tel, mais Lockroy avait hâte de replacer son érudition toute chaude et de prouver au vieux Crésus qu'il saurait à l'occasion manier le trident de Neptune, ce « spectre du monde ». Au bout d'une heure, Michel pacha, ne voyant décidément rien venir, s'assoupissait les deux mains sur sa canne, et Lockroy continuait à déblatérer, devant cet innocent richard endormi, contre l'amiral Duperré et l'amiral Gervais, à jurer qu'il les dresserait.

---

## CHAPITRE VIII

*Séjour en Angleterre : Stanley, Henry James, George Meredith, Borthwick, Sherard, Burne Jones, Alma Taddema, Hamilton Aïdé. Les clubs. — La société anglaise en 1895. Arthur Balfour et John Morley. — L'amiral Maxse. Voyages en Écosse, en Hollande, en Allemagne, en Suède. Byvanck. — Van Hamel. — Heidenstamm. — Le banquet Goncourt. L'affaire Wilde. — Premier voyage en Espagne. Premier séjour à Venise. —* La Walkyrie *à l'Opéra.*

J'AI fait de nombreux séjours en Angleterre et à Londres entre 1885 et 1900. Le plus important, pour la durée et l'intérêt, fut celui du printemps de 1895, en compagnie d'Alphonse Daudet. Ma mère en a consigné les principaux épisodes dans un délicieux petit livre, auquel je renvoie le lecteur. Il faisait un temps superbe, allègre et frais. L'immense ville laborieuse et luxueuse était comme baignée dans une brume d'or. Nous étions logés dans Dover Street, en plein Piccadilly ; mais chaque jour Henry James nous venait quérir pour une promenade, un thé, un déjeuner, un dîner au club. Georges Hugo, Charles Philippe, Jules Huret nous accompagnaient, — Huret à titre d'annaliste, — et je vous prie de croire qu'on ne s'ennuyait pas. Ce pauvre Huret, qui était un si bon et loyal camarade, est mort aujourd'hui, mais les autres ont dû garder la mémoire de nos rires et de nos bombances.

Henry James, le Bourget de la littérature anglaise, en faisant la part des différences ethniques et psychologiques, est d'origine américaine. Il est le frère du philosophe William James, l'inventeur du pragmatisme. C'est une nature noble et com-

plète, un esprit merveilleusement lucide, un romancier, un auteur dramatique et un critique de premier rang. Ses pièces de théâtre ont peu réussi à Londres, où le public est très enfant, se satisfait de féeries à grand spectacle ou de petites histoires sentimentales. En revanche, ses livres et ses essais sont universellement lus et admirés. Il correspond assez au type que Nietzsche a décrit sous le nom de bon Européen. Ses connaissances sont universelles. Son goût en tout est sûr et parfait. Joignez à cela un don ironique, mais dans la bienveillance, qui lui permet de rire d'un travers d'autrui et de l'excuser tout à la fois. Son physique, qui tient du médecin et du juge, inspire la sérénité et la confiance. Alphonse Daudet l'aimait infiniment.

Il lui disait un jour : « Quel air de fierté ont les soldats anglais ! Comme ils se cambrent pour marcher dans la rue, leur badine à la taille ! »

James répondit, la main en avant, avec ce débit scrupuleux et appuyé qui est le sien : « Mon bon Daudet, il faut ainsi, vous devez, il importe de tenir compte des servantes jeunes et jolies qui les observent derrière les carreaux ».

Je lui disais : « Cher monsieur James, comment se fait-il que les Anglais fassent servir chez eux le vin, d'ailleurs excellent, dans des verres à liqueur et une seule fois à la fin du repas ? »

Il me répondit en riant : « Cher monsieur Léon, cette antique coutume n'est heureusement pas universellement répandue. Vous êtes tombé jusqu'ici sur des hôtes de méthode œnophile archaïque, oui, terriblement archaïque ».

Nous nous amusions ainsi à relever les différences fondamentales des tempéraments anglais et français, des habitudes de vie anglaises et françaises. Georges Hugo, qui est passionné pour l'Angleterre, soutenait toujours qu'ils avaient raison, que c'était mieux ainsi, et James remettait gentiment les choses au point : « Cher monsieur Georges, tout n'est pas la perfection dans cette ancienne, sympathique, contradictoire civilisation. Non, certes, tout n'y est pas parfait. Mais je suis heureux de vous voir tenir pour agréable le petit repas du matin, avec ses délices multiples et simples ». C'est-à-dire le poisson bien frais, le jambon, les œufs, la confiture, tout le lest excellent de l'Anglais qui part pour son travail. Ce travail n'est pas accablant.

Dans le monde des affaires, on arrive à son bureau vers les dix heures, on le quitte à une heure de l'après-midi. Même manège de quatre à six, avec l'interruption du sacro-saint tea. La part faite aux exercices physiques et aux devoirs de société est considérable. Les relations jouent un rôle plus grand que chez nous. Sous leurs dehors froids et réservés, qui sont une condition de confort moral, nos voisins et alliés dissimulent une sorte de frénésie de la fréquentation. Sortant chaque soir à Londres, en pleine saison, pendant un mois, j'ai retrouvé chaque soir, dans trente maisons différentes, la même cinquantaine de personnes, toujours enchantées d'être réunies : « *How do ? — And you ?...* » Que de fins et gracieux visages et que de jolies mains parmi les filles de Shakespeare, de Dickens, de Thackeray et de Meredith ! Quel est l'imbécile qui a dit que les Anglaises avaient de grands pieds ? Elles ont les plus jolis, les plus cambrés, les plus fins du monde et elles se chaussent à ravir.

La délicieuse Mme Palmer, morte aujourd'hui, apportait à ces réunions une beauté fluide, transparente, à la Burne Jones, avec des yeux d'aigue-marine et une expression de bonté féerique. Elle et ses émules étaient comme des fleurs vives après la rosée du matin. Ce côté humide et frais, de nymphe surprise entre les roseaux, appartient en propre à la femme et à la jeune fille anglaise. Leur langage, qui est un chant d'oiseau, sied divinement à leurs lèvres d'un arc si pur. On comprend, en les voyant et en les écoutant, la lignée ailée de poètes de la femme, âme et corps, qui illustrèrent les deux règnes littéraires des reines Élisabeth et Victoria. On comprend ce lyrisme euphuique, ce ploiement de lianes des héroïnes de Shelley, de Tennyson et de Browning. Toutes semblent les sœurs palpitantes des légères biches du parc de Windsor. Ces ravissantes personnes sont souvent terriblement cultivées. Elles vous parlent avec avidité de Flaubert et de Maupassant, de Verlaine et de Hanotaux, des ouvrages de M. de Broglie et de ceux du marquis de Séguiour ou, comme nous disons, de Ségur ; de la cour de Louis-Philippe et de celle de Napoléon III ; mais ce qu'il faut, c'est savourer leur chant, c'est suivre le geste adorable qui remonte le bracelet, le gant ou le châle ; c'est épier le retour d'un rire enfantin, spontané, sans rapport avec le sujet de la

conversation, d'un rire où sonnent les grelots de la vie physique, le plaisir de respirer, d'avoir un teint magique et d'être là.

Les dîners au Reform club et à l'Atheneum souffraient de l'absence de cet élément féminin. Rien n'est lugubre et laid comme une réunion d'hommes. C'est un avant-goût du purgatoire. Il y avait pourtant, groupés là, en l'honneur d'Alphonse Daudet, des personnages importants ou séduisants : Arthur Balfour, long, mince, délié, en pleine possession de sa renommée philosophico-politique, — un livre récent de lui faisait grand bruit ; — son ami et adversaire John Morley, bouche sarcastique, regard perçant, repartie vive ; — le charmant amiral Maxse, qui bredouillait avec une affectueuse bonhomie et voulait tout le temps nous mener à l'inauguration d'une piscine nouvelle. C'était la mode à Londres, cette année-là. Le peintre de l'antiquité conventionnelle Alma Taddema, large et roux, avait l'air d'un personnage de Franz Hals. Burne Jones, discret, elliptique, nuancé, parlant par allusions métaphysiques, rappelait à la fois Puvis de Chavannes et Mallarmé. Le vieux, vieux, vieux mondain Hamilton Aïdé — on lui prêtait généreusement quatre-vingt-cinq ans — jouait les beaux de 1830, ainsi que sur les estampes, et vous murmurait, dans les coins, à l'oreille, des potins incompréhensibles, en désignant d'un doigt de mort les convives.

Borthwick, depuis lord Gleanesk, le directeur du *Morning Post*, un Magnard moins quinteux, me fit une confidence, de son ton brusque et décidé : « Dans les clubs de Londres, même les mieux tenus, la chère est fort inférieure à ces petits restaurants du Strand où l'on déjeune pour quelques shillings, d'un poisson parfait et d'un steak and kidney pie... Aimez-vous le steak and kidney ? » Je l'assurai que ce plat me semblait le chef-d'œuvre de l'assez courte cuisine anglaise. « Eh bien, demain, je vous en ferai manger un et vous m'en direz des nouvelles ». Ce journaliste était un chef. Quelle horreur lui inspiraient déjà, à cette époque, les Allemands ! Nous en avions, lors d'un souper chez lui, remarqué quatre, qui bâfraient en salissant la nappe, et Borthwick dirigeait sur eux des regards d'un mépris écœuré. Nous conclûmes : « ...Soixante millions de porcs ».

Robert Sherard est un journaliste anglais de beaucoup de

cœur et de grand talent, que mon père avait pris en affection. A l'époque, il ressemblait en blond à Bonaparte jeune, mais il était toujours mécontent de tout. Il disait d'Hamilton Aïdé : « Ce vieux ferait mieux d'aller se coucher » ; du violoniste qui égaie relativement une soirée : « Il ne sait pas du tout se servir de son instrument », et de Stanley : « Je n'aime pas qu'on tue, même des nègres ». De sorte que nous lui remontions le moral et cherchions, mais en vain, à l'arracher à son pessimisme naturel. Il finissait pourtant par rire lui-même quelquefois de son excès de sévérité.

Je ne sais pas si Stanley a tué des nègres trop aisément — comme le lui reprochait Sherard — mais je sais qu'il donnait l'impression d'un grand homme. Petit, de teint assez cuivré, la mâchoire, les pommettes et le front solides, l'œil aigu et rapide, recourant à l'espagnol et à l'anglais quand son français défaillait, le grand explorateur apportait avec lui l'autorité, cette plénitude de l'air, de l'ambiance qui émanent des personnalités irrésistibles. Il accompagnait ses récits brefs de gestes tranchants de ses mains menues. L'admiration enthousiaste que lui témoignait mon père lui était visiblement agréable, et il répondait avec méthode aux questions qu'on lui posait. Il racontait un dîner d'adieu en l'honneur de Dulong, qui périt si misérablement au pôle nord, dans le naufrage de la *Jeannette* : « Au dessert, je me suis levé et j'ai dit : « Take care, mossier Dioulongue, parce que si vous égarez vous, mossier Gordonne Binnette envoie moa chercher vous ». Son esprit prodigieux transparaissait à travers sa prononciation défectueuse et ses fautes de syntaxe. Il coupait les mots comme la brousse.

Il était le gendre de Mme Tennant, femme d'élite dont il est question dans les mémoires de Flaubert. Il vivait, entouré de soins et d'affection, dans un charmant hôtel de Richmond Terrace, rempli de ses souvenirs de voyage. C'était le lion au repos, un lion correct, qui comprimait ses bâillements et de temps en temps, dans un rapide sourire, montrait ses crocs étincelants. Il traitait affectueusement ses compagnons d'aventures, comme Jeffson, lesquels gardaient devant lui l'attitude militaire des soldats devant le chef. Je le vois nous recevant avec une simplicité, une amabilité de grand seigneur, soule-

vant les vitrines de son musée africain où chaque objet lui rappelait une aventure : « Ce petit fiousil-revolver, je l'ai fabriqué moa-même... Très commode pour la battelle. » Huret, qui n'avait pas l'audition aussi bonne que la vision, prétendait qu'il disait « le bettel », chose inexacte. Ce conquérant s'intéressait aux lettres. Il lisait beaucoup et il a écrit, en dehors de ses récits de voyage, des mémoires d'un grand intérêt. Il avait en somme résolu toutes les difficultés de l'homme primitif, dompté l'eau, le feu et le poison, et l'on se rendait compte que les difficultés de la civilisation l'intéressaient maintenant davantage. Huret croyait distinguer, dans ses regards, des lueurs de férocité. Je lui objectais : « C'est une idée préconçue. Tu es arrivé à Londres avec la certitude que Stanley avait de la férocité naturelle, parce que tu es un absurde humanitariste, et, s'il se coupait les ongles devant toi, tu dirais qu'il a l'air de couper des têtes ». Ainsi discutions-nous dans Saint-James Street, avec des gestes et des éclats de voix qui étonnaient les passants, et Georges Hugo nous faisait taire d'un : « Êtes-vous assez français ! »

Il est difficile d'imaginer contraste plus complet que celui de Stanley, l'homme du monde extérieur, et de George Meredith, l'auteur de *l'Égoïste* et de vingt chefs-d'œuvre, l'homme du monde intérieur. Non seulement j'ai fréquenté, mais j'ai aimé George Meredith, pour toutes les forces de compréhension affectueuse de tous les caractères humains, qui étaient en lui. Il était l'homme de son œuvre, celui qui est descendu le plus loin, par une autre spirale que Shakespeare et Balzac, dans les arcanes de l'esprit et de la sensibilité, de la volonté du bipède raisonnant. Histologiste de l'âme, de ses rouages les plus délicats, Meredith a inauguré et achevé un mode de roman qui aura peu d'imitateurs, où il fallait à la fois un génie d'intuition et de dissociation, un éclair à deux fulgurites et comme l'inclusion d'un théologien dans un anatomiste clinicien.

Pour ceux qui ne le connaissent pas à fond, je dirai que les ouvrages de Meredith, en même temps qu'ils racontent, interprètent les raisons de ce qu'ils racontent. C'est un analyste lyrique qui creuse en délimitant. Il ne soumet point ses décors et ses héroïnes à des aventures exceptionnelles, mais il extrait l'exceptionnel des circonstances en apparence les plus banales

de leurs journées. Il les fait dialoguer en quelque sorte au second degré, de telle façon que l'égoïsme intellectuel foncier de Willougby apparaîtra dans ses moindres répliques aux deux femmes successivement victimes de son personnalisme pneumatique. Les blancs, qui sont entre les lignes de ses romans les plus fameux et du dernier, le plus compliqué peut-être de tous, *un Mariage ahurissant*, sont aussi intéressants et significatifs que ce qui est imprimé et exprimé. Il excelle à typifier l'éphémère, à faire avouer dans un mot, dans un silence, à confesser un tic nerveux. Quand on est entré dans son style et dans sa vision des choses et des gens — c'est tout un — les autres écrivains et psychologues semblent grossiers et rudimentaires. Il a l'ellipse de Pascal et la cruauté de Saint-Simon. Cependant il peint des créatures vivantes, roses après la course dans le jardin et la déclaration sentimentale, bavardes après avoir bu d'un grand et vieux vin, amères d'une nostalgie rentrée, des êtres à la fois de sport et de ruse, de plein air et de bibliothèque et d'une inconsciente cruauté. Visionnaire des inclinaisons initiales, des petites pentes qui deviennent des penchants et des chutes, il dissocie les filets ténus du fatum, d'une pointe suraiguë. Il devient l'Eschyle de l'accessoire et le Molière de l'accidentel, un accidentel et un accessoire où étaient cachés soigneusement, aux yeux du vulgaire, l'essentiel avec le principal. Son éblouissant jugement décompose, comme le prisme, ce qui s'offre à lui, puis le recompose instantanément. Il ouvre et referme le mystère de ses personnages avec une souveraine élégance.

Meredith était beau, d'une beauté singulière, suraiguë, angoissante, creusée par la douleur et le rêve. De longs cheveux blancs bouclés, un front blanc, haut, large, dégagé, une barbe blanche en pointe, des yeux d'un azur froid, bordés d'une flamme vigilante, un nez droit, une voix grave et forte, des mains nerveuses, des jambes d'ataxique, lui composaient une figure et une allure de sorcier moderne, de Méphistophélès des Celtes. Il vivait seul, à la campagne, à Boxhill, près de Dorking, entre ses livres et sa méditation, accueillant, bienveillant, sarcastique et généreux comme un fils de roi. Un sang évidemment rarissime, formé d'ondes diverses, mais également riches, avait formé cette nature altière, cet aigle de la pensée concrète. Sur sa table, à portée de la main, les poèmes de Mistral : « Ils

m'apportent le flot et les chants des îles bienheureuses. C'est le plus grand de tous, le plus aéré et quel équilibre ! » Ainsi vantait-il le génie méditerranéen, les doigts à plat sur *Mireille* et *Calendal*, qu'il lisait dans le texte, ayant appris, à cet effet, le provençal. Alphonse Daudet le renseigna sur quelques tours de phrase, qu'il n'avait pas parfaitement saisis : « Je vis ici au milieu de Scythes, vous comprenez, Daudet ; il faut me pardonner » Il. accueillit mon père comme une vieille connaissance : « Laissez-moi vous dire que je vous aime. Il y a dix ans que je garde pour vous, mon grand ami, des bouteilles d'un vin de Côtes-Rôties ». Son domestique, qu'il qualifiait d' « incomparable », les monta. Elles étaient remarquables, mais le commentaire que Meredith en fit les dépassait encore, comme saveur et couleur. C'est ainsi que nous nous liâmes en parlant du vin.

J'ai de lui une lettre émouvante, destinée à me consoler pendant une convalescence longue et pénible de fièvre typhoïde, lettre où il me vante la convalescence et me la recommande comme un état de lucidité ; puis un télégramme de deux cents mots au moment de mon second mariage, car il connaissait celle que j'allais épouser et notre double affection pour lui. Ce sont pour moi de précieuses reliques. Rien qu'en pensant à lui, j'ai le frisson de la grandeur ; j'entends ces trompettes romaines, ces buccins dont parle Quincey et qui annoncent les personnages souverains. Que ne puis-je me transporter à Boxhill, et vingt ans en arrière, quand respirait encore ce maître des maîtres !

Meredith était taquin, et d'une forme de taquinerie bien à lui. L'amiral Maxse racontait, pour consoler mon père et Meredith, affligés de la même maladie, que, lui aussi, à la suite d'une entorse, avait marché difficilement pendant de longs mois : « Oh ! je me rappelle, fit Meredith. Cette entorse, imaginez-vous, était devenue grosse comme une tête d'enfant, puis comme une tête d'hydrocéphale. Elle était un objet de curiosité. On venait des environs pour la voir et la palper ». Là-dessus, il éclatait d'un rire joyeux et effrayant, et le bon Maxse n'osait pas contredire cet inventeur de circonstances excessives. Ayant été très fier de sa force et de son agilité physiques, — quand il avait du chagrin, il se distrayait en jetant en l'air des

poids énormes, — Meredith ne voulait pas qu'on fît de sa maladie chronique, un sujet de conversation ni de compassion. Il avait soin de la représenter comme un empêchement accidentel, une luxation survenue la veille ou l'avant-veille : « Vous avez été médecin, mon cher Léon Daudet ; cela signifie que vous ne comprenez rien du tout aux souffrances des gens, ah ! ah ! que vous ne les écoutez même plus. C'est bien mieux ainsi. Il est rassurant pour le malade que le médecin n'écoute jamais ses doléances. J'ai des amis, — n'est-ce pas Maxse ? — qui n'ont pas été guéris autrement ».

Il lui était déplaisant qu'on estropiât les noms propres. L'amiral Maxse s'obstinait à appeler Schwob « mossier Schwaba ». Meredith le reprenait, en épelant à pleins poumons : « *S, tcé, ha, dobble you, o, bi.* » Cependant que Henry James, enchanté, rejetait la tête en arrière et riait de tout son cœur.

Pendant notre séjour à Londres, Meredith fit l'effort de venir de Boxhill, dîner et passer la soirée avec nous. A l'appel de mon père et de Henry James, un grand nombre de ses admirateurs étaient accourus pour lui rendre hommage. Car, s'il n'avait pas atteint le très grand public, — ce qui, de son vivant, vu la forme de sa pensée, était difficile, — il possédait cependant la gloire la plus enviable : une suprématie reconnue par l'élite. Je renonce à exprimer la beauté, la suprême élégance de ce vieillard nerveux et sagace, au front couronné par le génie, accueillant ces hommages et remerciant d'un sourire. C'est la plus haute expression de la civilisation, quand la beauté féminine entoure et salue l'intelligence créatrice et subtile. Il y eut là quelques heures d'une discrète apothéose, à laquelle le grand homme parut sensible. Mais il arrivera pour Meredith ce qui est arrivé pour Stendhal. Dans cinquante ans d'ici, ses prétendues obscurités qui ne sont que des ellipses à double évolution, seront éclaircies. Ses personnages rayonneront de l'intense lumière dorée des chefs-d'œuvre. Ses *Comédiens tragiques, l'Égoïste,* le *Mariage ahurissant, Diana of the Crossway* susciteront une foule de commentateurs. Leur auteur apparaîtra comme le Rembrandt de la splendeur écrite, comme un des révélateurs de l'homme à l'homme.

Ceux qui prétendent que le roman a fait son temps se trom-

pent. Ni les vices, ni les vertus, ni la faculté de s'étonner du bref passage terrestre n'ont fait leur temps. La substance cérébrale, cette substance « qui ne se repose jamais », comme le répétait Meredith, aura toujours besoin de s'inscrire, de se confronter, de se scruter. Sans vouloir jouer au prophète, j'affirme que le roman se transformera et par la sincérité en quelque sorte sculpturale des personnages, et par l'extraction de la destinée qui circule en eux, avec leur sang et leurs nerfs, et par l'étude de plus en plus approfondie de leurs mobiles et de leurs mirages. Balzac, si grand qu'il soit, est encore rudimentaire. Stendhal aussi. C'est à ce tournant que se dressera la statue immortelle de George Meredith. L'Angleterre sera aussi fière de lui qu'elle l'est actuellement de Shakespeare. Car il est au pôle de la prose, — j'appelle prose la science de l'analyse, des ressorts intellectuels et moraux, — ce que Shakespeare est au pôle de la soudaine et foudroyante poésie.

Pour comprendre et lire la ville de Londres, il faut connaître la littérature anglaise, il faut avoir lu et relu les dramaturges élizabethéens, Shakespeare, Ford, Webster, Cyrille Tourneur, les ouvrages de Thomas de Quincey, de Dickens, de Stevenson, de Thomas Hardy et de Meredith. Que de fois, m'installant à un carrefour du Strand, dans un endroit pressé et populeux où les passants s'écoulent comme une eau limoneuse, je me suis laissé aller à cette rêverie éveillée où les fantômes littéraires et poétiques s'appliquent aux vivants ! Voici la petite Anne qui sort d'une pharmacie, son verre de porto épicé à la main, pour secourir l'écrivain défaillant. Voici les camarades de Shakespeare, le poursuivant de questions baroques, auxquelles il répond du tac au tac, en accumulant les pointes et les métaphores. Car, au dire des contemporains, il était bavard et amphigourique comme un de ses personnages de second plan. Voici l'assassin Sikes, après le meurtre de Nancy, suivi de ce chien qui l'exaspère. Voici John Silver, le boiteux ; voici le terrible personnage double Hyde-Jekyll, voici Florence et le petit infirme de Dombey et fils, et tous et toutes dont l'énumération remplirait un quartier de la ville immense. C'est l'été. Le crépuscule vient sournoisement dans une poudre rose et cuivre chaud, qui apparente tous ces hommes, toutes ces femmes, à des chefs-d'œuvre de Reynolds et de Hogarth. Dans les profon-

deurs de l'esprit s'ouvre une compréhension générale, une fourmilière d'impressions neuves. Je pourrais demeurer là des heures, des jours, des mois, comme un stylite, ayant à droite la mémoire, à gauche la pénétration psychologique, si mon estomac ne me tiraillait pas, si je ne songeais simultanément à une belle tranche d'un rostbeaf saignant, entouré de quelques pommes vapeur, le tout arrosé d'un loyal claret.

La campagne anglaise, d'un vert profond, est chargée de toute la nostalgie des marins et des voyageurs. Mais il faut prendre un train à Saint-Pancrace, remonter jusqu'à Édimbourg, Glascow et au delà, et jouir du contraste extraordinaire des pays des lacs et des charbonnages. Certes, ce n'est pas gai, surtout quand on est seul et alors que des bandes obliques de pluie rayent implacablement le paysage, comme des pages d'écriture à l'usage des enfants. Certes, ce n'est pas gai, quand, au pied du pont sur la Clyde, dans l'auberge dont le cocher a l'habitude on ne trouve que des œufs au jambon et un maussade soda and whisky. Pourtant, de cette mélancolie même, de cette mouillure, de cette intense verdure, frangée de noir et d'ocre, il demeure une hallucination délicieuse, une valse des moustiques les plus piquants de l'esprit. C'est l'état de compréhension par le frottement des paysages, et non plus par le frôlement des humains. C'est la nature naturée de Spinoza suscitant la nature naturante. Le déplacement n'est qu'un prétexte à métempsychose.

Plus fréquemment encore que celui de Londres, j'ai fait, il y a une vingtaine d'années, le voyage d'Amsterdam et de la Hollande. Ce pays, resserré mais significatif, m'est familier sous tous ses aspects et en toutes saisons. Sans méconnaître le charme exquis des damiers fleuris de toutes couleurs, jacinthes et tulipes, que le printemps dispose autour de Harlem, je préfère la Hollande en hiver, classique, avec ses patineurs et ses canaux, ses soleils froids entre les silhouettes brunes ou bleues des moulins. Je revenais d'Enkhuisen à Amsterdam en traîneau. Le ciel était ouaté de blanc. Il flottait une poussière de neige. Parallèlement à la route, il y avait le canal, semblable à une lame de sabre, et ses coureurs penchés en avant, comme allant à la rencontre de leur propre chute, puis la voie ferrée. Un train passa surmonté d'un panache de fumée jaune. Une déto-

nation. Une autre plus sèche. Le train stoppa. Les patineurs suspendirent leur course. Je fis arrêter ma voiture. D'un wagon de première classe déjà éclairé, les employés emportaient un gros homme à barbe blonde, flasque comme un paquet de linge noir, qui venait de se tuer d'un coup de revolver.

Le poisson tel quel, cuit à point, avec une sauce au beurre sans plus, est incomparable chez Van Laar, à Amsterdam. Il est aussi une damnation, car vous le recherchez en vain à tous les restaurants de l'Europe. Mais le patron du café Riche, toujours à Amsterdam, M. Lelorrain, était bien aimable et connaissait sa cave sur le bout de la langue. Quand il vous disait : « Allez-y », il fallait l'écouter. Georges Hugo, qui est fastueux, ne reculait devant aucun Château-Margaux ; à quoi Mariéton, se frottant le crâne : « Garçon, je vois ici le chiffre quinze. C'est des floflorins ou des francs? Aussitôt Georges : « Bois-le d'abord. Ensuite tu déploreras son prix ». Une autre fois, chez un vieux libraire de Kalverstrasse, allemand, Dieu me pardonne, Mariéton cherchait une édition rare de Descartes. Le libraire, juché sur une échelle et turlupiné par notre chancelier du félibrige, tomba tout à coup sur le plancher, au milieu d'un vacarme épouvantable. Six enfants de taille différente apparurent, s'écriant en boche : « Ah! doch, papa wird gefallen !... Ah ! papa est tombé ! » Il fallut ramasser, épousseter, consoler le bonhomme et sa marmaille. Le Descartes, payé vingt florins, se trouva par la suite être un bouquin sans valeur, une édition extrêmement banale.

C'est au musée d'Amsterdam, et notamment devant les toiles de Vermeer et Delft, que je suis devenu amoureux de la Hollande. Rembrandt enrichit l'esprit d'une seconde vision des êtres et de la lumière. Hals a peint à la fois la force et la décrépitude. Schwob avait découvert Scorel, qui est secondaire mais intéressant. Il ne voulait voir que les toiles de Scorel, auquel il prêtait une profondeur d'apocalypse et je dus une fois l'emporter à bras, sous les yeux des gardiens stupéfaits, pour l'arracher à la contemplation de ce petit maître. Il y a aussi Jean Steen, qui n'est pas négligeable — sa *Jeune malade* est un chef-d'œuvre, on n'a jamais mieux rendu les yeux de la fièvre, — Pierre de Hoog et même Terburg. Mais une visite préalable à

Byvanck s'impose, si l'on veut interpréter l'histoire et la vie de la Hollande à travers la peinture hollandaise.

Byvanck, mon très cher ami et un grand ami de la France, est conservateur de la Bibliothèque de la Haye, et directeur de la revue *Gids*. On le trouve là, lisant et méditant dans son beau cabinet du premier étage, dont les fenêtres donnent sur la Lange Voorhout. Il y a vingt ans, il était très brun, avec des yeux noirs et perçants d'asiatique, dans un visage à la fois débonnaire et railleur. La voix est ferme, appuyée et par moments même martelée. Le geste est sobre, mais d'un artiste. Il désigne, dévoile et n'insiste pas.

Byvanck est un esprit vaste, lumineux et précis. Sa critique construit, agglomère, synthétise, tout en demeurant passionnée et vivante à l'extrême. Derrière l'œuvre, il recherche l'homme tel qu'il est, non tel qu'il se montre. Il fait preuve, dans cette poursuite originale, d'une ingéniosité sans seconde. Il est idéoplastique comme un platonicien. Imaginez un méditerranéen repris par la Réforme, luttant contre elle et transposant ce débat intérieur dans sa vision des lettres et des arts, et vous aurez une notion approchée de ce très important cerveau. Il connaît à fond quatre littératures, la hollandaise, la française, l'anglaise et l'allemande, sans compter la possession complète de l'antiquité romaine et grecque. Cet appareil, ce soutènement d'érudition lui sert, mais demeure invisible. Comme un corsaire à l'avant du bateau, il jouit du spectacle changeant du monde, en attendant que le soleil se couche. Il y a beaucoup à apprendre dans sa fréquentation.

Sa force satirique est grande. Il la refoule, parce qu'il préfère le dessin à la caricature, mais, quand il s'y laisse aller, c'est un délice. Souvent je lui ai demandé non seulement de me montrer, mais d'interpréter pour moi, les manuscrits en miniatures, dont il est le gardien jaloux. Chaque planche devient alors un prétexte aux remarques tragiques ou plaisantes. Il y a aussi dans Byvanck, comme dans les passionnés qui se dominent, un puissant dramaturge endormi. Il animerait la feuille morte, la pierre froide et l'imbécile content de soi.

Une de ses têtes de turc préférées était le pauvre Van Hamel, excellent homme, de belles manières, mais critique médiocre, fort répandu dans les milieux universitaires hollan-

dais et dans les salons parisiens. Byvanck ne blaguait pas directement Van Hamel, il est trop courtois, trop subtil pour cela. Il se contentait de l'amener tout doucement à déployer, comme un gentil paon, les trésors de son innocente fatuité. Le maximum de la roue coloriée de Van Hamel était aussi l'apogée du contentement de Byvanck et la malice de son œil noir devenait infinie. Ce grand enfant gâté de Van Hamel se croyait fort supérieur à son émule, et il se plaisait à le renseigner sur des textes et des auteurs que l'autre connaissait vingt fois mieux que lui. Au moment de la guerre des Boers, il s'improvisa le barnum à Paris du président Krüger, et il me demanda de le présenter en cette qualité aux directeurs du *Journal*, à MM. Letellier. Je le présentai à mon cher Auguste Marin, qui voulut bien prendre, en cette occasion, le rôle du papa Letellier et de Nez-Henry. Ce fut une audience solennelle et joyeuse. Auguste Marin promit à Van Hamel qu'une page entière du *Journal*, avec photographie et biographie, lui serait consacrée. Van Hamel invita Marin à venir le voir en Hollande. Marin remercia chaleureusement. D'ailleurs, il n'aimait que Marseille et sa Provence. Les brumes du nord le rebutaient. Au bout de huit jours, Van Hamel ne voyant rien venir, flaira une mystification, fit son enquête et nos relations furent interrompues. Que me pardonnent les mânes du président Krüger et de son secrétaire improvisé !

Sur la terrasse de Scheveningue, retentissante du fracas de la mer, dans les bois merveilleux de la Haye, dans les dunes sablonneuses creusées en cercle, comme les monts de la Lune, j'ai passé de belles heures en compagnie de Byvanck. Par quelle étonnante adaptation cesse-t-il d'être un étranger, est-il des nôtres, nous a-t-il révélé sur Villon des documents ignorés, des sources fraîches, cependant qu'il apportait aux Anglais des vues nouvelles sur Shakespeare et *Hamlet*, aux Allemands une psychologie originale de Gœthe et de son milieu ! Sa mémoire est fidèle et prompte. Il cite un beau vers, une noble pensée, le regard perdu vers l'horizon, puis d'un ton inimitable ajoute : « Oui, oui, cela est bon. Cela se tient. Mais votre Charles d'Orléans aussi... » Il connaît par cœur nos poètes les plus rares, et il devine ou conjecture les circonstances morales qui leur ont donné, à tel tournant de leur vie, tels accents. Quel étonnant

professeur de littérature comparée au Collège de France il ferait !

Tel est ce sage, au masque puissant et railleur, grand dans un petit peuple, spectateur attentif des mouvements de la littérature et de la pensée européennes. A côté de lui, Georges Brandès, le juif danois, l'homme des *Principaux courants*... est un pauvre homme.

C'est que Byvanck, le bon tourmenteur, derrière les textes, cherche les âmes, puis les visages et les corps, puis les groupements et leurs réactions... et c'est par là qu'il s'apparente aux maîtres peintres de son pays.

C'est il y a vingt ans que Georges Hugo, mon frère Lucien et moi, enthousiasmés par l'hiver hollandais, décidâmes de pousser jusqu'à Elseneur, afin de nous rendre compte si la glace, le fantôme et la bise y étaient d'aussi excellente qualité qu'à Amsterdam et à Harlem. Il faut vous dire que nous avions traversé le Zuyderzée en traîneau, au coucher du soleil, et que la féerie nous en avait mis hors de nous-mêmes. On résolut, séance tenante, de compléter cette forte notion incendiaire et septentrionale. Un télégramme à nos familles respectives nous valut cette réponse étonnante : « Impossible Elseneur. Trop froid, trop loin, trop inquiets. » Combien la désobéissance nous parut douce !

Aucun de nous n'a oublié la gare d'Osnabrück, sous son linceul blanc, à trois heures du matin, où nous attendions *l'Harmonica* qui devait nous conduire à Hambourg. Pourquoi ce train rapide s'appelait-il ainsi, je l'ignore. Mais le vieil Hambourg, sous la neige, combinait à la fois les estampes de Whistler, d'Hokousaï et de Rembrandt. J'étais seul à connaître l'allemand. Mes compagnons me turlupinaient : « Demande-lui une autre bouteille... Dis-lui de faire réchauffer les pommes de terre... qu'il monte de l'Apollinaris dans nos chambres ». Quelquefois un mot usuel me manquait et tous en chœur : « C'est malheureux, après quinze ans d'études ! » Au sortir de Hambourg, Copenhague et sa « langelinie » nous parurent plutôt fades. Le Danemark n'était qu'un tapis de neige, immense, interrompu çà et là de traces singulières, queues de renards, pattes de corbeaux, telle une image illustrant le bon La Fontaine. Cependant le passage des Belts, sur un bateau brise-glace,

et l'aspect d'Elseneur nous donnèrent exactement la sensation surintense, le frisson du sublime que nous espérions depuis Amsterdam. Il est bien rare que l'action devienne ainsi, en dépit de Baudelaire, la sœur du rêve. C'était à la chute du jour, c'est-à-dire en ces climats, en cette saison, vers les trois heures après midi. Le château légendaire et sa terrasse émergeaient d'une brume d'argent, basse et comme vénéneuse. Une allée d'arbres à frimas longeait l'eau solide, qui la reflétait vaguement. Vous eussiez cherché en vain le vestige des petits pieds d'Ophélie, les appuis lourds de Polonius, ou l'empreinte du prince danois. Mais tout était demeuré dans la position, dans la stupeur du duel fatal, où la fiole compléta l'épée, et l'on croyait entendre, dans l'air ouaté, la lointaine alarme de Fortinbras. C'est de cette hallucination réelle que naquit *le Voyage de Shakespeare*. Là je compris aussi que Shakespeare avait sûrement *vu* Elseneur, avec les yeux du corps ou ceux du songe. Quand nous arrivâmes à Körsör, la nuit venait, opaque et tragique, semblable à l'oubli, à la mort et à la désaffection.

— Et maintenant, s'écria Georges, à Stockholm !

Malheureux que nous étions ! Nous avions oublié le banquet en l'honneur de M. de Goncourt, remis par suite de la mort de Vacquerie et auquel il eût été sacrilège de ne point assister ; car nous aimions et admirions de toutes nos forces l'auteur de *Germinie Lacerteux* et de *la Faustin*. Un nouveau télégramme nous rappela cette circonstance aggravante, en même temps que le directeur des postes et télégraphes de l'Empire nous faisait savoir qu'une assez forte somme, destinée à notre ravitaillement, était « accrochée » à Hambourg. Tout cela fit que nous disposions juste de quarante-huit heures pour faire la connaissance de Stockholm, de ses environs, de l'aimable ministre plénipotentiaire M. Rouvier, et du romancier historien de Marie-Antoinette et de Fersen, le sympathique Heidenstamm. Ce bref délai fut bien employé ; visite à Drottingholm par une tourmente de neige, course en traîneau, promenade à travers la ville, dîner, présentations. Puis en route ! Quatre-vingts heures plus tard, ainsi que dans une pièce de Jules Verne, nous débarquions en habit et rasés de frais au Grand Hôtel, où quatre à cinq cents personnes de la première société, comme on dit à Londres, fêtaient le bon parrain de ma jeune sœur.

Il était bien content, le parrain. Il riait aux anges, à Ajalbert, à Geffroy, à Rosny, à Mirbeau, à Georges, à Lucien, et notre tour de force en quatre-vingts heures le laissait tout à fait indifférent. Mon père, au lieu de prononcer un discours, adressa quelques paroles d'une émotion tendre, au « vieux compagnon qui lui avait été bien bon dans des heures douloureuses », et chacun eut la gorge serrée, les yeux humides. L'allocution de Raymond Poincaré fut délicatement nuancée, parfaite en tous points. Celle de Clemenceau, bien intentionnée, mais trop verbeuse. Renonçant momentanément à la politique, à ses pompes et à ses œuvres, et piochant le plan de *les plus Forts*, Clemenceau avait hâte de montrer à tous qu'il était du bâtiment, qu'il connaissait les bons auteurs, que la composition romanesque et l'art dramatique n'avaient point de secret pour lui. Mais l'important était que Goncourt fût enchanté et il le fut, car il appuya sa joue tremblante contre la pommette dure de Clemenceau. En sortant de là, comme il faisait grand'soif, je proposai à une demi-douzaine de nos amis une tournée d'un champagne demi-doux, non glacé, mais frais, qui fut acceptée avec enthousiasme. Goncourt a raconté depuis qu'il avait forte envie de nous accompagner, mais qu'il avait craint de troubler la fête par la présence d'un vieux monsieur. Je me reprocherai toujours de n'avoir pas osé l'inviter, car, pas un instant de sa verte vieillesse, il n'eut l'air, ni les manières d'un empêcheur de trinquer en rond.

Peu de temps après, éclata le scandale attendu du malheureux Oscar Wilde. Je dis attendu, car sa folie morale était notoire, et il est notoire aussi que l'Angleterre ne badine pas avec ce genre de débauche. Comme quoi on peut avoir des parties de grand artiste et, faute de caractère, finir en « observation » dans un recueil de psychopathie. Schwob et Sherard, qui admiraient Wilde et qui avaient de la sympathie pour sa personne, firent mille démarches, d'abord pour le tirer d'affaire, ensuite pour obtenir une atténuation de sa peine. Ils se brisèrent contre l'indignation de la société londonienne, irritée surtout d'avoir mis au pinacle un gentleman aussi « bad form ». Il n'est pas douteux que le persiflage qui lui était naturel aggrava le cas de Wilde et indisposa ses juges à l'extrême. Alas, alas, poor Oscar ! Lui aussi était de souffle court. Lui aussi avait une

grosse figure bouffie. Lui aussi traînait un mauvais rêve. Mais sa fin, tout aussi tragique, fut beaucoup plus morne que celle de son confrère en hérédité chargée. Il était fait, non pour le château, plutôt pour le sanatorium d'Elseneur.

L'année suivante nous vit en Espagne, Georges et moi. Mais c'était l'automne finissant, presque l'hiver, et je ne devais comprendre Grenade, Séville, Cordoue, que huit ans plus tard dans le plein embrasement et rissolement de l'été maure. Stockholm en janvier, Grenade en août, telle est la vérité. Comme Elseneur m'avait fait écrire *le Voyage de Shakespeare*, la rencontre de la vision de Tolède et d'une douloureuse histoire, qui courait alors Paris, me fit écrire *Suzanne*. Le premier de ces deux livres parut dans *la Nouvelle Revue*. Le second au *Journal*... « J'vous r'mercie bien, j'vous d'mande pardon », comme disait Xau. Mon roman suivant, *la Flamme et l'ombre* sortit tout armé de ma première rencontre avec Venise. J'y aperçus de loin Guillaume II, dit des Boches, en visite étincelante, et une douzaine d'huîtres empoisonnées m'y infligea la typhoïde, cependant qu'une autre douzaine rendait très malade Alphonse Daudet. Ne vous figurez pas que mon fanatisme vénitien en ait été diminué le moins du monde. Au contraire, comme Barrès l'a très justement noté, la fièvre commençante est un bon état de sensibilité émotive pour ces promenades en gondole, où la pierre, l'eau, le passé composent une hallucination paradisiaque. Demandez plutôt à Musset. La vraie lecture à faire au coucher du soleil sur le grand canal, alors que l'onde est telle qu'une huile lourde aux glacis d'or, et qu'il pleut partout une cendre violette, la vraie lecture c'est celle des *Amants de Venise* de Maurras. Maître poème, où le grand politique français au XX<sup>e</sup> siècle a déversé toute sa force lyrique et analytique. Quand je l'ouvre, j'entends, prolongé par l'élément liquide, le cri nostalgique des rameurs, j'ai dans le nez cette odeur mêlée d'aromates, de coquillages, de croupissure qui est l'atmosphère de la lagune, je vois, par transparence, des marches de marbre sous le clapotis d'une eau vénérable.

En revanche, jamais je n'ai pensé là une minute à Chateaubriand ni à Byron. Cependant j'ai su par cœur des pages entières des *Mémoires d'outre-tombe*, j'ai un goût très vif pour le mystère de Manfred et la puissance métaphorique de l'illustre

boiteux de Missolonghi. Ni l'un ni l'autre ne m'évoquent Venise, ni ne me sont évoqués par Venise. Expliquez cela.

Bien plus fort : il n'y a rien qui me paraisse plus loin de Venise que Ruskin et ses *Pierres de Venise*. Ce cher insupportable Ruskin sollicite le marbre, comme d'autres sollicitent les textes. Il se donne un mal infini pour découvrir des analogies inexistantes. Son esthétique est, chose horrible, celle d'un pasteur émancipé. Quand je pense à lui, j'évoque le dimanche de la campagne anglaise, un monsieur en lévite sombre qui joue de l'accordéon sur une prairie trop verte, pour faire danser les petits enfants. Je n'ai jamais été de ces petits enfants qu'a fait danser le bonhomme Ruskin. Voyez comme, de ses ouvrages, de ses disciples, de son école, tout charme, toute magie, ont disparu. Quel suintement grisâtre, quelle symbolique de pacotille! Ils étaient consciencieux et appliqués, je le veux bien, mais c'est l'étonnant Whistler qui l'a dit : « L'application en art est une nécessité, non une vertu ». Et, toujours pour citer Whistler, jamais chez eux le travail n'a su effacer les traces du travail. La vérité, je crois, est que l'œuvre d'art commence par une émotion spontanée, non par une interprétation, et que les sublimes énigmatiques ne mettent point l'énigme en avant. Celle-ci sort d'une lente contemplation de leurs œuvres.

Lors de ce séjour à Venise, nous habitions, dans un palais transformé en hôtel, l'ancien appartement de Richard Wagner. Cependant ni Brangoine, ni Kurwenaal ne vinrent jamais me tirer les pieds.

L'apothéose véritable de Wagner eut lieu l'année suivante à l'Opéra, avec la répétition générale de *la Walkyrie*. Dans ce rôle adapté à sa voix et à son physique, M^lle^ Lucienne Bréval, la première artiste lyrique de notre temps, fut incomparable. Après elle, Delmas, en Wotan, recueillit des applaudissements mérités. Mais un autre drame se jouait dans la salle, et dont la signification échappa à la plupart des spectateurs français. La colonie allemande et juive-allemande au grand complet occupait l'Opéra et semblait dire : « Cette fois, ça y est, nous tenons Paris ». Je reconnaissais à la lorgnette les habitués de Territet-Montreux, de Vevey et de Clarens, les boucs, les dromadaires, les puants kamerates des salons Dreyfus, Lazard, Meyer, Seligmann, etc., chacun ayant amené son Berlinois, son Francfor-

tois, son Francforto-Viennois, son Berlino-Triestois, son Boche à nom de ville boche. Tout ce monde communiait en Wagner, et, pendant les entr'actes, discutait en allemand les cours de la Bourse. Les correspondants des journaux prussiens et viennois parcouraient les corridors, chauffaient l'enthousiasme, prenaient des notes sur leurs calepins. Sous le couvert de la poésie, de la musique, du dieu du feu et du thème du sommeil, l'invasion germanique s'installait et très exactement aux premières loges. Il y a de cela une vingtaine d'années, mais j'en eus le sentiment si vif que je le retrouve intact. Au plaisir indiscutable que nous prenions, se mêlait le sentiment d'un danger. Ces gens étrangers et ennemis n'avaient pas encore l'air pleinement satisfaits. Cette soirée semblait être pour eux, non un aboutissement, mais un point de départ. Elle l'était, en effet. Pendant que nous regardions Fricka, Mime et Alberich forgeaient déjà contre nous des munitions chez Krupp et Ehrardt. Issu légendairement de la guerre et de la conquête, l'esprit wagnérien demeure chargé de la rage de guerre et de conquête. Il attire et concentre nettement l'ennemi. Contre cette indiscutable réalité, tous les beaux esprits du journalisme et des salons ne feront rien. Le marmiton de *Lohengrin* avait raison et les beaux esprits avaient tort. Il y a des engouements suicidaires. La wagnéromanie est de ceux-là. A bas Wagner !

Je termine, sur cette constatation et sur ce cri, la troisième série de mes souvenirs. Avec le quatrième volume, nous entrerons dans une période beaucoup plus troublée, celle de l'avant-guerre, que les terribles événements actuels éclairent de façon saisissante. Je tâcherai d'y apporter le même esprit de sincérité absolue, quant aux hommes, amis ou ennemis personnels, de partialité quant à la France.

---



# SALONS ET JOURNAUX

A LA CHÈRE MÉMOIRE

DE NOS DEUX AMIS

Mme DE LOYNES ET JULES LEMAITRE

*qui ont tant fait, l'un et l'autre,*
*pour la France.*

L. D.

# CHAPITRE PREMIER

## LE SALON DE MADAME DE LOYNES

*Mme de Loynes et Jules Lemaître. — Les dîners avenue des Champs-Élysées. — Henry Houssaye. — Grosclaude. — Capus. Donnay. — Rochefort. — Arthur Meyer. — Adrien Hébrard. Mitchell. — Gaston Jollivet. — Doyen. — Calmette. — Vallier. Henry Simond. — Ernest Daudet.*

De tous les milieux parisiens où fut organisée la résistance nationale, pendant les années troubles qui précédèrent la grande guerre, le plus important et le plus actif fut certainement le salon de Mme de Loynes, 152, avenue des Champs-Élysées. C'est là que Jules Lemaître avait son camp. C'est de là que partaient les directions et les consignes, dans des circonstances que je conterai plus tard, quand on pourra parler librement. Aujourd'hui, je veux simplement vous faire connaître cette conjonction de deux esprits clairs et de deux volontés droites, mis au service du pays. Admis dans leur intimité, les aimant ardemment, elle et lui, ayant reçu d'eux des témoignages inoubliables d'affection, je puis dire, imprimer d'eux, après leur mort, ce que leur extrême modestie m'aurait interdit d'exprimer et d'imprimer de leur vivant. Cela est d'autant plus nécessaire qu'un vieil homme sans pudeur, M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, accueilli par Mme de Loynes, a écrit, sur sa bienfaitrice disparue, un livre misérable, où la perfidie s'enveloppe, s'enrobe d'une mélasse sémitique, où le fiel est coulé en dragées. Il importe de remettre les choses au point et l'annaliste impudent à la niche.

Mme de Loynes avait été d'une parfaite et délicate beauté,

ainsi que le montre son portrait par Amaury Duval, que Lemaître a légué au Louvre. De taille moyenne, elle avait gardé, de sa jeunesse, une ligne charmante, l'harmonie des traits du visage, des cheveux cendrés et fins, des yeux d'une pénétrante mélancolie, d'une eau profonde et douce, parsemés à l'occasion de lueurs railleuses, une voix grave et tendre à la fois, telle que Shakespeare la prête à Cordelia. On la découvrait, en entrant chez elle, assise en douillette blanche dans un pouf rose de style second Empire, entourée de ses petits chiens favoris, un éventail à la main, gracieuse, un peu frileuse, même pendant l'été : « Asseyez-vous, mon ami ». Elle vous tendait une main longue, fine, soyeuse et fixait sur vous ses regards clairs. Son premier accueil attachait et subjuguait. Plus tard on s'abandonnait à elle complètement, en toute confiance. Je n'ai pas connu de partisan plus fidèle, plus loyal. Je lui disais :

— Vous valez dix hommes.

— Oh ! ce Léon, comme il vous lance cela ! Paf !... Est-ce vrai, monsieur Lemaître ?

— Léon a l'air d'exagérer, madame. Mais ce n'est là qu'une apparence. Vous valez en tout cas dix hommes comme moi.

Il fallait entendre leurs deux rires ! Quand M^me de Loynes s'amusait vraiment, — ce qui n'était pas rare, — elle tapotait de son éventail le bas de sa robe, puis relevait les bras d'un air effrayé. Alors ses petits caniches jappaient. Afin de la distraire, je lui contais toutes sortes d'histoires et j'imitais les uns et les autres : Zola et son zézaiement socialophilosophard ; Hermant et son couin couin de petit canard gendelettre en porcelaine ; Barrès et ce « le croyaîz-vous vraîment ? » qu'il oppose, avec l'accent lorrain, aux niais solennels ; le rire henni d'Avenel ; le braiement poussiéreux de du Bled ; le bredouillement infatué de Judet. Que n'aurais-je pas fait pour amener, sur le visage de notre délicieuse amie, cette joie frémissante et communicative !

M^me de Loynes avait autant d'esprit naturel, de tigrerie, qu'une Sévigné, une Lespinasse ou une Geoffrin. Elle trouvait dans le dialogue, dans la confidence, les mots les plus drôles, les plus profonds, les raccourcis les plus imprévus, les définitions les plus justes. Un touchatout hébreu de théâtre de chant,

qui tient du prestidigitateur et de Polichinelle, déclarait qu'en cas de conflit entre la France et l'Allemagne, il volerait aussitôt à la frontière. « Laquelle, monsieur ? » lui demanda-t-elle doucement. On cite d'elle cent reparties semblables. Mais le plus remarquable dans sa manière, un des secrets de son art amical consistait à s'effacer, à s'annihiler, à devenir, pour ceux qui la fréquentaient, une auditrice infiniment compréhensive et une conseillère pondérée. Elle dirigeait avec doigté des causeries parfois périlleuses, des discussions souvent véhémentes, épargnant aux uns et aux autres, d'un mot, d'un silence, les faux pas, les fondrières et les gaffes. Elle coupait les raseurs avec une ferme bienveillance, d'une question enjouée adressée à leurs voisins. Son désespoir, c'était la cacophonie qui s'établit, à une table parisienne, quand tout le monde y parle à la fois, quand l'intérêt ainsi s'éparpille. Elle imposait aussitôt silence à tous : « Monsieur un tel, je vous en prie... un tel, laissez parler monsieur Lemaître », ou « notre ami Houssaye », ou « notre ami Capus ». Car elle désirait que cette monnaie d'argent ou d'or, qui tintait dans les propos sérieux ou futiles, ne vînt pas à rouler sur le plancher, à s'égailler dans les plis du tapis.

Elle rassurait les timides et elle apaisait les bavards effervescents. Son sceptre était exquis, mais on devait lui obéir.

Elle recevait chaque soir de cinq à sept, à dîner le vendredi et le dimanche, quelquefois en semaine, dans la petite intimité, en tête à tête quand on le lui demandait. Elle recevait simplement et largement, sans faste, mais avec prodigalité. Le repas se composait d'un potage, d'un relevé, d'un beau poisson, de deux pièces de rôti, ou d'un rôti et d'un gibier, selon la saison, de légumes, de salade, avec un pâté, et de dessert, glace ou fruits. Les menus étaient méticuleusement choisis, entremêlés de recettes provinciales, ou de plats dus à l'originalité des convives. C'était, de l'avis général, la première table de Paris, tant pour l'abondance que pour la qualité, l'à-point de la cuisson, et l'abrégé des sauces et coulis. Les quenelles venaient de Lyon, le jambon de Luxeuil, les poulardes de Bourg en Bresse et tout à l'avenant. Il n'y avait jamais un raté. Tout arrivait chaud et même brûlant, sans ces interruptions de service inexplicables, qui désolent les maîtresses de maison. Un melon pas mûr, aussitôt signalé par Coppée, fit scandale une fois en huit

ans. Henry Houssaye avait imaginé un jambon accompagné de truffes, dit « à la H. H. », dont je renonce à décrire le velours parfumé. Je déchirais l'ananas suivant les règles, en l'inondant de kirsch, de sucre, puis de marasquin. Les mets étaient repassés deux fois, comme il se doit, et il était formellement interdit aux domestiques, — que surveillait notre chère Pauline, majordome discrète, incomparable, — de presser le mouvement. Chaque convive avait devant lui son verre à vin ordinaire, destiné à être bu largement, son verre à bourgogne, son verre à bordeaux, sa coupe à champagne. Le grand style classique. La cave, en effet, valait la cuisine, laquelle atteignait fréquemment au sublime. Ali Bab, ou si vous préférez Henri Babinski, l'immortel auteur de la *Gastronomie pratique*, déclare volontiers qu'un repas excellent ne pèse jamais sur l'estomac. Cette loi fondamentale se vérifiait chez M^me^ de Loynes. Bien qu'on y mangeât trop, nul ne s'assoupissait, ni ne s'aigrissait vers la fin, comme c'est le cas quand Locuste opère parmi un luxe de mauvais aloi. Seule, la tête légère de Henry Houssaye s'échauffait parfois, à la suite d'une série de coupes de champagne, mais ses clameurs, accompagnées de lissements rapides de sa barbe de fleuve historien, se perdaient dans la bienveillance générale. On lui accordait tout, à ce grand enfant académique, confit en stratégie napoléonienne, bien qu'il n'eût jamais commandé même une patrouille et qu'il fût le plus pacifique des hommes. Son *Waterloo* demeure une belle chose.

Henry Houssaye faisait généralement vis-à-vis à M^me^ de Loynes, qui le calmait d'un regard, quand il s'exaltait selon Clicquot. Jules Lemaître, du bout de la table, aidait à l'administration intellectuelle des repas, avec une inaltérable bonhomie. Il émoussait les angles aigus, mettait des cédilles et des accents, désempoisonnait les fléchettes et amortissait les « moi, moi, moi ». Son ironie aérienne doublait le sel, le poivre et les épices. Ajouté à celui de M^me^ de Loynes, son tact subtil créait une atmosphère elliptique, allusionniste, où les intentions étaient comprises, sans être exprimées, une dentelle verbale d'un point bien rare. De temps en temps, quand commençait à sévir un abstracteur de quintessence, il faisait le bêta aux yeux ronds, le rustique venu de Tavers, avec un fromage de chèvre et une bouteille de vouvray, qui demande des

explications. On pouffait et le métaphysicien s'effondrait. Les grandes ombres de Renan et de Sainte-Beuve, anciens familiers de la maison, étaient souvent évoquées par M<sup>me</sup> de Loynes, magnifiées par Lemaître, d'un trait cursif comme un zigzag d'hirondelle. Ou bien, afin de détendre comme un commencement de mésentente, de dissoudre un nuage accouru du fond de l'horizon, il lâchait une bonne bourde tourangelle, dont on le gourmandait maternellement.

— Vous êtes stupide, monsieur Lemaître.

— Madame, c'est Grosclaude — ou c'est Capus, ou c'est Maurice, ou c'est Léon — qui me pousse à dire des bêtises.

— Hou, le vilain rapporteur, gémissait Grosclaude, prince de la déformation des mots, démon de l'à-peu-près, acrobate sublime du dictionnaire. Quoique très gourmand et glouton maigre par-dessus le marché, ce trouveur infatigable, qui se hisse aisément au trouvère, grâce à sa vaste imagination, parle en mangeant, mange en parlant, mêlant la blague à la bouchée. C'est un plaisir de le taquiner, pour être aussitôt assis par lui, si l'on est debout, étendu sur le sol, si l'on est assis. Il a la riposte foudroyante. Il était entendu que je me sacrifiais dans ce rôle d'asticoteur martyr et je me retrouvais, au dessert, barbelé de traits grosclaudiens. J'ai souvent dîné avec Grosclaude, mais nulle part il n'était aussi fulgurant qu'avenue des Champs-Élysées et son cas était celui de tous les autres. La maison poussait à la personnalité, allumait les caractéristiques, alors que tant d'autres logis éteignent et estompent. Il n'y flottait jamais cette poussière grise, qui fait des salles à manger et des salons autant de mornes mangeoires, de tristes parloirs, où se repaissent et alignent des propos convenus les marionnettes de la société.

J'ai été comme cela deux fois chez une pauvre dame qui peint des fleurs, une fois chez une autre, qui écrit des petites machines sentimentales, dans un petit hôtel de la plaine Monceau, une fois chez une cinquantaine de personnes vagues, bien qu'à la mode, et dont les plats tragiques et les vins effrayants me sont demeurés plus présents que les visages. J'ai entendu là des ânes rouges, verdâtres ou pommelés, immortels ou mortels, des Georges-Henri Manuel, des du Bled, des d'Avenel, des Jean Aicard, des Hanotaux, des Edmond Haraucourt, qui contaient

des anecdotes et bons mots rances, récitaient des vers plats, alléguaient de faux bons auteurs, émettaient des avis. J'ai vu des mastodontes nus jusqu'à la ceinture, corsetées « à la soupe », couronnées de rubis sur leurs perruques, chaussées de diamants et de perles, devant lesquels sautaient, d'un orteil sur l'autre, des banquiers de cinquante millions, des poètes de quatre sous, des économistes de pacotille et des voleurs. J'ai subi — pas longtemps — dans le fumoir riche, orné d'un Clairin, d'un Gérome, de quelques Bonnat, le velu qui parle de Maupassant et le chauve qui connaît Loti, le statisticien à l'haleine empestée, le politique gonflé de Tocqueville, le financier ivre de chiffres, la financière de cent kilos, amie des arts et lectrice de Melchior de Vogüé, le médecin qui tue à l'aide de drogues chères, le chirurgien coupe-toujours. Il m'en est resté un rude écœurement, une nausée à vomir en rêve sur les pieds de tous ces gens-là.

Devant ces misères dorées, devant ces cadavres ambulants, j'ai compris et jusqu'au fond, le *paucis humanum vivit genus* et le néant de certaines existences. Si fréquenter ça, c'est être sociable, eh! bien, non, je ne suis pas sociable! D'ailleurs je m'en suis toujours douté à ceci que la seule vue d'un demi-romancier comme Marcel Prévost me rend nerveux et combatif pour un jour, et que le simple aspect des boutons roses, rangés dans un hexagone pileux, composant le masque horrible d'un Ernest Charles, m'enlève l'appétit pour quarante-huit heures, si je n'ai sous la main un verre de porto rouge, d'une bonne année et pas trop sec.

Comme Grosclaude, ses amis Capus et Donnay — le Maurice de Jules Lemaître — suffisent chacun à faire la joie d'un repas. Quand ils sont tous trois autour d'une table, c'est du gaspillage, mais quel amusement! Capus est d'origine provençale, il a même conservé une pointe d'accent. C'est un esprit d'une rare pondération et qui va, si l'on peut dire, jusqu'à l'excès dans la mesure, par horreur des emballements. Ce qui ne l'empêche pas, bien entendu, de se blouser en deçà, comme d'autres se blousent au delà. Philosophe narquois et désabusé, à la façon de Montaigne, auquel il ressemble physiquement, il croit aux compensations, à un certain équilibre entre la douleur et l'embêtement à gauche, la joie et l'agrément à droite. Observateur

profond des travers humains, il en parle légèrement, et des vices comme des travers. Il ne châtie pas, même en riant. L'existence lui apparaît ainsi qu'une partie de cartes, entre l'Inconnu, avec un grand I, et Capus, ou Michel, ou vous ou moi, où il s'agit pour lui, vous et moi, d'avoir quelques atouts, sinon de les compenser par un je m'enfichisme à hauteur. Je vous réponds que son je m'enfichisme est prêt à toutes les éventualités, même à celle de l'œuvre parfaite qui peut lui tomber du bout des doigts. Son théâtre n'est que la fleur de sa pensée, dont les racines vont loin et activement. Il introduit le sérieux, et même le grave, sous les espèces du frivole. Il enveloppe la leçon dans la gaieté. Je préfère son *Qui perd gagne* aux *Scènes de la vie de Bohème*, qui sont cependant un beau livre. Ce contemplatif traverse le succès et l'immense succès, les honneurs, la fortune, comme il traversa l'obscurité, la méconnaissance et la mouise, en faisant la planche et regardant le jeu des nuages : « L'eau du temps me portera bien quelque part ».

Le salon de Mme de Loynes était une fabrique d'académiciens. Capus le savait. Il désirait être de l'Académie. Cependant il demeurait aussi libre d'allures, au milieu des pauvres immortels, que si lui-même n'eût pas convoité les palmes et l'épée. Cela est tout à fait charmant. C'est un cher garçon, généreux de toutes les manières, qui jette l'argent par les fenêtres quand il en a, régale ses amis comme pas un, est complètement dépouillé de vanité, de pédantisme et cache soigneusement un goût très vif, très renseigné, de la métaphysique et de la biologie. En conversation, il a des trouvailles homériques : « Est-il vrai, Capus, que vous soyez devenu nationaliste ? » lui demandait, du bout d'une table de dix-huit couverts, Joseph Reinach, non encore polybé au *Figaro*. A quoi Capus, de sa petite voix raisonnable : « Mon cher ami, on raconte tant de choses... On m'a bien dit que vous étiez juif ». Il est éclectique dans ses relations et il n'entend pas qu'on restreigne son éclectisme. Il a horreur de prendre parti dans les querelles et, en général, d'être contraint ou gêné dans ses mouvements, qui sont ceux d'un botaniste attentif à la flore parisienne, mais tenté soudain par l'automobile, la Touraine ou cette resplendissante Marseille, chez qui l'on mange — selon son expres-

sion — « du poisson avec du soleil ». Cette fantaisie le sauve du prosaïsme, son démon tentateur. Le rôle de l'argent dans la société est apprécié par lui magistralement. Il admire qu'un monsieur qui a cent mille francs les remette, en temps de paix, bénévolement à un banquier, qui en tirera le bénéfice et lui restituera, en échange, un paquet de papiers, plus trois mille francs par an. C'est en effet prodigieux. Les calculs des économistes et les axiomes fondamentaux des moralistes ne lui en imposent point. Il en démontre avec enjouement le paradoxe. Quand d'Avenel, gileté d'argent et d'or, essayait d'exposer à Capus, devant la lourde Tanagra en saindoux de Gérome, qui ornait la cheminée de M^me^ de Loynes, les variations de prix de « l'alicaud de mouton » depuis saint Louis, Capus, d'un mot décisif, désarçonnait le navrant vicomte et lui dévissait son illusoire vicomté. Du Bled, épouvanté, n'osait pas s'y frotter et dirigeait ses échasses et ses salons du dix-septième d'un autre côté.

J'affirme que l'insecticide Capus — détruisant blattes, cancrelats, cafards — est le roi des insecticides. Cher Capus, sans en avoir l'air, il fait d'aussi bonnes besognes, avec son petit soufflet doré, que Forain avec son pulvérisateur à vitriol ! Les deux instruments sont bien utiles.

Quant à Maurice Donnay, mon cousin — avant la guerre nous mettions un k à cousin, mais depuis... — c'est un poète, satirique quand on l'embête, et un voluptueux rêveur. Il se tire des réunions mondaines en prenant le train au potage pour Constantinople, la Perse, les Indes et en ne revenant qu'au dessert. Ce qui ne l'empêche pas de capter, dans un coin tout petit, tout brillant, de son œil rieur, le décolletage de sa voisine ou le tic du monsieur là-bas au bout. Je crois qu'il préfère le décolletage harmonieux au tic, mais que l'inharmonieux le rend un peu malade. Il a une forte bouche, de très brave ogre qui choisit ses bouchées, un rire exquis d'enfant heureux, des dents resplendissantes, et une brève et savoureuse hésitation dans le débit, accompagnée d'un mouvement des doigts, comme s'il faisait des boulettes de mie de pain. Quand un type le rase avec des considérations vaines, ou quand un laideron lui explique son caractère, il devient très triste, aussi triste qu'un pauvre homme détaillé nu par un bourreau, sur un marché

d'Afrique, en plein soleil. Il jette de tous les côtés des regards qui demandent du secours. Alors j'accours, je le prends par le bras d'une main ferme et je lui dis : « Viens, cousin, j'ai un renseignement capital à te demander ». Mais l'ingrat déjà ne m'écoute plus. A peine délivré, il est reparti pour ses étoiles.

C'est un personnage de Shakespeare, un monsieur dans le genre de Mercutio. Si toutes les circonstances sont réunies pour sa redescente ici-bas, il vous contera, à peine hors de son aéroplane, une histoire ravissante et diaprée, qui vous fera rire en vous émouvant. Conter est beaucoup dire, Donnay improvise en abrégeant. Il a tellement peur d'ennuyer, lui, le grand charmeur ! Ou bien si son cousin est là pour l'y inciter, si l'atmosphère est chaude et affectueuse, il consent à chanter, — et de quelle voix merveilleuse et prenante ! — de vieilles chansons françaises, dont il tient un inépuisable répertoire. M<sup>me</sup> de Loynes aimait nos tréteaux improvisés : « Allons, Donnay, mon ami, un peu de musique...

— Mais, madame, sans piano...

— Léon vous accompagnera, hein ? oui... Voyons, Léon », — ajoutait Lemaître.

Mon accompagnement consistait à faire poum, poum, en suivant d'aussi près que possible le rythme, naturellement parfait, de Maurice. Puis, en cas de trou dans la mémoire, je soufflais et M<sup>me</sup> de Loynes et Lemaître applaudissaient :

« Quels cabots, ces deux diables-là », disaient-ils, « ils gagneraient ce qu'ils voudraient en chantant dans les salons. »

C'est une erreur. Les salonnards n'ont pas d'oreilles. Ils font venir, pour une somme de..., des cantatrices cotées, lauréates du Conservatoire, mais piètres musiciennes, qui les arrosent de Massenet ou de Bemberg, en piaulant et modulant à contretemps. L'art du chant est lié à une représentation intérieure du mouvement sonore et du ton juste, qui n'existe que chez quelques personnes douées de lyrisme. N'aurait-on pas de voix qu'on chanterait, si l'on a cette faculté imaginative. Armand Gouzien chantait comme un demi-dieu. Reynaldo Hahn, Camille Bellaigue, Santiago Rusiñol, Henry Vivier, — hélas ! — Maurice Donnay, voilà, selon moi, des chanteurs. Ils chantent bien, parce que la poésie les habite. Pour le même motif, M<sup>me</sup> Rose Caron, M<sup>me</sup> Raunay, M<sup>lle</sup> Bréval, M<sup>lle</sup> Monjovet ont

chanté et chantent divinement. Il faut voir et comprendre, voir et sentir ce que l'on chante. Le reste vient par surcroît. Le chant ne doit pas être séparé de la vie. Un soldat dans le rang, un paysan sur la route obscure, un peintre en bâtiment sur son échelle, un tonnelier dans la cave, une paysanne auprès de son berceau, un marin sur sa vergue, un moine à son lutrin chantent harmonieusement, parce que naturellement, parce que leur âme passe dans leur chant. Il n'y a que trois maîtres de chant : l'aspiration, ou le désir, ou la nostalgie. Ils font payer généralement leurs cachets assez cher.

Donnay a une mémoire musicale étonnante. La mienne n'est pas mauvaise. Je vais vous dire ce que nous chantions le plus souvent.

D'abord :

La pauvre femme
C'est la femme du roulier.

puis, les amants de Grenoble :

Quand Pierre partit pour l'armée
Sept ans est resté (*bis*)

puis, *la p'tite bobotte* :

Voilà qu'elle se mari...i.....e

et encore :

Qui frappe, qui frappe ?
Mon mari est ici,
Il n'est pas à la chasse,
Comme il l'avait dit.

puis une foule d'airs révolutionnaires, ou royalistes, depuis *la Marseillaise* et *le Chant du Départ*, jusqu'à l'habile fabrication de Féval, *Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Conflans* et au *Chant des camelots du Roi,* sans compter *Carmen, l'Arlésienne*, des airs espagnols, italiens, provençaux et maints poèmes des *Iles d'or* de Mistral, ou encore cette *Respelido* d'un si beau mouvement :

Nous en plein jour
Voulons parler toujours
La langue du miéjour,
Voilà le félibrige.....

Par là-dessus, toutes nos marches militaires, notamment celle des chasseurs :

Un jour Marie à son amant.....

celle des joyeux :

Si tu vas sur la grand'route
Souviens-toi.....

celle des hussards :

Hussards de France,
Nous sommes tous
Pleins de vaillance,
Joyeux et fous.

Une fois lancés, impossible de nous arrêter. Nous chanterions toute la nuit. Quelques invités de M^me^ de Loynes, qui avaient des anecdotes à placer, ou des bruits à mettre en circulation, trouvaient bien la séance un peu longue. Mais le sentiment de la taquinerie nous incitait, Maurice et moi, à continuer jusqu'à plus soif, ou plus exactement jusqu'à très soif. La porte s'ouvrait. Entrait le plateau aux orangeades, dans les mains du fidèle Jacques. Le temps d'en siffler chacun une demi-douzaine, et en avant la continuation de la musique !...

Quand Donnay, sur le conseil de Lemaître, posa sa candidature à l'Académie française, en remplacement de Sorel, Grosclaude, Capus, votre serviteur le harcelèrent avec cette recommandation : « C'est très joli, cette candidature, mais il importe auparavant que tu lises tout Sorel, c'est bien compris, la to-ta-li-té des œuvres de Sorel, dont tu n'as évidemment qu'une légère teinture.

— Je lirai tout Sorel », répondait Donnay résigné.

La semaine suivante : « Où en es-tu de la lecture de Sorel ? Peux-tu déjà faire un rapide résumé du rôle qu'il prête à la Pologne ?... »

Maurice nous envoyait coucher gaiement et M^me^ de Loynes riait de bon cœur. Ainsi s'éparpillait la gravité académique.

Lemaître, conférencier sans rival et doué d'un timbre de voix incomparable, n'avait aucun sens musical. Cependant il chantait la sienne, c'est-à-dire *le Temps des cerises*, d'un petit

fausset, usé et comme lointain, qui ne manquait pas de saveur. Le grand régal, la fête des fêtes, c'était quand il lisait un poème de Ronsard ou de Villon, tenant le livre de la main gauche, remuant légèrement les doigts de la main droite et accentuant, détachant les finales. Sa fine compréhension, son acuité littéraire, passaient dans l'âme de ses auditeurs. Naturellement clarificateur, il balançait le chef-d'œuvre dans une lumière vocale de cristal et d'or, il en faisait briller toutes les facettes. Nous disions : « Quel dommage que Ronsard ne soit plus là, comme il serait content !... Ah ! si Villon pouvait entendre ça ! »

Mais le plus haut degré de l'art de diction de Lemaître a été atteint, un soir d'été, au coucher du soleil, au bord de la Loire, au château de La Roche, chez ma mère. L'air, le pays, les souvenirs, l'humide dorure du fleuve ensablé, transportaient le grand critique, ami des lignes nettes. Les sonnets à Cassandre, à Hélène, à Marie,

par qui je fus trois ans en servage à Bourgueil,

sortirent du livre, recomposèrent soudain les formes gracieuses, les beaux corps souples des trois inspiratrices. On les vit flotter sur les rives, on entendit l'accent même de celui qui les aima pour tant de siècles. Il semblait qu'on palpât, qu'on touchât la prolongation littéraire, sinon l'immortalité, de ces amoureuses sorties du tombeau, le bas de leurs jupes de soie ou de laine. Trop court mirage, vite enfui !

Chez M^me^ de Loynes, le dîner était à 7 heures 1/2 précises, à l'ancienne mode. On sortait de table à 9 heures. On n'attendait jamais le retardataire, quel qu'il fût. C'était la règle salutaire de la maison, sans laquelle il n'est pas de rôti cuit à point, ni de gastronomie possible. Après le repas, les dames et les non fumeurs se groupaient au salon autour de notre amie, les fumeurs s'entassaient dans l'antichambre. La sonnette tintait. Les habitués de la soirée arrivaient et tout de suite, tout chauds, tout bouillants, se mêlaient à la conversation, apportaient le dernier potin de la Chambre, des théâtres, de Paris en général. Il fallait fréquenter avenue des Champs-Élysées pour connaître le dessous des cartes et l'envers, comique ou tragique, des événements. En même temps, il se faisait là une

opinion moyenne et courante, qui devait être, le lendemain, celle des principaux journaux nationalistes, ou simplement parisiens. On y tenait compte de ces impondérables dont parle Bismarck. On y examinait les aspects différents des questions, les avantages et les dangers de telle ligne de conduite. On y réglementait à peu près les humeurs. Je dis à peu près, car il y avait, dans *la Patrie française*, une anarchie contrastant singulièrement avec la discipline de *l'Action française*. Lemaître n'avait, comme chef de parti, ni la fermeté, ni la prompte décision, ni l'ubiquité d'un Maurras. Il le savait et s'en remettait à ses lieutenants, à Syveton notamment, du soin des détails et quelquefois aussi des ensembles.

Rochefort, qui devait plus tard se brouiller avec Lemaître, au moment de l'affaire Syveton, venait fréquemment avenue des Champs-Élysées. Je l'ai connu éblouissant de verve et de jeunesse, malgré le poids des années et son toupet blanc. C'était un délice de l'entendre, comme de regarder la délicieuse femme du pamphlétaire, aussi belle que bonne, et cherchant toujours à arranger les choses d'un : « voyons, Henri! », qu'il écoutait peu. Il avait traversé l'eau, le feu, les sept poisons et toutes les dagues, ce vieillard de vingt-cinq ans, toujours riant, toujours combattant, sceptique et crédule, jamais las, terriblement distrait, noyant ses contradicteurs dans des « oui, oui, oui », « mais parbleu », « je le disais bien », qui les ahurissaient. Il se fichait princièrement des fureurs soulevées par ses attaques, des menaces grondant autour de lui, de l'argent qu'il gagnait avec facilité et prodiguait de même, de l'ingratitude des gens, des trahisons d'amitié et de tout ce qui constitue le tran-tran d'une existence comme la sienne. Il ne se fichait pas des tableaux, qu'il collectionnait, échangeait, bazardait avec ravissement, ni des petits enfants qu'il adorait, ni des juifs qu'il exécrait, ni de la France qu'il avait dans les moelles. Excellent écrivain, dans la ligne cursive de Voltaire, conteur charmant, se fiant à un instinct qui souvent le dupait, entêté dans ses erreurs comme une mule, incapable de suivre un long exposé ni de tolérer un raseur, Rochefort était demeuré second Empire et naturellement encadré dans la société de cette époque. Cependant il n'était pas anachronique, à cause de son esprit, crépitant d'étincelles, qui émanait de tout son être même physique,

des gestes de ses bras courts, de ses intonations, de ses regards moqueurs ou fâchés. Le factice et le frivole brûlaient en lui et brillaient avec un don étonnant de clairvoyance, composaient un personnage extraordinaire, qui me hante encore après sa mort. Il était bon, foncièrement, mais plein de griffes qu'il trempait dans l'encre. Les femmes le ravissaient et l'irritaient. Il ne buvait pas de vin, ne fumait pas, mangeait vivement et sans goûter ce qui se trouvait dans son assiette, s'engouait de types sans intérêt, dont l'avis prenait tout à coup à ses yeux une grande importance. Avec cela une rancune d'éléphant, situant avec exactitude dans le calendrier le souvenir de l'offense et du manquement : « Mais certainement oui, c'est une canaille... Je me rappelle, en 1877, je sortais du restaurant Prevost, au mois de mai, avec le petit un tel, celui qui avait servi de secrétaire à un tel, nous longions le boulevard. A la hauteur du Vaudeville, voilà-t-il pas... » Suivait un trait gravé dans sa mémoire, définissant à jamais la canaillerie de sa victime, de celui pour qui on l'implorait vainement et qu'il n'en avait que plus envie d'éparpiller en petits morceaux.

Il n'avait jamais oublié que Lemaître autrefois l'avait égratigné et, dans le fond, il n'aimait pas Lemaître, que ses caprices et son obstination agaçaient : « Comment voulez-vous, madame, faire entrer quoi que ce soit dans la tête de Rochefort ? Il n'écoute rien, ni personne... » Puis, avec un geste découragé : « C'est son génie qui veut ça... Quel enfant gâté ! » Il y avait du vrai. Rochefort, depuis son retour d'exil, était accoutumé à voir les gens trembler devant lui et à recevoir les hommages. Il vivait dans une petite cour et rendait, sur tous les sujets, des oracles. Sapristi, qu'il supportait mal la contradiction, ce grand révolté !

Arthur Meyer avait de Rochefort une crainte salutaire. Il se précipitait vers lui avec toutes sortes de salamalecs : « Je crois toujours — grommelait le terrible directeur de *l'Intransigeant* — qu'il va me proposer une femme ou un tapis ». A peine Rochefort avait-il ouvert la bouche que Meyer s'esclaffait et l'appelait « mon cher maître... » : « C'est bien simple, j'ai envie de lui dire : mon cher esclave ; oui, oui, c'est un dégoûtant bonhomme. Je le connais, vous pensez. En 1866, c'était, je crois, le 5 juin, à quatre heures de l'après-midi, Meyer sortait

du *Nain jaune...* » Suivait l'histoire d'une avanie, avalée par Arthur comme une huître. Rochefort, à ce souvenir, se tordait de rire et ramenait, d'un geste familier, ses manchettes blanches. Un jour Arthur eut l'idée de demander à Rochefort des articles pour *le Gaulois*. La signature était un petit masque. Mais, au bout de peu de temps, la collaboration cessa pour incompatibilité d'humeur et le « chand d'habits » en smoking reprit ses courbettes éperdues.

Vis-à-vis de Mme de Loynes, Arthur Meyer était naturellement fort plat. Elle lui montrait de l'indulgence, mais aussi, quand il bronchait, de la sévérité. Elle me raconta qu'au temps de son duel tragiquement honteux avec Drumont, alors qu'il voulait, comme dans les mélodrames, quitter la France et l'étranger, elle lui avait remonté le moral. Mais quinze jours après, Arthur, de nouveau, portait beau et coassait dans les salons. Les aphorismes et pantalonnades d'Arthur, sa natation à travers les crachats, son importance sociale, ses duchessetés et baronneries remplissaient de joie Jules Lemaître. Il avait été question d'en faire un recueil, un album. Le foisonnement de ces arthuriana, leur surabondance étaient un obstacle. Arthur est un type comme Guignol ou Karagueuz et il faudrait lui consacrer un tréteau spécial.

Adrien Hébrard, directeur jovial du grave *Temps*, était au contraire aimé de tous. La politique de *la Patrie française,* qui le faisait plus rare, ne l'avait pas cependant écarté à jamais de l'avenue des Champs-Élysées. Ses apparitions nous enchantaient. Il avait horreur de la dispute, de la contestation, des opinions tranchées et, en ce cas, il trahissait son ennui par de petits haussements d'épaules. Il concevait la vie comme une farce, mais de style classique, les gens en vue comme des fantoches, d'autant plus drôles qu'on les prenait davantage au sérieux. Il excellait aux définitions cocasses, aux rapprochements imprévus, aux portraits en trois coups de langue. Il s'amusait lui-même, il pouffait, penché en avant sur son assiette, son plastron gondolant un peu, puis reprenait le fil de son récit avec un rien d'accent, aussi délié qu'une pointe d'ail dans une tomate réussie. Verveux, il suscitait la verve; bon garçon, l'indulgence; je m'enfichiste, le je m'enfichisme. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très fidèle à ses vieilles amitiés,

notamment à Gambetta et à Alphonse Daudet. Voici une de ses histoires, qui donne l'idée de sa manière : « C'était à Toulouse, aux premiers jours de la Révolution de 48. Un très vieux paysan, ami de mon père, apprenant la nouvelle, se leva de sa chaise en tremblotant, les bras en avant : « La Révolution, la Révolution ! Mais, doux Jésus, où est la guillotine? » A un dîner en l'honneur du banquier hébreu Bischoffsheim, qui venait de doter d'un télescope l'observatoire de Nice, Hébrard porta ce toast : « Je bois à M. Bischoffsheim et à son don généreux. Qu'est-ce, Messieurs, que le télescope, sinon la lorgnette arrivée ? »

Hébrard était petit, menu, grassouillet, tel qu'un oiselet comestible, et faisait un contraste complet avec Robert Mitchell, grand, blanc, voûté, à la voix sourde, enfumée, qui souvent lui donnait la réplique. Défenseur des principes traditionnels au *Gaulois*, comme Hébrard l'était au *Temps* des principes républicains, Mitchell était aussi indifférent qu'Hébrard en matière politique ; mais il gardait une dent solide aux conservateurs, qui avaient employé ses talents très réels, sans lui faire une situation conforme à ses mérites. Alors qu'Hébrard était le maître du plus grand journal du régime et libre de ses mouvements, en outre sénateur et riche d'influences, le pauvre Mitchell était tombé, après bien des avatars, vers la fin de sa vie, dans le dur servage de Meyer, qu'il connaissait et méprisait. Hébrard, généreusement, affectait une grande considération pour Mitchell, qui de son côté lui jetait des regards d'affectueuse envie. M^me^ de Loynes, infiniment bonne, s'arrangeait pour que Mitchell eût à sa table une place de « roi de caille » — comme disait mon père — sans cependant trop éveiller la jalousie ombrageuse de son sinistre patron.

Mitchell n'avait pas autant de verve qu'Hébrard, ni autant de pénétration psychologique, mais il pouvait être fort amusant, quand le souci, compagnon des vieillards pas comblés, cessait de le hanter. Lemaître, attentif à la causerie, faisait valoir les bons mots de ce pauvre cher brave homme, les dernières fusées d'un feu d'artifice jadis fameux, et dont commençaient à retomber les baguettes, cependant que Meyer, parcourant les convives de ses yeux blancs, semblait guetter l'occasion propice de diminuer les appointements de son ancien et peu fidèle col-

laborateur. Car Mitchell avait failli être directeur du *Gaulois ;* il l'avait même été, paraît-il, cinq minutes. A l'effondrement de la combinaison Rodays-Périvier, il fut question encore, cinq minutes, qu'il prît la direction du *Figaro.* Puis cette espérance s'envola. Il ne lui restait plus, de son ancien prestige, que l'invitation périodique de M[me] de Loynes, le rire de Lemaître et le mien, car j'avais pour lui beaucoup d'amitié et pas mal de commisération. Il avait formé le projet de m'emmener voir les tableaux du peintre Chabas, qui était, je crois, son neveu, et dont il admirait le talent. Pendant huit ans, je n'ai pas rencontré une seule fois Robert Mitchell qu'il ne me dît : « Il faudra absolument que je vous mène chez Chabas ». Nous ne sommes jamais allés chez Chabas et je n'irai pas seul maintenant, certain que je serais d'y rencontrer le grand fantôme barbu et le sourire désabusé de Robert Mitchell.

Gaston Jollivet, qui fut officier sous le second Empire, et beau à faire retourner toutes les belles, est demeuré un charmant compagnon, loyal, gai, brave, droit comme un i, moustachu, avec un rien d'un satané arthritisme, qui ne l'empêche pas de goûter le bourgogne, mais qui lui fait de temps en temps traîner la patte. Il connaît Paris comme pas un ; il est une gazette vivante, animée, sans aigreur ni méchanceté, et le type achevé du galant homme aux yeux clairs, auquel on n'en impose pas. Sa mémoire, notamment, sa mémoire poétique, est quelque chose d'inouï. Il peut réciter, à la suite, des poèmes entiers non seulement de Hugo, de Lamartine et de Musset, mais encore de Népomucène Lemercier, de Baour-Lormian, de Ducis, de Casimir Delavigne, des tirades ampoulées et grotesques des rimeurs de la Restauration. Érudition fabuleuse, qui divertissait énormément Lemaître et stupéfiait les nouveaux arrivants, dans la petite antichambre-fumoir. Je vois encore Vlasto le riche, Vlasto le subtil et l'aimable, apparaissant dans le chambranle de la porte, avec son regard heureux, compréhensif, méfiant, et sa splendide fourrure de vraie loutre, puis comme pétrifié par les deux cent cinquante strophes extravagantes qu'était en train de débiter Jollivet. Il est certainement le seul Français capable d'aligner d'un bout à l'autre les vers falots de cette antique parodie, *Harnali ou la Contrainte par cor,* qui désolait Victor Hugo.

J'aimais beaucoup ces entrées postdinatoires de gens divers, aussitôt happés par la conversation, les blagues ou les interrogations du vestibule historique. Chacun s'y montrait à cru, avec sa vraie figure, dans le petit désarroi qu'amène le brusque passage de la rue à la maison et de la porte de l'escalier au pays de connaissance. Le Dr Doyen apparaissait sous trois aspects, différents selon son humeur : du chirurgien à la mode, du chemineau sur la route, ou du lion traqué. Cet homme qui eut son génie dans sa main et des éclairs de sensibilité brutale, n'avait aucun bon sens, aucune logique, ni aucun sentiment des valeurs. En littérature, histoire, philosophie, il était non seulement ignorant, mais inéducable et fermé. En politique, il se bornait à cette formule, qu'il répétait avec un léger zézaiement : « J'collerais c'type-là au mur tout simplement, moi ». En médecine, il faisait suivre une vue ingénieuse et hardie d'une énorme bourde, affirmée péremptoirement, il traitait de vieille bête un Potain, ou prônait une panacée universelle, un truc à guérir les boutons, la colique et la pneumonie, sans compter la gravelle et le diabète. Habitué, par la servilité des malades et de ses auxiliaires, à n'être jamais contredit, il tenait à ses « inventions » comme à ses petits boyaux et il se butait dans ses erreurs ainsi que le pivert dans l'écorce. Il y avait en lui du paysan, du serrurier roublard et un fond d'innocence, de gosserie, bien curieux. Je le croyais intempestif et gaffeur, mais valant mieux que sa réputation et capable de mouvements généreux, comme de démarches tout à fait absurdes. C'était une énergie, sans aucun doute, une énergie qui eût dû être guidée et accepter d'être guidée, pour ne pas s'égarer en maladresses, faux-pas, absurdités de toute espèce. Il eût fallu un mentor ou un dompteur à Doyen, mais il se croyait tellement épatant, le pauvre, qu'il n'accepta jamais de mentor. Il n'est pas le seul de son espèce. Physiquement, Doyen possédait une tête solide, aux yeux bleus étonnés ou inquiets, aux cheveux blonds grisonnants, et une musculature d'athlète. C'était un nerveux d'apparence placide, un jaguar dans la cage de la civilisation, en un mot une riche nature avec de pauvres moyens d'expression.

Gaston Calmette, devenu directeur du *Figaro* par son entrée dans la famille Prestat, apparaissait en frôlant les convives, à

la façon d'un chat caressant. C'était, hélas ! le plus doux, le plus accueillant, le plus désarmé des hommes, le moins fait pour la polémique violente. D'une intelligence très vive et très renseignée, il excellait aux rapprochements, aux réconciliations, à la dissolution, par l'amabilité, des mécontentements et des rancunes : « Mais absolument... mais certainement... mais parfaitement ». Ainsi approuvait-il d'une voix bien timbrée, un peu basse, coulant sous son lorgnon un regard de velours. A la mort de Chauchard, voyant un autre héritier du Crésus de la bonneterie passer en cinq minutes, comme dans une comédie de Plaute, de la demi-purée à la grande fortune, et mal accueilli par la foule envieuse, il eut ce mot charmant : « Ce pauvre un tel, il aura eu toute sa vie des ennuis d'argent ! » Voilà le Parisien type, n'appuyant pas, glissant et manœuvrant à travers les difficultés et les caractères mal commodes, serviable, aisément apitoyé, généreux, redoutant les histoires, confident des faiblesses et des mésaventures d'autrui, habile à panser les plaies. Il avait pour les femmes, même déchues, un respect incroyable et des attentions d'une délicatesse infinie. Il ne rebutait personne : ni le pauvre petit confrère, son manuscrit crasseux dans sa poche, ni la comédienne de soixante ans habillée en jeune fille, avec une natte dans le dos, ni l'inventeur muni de ses épures, ni le politicien hanté par le juge, ni le juge désireux d'apaiser le politicien, ni le fonctionnaire avide d'avancement. Il écoutait tout et tous : « Mais absolument... mais certainement... mais parfaitement... »

Il avait des amis bizarres : Waldeck-Rousseau, Emmanuel Arène, Poirier, Chauchard. Passe pour Waldeck, le « Périclès » de Haraucourt, que j'ai toujours considéré comme un aveugle et un très petit esprit, mais Emmanuel Arène, cet écumeur passé du maquis au ruisseau, ce forban à tête de lama ! Mais ce vieil abruti, ce falot collectionneur de croûtes baptisées Turner, qu'était Chauchard, avec ses favoris de deux mètres de long, son masque de singe, son bosselard posé de travers et son ostentation ! Mais Poirier, avec ses grâces de ventouseuse à barbe !... Quand on parlait sans mansuétude, chez M^me^ de Loynes, d'un de ces quatre bonshommes en vedette, Calmette souffrait visiblement et notre amie implorait : « Monsieur Lemaître, Léon, ami Vallier, vous faites de la peine à Calmette ».

Robert Vallier, lecteur à la *Revue de Paris*, figure mondaine, bien que détestant les gens du monde, homme très cultivé, plein de rancœur, d'une certaine amère rudesse, avait un torse d'écuyer, des mains de boucher et une tête curieuse, peu définissable, pleine d'ambition et de violence, d'aspirant bourreau. Il désossait les illusions, désarticulait la confiance et tordait le cou à la bienveillance. Il y avait en lui, à certains moments, une verve drue, quasi saint-simonienne, un art du dépiautage très personnel. Il parlait vite et dans les coins, de façon confidentielle, de sorte qu'il préférait le billard, situé derrière le salon, et plus vaste, à l'antichambre. Alors Mme de Loynes, que les apartés agaçaient, le rappelait :

« Ami Vallier, dites-nous donc tout haut ce que vous contez tout bas à M. Lemaître.

— Madame, c'est tout à fait impossible », répondait Lemaître en riant.

En effet, Vallier quelquefois lâchait des propos à faire rougir un homard, animal rien de moins que chaste, comme eût dit Faguet. Il y a des gens qui peuvent dire agréablement des choses inconvenantes. Il y en a d'autres qui ne le peuvent pas. Vallier était de ces derniers. C'était un personnage pas désagréable, énigmatique, mais pas assez important pour qu'on cherchât à scruter son énigme. Il en souffrait, et cette incuriosité à son endroit le mettait en état de haine recuite.

Henry Simond, directeur de *l'Écho de Paris*, se faufilait, petit, débile et jaune, avec des propos pressés de convalescent, au milieu des occupants de l'antichambre, pour aller saluer la maîtresse de maison, puis Lemaître : « Bonsoir, madame, bonsoir, cher maître, bonsoir, cher ami, bonsoir, mon cher monsieur, bonsoir, mon cher confrère, bonsoir, mademoiselle Pauline, bonsoir, mon cher... » Il avait l'air de l'enfant sage, qui fait le tour de la table, au jour de l'an. Un nez long et cabossé au milieu, des yeux doux et noirs, des joues maigres appliquées sur des mâchoires assez fortes, un corps de poulet étique, des petits os métacarpiens, tel est Simond, fils d'un père plantureux, essoufflé et troublant, feu Valentin Simond, fondateur du journal.

Je n'ai pas de veine avec Henry Simond, il n'a pas de veine avec moi, nous n'avons pas de veine l'un par rapport à l'autre.

Il y a, entre nos deux destinées, quelque chose qui ne va pas, qui frotte, qui accroche. C'est bête comme chou, mais c'est ainsi. Je vais vous exposer l'affaire; elle est en somme plutôt comique.

Simond père et Simond fils fréquentaient chez Alphonse Daudet. Nous étions donc, comme on dit, en bons termes et je n'avais pour Henry Simond ni amour, ni haine, ni sympathie, ni antipathie et je pensais que ses sentiments étaient les mêmes. Or, en avril 1896, — je précise, comme faisait Rochefort, — me trouvant à Venise avec mes parents, j'ouvre un matin *l'Écho de Paris*, où se trouvait un dessin de Steinlen, me représentant en train de lécher les bottes de Monseigneur le Duc d'Orléans. Cette saleté était intitulée : « Sous l'œil des Morticoles ». C'était la réponse à un article de moi dans *le Figaro*, où je parlais de la Famille d'Orléans, avec le respect que doit lui témoigner tout Français, même non royaliste. Car je n'étais pas royaliste à cette époque. J'étais jeune, plus impressionnable que maintenant. Mon indignation fut vive et mon père la partagea. Je ne comprends pas encore aujourd'hui à quoi rimait cette vaine grossièreté. Je courus au télégraphe et adressai à Henry Simond une dépêche un peu vinaigrée, lui annonçant mon prochain retour. Sitôt débarqué à Paris, je lui envoyai mes témoins, Georges Hugo et Maurice Barrès, car Steinlen, Montmartrois comme Panurge, refusait bien entendu toute espèce de réparation. Simond imita son dessinateur, répondit à Georges et à Barrès qu'il ne voyait là aucune offense, qu'il n'était pas responsable de cette publication et que d'ailleurs il allait dîner. Mes deux amis me rapportèrent ces propos héroïques au Café napolitain, où j'attendais le résultat de l'entrevue.

Je ne fis ni une ni deux. Je dis à Georges : « Veux-tu avoir l'amabilité de m'accompagner chez ce brave Simond, afin que je fasse valoir moi-même mes arguments ? » Georges Hugo n'a jamais dit non à un ami. Nous arrivons rue Taitbout, où était alors *l'Écho de Paris*. Georges donne sa carte au garçon de bureau, mais c'est moi qui suis introduit, par une habile substitution de personne. Aïe, aïe, aïe! Simond, en me voyant, jaillit hors de son fauteuil directorial. Il crie, il appelle au secours. La rédaction accourt, Henri Bauer en tête, et me voilà me débattant au milieu d'une douzaine de personnes, leur dis-

tribuant des qualificatifs peu gracieux. La mine stupide, effarée, de l'énorme Bauer, Dumas père pour chalets de nécessité, m'est notamment demeurée sur la rétine. Ma retraite s'opéra en bon ordre, au milieu du désarroi général.

Mais pas plus après qu'avant, le petit entêté ne voulut recourir au jugement de Dieu. Je racontai le lendemain, dans *le Figaro*, comment les choses s'étaient passées. Il raconta, dans son journal, qu'il avait été tout à fait épatant. Je dois reconnaître, après vingt ans écoulés, que sa résignation était en effet méritoire. Au souvenir, j'en ris encore de bon cœur et ce rappel de notre jeunesse le fera rire certainement lui aussi.

Huit ans après, M[me] de Loynes entreprit de me réconcilier avec Henry Simond. Je n'y voyais aucun inconvénient. Ce fut très gentil, très simplement cordial, comme si rien ne s'était passé. Pour saluer cette néo-entente, *l'Écho de Paris* publia *le Partage de l'enfant* et mes rapports avec le petit homme jaune devinrent, sinon tendres et passionnés, tout au moins fort sortables... Mais crac, patatra, quatre autres années plus tard, la fondation de *l'Action française* quotidienne, et des frottements journalistiques dont le détail n'a pas d'intérêt, nous mirent de nouveau en bisbille, Henry Simond et moi. Une bisbille plus correcte cette fois et, comme disent les enfants, sans bobo, suffisante néanmoins pour que nous ne nous jetions pas dans les bras l'un de l'autre, quand nous nous rencontrons.

Ma dernière vision de ce gentil garçon, dont me sépare, depuis le berceau, une méchante fée, date des derniers jours d'août 1914. Un terrible accident d'automobile, qui avait failli me coûter la vie, me tenait alité au château de La Roche. Je commençais à marcher dans le parc longeant la levée de la Loire, en proie aux sombres réflexions que vous imaginez, le lendemain du fameux communiqué dit « de la Somme aux Vosges ». L'exode de Paris commençait, et c'était, devant la propriété, une fuite éperdue de centaines d'automobiles, de toutes tailles et de toutes catégories, se dirigeant vers Tours, puis Bordeaux. Or, devinez qui je reconnus dans une superbe limousine, couverte de malles resplendissantes? Mon vieux non-camarade Henry Simond. Il regardait droit devant lui, avec de grands yeux comme halluciné par la vitesse, maigre

ainsi qu'une mauviette et de plus en plus olivâtre. En raison de l'union sacrée, je lui adressai de loin un rapide bonjour, qu'il ne remarqua pas.

Pour en finir avec Henry Simond, j'ajouterai que Edmond de Goncourt publiait précisément un volume de son *Journal* en feuilleton dans *l'Écho de Paris*, au moment de cette algarade. Il y était question de moi, en termes fort affectueux, et Goncourt exigea l'insertion intégrale de ces éloges, immérités certes, mais plutôt piquants dans la circonstance.

L'histoire de ces démêlés faisait le bonheur de Lemaître, leader de *l'Écho de Paris*. Il me prenait les mains gravement : « Jurez que vous n'en voulez pas à Henry Simond ».

Je jurais et Lemaître, joyeux : « Madame, il faut désormais que Léon et Henry Simond soient toujours à table à côté l'un de l'autre. Au besoin, ils boiront dans le même verre et mangeront dans la même assiette ».

Mon oncle Ernest Daudet était des plus vieux et des plus chers amis de M^me de Loynes, avec Henry Houssaye. J'ai pour mon oncle beaucoup de tendresse et de respect, en souvenir de mon père et des heures dorées de mon enfance. J'admire son prodigieux labeur, sa fécondité, son érudition historique, la bonne humeur avec laquelle il fait face aux tâches les plus utiles et les plus variées. Témoin de la jeunesse d'Alphonse Daudet, il demeure à mes yeux le cher répertoire de souvenirs inestimables. Je me vois encore allant avec ma bonne, le long du quai, lui porter le feuilleton dramatique de mon père, quand il dirigeait l'*Officiel*. Il représente pour moi le dîner du jour de l'an et le plaisir inépuisable des cadeaux. J'entends sa douleur si déchirante d'un soir de décembre 1897. Mais je dois reconnaître que ni en politique, ni en appréciation des personnes ou des circonstances, ni en littérature, ni en art, nous n'avons une idée commune. Mon oncle a horreur de la polémique et le malheur du temps me contraignait, avant la guerre, à la polémique sans merci. Il a horreur du terme cru et du jugement privé d'atténuation. J'aime la viande rouge sans sauce — je ne dis pas sans jus — ni légumes. Mon oncle est libéral et conservateur. Il a inventé le mot de « ralliement ». Je ne suis ni libéral ni conservateur. Je me suis rallié à la monarchie. Cette opposition de nos deux tempéraments rappelait

à Lemaître un vers, injuste quant à moi, mais qu'il répétait en levant la main :

> Oncle, tu fus trop bon, neveu, tu fus impie,

et il nous poursuivait de cette main dressée, mon « tonton » et moi, jusque dans le billard.

Il est regrettable que le régime n'ait pas employé dans la diplomatie un homme de la valeur d'Ernest Daudet. Il y aurait certainement fait merveille par son tact, sa pondération naturelle, son entregent et la multiplicité de ses connaissances. Il y eût été, à tous points de vue, un des bons serviteurs du pays.

---

# CHAPITRE II

## LE SALON DE MADAME DE LOYNES
## (*suite*)

*Syveton. — Dausset. — Michel Pelletier. — Gérôme. — Roujon.*
*Delafosse. — Stéphen Liégeard. — Ségur.*
*Discussions artistiques, académiques et littéraires. — Étienne Lamy.*
*Le « pauvre vicomte ». — Georges Thiébaud. — Ernest Judet.*

La devise de Mme de Loynes, gravée sur son papier à lettres, la peignait : *Je ne crains que ce que j'aime.* De femme ou d'homme plus naturellement brave qu'elle, plus solidement trempé, cédant moins aux suggestions de la crainte ou de la paresse, je n'en ai pas connu. Frêle et délicate comme une fleur, au physique, craignant la fatigue et les courants d'air, le changement d'heures des repas, les disputes à table et les effets de la médisance, elle eût affronté tous les périls et tous les démons « pour la cause du pays », comme elle disait. Bien qu'appartenant, par ses goûts et ses habitudes, à la génération du second Empire, elle avait tiré la leçon de la guerre de 70-71, comme elle tirait la leçon de tout. Car elle n'avait cessé de perfectionner, avec les années, son art d'observer et son penchant politique. Jamais elle ne lâchait un partisan, ni un ami. Jamais elle ne le laissait attaquer, absent, devant elle. Jamais elle n'oubliait un service rendu, ni un affront. Jamais elle ne cédait au malin plaisir de dénigrer les travers d'un homme utile ou dévoué, le physique d'une amie fidèle. Jalouse en amitié et passionnée dans ses sympathies, elle poussait en avant ceux qu'elle aimait, cherchant à leur faire donner le plein de leurs qualités et de leur activité. Elle prenait les timides par la main, elle réprimait doucement les audacieux,

quand leur audace était sur un véritable tranchant. Elle commençait par laisser entendre, puis, quand on n'avait pas compris, parlait haut et ferme.

Dans sa profonde tendresse pour Lemaître, il entrait un sentiment maternel, la volonté de lui éviter les embûches et ce qui aurait pu le diminuer. Néanmoins, elle acceptait vaillamment que cet ami si cher courût les risques de ses nobles entreprises et de sa profession. Une épave de lettres, assez sinistre, ayant insulté le grand critique, coupable de le tenir pour rien, M^me^ de Loynes demanda l'avis de Clemenceau, qui conseilla le duel. Elle disait à ma femme, qu'elle aimait comme elle savait aimer : « Je vous approuve de laisser faire Léon. Il ne faut pas entraver sa fougue ». De fait, jamais elle ne me demanda la grâce de celui-ci ou de celui-là, qui quelquefois lui tenait au cœur. Elle subordonnait ses préférences aux nécessités de la polémique patriotique.

Elle conciliait cette fermeté avec une extrême et vigilante bonté. Riche et habile administratrice de sa maison, elle songeait, dans ses insomnies, aux pauvres sans abri, sans gîte, aux vagabonds abandonnés. Elle leur laissa la plus grande partie de sa fortune, sous forme de legs à l'œuvre admirable de l'Hospitalité de nuit, qu'a fondée un de nos cousins, à ma femme et à moi, l'abbé Ardouin. Combien n'a-t-elle pas secouru discrètement, mystérieusement, de malheureux, qui ne savaient même pas d'où leur venaient ces abondantes charités ! Car elle soulageait pour de bon, dépensant les billets de cent, cinq cents et au besoin de mille francs et n'exigeant point de régler, ni de connaître l'emploi de l'argent ainsi distribué. Elle détestait les faux bienfaiteurs, qui imposent une conduite, un emploi du bienfait à leurs « obligés ». Toute hypocrisie de cet ordre lui faisait mal.

Un trait remarquable de son caractère était le mépris de la publicité. Prépondérante dans le monde de la presse, recevant dans l'intimité, et depuis quarante ans, un grand nombre de directeurs de journaux et d'hommes de lettres, elle défendait qu'on imprimât son nom, ni aucun détail sur sa maison. Nul ne s'y serait risqué. C'eût été l'expulsion sans phrases. Elle était heureuse et fière qu'on parlât en bons termes de Lemaître, mais elle ne demandait pour lui ni article, ni faveur d'aucune

sorte. Elle était une tigresse contre quiconque l'attaquait ou le diffamait.

La grossièreté dans les paroles, ou dans les intentions, ou dans les manières lui était en horreur. Quand quelqu'un s'oubliait dans ce sens, ce qui était rare, elle donnait la leçon immédiate et en trois mots. Quand l'intérêt de la causerie languissait, elle le relevait d'une question gentille, ou comique, ou précise, dirigeant vers celui à qui elle s'adressait un regard compréhensif et beau, d'un sombre azur étoilé d'or. Elle riait de bon cœur, comme je l'ai dit, mais elle souriait aussi avec une inexprimable finesse, car elle jugeait celui qui tenait le propos, en même temps que le propos, et elle ne séparait point le monsieur de son idée ou de son projet, pesant et rectifiant l'un par l'autre.

Chacun des habitués de la maison lui faisait ses confidences et par le menu. Elle les sollicitait au besoin, quand elle lisait une préoccupation, ou une inquiétude sur la figure de ceux qu'elle aimait. Elle gardait les secrets ainsi recueillis dans son infaillible mémoire et dans son cœur, sans en laisser jamais rien transparaître. Elle demeurait l'amie lointaine, mais sûre, de ceux que la politique avait écartés d'elle. D'un soupir elle les excusait, quand on relevait leurs fautes devant elle. Son regard attristé demandait qu'on n'insistât pas. Je l'ai entendue plus d'une fois défendre Clemenceau, qui eut l'ingratitude de ne point paraître à son enterrement.

Elle discernait le mérite, et, caché, elle l'allait trouver avec une sûreté parfaite. A Paris, on ne s'écarte guère pour faire place aux nouveaux venus. On serre plutôt les coudes, pour les empêcher de passer. Avec M^me de Loynes, ces mesquines manœuvres ne prenaient pas. Lemaître la secondait, dans ce renouvellement indispensable d'un milieu que la vieillesse et les habitudes eussent, sans cela, débilité et endormi. Mon introduction fit un petit scandale, car je n'ai jamais accepté de n'avoir pas mon franc parler, fût-ce au milieu de douze académiciens, et d'avaler ma langue quand on attaque des gens que je respecte ou que j'admire. Pour briser les résistances qu'elle sentait, M^me de Loynes m'imposa bientôt à tous ses dîners du vendredi. Elle savait que nous l'aimions pour elle-même, ma femme et moi, et que je n'avais envie ni besoin d'Académie, de

décoration, de place, de protection, de quoi que ce fût. Je ne lui ai jamais demandé, à cette divine amie, que d'être contente, de rire et de se bien porter. Quand il lui est arrivé de m'interroger sur ce que je pensais de telle situation, de telle direction politique, je le lui ai dit sans ambages et quelquefois sans ménagements ; car de pareilles natures ont droit à la sincérité, à la redoutable, à l'amère, mais roborative sincérité.

Avenue des Champs-Élysées, les impérialistes abondaient et la première fois que je traitai Émile Ollivier, encore vivant et palabrant, de funeste vieille bête bavarde, ce fut une manière de scandale. Mon oncle leva les bras au ciel, Houssaye faillit s'étrangler avec son champagne. Vandal allégua, en clignant des paupières, au bout de son grand corps maigre d'échassier cordial, qu'il n'avait jamais ouï viscère si éloquent que ce cœur léger. Je me rappelle la gaieté de Lemaître, tout ragaillardi par mon sacrilège, et que les propos d'Ollivier agaçaient : « Absolument, mais parfaitement », disait le bon Calmette, estomaqué, et l'on ne savait si ces conciliants adverbes s'appliquaient à l'excellence ou à la nocivité d'Émile Ollivier. Une autre fois, m'étant élevé contre les épouvantables aliments qu'on triturait chez la princesse Mathilde et contre l'ennui prodigieux de ses réceptions rue de Berri, je crus que le plafond allait crouler, par les geysers d'indignation qui jaillissaient de tous côtés. Mais l'analyse culinaire des plats effrayants, froidement servis, chez la fille de Jérôme et sœur de Plonplon, par cinquante varlets en culotte rouge, amusait tellement M^me^ de Loynes qu'il me fut impossible de m'arrêter.

« Messieurs, disait Lemaître, Léon est un lyrique. Nul ne peut en vouloir à un lyrique. »

Syveton venait irrégulièrement chez M^me^ de Loynes, tantôt seul, tantôt accompagné de l'opulente M^me^ Syveton. Nous avions été condisciples à Louis-le-Grand, sur les bancs de la rhétorique et de la philosophie. Il n'avait pas changé. C'était toujours le même garçon solide, à la grosse voix, au visage attentif et froid, à l'œil pénétrant, « plombant les imbéciles », comme dit Philippe Brideau dans *un Ménage de garçon*, et attentif aux réalités. Son rire était particulier, serré entre la gorge et les mâchoires, comparable au grognement d'un lion, dont il avait la musculature, l'échine mobile et l'intrépidité. Il était, comme

dit l'argot, « un peu là ». Il mangeait goulûment, ôtant et remettant son monocle, où jouaient les feux du lustre, sobre en paroles et dédaigneux de ce qu'il appelait « des sénilités ». Sa science historique lui permettait de coller en deux mots, comme on donne une chiquenaude à un singe, Roujon, d'Avenel ou Henry Houssaye, lequel faisait alors : « ah ! oui, ah ! » en caressant sa barbe.

Quand la belle fille de Syveton, élégante et fine comme un iris blanc, dut épouser un certain M. Ménard, terne et silencieux chafouin, le dîner des fiançailles eut lieu chez Mme de Loynes. Ce fut une soirée très animée, où la jeunesse, le charme de la fiancée, la fortune politique commençante de Syveton semblaient autant d'heureux présages. Après le repas, il y eut au billard une grande partie de bloquette, où Lemaître l'emporta sur Syveton et s'excusa avec bonhomie : « J'ai joué aussi mal que possible pour le faire gagner, mais il est tellement maladroit qu'il m'a été impossible de perdre ». Cependant que Mme Syveton d'une massive beauté de Junon anversoise, exposait à Mme de Loynes, avec un assez fort accent belge, ses projets d'avenir. La soirée, qui traditionnellement cessait, avenue des Champs-Élysées, à onze heures un quart, se prolongea jusqu'à minuit.

Plus homme de couloirs et de profits immédiats que Syveton, Dausset était aussi moins captivant. Petit, rond et bosselé comme une saucisse crépinette, assez jovial, bien intentionné, désireux de jouer un rôle, d'être quelqu'un, de placer son mot, il parlait avec volubilité et donnait, je ne sais pourquoi, envie de le mystifier. Henri Vaugeois, son vieux copain, à qui je parlais de cette envie, d'ailleurs toute platonique chez moi, m'assurait qu'en effet le philosophe Georges Dumas et lui avaient jadis monté à Dausset des bateaux invraisemblables, homériques. Cela est d'autant plus singulier qu'il y a en Dausset un psychologue nullement négligeable et très ami de l'analyse. Ses camarades abusaient de cette propension et inventaient ainsi des cheveux, qu'ils lui donnaient à couper en quatre, des cas de conscience extravagants. Le futur président du Conseil municipal tombait dans ces panneaux avec un grand sérieux. La supériorité intellectuelle et énergique de Syveton, visible à l'œil nu, rendait Dausset bougon et renfrogné. Lemaître cher-

chait à le dérider, en lui affirmant qu'il y avait en lui l'étoffe d'un politique florentin : « Vous êtes un type dans le genre de Machiavel », lui répétait-il volontiers; mais un petit rire tourangeau retirait du prix à cette définition. Dausset demeurait perplexe. Il songeait : « Se fiche-t-il de moi ? »

La première fois que Dausset, nouvellement élu, se rendit au Conseil municipal, ce fut en compagnie de Rochefort, Coppée et Lemaître, ses parrains : « Nous étions en landau, hein, oui, ma foi, oui, dans un landau, une espèce de voiture de noces, contait Lemaître. C'était d'ailleurs le mariage de Dausset avec la gloire. Le trajet fut sérieux et même austère. On faisait de grands projets. Mais, à peine ce diable de Dausset fut-il descendu de cet équipage, je ne sais comment cela se fit, Rochefort et Coppée éclatèrent de rire, et moi aussi. Expliquez cela. Notre allégresse ne cessa qu'à l'Étoile.

— Monstre de petit Dausset, va ! » concluait gaîment M^me^ de Loynes.

L'avocat Michel Pelletier, aujourd'hui disparu, était grand, robuste, avec une solide mâchoire d'ogre et des yeux clairs d'enfant géant. Il apportait les potins du Palais, qu'il contait avec esprit, un peu longuement à mon goût. Lemaître, son camarade de jeunesse, l'appelait par antiphrase « petit Michel ». Le « bâtonnier » Ployer, vieillard aimable et doux, obligeant et fin, aux yeux toujours larmoyants, lui donnait la réplique. Ils appartenaient l'un et l'autre à des générations différentes, le premier à celle des jeunes ministres d'hier, le second à celle des hommes d'avant 1870; Ployer était plus lettré que Pelletier, habitué de la Comédie-Française et il avait un culte véritable pour M^me^ Bartet. Pelletier, véritablement, dévorait, penché sur son assiette avec application et riant comme Pantagruel entre ses énormes bouchées. Le bâtonnier Ployer goûtait, savourait, disait son mot, n'insistait pas.

Le grand et vieux Gérôme de l'Institut, auteur de la désolante *Tanagra*, passait pour avoir eu de l'esprit. Je l'ai connu surtout quinteux, irrité contre Manet, contre Renoir, contre Carrière, contre Degas, contre Rodin, contre Whistler, contre tous ses contemporains doués pour la peinture et la sculpture, dont il n'avait pratiqué que le poncif. Il débitait, sur le compte de ces maîtres, les lieux communs effrayants de 1875, résidus eux-

mêmes des âneries esthétiques de 1865, exception faite pour le clan Gautier, Baudelaire, où le goût, au contraire, paraît avoir été intense et sûr. Comme je défendais Goya et Manet contre ces pauvres et insanes critiques, il faillit me manger cru. C'est un fait que je n'ai pas de veine avec la génération napoléonienne et les napoléoniens. Il y a en moi quelque chose qui les exaspère, les pique au vif, avant même que j'aie ouvert la bouche, alors que leur légèreté me rend malade. Houssaye affirmait que Gérôme avait fait un chef-d'œuvre avec l'aigle géant de Waterloo. J'aime mieux le croire que d'y aller voir. La France en a assez des aigles, ou des bonshommes de bronze, commémorant des défaites. Parlez-moi des symboles de la victoire !

Il faut vous dire que, depuis mon enfance, j'ai vu et fréquenté de bons peintres et contemplé de la bonne peinture. Renoir a fait le portrait de ma mère, qui est un chef-d'œuvre, Besnard celui de mon frère Lucien, qui en est un autre, Carrière celui de mon père et de ma sœur Edmée, qui en est un troisième. Tout jeune, j'ai appris à aimer et à comprendre les toiles flambantes et sages de Manet. Tout jeune, je me suis fait expliquer, par des amoureux érudits de la forme et de la couleur, comme Mirbeau et Geffroy, pourquoi un Sisley est beau et un Clairin est laid. On m'a mené tout jeune au Louvre et à la National Gallery, au musée d'Amsterdam et ailleurs, en me disant : « Ceci est magnifique et voilà pourquoi ». J'ai eu comme compagnon de jeunesse Georges Hugo, qui a le flair de la belle peinture, comme un chien de chasse a le flair du gibier. J'ai écouté Forain et profité de ses leçons. J'ai écouté Whistler et « monsieur Degas ». Aussi le grand-papa Gérôme, tranchant et absurde en ses jugements, me tapait-il sur les nerfs comme un tambour. J'avais envie de lui crier, en lui montrant sa *Tanagra* sur la cheminée : « Mais regardez donc votre navet !... »

Lemaître n'aimait guère la peinture, ni la musique. Il le reconnaissait volontiers. Personne n'est universel et l'encyclopédie est une sottise à l'usage des classes du soir. Aussi, quand la causerie venait sur ce sujet-là, tournait-il, en écartant les bras, autour de la table au café, avec ces petits bougonnements si gentils, qui traduisaient chez lui l'impatience : « Et vous, monsieur Lemaître, que pensez-vous de Claude Monet ? —

Madame, je n'en pense rien. Je sais seulement qu'il peint trop de meules pour mon goût, bien que vous me qualifiiez de rustique... Quant à Léon, il nous sert l'esthétique de l'œuvre de Zôla, voilà tout, et c'est un scandale. »

Lemaître mettait plusieurs accents circonflexes sur l'o de Zola.

Michel Pelletier achetait de la peinture. Je n'ai pas vu sa collection, mais, d'après ses goûts, je n'en donnerais pas une grosse somme. Quant à Roujon, il prenait la défense des impressionnistes et de Rodin, avec des façons de bel esprit rance, qui me rendaient douloureux et même insupportable l'appui qu'il m'apportait. C'est un tourment de conscience que la rencontre d'opinion ou de préférence avec un sot. Alors on est bloqué, puisque l'on ne peut plus se contredire, et il n'y a plus qu'à se taire en rageant. C'est ce que je faisais, passant sur l'orangeade et la bière ma rancœur antiroujonesque.

J'ai mes tiroirs, où je range les gens d'après leur catégorie morale. Je fourre hardiment dans le même casier Hanotaux, Larroumet et Roujon. Ce n'est pas leur côté fonctionnaire qui m'agace. Georges Hecq, bien que fonctionnaire, était délicieux ; Payelle, actuellement directeur de la Cour des Comptes, m'a laissé un bon et joyeux souvenir. C'est la servilité quant aux personnes en place, jointe à une feinte émancipation, qui paraît intolérable. Le rire à l'académicien, la flatterie au ministre, la lèche au financier ou au directeur de journal ne vont pas avec la cabriole artistique, la gambade littéraire, ni les airs de mousquetaire aux champs. Il faut choisir entre la platitude et les Grâces, entre le plumeau et les Muses. Les butineries, sur le Parnasse, de larbins en goguette me font mal au cœur.

Dès que M^me^ de Loynes me voyait aux prises avec Roujon, elle commençait à s'inquiéter, car elle connaissait mon sentiment : « Ami Léon, voulez-vous me ramasser mon aiguille à tricot... » Puis très vite, pendant que je me penchais : « C'est un gentil garçon... Faut pas le tuer sur mon tapis. » Cette interdiction me désarmait. Puis rien n'est ridicule comme de jouer les Alceste en société, dans un temps où ne se portent plus les rubans verts.

« Je suis éclectique et libéral, — clamait Roujon, sous le

ministère Clemenceau, — Ferry est mon maître, il a fait ma carrière, mais j'ai du goût pour son tombeur Clemenceau. »

Il disait aussi : « Je suis l'enfant gâté du régime. »

Son désir d'entrer à l'Académie l'apparentait au personnage de *l'Immortel.* Il comptait ses voix dans les coins. Je n'ai connu que Jules Delafosse pour solliciter avec cet acharnement. Mais Delafosse ne posait pas au sagittaire, ni au Don Juan, comme Roujon. Il ne déchirait pas en arrière, comme Roujon, ceux qui avaient le tort de s'intéresser à sa candidature. C'était un pauvre gars normand à favoris, inoffensif, doctrinaire de néant, myope comme une taupe, riche et avare, qui racontait, d'une petite voix flûtée, en roulant les r, des histoires de couloirs parlementaires sans aucun intérêt. Il endormait ses auditeurs. Houssaye notamment, dont la barbe retombait bientôt, ployée sur sa poitrine, puis sur le pantalon, telle celle d'un héros grec pour cinéma. Après avoir chloroformé le fils du bel Arsène, Delafosse passait à Vandal debout, qui s'asseyait, ses longues jambes maigres en avant, puis fermait un œil, les deux yeux, s'assoupissait, mais sans ronfler : « Je crois pouvoir compter sur Ollivier », disait Delafosse. — « N'y comptez pas trop », soupirait Vandal... « Il m'a reçu chez lui, dans le Midi. — Vous n'êtes pas le seul », gémissait Vandal. Delafosse, vu sa myopie, ne remarquait point qu'il n'avait plus devant lui qu'un cadavre. Il continuait à supputer ses chances. Alors M^me^ de Loynes :

« Monsieur Delafosse, vous avez écrit un bien bel article, hier, au *Gaulois.* »

La grande préoccupation de Delafosse était de savoir « s'il aurait Bourget ». Sans aucune lumière sur ce point je lui affirmais que oui, que Bourget me l'avait juré, et cette assurance mensongère lui faisait du bien pendant cinq minutes. Il courait à Lemaître : « Daudet pense que j'aurai Bourget. L'avez-vous interrogé à ce sujet ? » Lemaître, avec qui j'avais parié que Delafosse lui poserait cette question, se mettait à rire, en frottant son lorgnon ; puis de répondre : « Du moment que Léon vous l'affirme, il faut le croire ». Mais déjà, sentant venir le sommeil, je fuyais, jusqu'au fond de la salle de billard, le bon Delafosse. Je l'entendais qui murmurait à la cantonade : « Sondez Masson, je vous en prie ». L'idée d'une telle opéra-

tion, pratiquée aussi légèrement sur le sanglier du musée napoléonien et rhinocéros de Joséphine, nous remplissait de joie, Lemaître et moi. D'où les vers suivants :

> Delafosse ayant dit qu'il sonderait Masson,
> Masson l'assomma net et sans plus de façon.

Tout compte fait, Delafosse espérait dix-sept voix. Le jour de l'élection, il en avait cinq ou huit. Elles fondaient comme neige au soleil, sans qu'on pût s'expliquer le fait autrement que par ce sadisme sénile, qui fait la force de l'Académie française. Une fois cependant, par je ne sais quel mic-mac, il faillit passer, à la grande terreur des académiciens, pris à leur propre piège, qui avaient voté moins *pour* lui que *contre* un autre.

Delafosse montrait trop sa furieuse envie du fauteuil pour l'obtenir. Il en était de lui comme de Stéphen Liégeard.

Quand vous apercevrez, dans la rue ou au bois de Boulogne, un très vieux monsieur tout noir, trop noir, calamistré quant à la moustache, aux gestes raides de marionnette désuète, constitué à la façon d'une caricature de Cham, plein de bonnes manières, saluant à droite et à gauche, ressemblant comme deux gouttes d'eau à M. de Montpavon du *Nabab*, vous saurez que vous êtes en présence de Stéphen Liégeard. C'est un homme excellent, qui régale l'Académie française depuis trente ans, distribuant à ses éventuelles voix, considérées comme autant de bouches, je ne sais quel chambertin dont il est le propriétaire heureux. Entre temps, il écrit des vers héroïques ; ça ne fait de mal à personne. Il a envie d'être immortel et les méchants de la Coupole, désaltérés par ses soins, lui jouent le tour de ne jamais voter pour lui. Il invite aussi à la campagne, car il a, bien entendu, un magnifique château, l'infortuné, une de ces demeures historiques où le propriétaire dépaysé s'ennuie comme un pou de quatre cent cinquante mille livres de rentes, en proie à ses jardiniers, basse-couriers, gardes-chasse et chauffeurs. Oh ! le vaste domaine, quelle chose horrible, quel poids, quelle prison pour le propriétaire et les hôtes ! Je frémis à l'idée que je pourrais habiter Chenonceaux ou Langeais, ou n'importe quelle autre « merveille » de cette catégorie et qu'il me faudrait y héberger quelques têtes livides de ma connais-

sance. Je ne connais, d'aussi effrayant, que le yacht de plaisance et la croisière d'agrément. Je ne suis pas riche, mais je donnerais bien vingt francs par mois pour n'avoir pas de yacht, de *Thisbé*, de *Goélane*, ni de *Minouche*, et pour ne pas m'y promener sur le pont, vêtu de flanelle, rasé de près par un homme du monde et me tournant les pouces. L'existence de luxe est quelque chose d'abominable. Cher Horace, quelle belle formule tu sus trouver, savant jouisseur des bonnes choses, avec ton *aurea mediocritas!*

« Il y a quinze ans, — disait Mme de Loynes, — que j'essaye de décourager ce pauvre Liégeard de l'Académie. Je n'y arriverai jamais.

— Il a du trop bon chambertin... déclarait Lemaître. Alors ceux qui le boivent persuadent à Liégeard qu'il doit s'obstiner. »

Un soir, Stéphen Liégeard nous emmena dîner chez Ledoyen; nous, c'est-à-dire les principaux habitués du repas hebdomadaire de Mme de Loynes. Quel brave type! Je lui aurais promis avec plaisir ma voix, en cas de vacance pour l'académie Goncourt. Mais ça ne lui aurait pas fait le même effet. Il avait apporté avec lui une vingtaine de bouteilles de son « vin de refus », comme je l'appelais, et Houssaye m'affirma que, chez lui, dans son château, on en buvait encore du meilleur. Résultat : quelque chose comme six voix. Abreuvez donc des ingrats!

J'ai pu me convaincre sur le vif que l'élection académique est une opération d'une fantaisie échevelée, une joute d'humeurs, une espèce de farce molièresque. La plupart des existences, que le badaud envie, sans soupçonner leur détresse, n'ayant aucun but, l'Académie tient l'emploi de but. Elle offre aussi cet avantage positif qu'un directeur de journal n'ose pas offrir cinquante francs à un académicien pour un article de tête. Et puis il y a les invitations à dîner... mais le fauteuil ne donne malheureusement pas le droit de choisir les cuisinières, ou les chefs, ni de faire les menus. Bref, le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle et Alphonse Daudet avait raison. Quel peut être le plaisir de faire partie d'une sélection, en même temps que Jean Aicard ou que Brieux?

Le marquis de Ségur n'était pas de cet avis. S'est-il assez démené pour en être, le petit-fils des *Mémoires d'un âne* et du *général Dourakine!* Pendant deux ans, il vint rendre visite à

M^me de Loynes chaque jour. Il se présentait sur le coup de six heures, petonnant, empressé, avec un bon sourire, feignant d'être attentif à la causerie, approuvant tout et tous, ne pensant qu'à *ça*. Avenue des Champs-Élysées, il se donnait comme un réactionnaire nationaliste et s'élevait contre les atteintes portées à la religion. Nous n'ignorions pas qu'ailleurs, notamment auprès de Paul Hervieu et de son entourage, il se présentait en ami des « nouveautés » de 1789 et en bon et solide démocrate. Ce double visage lui faisait, à ce gentilhomme courtois, une physionomie de lapin craintif qui numérote, sur la clairière, les dispositions des camarades, au lieu de gambader. Il semblait toujours craindre qu'on ne lui retirât sa chaise, ou que Paul Hervieu, sortant de dessous un fauteuil, avec sa mine amère et purgée, ne lui reprochât son humaine faiblesse. Lemaître avait trouvé une taquinerie, qui consistait à lui parler toujours des ouvrages de sa sainte femme de grand'mère, à vanter longuement *les deux Nigauds*, à le féliciter d'une dédicace « A mon cher petit-fils » qui devait le combler d'orgueil : « Qu'est-ce qu'un fauteuil à côté de cela, hein ! allons, voyons ! monsieur de Ségur ! »

Dès que Grosclaude ou Capus lui adressait la parole, le biographe de M^lle de Lespinasse, sachant qu'il avait affaire à des hommes d'esprit, souriait finement ; mais, sans en avoir l'air, comme un soldat qui rectifie sa position, il s'écartait d'eux insensiblement, redoutant les blagues. Il était malaisé de l'amener à se prononcer sur une personne ou un événement. Son art consistait à demeurer, le plus longtemps possible, dans une teinte grise, lui permettant d'échapper au repérage de l'ami comme de l'ennemi. Je n'ai jamais connu de neutre plus complet que cet historien descendant d'un vaillant capitaine. Cette façon de se garder à pique et à carreau agaçait jusqu'à Henry Houssaye, valeureux avec les postulants et qui lui demandait brusquement : « Mais enfin, de quel côté êtes-vous ? »

— Du côté du manche, — eût pu répondre Ségur, s'il avait voulu être sincère.

Cet authentique marquis n'est pas à plaindre. Il est mort ayant obtenu l'immortalité, la belle palme verte qui ne garde pas — hélas ! — les noms de vieillir. Au lieu que Jules Dela-

fosse est mort non immortel et je le vois arrivant aux Enfers, clignotant et demandant, par erreur, sa voix à Caron l'impitoyable.

> Où sont-ils, vierge souveraine ?
> Mais où sont les votes d'antan !...

De tous les candidats à l'Académie qui défilaient avenue des Champs-Élysées, Étienne Lamy est celui que j'ai trouvé le plus calme dans les manifestations de sa concupiscence. C'est un petit homme disert, à barbe blanche en pointe, avec de grands yeux clairs, un front limpide et une voix douce. Même quand mes plus chers amis se sont trouvés en désaccord politique avec lui, — car il est libéral jusqu'aux moelles et complètement fermé à la vérité politique, — j'ai conservé pour lui une sympathie personnelle et directe. Il peut errer, mais il est sans bassesse, intéressé par le spectacle de la vie. Son atmosphère, l'ambiance morale qui émane de lui, ne me déplaisent pas. Quand je pense qu'il y a de cela une dizaine d'années j'ai dîné, à sa table entre Judet et M. Piou, j'en suis encore tout ravi ! Le plus fort, c'est que M. Piou lui aussi, ce grand vieillard plein de nuées, m'avait été, au cours de ce repas, fort sympathique, et je nous vois revenant dans le même fiacre, sous la même capote, comme deux amoureux, par une pluie battante. C'était sans doute le halo aimable et compréhensif de Lamy, qui continuait à baigner la silhouette nocturne du président de *l'Action libérale*, au milieu du ruissellement des cataractes célestes. En le quittant, j'avais envie de l'embrasser et de lui crier : « Bonsoir, grand-père ! »

Quand M^me^ de Loynes disait à Lamy : « M. Lemaître tient toujours parole, et vous avez sa parole », Étienne Lamy n'insistait pas. Différent de Ségur et de Delafosse, il pouvait parler d'autre chose. Il ne considérait pas que l'univers avait disparu, parce qu'il sollicitait un fauteuil.

Il s'en faut qu'Étienne Lamy soit ce qu'on appelle un bon écrivain. Ses compositions sentent l'huile, et si l'on peut trouver, ici et là, des morceaux d'une certaine éloquence, il recherche trop les balancés savants et les oppositions simili-classiques. La sève du langage ne monte pas en lui. Il est sans trouvailles. Tel quel, il dépasse de cent coudées Delafosse et

Ségur, qui ne se sont jamais douté de ce qu'était une phrase en français, tout en se croyant des puristes. Correction ne veut pas dire platitude, ni sobriété pauvreté. Lamy a pioché le latin, Bossuet, Montesquieu, cela se devine, et il sait le prix des humanités. Bien que membre du conseil d'administration du collège Stanislas, Ségur possédait ce style analogue à un trottoir, dont il est question dans Flaubert, et Delafosse écrivait avec un doigt de pied trempé dans la poussière. Tout cela est en vérité bien triste. Delafosse avait cru échafauder une doctrine du plébiscite, pareille à un blaireau crevé dans un piège, et il m'en avait fait pompeusement cadeau. Je ne vous conterai pas avec quelle rapidité ce gros volume prit le chemin de la boîte des quais. J'ai passé l'âge de semblables pensums.

Il faut pourtant que je vous dise le méchant à peu près que nous faisions sur l'absence de talent de ce très galant homme : « Delafosse n'a aucune aisance. » A quoi Grosclaude : « Je trouve la pensée de Delafosse commune. » Ainsi de suite.

Le « pauvre vicomte » de la ballade de Maurras, le seigneur d'Avenel, est, de fondation, candidat à l'Académie. Brunetière, dit-on, lui promettait sa voix de temps en temps, histoire de rire, dans un coin du salon Buloz. J'ai suffisamment décrit ce statisticien mondain dans les précédents volumes de mes *Souvenirs*, pour n'avoir plus à y insister. Rien n'était réjouissant comme de voir d'Avenel, à la table de M^me^ de Loynes, tirer ses plans, dès le potage, faire la roue, devant Houssaye et Lemaître, de tout son gilet ocellé et chamarré, cracher en hennissant dans l'assiette de son voisin, puis battre en retraite après sa cinquième ou sixième gaffe. Son surnom était Toussaint Lavenette, en souvenir de *Robert Robert*. Dès qu'il prenait la parole, M^me^ de Loynes devenait anxieuse et l'on se demandait : « Quels cors va-t-il écraser ? » Car il est celui qui régulièrement parle d'eau dans la maison d'un noyé et s'assied sur la chaise à musique, dans la chambre mortuaire, pour exprimer ses condoléances. C'est un personnage de Guignol. Si les académiciens aimaient davantage ce délicieux théâtre, illustré par les Mourguet, où voisinent Gnafron et Chignol avec son « sarsifis », ils éliraient le pauvre vicomte... à condition qu'il ne donnât pas plus d'une représentation par semaine, au bout du pont des Arts.

Georges Thiébaud, ancien lanceur du boulangisme, déchu de son ancienne splendeur, ne distinguait pas assez une table d'amis de la tribune aux harangues. C'était un homme brun, à peine grisonnant, aux yeux noirs, brûlants et rapides, à la forte voix semi-caverneuse, plein d'un mouvement oratoire, qui pouvait aller jusqu'à la véritable éloquence. Quelquefois aussi il restait à mi-chemin, la fourchette en l'air ou le verre entre les doigts, attendant que Démosthène ou Mirabeau lui soufflât une riposte victorieuse : « Mon cher ami Thiébaud, vous êtes impressionnant », lui disait alors M^me^ de Loynes, qui avait de la commisération pour sa célébrité défunte et son désir de surnager et de se survivre. Le thème favori de Thiébaud, c'était le plébiscite et la nécessité de « décloisonner » — comme il disait ingénument — le suffrage universel. Il demandait que toute la nation votât tout le temps et pour tout, persuadé que le tuf gaulois national voulait cela. Il répétait : « L'immense majorité française n'est ni rouge, ni blanche. Elle est bleue ». Il soutenait ces pauvretés avec chaleur, et même caléfaction, jusqu'au moment où tous les dîneurs commençaient à bâiller et s'entre-regarder avec tristesse. Alors Lemaître le coupait d'une anecdote, ou nous faisait signe, à Grosclaude et à moi, de le couper, nous fixant de ses clairs yeux de malice, et serrant les lèvres sur un rire contenu.

Mais Thiébaud ne comprenait pas. Il était intelligent, certes. Il n'était pas fin. Il était ce que mon père appelait une orange à grosse peau, pleine de jus.

Rarement j'ai connu meilleure mémoire, appliquée à de plus mauvais auteurs, ou à de plus mauvais vers de bons auteurs. Il connaissait par cœur et citait le rebut de Corneille, de Hugo et de Lamartine, avec des inflexions appropriées, des gestes de Don Quichotte devant sa bibliothèque de chevalerie. L'auditoire étant de choix, ces mouvements excessifs tombaient à plat et l'on était gêné pour le diseur. Par lui se mesurait l'abîme entre 1886 et 1902. Nous nous demandions souvent comment Thiébaud avait pu plaire aux foules et « décloisonner le suffrage » seize ans auparavant.

« Faut-il inviter Thiébaud la semaine prochaine ?... » demandait M^me^ de Loynes, avec des yeux implorants.

Quelqu'un répondait : « Madame, n'est-il pas déjà venu la semaine dernière ?

— Mais si, le pauvre. Il avait l'air si content en partant !

— Nous étions contents aussi quand il est parti. »

Cette plaisanterie était très vilaine, car Thiébaud n'était pas, somme toute, un raseur. Il avait des discours, rentrés depuis un certain nombre d'années, à placer, voilà tout. Il tenait aussi à se justifier de son attitude aux environs de 1900 et à se laver des calomnies abjectes, répandues à ce moment-là contre lui. En outre, il attachait aux manœuvres de police, au cabinet noir, au pouvoir occulte, à la franc-maçonnerie, etc., une importance que, pour ma part, j'ai toujours trouvée exagérée. Il abusait des contes de bonne femme à l'usage des personnes crédules et il attribuait trop facilement des projets homicides à tel ou tel. Je n'oublierai jamais le ton nostalgique avec lequel il prononçait ces mots : « Du temps que la Sûreté générale me faisait suivre... » Ou encore : « Le général me fit venir et me dit... Je lui répliquai... Il insista... Si l'on m'avait écouté... »

Oh ! ce « si l'on m'avait écouté !... », avec quelle amertume le lançait l'ancien revisionniste, promenant autour de lui des regards incandescents ! Ses échecs électoraux, terriblement réitérés, le perçaient comme des coups de poignard. Il était persuadé qu'avec lui à la Chambre, la France était sauvée, et qu'elle était perdue sans lui. Quand il trouvait, après le repas, un bon jeune homme, ou un provincial, ou un timide, il lui démontrait cette évidence en cinq secs. Avec moi, il savait qu'il n'y avait rien à faire. Je me serais plutôt sauvé, entre ses jambes, à quatre pattes. Il demeurait alors rue de Verneuil et, quelquefois, quand nous nous retirions, ma femme et moi, il nous disait : « Je vous accompagne. J'habite si près de chez vous. Je ne vous embête pas au moins ?

— Mais non. Mais comment pouvez-vous croire ? » Sitôt dans le fiacre, il nous déclamait du Hugo inférieur ou du sous-Corneille, afin de nous prouver que l'amour des lettres n'était pas tout à fait mort chez lui. Puis il soupirait : « C'est bête de vieillir, sans avoir réalisé ce que l'on souhaitait ». Là-dessus, il descendait vivement et disparaissait dans les ténèbres, comme dans cet oubli qu'il détestait.

Depuis qu'il était devenu un pauvre type, sans influence et sans argent, les directeurs de journaux saisissaient le premier prétexte venu de se débarrasser de sa prose. Seul Drumont lui était demeuré pitoyable. Meyer l'avait balancé sauvagement. Aussi Thiébaud le haïssait et devenait vert quand il l'apercevait. De même Judet l'avait chassé de *l'Éclair*, à la suite d'un article sur les allumettes chimiques, que le falot personnage avait jugé susceptible de lui attirer de gros ennuis ! La vérité est que Meyer comme Judet redoutaient l'œil et la vieille expérience de Thiébaud et ne tenaient pas à ce qu'il mît le nez dans leurs manigances politiques.

Ernest Judet a deux mètres de haut et il est large à proportion. Été comme hiver, il est pantalonné de drap militaire et muni de cette prolongation de l'étoffe sur la chaussure qu'on appelait autrefois « pieds d'éléphant ». Il se tient devant la cheminée, les mains au fond des poches, les jambes écartées et l'on aperçoit, dans le compas, la pendule et les flambeaux. Sa tête est petite, tenant de la fouine géante et du Scandinave d'eau douce, imberbe, moustachue, tondue de près, avec un regard de mauvaise humeur, plissé sous le lorgnon, et deux grandes oreilles. Il bredouille en parlant, dit « xiste pas » pour « ça n'existe pas », « bsurde » pour « absurde » et « dménager » pour « déménager ». Il est l'animal le plus fat de la création, bien avant le dindon et le paon, convaincu qu'il sait tout, qu'il dompte tout, qu'il a tout lu et que l'univers tremble devant lui. On l'entend répéter : « Un tel m'adore... Il ne peut rien sans moi... » Il jongle avec les ambassadeurs, subjugue les princes et décide du sort des États. Mais au fond c'est un grand diable gauche, timide, assez craintif, habile de sa plume comme d'un manche à balai, pas bon, pas intelligent, intempestif, rancunier et pas mal roublard. Je ne connais personne de si inconsciemment comique.

Lemaître et lui se tutoyaient, ayant été condisciples à Normale. Lemaître racontait que, de temps en temps, Judet, ayant de la force à dépenser, menait ce qu'il appelait un « barbare », se répandait à travers les corridors et vestibules de l'illustre maison de la rue d'Ulm, défénestrant et brisant les statues de plâtre et les chaises. C'est à peu près la besogne qu'il a continué d'accomplir dans les feuilles infortunées dont il a assumé la

direction. N'ayant aucune autorité, capable seulement de sacrer, jurer et bousculer ses collaborateurs et la syntaxe, il s'en tire en démolissant tout. L'estime infinie qu'il a de soi remplace chez lui le jugement, et, avant de rendre un arrêt quelconque, ses lèvres murmurent : « Je suis Judet ». Il redoute les plaisanteries irrespectueuses, le rire qu'il juge malsain, fatal aux peuples, et la contradiction. Le malheur voulut qu'il me rencontrât sur sa route, moi pygmée, moi infime, moi minuscule ver de terre, tel Goliath le petit David. Pendant sept ans, j'eus la joie incomparable de pouvoir l'étudier, le retourner sur ses larges coutures, environ quatre fois par semaine. En vérité j'ai habité Judet, j'ai judeté dans sa judetière, comme un judouillard de judoire, et tout ce que je vais conter ici n'est que suc, quintessence, distillation de ce vain colosse, unique en son genre.

Vers 1897, Judet, ayant fait la conquête de Marinoni, régnait et gouvernait au *Petit Journal*. A la mort de son bienfaiteur, il se rendit naturellement insupportable à ses successeurs et résolut d'avoir un quotidien à lui, Judet Ernest, le seul, l'incomparable, le pic de la Meije et du Gaurisankar. Il jeta son dévolu sur *l'Éclair*, qui précisément était à vendre. Pour acheter quelque chose de cher, il faut de l'argent et beaucoup d'argent. Judet trouvait commode la vieille formule paresseuse des feuilles d'opposition, qui consistait alors à solliciter les capitaux de républicains modérés, d'impérialistes, de royalistes, à constituer une tontine vague, une espèce de bouillie pour les chats. C'est ainsi qu'il se mit en campagne auprès des royalistes et notamment de Maurras, dont l'autorité était déjà considérable, auprès de Jacques Piou, président de *l'Action libérale*, et auprès de M^me^ de Loynes, laquelle l'aboucha avec Vlasto. Antoine Vlasto, par amitié pour M^me^ de Loynes, mit galamment deux cent cinquante mille francs dans la combinaison *Éclair*-Judet, ce qui, vous l'avouerez, était plutôt gentil.

A partir de là, Judet, comme on dit, ne put plus passer sous l'Arc de Triomphe et parut avoir mouché la colonne de Juillet. Aussitôt qu'il apercevait Vlasto, il l'entraînait dans une giration de ses pantalons de drap militaire et lui versait au fond des oreilles pour deux cent cinquante mille francs de bredouillements, que son principal actionnaire écoutait avec des yeux

résignés, remplis de lassitude et de mélancolie. Notre géant avait des projets à sa taille : un plan de rénovation générale de la presse française, puis de la nation française, puis de l'Europe, puis du monde. Entouré de collaborateurs spécialistes aussi calés que Perraud du *Temps* — qu'il disait lui être « d'voué jusqu'la gauche » — il allait jeter par terre *le Petit Journal*, *le Petit Parisien*, *le Journal* et *le Figaro*. Il s'occupait de distribuer les « rbriques » ou rubriques, au prorata des « cpacités » ou capacités de chacun. Il voulut bien, dans sa grande condescendance, songer à votre serviteur pour le compte rendu de la Chambre.

Il vint me proposer cette merveille rue Saint-Simon, où j'habitais alors, par une matinée pluvieuse, mais moins que sa conversation. Pour me tenter, il me cita l'exemple de Camille Pelletan qui, dans une telle besogne, s'était acquis, à l'ancien *Rappel,* une gloire immortelle. Pendant qu'il me parlait, avalant les syllabes, rajustant son lorgnon, je voyais au-dessus de sa tête altière le four certain, chauffé par l'incapacité et l'outrecuidance et, dans ce four, le pain amer de la déconvenue, puis de la rage. Je tiens vraisemblablement de mon père ce don de l'observation anticipée, qui me permet de conjecturer les conséquences d'après les prémisses et les effets d'après les causes, et qui m'a bien rarement trompé.

Je déclinai poliment l'offre du Judetissime. Il en conçut un vif mécontentement, mais, à cause de M^me^ de Loynes, il n'en laissa tout d'abord rien paraître. Toutefois j'appris qu'à quelque temps de là il avait fait une violente sortie contre un article de *la Libre Parole*, où je maltraitais Guillaume II. Nul n'y comprit rien et je ne devais moi-même avoir, sur le motif de cette hargne, quelques lueurs que beaucoup plus tard.

M^me^ de Loynes recevant un grand nombre de personnages importants et influents, dont plusieurs susceptibles de s'intéresser aussi à *l'Éclair*, Judet venait presque quotidiennement avenue des Champs-Élysées. Le vieux Jacques annonçait de sa voix douce : « M. Ernesteu Judet ». Aussitôt l'on voyait deux pieds, puis ce grand corps, puis cette petite trombine avide et sournoise. Il s'asseyait, les guibolles en avant, relevant les basques immenses de sa redingote, son chapeau haut de forme sur les genoux et demeurait, immobile, silencieux, hié-

ratique, comme s'il sortait d'un chêne de Dodone. Au bout d'un quart d'heure, la présence de ce cadavre inodore et tiède commençait à causer une certaine gêne, d'autant plus que, de temps en temps, un propos quelconque lui faisait hausser une épaule : « Et vous, Judet, qu'en pensez-vous ? — lui demandait M^me^ de Loynes agacée.

— Moi, rien, m'dame, bsolument rien.

— Allons, voyons, dites tout de même votre avis. Vous n'êtes pas un oracle.

— J'pense que c'est la d'rnière des m'ladresses. »

Car tout ce que Judet n'a pas conçu et réalisé, tout ce qui n'a pas un rapport quelconque avec Judet est très exactement — comme disait Coppée — du vomis de chien.

« M. Antoine Vlasto. »

Vlan ! Comme au régiment, à l'entrée du colonel, voilà mon Judet debout et bloquant contre le mur son donateur victime, lui exposant le thème général du prochain conseil d'administration.

« Judet, laissez un peu M. Vlasto s'approcher de moi. Ne le prenez pas tout entier pour vous. »

Cette histoire des deux cent cinquante mille francs, rapidement connue, faisait le bonheur de tous les habitués et chacun félicitait Vlasto-le-riche d'avoir ainsi renfloué *l'Éclair* et ajouté un étage à Judet.

Ce phénomène naturel est très sportif. Il pratique l'escrime, le pistolet, le cheval, le canotage, la natation et l'ascension. Le cabinet de Judet est tapissé de photographies des géants des Alpes, auxquels il se compare, en se préférant, quand il daigne regarder autre chose que lui-même. Les rives de la Seine le voient, dès la prime aube, indien maussade, pagayant comme Cerf Agile. Puis, quelques heures plus tard, les allées du Bois de Boulogne s'enorgueillissent d'être foulées par son coursier. Il en garde les jambes écartées jusqu'à la nuit ; ce qui faisait croire, dans les premiers temps, aux rédacteurs de *l'Éclair*, qu'il faisait pipi dans sa cheminée. Il imagine volontiers que des périls cachés et nombreux menacent sa précieuse existence ; aussi est-il toujours armé jusqu'aux dents, coutelas, revolver, casse-tête, qui font des bosses dans ses étonnants vêtements. Je suis encore malade de rire en songeant aux précautions qu'il

avait prises en vue de la révolution, au 1er mai 1906. Le préfet Louis Lépine avait ordonné cette année-là des mesures d'ordre rigoureuses, à la suite de je ne sais quel rapport, et Judet répandait la panique, montrant à tous la carabine à répétition qui lui permettrait de défendre son blockhaus de la rue de Chézy jusqu'à la mort. Cette perspective de résistance héroïque lui donnait encore plus d'importance. Il promenait, sous les espèces d'une canne, une masse plombée de cinquante kilos et affirmait, de façon peu compréhensible, que des rassemblements se formaient le soir à Belleville et à Charonne. Il conseillait vivement à Mme de Loynes de gagner la province avant ces massacres. Je touchai là ce fond de frousse chronique, qui fait un divertissant contraste avec ses dimensions et son attitude. Nous lui montâmes, à ce sujet, quelques bateaux qu'il prit plutôt mal. Son irritation fut sans bornes quand il apprit que, ce grand soir d'apocalypse, nous étions allés, ma femme et moi, dîner tranquillement chez Noël Peters. Le vaillant préfacier des *Études sur le combat*, d'Ardant du Picq, n'en revenait pas.

Un homme fat n'a jamais d'esprit. Judet ne fait pas exception à la règle. Sa pose, parmi les écrivains spirituels qui fréquentaient avenue des Champs-Élysées, était celle du philosophe de Couture, du pense-profond égaré chez les amuseurs. Il toisait de haut Grosclaude, Capus et Donnay. Il exécrait Rochefort, lequel de son côté, le tenait pour « un grand abruti, oui, oui, mais allons donc, un dépendeur d'andouilles et pas autre chose... » Quand l'illustre et délicieux pamphlétaire racontait vivement une histoire pittoresque, de cette voix où tintaient parfois des inflexions féminines et enfantines enchifrenées, Judet affectait de regarder le plafond, ou ses pieds, ou de feuilleter une brochure oubliée sur une table. Seul avec lui-même, il doit se répéter constamment : « Je suis remarquable... Je suis Judet... Ah ! quel brave Judet !... Étonnant Judet !... Admirez Judet... », etc. Sa mauvaise humeur tient au contraste affligeant entre l'opinion qu'il a de lui et celle que les autres, même les mieux intentionnés, ont de Judet. Ayant fréquenté, grâce à l'ancienne importance du *Petit Journal*, des ambassadeurs, des généralissimes, des ministres en exercice, des chefs d'État, il en est arrivé à se considérer comme une sorte de pape de l'opinion, d'empereur des courants populaires et il ne

remarque pas l'analogie de sa notoriété d'antan et de la peau de chagrin.

Ce pontife de néant possède à la fois la manie et la déveine de la prédiction. Il fait la pige au Vieux Major. Or, régulièrement, les événements sont au rebours de ce qu'il avait annoncé, les circonstances renversent son trépied. Il y aurait un recueil douloureusement comique à faire aujourd'hui de ses articles sur l'équilibre européen depuis vingt ans. Mais qui remuerait un pareil fatras? Les raisonnements s'embrouillent dans sa faible cervelle, comme les syllabes dans son discours, comme les phrases sur son papier. Il est confondant de songer qu'un semblable hurluberlu a pesé à un moment donné, pour si peu que ce fût, dans les destinées du pays.

J'entends la voix de l'indulgent Lemaître me crier d'outre-tombe : « Voyons, Léon, il a tout de même rendu autrefois quelques services. Rappelez-vous ! »

C'est juste. Néanmoins, de combien de gaffes désastreuses n'a-t-il pas fait payer les dits services ! Mais c'est ici une autre histoire, que je conterai une autre fois.

---

## CHAPITRE III

### LE SALON DE MADAME DE LOYNES
### (*suite*)

*Les souvenirs de Mme de Loynes. — Coppée. — Bailby. Léon de Montesquiou. — Berthoulat. — Antoine. — Guitry. Le Dr Landolt. — Drumont. — Hourst. — Boni de Castellane. Costa de Beauregard. — Faguet. — André Beaunier. — Grosjean. Paul Déroulède et Marcel Habert. — Le peintre Bérény.* La Massière *et* Bertrade. — *Le peintre Humbert. Au Parc des Princes.*

J'ai dit que Mme de Loynes avait reçu chez elle deux générations d'hommes politiques et d'écrivains. Elle gardait un souvenir tendrement ému à plusieurs d'entre eux, notamment à Renan, Sainte-Beuve, Flaubert et Girardin. Quand ces noms tombaient dans la conversation, elle commençait par pousser un petit soupir. Ses beaux yeux limpides s'embuaient de tristesse et elle semblait songer : « Comme ils ont passé vite ! » Puis discrètement, finement, comme elle faisait tout, elle citait d'eux une parole ou une circonstance qui les mettait en belle lumière. Les uns et les autres lui confiaient leurs peines de cœur, leurs embarras domestiques, leurs rêves ambitieux, leurs déconvenues. Car elle possédait ce don si rare, que je n'ai connu au même degré que chez mon père, d'inspirer non seulement une confiance absolue, mais le désir de s'épancher. Cela tient sans doute à un potentiel de sympathie, ou mieux de compassion attentive, qui donne aux blessés de la vie, fréquents aussi parmi les privilégiés de la vie, le sentiment qu'ils seront consolés. Pour entrer dans les peines d'autrui, il ne faut être ni pressé ni distrait. Mme de Loynes n'était ni pressée ni dis-

traite. Consultée sur une difficulté, elle cherchait tout de suite le moyen de la résoudre ; sur un obstacle, le moyen de le franchir. Le clavier des dévouements dont elle disposait lui permettait d'aider les uns par les autres, quelquefois à l'insu des uns et des autres, de rapprocher des adversaires dans une bonne action en commun, d'associer l'aveugle au paralytique, le riche débile au pauvre ingénieux ou résolu. Comme d'autres ont plaisir à faire le mal, elle prenait son plaisir à faire le bien et elle y appliquait une ductilité de fil d'or, une volonté d'airain.

Un de ses familiers, qui s'était fourvoyé dans une mauvaise dette, reçut d'elle, en deux minutes, de la main à la main, une somme énorme. C'est Lemaître, non elle, qui m'a conté ce trait entre dix autres analogues. Quand il fut question, en 1907, de mettre *la Libre Parole* à six pages et d'en faire un organe royaliste, Mme de Loynes voulut s'inscrire immédiatement pour 20.000 francs, que je refusai. Elle se vengea en léguant à ma femme, l'année suivante, par testament, 100.000 francs, qui contribuèrent aussitôt à la fondation de *l'Action française* quotidienne. Nous lui disions : « Vous n'êtes pas de ces personnes qui, millionnaires, et ayant un ami dans le besoin, se mettent à dix pour examiner son cas et lui chercher un usurier capable d'avancer 500 francs. » Elle riait de bon cœur à cette idée. L'ingratitude, la noirceur, la vilenie des gens, qu'elle avait vues de près, ne l'avaient ni désenchantée ni aigrie. Sa mémoire retenait avec bonheur les actions nobles, désintéressées, courageuses. Elle démêlait admirablement les attitudes de la sincérité et le risque véritable du faux risque. Quand elle ignorait une question, elle disait : « je ne sais pas », et elle s'informait.

Elle ne dédaignait personne. Elle déclarait, presque dans les mêmes termes que Maurras, que « le dédain n'est pas politique ». Elle écoutait gravement celui-ci et celui-là, le coude sur le bras de sa bergère et le menton dans sa jolie main. Elle confrontait les renseignements et les avis. Quand on parlait devant elle d'une personne ou d'une chose qu'elle connaissait à fond, mais sur lesquelles elle ne voulait se prononcer, elle avait la force de se taire. Femme dans le meilleur sens, et jusqu'au bout des ongles, elle demeurait femme au conseil, mais

d'une pénétration qu'un compliment n'eût pas détournée. Bien souvent ceux qui se croyaient les plus malins se mordirent les doigts de ne pas avoir écouté ses avis. Syveton, bien que porté au mépris des dames — comme il disait — la consultait et admirait infiniment son bon sens. Elle eût été à la hauteur de toutes les situations, comme de toutes les conjonctures. De temps en temps il tombait de ses lèvres une formule magistrale, un concentré d'expérience, que l'on pouvait méditer longtemps. Cependant elle n'avait rien d'une précieuse et elle plaisantait les philosophantes. « Est-il bien nécessaire d'avoir lu Spinoza, monsieur Lemaître, pour compter avec sa blanchisseuse ? »

Son bonheur, c'était d'aller déjeuner ou dîner au cabaret, en compagnie de ses amis. Elle observait les voisins et faisait à voix basse, en termes elliptiques, sur eux, toutes sortes de réflexions gaies et judicieuses.

Le soir des élections de 1902, qui furent une déconvenue pour *la Patrie française*, nous vit au café de la Paix, elle, Lemaître, Judet et moi. De minute en minute arrivaient les premiers résultats, qui n'étaient pas précisément régalants. Judet en descendait dans ses pantalons de drap militaire, Lemaître devenait mousu et je commençais à rager ferme. Les transparents lumineux de *l'Écho de Paris*, aperçus à travers les vitres, ajoutaient au marasme. Ce fut M^me^ de Loynes qui nous remonta, nous rappela qu'il n'était pas nécessaire de réussir pour persévérer — selon le mot du Taciturne — et finit même par nous rasséréner. J'admirais son optimisme, sa force d'âme, sa foi dans les destinées du pays. Après le repas, je lui donnai le bras, Lemaître et Judet suivant, et la conduisis rue de Grammont, au siège central de la Ligue, parmi la foule qui encombrait les rues. Il y avait là Godefroy Cavaignac, Coppée, Dausset, Syveton et une nuée de secrétaires, occupés à colliger les télégrammes des provinces. Que de mines longues et déconfites ! Spronck, à l'aide de calculs compliqués et chinois, essayait de démontrer que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais l'arithmétique, bafouée par l'excellent garçon, se vengeait cruellement, je dois le dire. Je conseillai à M^me^ de Loynes de ne pas prolonger plus avant cette veillée assez funèbre et de rentrer chez elle, ce qu'elle fit.

Coppée apportait la bonne humeur avenue des Champs-Élysées comme partout où il fréquentait. Il avait droit à un bouillon spécial, concentré, succulent, renforcé de maintes carottes. Je n'en connais qu'un meilleur, préparé par Louise Chevillot, cuisinière chez mes beaux-parents depuis une trentaine d'années, et connu sous le nom de « triomphe de la Franche-Comté ». Mais la soupe François Coppée venait immédiatement après celui-là, ce qui est déjà un fameux honneur. L'auteur du *Passant* en prenait rituellement deux assiettes, suivies immédiatement d'un verre de bordeaux, et quel bordeaux !

Lemaître affirmait : « Ça fait du bien par où ça passe... »

Coppée continuait : « Ça vous remet les boyaux d'équerre... »

Et je devais conclure : « Ça vaut mieux qu'un coup de pied au derrière. »

Il n'était pas permis d'intervertir l'ordre de ces formules traditionnelles. Coppée était un homme d'habitudes. Il adorait les petits théâtres, les cafés de quartier, les dominos, le monde des comédiens, les rues de Paris en hiver, quand les trottoirs, bien secs, semblent léchés par les chats, les conversations littéraires, le souvenir touchant de Barbey d'Aurevilly, celui d'Alphonse Lemerre et d'une douzaine de contemporains. Je l'ai vu débarquant du chemin de fer au château de Pray en Touraine, chez ma mère, s'installant au salon, pendant qu'on montait son bagage dans sa chambre, et racontant merveilleusement, de trois heures de l'après-midi à sept heures et demie, des histoires et des histoires. Impossible d'imaginer un plus gentil et plus savoureux compagnon. Il était railleur, mais plein d'illusions sur la nature humaine. Les lâchages lui faisaient mal à l'estomac et il attachait de l'importance aux éreintements. C'est vous dire le mérite qu'il eut à se jeter, par amour de son pays, dans la mêlée politique, où nous le retrouverons.

Léon Bailby, collaborateur, puis successeur de Rochefort à *l'Intransigeant*, est un aimable camarade et un vrai type de Parisien. Il sait tout, saisit le bruit qui passe, le met au point et, comme disent les soldats, ne s'en fait pas. Son œil spirituel feint volontiers l'étonnement courtois, alors qu'il est fixé de longue date sur le sujet de sa surprise. Que de bonnes parties de rire nous faisions ensemble dans les coins au sujet de tel ou

tel, quitte à revenir ensuite, bras-dessus bras-dessous, écouter hypocritement, et d'un air confit, tel ou tel : « Les deux Léon vont se faire attraper, et ce sera pain bénit... », disait Lemaître.

Il y avait un troisième Léon, notre cher Léon de Montesquiou, tombé héroïquement depuis, à l'attaque de Champagne, le 25 septembre 1915. Ce « héros raisonnable », — comme a dit Vaugeois, — parlait peu, écoutait beaucoup, en tordant ses longues moustaches blondes, puis, de temps en temps, de sa forte voix, plaçait un mot précis, décisif, qui montrait son jugement et sa compétence. M^me^ de Loynes l'aimait et comprenait ce quelque chose de grave, de doux, d'inébranlable qui était en lui, son âme fière et attentive. Soudain, à une bonne bourde lancée par un de nous, à une plaisanterie de Lemaître ou de Grosclaude, à une réflexion de Capus, Montesquiou éclatait d'un rire franc, sonore, communicatif, inoubliable. Car il n'y avait pas vivant plus proche des gens et des choses, plus compréhensif, plus chaud de cœur que cet aristo entre les aristos. Le resplendissement de sa droiture faisait son autorité. Sa mort est, pour le pays, une perte irréparable... Et comme il était délicatement bon !

Berthoulat, directeur de *la Liberté*, était sympathique à tous les habitués. C'était généralement lui qui apportait les nouvelles, les soirs de grande séance à la Chambre, et il était en conséquence excusé pour un retard d'une demi-heure, même de trois quarts d'heure. Pauline avait soin qu'on lui mît les plats au chaud. Il racontait tout en mangeant, désolé de ne pouvoir savourer davantage, jetant des regards tristes aux mets exquis que notre curiosité l'obligeait ainsi à saboter. M^me^ de Loynes compensait ce Tantale par toutes sortes de gentilles petites attentions et de gâteries. Car elle portait aux choses de la politique, jusque dans les petits détails, un intérêt passionné, et elle savait gré à Berthoulat de ne jamais farder la vérité, même désagréable. Nous traitions tous cette femme âgée et sensible comme si elle avait eu trente ans, tant sa force morale était d'un beau métal. On s'appuyait à son énergie, comme on se fiait à sa perspicacité.

Elle avait en horreur Zola, son école et le naturalisme. Cependant elle s'était toujours intéressée au *Théâtre libre* et à Antoine, dont elle admirait, comme nous tous, le génie scé-

nique. C'est un homme sans affectation que ce grand comédien et metteur en scène de génie, qui pourrait faire, d'après le souvenir de ses auteurs, un si beau traité de la vanité humaine. Il a connu tout : la misère vaillamment supportée, la fortune, la grande notoriété, l'amitié des pauvres puissants de ce monde, les acclamations du public, puis de nouveau l'abandon, l'ingratitude, la nécessité de remonter sur de médiocres tréteaux... Aussi s'est-il fait une philosophie personnelle à la va-comme-je-te-pousse, visible dans ses prunelles où tourne une mélancolie railleuse, perceptible dans sa voix enrouée mais impressionnante. Il est un répertoire d'anecdotes cocasses, amusantes, spirituelles et il n'a pas du tout, mais pas du tout, ce goût de la basse vedette qui dépare les meilleurs de sa profession. Par exemple, je crains qu'il ne soit un vrai nihiliste, un persuadé du néant universel, ou, suivant l'argot de Paris, un je m'enfichiste accompli. Il a trop plu sur son parapluie, il a eu trop de déceptions et fréquenté trop d'aigris, grâce à lui momentanément désaigris, puis aigris de nouveau. Son dos, quand il remonte la scène, est d'un monsieur terriblement désabusé. Quelle carrière que celle de cet employé du gaz, d'une intelligence hors ligne, s'élevant de la crotte des Rougon-Macquart, — qu'il continue à croire épatante — et de la doctrine de Paul Alexis, à la somptueuse et ruineuse restauration dramatique de *Psyché !* Lors de la répétition générale de ce chef-d'œuvre, monté par lui dans la perfection, j'allai, par les couloirs familiers de l'Odéon, lui exprimer mon enthousiasme. Il était triste et presque accablé. Il me remercia avec un douloureux sourire, navré comme une caisse vide, et je songeai : « Quel dommage qu'il ait le souci d'une administration compliquée, qu'un prince généreux ne lui fasse pas le don, cent fois récupérable par l'art national, de quelques centaines de mille francs ! Comme il réaliserait de belles choses ! »

Tout autre est Lucien Guitry, grand comédien lui aussi, mais sans le coup d'œil profond d'Antoine sur la reconstitution du réel par le factice. Je ne l'ai rencontré que trois ou quatre fois, assez pour reconnaître un esprit tout ensemble avisé et de faible discernement, je veux dire prodigieusement influençable. Malléabilité, aisance, représentation imaginative exacte des passions et des mouvements qu'il incarne, tel est Guitry. Igno-

rance des gens et des valeurs sociales ou intellectuelles réelles, tel est encore Guitry. Qu'un artiste de sa taille se soit usé à mimer — car il n'y a pas là de langage humain — les animaux sexuels d'un Bernstein ou à claironner les platitudes tarabiscotées d'un Rostand, voilà qui me navre. J'ai cru distinguer, dans cet artiste si bien doué, si solidement campé, si puissant de composition et d'attitude, un paresseux, un nonchalant, un dédaigneux de cet effort sans lequel le don s'éparpille ou somnole, passé l'âge de quarante-cinq ans. Il est là, devant les feux de la rampe, souple dans son veston, agile comme un ours qui en a vu de toutes les couleurs, pas pressé, parlant à voix moyenne, se montant graduellement ; puis, tout à coup, on devine que son rôle — en général mal choisi comme je viens de le dire — l'embête à bon droit, l'assomme, et il s'endort dedans, et la salle avec lui. La vérité est que ce maître de l'art tragique n'a jamais trouvé son auteur et, qu'à l'heure où j'écris, il le cherche encore. Je songe avec peine que, dans cinquante ans, alors que Guitry, votre serviteur et quelques autres seront allés contempler les racines des pissenlits, il viendra un dramaturge de grand talent, qui ne trouvera pas son comédien. Plus je vais et plus je me rends compte que le choix de ses rôles décide de la destinée de l'acteur, autrement dit qu'il doit être, encore et surtout, bon psychologue.

Le Dr Landolt est un bon psychologue. Cet illustre oculiste venait assidument chez Mme de Loynes et c'était une joie pour tous quand, avec un léger accent chantant, il ouvrait un aperçu extrêmement neuf sur la réaction des malades à la douleur, ou l'état d'esprit des aveugles, ou la symptomatologie des grands nerveux. D'une culture immense, d'une indépendance intellectuelle absolue, le Dr Landolt, qui fuit la réclame et les honneurs, est un des savants les plus curieux, les plus à part de ce temps. Il est dommage qu'il soit tenu par la discrétion professionnelle, qu'il ne puisse apporter son témoignage médical à la biographie des contemporains. Songez que, dès 1886, il diagnostiqua la paralysie générale de Maupassant et qu'il dut, pendant plus de sept années, spectateur placide des engouements mondains et des fantaisies lubriques de son célèbre client, garder cet affreux secret pour lui seul ! Je lui dis quelquefois : « Vous êtes dans les coulisses de la comédie mondaine », et cela

le fait sourire. Je ne connais personne de plus bienveillant, de plus galant envers la vie et les circonstances, ni de mieux renseigné sur les uns et sur les autres. Mon père faisait de lui un cas extraordinaire, Dumas aussi, Charcot aussi, Mme de Loynes aussi. Il avait, comme on dit, la cote, dans tous les milieux où il fréquentait et il a su la conserver. C'est un cas unique.

Drumont, toujours casanier, est venu tard chez Mme de Loynes, mais dans des circonstances bien tragiques, qui feront l'objet d'un autre volume. Il y apportait cette humeur débonnaire qui fut sa marque, sa philosophie ironique de la vie et l'atmosphère chargée d'orages, habituelle aux grands polémistes, alors même que leurs armes sont au repos. Notre amie l'admirait fort et le choyait tant qu'elle pouvait. Elle s'inquiétait de savoir s'il aurait plaisir à rencontrer tel ou tel, s'il préférait le bordeaux ou le bourgogne, la viande peu ou très cuite et me consultait sur ses habitudes.

« Je puis vous assurer, madame, qu'il aime le rôti presque saignant, et, autant que je me le rappelle, avec les légumes servis à part, ce qui est la sagesse même.

— Oui, mais d'Avenel va l'ennuyer.

— Madame, qui n'ennuie-t-il pas ? Drumont est tellement courtois qu'il ne lui tranchera même pas la tête.

— Ah ! quel dommage, mon Dieu, quel dommage ! Voilà ratée une occasion superbe ! » ajoutait Lemaître en se tordant les mains.

L'illustre auteur de *la France juive* était un narrateur elliptique et délicieux. Il avait une vision de fabuliste et de moralisateur, à la façon de La Fontaine, et il fallait l'entendre raconter tel ou tel épisode de sa fulgurante carrière, pour le connaître comme il était. Le comique des hommes et des situations était ce qui le saisissait tout d'abord. Il allait au fond des caractères, des appétits, des mensonges conventionnels, avec un à pic extraordinaire, bien qu'il feignît souvent de ne pas voir, tant il avait horreur des petits ennuis, des ronces de l'existence quotidienne. Quand il entendait un propos qui lui déplaisait, ses yeux, sous le lorgnon, devenaient brûlants et sombres, ou il jouait nerveusement avec les breloques de sa montre. Mais l'expression de son mécontentement était toujours surveillée et attentive, à la façon de l'ire de l'éléphant, qui sait qu'il peut

tuer en faisant un geste. Je connais très bien le type de bellâtre mondain et avantageux qui pouvait lui être insupportable. Vis-à-vis des femmes et des faibles, il était plus que conciliant. Il aimait l'héroïsme, la bravoure intellectuelle et, en tout, le ton relevé. C'était un personnage du XVIe siècle, retouché par un savant du XXe, par un clinicien et un historien hors pair. Son influence a été immense, et elle n'a pas fini d'agir.

D'homme plus érudit et lettré que lui, jusque dans les coins, il n'en exista pas. Il vécut parmi les bouquins la première partie de son existence, la seconde parmi les remous d'un temps agité et fertile en naufrages. Il vit des politiciens, qui l'insultaient la veille, se rouler à ses pieds et l'implorer. Il connut la haine implacable et il lui répondit par une violence qui n'excluait jamais la maîtrise du soi. Ce fut un grand, très grand monsieur, pour employer l'expression de Flaubert et il était impossible de le frôler, fût-ce cinq minutes, sans s'en rendre compte. Mais nous le retrouverons chez lui, passage Landrieu, et dans son journal *la Libre Parole*, au milieu de ses collaborateurs.

Le commandant Hourst, — que Mme de Loynes appelait « mon bon ours » — est le Méridional pondéré aux yeux clairs, en retrait et sans gesticulation, que ne veut pas connaître la légende. Ingénieux comme Ulysse et déterminé comme Jean Bart, ce marin descendu à terre est un type de loyauté, de courage et d'honneur. Un petit clignement du regard gris bleuté, une légère intonation du Midi, décèlent une imagination malicieuse et joyeuse, appréciée de tous ses camarades. On connaît ses expéditions en Afrique et en Chine, la remontée des rapides du Yang-Tsé, le sauvetage de nos missionnaires.

« Redites à ces messieurs, mon bon ours, demandait tendrement Mme de Loynes, comment vous êtes venu à bout de la résistance de ce mandarin.

— C'est bien simple, répondait le brave des braves, avec ce minime essoufflement qui ponctue chez lui le récit, j'ai fermé la porte à clé et j'ai prié l'interprète de lui faire savoir que j'étais décidé à lui couper le cou, en commençant par les pieds, s'il ne me donnait pas satisfaction immédiatement. Il a obtempéré dans la minute.

— Et comme je le comprends ! ajoutait Lemaître en riant.

— Et comme il a eu raison !

— Oh! tout à fait raison, reprenait Hourst. J'étais fichu, bien entendu, s'il avait appelé à l'aide, mais mon regard et mon accent lui indiquaient suffisamment qu'il était fichu avant moi. »

D'ailleurs il fallait toute l'insistance de Mme de Loynes pour que le commandant fît une allusion quelconque à ces glorieux épisodes. Chef lui-même, et dans toute l'acception du mot, il reportait sur ses chefs le mérite de toutes ses initiatives et je n'oublierai jamais en quels termes il nous parla de ce magnifique homme de mer trop tôt disparu, qu'était l'amiral Maréchal. Il en avait, et nous en avions les larmes aux yeux. Car Hourst, silencieux pendant la première partie de la soirée, devenait quelquefois dans l'intimité, après le départ des raseurs, d'une chaude et vive éloquence. Il est regrettable que la fortune ne lui ait pas donné un commandement égal à ses capacités. Il y eût accompli, j'en ai la conviction, des merveilles. Mais, aussi fier que modeste et compétent, il est incapable de faire un pas pour obtenir ce qui lui revient. Cette opinion n'est pas seulement la mienne, elle est aussi celle d'un fameux connaisseur en la matière, j'ai nommé le général Marchand, alors commandant. Il fallait entendre le dialogue des deux amis :

« Mon grand, — c'est Hourst qui parle, — je n'aurais jamais remonté de rapides, si tu ne m'en avais pas suggéré l'idée, dans notre petite chambre de Pékin. Je t'entends comme si j'y étais...

— Laisse-moi donc tranquille, — répondait Marchand, — à t'entendre c'est toujours un autre qui a eu le mérite avant toi. Je n'avais pas la moindre notion de ces rapides, alors que tu as su les dompter. »

Hourst est quelqu'un qui sait, et dans tous les domaines, pourquoi et comment une chose ou une autre ne marche pas, et qui excelle à la faire marcher. Il peut être animateur d'une industrie, d'une fabrique, comme d'une troupe en marche, ou d'une expédition. Il joint la prévoyance à l'énergie et la finesse à la détermination. Son flegme voulu, sous lequel bouillonne la volonté, doit avoir raison de tous les obstacles.

Vous croyez peut-être, d'après les racontars des envieux et des désœuvrés, que Boni de Castellane est un homme frivole, un élégant mondain, uniquement occupé de ses chaussettes de

soie, de ses cravates et de ses étincelants chapeaux. C'est un dandy, certes, dans la bonne et balzacienne acception du mot, et il attache de l'importance aux choses de la toilette, dont je me suis moqué, pour ma part, profondément. Mais, avant tout, il est sérieux, assidu, passionné pour la politique étrangère, dont il peut traiter pendant toute une soirée, avec compétence et insistance, en accentuant les finales de ses déductions et inductions, afin de vous les faire entrer dans la tête. J'ai un terrible défaut, une lacune immense que je préfère avouer de suite. Je ne puis pas m'intéresser aux hypothèses et calculs à longue échéance de la politique étrangère. Cela me semble vague et hasardeux. Jadis Brachet, aujourd'hui Jacques Bainville, m'ont paru, entre les spécialistes de cette science difficile, — qui est aussi un art consommé, — des maîtres du fait et des juges de l'heure remarquables. Je mets à part M[me] Adam, qui joint le sens du réel à celui de la prophétie, et dont le cas est génial. Aussi, tout en ayant beaucoup de sympathie pour l'homme charmant qu'est Boni de Castellane, m'est-il bien malaisé de le suivre, parmi le labyrinthe compliqué de ses marottes. Il doit penser de moi : « Quel type léger, quel invraisemblable cornichon ! » Je pense de lui : « Talleyrand s'il revenait parmi nous, serait vraiment fier de son descendant et de son émule ».

M[me] de Loynes portait beaucoup d'amitié à Boni de Castellane et nous faisait taire, Capus, Donnay, Lemaître, Grosclaude et moi, quand il donnait, gentiment, une consultation sur le germanisme, le slavisme, le rôle de l'Autriche-Hongrie et l'avenir de Constantinople. Cousin Maurice Donnay ne m'en voudra certainement pas si je constate qu'il est plus calé en psychologie qu'en politique étrangère. Capus s'y est mis sur le tard, comme directeur du *Figaro*, mais il avait à l'époque, c'est-à-dire aux environs de 1901, des dispositions assez médiocres. Grosclaude a des vues sur toutes choses et il est lié de longue date avec MM. Barrère et Cambon ; néanmoins il est plutôt spécialisé dans les questions coloniales. Lemaître manquait de goût pour les diplomates, sauf pour son vieux condisciple Gérard, qu'il avait d'ailleurs perdu de vue. De sorte que notre turbulence à tous les cinq avait besoin d'être contenue, et notre distraction gourmandée. D'ailleurs, Boni de Castellane ne se satisfait pas d'une

simple adhésion. Il veut encore qu'on la motive. Aussi ne permettais-je ni à Donnay, ni à Capus, ni à Grosclaude de s'échapper par la tangente. Je les priais de répondre congrûment, de développer leur point de vue, ce qui m'évitait de faire de même. Cependant que Judet, fronçant les sourcils et juché sur sa colonne double de drap militaire, observait un méprisant silence. Car lui seul, vous m'entendez bien, a le mot de l'énigme universelle, et il ne le dira qu'au Judétement dernier, si Dieu le lui demande poliment.

Boni de Castellane n'a pas seulement le sens de la politique étrangère, il a encore celui des fêtes, qui ferait de lui un ambassadeur accompli. Je ne puis pas supporter les nombreuses réunions mondaines, les cohues d'habits, de chamarrures et de bijoux, où les vieilles dames, décolletées jusqu'aux reins, me font mal au cœur et les vieux messieurs, chargés de récits et d'honneurs, mal au ventre. Cependant, je me rappelle avec plaisir une somptueuse soirée donnée dans le palais rose, dans le Trianon idéal que Boni de Castellane habitait alors avenue du Bois de Boulogne, et qui rappelait le fameux bal de Cendrillon. En haut de l'escalier monumental, luisant comme de l'eau figée, un orchestre parfait jouait avec chœurs le *Vive Henri IV*. Le maître de maison accueillait chacun de ses dix mille invités avec une grâce charmante, trouvait — chose inouïe — un mot aimable pour chacun. Le buffet n'était pas une bousculade, ni une mangeoire. On y savourait tranquillement de la viande froide, presque aussi bonne que chez soi, avec une gelée authentique. Les jolies femmes l'emportaient sur les sorcières, grâce à l'absence presque complète de l'élément exotique. Je m'attendais à chaque instant à voir arriver le chat botté, le carrosse creusé dans la citrouille, le prince charmant et l'adroite Finette. Il n'est pas permis à tout le monde de réaliser ainsi un conte de fées.

Dans un autre genre, Costa de Beauregard était, lui aussi, un fort agréable gentilhomme à tête de grand chat angora, vieux, poli, poncé, rusé, saluant les dames jusqu'à terre et préoccupé de plaire sans fadeur. Notre commun effroi du vicomte d'Avenel, et de ses considérations économico-sociales, était un lien entre nous. Le seul défaut de l'installation de M[me] de Loynes était quant à la défense contre les raseurs.

Aucun abri, les fauteuils étant rangés en cercles devant la cheminée et les encoignures libres. D'Avenel, à peine entré, guignait Costa et commençait à le pourchasser, tel le vautour liant sa proie géométriquement, d'abord dans le cercle, puis dans les angles. Les gens s'écartaient lâchement devant les gilets et le rire crachoté du vicomte, à la poursuite de son marquis. Une fois maître de sa victime, le compte-navets de *la Revue des Deux Mondes* ne la lâchait plus, l'engluait, la dépeçait lentement. On entendait les petits cris de douleur de Costa. C'était affreux. Le perpétuel candidat académique croyait de cette façon gagner une voix. J'avais conseillé à Costa de Beauregard, pendant que le vicomte bomberait le torse, une sournoise piqûre d'aconitine sous le sternum de soie ocellé. Il hésita devant un tel forfait, cependant si légitime, et préféra quitter ce monde terraqué.

Pour faire visite à M^me^ de Loynes, Faguet endossait une belle redingote noire, comme pour un duel au pistolet; il avait le cou noir, un liséré noir, laissé par son chapeau, sur le front, les doigts gris et les ongles noirs, une paire de gants de fil ternes à la main, des croquenots d'asile de nuit. L'entrée de cet olibrius provoquait un certain émoi. En hiver, il se mettait devant la cheminée, relevait ses basques, et le rôtissage de ses reins et de son torse dégageait bientôt une odeur nullement désagréable, appétissante même, telle que d'un vieux dindonneau. De temps en temps, d'une griffe alerte, il relevait son gilet et se grattait le nombril. Lemaître, plein d'indulgence pour le solitaire de la rue Monge, affirmait que c'étaient là les mœurs du XVII^e^ siècle et que nul bon Français ne devait s'en effaroucher. Dans cette demeure, où la conversation ne chômait guère, Faguet se taisait volontiers ou, de sa voix pâle, lâchait une blague incompréhensible. Il paraissait en somme intimidé. A table, il avalait pêle-mêle le contenu de son assiette, puis, passant un doigt dans sa bouche, nettoyait son sillon labiogingival, afin de donner aux autres, sans doute, une leçon de propreté. On le sentait constitué d'une multitude de petites coutumes dégoûtantes, mais sybaritiques, par lesquelles il se maintenait en santé et en tourment.

« Oui, oui, sans doute, disait Coppée, c'est un brave gars. J'aime mieux ne pas assister à sa toilette.

— Mais il ne fait pas de toilette, — objectait Lemaître. — J'ai vu une fois, dans son galetas, un pot à eau ébréché et poussiéreux, où moisissait une chaussette rapiécée. »

Faguet avait pris la suite de Lemaître au feuilleton dramatique des *Débats*. Le journal avait certes perdu au change. La critique de Lemaître était une merveille de lucidité et de finesse, égayée de maint sourire ; celle de Faguet sans barre ni boussole, d'un arbitraire ahurissant, telle qu'une dislocation de clown funèbre. Quand Lemaître lui demandait pourquoi il avait égalé *Cyrano de Bergerac* aux plus grands chefs-d'œuvre de l'art dramatique, Faguet se contentait de rire niaisement en enflant les joues et en toussant. Quel hérédo, ce pauvre bonhomme, quel égaré, quel somnambule ! Néanmoins, on doit regretter sa disparition, et il jetait, dans le pâle troupeau académique, une note archaïque, crasseuse et savoureuse.

Dans le clan de la jeunesse brillait André Beaunier, compagnon et complice de nos mauvaises plaisanteries. Il passait déjà pour un des premiers journalistes de sa génération et Lemaître le prisait fort. Sa caractéristique est, avec l'esprit naturel et le sentiment profond des intérêts de son pays, le courage intellectuel sous toutes ses formes. Il ne lâche ni ses amis, ni ses idées, ni ses convictions, ni, ce qui est très bien, ses ennemis. C'est une conscience très droite et c'est un homme. On s'en rendra compte de plus en plus au jour où la France appauvrie, hélas ! fera le rappel de ses valeurs. L'École normale, qui l'a formé, n'a inculqué, à ce fervent lettré, aucun pédantisme. Physiquement, il est petit, imberbe, avec des yeux compréhensifs et perçants, la voix haute et un rire joyeux.

Grosjean, député des provinces de l'Est, est un être frêle et qu'on sent tenace, tel que construit en fil de fer, laborieux, appliqué. Il entrait sans faire de bruit, plaçait son mot, causait peu et à voix basse dans les coins, disparaissait de même. Il venait chez M^me de Loynes comme à une commission parlementaire. D'ailleurs il n'est ni terne, ni indifférent, mais on ne le connaît pas plus à la trentième rencontre qu'à la première. Il fait partie de ceux que j'appellerais le désespoir du psychologue, comme il y a une fleur qui s'appelle le désespoir du peintre.

Quand Déroulède revint d'exil, accompagné de son fidèle Marcel Habert, son premier « dîner prié », comme il nous le

disait, fut chez notre amie. Cet homme brave et bon, au masque de chevalier mâtiné d'Émile Augier — le chantre des notaires, — à la parole entraînante et presque trop facile, à la cordialité rapide, soutenue, chaude, avait tous les dehors d'un chef. Par malheur, il n'en avait ni la pondération, ni la lucidité, ni l'autorité intellectuelle. Capable de mener une foule nulle part, il était incapable d'entraîner un esprit supérieur ou simplement réfléchi. Il avait à la fois le goût de la formule et l'horreur de la précision. Il m'apparut que les acclamations lui suffisaient et qu'il vivait dans un irréel complet, hanté d'aspirations vagues et de chers souvenirs. Le repas fut très gai, Marcel Habert, le meilleur des hommes, donnant la réplique à son patron, et Lemaître guidant Déroulède sur les terrains anecdotiques, où il était le plus à son avantage. La causerie vint sur Maurras auquel Déroulède — d'après un poncif enfantin, alors courant — accordait la puissance géniale de la pensée, de la dialectique, en lui refusant le sens de l'action et du possible ou de l'impossible. Mon opinion étant tout autre, j'essayai de démontrer que, chez Maurras, la pensée et l'action sont une même déflagration de la personnalité la plus forte et la plus complète qu'il m'ait été donné de rencontrer. Lemaître abondait dans mon sens. Déroulède, tout chaud encore des bravos de la gare d'Orléans, nous contredisait par des arguments à côté et qui ne portaient point. Il y eut ainsi quelques minutes d'écart entre nos avis, qui jetèrent un tout petit froid. Déjà la chère M^me^ de Loynes s'inquiétait et nous faisait des yeux suppliants. Mais il y eut une diversion gastronomique et la discussion prit un autre tour.

Après le repas, dans l'antichambre où se succédaient les coups de sonnette et les arrivées, Déroulède me reprit à partie. Je le laissai aller, sentant la complète vanité de lui opposer des raisons, car tout le verbal gambetto-romantique de 1871 à 1880 se pressait sur ses lèvres agiles. Détaché désormais de ses arguments, dont le désarroi me faisait de la peine, je cherchais à me le définir, lui, comme type d'une génération sans cervelle. Il savourait ses formules et ses mots, ainsi que l'enfant fait d'une crème au chocolat, puis il faisait silence un moment, pour me laisser le temps de m'ébahir. Alentour, Houssaye branlait sa grande barbe, je ne sais qui approuvait bruyamment

et Delafosse, petonnant et trébuchant, sa tasse de café à la main, murmurait : « Quel homme extraordinaire, quel entraîneur ! » Sans doute, mais qui ne savait pas du tout où il voulait aller. A ce moment survint Thiébaud, en mal d'éloquence lui aussi, et qui, tout en soutenant Déroulède, voulait se creuser une niche à part dans les anfractuosités du plébiscite. Déroulède et lui se mangeaient littéralement les termes et vocables dans la bouche, le premier grand, gesticulant, avec son fort nez courbe, sa belle allure, sa tête droite solidement encollée ; le second, brun, trapu, fascinateur, coupant de sa main la fumée des cigarettes et quêtant l'approbation de Lemaître, qui la lui refusait en riant.

Je vois aussi, mêlé à cette foule, le peintre Humbert, fort étranger à la politique, habile à la fabrication des vers latins, petit, carré, loyal comme le pain, et qui avait un tic du nez et de l'œil. Déroulède, ignorant ce détail, croyait que Humbert lui faisait des signes d'intelligence et d'assentiment, le prenait à témoin : « N'est-ce pas, monsieur ?... Vous saisissez l'alternative : ou l'ordre, avec un chef unique, un chef d'acclamation ; ou le désordre avec plusieurs chefs de déclamation. Ou la masse organisée et dirigée, ou la multitude amorphe et errante ». Le bon Humbert, qui s'en fichait, continuait à cligner des paupières et à renifler, ce qui excitait la verve de Thiébaud, tourné vers lui et l'admonestant à son tour.

Or, ce soir-là, Judet, qui n'avait pas été convié à dîner, boudait. Il demeurait debout, immense et solennel, contre la tapisserie qui séparait l'antichambre de la salle à manger, promenant sur l'assistance des regards vides et brillants, à cause du binocle, d'un écrasant dédain. Thiébaud, chassé par lui de *l'Éclair*, pour cette absurde histoire d'allumettes et de régie, ignorait volontairement sa présence et Déroulède lui tournait le dos. Quand les épées furent remises au fourreau, je dis à Déroulède : « Vous n'avez pas remarqué la mine altière de Judet ? Il ne vous pardonnera pas d'avoir, ce soir, accaparé l'attention et les attentions.

— Mais si, mais si, — me répondit vivement ce faux distrait, — je m'étais arrangé pour le voir en reflet dans le miroir accroché au mur, et sa silhouette bougonne m'amusait beaucoup. »

Pendant le dîner, il avait été question de duels anciens et récents, notamment de la rencontre au pistolet de Déroulède avec Jaurès, et naturellement le fantoche Arthur « Meilleur », seigneur du *Gaulois*, duc de la main gauche et prince de la frousse, était venu sur la sellette. De sorte que son arrivée soudaine, dans une réunion encore retentissante de ses exploits à l'envers, provoqua une douce hilarité, à laquelle il ne comprenait rien. Aussitôt, grattant son nez et tapotant ses favoris clairsemés, il se mit à rire aussi, ce qui porta l'allégresse au comble. Lemaître eut ce mot charmant : « Consolez-vous, Meyer, si ce n'est pas encore la gloire, c'est quelque chose qui lui ressemble beaucoup ». Mais comment exprimer la malice de l'accent et du regard ! Ah ! cher Lemaître, quelle tristesse de songer que nous ne l'entendrons plus que par le souvenir !

Afin d'éviter de donner une impression fatigante et kaléidoscopique, je n'ai pas énuméré tous ceux qui venaient avenue des Champs-Élysées. Car, en dehors des habitués, il y avait les accidentels, les épisodiques, les amis des amis, ceux qu'attiraient la réputation et le prestige de la maison, qui se faisaient présenter, d'autres que, pour une raison ou une autre, on ne revoyait plus. Beaucoup d'ambitieux sans intérêt, après deux ou trois visites, se rendaient compte qu'il n'y avait rien à frire, que le mérite ou l'agrément comptaient ici plus que l'intrigue. La merveille de ce salon, c'était l'équilibre harmonieux de retenue, de bienséance et de liberté, de spontanéité qui y régnait, c'était l'épanouissement des talents et des personnalités, c'étaient le fondu, l'unité de tous ces éléments si divers. Certaines rencontres très divertissantes n'étaient possibles que chez M^me^ de Loynes. Elle seule savait atteler les caractères disparates et faire coopérer des forces divergentes. Sans elle, jamais telles préventions ne seraient tombées, jamais telles affections ne se seraient nouées, jamais telles histoires ennuyeuses ne se seraient arrangées. Elle était un centre, une impulsion, un bienfait. Cela se vit à sa mort, en janvier 1908, où chacun tira de son côté, où tout le groupe s'éparpilla. Cette femme incomparable et bonne avait le génie de l'amitié. Il y avait en elle l'étoffe double d'une charmeuse d'âmes et d'un grand politique.

J'ai indiqué que ni elle, ni Lemaître, si fins juges en littéra-

ture, n'entendaient grand'chose à la peinture. Aussi la découverte, par Houssaye, Brunetière et quelques autres, du peintre prestidigitateur hongrois Bérény, fit-elle avenue des Champs-Élysées une espèce de révolution. Ce Bérény était un petit homme blond, barbu, bizarre, assez agréable, d'une souplesse extrême, comme il en saute quelquefois des plaines du Danube dans les salles à manger et les salons de Paris, une sorte de Munkacsy numéro deux. Mais alors que Munkacsy était un grand vieux magyar siffloteur, cousu d'or et donnant à dîner, par ordre alphabétique, à une foule de gens — la chère et les vins exquis faisaient passer les toiles décoratives — Bérény était un pauvre bougre, qu'on sentait posséder tout juste de quoi s'acheter un habit et une palette. Ignorant tout de son art, il avait ce don horrible de la ressemblance sans plus, qui est la caractéristique du non-peintre. Il ne lui fallait pas plus d'une demi-heure, pour camper sur une toile un bonhomme de pied en cap — tel qu'en lui-même enfin la banalité le change — au milieu de ses accessoires ou animaux familiers. Cette faculté, empruntée aux portraitistes en cinq minutes des devantures de cafés de nuit, avait ébahi Henry Houssaye, naïf et pétulant comme un siphon d'eau de Seltz, et cet extravagant Brunetière, qui n'avait ni goût, ni œil, ni palais, ni oreille, ni sens tactile, marchait la tête en bas, jugeait avec ses pieds et passa vingt ans pour un critique. Incité par ces juges falots, Lemaître posa pour Bérény, qui fit de lui une tomate à la fraise, écrasée dans les traits pour traits d'un minutieux décalque de physionomie. En suite de quoi, une vingtaine d'académiciens des diverses classes de l'Institut et deux cent cinquante personnes de la société commandèrent leurs images à Bérény, lequel, au bout de six mois, put faire en plein Paris une exposition de deux cent cinquante tableaux.

Cela se passait avenue des Champs-Élysées, dans je ne sais plus quelle galerie de *Fœmina* ou d'*Excelsior*. Les admirateurs du nouveau génie s'étaient cotisés pour offrir un buffet aux critiques, convoqués et vacillants entre la stupeur et la rigolade. Je crois bien que c'est Arsène Alexandre qui me demanda si nous faisions une charge d'atelier. Je lui répondis que non, que c'était sérieux. On n'imagine pas la folle laideur, l'épouvante de ces figures, brossées comme des maquettes de décor,

sans aucun dessous, ni aucun éclairage intérieur, doublées, dans ces galeries somptueuses, des modèles en chair et en os. J'exprimai mon sentiment à Lemaître, que ma véhémence ébranla sans le convaincre tout à fait. Houssaye expliquait congrûment, à quelques Américains béants, la rapidité du travail, tout en dévorant un long sandwich, dont les filets moutardés s'embrouillaient dans sa barbe. Non loin de lui, une petite dame mince aux yeux dorés poussait des cris d'admiration.

On entendait : « Est-ce bien ça !... Que préférez-vous ?... Oh ! moi, Brunetière... Oh ! moi, c'est le comte un tel... Mais la comtesse, on dirait qu'elle va parler... Et le duc, le duc est frémissant de vie... Et Antoinette, c'est son air de ne pas y toucher... Reculez un peu ; à quelques pas, c'est inouï... Moi je n'ai posé que dix-huit minutes, mon mari trois quarts d'heure... Il faudra que je décide François... » Enchanté, savourant la gloire et touchant l'immortalité, le petit Bérény dansait de droite et de gauche, saluait, resaluait, s'empiffrait, buvait, démontrait, prenait des notes et fixait des rendez-vous. Je n'oublierai jamais un vieillard quadrangulaire, qu'on me dit s'appeler Bertrand, — je ne sais si c'était celui de l'Institut — couvert de poils, le visage pareil à une châtaigne, et qui joignait les mains, méditait, secouait la tête admirativement devant une trombine quelconque. Je lui glissai dans l'oreille, sans le connaître : « N'est-ce pas que c'est hideux ? » Il me regarda avec stupeur, croyant avoir affaire à un fou, puis serra convulsivement le manche d'un parapluie de bonne sœur, sur lequel s'appuyait son extase.

Le soir, il y eut grande réunion, chez M^me^ de Loynes, des plus notoires bérénystes. Néanmoins, ils commençaient à manifester une certaine inquiétude des résistances imprévues rencontrées chez les gens de métier — jaloux sans doute — et les journalistes. Quelques-uns commençaient à dire que ce peintre à vapeur, plus expéditif même que Helleu, le crevard aux pointes sèches, était génialement doué, mais avait encore beaucoup à apprendre. La frénésie de Henry Houssaye avait baissé de plusieurs degrés. Qui avait-il rencontré ce vieux gosse influençable, pour le rafraîchir de la sorte ? M^me^ de Loynes, si bonne psychologue, sentait ce décollement de l'enthousiasme et me dit à l'oreille : « Ami Léon, il semble que

vous ayez raison. Ça tourne, oh ! ça tourne ! » Voilà-t-il pas que, vers les onze heures, Bérény, rendu à sa vraie nature et à sa légitime destination, demanda le chapeau, la montre d'un assistant, un jeu de cartes et se mit, au milieu du salon, à faire des tours ! L'infortuné se suicida ainsi de midi à minuit, bourrant sa roche Tarpéienne par-dessus son Capitole, avec une hâte supérieure encore à celle de son pinceau. Deux jours après il n'était pas plus question de lui, de ses travaux, de sa facilité fabuleuse, que s'il n'avait jamais existé. On dit que les morts vont vite, mais, à Paris, les vivants vont encore bien plus vite qu'eux.

Dans les années qui précédèrent la mort de Mme de Loynes, Lemaître fit jouer à la Renaissance — Guitry directeur — *la Massière* qui fut un succès, et *Bertrade*, pièce âpre et trop douloureuse, qui fut un four. L'auteur des *Impressions de théâtre* prenait l'un comme l'autre philosophiquement, mais il n'en était pas de même de notre amie. Blottie, entre ma femme et moi, dans une petite baignoire obscure, elle souffrait mort et passion, tandis que les comédiennes et comédiens passaient de cour à jardin et se renvoyaient leurs répliques. Pendant les entr'actes, les fidèles de son salon venaient à tour de rôle l'assurer que ça marchait tout à fait bien, même quand ça n'allait pas du tout. Elle écoutait avec un petit sourire triste, incrédule, qui faisait mal. Mais, quand les applaudissements éclataient pour de bon, avec cette allure de spontanéité, de sincérité qui ne trompe pas — car il est très difficile à un ensemble de spectateurs quelconques de dissimuler leur impression vraie — la chère femme se rassérénait et reprenait courage. Au troisième entr'acte, régulièrement, j'accomplissais cette corvée qui consiste à aller, par les couloirs encombrés, féliciter l'auteur et ses interprètes. Guitry, bonhomme et peu crédule, assis à sa table de maquillage, fumait son éternelle petite cigarette, recevait les compliments avec gentillesse, distribuait çà et là les conseils de la dernière minute, ne s'emballait pas, prêtait aux fariboles une oreille distraite. Mme Judic, qui avait été si jolie, encore charmante en grand'mère, savourait les derniers rayons de sa gloriole au déclin. Les autres devaient se contenter des miettes. Puis apparaissaient les critiques, pas bien reluisants, pas bien malins, pas bien calés, mais désireux

de ne pas déplaire à leur ancien des *Débats*, considéré justement comme leur maître à tous. Je vous conterai plus tard comment la critique dramatique, dans les derniers temps de l'Entre-deux-guerres, avait disparu du même coup que la critique littéraire, cédant la place à une vague publicité.

Vers la mi-printemps, Mme de Loynes se retirait dans une grande villa démodée, charmante, entourée de jardins, au Parc des Princes. Elle continuait d'y recevoir et d'y donner à dîner, avec la même grâce et au milieu de la même abondance qu'à Paris. Pour les sans automobiles c'était un petit voyage, au retour surtout, par le Bois désert et le lointain Auteuil. Néanmoins tous les habitués se retrouvaient là au grand complet et les menus ne subissaient aucune modification fâcheuse. Après le repas, dans les très beaux jours, on descendait, par le perron, faire un tour le long des allées. Plus habituellement, on passait dans une vaste véranda vitrée, où se trouvait aussi un billard. Lemaître arborait son alpaga gris, son chapeau de paille. Arthur Meyer se plongeait dans un smoking étincelant, qui lui donnait l'air d'un crustacé à tête d'hébreu. Quand il y avait de la pluie ou de l'orage, les boyards ramenaient les autres dans leurs coupés ou leurs limousines, à moins que ce ne fussent les autres qui prissent les boyards dans leurs locatis, en cas de coliques du cocher, du cheval ou du chauffeur, ou de réparation de la voiture. J'ai remarqué que les gens très cossus sont souvent victimes des fantaisies de leur domesticité et sevrés de leurs beaux véhicules, ou qu'ils hésitent à s'en servir au delà d'une certaine limite. La grosse fortune comporte un terrible esclavage, qu'ignorent les petites bourses. Elle n'est enviable que de loin.

Il ne m'est pas possible, au moment où j'écris, et vu les circonstances de guerre, de vous raconter ce qui se passa, entre 1900 et 1908, dans ce milieu parisien, académique et politique qu'était le salon de Mme de Loynes, centre de *la Patrie française*. Ce sera pour un prochain volume. Mais, dès maintenant, vous connaissez le décor et les principaux acteurs ou les intermédiaires de tant d'événements qui passionnèrent l'opinion. Mon intimité avec Mme de Loynes et Lemaître, nos vues communes sur les points essentiels, font que j'ai là-dessus des lumières que d'autres n'ont point. C'est ainsi qu'un homme

comme Arthur Meyer ignore l'extrême méfiance qu'à bon droit on observait à son égard. avenue des Champs-Élysées. Croyant être de la première zone, il n'appartenait même pas à la troisième et ses souvenirs ont tout juste la valeur de ragots d'office.

---

# CHAPITRE IV

*Un journal « bien pensant » sous la troisième République :* Le Gaulois.
*Une journée d'Arthur Meyer. — « Monsieur Schmoll ».*
*Le pauvre Desmoulins. — La bibliothèque de Meyer.*
*Pollonnais, Blum, Bloch, Picard, Lévy. — Mazereau et Foucher.*
*Le comte Fleury et les « mondanités ». — Le papa Duquesnel.*
*Louis Teste dans son testicoir. — Maurice Talmeyr. — Jean Rameau.*
*Doumic. — Une soirée chez Meyer. — Ombres chinoises.*

J'ai collaboré au *Gaulois* pendant huit ans. Je suis loin de posséder tous les secrets administratifs de ce journal, destiné au public « bien pensant », comme dit Meyer, en baissant pudiquement les yeux. Néanmoins, j'ai des lueurs, et, en tout cas, la psychologie de cet homme habile m'est connue dans son ensemble, comme dans ses plus petites particularités. Il sait son métier. Comme un de ses collaborateurs téléphonait sur son ordre à un confrère, afin de le sonder sur une nouvelle présumée dangereuse, qui devait paraître le lendemain, Meyer impatienté s'écria : « Demandez-lui si ce papier passe en tête. — Non, monsieur. — Alors, il ne s'agit de rien d'important. » Autrement, en effet, l'article eût occupé la vedette. Ce n'est qu'un détail, mais significatif. Autre qualité : Meyer s'est toujours préoccupé de son numéro du lendemain, n'a jamais cessé de l'éplucher, de le combiner en vue de son public. Ce public est composé de poires conservatrices et libérales, les plus dodues, les plus juteuses de Paris et de la province. Il s'agit de ne pas les effaroucher, de telle façon qu'elles se sauvent, serrant leurs pépins, hors du compotier de l'insondable Arthur. Il faut leur donner l'illusion de l'opposition « irréductible » — c'est le mot de la maison — sans courir les risques de cette opposition.

Meyer est coquet, il est vaniteux, il est galant, il peut être suave ; tout cela d'une manière à mon avis horrible ou comique, mais impressionnante pour les badauds. Il n'est point particulièrement ladre. Il ne réduit pas trop à la portion congrue — sauf les jours d'alerte ou de hargne — ses petits collaborateurs, qui tremblent sous ses regards de glu froide. Il peut user, en conversation, d'une certaine éloquence théâtrale. Mais il a deux vices chevillés dans l'âme : la peur, et le besoin de livrer, de « donner », comme dit l'argot, son voisin, son ami, son parent, son bienfaiteur, son obligé, jusqu'à un inconnu. De sorte qu'il passe son existence entre le plaisir et la crainte d'avoir assouvi ce penchant, aussi irrésistible chez lui que la faim, la soif ou le reste. Que de fois, curieux de cette étrange nature, je lui ai fait de fausses confidences, afin d'observer sa mine haletante, bien heureuse à l'idée qu'il allait les trahir, puis son angoisse et son appréhension, le coup fait. *Post delationem animal triste.* Car il s'agit là d'une véritable, d'une authentique libido. Son désir est logé à l'enseigne de Judas.

Un jour, c'était pendant les derniers mois de 1904, je l'ai pris sur le fait, la main dans le sac... et quel sac ! Il ne songea pas une minute à nier. Il remuait avec peine, dans sa bouche sèche, une langue pâteuse. Il murmurait : « Comment réparer cela ! » Partagé entre le dégoût et la pitié, je discernais avec netteté les ficelles hérédoethniques de sa mauvaise action, je me demandais si j'avais affaire à un homme ou à une tribu. Soudain retentit la sonnette du téléphone. Il se précipita vers l'appareil : « Madame la duchesse... oui certainement, madame la duchesse... Pour ce soir, neuf heures et demie, c'est entendu ; mes hommages, madame la duchesse... » Il se redressa, la mine altière. Il avait repris son aplomb. Je n'ai aucune notion de ce que pouvait être physiquement Deutz, mais je suis absolument certain que Meyer est moralement une espèce de Deutz, un redeutz.

Voici quelle était, il y a une quinzaine d'années, sa journée : il se levait assez tard, revêtait un pyjama à raies roses ou jaunes, ou azur, passait, suivi de son caniche chocolat, dans son cabinet de toilette, où son administrateur « Monsieur Schmoll », faisant l'office de confident et de premier valet de chambre, lui apportait, dans une corbeille, son courrier et un coupe-papier.

Meyer ouvrait chaque lettre, la parcourait, l'annotait, la passait à « Monsieur Schmoll », gros garçon pas bête, à la mine réjouie, chargé — usons d'une antiphrase — de toutes les commissions « délicates » du patron. Cette besogne achevée, le directeur du *Gaulois* se remettait entre les mains de son coiffeur, pour l'opération suivante : relèvement et fixation en coques des longs cheveux formant chignon autour d'une étincelante calvitie. L'homme de l'art prenait respectueusement ces filaments, que les compatriotes orientaux de Meyer rejoignaient en cadenettes, les courbait sur le peigne à l'aide d'un fer chaud, leur donnait le pli ondé d'une bougie de bois, les aspergeait d'eau de Cologne, puis les lissait et relissait avec amour. Pendant ce temps, le caniche chocolat poussait de petits aboiements plaintifs et Meyer faisait les yeux blancs, les mains sur ses paperasses, ainsi qu'un caissier qu'on chatouille. Apparaissaient, de 10 heures à midi, des hommes d'affaires mystérieux, en *schein*, en *as*, en *poulo*, en *cohn* et tronc de *cohn*, introduits par des portes dérobées, ainsi que dans *la Tour de Nesle*, puis ressortis en rasant les murs. A midi et demi, le roi hébreu de la rue Drouot se mettait en marche vers le Café anglais, où l'attendaient quelques débris du second Empire, ragaillardis par la présence de Capus ou d'un auteur à la mode. Après le repas, rentrée, sieste ou fournisseurs, puis visites à des personnes généralement titrées, riches, ou considérées comme influentes, et combinaisons de toute sorte, dont l'histoire anecdotique serait infinie. A 5 heures, invariablement, Meyer arrivait à son journal, contigu à son appartement, et s'occupait avec son secrétaire de rédaction, Foucher, Mazereau ou un autre, puis recevait les visiteurs et visiteuses dans son cabinet en rotonde, « éminemment parisien », dont les fenêtres donnent sur le boulevard. A 7 heures un quart, il allait s'habiller pour le dîner en ville, ou le spectacle et revenait encore, mais cette fois assez engourdi et somnolent, dans ses bureaux, jusqu'à minuit, minuit et demi. Le tout entremêlé d'aphorismes tels que : « La ponctualité est le parachèvement de l'homme du monde », ou encore : « Le sentiment de la haute politesse m'a sauvé », ou encore : « Quand on est sans ancêtres, il faut racheter cela par une autorité naturelle et du décorum. »

Le bon Robert Mitchell — qui signait Desmoulins — était

chargé du filet politique et me confiait, en soupirant, qu'aucune corvée n'était comparable à celle-là. Car il s'agissait de dire blanc, tout en suggérant noir, et cela dans une forme grisâtre, « seule tolérée, messieurs, par notre aristocratique clientèle ». Quelquefois Meyer avait « l'idée », qui ne convenait pas à Mitchell et que celui-ci s'efforçait d'écarter, mais en vain. Je me rappelle d'un Desmoulins — comme nous disions — imposé par le tyran à la voix de bois et qui divisait la population mâle de la France en trois catégories : le haut de forme, le melon, la casquette. Je ne sais plus quel politicien était prié et même adjuré de concilier ces trois couvre-chefs. Robert Mitchell était malade à l'idée de mettre son pseudonyme au bas d'une pareille et si déplaisante ânerie. Je le consolai du mieux que je pus... Riant malgré tout, il soupirait : « A mon âge, tricoter de pareils chaussons ! » Les lundi, mercredi, vendredi, on devait inquiéter les possédants, en leur montrant les progrès du socialisme. Les mardi, jeudi, samedi, les rassurer en leur faisant entrevoir la réaction fatale, nécessaire — et d'ailleurs sans bouger — contre les « aberrations de la démagogie ». Je ne sais plus quel fumiste, prônant la « liberté du travail », avait été élu député de je ne sais où ; Desmoulins dut célébrer « la bonne blouse » sur un ton dithyrambique et annoncer le relèvement consécutif de la nation en cinq secs.

Meyer faisait collection de livres anciens et modernes. Il demandait, à tous ses collaborateurs et aux amis de ses collaborateurs, des premières éditions de leurs ouvrages, qu'il faisait ensuite illustrer gratis, sur la feuille de garde, par des peintres ou dessinateurs connus. C'étaient en général « M. Schmoll » ou Gaston Pollonnais, petit israélite malingre et bafouilleur, qui se chargeaient de ces réquisitions à la douce, dont le patron se montrait fier. Il déclarait, en exhibant ces bouquins : « Voilà le pain de ma vieillesse ». Plusieurs de ses ambassadeurs furent repoussés avec perte, mais qu'importait à l'ancien secrétaire de M^lle^ Blanche d'Antigny, devenu l'arbitre des élégances ! Meyer s'étant converti tapageusement et ayant été baptisé, Forain répondit à un rat d'Opéra qui lui demandait : « D'où sort ce vieux type ?... — Ça, c'est un petit garçon qui va faire sa première communion l'année prochaine ». Pollonnais voulut faire de même. Ce n'était pas un mauvais diable,

mais il était impossible de comprendre les mots qui se pressaient dans l'isthme de son gosier et je ne saisis rien du discours par lequel il m'annonça cette imminente cérémonie.

Compatriotes de Meyer, de Schmoll et de Pollonnais, Blum, Bloch et Picard étaient fort différents les uns des autres. Blum était bien, bien vieux et déjeté avec la peau du visage comme tannée, et toussait pendant cinq minutes, avant de pouvoir proférer un son. Bloch était entre deux âges, sans fiel, toujours en garde contre une avanie possible, ou une blague de l'un ou de l'autre. André Picard, mince petit dramaturge, aux pommettes roses, aux yeux pointus, tordait sa petite moustache dans les encoignures. Il y avait encore Lionel Meyer, parent d'Arthur, beaucoup plus jeune, vif, pétulant, point sot et que nous avions surnommé « pomme d'Apis » à cause de sa rondeur faciale, vaguement égyptienne quant au profil. Un certain Lévy, qui signait Vély, détenait la chronique humoristique, d'ailleurs bête à pleurer ; et les comptes rendus scientifiques appartenaient à Georges Wulff. Aucun de ces neuf confrères n'était désagréable en particulier, et leur ensemble devenait, dès qu'ils s'aggloméraient, peu sympathique et même hostile. Expliquez cela.

Mazereau, l'obligeance même, mort prématurément, Foucher, peu bavard, mais exceptionnellement renseigné sur les milieux parlementaires, de Maizières, informateur hors ligne et doué d'un remarquable coup d'œil, composaient le fond solide du *Gaulois*. La façade était occupée par des académiciens à trois et quatre cents francs l'article, ennuyeux ou diffus — à l'exception de Bourget, de Coppée et de Vandal — et d'une rare suffisance. Mais c'étaient ces hommes de métier, les Foucher, les Mitchell, les de Maizières qui rendaient le journal lisible, agréable à l'œil et à l'esprit. Il n'est pas de plus belle, de plus intéressante profession que celle de journaliste ; il n'en est pas qui exige plus de don, de tact, et de vivacité. La conscience professionnelle est en général très éveillée dans ce milieu honnête, assidu, laborieux, où règnent l'esprit de corps et la camaraderie. Ce qui gâte le journalisme, c'est le propriétaire — directeur — principal actionnaire et homme d'affaires, c'est l'administration mal comprise et la publicité sans scrupules ni frein. Ce qui le rachète c'est le secrétaire de rédaction, c'est

le courriériste, c'est le chroniqueur, c'est le petit monde du tran-tran quotidien et du labeur demi-obscur. Le côté déplaisant du *Gaulois* tenait à la morgue affichée des salonnards et des coupolards vis-à-vis de la modeste équipe des collaborateurs habituels, à leur dédain pour ces « frères inférieurs ». La race navrante des conservateurs blesse et froisse, sans même s'en apercevoir, ceux qui s'occupent de la défendre par la plume. Aussi, profitant de mon indépendance et de mes franches coudées, n'ai-je jamais hésité à rembarrer, et férocement, le sot monsieur, ganté de beurre frais et chaussé de vernis, qui venait, du haut de sa redingote à revers, me proposer ses conseils et ses avis. En ai-je remis à leur place de ces niais, du temps que j'écrivais au *Gaulois*, avec la joie de venger ainsi une foule de mes confrères moins favorisés !

La plus importante rubrique du *Gaulois* est celle consacrée aux « mondanités » : cadeaux de mariages, soirées, nécrologies, thés, baptêmes, garden-partys, alliances princières et ducales, le tout pêle-mêle et entrelardé d'épithètes béatement laudatives et de descriptions hyperboliques. C'est à l'aide des « mondanités » que « M. Schmoll » appâte la publicité et que Meyer attire et retient la clientèle de snobs et de gâteux, de salon et d'antichambre, qui constitue les deux tiers de son public. La lecture en est, pour l'observateur attentif, une rigolade presque indéfinie, par la recherche et les subtilités d'un « tact » effrayant, équivalant aux pires maladresses et cause de gaffes monumentales. Un titulaire de ladite rubrique, atteint de délire de grandeurs après quelques années d'exercice, se croyait prince de Perlimpinpin et passait ses journées à énumérer, en style *Gaulois*, ses invités « hautement nés » des deux sexes. Ajouterai-je que, trop souvent, les personnalités admises à l'honneur de ces colonnes en petit texte et de ces fastueuses énumérations sont pourvues de blasons en toc et de titres plus que douteux ? Nous connaissons, depuis Dangeau, les ruses de la noblesse chimérique, qui en imposent aux simples roturiers.

Pendant ma collaboration au *Gaulois* — dont la comédie perpétuelle m'enchantait — le « mondanitaire » en chef était le comte Fleury, fils d'un favori de la cour impériale, homme long, maigre, amer, pareil à un casse-noix ébréché et privé de tout agrément. Meyer exigeait de lui, comme de ses prédéces-

seurs, qu'il fût constamment en habit, à partir de sept heures du soir. Par la porte ouverte de son cabinet, on voyait l'infortuné, courbé en deux, alignant les bronzes et les sautoirs exposés à la noce de un tel, rappelant les hauts faits des ancêtres du nouveau marié, de la nouvelle mariée, encensant une foule de types en de « schild », en de « schlum », en de « nas » et en de « poulo », pareils aux visiteurs matinaux du patron, mais montés en grades et en dignités. Heureux, songeais-je, le ramasseur de crottin, sur la petite route de campagne, qui remplit tranquillement, au jour tombant, sa voiture de ces boules innocentes, sans crainte d'omettre un vicomte, d'estropier un patronyme princier, ou de faire une tache d'encre à son blanc plastron. Ce point de vue, je dois le dire, n'était pas celui du comte Fleury, qui professait, pour les personnes plus ou moins loyalement titrées, une véritable vénération.

Parfois, un des admis aux « mondanités » apportait lui-même sa notice, avec le tableau de ses alliances et la nomenclature des cadeaux. Alors Fleury, tout pâle et courbé jusqu'à terre, relisait ces magnificences d'une voix nasillarde, extasiée, comme si c'était pour lui que s'ouvrait la cataracte d'encriers de vermeil et de sucriers de cristal taillé promis aux tête-à-tête des conjoints. Prévenu aussitôt, Meyer apparaissait, sévère et sanglé dans son smoking : « Bonjour, mon cher vicomte, comment va M<sup>me</sup> la vicomtesse ? », s'assurait que Fleury faisait un relevé exact et minutieux et accompagnait, en dansant presque, le superbe monsieur, puis, d'un tout autre ton, à son collaborateur : « Veillez à l'ordre de ces présents, selon leur importance, et donnez de l'air avec des blancs ». Une autre de ses formules était la suivante : « Du tact, monsieur, et en neuf pour la famille directe ». Derrière lui, son caniche chocolat, la gueule de travers, semblait rire.

Un jour il y eut un affreux scandale. Un typographe facétieux et spirituel — comme il n'en manque pas chez les Parigots — remplaça ce cadeau, *un serpent qui se mord le dos, sujet en bronze et en argent*, par cet autre : *un sergent qui se mord le dos, sujet en bronze et en argent.* Le numéro du *Gaulois* fit prime, à cause de cette incomparable coquille. Meyer en demeura sombre pendant tout un jour. Je ne sais s'il diminua à cette occasion les appointements de Fleury.

Il était non seulement recommandé, mais ordonné audit Fleury d'assister à la plupart des cérémonies qu'il narrait quotidiennement aux lecteurs du *Gaulois.* On le voyait correct et sinistre, la tête dressée, tenant son haut de forme au bout de son parapluie, dans tous les cortèges nuptiaux et funèbres à la mode. Chaque jour, il saluait deux cents fois et serrait cent cinquante mains. Quelquefois, convié aux dîners somptueux — tout au moins sur le papier — dont il célébrait la composition et les menus, il devait plus habituellement se contenter de la soirée, de cette invraisemblable soirée mondaine stéréotypée, où des messieurs chauves jouent au bridge, puis conversent, d'un air malicieux avec de jeunes personnes à transparence de bougie de luxe, lesquelles font semblant de rire de leurs propos ; où de vieilles dames écroulées s'entretiennent de la dernière pièce issue d'Henri Lavedan et du dernier roman pondu par Marcel Prévost.

Il est tout à fait impossible, quand on exerce un semblable métier, de ne pas commettre des bourdes involontaires, lesquelles prennent alors un air de malice. Par exemple, la juxtaposition de deux personnalités notoirement hostiles l'une à l'autre, ou, au contraire, notoirement trop liées. Je ne sais si je me fais bien comprendre. En ce cas, Arthur se précipitait chez Fleury, en poussant de véritables glapissements, qui provoquaient les jappements du caniche chocolat, refermait la porte avec fureur et lavait le casse-noix du pauvre comte : « Diable, ça chauffe ! », disait Mitchell, son « Desmoulins » à la main, et les visiteurs se demandaient si l'on ne trucidait pas quelqu'un à la cantonade. Échinez-vous donc à compter des petits fours princiers ou à célébrer le bas rond de Pauillac du baron de Rothschild, pour recevoir un pareil traitement. Ce serait à dégoûter, ma parole, des tables de vingt-deux couverts !

J'avais imaginé, en compagnie de rédacteurs au *Gaulois*, des mondanités sincères, où l'on eût lu des choses dans ce goût : *Hier, dîner exécrable, chez le duc un tel, qui n'est pas plus duc que nous ne sommes sardines à l'huile. Deux douzaines de crétins notoires ont déchiqueté, à l'aide de fausses dents, un menu infernal, dont voici la navrante composition... Un funèbre ennui n'a cessé de flotter au-dessus de ces tristes mets*

*et de ces vins fabriqués. Dans la soirée, M^me^ une telle, de l'Opéra, presque aphone, est venue chanter faux une insipidité du maître Massenet, au milieu de l'inattention générale, etc.* » Ça, à la bonne heure ! Ce serait divertissant et exact à la fois. Quand on pense qu'au fond des provinces, il se trouve des jeunes filles pâles et des vieilles filles jaunes pour lire, avec conviction, les tartines Fleury du *Gaulois* et regretter de n'en être pas ! On songe au bal du château de la Vaubiessard, dans *Madame Bovary*.

La critique dramatique était représentée au *Gaulois* par le papa Duquesnel, l'anecdote théâtrale par Frédéric Febvre. Le papa Duquesnel, aux yeux malins, à la bouche fine, ressemblait à un vieux jardinier, qui aurait oublié son panier à légumes. Ancien directeur de théâtre — période dite des « *Danicheff* » à l'Odéon — au courant de tous les potins de coulisses depuis 1860 et au delà, bon camarade, tutoyé par cinquante actrices de tous âges, il n'avait aucun sens critique, aucun jugement, ni aucun goût. Il écrivait à coups de clichés, usant de tournures invraisemblables pour célébrer les mérites de celui-ci ou de celle-là, pompier comme on ne l'est pas et d'une bêtise à faire pleurer. Mais quel brave homme, quelle gentillesse, quelle insouciance heureuse ! Les événements étaient pour lui en carton, comme les poulets de la Comédie-Française, les vivants des figurants et les meubles des toiles peintes. Il se promenait dans l'irréel avec sa chère bonne figure carrée et pâlichonne, ses vaines appréciations, les mains dans les poches de son paletot, les yeux sur la herse ou le deuxième lointain, et l'oreille au souffleur. Afin de lui faire plaisir, je lui demandais son avis sur tel ou tel auteur, telle ou telle pièce. Il me le donnait longuement, consciencieusement, mais je n'étais pas forcé de l'écouter. Le passé avait pour lui un attrait invincible. Il avait connu Fargueil, Desclée, Croizette, les sœurs Brohan, il chérissait leurs attitudes enfuies, le son disparu de leur voix. Il s'animait en parlant d'elles et je m'imaginais toujours que, de ses poches fébrilement secouées, il allait tomber des petits pois et des carottes.

— Aurons-nous des melons cette année, papa Duquesnel ?

« Ah ! si vous aviez entendu son « Pouah ! », si vous aviez vu le geste de son mouchoir ! « Le lendemain matin, à huit heures

et demie, je sonnais chez Dumas fils, en même temps que Gaiffe. Vous avez bien connu Gaiffe, chez votre père ?

— Pas du tout.

— C'est étonnant ! Je les croyais intimes. La vieille servante de Dumas m'ouvre et qui est-ce que j'aperçois dans l'antichambre ?... Rose Chéri. Je lui dis : « Que fais-tu là ? » Elle me regarde : « Et toi ? »

A ce moment Meyer, habillé en homme du monde, chapeau haut de forme sur sa couronne de calvitie, canne étincelante et gants blancs à la main, interrompait le narrateur :

« Monsieur Duquessenel, — il l'appelait ainsi en manière de plaisanterie, — vous voudrez bien modifier le dernier paragraphe de votre article sur la revue des Variétés. Il ne faut pas effaroucher la pudeur des lectrices du *Gaulois*.

— Ah ! mon Dieu, serais-je encore inconvenant à mon âge, quel bonheur ! » soupirait gaiement le papa Duquesnel. Il prenait sa copie et écrivait : « L'auteur a bien lié sa sauce, mais de trop graveleux condiments pour qu'il nous soit permis d'en faire état ici », ou quelque chose d'approchant. Car il s'embrouillait dans ses métaphores, généralement culinaires ; « Mademoiselle une telle nous a offert les épices d'une voix sonore, un peu surette, bien que nuancée, sur le plateau d'une précoce expérience de son rôle de soubrette ». J'espérais bien qu'écrivant si mal le papa Duquesnel ne mourrait jamais. Car le style nonchalant conserve. Cependant il a quitté ce monde, rapportant à son Créateur son âme d'enfant intacte, après soixante-dix années d'une vie factice aux feux de la rampe.

Frédéric Febvre, le comédien bien connu, ressemblait à une boule de neige, au milieu de laquelle surgissait un nez rond. Aussi abondant en souvenirs que Duquesnel, il était plus solennel, partant plus ennuyeux et se croyait dans les meilleurs termes avec tous les souverains de l'Europe. Le roi de la Lune lui avait donné une canne à pommeau d'or, le grand-duc de Golconde une tabatière, et la grande-duchesse d'Ircanie un mouchoir brodé. Il racontait ces dons inestimables, au milieu de l'inattention générale, dans le petit cabinet de Mazereau, interrompu par les entrées et les sorties des visiteurs et collaborateurs et les appels du téléphone. Il appartenait à la géné-

ration de Got, de Maubant, de Delaunay, assez pauvre, somme toute, en comédiens de premier plan, si l'on met à part Mounet-Sully.

Mais le personnage le plus singulier du *Gaulois*, après Meyer, et dans un tout autre genre, était certainement Louis Teste. Je doute que l'histoire du journalisme parisien renferme un autre type aussi falotement comique.

Représentez-vous un grand vieux, maigre, presque dégingandé, mal rasé, fortement moustachu, toujours vêtu de noir, coiffé d'un tromblon noir disproportionné, doué de regards perçants, d'une solide mâchoire capricieusement musclée et sans cesse en mouvement — soit qu'il mâchât des boules de gomme, soit qu'il s'indignât, — d'une voix enrouée, brusque et bougonne. Vous avez Louis Teste, réviseur du *Gaulois*. La légende voulait qu'il possédât quatre-vingt mille livres de rente et demeurait au journal de cinq heures de l'après-midi à deux heures du matin, sans rétribution, pour son plaisir. La vérité est qu'il tenait à ses appointements et complétait ainsi un budget rendu minime par son extrême avarice. C'était un bonhomme des plus érudits, connaissant à fond la biographie publique et clandestine de tous les membres de l'Assemblée Nationale, nourri de Tocqueville et de sa descendance, calé sur Saint-Simon et M^me^ de Sévigné, ayant vécu dans l'intimité de plusieurs Decazes et de quelques Broglie, familier et, disait-il, conseiller d'un nombre considérable d'amis ou de parents de Thiers, de Guizot, de Jules Favre, collectionneur de turpitudes, enragé contre tous les partis, principalement contre le sien, qui était celui des conservateurs et libéraux, foncièrement anarchique et asocial. Il fallait l'entendre tempêter dans la petite pièce, donnant sur la rue Drouot, que j'avais baptisée le « Testicoir », inculquer des leçons de politique à Meyer, plein de déférence, aux garçons de bureau, au caniche chocolat, à de Maizières somnolent ou à Mazereau affairé : « J'avais prévenu Decazes... Votre projet n'est que de la bouillie pour les chats. Avec son entêtement naturel, il passa outre, et vous savez ce qui est arrivé... » Ni Maizières, ni Mazereau, ni Mitchell, ni Foucher, ni le sage et mélancolique de Meurville, ne savaient ce qui était arrivé, mais ils ne sourcillaient pas, d'ailleurs accablés de sommeil — car ces vitupérations allaient de

dix heures à une heure du matin — de crainte que Teste ne s'obstinât.

Or Teste s'obstinait. Il ouvrait son tiroir, empoignait deux boules de gomme, le refermait violemment, avalait les boules, déplaçait son tromblon, dont le poil se hérissait d'effroi, frappait la table de sa grande palette de main, osseuse et velue : « Quant à d'Audiffret-Pasquier, je me contentai de lui montrer la fenêtre et je lui dis : Monsieur le Duc, prenez garde à la Révolution ». Puis, s'interrompant : « Les deuxièmes épreuves de monsieur Duquesnel, sacreblotte, et plus vite que ça ! » De Maizières endormi sursautait. Mazereau disparaissait en coup de vent. Teste se levait et s'avançait menaçant vers moi, le bras étendu : « La Révolution, monsieur le Duc, elle est là qui gronde à dix pas de vous. Si vous ne la distinguez pas encore, c'est parce qu'elle marche sur un tapis de velours, je veux dire sur votre Constitution ». De quel ton amer et sarcastique Teste lançait ce « votre Constitution » ! Ici un silence. Il attendait l'effet de sa phrase, puis *mezzo voce :* « Je vous apporte, moi, ma solution, la seule : dissoudre l'Assemblée et convoquer carrément les États Généraux, en tenant compte, ceci est essentiel, des charges différentes supportées, depuis un siècle, par les différents corps ». Me sentant compromis et admonesté, en compagnie du duc Pasquier, je répondais : « Certainement, mais parbleu ! oui, sans doute. » Le tromblon rasséréné se déshérissait.

Cette révolution qu'il jugeait, comme il disait, « de plus en plus imminente » était la grande préoccupation de Teste. Il était résolu, aux premiers signes d'une pareille tempête, à gagner l'étranger avec son trésor, qu'il appelait « ses quatre sous ». L'idée que la défense de la société était assurée par *le Gaulois*, lui-même ainsi défendu par Teste, me remplissait d'une joie sans mélange. Ce vieux, en état continuel de hargne et de panique, arbitraire en ses prémisses et absurde en ses conclusions, me représentait toute une génération.

Il faut vous dire que Teste, dans son rôle de chien du commissaire, coupant, rognant, sabrant à tort et à travers, tyrannique et insensé, rageur, bilieux, rancunier comme une concierge et loquace comme une pie borgne, était détesté — sans calembour — au *Gaulois*. On l'appelait la mouche du patron,

ce qui était injuste car il n'était pas rapporteur, mais il avait l'âme d'un antique pion aigri. Il se croyait quelqu'un d'intermédiaire entre Cavour et le Père Joseph, le cerveau méconnu du pays et l'arbitre ignoré de la politique européenne. « Un vieux diplomate de ma trempe », répétait-il en suçant sa moustache blanche. Je pense que, dès qu'on le laissait seul, il faisait un discours à son chapeau, immortel étui d'une cervelle aussi importante. Il l'appelait avec orgueil « mon couvre-chef ». Nous avions projeté de mettre dedans un inoffensif pétard, qu'il eût sûrement pris pour une bombe anarchiste ; mais il le couvait de si près que le projet échoua. Heureusement, car je crois que Teste, devant ce préliminaire du « chambardement général » — autre expression de lui — serait mort de peur.

De temps en temps, notre réviseur était autorisé par Meyer à écrire un article de tête. Il commençait par le parler pendant une huitaine de jours, puis « le mettait sur le chantier », avec son tromblon par-dessus, le polissait et le repolissait, selon le conseil de Boileau. Le résultat était un informe amas de considérations politiques embrouillées, auxquelles nul ne pouvait comprendre goutte. Il eût déplu à Teste que son lecteur saisît sa pensée, qu'il ne saisissait pas lui-même. D'un air malin et gourmand, il questionnait ses collaborateurs : « Vous avez trouvé cela clair ? — Mais oui, très clair. — Ça prouve que vous ne m'avez pas lu. — Mais si. — Eh bien, qu'est-ce que j'ai voulu dire ? — Qu'il fallait reviser la Constitution. — Parbleu, je m'en doutais ! J'ai voulu dire qu'il ne fallait pas la reviser. Elle est irrévisable. Là était précisément l'erreur de Wallon. J'avais averti Wallon mille fois. Il déjeunait alors, comme moi, dans un petit caboulot de Montmartre, aujourd'hui remplacé par un mercier... »

Cette idée de repas en commun excitait Teste, qui ajoutait : « Il faudra que vous veniez, un jour, dîner chez moi, avec Bourget, et un autre, que je ne nomme pas. » Car il aimait, en tout, le mystère. Cette invitation énigmatique demeura suspendue pendant huit ans. Oncque n'ai-je dîné chez Louis Teste, entre Bourget et le tromblon, et je sens bien que maintenant, comme dit le proverbe, passée la fête, passé le saint.

Exécrant les réactionnaires, qui avaient ignoré son génie, mais écrivant au *Gaulois*, où se jouait la farce d'une simili-

réaction, Teste se rattrapait en collaborant à des feuilles belges, où il empoignait copieusement les naïfs abonnés du *Gaulois* et leurs « ridicules illusions ». Quelques personnes seulement étaient au courant de cette transformation de personnalité, analogue à celle que Stevenson a peinte dans son immortel « Monsieur Hyde et le docteur Jekyll ». J'ignore en vertu de quel pacte Testico-diabolique Meyer tolérait cette ambiguïté bizarre, laquelle dura jusqu'à la guerre.

Quand commença de courir le vain bruit de petite peur du 1er mai 1906, auquel j'ai déjà fait allusion, Teste fut enchanté. Enfin ses prédictions de trente-huit années allaient se réaliser ! Il se frottait les mains à l'idée de ce « Crève donc, société ! », si impatiemment attendu. Dans un grand conseil tenu par Meyer, Mitchell et Teste — c'est de Mitchell que je tiens la chose — il fut résolu que *le Gaulois* mettrait bien vite une sourdine à sa campagne, plutôt débonnaire, contre le socialisme révolutionnaire et reconnaîtrait, par d'habiles transitions, qu'il y avait du bon là dedans. Teste se chargea de surveiller attentivement les articles de Talmeyr et les miens, considérés comme particulièrement périlleux en une telle occurrence. Mitchell-Desmoulins reçut la mission de nuancer « d'un rose vif » — selon le mot épique de Meyer — son filet quotidien. Le même Mitchell, ayant conservé de bonnes relations avec le ministre de l'Intérieur Clemenceau, devait être tenu au courant des projets de résistance gouvernementale.

Le plus amusant, c'est que Teste ayant rempli d'eau potable sa baignoire, à partir du 15 avril, et accumulé, dans son tromblon, des provisions pour six mois, s'épouvanta de ses propres préparatifs et envisagea un projet de départ. Comme je venais corriger un papier, quelques jours avant ce Croquebourgeois, il me déclara gravement qu'il se sentait malade, sans exactement pouvoir situer sa souffrance, et qu'il aspirait à un mois de campagne. Je compris tout de suite et lui représentai l'impossibilité de quitter, en un pareil moment, un bastion de défense sociale tel que le sien. Mon opposition à son projet le rendit perplexe et il m'assura qu'il était bien décidé à mourir, s'il le fallait, à son poste, écharpé par les tricoteuses, tel jadis l'immortel François Suleau. Mitchell survenant affirma que Meyer, plus connu, serait happé par la foule et pendu le pre-

mier. Teste oscillait entre le désir d'un grand rôle de martyr et la crainte. Sa perplexité, prolongée jusqu'à une heure du matin, aiguisée par Desmoulins et par moi, relevait de Rabelais et de Molière. Néanmoins, plus mort que vif, il resta, mais il fallait le voir, le 30 avril au soir, tout défait à côté de son tromblon, navré, le front en sueur et corrigeant les épreuves d'une main fébrile. Le surlendemain, paraissait un chant de victoire, — l'emblème du *Gaulois* est un coq — où la joie du péril conjuré prenait les accents de Panurge après la tempête.

Jean Rameau, poète pour personnes pâles, gros garçon brun, boiteux, aux cheveux bouclés, qui roulait les r comme des fauteuils, publiait en ce temps un feuilleton au *Gaulois*. Je ne me rappelle ni le titre ni le sujet, n'étant pas accoutumé de me régaler de cette prose plutôt vaseuse. Teste fit comparaître Rameau et lui dit à brûle-pourpoint : « J'ai trouvé les caractéristiques de votre talent et je vous engage à profiter de mon avis. Vous excellez à décrire l'éveil de l'amour dans un cœur de vierge. Consacrez-vous désormais à cette peinture. Vous y trouverez honneur et profit ».

Jean Rameau, plutôt étonné, objecta : « Je vous rrremerrrcie bien. Mais c'est que j'ai d'autrrrres sujets dans la tête... », puis, craignant de n'être pas bien compris : « qui me tourrrmentent dans la tête... — Peu importe, reprit Teste, il y a toujours un biais, par lequel vous pouvez introduire les premières émotions d'un cœur virginal.

— Du reste, — ajouta ce bourreau en redingote, — je suis décidé à rejeter dorénavant tout feuilleton de vous où ne serait pas traité, fût-ce accessoirement, ce sujet.

Jean Rameau partit, vacillant et tout rouge, comme un homme qui vient d'entendre son destin. Teste nous expliqua, le plus sérieusement du monde, que chaque auteur avait ici-bas sa fonction et sa spécialité et qu'il ne fallait pas mêler les sabots : « Quant à moi, — conclut-il modestement, — je suis fait pour répartir les besognes. C'eût été, sous un bon tyran, mon véritable emploi ».

Ce répartisseur de besognes redoutait la malice de Talmeyr, homme de haut talent et de caractère, son œil noir, ses reparties terribles et son rire. Chacun sait que Maurice Talmeyr est

des tout premiers journalistes contemporains. C'est un moraliste aigu dans la manière de Forain, possédant son Paris sur le bout du doigt, et qui va directement à l'actualité importante. Le premier, il s'est préoccupé des poisons chroniques et des ravages de la morphinomanie. Le premier, il a dénoncé sobrement, mais nettement, la terrible plaie de ces « maisons d'illusions » qui ravagent, dans les ténèbres obscènes dont parle Shakespeare, la société actuelle. AlphonseDaudet, qui s'y connaissait, l'appelait le premier réaliste de notre temps et donnait ses études en exemple aux jeunes gens. Il y a des pages de Talmeyr, dures et acides, veloutées de noir, dont l'eau-forte ne passera point. Situé entre la psychologie et la vision sociale, il grave autant qu'il écrit, avec une intuition étonnante de ce que dissimulent le masque humain, la façade conventionnelle de la société, des angles, dessous et retraits. Sa copie est un remarquable témoignage de son originalité surprenante. Un article de lui occupe en moyenne trente feuillets, d'une écriture élégante et serrée, mais raturée, à raison de vingt lignes sur vingt-deux, par un lacis de hachures circulaires et hélicoïdales, dont les tours de spires s'embrouillent et se superposent. De loin, c'est un inextricable fourré, un dessin à la façon de Hokousaï, derrière lequel on croit apercevoir des Samouraï tapis, le sabre aux dents. Le seul Samouraï, c'est Talmeyr, qui rit joyeusement dans sa barbe en pointe, quand on s'ébahit devant son grimoire. Or, il n'est pas de style plus clair, plus direct que le sien et je pense que ce travail de fignolage graphique est une simple occupation manuelle, pendant laquelle il met au point sa pensée.

Sa conversation vaut son œuvre. Elle dégage un amusement comparable à celle de Forain et une leçon. Quand il prend la parole, dans un couloir de journal, chacun se tait pour l'écouter. C'est un maître, parfaitement libre d'allures et d'une indépendance reconnue. Il est de ceux auxquels rien ni personne ne feraient écrire une ligne, qui ne fût dans leur conviction. Aussi a-t-il grandement pâti de l'abaissement et de l'asservissement de la presse actuelle. Teste disait de lui : « J'ai toujours peur qu'il ne laisse entendre, entre les lignes, autre chose que ce qu'il exprime ». Il demeurait, pendant des heures, penché sur les épreuves de Talmeyr, piochant le sous-entendu qui n'y était

pas. Il lui semblait impossible qu'un homme, doué d'une écriture si compliquée, ne cachât pas les plus sombres desseins.

Depuis mon départ du *Gaulois*, à la fondation de l'*Action française* (21 mars 1908), beaucoup de choses se sont modifiées dans la boutique conservatrice de la rue Drouot. C'est ainsi que René Doumic, cadavre perpendiculaire de *la Revue des Deux Mondes* et de l'Académie française, hélas ! y a peu à peu supplanté Teste. Mais déjà, de mon temps, Doumic apparaissait au *Gaulois*, promenant sa poussiéreuse acrimonie, sa face d'entérite moyenâgeuse, ses yeux caves et ses jugements niais. Il a toujours oscillé entre deux imitations, celle de Brunetière, celle de Lemaître, trimballant de l'une à l'autre un physique ingrat, pauvre, gauche et de moyens nuls. Il flattait habilement Meyer, non encore attelé à ses Yeuzonvus et qui pondait rarement, timidement, un « en selle, messeigneurs », ou un « au revoir, messieurs », d'un ridicule pompeux. Doumic ramassait ces crottes de lapin hébreu, les humait, les déclarait embaumées et délicieuses, les serrait précieusement dans une bonbonnière.

Un matin, que je vois encore, — c'était au début de l'année 1905 — Meyer me montra sa vilaine âme. Il me fit venir : « Mon cher ami, je veux vous faire une proposition. Mitchell devient, je ne sais sous quelles influences, presque rétif. Nous avons des discussions quotidiennes au sujet de ses « Desmoulins ». J'ai l'intention de l'éliminer en douceur. Seriez-vous disposé à le remplacer ? »

J'envisageai immédiatement le piège d'un tel cadeau, qui eût fait de moi un mauvais camarade, en me plaçant sous la coupe de Meyer. Je déclinai l'offre et je plaidai la cause de Desmoulins. Le tortueux directeur du *Gaulois* fixait sur moi, pendant ce colloque, un regard étrange, presque attendri, qui signifiait : « Espèce de naïf ! » Il prononça à cette occasion, pour la première fois, le nom de Doumic, suivi de cette formule lapidaire : « Il est un peu fade, un peu triste, mais je saurai l'égayer ». Doumic égayé par Meyer, quel sujet de plafond pour le Panthéon de la presse !

Voici un tour de Meyer, qui date de la même époque. Un écrivain d'une certaine verve, tout au moins dans la polémique, mais dénué de tout jugement et de tout discernement psychologique, Laurent Tailhade — élève dissident de Léon Bloy —

avait jadis secoué Meyer comme du poisson pas frais, dans un article de journal. Les années passèrent, et le pauvre garçon, qui avait besoin de gagner sa vie, tenta de se rapprocher du *Gaulois*. Ce mauvais Arthur lui prit un article, contre une lettre d'excuses assez plate, où Tailhade regrettait son article d'antan ; mais il s'arrangea pour que cette collaboration-repentir fût sans lendemain. Cette fausse générosité est d'une vilaine âme. On relèverait, dans la biographie de notre coq mouillé, un grand nombre de traits analogues. Avalant les affronts, gobant les camouflets et collectionnant les avanies, il se venge comme il peut, bassement et toujours de façon indirecte, de la main gauche, ainsi que dans son duel célèbre avec Drumont.

Je me suis demandé souvent — depuis que les événements m'ont permis de scruter pour de bon ce personnage complexe et retors — quelle avait pu être son attitude vraie devant le drame Cronier. Ce Cronier, à côté duquel j'ai dîné une fois, précisément à la table de Meyer, était un bon vivant, grand, haut en couleur, autoritaire, intelligent, se donnant des allures de colonel de cavalerie, et prodigieusement habile en affaires. Conseiller de la famille Say, il spéculait sur les sucres et Meyer fit courir le bruit qu'il s'était laissé entraîner par lui dans des spéculations, qu'il lui avait confié des sommes considérables. Coincé, à un moment donné, entre une baisse ou une hausse soudaine des betteraves — je ne me rappelle plus exactement le mécanisme — et ses opérations trop hardies en Bourse, il se suicida en avalant du cyanure de potassium. Cette mort fit un bruit énorme, car Cronier occupait une situation considérable et entraînait dans sa ruine quantité de gens. Arthur était de son intimité, allait chez lui en villégiature, chaque année, dans sa trop somptueuse villa du Pouliguen, parlait de lui avec une déférence mêlée de crainte. Je crus d'abord que cette disparition tragique l'avait vivement affecté. Je m'aperçus bientôt qu'il n'en était rien. Quelqu'un me dit : « Meyer feint le chagrin, n'en croyez rien. Il n'aurait pas remué le petit doigt de son agile main gauche pour sauver Cronier ». D'ailleurs comment, étant ce qu'il est, Meyer aurait-il un ami ? Il lui faut un auxiliaire ou une dupe et c'est bien là son pire châtiment. Sa conduite affreuse vis-à-vis de la mémoire de M^me^ de Loynes autorise toutes les suppositions.

La cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* n'est rien à côté d'une soirée chez le directeur du *Gaulois*. Un mois à l'avance, le rédacteur dit « théâtral » court çà et là, comme un rat pesteux, pour raccoler des artistes, qui viendront chanter ou réciter des monologues au palais d'Arthur. Ils seront, bien entendu, payés en nature, par quelques lignes de publicité ou, dans les cas exceptionnels, par un « médaillon » de première page. Les invitations sont lancées conformément aux listes des « mondanités ». Le grand soir, deux rangs de fauteuils, plus rouges et mieux dorés que les autres, sont réservés, en avant, aux personnes titrées ou académiques, la roture étant reléguée sur des chaises, d'autant plus éloignées et malingres que l'assis et l'assise sont de moindre importance. Le fretin demeurera debout. Dès neuf heures et demie, Arthur fébrile arpente son logis, suivi de son caniche chocolat, consultant sa montre, gourmandant les serviteurs et sa petite collaboration, tendant l'oreille, grattant le bouton de son nez. Bientôt les comédiens, diseurs et cantatrices arrivent, accueillis fraîchement, car toute la question est de savoir si les personnes de qualité feront ou non leur apparition. En voici une, courte et musclée, pareille à un vieux garde-chasse dédaigneux. Arthur se précipite, se ploie, se courbe, décrivant des paraboles avec ses favoris, et guide le garde décolleté jusqu'à son trône, ou demi-trône, ou quart de trône. Puis c'est une petite limande, entourée de brillants, qui débarque, au bras d'un colosse brun à la mine égarée. Arthur s'élance, croyant reconnaître un prince danubien ou péruvo-moldave. Horreur, ce n'est qu'un placier en champagne, accompagné de sa femme. En arrière, manant, en arrière !... Et Meyer chasse le couple du paradis, avec sa dextre flamboyante comme une épée. Mais cette fois Frédéric Masson lui-même, voûté, ronchonnant, toussant, avec une tête large, cabossée, pochée, de un mètre de haut et un plastron gondolé en accordéon, s'informe de sa place au gala. « Par ici, mon cher maître et ami, par ici... » glapit le directeur, perdu au milieu des petites chaises, puis d'une voix de buis, beaucoup plus basse : « Veuillez, je vous prie, monsieur Schmoll, conduire monsieur l'académicien à son rang ».

A ton rang, assieds-toi, Masson, entre l'ombre de Joséphine, que tu hais, et celle de Plonplon, que tu adores ! Mais songe

en t'asseyant, oui, songe bien... à ne pas faire éclater ton fragile support, à ne pas écraser, du talon d'Austerlitz et de la Malmaison, plus de cinq ou six pieds non immortels !

Le comte Fleury est là, mobilisé, tel qu'un directeur du protocole. C'est à lui, comme chef de la rubrique « mondanités », que revient l'honneur de consigner la présence à cette arthurade de la centaine de Sainte-Avanie et de la cinquantaine de Georges-Henri Manuel, sans lesquels il n'est pas de véritable solennité bien parisienne. Il s'agit en même temps, de glisser, sans appuyer dessus, entre les noms et titres français plus ou moins reluisants, les « poulo », les « schlum », les « ochs », les « schild » et les « kohn », de telle façon que ceux-ci ne soient point froissés par une omission, ni ceux-là mécontentés, humiliés par le voisinage. Labeur ardu, sueurs glacées, palabres, shampooings.

— Monsieur Fleury, vous n'avez pas la tradition.

— Mon cher comte, vous avez été conforme à la tradition.

Ces deux phrases, émanées du même Arthur, expriment le blâme ou la satisfaction.

Le « tact », la mesure, l'usage, commandent à l'hôte de ne pas vanter son hospitalité dans son propre journal. On sait son monde. Meyer fera donc insérer, le lendemain, la note de Fleury, revue et corrigée, soit au *Figaro,* soit au *Matin*, d'où elle reviendra au *Gaulois*, avec ce chapeau plein de goût : « On lit dans notre excellent confrère *le Figaro*, ou dans notre excellent confrère *le Matin...* » En une pareille occasion, le confrère est récompensé ainsi. Pour les organes quotidiens et mensuels, comme pour les personnes, il y a une hiérarchie invariable des épithètes. Teste, malgré tous ses efforts et plusieurs jaunisses, n'a jamais dépassé le rang de « notre distingué collaborateur ». Talmeyr et moi touchions, comme on dit au régiment, un « notre très distingué collaborateur ». Les académiciens, traités en cardinaux, étaient « notre éminent collaborateur ». Par une exception vraiment touchante, Coppée et Bourget avaient droit à « notre éminent collaborateur et ami ». Plus tard, Barrès fut admis dans ce sanctuaire. Ce qui fait que j'avais imaginé, au bout inverse de la série, des « notre lamentable collaborateur » ou « notre miteux et attristant confrère » qui eussent traduit les sentiments vrais de Meyer quant aux simples

écrivains, sans rentes, ni particules, dont il ne redoutait pas, en cas d'incartade, une sévère leçon.

Ce ne sont pas cependant les leçons qui lui ont manqué — juste ciel ! — assénées, dans des circonstances mémorables, par Monseigneur le Duc d'Orléans, par Léon de Montesquiou, par Jules Lemaître. C'est une question de savoir comment ce vaniteux chasse, avant de s'endormir, chaque soir, le souvenir de pareilles avanies. « Inéducable, incorrigible », ainsi le définissait le cher Lemaître, qui d'ailleurs était partagé, à son sujet, entre le mépris et le rire. Le phénoménal directeur du *Gaulois* est en effet une viande à deux goûts.

Nous sommes en 1906, par une jolie soirée, encore fraîche, de la fin d'avril. Ce sont les élections, les bonnes élections tant annoncées, tant prônées par les conservateurs et les libéraux, notamment par Arthur Meyer et par Judet. La *Ligue de la Patrie française* n'existe plus que nominativement. Syveton est mort. Dausset s'est spécialisé dans les austères études du Conseil municipal. Lemaître a rejoint Maurras. Le pâle troupeau des salonnards est ramené à la vieille « tactique », d'où sont sorties pour lui tant de déceptions. Au balcon du *Gaulois* est installée une sorte de lanterne magique, qui fonctionne mal et par intermittence, montrant des binettes trop connues, coupées en deux par la lentille, ou déformées par l'éclairage. Arthur a convié dans sa rotonde plusieurs personnalités du monde bien pensant. La conversation est générale, moins vive mais plus diffuse qu'en 1902. On parle bas, comme chez un mort. Il y a là des familles de candidats blackboulés, roulés dans la farine et la friture, auxquelles chacun offre ses condoléances, comme s'il s'agissait d'un deuil inopiné. On entend des chiffres et des mots : « Pointage... c'est un grand malheur... deuxième tour... se rattrapera... supercherie indigne... ballotté... ballottage... A menti... J'en suis malade... Ne m'en parlez pas... Commettre une imprudence... Faire le jeu de l'adversaire... » Meyer, très digne, resplendissant, penché, a pris la mine et le maintien d'un appariteur des pompes funèbres. De temps en temps il répète lapidairement : « *Sursum corda !*... Rien n'est perdu... En politique, il faut tenir ».

Je suis allé retrouver Mitchell, qui tousse, enrhumé, dans son bureau. Il est en train de se raconter, le bon Mitchell, devant

Mazereau, philosophe et distrait, qui a entendu cent fois ses histoires et ne pense qu'à boucler le journal et à s'aller coucher. Le « Desmoulins » est là, tout prêt, conviant les électeurs à prendre leur revanche en 1910, puis en 1914 : « Je le connais, ce sacré article, il y a quarante ans que je l'écris ». Ainsi parle notre leader politique, de sa voix enfumée, déjà lointaine. Dans le testicoir, Teste le maniaque se frotte les mains, cependant qu'à côté de lui, le tromblon hérissé semble rire : « Ah ! que c'est bien fait !... Saperlipopette, que ça n'est pas volé !... Vous venez de *les* voir, chez Meyer... *Ils* en font des nez... Je suis joliment content depuis que je *leur* prédis ce qui *leur* arrive. Quels idiots, non, mais quels idiots ! Si Broglie n'avait pas écrit, et pensé surtout, en 1874, l'ânerie que je vous ai souvent citée, s'il s'était jeté à la gorge de Thiers, si Decazes, au lieu de dîner en ville ce jour-là, si... si... si... si... » Comme je sors, le chef des garçons de bureau, excellent homme, très convaincu, consulte avec navrement les derniers résultats publiés par *l'Intransigeant*, *la Presse*, éditions spéciales, et deux types inconnus et magnifiques discutent dans l'escalier.

« Je crois, moi, que les gens de notre monde n'ont plus d'espoir que dans les syndicats jaunes. L'avenir est là et non ailleurs. Biétry, voilà mon homme.

— ... Ou encore dans une forme de scrutin qui libérera les capacités et mettra chacun à sa place.

— Vous n'y êtes pas, mon cousin, — déclare une lourde vieille dame, tout empêtrée dans son manteau rose, et qui monte goutteusement le raide escalier, — vous n'y êtes pas ! Ce qu'il faut à la France, c'est une poigne. »

Et elle tend sa grasse patte, gantée de blanc, comme spécimen de cette nécessité salvatrice.

---

## CHAPITRE V

*Une soirée en l'honneur d'un héros. — L'Exposition de 1900. L'aube du nouveau siècle.*

Il est toujours bon de savoir comment est fait un héros. Je me rappelle, comme si c'était hier, la première fois où je vis Jean Marchand, au retour de sa traversée de l'Afrique, chez Mariéton, 9, rue Richepanse, dans son petit rez-de-chaussée encombré de livres et de bibelots. Notre Pauloun donnait à dîner ce jour-là, entre le mur et la porte, à deux pas du piano. Le menu, commandé chez Prunier, tout proche, comportait un consommé, un poisson, un rôti, un poulet au riz et à deux sauces, l'une blanche, l'autre au carry, et une glace. Le brave concierge servait le repas. On mangeait, on buvait, on récitait des vers, on chantait, on discutait littérature, poésie, philosophie. De ravissantes jeunes femmes, appartenant à la société ou au théâtre, donnaient la réplique au maître de maison et à ses convives, excitaient l'émulation des inventeurs et des lyriques, ainsi que jadis aux cours d'amour. On ne peut rien imaginer de plus gentil, de plus vivant, de plus cordial. La taquinerie elle-même était ailée, et jamais une sottise, ni un mot équivoque, ni un gêneur n'étaient tolérés dans ces réunions.

La table était servie, la soupe fumante. La porte s'ouvrit et Marchand parut, mince, droit, en habit, avec sa figure pâle, sa barbe noire bien taillée, ses yeux aimables, si fiers et si rieurs. C'étaient la gloire, l'honneur, le courage qui entraient avec lui, mais dans un cortège si simple qu'on les eût pris pour des habitudes, non pour d'exceptionnelles compagnes. Un mot latin peint tout cela : *Virtus*. Le grand soldat s'y prit de telle sorte

qu'au bout de cinq minutes chacun de nous s'imaginait le connaître depuis cinq ans. Il y avait en lui un attrayant mélange de gaieté et de mélancolie. Il écoutait attentivement, racontait avec brièveté, avec pittoresque, avec feu. Personne des assistants ne s'y trompa : c'était là une âme exceptionnelle, une individualité de premier plan. Le vieux Mounet-Sully, que nous appelions entre nous Mounet Sublime, lui tourna le compliment que nous avions tous sur les lèvres : « Rien ne vous eût été plus facile que de vous dispenser d'être charmant.

— Vous croyez ? — fit Marchand en riant, — détrompez-vous. L'amabilité est une qualité militaire. Elle est de tradition chez nous, les marins et les coloniaux. Je ne suis sévère que dans le service. »

La rapidité et l'appuyé de ses regards décelaient un bon observateur, toujours hanté par quelque grand rêve. Notre premier entretien roula précisément sur la nécessité du rêve, pour alimenter et mouvoir l'action, et sur la fausse antinomie, imaginée par les ignorants et les imbéciles, entre l'une et l'autre. La voix était forte, bien timbrée, légèrement hésitante sur certaines consonnes servant de tremplin au discours, le rire clair et joyeux, le geste sobre. Tout signifiait et décelait le chef, jusqu'à cette impression de loyauté, qui inspire la confiance et les grands dévouements.

La soirée se prolongea tard. L'illustre explorateur ne nous fit ce soir-là aucun récit. Il désirait manifestement prendre le contact sur les idées générales, qui sont plus significatives que le reste, afin de connaître son monde. Je remarquai qu'il jugeait tout dynamiquement, paroles, intentions, même les silences et quant au potentiel de force qui y est enfermé. C'est chez moi une turlutaine de rechercher, dans tout nouvel interlocuteur, la part des éléments héréditaires et celle de la typification originale, de ce que j'ai appelé le soi. Marchand m'apparaissait un « soi » de premier ordre, par sa promptitude, son don de création et son universalité. De fait, je n'ai jamais rencontré de plus grande et de plus vive imagination, de plus complète générosité, de plus étonnante richesse. Ce nomade, qui ne tient à aucun bien matériel, qui vide sa bourse dans la poche d'un pauvre, qui brutalise l'argent comme un traître, ce franchisseur de difficulté possède tous les trésors de Golconde.

Quand je le quittai, vers deux heures du matin, il m'avait conquis et je n'avais plus qu'une envie, le revoir. Ce désir étant celui de tous les convives de la rue Richepanse, nous installâmes, d'un commun accord, une petite vie de rencontres quasi quotidiennes et de causeries à six ou sept, qui est un des aimables souvenirs de mon existence. La politique, qui divise, était bannie de ces entretiens. Mais il y était constamment question de la France et de son avenir. Sans forfanterie ni banalité, Marchand a toujours eu les yeux fixés sur sa patrie, comme un enfant fou de sa mère, et il a toujours cherché avidement, dans tous les ordres d'idées, le moyen le meilleur de la servir. Le reste, à ses yeux, ne compte guère, ou ne compte que dans la mesure de l'apport au pays. Il faut l'entendre prononcer ces mots : « le pays », « la nation », en appuyant sur la finale, pour comprendre ce qu'il y met.

A quelque temps de là, ma mère, qui admirait et aimait Marchand, comme je l'admirais et l'aimais moi-même, eut l'idée de réunir en son honneur, dans ce vaste appartement de la rue de l'Université, où était mort Alphonse Daudet, tous nos amis et toutes ses relations. Ce fut une soirée inoubliable. Le véritable Paris, celui de la littérature, des arts, de la science et de la société, le Paris donneur de couronnes, mais qui ne galvaude pas son laurier, vint rendre hommage à celui que Coppée appelait magnifiquement l'Africain. Pendant deux heures, jeunes et vieux défilèrent devant lui et lui serrèrent la main, sans que Marchand manifestât la moindre fatigue, ni la moindre impatience. M^me^ Litvinne et M^lle^ Hatto, celle-ci étincelante et souple comme une naïade, chantèrent divinement tout ce qu'elles savaient. Mounet-Sully lut, comme il pouvait lire, des *Contes du lundi* et du Musset. Un flot de jeunes filles, parmi lesquelles on remarquait deux sœurs exquises dans leurs robes de satin noir, l'une avec rubans et fleurs rouges, l'autre avec rubans et fleurs mauves, reprenaient les refrains des chansons. Une allégresse générale, une vaste espérance flottaient au-dessus de cette assemblée, où brillaient les uniformes glorieux de Baratier et de Hourst. Je crois qu'une puissante personnalité non égoïste, quand elle est ainsi point de mire — au sens de *mirari* — diffuse ses rayons à travers ceux qui l'environnent et qui s'en trouvent illuminés. Marchand nous distribuait ses trésors,

voilà tout. Pendant deux heures, les gens d'esprit furent au-dessus d'eux-mêmes et les jolies femmes plus jolies que jamais. Il m'arrive encore maintenant de rencontrer un des privilégiés de ce soir unique et de nous écrier ensemble : « Hein ! croyez-vous, quelle apothéose ! » J'ai assisté à bien des fêtes, dans mon existence. Aucune ne m'est apparue aussi complètement réussie, et, sans nulle vanité filiale, je crois qu'il en faut rapporter le succès à la merveilleuse organisatrice, ainsi qu'à celui qui en était l'objet.

Le bon Coppée allait de groupe en groupe, répétait en riant et serrant les dents : « Quelle allure, hein ! quel regard, quel mahdi ! Il en bouche un coin à nous autres, pauvres diables d'académiciens. Mademoiselle que préférez-vous, Marchand ou votre serviteur ? Vous ne répondez pas. Allez, répondez hardiment, vous ne me fâcherez pas ! Qu'est-ce qui me fâcherait ce soir ! Madame Daudet, c'est dommage que notre cher Alphonse ne voie pas ça ! Commandant, il vous eût serré dans ses bras. Laissez-moi le faire à sa place ». Car l'ironie, chez Coppée, n'était que la défense d'un enthousiasme et d'une force de sympathie irrésistibles. Rochefort, tirant sur ses manchettes, agitant ses petits bras courts, tout joyeux, toutes griffes rentrées, taquinait les uns et les autres, ce qui était, chez ce magnifique tigre sans vieillesse, le signe du grand contentement. L'étincelante beauté de la jeune M^me^ Henri Rochefort, jointe à une bonne grâce incomparable, prouvait que tout fauve est, comme tout polémiste, apprivoisable. De temps en temps, il se tournait vers elle, la prenait gentiment à témoin : « N'est-ce pas, Marguerite ?... » Puis, au premier signe de contradiction d'un auditeur, ou même de faible assentiment, son œil rieur devenait courroucé et il soufflait dans son nez comme un grand chat.

C'est une remarque que j'ai souvent faite : les véritables militaires, ceux qui ont leur métier dans le sang, sont à leur place dans tous les milieux. J'ai vu Marchand semblable à lui-même, aussi à son aise parmi des artistes ou des mondains, ou des politiciens, qu'il peut l'être au centre de la brousse ou de la bataille. Ce qui fait sa puissante originalité, c'est son double goût de l'action et de la spéculation, son appétit pour tous les problèmes. Il a soif de risque et d'inconnu. Les pédants l'aga-

cent, où que s'exerce leur pédantisme. Il a l'horreur des formules toutes faites, des poncifs, et il les contrecarre, les disloque vivement, avec un rire éclatant, d'un souverain mépris. Sa méfiance, à l'époque dont je parle, était grande et justifiée. Il se rendait compte du désir qu'avaient les partis de l'accaparer, et il voulait rester en dehors. La foudroyante renommée, qui lui tombait des nues à l'improviste, ne l'étourdissait ni ne le déviait. La popularité ne le grisait pas. Je crois même, à certains signes, qu'elle lui procurait une sourde irritation, comme ce qui est changeant et fugace. C'est un homme qui aime les terrains solides, les vues droites et les êtres francs.

Nous nous sommes beaucoup aimés, beaucoup fréquentés, sans jamais chercher à nous influencer en rien. Ses idées politiques n'étaient pas les miennes, qui lui paraissaient chimériques ; il aimait des gens que je n'aimais pas et réciproquement. Mais deux points de suture nous rattachaient toujours : l'entrain à la vie, comme pierre de touche des idées, et l'amour de la France. Malgré les immenses services rendus par lui à notre pays, je le considère comme quelqu'un qui n'a pas encore donné sa mesure. Il est rempli, débordant de possibilités, à tel point que la mort, qui aurait dû le saisir tant de fois — car personne n'est plus négligent de sa conservation personnelle — fut comme refoulée, à maintes reprises, par l'excès de force morale et physique qui est en lui. Il se bat à l'heure où j'écris, quelque part, sur le front, mais il s'est battu depuis sa naissance avec acharnement, à chaque seconde marquée par la pulsation de son grand cœur. Il est né sous le signe de la lutte, les armes dans la tête, au cœur et à la main.

Ce n'est pas un paradoxe de dire que les hommes sont d'autant moins connus qu'ils sont plus célèbres. Leur légende nous cache leur visage. L'honneur de Plutarque est d'avoir su remettre de la chair sur des médailles et ranimer des statues laurées. Plutarque eût été le seul historiographe possible de Marchand, et combien les mots verts et brûlants du traducteur Amyot eussent convenu à ce puissant Français !

Après Alphonse Daudet, inégalable causeur, la palme de la narration appartient à Marchand. Vous pouvez vous fier à moi là-dessus. Je suis incapable d'écouter comme de lire celui qui enfile des mots, sans mettre dessous aucune sincérité. Il m'est

arrivé de suivre des inconnus en train de converser dans la rue, par goût de la libre syntaxe et du jaillissement verbal spontané. De même, j'épie les jeux et discours incoordonnés de mes jeunes enfants, à domicile et dans les jardins publics. Au lieu que les histoires de Scholl, de Victorien Sardou, de Hanotaux et de quelques autres, m'ont toujours semblé le comble de l'ennui, un égouttement de chalet indicible, dans une gare de ville de province. Je passerais une nuit à écouter Marchand. Il joint l'exactitude à la poésie, ainsi que le recommandait Mistral. Il situe minutieusement son anecdote, à peu près de cette façon : « Pour que vous compreniez ce qui va suivre, il faut vous représenter la forêt vierge : un premier dôme très élevé, formé des plus hautes ramures ; un second, en général coupé de lianes, enchevêtrées, et qu'il faut parfois tailler à coups de hache ; enfin un troisième, proche du sol et qui constitue l'humus quand il se détache et pourrit. Aussi la lumière du jour y est-elle diffuse et souvent très faible... » Vous y êtes, vous croyez errer dans ce labyrinthe. De je ne sais quelle hauteur d'Abyssinie le grand voyageur-soldat distinguait : « ... l'eau, toute bleue et transparente ; autour d'elle un anneau vert de collines boisées ; puis un cercle plus grand et rouge, formé des montagnes de schiste au soleil couchant. »

Peignant le Nil au soir tombant : « Tout à coup, sur ces glacis d'or sans aspérité, ni rayure, tu entends un immense rire, emplissant l'horizon. Ce sont les crocodiles, pareils à des dîneurs au moment du dessert ». Voici un spectacle d'anthropophagie : « Les prêtres avaient frappé, d'un coup de couteau au même endroit, les vieilles femmes, et le foie, sous les seins tombants, faisait hernie à travers ces plaies. Un d'eux arracha ce foie et le mangea tout sanglant ». Sur la mort tragique de son ami le capitaine M..., déchiqueté par les caïmans : « Chaque nuit, pendant mon sommeil, une odeur atroce et bien connue, comme d'un corps qui a pourri dans l'eau, puis qu'on aurait saupoudré de musc, venait m'envahir de son aura. Je savais ce que c'était et je revoyais mon pauvre camarade, ou plus exactement sa tête et son tronc, qui me faisaient signe de ne pas m'approcher de lui ». Marchand et un de ses compagnons arrivent, au soir tombant, dans un fortin où on leur donne à manger, ô régal ! une conserve de homards. Ils se couchent :

« A trois heures du matin, je suis réveillé par un bruit extraordinaire de coups frappés à ma porte, à un mètre environ au-dessus du sol. Je me lève, j'allume, je saisis mon revolver, j'ouvre, et que vois-je ? le chat du poste, le chef enfoncé jusqu'à la garde dans la boîte de conserve, de forme cylindrique, retenu par les éclats de fer-blanc, tourbillonnant comme un dragon chinois terminé en figure de géométrie et heurtant l'huis de toutes ses forces. Mon ami avait fait comme moi. Nous nous trouvions l'un en face de l'autre, livides, l'arme à la main, devant ce petit monstre en rotation ». L'impavide, riant, ajoutait : « C'est une de mes plus belles peurs ».

On parlait de la dysenterie africaine. Hourst à Marchand : « Qu'est-ce que tu fais, toi, mon grand, quand cette sale histoire te tord les boyaux ? » Réponse militaire : « J'm'assieds dessus ». Puis, après un moment de réflexion : « Cela arrive surtout à ceux qui s'habituent à boire de l'eau filtrée. Le jour où elle leur manque, ils sont pincés. Le vrai filtre, c'est le corps en travail et en sueur ». Le mélange de gaieté, de tension et de bon sens, chez ce passionné d'activité physique, est remarquable. Il est pour les coups de collier, mais il croit à la vertu du divertissement. C'est un organisateur de parties de premier ordre, consultant les horaires, commandant les voitures, les menus, avec une ponctualité napoléonienne, encore qu'invité à dîner en ville, il arrive assez régulièrement avec une heure de retard. C'est qu'il s'est oublié à achever de lire un ouvrage de chimie, de physique ou de cosmographie. Car il y a en lui du pâtre chaldéen, et il a écrit sur les astres, « les graves », comme il les appelle, des pages d'une pénétrante poésie, d'une indiscutable génialité. En médecine, où je m'y connais un peu, il a des aperçus d'une grande sagesse, tirés de son expérience personnelle, sur l'importance du moral et de la maîtrise de soi : « Vingt fois, si je m'étais laissé aller, ou laissé impressionner par les mines de mon toubib, j'aurais été dans la boîte à dominos. La Camarde venait, me faisait signe, je lui disais non et elle s'en allait ».

Il possède une oreille d'indien et de trappeur, par-dessus le marché, de musicien. Il chante comme Donnay, comme mon pauvre Vivier, comme Rusiñol, comme Camille Bellaigue, comme ceux qu'habite le démon sonore. Un soir dans un cabi-

net du restaurant où il nous régalait — son habitude est de commander, en grande quantité, tout ce qu'il y a de meilleur — il se mit à imiter certains instruments arabes, avec une justesse de ton qui nous ravissait. Le maître d'hôtel, s'arrêtant de servir, l'écoutait, extasié. Il me dit ensuite : « C'est que j'ai étudié pour le Conservatoire, monsieur. Le colonel Marchand dégotte tout le monde ». C'est le terme exact. Inutile d'ajouter qu'il connaît toutes les marches militaires du pays de France et qu'il sait leur donner l'entrain qu'il faut.

Autre aspect de son génie : l'utilisation. Nous étions, ma femme et moi, ses hôtes à sa villa des Lierres, à Toulon, où il commandait un régiment colonial. Qui n'a pas habité chez Marchand ne connaît pas l'hospitalité. La vie à ses côtés est une succession d'amusements et de surprises en tout genre, depuis la promenade qu'on croyait être fatigante et qui s'achève soudain par le feu d'artifice d'un point de vue incomparable sur la côte provençale, jusqu'à la causerie du soir, dans le petit jardin arabe, au bruit de la goutte d'eau qui retombe au creux de la vasque, rythmiquement, périodiquement, sous la lune argentée. Donc il y avait régates à la Ciotat et nous déjeunions à l'hôtel, sur « la marine », parmi la bousculade des gens de Provence. On apporte un pâté un peu avancé. Perplexité. « Bah ! dit Marchand, je connais le truc. » Il couvre chaque tranche de moutarde, en fait un sinapisme, non pas excellent, certes, mais original et point nocif : « Ton pâté emporte la bouche et ne la rapporte pas. — Alors ferme la tienne ». Voici la salade, l'huile un peu trop fruitée. Théorie de Marchand : « En ce cas, il est recommandé de lier la sauce au fond du saladier, sans la salade. On peut mieux doser. Puis, fatiguez les feuilles très longtemps ». Il possède autant de recettes, adaptées aux petites circonstances et difficultés de l'existence, qu'un marin. Il sait se passer de tout et il aime à se passer de tout.

Le commandant La Halle, alors maître du croiseur *La Hire*, disait de lui : « C'est un élément... plein de gentillesse. Et quel entraîneur ! » Marchand ne connaît en effet ni la fatigue, ni les obstacles, ni les impedimenta : « La moitié de l'accomplissement est déjà dans la résolution, pourvu qu'elle soit forte... La vraie résolution est sans réticence... On n'est heureux que quand on est complètement décidé... C'est avant d'agir qu'il faut

regarder à droite et à gauche. » Si exercée que soit ma mémoire, je regrette de ne pouvoir me rappeler tous les propos de ce perpétuel inventeur, qui forcerait la destinée avec ses dents, si ses bras n'y suffisaient point.

Il aime de passion les choses et les gens de la mer. Un de ses axiomes est qu'on ne doit pas confondre le marin avec « le terrien embarqué ». Un autre est que certains appartiennent, dès leur naissance, à l'élément eau, comme d'autres à l'air et au feu. Un troisième est que celui qui n'est pas né marin ne peut comprendre la politique d'Empire, ou bien, s'il s'y lance, est destiné à un échec. Quand il développe ce thème, les arguments se pressent de partout dans son esprit et sur ses lèvres. Il cite des noms. Il veut convaincre. Il réfute les objections, vlan et vlan. Il charge les arguments adverses avec bonne humeur. Il rit, il s'anime, il est étonnant. Puis, s'il s'aperçoit qu'il a affaire à une personne butée ou ignorante, il tourne court soudain et parle d'autre chose.

Son prestige auprès de ses amis et compagnons, des Hourst, des Baratier, des Mangin, était, à l'époque, saisissant. Je nous vois réunis chez lui, rue Chauveau, à Neuilly, autour d'une table couverte de bonnes choses, qu'il n'était pas permis de ne pas achever : « Je ne veux pas de restes... » Ah, sacreblotte, de quel ton il vous lançait cela ! De quoi parlait-on, de tout et de rien, de littérature, de peinture, — c'était le temps de l'exposition des Beaux-Arts, — de philosophie, de célébrité.

— C'est tout de même gentil, voyons, Marchand, la célébrité, disait Hourst. Surtout en France, où l'homme célèbre jouit des attentions les plus délicates... cela ne consiste pas seulement en acclamations et en serrements de mains.

Je citai le mot de mon père sur la célébrité : un cigare allumé, mis dans la bouche du côté du feu.

— Très exact, fit Marchand. Pour moi, la renommée a pris surtout la forme d'invitations à dîner et de bronzes. Léon en sait quelque chose — il m'avait donné une cinquantaine desdits bronzes à garder, pendant sa campagne de Chine. — Or, j'avais l'estomac détraqué par mes séjours en Afrique et je n'ai point une dilection particulière pour les bronzes. En revanche, je désirais travailler, et le vacarme fait autour de mon nom, malgré moi, me gênait souvent.

Il conclut, non sans mélancolie : « Si j'avais la moindre vanité, tout cela m'eût peut-être amusé. Malheureusement je n'ai pas de vanité. Je n'ai que de l'orgueil ».

Il aurait pu ajouter « pour les autres ». Il avait soin en effet de reporter sur ses camarades la plus grande part du mérite qu'on lui attribuait.

Le souvenir de l'Exposition universelle de 1900 — qui fut une sorte de trêve au milieu des luttes politiques d'alors — est lié pour moi à la physionomie de Marchand. Il habitait, chez des amis, au fond d'une petite villa de l'avenue Malakoff et venait chaque jour donner un coup d'œil, sur la rive gauche, à des travaux de cartographie officielle, où sa compétence est grande, comme on pense. Nous prenions rendez-vous pour dîner, en compagnie de Mariéton, de Mounet-Sully, de l'un ou de l'autre, dans un des nombreux restaurants français, étrangers, exotiques, qui ne manquaient pas à la grande kermesse. Combien je fus plaisanté pour avoir commandé, au restaurant chinois, un rôti de veau à l'oseille, à la place d'ailerons de requin ! Le restaurant provençal était un peu reculé et délaissé, dans la direction de la tour Eiffel ; cependant Pauloun y réclamait consciencieusement la bouillabaisse et l'agneau rôti, ainsi que la tarte à l'anchois. Le « roumain » nous vit souvent, de même que la « feria » espagnole, où il y avait des danses aussi remarquables qu'au Bourrero de Séville, mais où l'huile était réellement infecte. Le « russe », avec ses multiples zakouskis et ses eaux-de-vie de couleur, ne manquait pas d'attraits non plus. D'un commun accord « l'allemand » avait été rejeté à jamais, pour les motifs que l'on devine, bien qu'il fût de bon ton d'y aller boire un verre de vin du Rhin et d'y régler des additions exorbitantes. Mais nous nous fichions du bon ton. Ce qui nous plaisait, c'était le coudoiement d'une foule disparate et bruyante et aussi le spectacle de la Seine au jour tombant, par un beau soir d'été, avec ce campement de petites maisons bleues, blanches, roses et de palais dorés. Décor si vous voulez, mais charmant décor, aménagé par un commissaire général qui devait être un homme de goût.

Marchand a une funeste manie : il veut toujours régler l'addition, même et surtout quand il est invité. A peine aperçoit-il le maître d'hôtel, apportant sur une assiette la douloureuse,

qu'il tend impérativement la main : « Psss't... donnez-moi ça ! » Comme il a de l'autorité, le maître d'hôtel obéit et c'est aux autres convives à se précipiter rugissants, à tenter de saisir le papier, souvent lacéré dans la bagarre : « C'est, c'est a... a... bsurde à la fin, — criait notre Pauloun exaspéré, — j'ai co... commandé trois bouteilles de trop... » « Elles n'étaient pas de trop puisqu'elles sont bues », ripostait Marchand. Aussi nous arrivait-il, à nous autres tristes pékins, de régler en cachette les frais d'avance, d'après un barème approximatif, quittes à ajouter la différence. Les patrons se disaient : « Ce sont des originaux ».

Très fréquemment, notre petite troupe, dans ses déambulations d'après dîner, au théâtre japonais de Sada Yacco, ou au palais de la chanson d'Eugénie Buffet, rencontrait les habitués fidèles qu'étaient Forain, Caran d'Ache et Robert. Le premier faisait, en riant très fort, toutes sortes de remarques, d'autant plus amusantes qu'elles étaient plus désobligeantes pour les Parisiens à la manque ou les rastaquouères du voisinage. On chantait en chœur :

Des gêneurs,
De toutes couleurs,
Ici-bas l'espèce abonde.
Irait-on au bout du monde
Qu'on trouverait des gêneurs.

Forain reprenait gravement :

Tantôt c'est votre propriétaire,
Qui vous réclame votre loyer ;
Tantôt c'est votre belle-mère,
Qui dès l'matin s'met à crier.

A quoi Caran, impassible dans son veston clair, avec ses cheveux blonds plaqués, son œil moqueur et doux, ses mains nerveuses aux ongles soignés, ajoutait le « parlé » classique :

— *Ah! les propriétaires et les belles-mères, en v'là une engeance à supprimer !...*

Quant au peintre Paul Robert, bonhomme, tout rond, brun, de belle mine, c'est un des plus charmants fantaisistes qu'on

puisse imaginer, fertile en inventions cocasses, en reparties ingénieuses, en remarques étourdissantes. Il faut une certaine dose d'entrain pour demeurer visible à côté de Forain, qui absorbe toute l'ambiance, comme une rapide giration d'observations comiques et tragiques. Robert possédait cet entrain, une verve capable d'engrener avec celle de l'homme étonnant qui sut dépasser Daumier et Goya, pousser l'aspect double, intérieur et externe des gens, jusqu'à l'idéogramme. Parfois Caran, rêveur depuis une minute, se levait et se mettait à la poursuite d'une silhouette féminine entrevue.

« Allons, allons, — maugréait Forain, — voilà les bêtises qui recommencent. » Il appelait Caran de toutes ses forces et par son nom. Les passants se retournaient : « Tiens, c'est Caran d'Ache ! » Notre pauvre caporal Poiret, gêné dans sa chasse aux alouettes, revenait furieux : « Tu commences à m'embêter à la fin... » Mais, sous le feu convergent de nos blagues, il se remettait bien vite à rire, et demandait un autre lait, sa boisson favorite, à ce grand chat subtil et licheur, sur le coup de 10 heures du soir.

De la foule émergeaient trois géants bien sympathiques : Léopold, Jean, Pierre Stevens, héritiers de la haute taille, de la gentillesse, de la générosité d'esprit d'Alfred Stevens, de ses dons artistiques foudroyants et aussi de sa puissance musculaire. Nous les appelions. Nous les décidions à s'asseoir, mais assis ils demeuraient presque aussi grands que debout ; et des gringalets et déjetés, venus de tous les pays du monde, les considéraient avec respect. Puis leur charmante sœur, dans tout l'éclat de sa beauté, apparaissait au bras de son mari, beau comme elle, le génial Dr Henry Vivier.

« Avouons-le, — disait Forain, — sans les marchands de tableaux et les amateurs d'art, la vie serait joliment belle.

— Vous oubliez les médecins, rectifiait Vivier.

— Eux, c'est la mort qu'ils embellissent. »

Quand la causerie, dispersée par cette cohue de promeneurs, languissait, on me priait d'imiter Barrès, ou Abel Hermant, ou Zola, ou Lobre, ou Mariéton lui-même, qui osait prétendre, en pouffant de rire, que « ça n'était pas ça !... » Je prévenais les imprudents qu'une fois lancé sur cette pente, je ne m'arrêterais plus et qu'ils seraient condamnés, jusqu'à la fermeture, au voi-

sinage de Zola et d'Hermant. Quelquefois, la Providence ayant de ces malices, le petit « Bébel » ou « l'Abel au bois d'Hermant », comme nous l'appelions, apparaissait dans les remous de la presse, pareil à un minet de porcelaine rose, de la fabrique de Copenhague, et « chercheint un rafraîchissemeint ». Alors, c'était une folle allégresse. Derrière lui venait Constantin Brancovan, empressé et délicat entre tous, mais avide de philosophie comme il n'est pas possible, sa petite tête de persan sérieux tournée vers les étoiles, inattentive aux spectacles et rumeurs d'ici-bas.

« Constantein, — appelait Hermant, fier de tutoyer un prince en public, — Constantein, j'ai une place pour toi. Mets-toi là et pose ton pardessus près de moi. »

Puis Hervieu passait, somnolent et pointeur, suivi de personnages officiels, le profil en croûton de pain, saluant les dames avec déférence; puis Lavedan, avec ses yeux bridés, écarquillés dans un rire stéréotypé de bourreau chinois, accompagné de son odeur fade. L'intense lumière électrique creusait les visages comme au burin, rendait les vieux plus vieux et singularisait les imbéciles. C'était un album ininterrompu de victimes, qui venaient s'offrir à Forain et à Caran, lesquels crayonnaient parfois, sur la table ou la nappe, ces permissionnaires du purgatoire terrestre.

Il serait intéressant de savoir aujourd'hui quel fut le pourcentage des visiteurs allemands de cette exposition universelle, point de départ de leur pullulement économique en France, pendant les quatorze années qui suivirent. Il me semble, à distance, qu'ils s'y montrèrent assez peu. On entendait parler surtout l'anglais, l'espagnol et l'italien et les types classiques du boche barbu, familier, à lunettes et chapeau mou verdâtre, ou du boche glabre et tondu, à masque de cabotin militaire et vicieux, n'étaient pas très fréquents. Mais ce n'est sans doute qu'une impression. Une pareille agglomération d'étrangers, de toutes classes et de tous tempéraments, eût pu être une mine d'observations ethniques et psychologiques incomparables. Malheureusement, nous ne songions qu'à nous divertir, qu'à baguenauder, déguster des crus fameux, ou écouter de la musique, en regardant couler le fleuve humain. C'est à peine si nous parcourions les galeries remplies de merveilles, disait-

on, mais forcément empaillées et assez mal distribuées. Les optimistes affirmaient qu'une ère de paix et de prospérité sortirait de cette foire internationale, comme l'œuf sort de la poule, et que les haines de peuple à peuple allaient disparaître comme par enchantement. Les pessimistes annonçaient d'étranges épidémies apportées par les tapis d'Orient, le renchérissement inouï de toutes les denrées et l'augmentation fatale de la prostitution. Aucune de ces prédictions bleues et noires ne devait se réaliser, dans un sens ni dans l'autre.

Le volcan, sous la danse, est toujours imprévu...

Cette année 1900, quand on se retourne en 1917 pour la regarder, fut le point culminant de l'entre-deux-guerres, de ses illusions et de ses erreurs. Il serait instructif de relire aujourd'hui la collection des journaux de l'époque et des âneries qui s'y débitaient. C'était à qui chanterait, sur le mode majeur, les merveilles immanquables du siècle naissant et vagissant, succédant au siècle de Hugo et de Pasteur. Le mensonge conventionnel régnait dans tous les domaines. Le poète national était Edmond Rostand, chez qui on peut découvrir une certaine habileté scénique et un gongorisme tendu à l'extrême, mais aucune espèce de poésie, dans le sens de création conforme et supérieure à la réalité. L'art de Rostand développe des poncifs et donne une fausse idée de l'héroïsme, de la générosité, en général de toutes les vertus. C'est le lyrisme de la bonne et de l'épicière. Le maître de la politique était Waldeck-Rousseau, juriste habile et retors, à ce que l'on assure, mais profondément ignorant de la physique des nations en général et de la France en particulier. J'ai déjà dit qu'il ne connaissait pas les hommes. La science officielle médicale était représentée par Bouchard, métaphysicien des brumes lyonnaises, privé de tout contact avec la réalité pathologique, physiologique, thérapeutique. Il n'était pas une vedette de cette heure falote qui ne se fourrât le doigt dans l'œil jusqu'au coude, pas un docteur ès sciences quelconques qui ne pronostiquât à l'envers, qui ne tirât une conséquence fausse de prémisses mal posées. Nous marchions littéralement la tête en bas, applaudissant avec nos pieds des fantoches chargés de titres et d'honneurs. Le fil, qui devait nous

permettre de sortir du labyrinthe, était embrouillé de telle façon que les meilleurs renonçaient à y voir clair et se contentaient d'un *carpe horam* gros de menaces.

N'allez pas croire que la société fût extrêmement corrompue, ni que le sentiment du devoir civique et patriotique fût éteint dans les âmes. Nullement. Les braves gens, les gens vertueux, bien intentionnés, curieux, zélés, laborieux, abondaient dans tous les partis, dans toutes les classes. Les œuvres philanthropiques étaient nombreuses. Le cœur demeurait excellent. C'est la tête qui était malade. Le Français semblait avoir oublié les règles éternelles qui président à la statique, à la dynamique des peuples et des sociétés, sans lesquelles un pays, selon le mot de Rouvier, se dissout. J'ai entendu des ecclésiastiques, des militaires, des lettrés de premier plan tenir, sur l'effort à donner, des propos absurdes et enfantins, proposer des panacées grotesques, ou bien se lamenter vainement, comme des petites filles malheureuses dans un parloir de pensionnat. Je vous conterai cela un jour.

Il y avait cependant, en ce temps-là, un homme égal aux premiers parmi les plus grands politiques et penseurs français, ardemment patriote, d'une froide lucidité, d'un jugement inébranlable, entouré d'un très petit nombre de disciples, écrivant dans un journal peu lu et dont le nom, inconnu de la masse, faisait hausser les épaules des salonnards à gilet brodé comme d'Avenel, ou des politiciens même subtils comme Dausset. Lemaître levant le doigt disait de lui : « C'est le premier et de beaucoup, mais je ne le dirai pas devant Syveton... » Puis après un silence : « C'est même le seul ». Déroulède disait de lui : « Il faudra que nous ayons ensemble, un jour, un débat très sérieux, très complet... » Jaurès et Clemenceau disaient de lui, depuis un certain article célèbre et qui avait retourné une situation compromise : « Il ne faut jamais discuter avec celui-là, ne jamais lui répondre ». Les imbéciles concluaient : « C'est un sophiste ». Cet homme portait, dans son esprit constructeur et hiérarchisant, le moyen d'éviter les pires malheurs et savait le remède aux maux sans nombre. Cet homme portait, dans sa volonté, de quoi relever tous les autels et tous les courages. Quand l'idée de son pays le tenait, il se passait de manger et de dormir, et, faute d'action, il écrivait vingt heures de suite, sans

débrider, des pages immortelles et des conseils de sagesse enflammés.

Il était né en Provence, sous le soleil. Il vivait dans la brume de Paris, insensible à tout ce qui n'était pas la prééminence du nom français, entre ses livres et quelques fidèles.

Il s'appelait Charles Maurras.

---

## CHAPITRE VI

*Autre salon littéraire : chez « Fœmina ». — Paul Gaulot. Jean Cruppi. — Paul Reclus. — Pozzi. — Troisier. Hervieu et Hermant. — Janvier de la Motte. — Marcel Ballot. Henri de Régnier. — Jacques-Émile Blanche. — Maxime Dethomas. Paul Viardot. — Une fille d'Apollon. — Zuloaga.*

Le ferme et pénétrant écrivain qui signe « Fœmina » au *Figaro* et qui, sous un autre pseudonyme, a publié ce grand livre : *La Lueur sur la cime*, est, en même temps qu'une incomparable amie et un noble cœur, une maîtresse de maison accomplie. Elle avait su grouper avant la guerre, dans les salons de son accueillante demeure, et autour de la table de sa salle à manger, une élite de Parisiennes et de Parisiens, en même temps que les étrangers intéressants, de passage à Paris. L'ambiance était ici toute différente de celle qui régnait chez M^me^ de Loynes. Les convictions politiques et philosophiques de la maîtresse de maison étaient fort éloignées des miennes, cela dans un temps de lutte et de discussions orageuses. Elle recevait des personnalités auxquelles j'étais violemment hostile et qui me gardaient de sérieuses dents. Mais tel est le prestige de la vraie culture, de l'amour en commun de la poésie et des lettres, telle est la douceur de l'absolue confiance réciproque qu'aucun nuage n'en est jamais résulté entre nous.

Dans les heures pénibles où l'on doute de soi-même et de l'avenir, j'ai trouvé auprès d'elle un réconfort inestimable, comme auprès d'un foyer chaud et vif. Elle poussait l'abnégation jusqu'à me représenter comme victorieuses, ou proches de l'être, des opinions opposées aux siennes et qui alors n'avaient

guère cours. Elle feignait d'entrer dans mes vues sinon dans mes espérances. Mais, où nous nous retrouvions pleinement d'accord, c'était devant ces grands problèmes de la vie psychologique et morale, qui n'ont jamais cessé de me préoccuper et auxquels « Fœmina » apporte le même intérêt passionné que moi.

Car sa curiosité intellectuelle est infinie et va des choses de la médecine à la configuration des sociétés et des races, en passant par la musique, la peinture, la conjonction du style et du tempérament. Elle a écrit, sur l'âme anglaise, des pages que le premier critique littéraire de notre temps, j'ai nommé Mme Fitz Herbert Ruxton — Française mariée à un brillant fonctionnaire anglais — m'affirme n'avoir jamais été égalées. Quand je donne ce titre de premier critique littéraire de notre temps à Mme F. H. Ruxton, je sais ce que je dis. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le volume qu'elle a consacré à la *Dilecta* de Balzac et qui a paru chez Plon. Donc « Fœmina » appartient à la très rare catégorie des femmes écrivains qui sortent d'elles-mêmes pour s'intéresser aux autres. Elle arrive à s'en oublier complètement. Je ne sais si elle me pardonnera d'esquisser de sa haute valeur un portrait cependant bien pâle et presque effacé, eu égard au magique modèle.

Magie, potentiel, irradiation des êtres, appelez cela comme vous voudrez. Admis par un froid après-midi d'hiver, il y a de cela dix-sept ans révolus, à l'audience de cette jeune femme discrète et puissante, je suis sorti de chez elle émerveillé. Elle ne m'avait posé aucune question, je ne lui en avais posé aucune et nous étions mutuellement fixés sur nos jugements les plus secrets, sur notre façon de lire le peu d'univers permis à la fièvre de l'écolier humain. Je crois bien que, pendant cinq ans, à travers une foule de travaux et d'occupations, je lui ai écrit tous les deux jours. Cependant je n'aime pas à écrire des lettres. Articles et livres suffisent à mon activité.

Je me rappelle aussi un de mes premiers dîners à ses côtés. Absorbé dans des pensées lointaines et moroses — ainsi qu'il arrive aux plus gais — je n'ouvris la bouche, paraît-il, que pour redemander du filet de bœuf. Sans doute était-il excellent et l'animal gourmand réveillait-il ainsi le convive assoupi. Une fille d'Apollon, qui se trouvait là, m'a raconté depuis qu'elle

m'avait pris pour un ogre misanthrope. C'est qu'aussi j'étais sous le feu d'un homme politique connu, qui m'expliquait je ne sais quelle fiction constitutionnelle, à laquelle je ne trouvais pas le moindre intérêt. Tout occupé à me composer un maintien attentif et poli, j'avais sottement laissé passer le plat !

La cuisine est, chez « Fœmina », de même toute première qualité que chez Mme de Loynes : pièces servies entières et maintenues chaudes, gelées authentiques, beurre irréprochable, légumes bien essorés, civets aux pâtes, perdreaux et grives rôtis classiquement, homards vraiment à l'américaine et truffes savamment réparties. Adrien Hébrard, une des plus fines gueules que j'aie connues, Paul Gaulot, qui sait ce qu'est un bon morceau, le Dr Vivier et moi menions le chœur de la reconnaissance stomacale. Nous jouions même — ce qui est peu correct et passerait en Angleterre pour monstrueux — à faire « hummm, hummm » en savourant les bouchées arrosées aussitôt des bourgognes les plus fruités et capiteux. Mais mon parrain selon la Société des Gens de lettres, Paul Gaulot, était le plus éloquent de tous, par sa bonne figure ronde, toute en bouche, où disparaissaient d'énormes fourchettées, par la voix lente, grasse, onctueuse, avec laquelle il célébrait l'excellente chère, par la façon dont il suivait maternellement du regard — telle la nounou son gras poupon — la miche de pain savamment saucée.

« J'affirme — disait gravement Vivier, en caressant sa fine barbe blonde — et au besoin je proclame que celui qui sait saucer selon les règles n'attrape jamais d'indigestion. Fi des grillades, bonnes pour des sauvages ! »

La cuisinière réussissait si bien les oreilles de porc aux haricots rouges, que nous les réclamions chaque fois. C'est le principe du cassoulet, avec un je ne sais quoi de châtaignard et d'enveloppé, que possède la mitonnade de ces fayots de roi.

« Monsieur Hébrard, — reprenait Vivier, — oserais-je vous avouer qu'aucun article du *Temps*, ne m'a jamais causé un plaisir moral comparable à celui-ci, même s'il est signé Gaston Deschamps !

— Je suis de votre avis, mon cher », répondait Hébrard, en pouffant. Puis, aussitôt, il donnait une recette de haricots garonnais ou à la Castelnaudary, qui nous mettait l'eau à la

bouche, étant lui aussi de cet avis qu'il n'y a pas de plus beau sujet de conversation à table, que votre *Gastronomie pratique*, ô Ali Bab !

— C'est ce qui nous distingue des animaux. Voyez le lion dépecer sa proie. Quel rugissant imbécile !

« Fœmina » dirigeait, sur les uns et les autres, son beau regard compréhensif, grave et ardent, laissant courir ces balivernes qui l'amusaient, jusqu'au détour d'une remarque vive ou d'une soudaine envolée. Elle était secondée dans sa tâche par sa délicieuse vieille amie, Mme W... que nous aimions tous tendrement, qui est demeurée pour moi l'image de la bonté souriante et ingénieuse, par la comtesse de la B... — en littérature Laurent Evrard — personne remarquable, en retrait, qu'il fallait découvrir, et amie sûre. L'une et l'autre ont quitté ce monde, hélas ! L'une et l'autre ont laissé, à ceux qui les approchaient, un souvenir impérissable et un regret déchiré. Le dimanche après-midi, tandis que le parrain Gaulot engouffrait les choux à la crème, et massacrait les ruisselant babas, ces trois dames veillaient au thé bouillant dans le samovar, au renouvellement des sandwichs et du porto. Ce n'est pas une sinécure que de nourrir les gens de lettres et les bons docteurs !

N'allez pas croire au moins, d'après ce récit, que le parrain Gaulot soit un simple goinfre. C'est un historien et un érudit de premier ordre, un romancier attachant et ingénieux, un être bon et sensible. Par-dessus le marché il était de mon bord et, quand on en venait au chapitre des métèques, il vous assénait des arguments sans réplique, dûment arrosés d'un petit madère. Si le ton montait, Jean Cruppi, juriste humain et sagace, apaisait les flots irrités par une remarque joviale, ou un mot d'esprit. Bien que séparé de lui par toute l'étendue de la Constitution et tous les degrés du Syllabus, je l'aime bien, ce Cruppi, il n'y a pas à dire, je goûte sa façon brusque et cordiale de franchir les niaiseries et de définir les coquins. Il y a en lui du vrai magistrat, même quand, à mon avis, il erre, et le type magistrat m'est cher. Ces juges nés ne cherchent pas l'argent. Avocat et homme politique, Cruppi eût aisément amassé des millions. Il a préféré son franc parler et l'exercice d'un bon sens narquois, redoutablement appuyé sur le Code. Il a aussi de l'ancien bourgeois de France et c'est sans doute ce qui le

rend voltairien, à quelques mètres de son ami Montesquieu. Mais quelle différence entre un Cruppi et une larve du style de Hanotaux, toujours biaisant, toujours tremblant, toujours fuyant ! Je m'entendrais fraternellement avec Cruppi dans l'île déserte, au lieu que je ferais cuire Hanotaux, avec beaucoup de beurre, car il est un peu sec.

Le chirurgien Paul Reclus était aussi anarcho qu'il est possible de l'imaginer, mais d'une séduisante intelligence et savoureux comme un pain un peu brûlé. Quand j'apercevais, de l'antichambre, sa petite silhouette grisonnante, son visage creusé, sa barbiche, j'allais à lui tout droit, avec la certitude d'entendre quelque chose de neuf et d'intéressant. Je ne m'étonne pas qu'il ait aimé cette bonne pâte de Brissaud et que Brissaud l'ait aimé. Nous sommes-nous assez disputés quant à la fameuse Affaire, dans les coins, cherchant à fuir la surveillance de « Fœmina », qui nous aurait interrompus et grondés ! Mais, avec cet homme-là, toute dispute tournait à un peu plus de sympathie pour lui, vu sa bonne foi, sa chaleur et ce je ne sais quoi qui émane d'une personne dévouée au genre humain, sans phrase ni attitude. Cette famille Reclus a décidément de la grandeur, Paul Reclus prônait le désordre social, par amour de l'individu, et on le sentait tout proche de l'ordre. Peu dialecticien, il n'écoutait guère les raisons qu'on lui donnait, car la charité, la générosité l'emportaient en lui sur le jugement. Il était, dans son métier, un dispensateur de bienfaits, une conscience scrupuleuse, « quelqu'un de chic », comme on dit en salle de garde. Et comme il riait bien, franchement ! Je ne pardonne pas à la mort d'avoir enlevé si tôt Vivier, Brissaud et Reclus. Après tout, peut-être leur en voulait-elle de la retarder trop souvent.

Sans chercher ici les contrastes faciles, je vous avouerai que Pozzi, autre chirurgien fort différent, ne m'intéresse pas du tout, mais là, pas du tout. Il est bellâtre, pommadé, bavard et vide. On le sent faux et emprunté jusque dans ses gestes, jusque dans le son de sa voix. Sa politiquaillerie vaut sa science, qui ne vaut rien. Il a trente mille admiratrices, à cause de son air mousquetaire ; je ne lui connais pas un défenseur. Je le range dans la catégorie des Poirier, des Albert Robin, des beaux néants, semés d'intrigues et fleuris de fatuité.

Ce ne sont pas des cliniciens, ce ne sont pas des thérapeutes, ce sont des torses. On dit Pozzi bon opérateur. Je ne lui confierais pas mes cheveux, surtout s'il y avait là une glace qui lui permît de m'estafiler en se mirant.

Le Dr Troisier, qui fuit la réclame comme Pozzi la poursuit, fut un des premiers dans son art. Silencieux, attentif, observant tout et tous sous ses gros sourcils, il provoque et retient l'estime de ses confrères. C'est par des hommes tels que lui que l'École française, en dépit de tant de faiseurs, s'est maintenue pendant l'entre-deux-guerres. Le Dr Bissérié, de la jeune génération, est aussi un familier de notre amie. Savant de premier ordre, antimatérialiste, patriote vigilant, il est de plus électricien consommé. C'est dire qu'il a failli plus d'une fois être écartelé, brûlé, tordu par ses formidables machines. Mais elles ne lui ont pas ôté ce subtil sourire sous le lorgnon, dans son visage aigu et macéré, signe de l'équilibre moral chez les grands sensibles. L'ironie cautérise les blessures secrètes de la générosité méconnue.

Hervieu et Hermant, celui-ci tenant avec religion le chapeau académique et l'épée de celui-là — tel un vieux petit page « étonneint » — apportaient, à ce milieu composite, le premier, un sommeil invincible, le second, une médisance à la fois forcenée et inoffensive. Hermant a coutume de peindre ses hôtes et ses amies, dans ses romans pastichés du XVIIIe siècle, sous l'aspect d'assassins, d'empoisonneuses, d'éthéromanes et d'avorteurs. Cette vision pathétique et déformante aurait dû lui assurer le succès par le scandale. Il n'en est rien. Chacun de ses livres à clé — depuis celle du boudoir jusqu'à celle des cabinets — est une déception pour l'anthropophage et un bâillement pour le clubman désœuvré. Il a beau jeter du poivre rouge, c'est comme s'il mettait du clou de girofle. Le tout dans un style propret, désuet et troussé à la « qu'en dit l'abbé », de Voisenon chez la portière. Je n'ai pas vu sans attendrissement Bébel ganté de frais, le haut de forme à la menotte, veiller sur le sommeil mondain d'Hervieu, lequel, de temps en temps, soulevait une paupière enflée, esquissait un pâle sourire à son vieillard de chœur — car Bébel frise la soixantaine — puis retournait béatement à Morphée.

Il doit y avoir un livre d'Hermant où nous étranglons, Vivier

et moi, une vieille dame, avec l'aide de Robert de Montesquiou et de Boni de Castellane, à moins que ce ne soit Boni de Castellane qui vienne se pendre derrière mon armoire à glace, après avoir égorgé ma grand'mère, en présence de Jules Lemaître et de M[me] de Loynes. Bébel voit l'existence ainsi. Que voulez-vous que j'y fasse ! Si je vous disais que j'ignore le ressort psychologique de cette propension au pathétique gelé et au bistournement des camarades, je mentirais. C'est là le symptôme d'un trouble foncier, d'un renversement de la vision, d'un « marionnettisme » maladif. Quel drôle de petit théâtre chinois, mes amis, que le cerveau de notre Bébel, et combien je suis content de ne pas être dans sa peau !

Chaque dimanche, apparaissait un homme voûté, bredouillant, entre deux âges, habillé de vêtements trop larges et mal brossés, qui ne trouvait jamais où s'asseoir et se fatiguait quand il restait debout. Cet homme vous prenait par le bras, racontait très vite, en avalant les syllabes, une histoire confuse, souriait tristement, allait boire une demi-tasse de thé, renversait le reste, bousculait une dame, s'excusait, puis réfléchissait le nez au mur, à moins que, saisi d'admiration, il n'allât contempler de près une jolie femme, son tuyau de poêle à la main, comme on regarde un tableau. C'était le bon, le cher, l'inappréciable Janvier de la Motte. Je le tiens pour un grand tragique. Son drame noir et âpre, *les Appelants*, est un chef-d'œuvre. Cinq représentations en tout. Dame, on voyait un enterrement sur la scène et cela finissait dans l'amertume et les larmes ! Janvier de la Motte sentait, déplorait, chérissait la beauté et la douleur et elles étaient simultanément ses deux muses, comme d'un Baudelaire dépoétisé. Il avait un physique d'avare, et rencontrant une petite malheureuse, chaque soir d'hiver, grelottante d'insuccès timides au coin du boulevard Haussmann, il lui donnait gratis, un soir sur deux, avant de rentrer chez lui, 50 francs. Fantine chez Alceste. Une musique divine, que désaccordaient les grincements de la vie, chantait en Janvier de la Motte. Il se bouchait les oreilles pour mieux l'entendre. Ce fut notre Ibsen, à nous Français, un Ibsen totalement méconnu.

Je n'oublierai jamais sa stupéfaction quand je lui déclarai un jour que je l'admirais. Il croyait d'abord à une blague féroce et

s'apprêtait à me pardonner. Mais non. J'avais l'air bien sincère. Alors il me prit les deux mains, me les serra, essaya d'articuler quelque chose, puis s'en alla, en écrasant les pieds d'une jeune fille qui fit : « Ouïe ! Aïe ! Oh ! mon Dieu, là là ! » Déjà, dans l'antichambre, Janvier de la Motte, épouvanté d'avoir un admirateur, calottait le valet de chambre à tour de bras, à force de vouloir endosser son paletot. Ma déclaration l'avait bouleversé, tant il avait l'habitude d'être traité, par ses confrères et les directeurs de théâtre, ainsi que de la crotte de chien.

On a fait une gloire posthume à Becque, qui ne valait pas Janvier de la Motte. C'est que Becque était un faux ours et un pessimiste en carton-pâte, au lieu que, chez Janvier de la Motte, l'ourserie et le désespoir étaient fonciers. Les gens, en somme, aiment l'artificiel, encore et surtout dans l'âpreté.

Janvier de la Motte chérissait Marcel Ballot, qui est un légume froid et grisâtre et s'occupait, en ce temps-là, sans critique ni littérature, de critique littéraire au *Figaro*. Je n'ai aucun goût pour Marcel Ballot, mais puisque Janvier de la Motte faisait cas de ce salsifis, c'est sans doute qu'il y a en lui quelque qualité inapparente de la fibre. De même certains de mes amis très chers ayant de l'affection pour Henri de Régnier, cadavre au menton de galoche, oublié debout, sous la pluie, en habit d'académicien, par un assassin distrait, je me dis qu'il subsiste en Régnier quelque chaleur humaine ou quelque don ignoré de moi. Des vers froids, compassés, symétriques, aussi laids et vainement sonores que ceux de Heredia, un profil en mèche de lampe, une voix enchifrenée, une ironie de flanelle humide, un regard qui meurt derrière le monocle, tels sont, à mes yeux, les attraits de ce gentilhomme. Son avidité pour les pieds de Henri Letellier, casoar directeur du *Journal*, a achevé de me le rendre insupportable. Enfin je n'aime pas qu'un crevard s'amuse à jouer les auteurs licencieux, dans l'illusoire espérance d'appâter les lecteurs.

Que peut avoir avalé Jacques-Émile Blanche, quelle coloquinte, quelle herbe nauséeuse, pour avoir cette crampe buccale dans ce visage pâle, rond et plissé de couturière anxieuse ? Je le vois toujours, derrière une porte, se tordant les mains, une jambe en avant, et susurrant des propos mondains, d'une

atrocité insignifiante, puis contractant les rides parallèles de son front autour d'un orifice de caoutchouc. Il ne manque certes pas de talent dans son art. Il fut, à un moment donné, presque un beau peintre, travaillé par l'influence de Sargent et de l'école anglaise, des gentlemen aux riches guêtres en cuir fauve, moins le ciel en coup de vent et le charme languide des dames au long col, caressant une tête de lévrier. C'est un influençable qui joue les originaux, un potinier macabre qui pose au moraliste. Il appartient à la race des commères tragiques, brouillant les gens sous prétexte de les réconcilier, compliquant les histoires les plus simples, colportant les racontars et les fables déshonorantes, jouant les gales au grand cœur et les Merteuil sentimentales. Ce genre m'est pénible. J'ai toujours fui Jacques-Émile comme la peste bubonique, surtout dans ses crises d'attendrissement qui le prennent, me dit-on, quatre jours par mois. Souvent chez « Fœmina », Forain, armant ses pistolets oculaires, contemplait Blanche sans dire un mot, puis éclatait d'un rire strident et ne s'expliquait pas davantage. Impossible de le confesser. Je me disais : « A-t-il de la chance de prendre tant de plaisir à Jacques-Émile ! » Je lui disais : « Qu'est-ce qui vous réjouit donc, Forain, dans cette grande fifille zézayante et confidentielle ? » Mais il continuait à rire bruyamment et ne répondait pas.

Ce qui m'intriguait davantage, c'est que Maxime Dethomas, lui aussi, se divertissait de l'aspect de Jacques-Émile. Maxime Dethomas, c'est le Parisien né et c'est un grand et consciencieux artiste, à la vision implacable, au trait sobrement vigoureux. Comme Forain, il se tient à l'endroit précis où finit la silhouette et commence l'état d'âme, expliquant et commentant celle-là par celui-ci, ou réciproquement. Les boursouflements et dégonflements de la vanité humaine le ravissent. Il collectionne et il enchâsse les trouvailles verbales des imbéciles, en même temps que leurs mines et leurs attitudes. Monsieur l'important, madame soif-d'égards, mademoiselle je-suis-un-type, ont en lui un observateur sans miséricorde. Il est grand, il est gros, il est placide, il ne s'emballe jamais. Les compliments « lui mettent les pieds en dedans », — comme il dit, — et la fausse cordialité le fait grincer. Il possède en tout un goût extraordinaire, depuis le mobilier jusqu'aux jugements portés

et il n'en fait nullement parade, satisfait du suffrage de quelques connaisseurs. La discrétion est une de ses joies intimes. Il éprouve à garder, pour sa délectation intime, une bonne histoire, le même plaisir que d'autres à la divulguer. Il échappe aux raseurs par la masse, et les écarte doucement sans les voir. Il suit les travers humains jusqu'à leurs origines, non sans un franc et large rire, lequel indique qu'il a trouvé. Que de bons moments passés ensemble, au milieu de la comédie des salons !

Paul Viardot, musicien qui a de qui tenir, possède une haute, large, puissante fantaisie, adéquate à son aspect sympathique, sur lequel il commençait à peine à neiger. Sa généreuse gaieté, ses imitations de belge et de méridional, sa verve magnifique et sans cesse renouvelée, le rendaient cher à toutes et à tous. Il me rappelait, par endroits, Armand Gouzien et sa bienveillance chaleureuse. Il y a des êtres bénis du ciel, qui se déploient sans blesser ni offusquer personne, qui gesticulent au milieu des verreries, sans les effleurer, dont la verve est tonique et toujours neuve. Paul Viardot est de ceux-là. Son répertoire est inépuisable.

C'est lui qui, passant dans une rue de Marseille, entendit une femme crier à son tonnelier de mari : « Dépêche-toi, voyons, de *plier* les bouteilles !... »

C'est devant lui qu'un brave Belge apostropha une servante, qui vidait son eau sale jusque dans la direction de son pantalon : « Alleye, honteuse ! »

Il faut le voir mimer ces histoires, écartant de son front une mèche fournie et violente de cheveux plats, son verre d'orangeade à la main. Mais il faut le voir aussi au piano, devenu pathétique, arrachant au clavier l'âme de Chopin toute fumante et descellant la dalle de Beethoven. Ici c'est un autre Viardot, un inspiré du son, le regard perdu, le torse rejeté en arrière, ou courbé sur les notes avec amour et se grisant de son propre génie évocatoire. Tant qu'il y aura des Viardot, des Risler, des Bellaigue, les maîtres de la musique ne seront jamais morts et leurs voix ranimées viendront éveiller les ancêtres innombrables engourdis en nous-mêmes.

Je ne veux pas jouer aux rébus et on ne me reprochera pas de masquer les personnalités que j'introduis ici. Néanmoins je préfère vous laisser deviner le nom de la jeune et brillante

lyrique — un des plus beaux noms de l'histoire de France — qui remplissait la maison de notre amie de son exubérante gaieté et de son rire d'argent clair. Bien que petite de taille, elle tenait en main et cravachait les chevaux du soleil, à travers les gouffres bleus de la fantaisie verbale la plus étourdissante. Elle animait la pierre et le métal, faisait du chou à la crème du parrain Gaulot une Alpe en miniature et reculait les murs à l'infini. Fille d'une musicienne de premier ordre, elle avait l'oreille juste pour les mots, non pour les idées et les jugements, demeurés enfantins ou rudimentaires, mais entraînés dans le tourbillon le plus généreux. C'est ainsi qu'elle arrivait à faire scintiller les cailloux de 1789 aussi brillamment que dans Michelet, depuis ce galet perforé de Mirabeau, jusqu'au silex de Robespierre et au conglomérat de Danton. Il était amusant de la contredire, pour voir apparaître aussitôt les erreurs du siècle précédent et celle de la fin du XVIII^e^, du romantisme à l'Encyclopédie, habillées à la moderne de brocart et de soie, avec une richesse incomparable, rajeunies, revivifiées pour le temps de ses impétueux discours. Descendante de héros roumains, fragile et puissante dans sa multiple personne, comme dans le contraste de son verbe et de sa pensée, cette radieuse illusionniste n'avait certes rien d'une étrangère. Elle était plutôt une éloignée dans le temps, une réapparition enchanteresse de ces dames de la cour, qui s'attendrissaient sur le progrès des mœurs et les nouveaux principes de fraternité, quelques mois avant l'échafaud.

Sa prose, à mon avis, ne vaut pas ses vers, quelquefois remarquables quand ils sont de description pure, quand ils évoquent un souvenir ou une nostalgie, quand ils ne sont ni surabondants, ni diffus. Mais c'est dans l'improvisation de la causerie que je la préfère et de beaucoup, pareille à une fée surgie du plancher, pour calmer à point la souffrance latente qui naît de la vue plate des choses et des gens. Quelles girandoles elle allumait, quelles fêtes sur les pelouses et sur l'eau, quels palais de lumière elle dressait, assise toute menue dans un grand fauteuil, ou bien accoudée à la tapisserie, sous un vaste chapeau, et cherchant, d'une main fine et prompte, dans l'infini le terme juste. Évoqué par elle, Racine redevenait le petit joueur de la Ferté-Milon — comme elle l'a dit délicieuse-

ment ; — Pascal, l'enfant de génie, courbé sur ses barres et ses ronds ; Mozart, le jeune prodige virant sur son tabouret de piano, devant l'Autriche ébahie ; La Fontaine, le bon vieil ami pour lequel on ne se gêne pas et dont les enfants chipent le gâteau. Elle reconstituait les rêves des gens de lettres, depuis Byron, l'énervé des cimes, jusqu'à Musset, le sage habillé en fol, de Mme de Sévigné, blottie dans sa tendresse maternelle et griffue pour le reste de la planète, jusqu'à la femme-homme, étonnante de vides et de pleins, que fut Mme Sand. Dénuée de critique quant aux vivants, elle prêtait aux grands morts, avec un bonheur inouï d'expression, des parcelles détachées de sa sensibilité frémissante, lesquelles dansaient sur leur mémoire, comme les yeux du soleil sur les feuilles innombrables de la forêt. Je crois que Shakespeare, qui savait presque tout, l'avait peinte à l'avance dans sa reine Mab. Quand elle entrait, sur le coup de quatre heures, chez « Fœmina », gracieusement empêtrée dans son manteau de velours, rayonnante de tout ce qu'elle allait inventer et raconter, de la joie qu'elle allait répandre, j'entendais les grelots du fameux scherzetto de Berlioz, dans *Roméo et Juliette :*

> Mab, Mab, la messagère fluette et légère
> Elle a pour char une coque de noix,
>     Que l'écureuil a façonnée.
>     Les doigts de l'araignée
>     Ont filé ses harnois.

J'écris ces mémoires en pleine vie, ainsi que du fond du tombeau. Je ne veux ni flatter, ni dénigrer. Peu me chaut de plaire ou de déplaire. Il ne manque à cette poétesse expansive et raffinée, pour toucher réellement les cœurs, que le renoncement à elle-même, que de ne plus interposer son image entre l'univers et la conscience qu'elle en prend. « Qui chante son mal enchante », a dit l'amoureux Aubanel. Mais, si l'on veut être vraiment grand, il faut que ce mal, ainsi chanté, soit conçu sous la forme de l'universel, et c'est à quoi n'a pas manqué l'immortel auteur de *la Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon.* Montaigne et Rousseau, qui parlent d'après eux-mêmes, ne donnent pas l'impression du personnalisme, par la profondeur d'un sondage qui les dépasse, atteint aux sources

de l'humain, après les couches et strates de l'individu. Noyez votre moi dans l'océan ou perdez-le dans les étoiles, ô vous qui répandez les stances sonores, les yeux fixés sur le laurier toujours vert. Alors seulement vous le décrocherez et pourrez le tresser en couronnes, à la façon du vieux Malherbe, loin de l'envie et du persiflage.

Notre temps aura connu un précieux ridicule, bien trop abondant et digressif, insupportable mais singulier, tel que Robert de Montesquiou. Il aura connu un joli et tendre évocateur — un peu languissant — des soirs de province et des âmes virginales, Francis Jammes. Il aura connu ce versificateur ingénieux et bavard, arracheur de rimes et de dents, insupportable neurasthénique juché sur le char automobile de Barnum, le bonhomme Cambo, Edmond Rostand. Il aura connu la lyrique, douée jusqu'au gaspillage, chargée à l'excès de tous les prestiges, de toutes les séductions du vocable, dont je viens de parler. Il aura connu Mallarmé, sa magie absconse dans le clair, et ses joyaux innominés, sertis au centre d'une pensée indécise. Il aura connu le grand et hagard Verlaine, le suave et docte Sully Prudhomme, l'érotomane Mendès, Heredia sonne-creux, et combien d'autres ! Mais si la poésie, abstraction faite de la règle prosodique, consiste à être relié au monde par un réseau plus vrai et plus intime que celui des autres humains, à faire vibrer à l'unisson des cordes éloignées et mystérieusement apparentées, à extraire l'essentiel de la circonstance et l'éternel du transitoire, alors le seul poète, grand, invincible poète de notre temps, c'est Paul Claudel. Messieurs, mesdames, pardonnez-moi, pardonnez-lui et saluez-le !

Que l'on se représente ces Parisiennes, dont quelques-unes étaient des merveilles de beauté, de grâce et d'esprit, ces Parisiens tous en vedette et quelques-uns remarquables, devisant autour des gâteaux et du chocolat, dans le salon, l'antichambre, jusque sur les premières marches du grand escalier. L'art de la maîtresse de maison idéale, c'est d'être partout à la fois et de favoriser tout le monde, en ne mécontentant personne. Ainsi faisait « Fœmina ». C'était à qui lui demanderait un moment d'audience particulière, pour solliciter un conseil, raconter telle démarche, se plaindre ou se féliciter. Elle souriait, rassu-

rait, encourageait. Il ne venait d'elle que des paroles généreuses ou vivifiantes. On eût dit un docteur moral au milieu de sa clientèle, où tout le monde souvent parlait à la fois. Je n'ai jamais connu un tact plus parfait pour savoir qui il fallait attirer et choyer, qui il fallait tenir à distance, qui il valait mieux ne pas inviter. Il y avait une première zone et une seconde, dont faisait partie notre Bébel Hermant, à cause de ses déformations romanesques et de son goût des atrocités. Mais maintenant que le voilà prévenu, ce Crébillonnet national va sûrement, par esprit de « vingince », me faire étouffer le parrain Gaulot à l'aide d'un baba empoisonné, dans le vestibule de cette chère maison, cependant que Maxime Dethomas, tendant son couteau à palette, me criera : « Vas-y, Léon, avec ce surin, ce sera beaucoup plus commode ! » Puis de ce drame « éminemment parisien » le petit baigneur en caoutchouc rose de la piscine de l'Automobile-Club tirera une pièce en quatre actes, que le bon Porel aura la faiblesse d'accepter, et qui aura trois représentations bien tassées.

Beau-frère de Maxime Dethomas, le peintre Zuloaga est le type de l'Espagnol silencieux, robuste, spirituel, concentré dans sa force et dans son talent. Tout le monde connaît ses danseuses, ses toréadors, ses toiles fiévreuses, voluptueuses ou crispées, par lesquelles il arrive parfois à égaler Goya, sans ressembler à Goya, son coloris nouveau, aux tons crus, sa puissance d'observation et de rêve. Je crois avoir été un des premiers à signaler cette reviviscence de l'art espagnol et catalan, cette floraison de peintres, de dessinateurs, de sculpteurs, parmi lesquels on remarque surtout, et au premier rang, Rusiñol, Zuloaga, Cazas, Anglada, Utrillo, Sert, sans compter un musicien comme Albenice et une demi-douzaine d'auteurs dramatiques tels que Rusiñol déjà nommé, Unamuno, etc. Quelques années avant la guerre, mon cher Santiago Rusiñol avait installé, avec le sculpteur catalan français Violet, une merveilleuse petite exposition de toiles et de groupes, qui fit courir tous les connaisseurs. Violet y avait un troupeau d'une douzaine de moutons — en langage local, un « escamote » — serrés les uns contre les autres, au-dessus desquels on sentait la pluie et le froid, et un buste magistral de Mgr de Carsalade, évêque de Perpignan, plus une vingtaine d'œuvres adorables.

Alentour flamboyaient les jardins d'Armide-Santiago. J'allais là une heure chaque jour, comme j'aurais été à Aranjuez ou à Grenade, songer devant ces statuettes et ces tableaux, habilement groupés par deux grands artistes, au milieu des âneries que débitent les gens du monde quand, n'ayant pas d'avis, ils veulent s'en payer un.

---

## CHAPITRE VII

*Chez « Fœmina »* (suite) : *le Dr Henry Vivier. — Ugo Ojetti. Le psychologue Antoine Bibesco. — Gaston Calmette. Vonoven. — Francis Chevassu. — André Beaunier. — Forain.*

Or, advint qu'ils se rencontrèrent »... car le docteur moral qu'est « Fœmina » devait, de toute éternité, comprendre la grandeur du médecin étourdissant, du guérisseur que fut notre cher ami Henry Vivier.

La première fois que je vis Henry Vivier, ce fut par un jour d'été ensoleillé, sur la route allant de Champrosay à Draveil. Fiancé à la fille d'Alfred Stevens, il marchait radieusement beau, à côté d'elle radieusement belle, précédé de ses trois beaux-frères, Léopold, Jean et Pierre Stevens, qui n'ont pas précisément l'air de gringalets. Tous les cinq comptaient déjeuner dans une auberge, après une petite marche militaire, destinée à ouvrir l'appétit. La mine fière et réfléchie de Vivier me frappa. Il avait la barbe blonde et le cheveu blond ardent du northman devenu Normand, l'œil doré, joyeux et pensif, les traits fins, réguliers, comme concentrés autour d'une pensée de feu ; et sa voix, légèrement enrouée, prenait soudain d'ardentes inflexions. Je leur dis : « Vous ne passerez pas devant chez nous sans prendre un joyeux vermouth. Il est rustique, mais pas trop mauvais.

— Il ferait beau voir, — répliqua Vivier, — qu'on refusât un vermouth par un temps pareil ! » Puis, montrant le ciel bleu : « Pas un nuage, telle sera notre formule, si vous le voulez bien, mademoiselle et messieurs ». Car il prenait volontiers, pour s'amuser, le ton épique.

Mon père travaillait, penché sur son pupitre, à cause de sa myopie. Il leva la tête et reconnut « les grands diables », fils de son cher Alfred Stevens, qu'il aimait tant, puis Catherine Stevens, dont le fiancé fixa son attention : « Ah ! ah ! médecin comme Léon. Vous n'avez pas l'air de porter le diable en terre, au moins. Je vous en félicite. Je parie, belle jeunesse, que vous êtes à la recherche d'une omelette. Eh bien, allez donc à l'Ermitage ! » C'était un très aimable caboulot de la forêt de Sénart, auprès duquel habitait Nadar. Vivier sauta sur ce nom, qui lui faisait déjà, dans l'esprit, un petit paysage. Puis il raconta quelque chose de charmant et de rapide, que reprit Alphonse Daudet, et ce court duo multiplia la joie du beau soleil. Quand, les verres vides, il se leva pour prendre congé, nous étions amis. Mon père me dit : « Cette charmante jeune fille a fait un fameux choix. J'ai rarement vu un être plus sympathique, plus entraînant que ce Vivier. A ta place, je me serais fait inviter ».

L'envie ne m'en manquait certes pas , mais je craignais d'être indiscret et, les raccompagnant jusqu'à la grille, j'entendis la voix de mon condisciple, qui fredonnait le refrain du général Lasalle :

> Amis, il faut faire une pause :
> J'aperçois l'ombre d'un bouchon...

Le temps passa. Je retrouvai Vivier chez Georges Hugo, dont la maison était alors la plus brillante et la plus accueillante de Paris. On y dînait, on y jouait de la très bonne musique, on y soupait, on y dansait, on y bavardait, on y récitait des vers et Paul Mariéton y faisait feu des quatre pieds, en bégayant de toutes ses forces. C'était à qui le turlupinerait, pour recevoir en pleine figure un de ces mots inoubliables, dont on se réjouissait ensuite pendant quinze jours. Il prétendait que sa calvitie l'enrhumait et passait sur son crâne ses mains potelées, ses patoches, comme nous les appelions. Alors Vivier, interrogé par lui, donnait paternellement son avis : « Dans ce cas-là, mon cher Mariéton, je conseille hardiment la perruque.

— Vous n'y pen... pensez pas... ma ca... calvitie fait partie intégrante de ma per... personnalité... Qu'est-ce que di... dirait mon concierge !

— Vous lui exposeriez vos raisons, auxquelles un concierge,

aussi remarquable que le vôtre, serait certainement accessible ».

Comme le docteur toussait, ce soir-là, d'une petite toux assez inquiétante de verre fêlé, je me permis de lui en faire l'observation. Nous avions déjà l'un pour l'autre beaucoup d'affection. Nous avions décidé de nous tutoyer. Il m'entraîna à part : « Sache donc, cher homme, que je suis tuberculeux, et à fond, depuis deux ans. Cela m'a pris sans antécédents héréditaires, en soignant deux pauvres bougres de paysans, le mari et la femme, chez qui je logeais pendant les vacances. Comme je suis une espèce de blond roux, la maladie a évolué vite et j'ai craint, un moment, de ne pouvoir me marier. Je manquais ma part de paradis sur terre. Alors j'ai pris les grands moyens ».

Voici en quoi consistaient ceux-ci. Il s'était alité en plein air, en plein hiver, dans un hamac, pendant un an, et sans aucune faim, s'était suralimenté, à raison de deux beefsteaks à chaque repas : « J'avais en outre une diarrhée du diable, que j'ai vaincue sans nul médicament, par la contention mentale et donc musculaire. Le résultat fut magnifique, mais c'est un effort que je ne demanderais pas au passant de la rue ». Il ajouta : « Mon optimisme actif m'a sauvé. J'avais devant moi une image riante. Ce fut le programme de ma guérison. Car, ce que tu entends aujourd'hui, n'est qu'un petit reliquat laryngé de rien du tout ».

Je dis à « Fœmina » : « Il faut que je vous fasse connaître un sorcier, mais un sorcier joliment moderne. En cinq minutes, telle que je vous connais, vous saluerez en lui le génie psychologique et médical ». Je m'arrangeai pour voir notre amie, au sortir de la conversation. Elle avait, dans le regard, cet éblouissement que donne la contemplation prolongée du soleil : « Tout ce que vous m'aviez annoncé est exact. Ce n'est pas un homme c'est un monde ». Vivier, de son côté, me confia : « En parlant avec elle, on a l'impression d'avoir l'intelligence augmentée. D'ailleurs, inutile de lui raconter quoi que ce soit, elle devine tout ». Souvent désormais, le désir d'échanger des idées et de confronter nos réflexions nous réunit dans cet hôtel de l'avenue claire, où l'on perçoit le sifflement des trains de banlieue. Le docteur chipait une demi-heure entre deux visites. J'en faisais autant entre deux articles. « Fœmina » voulait bien interrompre un moment le défilé de ses amis et relations. Pen-

dant la belle saison, nous dînions au Bois de Boulogne, qui n'est pas loin, et il n'y avait qu'à laisser parler, entre l'eau du lac et les étoiles, le plus vaste, le plus neuf, le plus hardi inventeur de ce temps, le trouvère incomparable Henry Vivier.

Cela commençait en général par une ellipse, accompagnée d'un petit rire et d'un rapide mouvement de l'œil, ce qu'on appelle un « trait » en éclair. Les hommes très éloquents ont souvent ce tic, comparable à une étincelle dans la région des couches optiques. On ne savait si notre sorcier tirait son préambule de la vie courante ou du rêve, et je crois qu'il extériorisait simplement son dialogue intérieur, méthodique et continu comme un chef-d'œuvre : « Il ne faut pas vous figurer, ma chère amie, ni toi, Léon, qu'il n'y ait qu'une guérison possible pour tel ou tel mal. La nature tend à guérir, comme elle tend à détruire, de tous les côtés. Les simples en sont la preuve, ainsi que les minéraux et les sérums, sans compter les interventions morales, dont nous n'avons encore qu'une vague notion, comme les navigateurs longeant, au crépuscule, une île inconnue... »

Ce début me plaisait d'autant plus qu'il rejoignait ma vieille conviction que les maladies mentales, nerveuses, et un grand nombre de troubles fonctionnels et organiques relèvent de ce qu'on a appelé la psychothérapie, ou plus exactement d'une cure de volonté. Tout le problème consistera à articuler cette volonté avec le corps qu'elle sculpte et domine, comme on articule l'objet à soulever et le levier qui le soulève. La volonté est un influx mental, réparti entre l'esprit et le muscle, entre la pensée et l'acte, et qui jette hardiment son filet jusque sur les images héréditaires. Il ne manque que la connaissance des commandes morales-corporelles sur lesquelles elle doit appuyer, pour réparer le dommage pathologique. J'ai commencé à essayer d'éclaircir cela dans *l'Hérédo*, mais je ne voudrais pas mourir sans avoir donné, là-dessus, toute ma pensée et le résultat de mon auto-expérience. Si Vivier avait vécu, ce serait déjà fait, car il aurait mis mon affaire au point, en la dépassant de tout son génie.

Il pensait que les grands médecins, tels que Sydenham — un de ses préférés — ont tout entrevu et qu'il y avait en eux une constitution analogue à celle des plantes qui guérissent, une

affinité pour tel ou tel remède : « Sydenham connaissait l'opium, profondément inconnu, et comme déchaîné depuis sa mort. J'enrage de voir tourner au mal, faute d'un maître cuisinier, une aussi merveilleuse puissance, un pareil ennemi de la douleur ». Son avis était que l'opium, engourdissant toute souffrance, physique ou morale, fait pencher d'abord l'esprit vers la joie — d'où l'euphorie au début de l'intoxication — puis, à la longue, engourdit la joie à son tour et amène en nous les ténèbres. Il fallait donc, non se passer de lui, mais en quelque sorte le domestiquer, l'humaniser : « C'est ce qu'avait compris Sydenham. C'est ce qu'il n'a pas complètement réalisé, car le laudanum n'est qu'un commencement d'apprivoisement de l'opium ».

De même pour l'alcool : « Sans lui, — disait Vivier en montrant un petit verre de bonne eau-de-vie, — je serais mort depuis longtemps. Il y a des tempéraments auxquels un brin d'alcool est nécessaire, comme courte flamme de phlogistique en supplément. L'alcool est l'arbre du bien et du mal. Après avoir méconnu ses dangers, on ne veut voir maintenant que le mal, on veut le supprimer comme remède. C'est idiot. J'affirme que, chez certains tuberculeux, à doses calculées avec soin, il peut rendre d'immenses services, comme l'arsenic et comme le fer. Mais où est-il le thérapeute sage qui sait jouer, en un rationnel équilibre, du fer, de l'arsenic et de l'alcool ? »

Il avait fait une étude spéciale de la strychnine et l'associait à la caféine, quand il s'agissait de relever le cœur, selon un dosage qui terrorisait les pharmaciens : « A la vue de mon ordonnance, ils deviennent tout pâles et déclarent que je me suis trompé. J'ai l'habitude. J'insiste par un mot, que la femme de chambre leur porte en tremblant. Alors ils s'exécutent et, en général, ma solution salvatrice arrive à temps ». En effet, la défaillance du cœur, notamment dans les affections pulmonaires — le muscle creux ayant alors un travail triple — et chez les vieillards, est une cause très fréquente de mort soudaine. Trop de médecins s'occupent, en ce cas, du poumon, quand c'est le cœur qu'il faut secourir. « Mes confrères ont une fâcheuse tendance à constater la mort sans l'étudier. Subite, ou précédée d'une agonie de durée variable, elle demeure pleine d'enseignements. »

Vivier n'admettait pas que son malade mourût. Je l'ai vu aller chercher sous les ombres ma chère grand'mère maternelle, âgée de quatre-vingt-un ans, et lui donner huit ans de sursis. Dans ces cas, il était étonnant et atteignait au sublime. Il s'installait au chevet des moribonds, il les surveillait minute par minute, les alimentait, les soutenait à l'aide de petits trucs à lui, réveillait leur moral, leurs espérances, les réintéressait à l'existence. Il ressemblait au tapissier diligent, qui reprend, point par point, l'étoffe usée et déchirée, reconstitue les couleurs et les figures. Grand savant, au courant comme pas un de tous les raffinements et de tous les progrès de la culture médicale, il se muait en grand artiste, et les deux se fondaient dans une espèce de paternité ou de fraternité tendre, que je n'ai connue qu'à lui. Il distribuait, à ses clients, de son âme harmonieuse et rayonnante. Il les réchauffait à sa lumière.

Il avait été l'élève de Brissaud, auquel il gardait une reconnaissance émue. Cependant il se séparait, en tout et pour tout, de l'école de l'expectative et de l'abstention thérapeutique, que représentait le bon Brissaud, sceptique et candide à la fois. Vivier professait qu'aucun cas, si grave soit-il, n'est forcément désespéré, puisqu'on a vu rétrograder le cancer et s'interrompre la paralysie générale, puisqu'on connaît des tabes bénins et des cavernes pulmonaires, au troisième degré, cicatrisées. Aussi son premier soin était-il de donner, au malade gravement atteint qui le consultait, la certitude de la guérison et de lui inculquer, comme il disait, « la glorieuse volonté d'en sortir. » Au rebours des charlatans, qui imposent des régimes compliqués et droguent surabondamment, transformant leurs clients en cornues, il limitait les interdictions et il n'ordonnait que peu de remèdes, judicieusement choisis, dont il expliquait l'action avec grands détails. Il faisait voir les parcelles de fer s'incorporant à l'hémoglobine du sang, la lutte de l'arsenic ou du mercure avec le tréponème, la crétification des nodules tuberculeux sous l'influence du gayacol, l'imprégnation de la névroglie par le chlorure d'or, la fonte de la sclérose, locale ou généralisée, par l'asclérine, l'endormement de l'excès d'influx nerveux par le valérianate ou le bromure. Ainsi reliait-il, pour commencer, l'imagination à la substance thérapeutique et au champ des cellules que celle-ci devait imprégner, de telle façon

que la volonté eût prise sur ces cellules et cette substance, au lieu de broyer à vide. Écoutez-le :

« Je pense, vieux Léon, que le désir naturel qu'ont les patients de savoir la cause et l'évolution de leur mal est louable et utile. Celui qui sait où et comment il souffre, où et comment doit être porté le soulagement à sa souffrance, et la marche de sa guérison, considérée comme certaine, celui-là est déjà à moitié guéri. Au besoin, je lui proposerai un petit schéma de la lutte qui va s'accomplir en lui et lui demanderai d'y réfléchir, mais là sérieusement, une demi-heure le matin, et une demi-heure le soir. La peur, le désir agissent sur l'organisme, selon des réflexes irrésistibles, qui sont de vieux chemins héréditaires. Pourquoi la volonté de guérir n'agirait-elle pas sur des points déterminés et signalés à l'avance comme fixatifs, comme adjuvants ? »

Principe remarquable et qui, dans les mains de Vivier, donnait de surprenants résultats. Je l'ai vu prolonger des gens âgés, arrivés à l'ultime période de la sclérose cardiaque, vasculaire ou médullaire, comme l'horloger qui ferait marcher les aiguilles d'une montre, pendant des semaines, avec ses doigts. Il leur permettait de penser à leur lésion organique tant de minutes, avec toute l'intensité dont ils étaient capables, et de s'en distraire le reste du temps. Il n'est rien de pis que la délectation morose, que la passivité dans le *tædium vitæ*. Il n'est rien de plus tonique que l'application représentative du vouloir, que l'exercice pathologico-spirituel. L'avenir de la médecine est là et j'en dégageais, avec mon cher Vivier, la formule : « Tout remède doit être accompagné par l'esprit, soutenu, multiplié par le vouloir ».

Le génie propre de ce guérisseur consistait, en cas de fléchissement complet, à substituer son énergie à celle de son malade, à remplacer le potentiel absent. Représentez-vous cet homme généreux, atteint lui-même gravement, et qui puisait, dans la résistance à son propre mal, quotidienne, appliquée, farouche, de quoi panser les plaies des autres et faire reculer leur trépas. J'ai essayé de rendre assez gauchement cela dans *la Lutte*, mais il y faudrait la plume de Pascal et de Shakespeare à la fois, tant ce surprenant effort conjoignait les deux grandeurs, celle que nous pouvons concevoir et toucher, et celle qui n'a plus son

expression que dans le soliloque de la prière. Vivier est mort, mais son esprit continue à flotter autour de moi, dans ces ondes de mémoire sensible qui entourbillonnent les vivants, et je crois l'entendre quand, arrivé au bout de sa réflexion, il éclatait d'un rire olympien.

Lemaître, qui n'était certes pas un gobeur, disait de lui, les yeux pleins de larmes, en revenant du cimetière : « C'est maintenant notre tour à nous autres, puisqu'il n'est plus là pour nous retenir ». Ce propos se vérifia à la lettre. Une douzaine de ceux et de celles qu'il aidait à vivre sont entrés sous les ombres, une fois privés de sa sauvegarde, de sa tutelle. Pire malheur peut-être, les cinq ou six vues de génie thérapeutique, dont notre cher sorcier avait fait le tour, et dont chacune était aussi riche que la découverte des sérums par exemple, ont perdu le souffle avec lui. La course du flambeau n'est qu'une figure. Trop souvent le coureur en tombant éteint la flamme, qui ne se rallumera plus, si elle se rallume, que longtemps, longtemps après lui.

Quand il n'est pas une duperie, un mirage, quand il est le reflet d'un esprit supérieur, le verbe emporte tout. L'éloquence naturelle et concise du grand Charcot l'aida à déchiffrer le système nerveux. Vivier était un verbal sans verbosité, un de ceux chez qui le terme exact est comme la rampe de la découverte et qui s'appuient sur lui pour monter plus haut, pénétrer plus avant. C'était par là qu'il était homme d'action, c'est-à-dire, dans son royaume, d'intervention. Un jour — il habitait alors avenue d'Iéna — je descendis avec lui les Champs-Élysées à pied, par une belle soirée. Il en était sur la nonchalance avec laquelle la plupart des gens gâchent leur vie, en cédant à leurs petits penchants, en se laissant glisser le long de leurs petites pentes. Nous les comparions à des sauvages ignorants, que leurs pirogues emportent au fil de l'eau, dans des dérivations en cul-de-sac, ou vers des abîmes. Il me prit le bras : « Tu sais que, d'un mot, bien placé, on peut sauver un malheureux, donner un autre tour à son démon intérieur. Cela m'est arrivé plus d'une fois ».

J'ajoutai : « Si ma conception de l'hérédité est juste, c'est que ce mot, bien placé, a réveillé la personnalité profonde, ou imposé silence à un ancêtre dangereux. Les « paroles-talis-

mans » des sorciers de campagne ne partent point d'un faux principe.

— D'ailleurs, reprit Vivier, ce véritable remède qui est l'amour, remède ou poison, bien entendu — c'est la même chose — naît aussi souvent d'un mot, que d'un regard, ou d'un contact. Mais, quand son origine est verbale, l'amour est naturellement plus spirituel que quand elle est visuelle ou tactile. »

Puis, après un silence : « Le mot qui agit doit être attendu par celui qu'il va bouleverser, ou rectifier. De l'autre côté, il doit être proféré avec une sincérité entière, comme une piqûre faite d'aplomb et à fond. Le résultat peut être excellent. C'est pourquoi le vrai médecin cherche toujours à être l'ami et le confident de son malade, à savoir ce qui le préoccupe, ce qu'il espère, et par où il peut glisser au désespoir ou renaître, au contraire, à l'espérance ».

Un jour, appelé auprès d'un malade qui habitait au quatrième, Henry Vivier, dans le vestibule, est pris d'une crise d'étouffement. Pas d'ascenseur. Il appelle le chauffeur du taxi qui l'avait amené : « Vous m'avez l'air solide. Voulez-vous, pour cent sous, me monter, sur votre dos, au quatrième étage ? » L'homme accepta et, tout en grimpant, il demandait au bon docteur une consultation sur le cas de sa femme, atteinte de « bronchique ». Voilà pour le débrouillage, qu'Henry affirmait tenir de ses ancêtres normands, jamais arrêtés par une impossibilité matérielle. Un an avant sa mort, venant le chercher pour un ami gravement atteint, je le trouvai crachant le sang à pleine cuvette. Je ne pus réprimer un mouvement d'effroi : « Allons, ne t'émeus pas. Je ne fais pas ma malle. Assieds-toi plutôt, allume une petite pipe (il appelait ainsi les cigarettes) et parlons de ton camarade. Il faut absolument le tirer de là ». Jamais il ne fut plus lucide, parlant à voix basse, dessinant, sur son drap, le tracé d'une lésion, de ses doigts agiles aux ongles bombés.

En consultation avec des confrères, tout naturellement, par son bon sens aigu, par son éloquence sans apprêt, il imposait sa façon de voir : « C'est un plaisir d'être soigné par le sorcier, — disait Lemaître ; — il devance toujours vos désirs ». Henry répétait volontiers qu'aux ennuis et tracas du mal, il ne faut pas ajouter les prohibitions inutiles du médecin : « Celui-là, si je

lui interdis le vin et le tabac, qui l'aident à vivre, gagnera peut-être une semaine ou un mois en tout, mais tombera dans la mélancolie. Alors, qu'il boive et fume sans entraves ! » Il interrogeait peu, préférant que son client se déboutonnât de lui-même, eût le mérite de la confession spontanée. Il n'était jamais pressé. Il pouvait passer, comme Potain, deux heures à examiner un organisme, selon sa méthode complète, qui partait de la circulation, pour aboutir au système nerveux, par le tube digestif et la respiration. Sa douceur, ses précautions de langage, sa commisération étaient infinies. Il écoutait patiemment les longues doléances des vieilles dames, les explications de caractère des neurasthéniques, les plaintes interminables des chroniques : « Ne vous excusez pas. Je suis là pour ça... Prenez votre temps. Rassemblez vos souvenirs ». Menacé lui-même et le sachant, il se soutenait en rassurant les autres, il leur citait des cas analogues au leur et qui avaient complètement guéri.

Trop souvent les médecins, à partir d'un certain âge, entrent dans une série de marottes dont ils ne se départissent plus, qu'ils appliquent à tous indistinctement. Henry se méfiait de ces cristallisations. Quand un remède ne produisait pas l'effet attendu, il passait à un autre, cherchant avant tout à décrocher le mal en une fois, sans lui laisser le temps de s'aguerrir. Car le mal, lui aussi, s'habitue au traitement. Il avait de longues conversations avec son pharmacien, poursuivant sans cesse des perfectionnements pour l'administration des bromures, de la colchique, de la valériane, des colloïdaux. Quand le fait contredisait la théorie, il renonçait à la théorie. Sacrifice dont la plupart des savants sont incapables. Charcot se buta toute sa vie à une description de l'hystérie qui ne correspondait pas à la réalité, à une doctrine des localisations cérébrales manifestement enfantine et fausse, à une conception erronée de la structure histologique du foie. Ces entêtements faisaient rire Vivier. Il opposait aux fantaisies des disciples la même dénégation, courtoise mais ferme, qu'à celles des maîtres. Comme l'événement confirmait ses prévisions, il fallait bien, en fin de compte, lui donner raison.

Ce génie médical est demeuré pour moi une preuve éclatante de la malfaisance des concours. Incapable de flatter, comme de mentir, Vivier avait renoncé, dès le début de ses

études, à la filière de l'agrégation, alors qu'il avait tout ce qu'il faut pour faire un professeur incomparable. Les étudiants se seraient rués à ses cours. Il mourut avant cinquante ans, emportant avec lui les germes non semés d'un enseignement qui eût été glorieux, qui eût fait progresser la clinique et la thérapeutique françaises et leur eût prêté son éclat. Cependant qu'un ignorant infatué, comme Debove, ou un métaphysicien des nuées comme Bouchard, ont occupé le tapis pendant un quart de siècle et peuplé la Faculté de leurs médiocres élèves, les traités de pathologie de leurs insanes hypothèses, tranchons le mot, de leurs âneries. C'est pitoyable.

Les derniers jours de ce noble cœur et de ce lumineux esprit furent d'une héroïque simplicité. Un matin, plus fatigué et fébrile que de coutume, sentant une douleur au côté, il reconnut qu'il avait un pneumothorax et, dès lors, n'eut plus aucun doute sur l'issue fatale. Toutes ses affaires étaient en ordre ; il avait mené ses principaux et ses plus chers malades au point d'amélioration où il souhaitait les voir se maintenir ; il avait dépensé sans compter, pour le salut d'autrui, des forces depuis deux ans déclinantes ; il avait connu, auprès d'une compagne admirable, les grandes joies du cœur, de l'esprit, de l'amitié. Il lui prit la main, qu'il garda jusqu'au bout, et franchit le noir passage sans une plainte, avec l'œil clair, l'intelligence lucide et la fermeté d'un beau combattant. L'église, le jour de ses funérailles, était pleine de gémissements et de sanglots. Les plus durs étaient bouleversés. Des personnes qui ne se connaissaient pas, mais qui se reconnaissaient dans leur deuil commun, se serraient les mains avec douleur. Derrière le corbillard, les amis de Vivier se rappelaient tant de propos enchantés, cette verve frémissante, cette chaleur d'âme et de langage, ce don perpétuel de soi, cette énergie souriante, ce rire étincelant. Quand, au milieu des tombes, par la chaude et humide journée d'été, Lemaître prit la parole, de sa voix dorée, pénétrante, les pleurs et les plaintes redoublèrent. Un oiseau se mit à chanter une sorte d'adagio passionné. Comme il eût trouvé cette heure émouvante et belle, le cher sorcier disparu, hélas ! en laissant ici-bas tous ces orphelins !

J'ai cultivé passionnément l'amitié, elle ne m'a jamais déçu et, quand je songe à mes amis, vivants ou morts, je les revois

toujours dans des circonstances lumineuses et chaudes. Ce sont sans doute mes origines méridionales qui veulent cela. Ainsi pour Vivier : c'est la Touraine, par la fin d'août en plein midi. Nous déjeunons dans une auberge des bords de la Loire, sous une tonnelle, à Montlouis. Le vouvray rit dans les verres et la matelote est onctueuse et vineuse dans son plat. Le Sorcier parle, comme il sait parler, des avertissements mystérieux, des intersignes, de ce qui légitime les superstitions. Nous l'écoutons avec ravissement et, tout à coup, passe sur le fleuve, comme un coup de brise, une sorte de longue et indéfinissable plainte, telle que d'une sirène échouée.

Encore le soleil : à Héricy, cette fois en septembre. Nous longeons la Seine. On aperçoit la barque du passeur. Vivier connaît cet homme et aime à converser avec lui. Il le compare à Caron, nocher des Enfers. Suit une extraordinaire improvisation de ce poète de la pathologie, sur les maux entassés dans la nef inéluctable, sur « le contraire de l'arche de Noé », comme il l'appelle.

Enfin et peu de mois avant sa disparition, je me bats à l'épée, à la Grande Roue, avec un excellent tireur, bien découplé, André Legrand. J'ai l'astre étincelant juste dans l'œil et la pointe de l'arme adverse scintille de la façon la plus gênante. Halte ! C'est la pause. Vivier, violemment intéressé, resplendissant de jeunesse et d'entrain, me prend le bras, incline vers moi sa barbe blonde : « Cher homme, jusqu'ici tu as donné beaucoup de fer. Amuse-toi donc un peu à dérober, tu te fatigueras moins ». Le conseil était bon et je le suivis, ce qui ne m'empêcha pas d'être touché légèrement à la reprise. Il m'assistait fraternellement dans mes duels, quelles que fussent ces jours-là ses occupations, me prévenant « qu'en aucune circonstance il ne me laisserait glisser de l'autre côté ». Le fait est que sa présence, son sourire et son habileté opératoire, aussi grande que sa vision médicale, m'inspiraient une complète sécurité. Quand on me demandait : « Quel est ce monsieur de si belle allure ? » je répondais : « Ce monsieur, c'est de la santé, du salut en bouteille. » C'était exact. Il y avait en lui de l'élixir, de l'essence de vitalité.

Je ne l'ai jamais vu en colère, ni de mauvaise humeur, ni morose. Il méprisait les imbéciles et les méchants, avec une

sorte de hérissement de la moustache, un « peuh, pfrrouff », qui les éparpillait dans l'espace. Il n'accrochait à aucune des ronces, ni des sottises, ni des petitesses de la vie courante. Il n'écoutait même pas les médisances, ni les calomnies, pas plus qu'il ne voyait les laideurs ou verrues d'un paysage. Ce qui comptait, à ses yeux, c'étaient la beauté des lignes, la noblesse des sentiments, et la *virtus* dans sa pleine acception. Il demeurait courtois jusque dans sa façon de relever les manques d'égards et de grossièretés. A quelqu'un, qui bousculait sa femme dans un corridor de théâtre : « Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous êtes un mufle de la dernière catégorie ». Puis, comme l'autre bafouillait des excuses : « Vous voici maintenant de la toute première ». Il dégageait ce je ne sais quoi qui fait que les choses s'arrangent bien, que le voiturier donne sa voiture, que l'aubergiste soigne son menu, que le raseur, pris de coliques, disparaît. Il enrichissait le principal et il éliminait l'accessoire. Il aimait et comprenait et savait consoler les grands vieillards et les jeunes enfants. L'esprit des Évangiles, une sorte d'ambiance miraculeuse, flottaient autour de lui, comme chaque fois qu'un humain exceptionnel s'élève, par le sacrifice, au-dessus de l'humanité. Pourtant catholique de tempérament, d'inclination, et jusque dans les moelles, il n'était pas d'esprit mystique, il demeurait sur le plan terrestre. A lui, comme à presque tous ceux de notre génération, la haute formation spirituelle avait manqué et le renanisme scientifique avait fait concurremment beaucoup de mal. Ce grand écrivain de Renan aura joué, auprès des jeunes générations de l'entre-deux-guerres, de 1875 à 1895, le rôle d'un malfaiteur public, en leur faisant croire *que la négation était plus intelligente*. Il m'apparaît aujourd'hui, le fin Breton renégat, au masque éléphantesque, ainsi qu'un flûtiste entre deux charniers.

De temps en temps, trop rarement à mon gré, on apercevait, chez « Fœmina », le psychologue Antoine Bibesco. C'est un des plus amusants numéros que j'aie rencontrés. Ce grand garçon voûté, barbu, tenace, au visage plissé, qui semble ridé, s'approchait de vous et vous interrogeait : « Quel âge avez-vous ? Depuis combien de temps faites-vous de la littérature ?... Quand vous réfléchissez, voyez-vous un abîme à gauche, comme Pascal, ou une boule de feu comme Newton ?... Quel

est le chiffre de vos revenus ?... Avez-vous une saveur amère dans la bouche, quand vous dites coloquinte ?... Quel était le prénom de votre bisaïeul ?... Préférez-vous la chartreuse ou la bénédictine ? » On m'assure que, des notions ainsi recueillies, Antoine Bibesco — le plus inquisitorial des incohatifs — constitue des sortes de tables baconniennes, d'où il extrait des lois de l'esprit. Qu'il prenne garde ! Je connais des personnes, dont je suis, qui auront encombré ses archives de mensonges et de blagues systématiques. Je l'avertis ici solennellement qu'il ne doit faire aucun fonds sur mes renseignements, et que ma fiche individuelle est à reviser.

Si Antoine Bibesco a passé la visite à Ugo Ojetti, journaliste et patriote italien, le résultat doit être le même. Car Ugo Ojetti a le sens de la fumisterie extraordinairement développé, et c'est un garçon de beaucoup d'esprit et de perspicacité. Zola cherchant, de son nez bifide, des documents humains et truffes romaines, eut l'idée de consulter Ojetti, qui lui composa, avec verve, une Ville Éternelle de la plus haute fantaisie. « Je lui ai surtout soigné la société, sâvez, parce qu'il la voulait criminelle et entachée de toutes sortes de vices. Alors je lui ai composé oune plat dé poisones, troucidaciones, figues vénéneuses, champignonnes et autres, que tout lector s'en léchera les doigts... » Quand on a connu Zola comme je l'ai connu, on se le représente enregistrant à mesure les mélodramatiques inventions du brave Ojetti et assurant son lorgnon d'un doigt fébrile. Son premier mot, en débarquant à Rome, fut : « Introduivez-moi dans le monde noir... » Le monde noir !... L'effarant primaire voyait déjà un jésuite masqué, servant à une princesse le poison des Borgia dans une coupe ciselée, cependant qu'un prince aux yeux de feu rit derrière une tapisserie de cent mille lires. Voyant à qui il avait affaire, Ojetti lui en fourra jusque-là, et quand on sait dans quelles conditions *Rome* fut écrite, cet assommant fatras devient aussitôt du plus haut comique, comme un manuel du gobe-bourdes en déplacement. Je soupçonne d'ailleurs que Primoli a dû parachever la mystification d'Ojetti et refiler à l'auteur de *Pot-Bouille* quelques tuyaux de premier choix. C'est ainsi, comme disait Mariéton, que le chantre lyrique des cabinets sans eau est monté au Capitole, son carnet de notes à la main.

« Fœmina » écrivant régulièrement au *Figaro*, on voyait chez elle presque chaque dimanche, autour de la table du goûter : Gaston Calmette, gourmand, velouté, subtil, caressant comme un chat, « assurément, mais absolument, mais c'est entendu, mais cela va de soi »; son secrétaire de la rédaction Vonoven, tout à fait agréable et discret, qui connaît le monde de la presse sur le bout du doigt; Francis Chevassu, érudit, bon camarade, flâneur, musardier même au dire des figaristes et auquel il faut tirer son article presque de force, comme à notre cher Pierre Lalo; André Beaunier, déjà nommé, actif, combatif et naturellement gai; Forain enfin, qui interrompait ses magnifiques improvisations belliqueuses d'une bouchée de sandwich et d'une lampée de porto. Personne n'a imité, n'imitera jamais Sardou comme Chevassu; personne ne rit de meilleur cœur, ni ne définit avec plus de bonheur que Beaunier; et personne n'a les trouvailles de Forain, comparables à ces sardines brillantes qui se mangent presque vives, au sortir de l'eau dans les délicieux petits ports bretons. De sorte que cette assemblée au complet était une fête de l'esprit. Chevassu et Forain mettaient leur prochain en grillades, tartines, boulettes et chaud-froid; Beaunier et Calmette demandaient qu'on fît des exceptions, ce qui augmentait, bien entendu, l'appétit des cannibales; lyriques, prosateurs et critiques prenaient la parole tous à la fois, cependant que la maîtresse de maison, attentive à sa chère ménagerie, faisait renouveler, comme dans les contes de fées, les boissons et les friandises, atténuait, d'un mot, les pointes trop acérées.

---

## CHAPITRE VIII

*Édouard Drumont et* la Libre Parole *de 1900 à 1908.*
*Le journal* le Soleil. — *Numa Baragnon.* — *Une éclipse.*

Dans *Fantômes et vivants*, je vous ai montré Drumont, auteur de *la France juive*. Nous le retrouvons aujourd'hui directeur de *la Libre Parole* et en pleine possession de sa renommée. Personne ne recevait plus cordialement que lui dans son petit hôtel du passage Landrieu, au bout de la rue de l'Université, plein de livres et de tableaux de choix. Au rez-de-chaussée était le salon, clair et gai, donnant par deux fenêtres sur un jardinet, par une baie sur la vaste bibliothèque. Partout des palmes et des statues, ou des groupes de bronze, souvenirs de luttes épiques. Au mur, un assez bon portrait du maître de la maison, vers la quarantaine. Je dis assez bon, car le visage de Drumont était complexe et associait le caractère de l'érudit, de l'homme de bureau à celui du combattant : un front magnifique, des yeux ironiques et brûlants sous les lunettes, une bouche bienveillante, aisément moqueuse, de forts méplats barbus et une voix aux inflexions amènes ou rudes, selon l'humeur. La démarche, souple et pesante, tenait du duelliste et de l'éléphant. Le charme qui se dégageait de ce grand homme était réel et puissant, comme chez ceux qui, à travers les tempêtes du forum, ont gardé le goût de l'intimité. Il voyait et peignait les ridicules des situations et des caractères avec une étonnante maîtrise, assez voisine de celle de Saint-Simon. Sa dominante était le souci de la justice, de l'équité, du redressement des torts, allant jusqu'à une chevalerie de bon aloi, puis, plus loin, jusqu'à la colère. Il était capable de gourmander la Providence, s'il ne la trouvait pas

assez prompte à punir les méchants et à récompenser les bons. Il aimait à se plaindre de la destinée, qui lui avait donné la plus juste gloire, mais de mauvais yeux et des rhumatismes. Il redoutait qu'on « attentât à son cerveau », c'est-à-dire qu'on pesât sur ses avis et sur son penchant, ou qu'on entravât sa liberté de jugement, qui était complète et irrémédiable. Il pouvait être bienveillant et implacable. Il était d'une haute courtoisie vis-à-vis des femmes. Il avait la passion de l'héroïsme, sous toutes ses formes et dans tous les temps. Il savait tout ce que peuvent donner le contact des gens et la fréquence des bouquins. Il avait énormément de vie intérieure.

Partant, le mystère comptait à ses yeux. J'ai déjeuné chez lui avec M^me^ de Thèbes, trop tôt disparue, excellente observatrice avec des parties d'intuition, mais somme toute peu divinatoire, au lieu que M^me^ Fraya, par exemple, lit couramment dans l'avenir. Drumont était taquin, de cette taquinerie dont Hugo a dit qu'elle était la méchanceté des bons. Il blaguait gentiment la chiromancie, sans appuyer et par apologues, selon son habitude. M^me^ de Thèbes lui donnait la réplique avec esprit. Une autre fois, le vieux D^r^ Fabre, l'ami de Dumas fils, si vif et impétueux sous ses longs cheveux blancs, nous palpa le crâne, les mollets, les pectoraux, rendant l'oracle d'après les saillies des os et des muscles, avec une éloquence de magicien. Quel semeur d'idées ! Le « cher patron » — c'était le surnom familier du directeur de *la Libre Parole* — écoutait ce discours, semé de vues géniales, avec un bon sourire, renversé dans son fauteuil d'Aubusson, le cigare à la main. D'un mot, il mettait en valeur la verve sagace du prodigieux vieillard : « Ah ! voilà qui est joliment bien, mon cher ami... Léon, retenez ça et vous aussi, mesdames ! » Puis, l'air content, il se levait, allait écendrer son cigare, prenait un petit verre, le regardait de près, le dégustait à courtes lampées, prolongeant, par sa rêverie personnelle, le verbe inspiré de son hôte.

Que de fois je suis tombé chez lui le matin, pour lui parler de l'article que je projetais, de cet article du dimanche où avaient échoué, avant moi, plusieurs journalistes, notamment M^me^ Gyp, à cause du jargon fatigant qu'elle prêtait à ses personnages, juifs ou non-juifs ! Quelquefois « monsieur était là » et j'entendais bientôt un pas appuyé, dans l'escalier, qui me

faisait l'effet du pas de l'Histoire, avant qu'elle ait tourné le bouton de la porte. « Bonjour, mon petit. — Bonjour, patron. Je ne veux pas vous déranger. Je traiterai aujourd'hui ceci ou cela. — Mais très bien, ça va, évitez seulement ceci ou cela. » Drumont était un maître en journalisme ; il m'a inculqué quelques principes dont j'ai reconnu l'efficacité, notamment celui de la répétition : « L'idée la plus simple, si elle n'est pas ressassée, n'entre pas dans *leurs* cerveaux ». *Leurs*, *ils*, ainsi l'auteur de *la France juive* désignait le public en général, dont il connaissait et brusquait les préjugés. Il aimait ses lecteurs, il les considérait comme des amis, il usait envers eux de ce ton bonhomme et cordial qui rendait d'autant plus terribles les coups de bâton et de barre de fer à l'adversaire... Quelquefois « monsieur était sorti » et je savais ce que cela voulait dire. Je me dirigeais vers les jardins de la tour Eiffel. Bientôt j'apercevais une forte silhouette en paletot de fourrure ou paletot léger, selon la saison, marchant dans le vent, la bise ou le soleil, tenant une liasse de journaux à la main. Nous devisions tout en nous promenant et, de temps en temps, Drumont humait avec plaisir l'air vif et salubre de son vieux Paris ou regardait, comme un paysagiste, le clair ruban de la Seine et les ponts.

Et aussi, dans les grandes et dramatiques circonstances — que j'espère bien vous compter un jour — je tombais passage Landrieu vers les onze heures, minuit, et je sonnais jusqu'à ce qu'on vînt m'ouvrir. Alors Drumont se levait et me rejoignait dans son vaste cabinet de travail du premier étage, où foisonnaient d'autres livres, d'autres tableaux, d'autres statues. Je lui exposais la situation. Il ne s'emballait jamais, n'était jamais fébrile et donnait toujours un avis judicieux, qu'il avait la paresse d'imposer ensuite à ses confrères et complices en patriotisme, Lemaître, Rochefort, Coppée, ou à ses collègues parlementaires. Car il n'avait pas la patience angélique, ni la force de persuasion de Maurras. Il jetait, comme on dit, le manche après la cognée : « Je vois les choses ainsi. Si vous n'êtes pas de cet avis, tant pis, zut et bonsoir ! » Il faut dire aussi que Lemaître a toujours été hésitant, Rochefort distrait, et que Coppée n'aimait pas la politique. Drumont avait le sens de l'action plus prononcé que ses copains. Souvent, si on l'avait écouté, on eût évité bien des faux pas.

Sa fonction de député l'amusait par le coudoiement et le spectacle, et le rebutait par les petites ruses ou compromissions qu'elle entraîne. Sa campagne électorale en Algérie était pour lui une source de préoccupations de détail, qui le fatiguaient, bien qu'il y recueillît des impressions violentes et joyeuses. Il emmenait avec lui Gaston Méry, qui lui épargnait les tracas et les principaux raseurs, mais qui ne pouvait cependant prononcer les discours à sa place. L'art de la parole n'a jamais fait son bonheur. Il restait à la tribune dans le ton de la conversation, avec une certaine retenue intime qui l'empêchait de se laisser aller à sa fougue, comme lorsqu'il écrivait ou qu'il dictait. Enfin il lui était pénible d'être exploité, tapé, surtapé par une bande d'aigrefins et de farceurs, comme il arrive nécessairement en ces sortes d'aventures. Il a passé à la Chambre presque inaperçu, de la même façon que Barrès et Melchior de Vogüé, pour des raisons un peu différentes.

A l'époque dont je parle, Drumont arrivait à son journal, 14, boulevard Montmartre, sur le coup de 5 heures et demie, dans sa voiture d'évêque, conduite par son fidèle Jean. Tout de suite, il montait dans son grand bureau, situé à côté de celui de Devos, administrateur, avec vue sur le boulevard et les manifestations. Son secrétaire de rédaction venait aussitôt le rejoindre, tantôt Joseph Ménard, tantôt Méry, tantôt Monniot, tantôt le commandant Biot, tantôt Boisandré. Je vais vous les présenter tous les six.

Joseph Ménard, de la branche catholique des Ménard du Languedoc, était vif et pétulant comme une amorce, haut comme une botte, assez éloquent, amusant et libéral en diable. Il avait bon cœur, mais ne possédait pas plus de cervelle qu'un poulet. Je ne l'ai jamais écouté, encore qu'il m'ait tenu, entre deux portes, de longs discours sur ce qu'il y avait à faire, ou à ne pas faire pour sauver la France. Quand il avait parlé une heure, on sentait qu'il pouvait parler encore une autre heure et les mots, qui se pressaient sur ses lèvres d'avocat disert, étaient blancs et volatils comme des fantômes.

Gaston Méry avait de l'entrain, des dons de polémiste, un réel patriotisme, mais une vue courte, bornée, sommaire, le sourire ambigu, la main fuyante et toutes les illusions démocratiques. Nous ne nous sommes jamais accrochés, en dépit de

la grande bravoure qui était en lui et rendait parfois agréable son contact. Il concevait la vie comme une bataille, strictement composée de partisans et d'adversaires, où il importe de prendre parti tout le temps, alors que les indifférents sont légion. Il avait pris en grippe l'administrateur du journal, Charles Devos, et il aurait voulu entraîner tous ses collaborateurs dans sa ronde, que je jugeais, pour ma part, vaine et absurde. Devos est un bon, débrouillard, dévoué et solide garçon, de rapports fort aimables, très intelligent, qui a reçu de la nature le don de faire marcher les affaires, de remettre en mouvement les pièces de jointure détraquées, d'huiler les ressorts et de ne pas embêter son prochain. En butte à la haine d'un certain Guérin, organisateur falot de complots romanesques, que je n'ai pas connu, mais dont j'ai souvent entendu parler, Devos devait, en outre, se défendre contre l'animosité sourde de Méry, de ce bizarre, énigmatique Papillaud, dont je me suis toujours garé comme de la peste et d'une sorte de pou, rougeâtre et godronné, nommé Raphaël Viau, que j'avais surnommé l'homme-à-la-tête-de-Viau et auquel je n'ai jamais même adressé la parole. C'était à qui de ces messieurs chargerait Devos d'un nouveau méfait, atroce mais imaginaire, et harcèlerait à ce sujet le pauvre patron, tiré à hue et à dia et, comme dit Montaigne, pelaudé à toutes mains.

Or Drumont, qui a mené tambour battant de si âpres combats, était un passionné — si l'on peut dire — de l'harmonie, de la concorde et de la bonne entente. Les racontars venimeux le bassinaient, les querelles entre compagnons d'armes lui cassaient la tête et les rivalités vaines le torturaient. Cent fois et deux cents fois il apaisait les flots irrités, réconciliait Méry et Devos, gourmandait Papillaud, faisait monter, de la brasserie au-dessous, l'apéritif de l'embrassade générale, dissipait, le verre en main, les malentendus. Cent fois et deux cents fois, le tambour de sa porte à peine refermé, les criailleries recommençaient et Méry réorganisait ses troupes d'assaut contre le cabinet de l'administrateur. Je me demande encore aujourd'hui comment Devos a pu résister à ce régime, sans y perdre l'appétit, la cordialité et le sommeil. C'est qu'il avait, pour Drumont, une affection et une admiration sans limites.

Albert Monniot, Leroy, Boisandré, Jean Drault composaient

cet ensemble solide et éprouvé de professionnels, sur quoi j'ai déjà insisté et par lequel vit et prospère un journal. Je les ai toujours tenus pour de bons camarades, tranquilles et loyaux, attentifs à leur besogne, avec lesquels aucun ennui n'est à redouter. Leroy est devenu, depuis la fondation, mon collaborateur à *l'Action française*. Monniot a maintenu autant qu'il a pu sa tradition belliqueuse et hardie à *la Libre Parole*, que ne dirigeait plus Drumont. Boisandré est mort prématurément. Mort aussi, le cher commandant Biot, de si fière allure en dépit de son grand âge, et qui nous a rendu d'incomparables services, à Maurras et à moi, au secrétariat de *l'Action française*. Le commandant Biot avait fait la guerre de 70 au premier rang, connu la captivité en Allemagne après l'amertume des revers, et gardé au cœur la salubre haine du Boche. Il a vécu assez, heureusement, pour saluer la victoire de la Marne, prévue, annoncée par lui, aurore de la revanche et des réparations historiques. Sa droiture et sa dignité apparaissaient dans sa silhouette, demeurée haute et solide, dans son regard direct, dans sa poignée de main, dans sa bonne voix mâle, chaude, assurée. Il était un des doyens de la presse parisienne, universellement aimé et respecté. Il aimait farouchement son pays et son métier, fidèle à la consigne comme un grenadier de Napoléon, inaccessible au doute, au découragement, à la crainte, assumant les besognes et les responsabilités jusqu'au bout, sans broncher. Des caractères de la trempe du commandant Biot, transmis de génération en génération, rendent tout simplement la France invincible. Ils sont le tuf ethnique de la résistance à l'ennemi.

En dehors de la rédaction fixe, venaient à *la Libre Parole* un grand nombre de confrères et d'hommes politiques tels que le malingre Firmin Faure, le bavard Thiébaud, le sérieux Congy, le rouge Barillier, le petit démon de Montmartre, Charles Bernard, pharmacien, député, humoriste, des visiteurs, de simples curieux. Drumont faisait à tous un accueil cordial, résigné d'avance à être dérangé toutes les deux minutes, écoutant avec scepticisme les histoires, les avis, les nunus, renvoyant à Devos, à Méry, à Ménard, la partie du courrier qui les concernait, riant dans sa barbe en envoyant coucher les mécontents. Il arrive un moment où le directeur d'une feuille

de combat les connaît toutes, a tout vu et tout entendu et devine d'avance, rien qu'à la mine et au premier mot de l'interlocuteur, ce qui va suivre. J'admirais son sens des perspectives, de l'importance des gens et des renseignements, sa mise au point, toujours raisonnable et pondérée, de tant d'événements et d'épisodes déraisonnables et son merveilleux équilibre. Il ne commençait à se fâcher que quand l'un ou l'autre de ceux du dehors le ramenait aux débats intérieurs, au mic mac Devos-Méry, à l'embrouillamini du fastidieux Guérin : « Veuillez, mon cher monsieur, vous mêler dorénavant de vos affaires. » Cela dit d'un ton qui enlevait l'envie d'insister. A huit heures moins le quart, le patron tirait sa montre, averti par les tiraillements de son estomac, et faisait donner ordre à sa voiture d'avancer sous la voûte. Lui parti, on avait l'impression que la solitude tombait sur le journal, que le génie moteur avait disparu.

Chaque 31 décembre, sur le coup de onze heures du soir, tous les collaborateurs, amis de la maison, camarades, toute l'équipe de l'imprimerie, venaient fêter, le verre en main, la nouvelle année. Les locaux étaient brillamment éclairés. L'enseigne lumineuse tricolore marchait à fond. Devos faisait disposer les bouteilles de champagne sur une grande table, dans le salon de réception. Drumont prenait la parole et définissait la situation politique. Un d'entre nous lui répondait. Coppée, venu frileusement de sa lointaine rue Oudinot, où je le reconduisais ensuite, à la façon d'un premier vicaire, récitait un sonnet tout flambant neuf, composé à cette intention. Je me rappelle notamment la pièce vengeresse « 1902 », applaudie avec enthousiasme par toute l'assistance. Ces petites fêtes avaient un caractère réellement familial, auquel ne manquaient même pas les sourds mécontentements et l'atmosphère de dispute latente, qui déparent trop souvent les réunions de famille. Je soulevai l'indignation du clan Méry-Papillaud le jour où je prononçai, dans un petit topo, le nom de Devos. Cela m'était parfaitement égal. Il y a une réelle volupté à ne pas prendre parti dans les disputes qui ne vous regardent pas.

Méry rédigeait, à côté de *la Libre Parole*, une innocente petite revue, assez bien faite, ma foi, qui s'appelait *l'Écho du merveilleux*. On y lisait des histoires de fantômes, de tables

tournantes, d'intersignes, qui ne faisaient de mal à personne. Joseph Ménard, quand il était du clan anti-méryste, allait répétant que cette revue attirerait sur *la Libre Parole* les foudres romaines, puis, quand il redevenait méryste, c'est-à-dire, chaque six mois, absolvait la même publication. Je parle de cet *Écho*, parce que je me rappelle vaguement qu'un certain Nébo, ou Némo, y avait annoncé, plusieurs années à l'avance, le coup d'Agadir pour 1911 et la guerre européenne pour 1914. Ces articles m'avaient frappé par leur tour original et leur accent de sincérité. Ils se sont réalisés de point en point.

L'anniversaire de la fondation du journal était fêté en général au bois de Boulogne, dans un déjeuner plantureux. Le député bonapartiste Lasies prenait la parole au dessert. Je revois sa fine silhouette, ses moustaches dressées vers le ciel. J'entends sa voix de cuivre aux nuances railleuses, son accent gascon. Le parlementaire était chez lui corrigé par le militaire, le tout enrobé dans un napoléonisme désuet et touchant, beaucoup moins accablant et poussiéreux que celui de Frédéric Masson, ou du bon Delafosse. Néanmoins l'ennui que dégage l'Empire est tel qu'au bout de quelques minutes l'attention se dissipait et les conversations particulières reprenaient, cependant que Lasies, le doigt en avant, continuait à piquer le soleil d'Austerlitz et à chatouiller le Deux Décembre. Nous revenions par groupes sympathiques, mais antipathiques les uns aux autres : « Ah ! vous n'avez pas eu de café, disait Méry... Eh bien, c'est que votre nez déplaît à Devos ». L'invité non prévenu était d'abord un peu interloqué de cette explication, puis, croyant à une petite blague, il riait de bon cœur. Cependant que Thiébaud, tout chaud encore d'une improvisation en réponse à Lasies, reprenait son antienne du décloisonnement du suffrage universel, et du plébiscite à tous les degrés : « Mais, mon cher monsieur, ne me parlez ni des rouges ni des blancs, qui se déchirent depuis cent vingt ans. Je ne veux connaître que les bleus. Je veux que le blanc et le rouge se fondent dans le bleu et je prédis, à celui qui opérera cette fusion, une gloire immortelle ». Pauvre Thiébaud, il pensait bien qu'il avait été créé et mis au monde pour opérer ladite fusion, mais il était le seul de cet avis. J'imaginais toujours, tandis qu'il pérorait à mon côté, une Fortune lui tournant le dos.

J'allais oublier un spectre, mais parfaitement, un vrai spectre, dont on avait l'impression qu'il laissait ses chaînes au vestiaire, qui avait été autrefois quelque chose dans le gouvernement, section des Beaux-Arts, et répondait au nom d'Edmond Turquet. C'était un excellent vieillard, lent et muet. Il mettait une minute à prendre son verre, une minute à en boire le contenu, une minute à le reposer. Chacun lui témoignait beaucoup de déférence, car il était, je crois, un des fondateurs de *la Libre Parole ;* mais lui promenait sur l'assistance des yeux blancs et vides, tels que d'un aveugle. Ce nom de Turquet, ce diminutif dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, ne lui allait pas du tout. Le hasard, qui fait mal les choses, me plaça une fois à côté de M. Turquet. Il me prit sans doute pour mon oncle Ernest Daudet, car il me parla, tout le temps du repas, du duc Decazes, m'interrogeant sur ses mœurs, ses habitudes, ses fréquentations. Je répondis de la façon la plus détaillée, ignorant tout de ce noble personnage et de son rôle diplomatique, mais improvisant maintes circonstances à son actif, afin de ne pas désobliger mon vénérable voisin de table, qui me questionnait avec méthode :

« Enfin le duc Decazes était-il, ou non, en bons termes avec Chaudordy ?

— Je crois qu'il l'aimait bien, mais qu'il ne voulait pas le lui laisser voir, par un raffinement de diplomatie. »

Cette réponse rendait rêveur M. Turquet, qui hochait gravement la tête.

Parfois un événement politique ameutait la foule des boulevards sous les fenêtres de *la Libre Parole*. Le concierge fermait la porte de la maison. Les gens criaient : « Vive Drumont ! », sur l'air des lampions, et les clameurs redoublaient quand le patron — qui savait ce que vaut l'aune de la popularité à Paris — consentait à paraître un moment au balcon. Mais on peut dire que ce remueur d'idées et de masses était rebelle aux exhibitions et aux boniments. C'est même une chose curieuse que le contraste entre la bagarre que fut la moitié de son existence et son amour de la tranquillité. On avait l'impression qu'une force supérieure, providentielle, l'avait pris par le bras, arraché à sa bibliothèque, à son existence paisible, et conduit, tout rechignant, sur le Forum. Alors

que Déroulède était né estradier, comme disait mon père, agitateur et tribun, Drumont était né historien, sociologue et romancier. Des circonstances exceptionnelles l'avaient entraîné peu à peu dans l'action.

Psychologiquement je pense que ce fut un homme unique, marqué du destin, tout chargé de connaissances et d'intuitions, chez qui la connaissance aboutit, par quelque voie souterraine à une sorte de prophétisme. Une irrésistible sincérité le poussa, vers l'âge de trente-cinq ans à confesser sa foi et sa race. Il se sentit empêché, gêné aux entournures par des puissances d'argent, liées elles-mêmes à une race différente. Nouvel Hercule, il voulut faire éclater ces barrières, qui n'étaient autres que celles de la finance cosmopolite, et il s'y employa tout entier. Lutte épique, aux tournants grandioses, parmi un concert d'approbations et de cris de rage, auquel se mesure l'avancée du combattant. Sa grande force fut de comprendre l'importance des personnalités, des figures, des exemples concrets et saisissants, de ne pas se limiter aux idées et notions, d'avoir les deux pieds dans le réel, de faire toucher, voir et sentir. En même temps il fut un grand artiste, il sut jouer de contrastes d'ombres et de lumières, et certaines pages de ses livres brûlants respirent une paix heureuse, quasi champêtre. L'églogue y vient tempérer la satire. La voix des cloches et des souvenirs familiaux y domine les clameurs irritées. Il a inventé, dans la littérature, une couleur d'or sombre, de châsse, de reliquaire dans la nuit, qui lui appartient en propre, qui fait qu'une phrase de lui ne saurait être attribuée à aucun autre. Il descend au fond des sociétés, il en rapporte des vues puissantes. La manie des comparaisons l'a fait rapprocher de Veuillot. Mais je le mets fort au-dessus de Veuillot, chez qui persistent l'application et l'apprêt. Veuillot imite ceux du XVII[e] siècle. Drumont, nourri du XVII[e], pense, écrit, s'irrite, s'apaise en Drumont.

La génération dont je suis, et qui est aussi celle de Maurras, de Barrès et de Claudel, a été fortement impressionnée par Drumont. Tout ce qui se rapproche de la tradition, sans vouloir des fadeurs ni des fadaises du monde conservateur et bien pensant, relève plus ou moins de sa vision et de son œuvre. Il a aiguillé jusqu'à ses adversaires, contraints de le combattre

sur son terrain et dans ses lignes. D'autre part, et en ne considérant que son influence littéraire, il a fortement contribué à la débâcle du naturalisme, à l'enfouissement des ordures de Zola. Il a assaini l'atmosphère par quelques vues nettes et antiseptiques, tassé le sol à coups de bâton. Il domine l'entre-deux-guerres de toute la taille. Tandis qu'à gauche il imposait le silence aux vidangeurs, à droite il faisait taire les renaniens. Il a découronné le doute et montré le charnier sous le scepticisme. Il y eut, dans l'embouchure de sa trompette, l'annonce des immenses événements actuels.

Mais on pourrait écrire un volume entier sur Drumont, et telle n'est pas mon intention. La postérité saisira mieux que nous les dimensions de ce géant casanier, sensible, souvent de mauvaise humeur, habité par une conscience à sa taille, où guerroyèrent des paysans, de rudes bourgeois, des paladins, et penché sur la fenêtre des siècles, sa massue à côté de lui. J'ai voulu seulement fixer ici l'aspect familier de son immortel visage.

En même temps qu'à *la Libre Parole* et au *Gaulois*, je collaborais au *Soleil*, situé sur les boulevards, au coin de la rue de Richelieu. Les bureaux en étaient bas de plafond, de sorte que les rédacteurs avaient l'air d'écrire dans *la Maison du baigneur*. C'étaient de braves et anciens journalistes conservateurs, accoutumés à défendre les traditions françaises contre l'esprit révolutionnaire, selon de vieilles méthodes, courtoises, mais inefficaces, et bien modestement rétribués. On remarquait, parmi eux, de Bonvillier, aimable et discret, qui ne proférait pas un mot plus haut que l'autre ; Huillard, qui écrivait aussi au *Gaulois* ; le doyen de la maison, qui s'appelait, si je ne m'abuse, « monsieur Maréchal », noble et souriant visage encadré de cheveux blancs, lequel ne quittait jamais son pupitre. La maison avait connu la prospérité du temps de Hervé, car c'était la première feuille de droite qui s'était mise à un sou-cinq centimes. Puis des coups de barre malheureux avaient mené le bateau vers les trous d'eau et les récifs, de sorte que les abonnés diminuaient, s'égaillaient, sans que montât la vente au numéro. C'est alors que les puissants et mystérieux actionnaires, qui subventionnaient cet astre au déclin, s'avisèrent de mettre à sa tête un professionnel, Numa Baragnon, afin, pensaient-ils, de le relever.

Numa Baragnon, qui ne manque pas de talent et d'esprit — il réussit à miracle le pastiche de Saint-Simon — et qui porte un nom célèbre pour sa fidélité à la monarchie, est un garçon sans caractère, se fichant profondément de tout. Gras comme une loche et même bardé, très fin connaisseur en cuisine, trimballant jour et nuit une énorme serviette, qu'on devine bourrée de saucisson et de confits d'oie, il s'est attablé au banquet de la vie, peu fortuné convive, avec la ferme volonté de torcher les assiettes et de vider les bouteilles. J'ai moi-même bon appétit et je célébrerais volontiers les aptitudes gastronomiques de Baragnon, si elles étaient mises en valeur par un tempérament correspondant, si elles allaient avec une nature généreuse et riche. Il n'en est malheureusement rien. L'homme est plein de petites ruses et de perfidies enfantines, qui se retournent invariablement contre lui. Il a ainsi galvaudé des dons réels, sacrifié au plaisir de faire un mot des convictions qui honorèrent les siens et pris figure de mauvais serviteur, débinant ses maîtres à l'office. C'est dommage. Si nous nous retrouvons jamais au Purgatoire, je lui démontrerai aisément qu'il eût été préférable pour lui de s'engager dans un autre chemin.

Le souvenir le plus comique qui m'est resté de ce « directeur » est le suivant. Je tenais au *Soleil* l'emploi de critique dramatique. Pendant trois ans, j'ai assisté ainsi à toutes les répétitions générales de tous les théâtres de Paris, et je vous conterai un jour mes impressions sur ces salles de spectacle et sur ces œuvres, car les unes et les autres caractérisent un temps. Or, chaque 30 ou 31 du mois, quand j'allais toucher mes appointements, j'apercevais mon Baragnon, négligemment assis près de la caisse, ou debout et tambourinant la vitre d'un doigt boudiné. Quelquefois, il s'écartait au bras d'un de ses collaborateurs, un bref colloque avait lieu, puis il revenait, la mine réjouie, reprendre sa faction. J'eus bientôt l'explication de ce manège. Comme je rangeais mes billets dans mon portefeuille, mon directeur s'approcha de moi et me dit d'une voix légèrement chevrotante : « Je suis un peu embarrassé par des échéances qui me tombent dessus à qui mieux mieux. Passez-moi donc quelques cinq louis ». Il avait une si drôle de figure adipeuse et bonasse, clignant de ses petits yeux de fouine sous son lorgnon, dans cette antichambre à odeur de moisi, que je

ne pus m'empêcher de rire tout en m'exécutant. Un peu gêné, mais guilleret, il ajouta : « Vous êtes un brave homme ». Je serrai ce brevet sur mon cœur.

Le soir, je contai mon aventure à Maxime Dethomas, grand amateur de baragnonneries. Il fut pris d'un fou rire tel qu'il ne pouvait plus s'arrêter. Nous nous réjouissions surtout du contraste entre les nobles et richissimes personnages du conseil d'administration du *Soleil* et la triste purée du gras tapeur dont ils avaient fait un chef et un guide. J'eus soin d'attendre désormais, pour me faire régler, que Baragnon fût en conversation avec une autre victime.

Le *Soleil* déclinait, déclinait. Le bruit courait que ses bailleurs de fonds, qui représentaient à eux tous, ajoutait-on, — mais on devait exagérer — quelque chose comme cinq millions de revenus, hésitaient à combler un déficit d'une vingtaine de mille francs, dû à la chute de la publicité. Ce qui est certain, c'est qu'ils décidèrent de sacrifier le pauvre Baragnon. La chose se fit pendant l'été, alors que j'étais en villégiature en Touraine. J'entendis, au fond du téléphone, la voix de Bonvillier qui me disait : « Ces messieurs se séparent de notre directeur.

— Alors, le journal cesse de paraître ?

— Non, mais notre directeur va cesser de le diriger. » Je le regrettai pour le pittoresque. Baragnon dut le regretter aussi. Après lui, le comte de Kermaingant, homme charmant et royaliste convaincu, assura de son mieux l'intérim de la direction. Mais le pauvre organe était décidément bien malade et le jour vint où il dut s'aliter tout à fait, car un quotidien ne meurt jamais. On m'assure qu'il y a encore, dans des provinces lointaines, des abonnés du *Pays*, du *Constitutionnel* et du *Bien public*. C'est même une chose étrange que cette survivance d'un titre, d'une carcasse, d'un débris, d'une bande hebdomadaire de journal, passant de main en main, sans disparaître complètement. Je nous vois encore Talmeyr, Félicien Pascal et moi, courant la ville, pendant toute une journée, pour essayer de repêcher *le Soleil*, d'intéresser à sa cause celui-ci ou celui-là, de grouper les bonnes volontés. Le soir venant nous convainquit de l'inutilité de nos efforts et je songeais à la tristesse du vieux confrère, qui venait, depuis tant d'années, occuper sa

place à son pupitre au coin de la rue de Richelieu, quand il allait le lendemain trouver porte close. Dans le monde moderne, le papier imprimé est au premier rang de ces choses dont Virgile a dit, en un vers immortel, qu'elles pleuraient aussi.

---

## CHAPITRE IX

*Le restaurant Weber : Marcel Proust. — Toulet et Curnonsky. Claude Debussy. — Paul Robert. — Louis de La Salle. Ceux que l'on ne reverra plus.*

Ce n'est plus guère l'habitude des hommes de lettres et des artistes de se réunir dans les cafés, comme il y a trente ou quarante ans. Néanmoins, entre 1900 et 1905, un certain nombre de mes contemporains et d'hommes de la génération précédente se retrouvaient volontiers dans la soirée chez Weber, rue Royale. Je ne me rappelle pas comment, ni dans quelles conditions ce rite aimable avait commencé. Ce que je sais, c'est qu'un long jeune homme pâle, nommé « monsieur Chantepie » nous plaçait, nous souriait affectueusement, venait nous demander, tous les quarts d'heure, si rien ne nous manquait, si nous étions contents du service. De son côté le maître d'hôtel Charles qui a un bon et rond visage, un empressement affectueux et l'habitude de la clientèle, veillait à la confection du welsch-rare-bit ou du bœuf en salade, auxquels recouraient volontiers nos appétits creusés par un dîner en ville et les vaines conversations du fumoir. Il y a plus de variété, plus d'imprévu et de pittoresque dans ces réunions-là que dans le monde. On s'y guinde moins. On peut changer de place et planter là un raseur. Les avis s'y expriment avec plus de bonhomie et de crudité. Si je dis chez Weber : « Quel abruti que ce Doumic, quel intrigant et quel ennui il répand partout où il se gîte », cette proposition ne cause aucun étonnement, aucun émoi. Il n'en serait pas de même à *la Revue des Deux Mondes*, chez telles ou telles personnes que je pourrais citer. La nullité bavarde, poétique et dramatique, des divers membres

de la famille Rostand, proverbiale chez Weber, est encore contestée dans quelques milieux littéraires, aristocratiques et bourgeois. Une élection académique ne produisait aucun effet sur Charles ni « monsieur Chantepie », alors qu'elle met en rumeur, à Paris, une cinquantaine de perruches, de perroquets, de merles et de bécasses, et qu'elle ébouriffe leur volière.

Je pose cet axiome : le café défait les gloires d'antichambre et de salon. Le salon ne défait pas les réputations consacrées par le café. Je suis certain, en parlant ainsi, de faire tressaillir de joie les mânes de Paul Arène et de Monselet. Les Goncourt eux-mêmes, qui débinèrent le café et le sacrifièrent à l'impériale barbification de la princesse Mathilde, étaient bien contents de se détendre et de soulager leurs humeurs au dîner Magny. Aucun des habitués de Weber n'eût supporté cinq minutes Claudius Popelin, le général de Galliffet, ni, plus près de nous, le vicomte d'Avenel, Gabriel Hanotaux ou Victor du Bled. Le mufle de café se présente sous un aspect moins poncé, savonné et verni, que le mufle de salon ; il garde ses angles, ses luisants et ses pointes, il s'entend dire fréquemment, tel le triomphateur romain : « Vous êtes un mufle ». L'esprit véritable est exigé au café et payé aussitôt en rires sonnants et trébuchants, alors que trop souvent l'esprit de salon n'est qu'un faux semblant, qu'une pacotille fade, approuvée, propagée, prolongée par des sourires contraints et conventionnels. Pas plus qu'une fausse pièce, un faux talent n'a cours au café. En bref, le café est l'école de la franchise et de la drôlerie spontanée, tandis que le salon — sauf chez une M^me^ de Loynes ou une « Fœmina » — est en général l'école du poncif et de la mode imbécile. Le café nous a donné l'exquis Verlaine et le grand et pur Moréas, le salon, Robert de Montesquiou et je ne sais combien de Muses inutiles ou comiques. Je me représente assez bien l'Immortalité sous la forme d'une dame de comptoir, adressant à quelques clients de choix de petits signes pleins de bienveillance.

Vers 7 heures et demie arrivait chez Weber un jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois. Il demandait une grappe de raisin, un verre d'eau et déclarait qu'il venait de se lever, qu'il avait la grippe,

qu'il s'allait recoucher, que le bruit lui faisait mal, jetait autour de lui des regards inquiets, puis moqueurs, en fin de compte éclatait d'un rire enchanté et restait. Bientôt sortaient de ses lèvres, proférées sur un ton hésitant et hâtif, des remarques d'une extraordinaire nouveauté et des aperçus d'une finesse diabolique. Ses images imprévues voletaient à la cime des choses et des gens, ainsi qu'une musique supérieure, comme on raconte qu'il arrivait à la taverne du Globe, entre les compagnons du divin Shakespeare. Il tenait de Mercutio et de Puck, suivant plusieurs pensées à la fois, agile à s'excuser d'être aimable, rongé de scrupules ironiques, naturellement complexe, frémissant et soyeux. C'était l'auteur de ce livre original, souvent ahurissant, plein de promesses : *Du côté de chez Swann*, c'était Marcel Proust.

« Dites, monsieur, ne croyez-vous pas... » Ainsi commençait l'insidieux garçon et le monsieur, sans méfiance, se prêtait à un analyste comparable à un millier de laborieuses fourmis. Car tandis qu'une partie du cerveau de Marcel admire et goûte, une autre critique et s'irrite et une troisième assiste, indifférente et comme « spinozée », aux ébats des précédentes. Je ne m'étonne pas qu'il soit toujours fatigué. Je ne connais pas d'être plus harcelé par le mystère psychologique et somatique des gens du passé et de ses contemporains, ni plus expert à se transformer, par le désir, en quelque chose de presque semblable, ou du moins de très analogue à eux. Il est le sire de métempsychose et un véritable phénomène d'imagination autocréatrice. Ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de se ressaisir et de faire preuve d'énergie.

Un soir, entrant au restaurant, Marcel crut entendre un vieux et élégant diplomate, M. de Lagrenée, murmurer à son endroit une phrase désobligeante. Il vint me trouver : « Monsieur, je ne puis pas supporter cela. Je déteste les histoires, néanmoins je vous serais très reconnaissant, monsieur, de demander à M. de Lagrenée s'il a eu l'intention de m'offenser et, s'il ne l'a pas eue, de me faire des excuses ».

Robert de Flers, homme plein de talent, de tact et de nuances, me fut adjoint, pour cette mission. Nous étions fort ennuyés, car l'offenseur, ou supposé tel, bien qu'assez âgé, était de première force à l'épée et au pistolet et Marcel n'a rien d'un spa-

dassin. Mais tout se passa le mieux du monde : « Messieurs, nous dit M. de Lagrenée, je vous déclare, sur l'honneur, que je n'ai jamais eu la moindre intention d'offenser M. Proust que, d'ailleurs, je ne connais pas. J'ajoute qu'il ne me déplaît pas du tout qu'un jeune homme ait la tête près du bonnet et que cette susceptibilité me le rend sympathique ». Puis, se tournant vers moi : « Votre grand'mère, monsieur Daudet, était l'amie de ma pauvre sœur, ce qui ne me rajeunit point. Il fallait, pour que nous fîmes connaissance, que M. Proust prît ombrage d'un propos qui ne s'adressait pas à lui. Comme la vie est intéressante ! » C'est ainsi que quelque chose de féerique flotte autour de Marcel Proust et des démarches qu'on fait en son nom.

Marcel Proust déteste la campagne. Elle dérange en effet ses habitudes casanières, la claustration volontaire pendant laquelle il lit, rêvasse et réfléchit, échappant ainsi à l'abus que l'on ferait de sa trop grande obligeance et de son amicale émotivité. Nous nous sommes rencontrés, il y a de cela une vingtaine d'années, pendant une semaine, à l'Hôtel de France et d'Angleterre, à Fontainebleau. Il restait enfermé toute la journée dans sa chambre, puis, le soir, il consentait à faire avec moi une promenade en voiture dans la forêt, sous les étoiles. C'était le plus charmant, le plus fantaisiste, le plus irréel des compagnons, un feu follet assis sur les coussins de la victoria. Mais, ne voyant pas ce que les autres voient, il voit des choses qu'eux ne voient pas, il se coule derrière la tapisserie et contemple le bâti et la trame, dût Hamlet le prendre pour un rat. Il s'est fabriqué, à l'aide d'une marqueterie de méditations sur le concret, un monde abstrait où il vit heureux, presque tranquille, séparé de tout et de tous par une sorte de cloison transparente.

En une autre circonstance, il se laissa décider par mon frère Lucien à venir nous rendre visite en Touraine. Il arriva par le train du soir, passa la nuit dans un nuage de fumée de cigarettes Espic — car il souffrait alors d'une crise d'asthme — et repartit le lendemain matin, déclarant que rien n'égalait la Loire en suavité et en magnificence. Ce passage d'un météore souffreteux n'en laissait pas moins une traînée de lumière et je crois de bonne foi notre cher Proust, par excès d'activité intellectuelle, phosphorescent.

Au plus fort de nos dissensions politiques d'avant la guerre, il imagina — c'était en 1901 — de convoquer à dîner chez lui une soixantaine de personnes d'opinions différentes. Toute la vaisselle eût pu voler en morceaux. Je me trouvais placé à côté d'une ravissante personne, pareille à un portrait de Nattier ou de Largillière, que j'appris être la fille d'un banquier israélite bien connu. La table voisine était présidée par Anatole France. Des ennemis acharnés mastiquaient leur chaud-froid à deux mètres les uns des autres. Cependant les effluves de compréhension et de bienveillance, qui émanent de Marcel, se répandaient en tourbillons et spirales à travers la salle à manger et les salons et la cordialité la plus vraie régna, pendant deux heures, parmi les Atrides. Je crois que personne d'autre à Paris n'eût pu réaliser ce tour de force. Comme je complimentais ce maître de maison et de prodiges, il me répondit avec modestie : « Monsieur, en vérité, monsieur, tout dépend de la façon dont s'accrochent, dès le premier contact, les caractères ». Je compris ainsi qu'il avait fait une expérience dangereuse et qu'il était content de l'avoir réussie.

C'est un lettré ultra raffiné. Il est descendu jusqu'à la racine des auteurs du XVII^e^ siècle et du XIX^e^. Il écrit le Michelet comme Michelet et fera du Bossuet tant qu'on voudra. Cependant il peut assister poliment, ainsi qu'un écolier bien sage, à la dispute absurde de deux ignorants sur les mérites réciproques de Bossuet et de Michelet, jouissant même de l'excès de leur sottise. Car il a le sens de la caricature, de la déformation des individus par les tics, les travers et les circonstances. Il y a en lui de la vision de La Bruyère et de celle de Meredith, obscurcie par un brouillard de puérilité qui tient à la persistance inouïe de souvenirs d'enfance. Je le devine hanté par lui-même, parcouru de mille ruisselets venus de son ascendance et de sa prime jeunesse. S'il arrive à se guider, contenir, ordonner au point de vue littéraire, il écrira un beau matin, en marge de la vie, quelque chose d'étonnant. Ce n'est certes pas l'étoffe qui lui manque.

Toulet, au contraire — prononcez « Toulette » — auteur de *Monsieur du Paur*, de *Mon amie Nane* et de vingt contes exquis, pèche quelquefois par excès d'ellipses et de contractions. C'est un homme qui connaît et aime la langue française. On

l'apercevait chez Weber, mince et moqueur, penché sur son verre de whisky and soda avec un étincelant œil de biais, observant l'existence, tripotant sa barbiche et crispant ses mains fines, comme s'il allait s'étirer. Nous l'aimions pour son horreur de la foule, des préjugés démocratiques, de la niaiserie diffuse et des gens importants. Il s'exprime par phrases courtes, sèches, péremptoires, luisantes et qui coupent. Il a la réponse prompte et la dent dure. Un monsieur, dont le nom a une tare, célébrait devant lui l'innocence, plus que problématique, d'un autre taré : « Noblesse oblige », dit Toulet, se levant à demi comme pour saluer. Curnonsky et Toulet habitaient ensemble, le premier aussi grassouillet, ouvert, bon vivant, que le second est émacié, replié et garé des expansions ou estrambords. Quand on tombait chez eux vers midi, ils étaient encore couchés dans deux chambres voisines, également en l'air, également pleines de bouquins, et chacun d'eux lisait le dictionnaire de Bayle. Il est vrai qu'à la fermeture de Weber ils avaient gagné le bar du Café de la Paix, jusque vers les trois heures du matin, où ils se rapatriaient rive gauche, rue de Villersexel, à deux pas de chez moi. Curnonsky, ou plus simplement Curne, joint à l'esprit d'observation le don de la déformation en cascade des mots et des éblouissants à-peu-près. Cette facilité prodigieuse, renversante, plongeait dans l'extase le commandant Hourst et le savant voyageur Montpezat.

« Vous avez bien tort d'applaudir aux niaiseries de ce monsieur, — disait Toulet, en désignant Curne. — Vous l'encouragez dans son vice.

— Allons, allons, c'est de la basse envie... ripostait Curne avec bienveillance.

— Niaiseries ou non, — ajoutait Hourst, en adressant un salut à M. Chantepie, — j'avoue que j'en ris tout seul dans la rue, au point de faire retourner les passants. »

Nos deux inséparables avaient déniché un bar singulier, situé au sous-sol de l'avenue des Champs-Élysées, et que nous appelions « le bain de cuir », à cause de ses larges fauteuils rebondis. Un ou deux soirs par semaine, toute la bande des weberiens émigrait là. Il paraît que le whisky y était remarquablement « scotch » et doué d'un fumet unique, mais j'avoue mon peu de goût pour cette boisson de paquebot, à goût de

tuyau de cheminée, et qui est au palais ce qu'est à l'oreille le son de la sirène. Après le whisky venait le porto, qui n'a de sens qu'immédiatement avant le repas, ou après une tranche de melon. Maxime Dethomas et moi, peu enclins aux spiritueux, nous arrangions pour dissimuler nos verres non vidés ou en jeter, comme à l'Ambigu, le contenu sur nos bottes. Cette manœuvre n'échappait pas à Curne. Il murmurait : « C'est de la dissipation... »

L'arrivée de Santiago Rusiñol, débarquant de Barcelone vers le mois de mai, ajoutait un élément de gaieté au clan Weber. Santiago déclarait : « J'aime bien Toulé parce qu'il n'a jamais besoin de dormirre, mais je comprends pas toujours cesse qu'il me dit, parce qu'il parle entre ses doigts ». Quand on levait la séance, Santiago empoignait son chapeau mou, pareil à une savate, se l'aplatissait sur le crâne, saisissait son vieux frère de cigare de « manille » qu'il fumait avec volupté, en lui pressant le ventre de temps en temps, et partait à grandes enjambées nonchalantes, vers l'obélisque, les mains dans ses poches, la tête droite, tel le Catalan errant. Suivaient Hourst chapitrant Curne, Maxime haut et large comme une tour, s'amusant comme un fou dans les ténèbres, mais silencieusement, à la façon du Gros-Serpent de Fenimore Cooper, Montpezat plongé dans ses considérations coloniales, deux autres types inconnus et sympathiques, puis Toulet, rempli d'aperçus et d'axiomes acides, à la façon de La Rochefoucauld. La ribambelle traversait la place de la Concorde et remontait les Champs-Élysées, sous le rose sorbet de la lune printanière. Je faisais le chien de berger, courant de Santiago à Toulet et colportant les à-peu-près de Curnonsky.

Parfois, trop rarement à notre gré, se joignait à nous Claude Debussy, musicien de génie, qui a un front de chien indo-chinois, l'horreur de son prochain, un regard de feu et la voix légèrement enchifrenée. Sa consommation — dis-moi ce que tu consommes et je te dirai qui tu es — consistait généralement en un œuf pas trop cuit, agrémenté d'un petit morceau de foie ou de rognon au jus. Je lègue ce détail gastronomique aux admirateurs de *Pelléas et Mélisande*, chef-d'œuvre, à mon avis, du drame musical français contemporain. Comme Toulet, Debussy est un raffiné. Il possède, comme Toulet, toutes les

ressources de son art et vous auriez pu croire que la mise en présence de ces deux tempéraments si voisins allait faire jaillir des étincelles. Eh ! bien, pas du tout. Ils ne se boudaient pas, mais ils ne s'attiraient pas non plus. Debussy grignotait un éclat de ces pommes de terre frites, destinées, dans les bars, à attiser la soif, fumait une petite cigarette d'Orient, soufflait dans son nez, faisait une ou deux remarques acérées, puis s'en allait, sous les étoiles, le front et les images en avant.

« Il est épatant, ce Devussy, — déclarait Santiago. — C'est un type dans le genre d'Albeniz. Les bons musiciens, tu remarques, Léon, se ressemblent. » Aussitôt il se mettait à fredonner un air de *la Joie qui passe :* « Et nous dormirons quand nous mourrons. Pin pin, pin pin, pin pin, pi pangue... »

Il arrivait que notre clan fusionnât avec le clan Forain-Paul Robert, qui ne saurait passer inaperçu, à cause des éclats de rire de Forain. Bien que M. Chantepie eût entendu, plusieurs milliers de fois, le rugissement de ce lion du dessin à travers l'oasis de Weber, il en demeurait toujours interloqué et un peu inquiet. Des provinciaux effrayés se hâtaient d'achever leur café ou leur bock. De vieux officiers en retraite, et décorés de la Légion d'honneur, levaient le nez de dessus leur journal, d'un air mécontent. La marchande de *l'Intransigeant*, *la Presse* s'arrêtait de glapir dans la rue Royale, un gamin sifflait, un chien aboyait... Tout cela parce que Paul Robert avait dit une blague à Forain. Paul Robert, lui, ne riait pas, bien qu'il ait de l'esprit comme pas un et le sentiment de la bonne peinture. Il demeurait coi, les yeux ronds dans sa figure ronde, que semble arrondir encore la noire moustache, en face de ce petit fauve glabre, écarquillé d'ironie bruyante.

A un moment, entrait, en coup de vent, Mariéton, coiffé de son haut de forme, « en frac » comme il disait, se tapotant le dos de son jonc à pomme dorée.

« Qu'est-ce qui fait ça... C'est Fo-Forain ? Charles, un welsch, je vous prie... Excusez-moi, il faut que j'aille dire un...un mot à la dame du co...comptoir. »

Il tournait sur lui-même, écrasait deux paires de pieds, déplaçait une carafe, courait à la caisse : « Ma...madame, personne n'est vevenu me dedemander ce soir ? Demander monsieur Mariéton ?...

— Non, monsieur, personne.

— C'est in...sensé. J'avais dodonné rendez-vous au cocolonel Marchand.

— Il n'est pas venu, monsieur. »

Mariéton désolé venait vers nous, serrait nos mains sans nous voir, puis expliquait à Toulet, indifférent et ratatiné, une histoire compliquée sur le théâtre d'Orange, cependant que Santiago poliment tendait l'oreille.

Je disais à Santiago : « Tu t'en fiches. Tu sais où est Aranjuez et Valdemossa, mais tu ne sais même pas où est Orange ».

Finalement Mariéton s'asseyait, prenait conscience du monde extérieur, adressait des saluts de la patoche, de côté et d'autre, très souvent à des types qui ne le connaissaient pas et lui rendaient sa politesse avec ahurissement. Charles lui apportait son welsch-rare-bit, comme la nourrice apporte un poupon à sa mère, avec des soins touchants. Mariéton coupait le poupon fromagé en quatre et l'avalait sans le goûter. Il consultait sa montre : « Pas po...possible. Il a dû arriver quelque chose à Ma...Marchand ! »

Hourst, consulté, déclarait que non, qu'il avait vu Marchand à sept heures, absorbé dans un travail pressé. Aussitôt Mariéton, oubliant ce premier rendez-vous, bondissait de nouveau vers la caissière : « Vous n'avez pas vu monsieur Moumounet-Sully ?... »

Je me levais à mon tour et solennellement : « Madame, si Sa Majesté Édouard VII venait demander M. Paul Mariéton, chancelier du Félibrige, vous Lui répondriez qu'il est allé acheter un paquet de tabac... »

Rien de plus agréable que de partir à quelques-uns de chez Weber, par un magnifique bas crépuscule de mai ou de juin, alors que la rue Royale a l'air de la retombée d'un poudroiement d'or et que la Madeleine est rose dans le ciel bleu foncé. Où trouver notre dîner ? L'un proposait le bois de Boulogne, le petit restaurant Azaïs, dans l'île du lac, parfaitement isolé et tranquille. Mais Debussy affirmait que l'on y ratait les œufs en cocotte et Santiago craignait qu'il ne lui fût difficile d'y renouveler sa provision de cigares. Un autre parlait paresseusement de Lucas qui est, comme dans la chanson, « à deux pas ». Maxime Dethomas, indifférent à ces tergiversations, tournait,

au-dessus de nos têtes, sa bonne grosse figure ironique et placide de chat guetteur, observant les fines silhouettes des passantes. Je conseillais hardiment le père Boivin, près de la place Clichy, pour cette unique raison qu'une tanche à la casserole, arrosée d'un véritable anjou, n'est pas une chose absolument dégoûtante. En route pour Boivin ! Auparavant Mariéton courait chez lui rue Richepanse, afin de voir « s'il n'y avait pas le feu ». C'était son innocente phobie.

Une silhouette élégante et vigoureuse apparaissait, une main se posait sur mon épaule : « Daudet, que dirait Hermant en cette minute ?... » C'était Louis de La Salle, lettré entre les lettrés et subtil observateur, souvent acerbe, de la société contemporaine, car il aimait les imitations.

— Hermant dirait : « N'avez-vous pas vu Constantein Brencoven ? Il y a une heure que je le cherche. C'est désoleint.

— Et Zola... que dirait Zola ?

— Zola dirait : « La Madeleine disparaiffait dans une moiffon d'or. Fur le grand Paris laborieux, les gerbes d'or croulaient, parmi une lumière chaude. Le Dr Pafcal regarda Fufanne, qui regarda Jean. Il y eut un filence... Dites, mon bon ami, qui est donc ce monsieur Santiago ? Il a une physionomie intelligente, hein, mon bon ?... »

Louis de La Salle et les autres riaient. Nous étions jeunes et gais, nous vivions dans une insouciance heureuse, traversée de grandes colères et de justes ressentiments. Je pense à Louis de La Salle, parce qu'il était, en apparence, un mondain, mais de haute culture, répandu, choyé, au fond assez cassant, peu commode dans la discussion politique et d'un intransigeant patriotisme. Je lui disais : « Vous avez une âme de combattant. Ne vous y trompez pas », et je songeais en moi-même qu'il avait la trempe héroïque. Si ce diagnostic était exact, on va le voir. Le 2 octobre 1915, étant absent de Paris pour quelques jours, je reçus plusieurs lettres, m'annonçant l'irréparable deuil qui frappait *l'Action française* et le pays, dans la personne de Léon de Montesquiou, tué d'une balle de mitrailleuse à l'attaque de Champagne, sept jours auparavant. L'une de ces lettres était signée Louis de La Salle, lieutenant de la Légion étrangère aux côtés de notre ami. Elle célébrait, avec une sobre vigueur, le sacrifice de Léon de Montesquiou, puis se terminait par une

phrase, dont le sens était : « A bientôt mon tour ». En effet, quelques heures après, ce vaillant tombait, les armes à la main, en entraînant, comme Montesquiou, ses soldats à l'assaut. Combien, parmi les hommes jeunes et pleins d'ardeur qui fréquentaient le Weber et circulaient entre les tables, entre dix heures du soir et une heure du matin, combien ont donné tout leur sang à la patrie ! Quel immense et funèbre cortège nocturne de ces braves dans la rue Royale !

Ce volume n'est pas le dernier de mes *Souvenirs*. Loin de là. Quand j'ai commencé cette série, au mois de mars 1914, par la publication de *Fantômes et vivants*, je savais parfaitement que la conflagration menaçait — *L'Avant-Guerre* avait paru, vers la même époque, un an auparavant — et il me paraissait utile de dresser en quelque sorte le bilan intellectuel et moral de l'entre-deux-guerres, une des périodes les plus pathétiques de l'histoire de mon pays. Les circonstances m'avaient mis aux premières loges de ce spectacle d'insouciance, d'ignorance et aussi de bonne volonté. Je pensais que nos écoles, nos erreurs, nos folies, nos piétinements devaient enseigner nos successeurs. Je le pense encore aujourd'hui, mais beaucoup de jeunes gens sont morts, hélas ! au champ d'honneur, morts pour le salut de la France et n'assisteront pas à son relèvement.

Aussi le lecteur voudra-t-il bien excuser le ton, futile en apparence, de quelques-unes de ces pages véridiques. Il était indispensable de donner, à l'époque ainsi peinte, ses couleurs réelles, trop souvent dissimulées par les mémorialistes à la guimauve et les historiens académiques. Puissé-je avoir réussi dans ma tâche !

---

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE PERSONNES

# ERRATA

—

Page 155, ligne 14, *au lieu de* Ora, il, clama, *lire* Ora, i, clama.

Page 239, ligne 20, *au lieu de* Calmann-*Paris*, *lire* Calmann-Paris.

Pages 398, ligne 18, et 407, ligne 37, *au lieu de* Lajeunesse, *lire* La Jeunesse.

# TABLE DES MATIÈRES

## DEVANT LA DOULEUR

## L'ENTRE-DEUX-GUERRES

## SALONS ET JOURNAUX

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE CINQ OCTOBRE MIL NEUF CENT VINGT
PAR
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A ÉVREUX
POUR
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3
PARIS

